



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

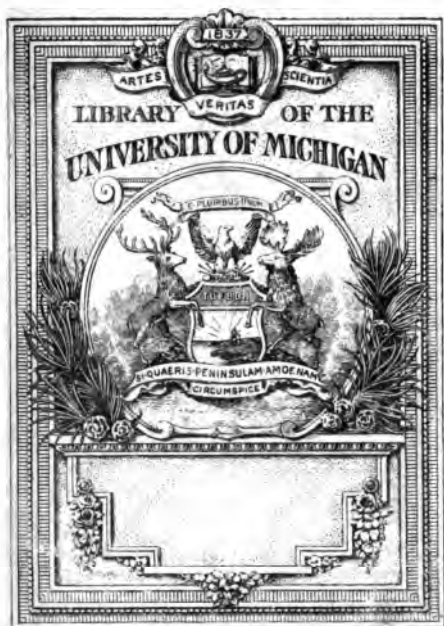
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

796,496





892.06
J86

JOURNAL ASIATIQUE



SIXIÈME SÉRIE

TOME V

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1865.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN-KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

INTRODUCTION.

Publier et traduire un des plus anciens documents des archives musulmanes, d'après deux copies mutilées et à peu près illisibles, est une tentative dont je ne me dissimule pas la témérité. Il y a là, en effet, un double écueil. Si l'on se borne à reproduire l'original, par un calque fidèle, qui en conserve toutes les imperfections, on ne livre au public qu'un texte hérissé de difficultés, plein d'incertitudes et d'un usage très-limité. L'édition autographiée du *Livre des Climats*, d'Istakhri, que bien peu de savants ont le courage de consulter, et la traduction allemande de cet ouvrage, presque aussi délaissée, ne sont-elles pas la preuve des inconvénients que présente ce mode de publication ? Si, d'autre part, pour épargner au lecteur de pénibles recherches, on entreprend de restituer un texte contre lequel les efforts de la critique viennent trop souvent se briser, on risque, ce qui n'est pas un moindre péril, d'effacer le caractère original de l'œuvre, d'en dénaturer le sens et d'y substituer de vaines conjectures.

Je ne dois donc ni m'étonner, ni me plaindre du sentiment de méfiance qui accueillit l'annonce de ce travail. Prétendre qu'il est le résultat d'un défi, ce ne serait ni rendre exactement ma pensée, ni dissiper de légitimes appréhensions; mais, il faut bien en convenir, l'attrait d'une sérieuse difficulté à vaincre n'a pu que stimuler mes forces et tenir ma vigilance en haleine. Ai-je toujours su éviter le double péril que je viens de signaler? Ma *traduction* n'est-elle pas devenue çà et là *trahison*? Il y aurait, de ma part, plus que de la présomption à l'affirmer. J'ai cru néanmoins que des difficultés de détail ne sauraient entraver la publication d'un document estimable, dont la science peut faire son profit. Puisse le suffrage du lecteur me prouver que cette conviction est fondée!

Je dois, avant tout, faire connaître les matériaux qui ont été mis à ma disposition.

Il y a quelques années, me trouvant à Oxford, où j'étudiai le texte du grand dictionnaire géographique de Yakout, je cherchai, dans la riche collection de la bibliothèque bodléienne, tout ce qui pouvait m'offrir d'utiles renseignements sur la Perse musulmane. Le traité d'Ibn-Khordadbeh, dont un fragment d'un grand intérêt avait été déjà traduit par M. Reinaud (*Introd. à la géographie des Orientaux*, p. LVIII), fut un des livres que je mis à contribution. Les premières difficultés de lecture surmontées, je fus étonné de l'abondance de détails précieux qui se cachaient sous une rédaction sèche et monotone. Je me proposai d'en prendre une copie, sans toutefois songer encore à en faire l'objet d'une étude particulière; mais, pressé par le temps, je dus partir avant d'avoir mis mon dessein à exécution.

En 1862, un savant hébraïsant, M. A. Neubauer, voulut bien se charger de ce soin, pendant son séjour à Oxford, et il s'acquitta de sa tâche avec tant d'exactitude, que je pus me considérer comme possesseur d'une *photographie* de l'original. La copie d'Oxford, la seule qui ait été signalée, jusqu'à ce jour, dans nos collections d'Europe, est décrite avec

soin dans le Catalogue de la Bodléienne (*Catalogue fonds Uri*, n° 433). C'est un volume in-8° de 64 folios, sur papier de soie, d'une écriture grosse et espacée. Une lacune considérable se remarque vers la fin. On lit sur le dernier feuillet que la copie a été terminée le jeudi 12 redjeb 630 (mai 1232). Ce feuillet et les deux qui précèdent sont d'une écriture différente. La plupart des noms propres sont, ou privés de points diacritiques, ou ponctués au hasard. Quelques leçons, mais en petit nombre, ont été corrigées à la marge; en outre, une main européenne a indiqué certaines corrections sur le texte arabe.

Je me mis aussitôt à l'œuvre, et, comme la Perse m'était mieux connue, c'est par là que je commençai mes essais de déchiffrement. Après quelques jours de travail, je constatai avec une vive satisfaction que la comparaison de plusieurs passages entre eux, et mieux encore la lecture des anciens géographes arabes, me révélaient des leçons certaines, là où je n'avais vu d'abord que des formes énigmatiques et des groupes illisibles. Un secours inespéré redoubla mon ardeur. Un des hommes les plus éclairés de l'empire ottoman, S. Exc. Ahmed Véfyk-Efendi, alors ambassadeur de la Porte à Paris, était sur le point de retourner à Constantinople, quand je lui montrai le premier résultat de mes recherches. Ce savant, qui a pris lui-même une part considérable au développement scientifique de la Turquie, m'apprit qu'une copie d'Ibn-Khordadbeh existait encore au fond d'une des mosquées de la capitale, et voulut bien m'en promettre la communication. Toutes les bibliothèques étant soumises aux règlements qui régissent les *vaqoufs*, aucun livre ne pouvant, par conséquent, être prêté au dehors, l'ambassadeur m'invita à lui adresser le texte que j'avais entre les mains. Dès qu'il l'eut reçu, il chargea trois personnes versées dans la littérature arabe et persane de comparer les deux manuscrits, et, leur examen terminé, de préparer une copie bonne pour l'impression. L'intention d'Ahmed-Véfyk était de publier le texte à l'imprimerie du *Moniteur ottoman*, en me laissant le soin de le traduire et

de le commenter. Mais une objection, facile à prévoir, le força d'y renoncer. La restitution complète du manuscrit fut déclarée impossible, à cause des lacunes et des noms illisibles qui le déparaient. Son Excellence, appelée à Brousse par une mission urgente, m'envoya alors tous les matériaux réunis par ses soins, sans trop espérer, je crois, qu'un meilleur parti pût en être tiré.

Je ne puis, à mon grand regret, donner ici la description du manuscrit dont je dois une reproduction fidèle à la libéralité de ce haut personnage. Depuis son départ, toutes mes démarches, secondées cependant par le zèle de notre collaborateur, M. Belin, n'ont pu me faire obtenir les renseignements dont j'avais tant besoin. Mais une étude minutieuse des deux documents me permet d'affirmer qu'ils proviennent l'un et l'autre d'une source commune, c'est-à-dire d'une rédaction abrégée, la seule, comme je l'établirai bientôt, qui soit parvenue jusqu'à nous. La copie de Constantinople¹ présente malheureusement les mêmes lacunes, le même désordre que celle d'Oxford; elle m'a cependant fourni un assez grand nombre de leçons qui étaient illisibles dans cette dernière. J'ai indiqué les variantes principales dans les renvois placés au-dessous du texte; les autres dans les notes de la traduction. A la copie turque était joint le *corrigé*, résultat de la révision faite à Constantinople, et destiné d'abord aux presses de l'imprimerie officielle. Ce travail, dû en grande partie aux soins d'un Arabe instruit, Abdur-Rahman-Efendi, n'a qu'une importance grammaticale. Les fautes de langage, imputables à la négligence des copistes, y sont corrigées, et quelques termes inusités, expliqués avec justesse; mais à cela se borne la part de collaboration du savant *kiatib*, et lui-même a reconnu avec franchise qu'il ne saurait aller plus loin dans cette tentative de restauration.

Et, en effet, les inappréciables secours que la critique européenne tire de l'examen comparé des textes, de l'étude

¹ Elle est désignée dans les notes par la lettre B, et la copie d'Oxford par la lettre A.

des productions contemporaines, des circonstances particulières et des influences au milieu desquelles l'auteur se trouvait placé; en un mot, tous ces procédés délicats qui rendent la vie à une œuvre morte n'existent pas pour l'érudition musulmane. Elle a fourni ses preuves, cependant, et la sagesse avec laquelle elle a su jadis coordonner ses traditions montre jusqu'où elle aurait pu aller dans cette voie, si les subtilités de la dialectique, le culte exclusif de la forme n'avaient épuisé ses forces et rétréci son horizon. Bornons-nous désormais à lui demander l'accès plus facile de ses trésors littéraires, et la connaissance plus parfaite du langage, sans laquelle la science ne saurait échapper aux conjectures.

Cet historique un peu minutieux des préliminaires de mon travail devait trouver place ici, ne fût-ce que pour en expliquer les imperfections. Je vais essayer maintenant de saisir la physionomie bien effacée d'Ibn-Khordadbeh, d'apprécier le caractère général de son ouvrage et de signaler les emprunts qui lui ont été faits.

Si l'auteur du *Livre des routes* avait consacré ses veilles à compiler les traditions, ou à discuter quelque problème de droit; s'il avait enrichi la grammaire et la poésie de commentaires volumineux, les détails de sa vie nous auraient sans doute été révélés. Le silence des biographes, tels que Thâlebi, Ibn-Khallikan, etc. est d'autant plus regrettable que le seul de ses écrits respecté par le temps ne peut, en aucune façon, y suppléer. Quelques lignes du consciencieux bibliothécaire qui rédigea le *Fihrist*, et deux ou trois phrases éparses dans les *Prairies d'or*, voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur un homme qui, par son caractère politique, son esprit cultivé et sa plume facile, joua un rôle brillant à la cour du khalife Moutamid. Abou'l-Kaçem-Obeïd-Allah, fils d'Abd-Allah, fils de Khordadbeh, descendait d'une famille persane. Son grand-père, dont le nom¹ atteste suffisamment l'origine guèbre, abjura la religion de Zoroastre, pour plaire aux Bar-

¹ Khordadbeh signifie en *persi* «l'excellent don du soleil;» c'est l'équivalent du grec Héliodore.

mécides, ses protecteurs. L'histoire ne nous dit rien du néo-converti, ni de son fils Abdallah¹; mais il est à présumer que des places et des honneurs furent le prix du sacrifice de leur nationalité. On sait quelle influence les idées persanes exercèrent sur le système gouvernemental des khalifes. Ibn Khaldoun et Mawerdi affirment que la création des *Quatre divans* et leurs attributions diverses furent empruntées à l'ancien mode d'administration, établi par les Sassanides. Les Arabes, méprisant l'idiome des vaincus et fuyant les complications de la carrière administrative, en laissèrent volontiers le soin à des mains étrangères. Si, en Égypte, les Coptes purent rarement prétendre à d'autres emplois que ceux de receveurs et d'agents comptables, au contraire, dans les provinces orientales, les Persans et, après eux, les Turcs, surent atteindre aux premières fonctions de l'État. L'omnipotence de la famille de Barmek, sous Rachid, celle de Fadhl et de Haçan ben Sehl, sous el-Mamoun, agrandirent la sphère d'action de leurs compatriotes. Ibn-Khordadbeh, né dans les premières années du III^e siècle de l'hégire, dut sans doute à son origine persane, plus encore qu'à la faveur du khalife Moutamid (256-272), le grade important de chef des postes dans le Djébal, ou ancienne Médie.

L'organisation des postes était vraisemblablement d'origine romaine. Je pense, avec M. Reinaud, que le mot *berid*, qui désigne, ainsi que *sikkeh*, l'ensemble de ce service, est dérivé de *veredus* ou *veredarius*. Dans Festus (*sub verbo*), *veredus* signifie « un cheval d'allure rapide servant au transport des dépêches². » La poste romaine fonctionnait encore, en

¹ Le père de notre auteur est quelquefois nommé *Ahmed*, notamment dans le *Fihrist*; mais cette variante ne se lit pas dans les deux copies.

² Cependant une autre étymologie est proposée par quelques auteurs arabes. Ils prétendent que *berid* vient du persan *buriden* « couper, » parce que les chevaux de poste avaient ordinairement la queue coupée. Il est surprenant que le savant auteur de *Post- und Reiserouten* ait accepté sans hésiter cette plaisanterie. Autant vaudrait admettre, avec les mêmes auteurs, que *divan* (bureau, cour des comptes) est tiré de *divané* ou de *div*, parce que, dans le feu du travail, l'employé se démène comme un fou, et que, par ses

Syrie, lorsque Yérid, fils de Moavyah, en fit l'application dans ses États. Selon nos idées modernes, la poste est véritablement un service public, puisque les intérêts des particuliers y marchent de pair avec ceux du gouvernement. Il n'en était pas ainsi, à l'époque des khalifes. Deux fragments du livre du *Kharadj* par Codama, dont le docteur A. Sprenger a déjà signalé l'importance¹, prouvent que la transmission des dépêches n'était pas le seul but de cette institution. « Le chef du *berid*, nous dit l'ancien écrivain arabe, doit avoir un divan particulier où viennent aboutir toutes les lettres dont la transmission est confiée à ses soins. Il veille à ce qu'elles arrivent, en temps voulu, à leur destination. Il dépouille la correspondance de ses agents, groupe leurs informations, et les porte, intégralement ou en extraits, à la connaissance du prince des croyants. Sous ses ordres sont placés les *fervanequi*, les *mouakki'* et les subalternes attachés aux relais; il se charge de les payer, et prend les mesures nécessaires pour que les lettres et valises circulent régulièrement entre tous les grands centres de l'empire. » Ailleurs Codama cite un décret d'investiture, adressé par le khalife au chef des postes, où se lit ce qui suit : « Ordre est donné au fonctionnaire susdit d'inspecter les courriers placés sous ses ordres, de dresser un état contenant leurs noms, le chiffre de leurs appointements, les frais de leur entretien, le nombre des relais et l'évaluation précise des distances, dans toute l'étendue de son ressort. Il est responsable de la prompte expédition des valises dont les courriers sont porteurs. Il veillera à ce que les *mouakki'* observent avec ponctualité les heures de départ et d'arrivée, de sorte qu'il n'y ait jamais de retard dans le service dont ils sont chargés. »

Ce curieux fragment nous révèle l'existence d'une hiérar-

contorsions, il ressemble aux démons de l'enfer. Privés du sentiment philologique, les Orientaux ne demandent à l'étymologie qu'un prétexte à jeux de mots. Accueillons ces prétendues explications comme une preuve de la subtilité de leur esprit, mais gardons-nous de les prendre au sérieux.

¹ Voyez *Post- und Reiserouten*, Vorrede, p. 5.

chie régulièrement établie dans cette partie de l'administration musulmane. Il est facile, en le rapprochant d'autres témoignages, d'en connaître les rouages intérieurs. De dix en dix kilomètres, en Perse, et à une distance double, en Syrie et en Égypte, sont établis des relais (*ribat*, *sikkeh*, *merkez el-berid*, etc.); deux ou trois chambres meublées d'un tapis et une écurie assez vaste, voilà l'aspect ordinaire de ces lieux de halte. Un certain nombre de *mourabbit* « employés subalternes » y veillent nuit et jour, prêts à monter à cheval et à porter au relais voisin, dans le temps rigoureusement fixé, les lettres, groups d'argent et autres objets qui circulent pour le compte du gouvernement. Ces relais, divisés par arrondissements, sont placés sous la surveillance d'un employé (*mouakki*), chargé d'apposer le sceau (*terki*) de réception sur les dépêches, et de maintenir la régularité et la rapidité des communications postales. Les rapports que cet agent est tenu de rédiger, non point seulement sur son service particulier, mais aussi sur tout événement local de nature à intéresser le gouvernement, sont transmis au *fervanegui*, sorte d'inspecteur divisionnaire, qui les revise, les complète, à l'aide de ses informations personnelles, et les adresse au directeur général de la province. Ce dernier, véritable agent politique, correspond avec le vizir et, au besoin, avec le khalife, sans intermédiaire. Menées politiques et religieuses, état des esprits, relevés commerciaux, poids et mesures, en un mot tout ce qui touche à la sécurité du pouvoir et à l'ordre public doit être mentionné dans ses rapports. Du zèle et de l'intelligence que ce fonctionnaire déployait dans son difficile ministère dépendait, en quelque sorte, le repos de l'État, surtout à une époque où la difficulté des communications, la variété des races soumises à l'islam, et tant d'autres causes encore, eussent paralysé l'influence de cette centralisation savante, qui est l'œuvre et peut-être le péril de nos sociétés modernes. Un fait, rapporté par Ibn-Khallikan, vient à l'appui de ce que nous apprend Codama du rôle politique du chef des postes. Fadhl ben Yahya, ayant été nommé gouver-

neur général dans le Khoracân, négligea d'abord les affaires, pour s'adonner à la chasse et aux plaisirs. Pendant longtemps Haroun ar-Rachid n'en fut pas instruit; mais un jour qu'il s'entretenait familièrement avec Yahya, père du jeune gouverneur, il reçut un rapport du chef du *berid*, où la conduite frivole de Fadhl et le mécontentement du peuple étaient signalés sans le moindre ménagement. Sur l'ordre de Rachid, Yahya prit connaissance de ce message; puis il écrivit, au verso de la page, quelques lignes de reproches, et renvoya le tout à son fils, par la même voie. Cet avertissement suffit pour rappeler Fadhl au sentiment de ses devoirs.

Telle fut la part que prit sans doute Ibn-Khordadbeh au gouvernement du khalife Moutamid, et c'est en ce sens que le voyageur Mokaddessi, lequel écrivait un siècle plus tard, a pu dire, sans trop d'exagération, que l'auteur du *Livre des routes* fut non-seulement l'ami, mais l'un des vizirs du khalife. Ce titre pouvait, à la rigueur, être donné à un agent qui avait le droit de correspondre directement avec l'émir des croyants, et dont le contrôle s'étendait sur les délégués du pouvoir, à tous les degrés de la hiérarchie administrative.

Mais figura-t-il lui-même au nombre des vizirs en titre, qui se disputèrent le pouvoir, pendant les vingt-trois années de ce règne? Aucun témoignage historique ne le laisse supposer. Maçoudi et Ibn-el-Athir gardent le silence le plus absolu. El-Fakhri, qui consacre pourtant un paragraphe particulier à chaque ministre, ne dit pas un mot d'Ibn Khordadbeh. On sait, d'ailleurs, que le faible Moutamid, plus soucieux de ses plaisirs que des intérêts de son empire, avait laissé toute la responsabilité des affaires à son frère Mouaffak. Esprit cultivé et élégant, passionné pour la poésie et la musique, ce khalife aimait à s'entourer d'hommes de lettres et d'artistes, au milieu desquels il s'abandonnait à ses goûts délicats. Je suppose que, dès les premières années de son règne, il rappela l'ancien chef du *berid* et l'admit dans ce cercle de privilégiés. Maçoudi (*Prairies d'or*, ch. cxxii) nous apprend qu'il existait, de son temps, un recueil de séances ou de conférences

(mekamat, muzakerat) composées par le khalife lui-même. L'éloge du vin, un choix de poésies bachiques, des considérations historiques sur l'art du chant, enfin un code de belles manières à l'usage des convives de cour, tels étaient les sujets développés par le royal écrivain. On trouve, dans le même chapitre des *Prairies d'or*, le tableau d'une de ces réunions littéraires, où Ibn-Khordadbeh tint le dé de la conversation, et fit preuve de connaissances sérieuses dans la théorie et l'histoire de l'art musical. Je résume en quelques lignes cette longue dissertation étrangère à l'objet de ce travail, et dont on trouvera d'ailleurs la traduction dans le tome VI de notre édition des *Prairies d'or*.

C'est à la suite d'un gai festin que Moutamid, entouré de ses convives ordinaires, interroge Ibn-Khordadbeh sur l'origine de la musique. Le courtisan érudit, auquel les légendes rabbiniques ne sont pas inconnues, place la naissance de cet art aux premiers âges du monde, sous la tente de l'hébreu Lamed et de ses fils. Il en suit le développement dans les civilisations primitives, définit la part que les Égyptiens, les Grecs et les Indiens prirent à ses progrès, et décrit les instruments inventés ou perfectionnés par ces peuples. Il explique pourquoi l'Arabe pasteur est si heureusement doué pour la poésie et la musique. Il cite, à ce propos, une tradition, rapportée aussi par le *Kitab el-Aghani*, d'après laquelle une circonstance fortuite serait la cause de l'invention de ce chant monotone et doux (*houda*) murmuré par le Bédouin, quand il veut presser le pas de sa monture. Puis, sur les instances du khalife, le brillant causeur passe à la pratique même de l'art. Après avoir défini les qualités nécessaires au chanteur, et montré combien l'étude et le goût développent les dons de la nature, il décrit les effets merveilleux produits par la musique, lorsqu'elle demande ses inspirations aux trois grands mouvements de l'âme : l'amour, la douleur et l'enthousiasme. Il arrive, après cela, aux règles de l'exécution (*ika'*), « qui est au chant ce que la prosodie est à la poésie, » et termine par un parallèle entre le rythme et la métrique. La dernière par-

tie de ce morceau est pleine de termes techniques dont'il est malaisé de préciser la signification. Maçoudi ajoute que le khalife, enchanté du talent de son interlocuteur, le combla d'éloges, et lui dit, en le revêtant de la robe d'honneur (*khila'*), distinction si enviée des Orientaux : « Abou'l-Kaçem, tu as été l'ornement et l'âme de notre réunion. Ton élocution brillante et souple ressemble à cette étoffe soyeuse dont les reflets changeants sont le charme des yeux ! »

L'hommage rendu ici aux connaissances variées de notre auteur est confirmé par la liste de ses ouvrages, telle qu'elle nous a été conservée par Ibn-en-Nedim, dans le *Fihrist*. On y trouve la trace des recherches sérieuses de l'érudit, à côté des amusements frivoles du courtisan.

A celui-ci sont dus les ouvrages intitulés :

- 1° *Les Beautés des concerts* ;
- 2° *L'Art du cuisinier* ;
- 3° *Le Livre des jeux et divertissements* ;
- 4° *Le Livre du vin* ;
- 5° *Le Manuel des convives et des familiers*.

Au savant et au fonctionnaire appartiennent les trois ouvrages dont le *Fihrist* nous donne ainsi les titres :

- 6° *Collection complète des généalogies de la Perse et des tribus nomades* ;
- 7° *Le Livre des routes et des provinces* ;
- 8° *Le Livre des Anwa* ¹.

¹ Je joins ici le titre arabe de ces livres, qui ne sont pas tous exactement cités par Hadji Khalifa :

ادب السماع كتاب الطبخ كتاب اللهو والملاهي كتاب
الشراب كتاب الندماء والجلساء كتاب جمهور انساب الفرس
والنواقل كتاب المسالك والممالك كتاب الانوا

• Le titre du sixième ouvrage est écrit fautivement النواقل dans l'exemplaire du *Fihrist* de la Bibliothèque impériale, fol. 202. — Sur les *Anwa*, on peut consulter l'*Introduction à la Géographie des Orientaux*, p. c.lxxxv.

Je crois, cependant, que cette liste n'est pas complète et que le titre principal d'Ibn-Khordadbeh à l'estime de la postérité ne s'y trouve point mentionné.

Maçoudi, en faisant, dans sa préface, l'énumération des travaux historiques qu'il avait à sa disposition, parle d'une grande chronique par Obeïd Allah, fils de Khordadbeh : « C'est, dit-il, un écrivain distingué et remarquable par la beauté de son style ; aussi a-t-il eu un grand nombre d'imitateurs qui lui ont fait des emprunts, ou suivi la voie qu'il a tracée. On peut s'en convaincre, en examinant son grand ouvrage historique. Ce livre se distingue, entre tous, par le soin et l'ordre de sa méthode, l'abondance de ses renseignements sur l'histoire des peuples et la biographie des rois de la Perse ou d'autre race » (t. I, p. 13). Le succès qui accueillit cette production paraît avoir excité la jalousie d'un écrivain contemporain, élève du célèbre astronome Kendi. Ahmed, fils de Thayib, originaire de Sarakhs, ville du Khorasân, avait commencé par rédiger un traité des routes et des provinces, qui resta inachevé. Plus tard, il composa pour le khalife Mo'thaded-billah, dont il était le protégé, un recueil d'histoire universelle, moins pour enrichir la science d'aperçus nouveaux, que pour enlever à celui d'Ibn-Khordadbeh la popularité dont il jouissait. Mais il n'eut qu'un médiocre succès, et Maçoudi, à qui j'emprunte ce fait, ajoute : « Sarakhsi est presque toujours en contradiction avec Ibn-Khordadbeh ; aussi suis-je porté à croire que ce livre lui a été faussement attribué, car sa science était bien supérieure à une pareille œuvre. » (*Prairies d'or*, t. II, p. 72.)

Le temps, qui nous a ravi les œuvres les plus considérables d'Ibn-Khordadbeh, n'a pas même laissé intacte celle à laquelle l'auteur attachait sans doute le moindre prix. Et ici, je ne parle pas seulement des mutilations auxquelles tous les vieux documents littéraires sont condamnés en passant par les mains des copistes ; mais il me paraît incontestable aussi qu'une édition écourtée a été mise, de bonne heure, en circulation, par je ne sais quel abrégiateur maladroit, et s'est

propagée au détriment de la rédaction originale. L'existence de cette dernière peut se déduire des raisons suivantes :

1° Au début de son livre, l'auteur emprunte à la Géographie de Ptolémée une remarque qui, dans mes deux copies, se borne à quelques mots ; tandis que, dans Hadji Khalfa, elle est beaucoup plus développée et précédée d'une phrase également omise dans les copies ¹.

2° Le début de l'itinéraire d'Afrique est cité par Makrizi, dans sa *Description de l'Égypte et du Caire*, avec des variantes si considérables, que la source de cet emprunt serait méconnaissable, si Makrizi n'affirmait qu'il en est redevable à notre auteur.

3° Le passage relatif à l'Égypte est reproduit par Ibn-Khaldoun avec des détails qu'on chercherait vainement dans le texte, tel qu'il nous est parvenu. Un autre témoignage prouve aussi que le même fragment était plus circonstancié dans la rédaction primitive. Le voyageur musulman Ibn-Djobeir (p. 55, édition de M. W. Wright), parlant des ruines qui bordent la rive orientale du Nil, depuis Ikhmîm jusqu'à Syène, ajoute que ce sont les débris de la muraille dite *de la Vieille*, dans le *Livre des routes et des provinces*. Mon texte ne dit pas un mot de cette légende. A la vérité, on pourrait supposer que Ibn-Djobeir l'avait lue dans un autre ouvrage portant un titre semblable ; mais, comme Hamd Allah Mustaufi rapporte précisément le même fait, sur la foi d'Ibn-Khordadbeh, on est en droit de conclure que le voyageur arabe et le géographe persan travaillaient sur un texte identique, et ayant subi moins de mutilations.

¹ Il est inutile d'ajouter que Hadji Khalfa avait sous les yeux un ouvrage différent, où le passage en question est cité. A ce propos, je dois relever deux inexactitudes dans le texte publié par M. Fluegel. Le nom de l'auteur y est écrit deux fois *Khordad*, au lieu de *Khordadbeh* ; en second lieu, l'expression proverbiale qui termine l'extrait de la préface doit être lue *المؤمر مقدور*, au lieu de *المأمور معذور*. On sait que cette sentence « œuvre commandée est (d'avance) excusée » termine ordinairement les préfaces pompeuses des écrivains musulmans.

En dépit de ses lacunes et malgré le désordre que des copistes négligents y ont introduit, on peut retrouver encore le caractère essentiel de ce livre et les traces d'un plan sagement ordonné. Dans les deux premiers siècles après la mort du Prophète, c'est-à-dire jusqu'à la fin du règne d'el-Mamoun, l'étude des sciences mathématiques et de l'astronomie fit un peu négliger la géographie descriptive. Ni le tableau rétrospectif des mœurs du désert, offert aux Arabes émigrés dans le Khoracân, par Nadhr, fils de Schomayl (vers 740 de J. C.); ni l'essai de géographie et d'histoire naturelle dû à la plume naïve de Djahedh (vers 820), ne pouvaient ajouter grand'chose aux traductions déjà surannées de Ptolémée. Sous les successeurs d'el-Mamoun, et notamment pendant le règne de Moutamid, le besoin de notions plus positives se fit impérieusement sentir. Les Grecs, profitant de l'énervement moral du khalifat, s'avançaient au cœur de l'Asie Mineure. Le malaise général se révélait par des révoltes péniblement étouffées. L'Arménie essayait de secouer le joug de l'islam, tandis que le parti des Alides reprenait ses projets ambitieux. Quelques années plus tard, le fils d'un chaudronnier, Yakoub ben Leith, enlevait à la dynastie d'Abbas ses provinces orientales, et l'Égypte passait sous les lois d'Ahmed, fils de Touloun. Pour conjurer tant de périls et en prévenir de plus grands, une surveillance incessante n'était pas de trop. Le croisement continu des courriers de cabinet, les mouvements de troupes dans tous les sens exigeaient une connaissance plus exacte des voies de communication. Aussi voyons-nous deux traités spéciaux, portant le même titre, paraître presque simultanément. L'auteur du *Fihrist* assure que le premier *Livre des routes* fut écrit par Djafar, fils d'Ahmed, originaire de Merve, mais qu'il demeura inachevé. Je crois qu'Ibn-Khordadbeh publia le sien entre les années 240 et 260 de l'hégire, lorsqu'il était encore directeur des postes et de la sûreté générale. En effet, il ne peut l'avoir rédigé avant l'an 231, puisque, dans le tableau des redevances du Khoracân, il fait usage d'un document portant cette date

et destiné au chef des Thahérides. Il ne peut non plus s'être mis à l'œuvre plus tard que l'année 260, puisque, en 261, Nasr, fils d'Ahmed le Samanide, reçut l'investiture de la Transoxiane; or Ibn-Khordadbeh nous apprend que cette province obéissait encore à Nouh, fils d'Açed. Un autre passage moins explicite, il est vrai, vient à l'appui de notre hypothèse. Dans le paragraphe relatif à l'Andalousie, il nous dit que ce royaume a pour souverain un Omeyade, fils d'Abd-er-Rahman; or, quoiqu'il ne le nomme pas, il est hors de doute qu'il désigne ainsi Mohammed I^{er}, lequel régna de 238 à 273 (850-856 de J. C.).

Les trois ou quatre lignes par lesquelles débute le *Livre des routes* sont tout ce qui reste d'une préface où, suivant l'usage des écrivains arabes, l'auteur faisait connaître le but et le plan de son travail. Cette lacune regrettable n'empêche pas de distinguer dans l'ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, quatre divisions principales, ou, tout au moins, quatre classes de renseignements distincts. Voici comment on pourrait les grouper.

§ I. Tableau de l'impôt foncier et des redevances en nature, dans les provinces soumises à l'autorité immédiate ou à la suzeraineté du khalife.

§ II. Évaluation en parasanges ou en milles de toutes les routes qui rayonnent du cœur aux extrémités de l'empire, suivie de renseignements, ordinairement trop concis, sur l'histoire de chaque contrée, ses productions, etc.

§ III. Abrégé de relations de voyage, telles que la description des îles de l'archipel indien, d'après le récit des marins qui, de Siraf et d'Oman, se rendent en Chine; l'intéressant itinéraire des marchands juifs, et d'autres voyages lointains. En outre, un choix de contes et de légendes merveilleuses, provenant soit d'une tradition apocryphe, soit de livres populaires, dans le genre de celui d'el-Djahedh.

§ IV. Description des montagnes, des fleuves, des lacs, etc. analogue sans doute à celle qui forme un des chapitres du livre de Codama (section VI, chapitre iv). Il ne nous

reste que le début de cette description, et j'ajouterai que la perte en est peu regrettable.

Dans cette classification, j'ai négligé quelques morceaux, presque indéchiffrables, que le caprice des copistes a semés au hasard. Par exemple, un tableau inachevé de l'orientation vers la Kaabah; la liste des titres donnés aux rois du monde; enfin un paragraphe emprunté aux vieilles théories grecques sur la constitution physique du globe, paragraphe dont un tronçon est rejeté, on ne sait pourquoi, à la fin du volume.

Heureusement, les portions pour nous les plus importantes, celles qui comprennent les relevés statistiques de l'impôt et les itinéraires, nous ont été transmises avec une exactitude suffisante, et présentent un caractère d'authenticité qui en double le prix. L'auteur s'occupe d'abord de la division territoriale du *Sawad* ou territoire cultivé de la Mésopotamie, sur les bases établies par la monarchie persane et maintenues par les divans arabes. Il donne la liste des districts du Tigre et de l'Euphrate, suivant leur position riveraine; leurs subdivisions en cantons et bourgades; le chiffre des récoltes et celui de la taxe prélevée au profit du Trésor. Il n'indique, il est vrai, ni la provenance, ni la date de ses matériaux; mais aurait-il pu réunir des détails aussi précis, sans avoir accès aux archives de l'État? Si, dans un ou deux passages, il cite un chiffre différent, d'après un certain Ispahani, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien Hamza (ce dernier écrivait l'an 350 del'hégire), il ne signale ces différences qu'à titre de renseignement, et comme terme de comparaison. C'est aussi dans ce but qu'il résume l'histoire de l'impôt, sous les Sassanides, et durant le siècle qui suivit la conquête musulmane.

Pour le Khorâçân et les provinces orientales, Ibn-Khordadbeh ne pouvait consulter qu'un état d'une date déjà ancienne, puisque, au moment de la rédaction du Livre des routes, la lutte qui éclata entre les descendants de Thaber et la dynastie des Saffarides avait tari cette source importante

du revenu. L'état en question porte la date des années 221 et 222; on sait qu'alors Abd Allah, fils de Thaher, déjà indépendant de fait, reconnaissait encore, par une redevance annuelle, la suprématie religieuse des khalifes. Plus loin; dans la description des routes de l'Arabie, l'impôt du Yémen est donné d'après les registres de compte communiqués à l'auteur par le gouverneur de cette province. Un écrivain qui occupait, quelques années plus tard, un rang élevé dans l'administration, Abou Dja'far Codama, rédigea, sous le titre de *Livre de l'impôt et Art du commis-rédacteur*, un ouvrage considérable, dont la dernière moitié seulement nous est connue. M. de Slane a publié, dans ce recueil (cahier d'août 1862), le chapitre qui traite précisément de la division administrative et des revenus de l'empire musulman. Au premier abord, on pourrait croire que ce document a la même origine que le nôtre. Les noms de lieu s'y déroulent à peu près dans le même ordre, et plusieurs relevés partiels y sont identiques. On verra pourtant combien le chiffre total du revenu, d'après Ibn-Khordadbeh, est loin d'atteindre celui qui résulte des tableaux de Codama. En ce qui concerne l'empire musulman proprement dit, cette différence s'explique par la date des comptes que Codama avait sous les yeux, et aussi par la prospérité relative des finances à cette date. En 203 (818-819 de notre ère), un terrible incendie avait détruit les archives de Bagdad. Codama, qui cherchait avant tout des modèles de comptabilité, sans se préoccuper de leur actualité, a cru indifférent de prendre le plus ancien, c'est-à-dire celui de l'année 204. Mais depuis, la décadence du khalifat avait fait des progrès effrayants. Le luxe avait relâché les mœurs, l'abus de la dialectique avait engendré les hérésies, et celles-ci la révolte. Le règne de Motassem et celui de Wathik-Billah furent une ère de persécution religieuse et de désorganisation sociale. Les chiffres d'Ibn-Khordadbeh le disent aussi éloquemment que le récit des historiens, et ils nous prouvent que l'agriculture et le commerce étaient déjà frappés au cœur. On remarquera cependant

combien le numéraire était encore abondant jusque dans les moindres bourgades, et cette considération justifiera sans doute la valeur très-moderée que j'ai attribuée au dinar et au dirhem, ou, en d'autres termes, à la monnaie d'or et d'argent. Un calcul plus rigoureux du *miskal* m'a permis de rétablir, au profit de la monarchie des Perses, un revenu supérieur à celui qui est présenté dans la traduction de Codama. De graves inexactitudes déparent les deux ouvrages ; mais, grâce à leur origine différente, les erreurs ou les lacunes ne portent pas sur les mêmes points, et j'espère avoir tiré de leur examen attentif des données moins incertaines. Enfin, pour accroître, autant qu'il était en mon pouvoir, ces matériaux de l'histoire économique du khalifat, j'ai puisé dans la curieuse relation de Mokaddessi, dont M. le D^r A. Sprenger a bien voulu me communiquer une copie, tous les renseignements que ce voyageur put se procurer sur l'impôt et les tailles, un siècle après la mort d'Ibn-Khordadbeh.

Les itinéraires rédigés par mon auteur, soit d'après les archives de Bagdad, soit sur des notes prises dans l'exercice de ses fonctions, sont également coordonnés avec une certaine méthode. Dans le premier paragraphe, il décrit la route qui, de Bagdad, mène dans la direction du nord-est, jusqu'aux extrémités de la Transoxiane; il traverse ensuite le Kharezm, et revient par la Perse à son point de départ. Dans le paragraphe suivant, il trace la route que suivent les bâtiments, depuis l'embouchure du Tigre jusqu'à l'Inde et à la Chine. Les faits que les marins lui ont racontés nous représentent, dans leur forme primitive, ces récits, mélange de vérités et de fables puériles, qui, vers la même époque, furent recueillis et publiés, sous le nom du marchand Suleiman et d'Abou-Zeid. La traduction et les notes dont M. Reinaud a enrichi le texte de cette relation m'ont été du plus grand secours. Un troisième paragraphe conduit le lecteur de Bagdad en Syrie, en Égypte et dans le Maghreb ; il se termine par une notice de l'empire byzantin, où l'on s'étonne de trouver des renseignements plus exacts qu'on ne

pouvait en attendre d'un musulman, sur la hiérarchie militaire et civile du Bas-Empire. L'itinéraire des régions septentrionales est nécessairement moins complet que les précédents ; il y est fait mention seulement des voies qui mettent en communication l'Azerbaïdjan, l'Arménie et le Caucase. C'est là que se place la trop fameuse relation de Sallam l'interprète, envoyé de Samorra aux rives du Volga. Dictée à l'auteur par Sallam lui-même, d'après le rapport qu'il adressa au khalife Wathik-Billah, cette relation, conservée ici sous sa forme native, a été reproduite par je ne sais combien de compilateurs arabes et persans. Comme la mission de Mohammed, fils de Mouça l'astronome, dont on trouvera aussi le récit original, quoique abrégé, le voyage de Sallam fut provoqué par les scrupules religieux du khalife théologien. Qu'il s'agit des Sept Dormants ou de Gog et Magog, le Coran laissait le champ libre aux interprétations, et ce fut pour couper court aux contes ridicules dont le livre saint était le prétexte, que Wathik-Billah voulut recueillir des informations sur les lieux cités par la tradition. Le voyage de Sallam, selon moi, eut au moins un commencement d'exécution, et les fantaisies qui terminent si étrangement sa relation me paraissent une concession à ce goût du merveilleux que les conquêtes scientifiques d'el-Mamoun n'avaient pas affaibli. Mais, en aucun cas, je ne me déciderai à n'y voir, avec le D^r Sprenger, « qu'une impudente mystification. »

La dernière section de l'itinéraire traite de l'Oman et de la péninsule arabique. Pour ce fragment, j'ai consulté avec fruit le texte arabe de Yacoubi, publié à Leyde en 1860. Cet ouvrage, malheureusement incomplet, n'est pas sans analogie avec le *Livre des routes*, et appartient à la même époque. Moins crédule et plus observateur qu'Ibn-Khordadbeh, l'auteur du *Kitab el-bouldan* offre à l'ethnographie, à l'histoire et à l'archéologie elle-même, des observations pleines d'intérêt, qui tempèrent la sécheresse de ses notes de voyage. En revanche, les itinéraires y sont moins détaillés, et leur évaluation en heures ou en journées de marche serait d'un médiocre

secours pour la construction d'une bonne carte de l'empire musulman au moyen âge. Au reste, comme les deux écrivains ont leur valeur propre et se complètent l'un par l'autre, je n'ai pas négligé de les rapprocher, toutes les fois que j'ai pu le faire sans dépasser les limites de ce travail. Il ne me serait pas difficile de m'étendre sur les emprunts plus ou moins déguisés qui ont été faits, presque jusqu'à nos jours, au *Livre des routes*; mais la plupart étant de seconde main, il serait oiseux d'insister sur ce point. Au rapport de Mokaddessi, qui se prépara à ses voyages par de vastes lectures, le vizir el-Djeihani, écrivain de la première moitié du x^e siècle, s'était approprié les itinéraires d'Ibn-Khordadbeh et les avait fait insérer dans l'ouvrage qui fut rédigé sous sa direction (voyez l'*Introduction à la Géographie des Orientaux*, par M. Reinaud, p. LXIII). Édrisi les transporta dans sa *Géographie*, sans y rien changer, et c'est là qu'Ibn-Khaldoun a trouvé quelques-uns des détails topographiques qui se lisent dans le livre premier de ses *Prolégomènes*. Un courant analogue se remarque chez les Persans. Hamd-Allah-Mustaufi consulte la rédaction originale; et en fait usage dans son *Nouzhet el-Kouloub*. Mirkhond s'en empare et les résume dans le complément de son *Histoire universelle*. Khondémir les trouve au milieu de l'héritage paternel, et leur donne place dans le *Habib-us sier*, non sans les abréger encore. Enfin, Ahmed-Razi, s'autorisant de leur exemple, enrichit de ce butin, de plus en plus léger, ses notices littéraires et descriptives. Cette singulière transmission ne prouve pas seulement le sans-gêne des compilateurs orientaux; elle démontre aussi que Maçoudi n'était pas loin de la vérité, lorsqu'il disait du *Livre des routes*: « C'est une mine de faits que l'on explore « toujours avec fruit » (*Prairies*, t. I^{er}, p. 13). On verra que j'ai partout recherché la trace de ces emprunts, et que la version en apparence la plus détournée m'a quelquefois remis dans le bon chemin.

Je demande grâce pour les notes si nombreuses qui accompagnent cette traduction. Je sais quelle fatigue en résulte

pour le lecteur, sans cesse exposé à laisser échapper le fil-conducteur, dans ce labyrinthe de gloses et de citations. Mais, à vrai dire, un texte aussi mutilé, ou aussi concis quand il est complet, exigeait un commentaire perpétuel, et je n'aurais pu me soustraire à cette obligation, si la publication récente des *Post- und Reiserouten des Orients*, par M. A. Sprenger, n'était venue rendre ma tâche moins pénible. On trouve dans le premier fascicule, le seul publié jusqu'à présent, les itinéraires d'Ibn-Khordadbeh, mis en regard de ceux de Codama, d'Isthakhri, de Mokaddessi, etc. Si mes leçons ne s'accordent pas toujours avec celles du docteur Sprenger, il est juste de rappeler que ce savant n'avait à sa disposition que le texte d'Oxford, et que, de son propre aveu, il l'a copié à la hâte. Quoi qu'il en soit, les judicieuses remarques et les seize cartes, d'après Birouni et l'*Atval*, dont son travail est accompagné, m'ont rendu des services que je ne saurais trop reconnaître. Quelque jugement que l'on porte d'ailleurs sur le plan adopté par M. Sprenger, on doit le remercier d'avoir ouvert à la science des trésors jusqu'à présent inexplorés. Ai-je eu moi aussi le bonheur de recueillir une parcelle d'or sous les ruines amoncelées par le temps? Je n'ose l'espérer; mais si, du moins, ce travail, tout incomplet qu'il est, provoque la découverte et la restauration d'autres monuments du même âge, je me féliciterai de l'avoir entrepris et m'estimerai suffisamment récompensé.

كتاب

المسالك والممالك

تأليف

أبي القاسم عبيد الله بن عبد الله بن خردادبه

اللهم صلّ على محمد وآله

بسم الله الرحمن الرحيم ربّ يسّر بخير

الحمد لله شكرًا لنعمته ، واشهد ان لا اله الا الله اقرارًا
 بوحدانيتته ، والله أكبر خضوعًا لعظمته ، وصلى الله
 على محمد نبيه وخيرته من خلقه وعلى آله وسلّم ۞ هذا
 كتاب فيه صفة الارض وبنية الخلق عليها وقبلة اهل
 كل بلد والممالك والمسالك الى نواحي الارض تأليف ابي
 القاسم عبيد الله بن عبد الله بن خردادبه ۞ قال ابو
 القاسم صفة الارض انها مدوّرة كتدوير الكرة موضوعة في
 جوف الفلك كالخبة في جوف البيضة والنسيم حول الارض
 وهو جاذب لها من جميع نواحيها الى الفلك ۞ وبنية
 الخلق على الارض ان النسيم جاذب لما في ابدانهم من
 الخفة والارض جاذبة لما في ابدانهم من الثقل الى الارض

بمنزلة الحجر الذى يجذب الحديد ، والارض مقسومة
نصفين بينهما خط الاستواء وهو من المشرق الى المغرب
وهذا كور (طول) الارض وهو اكبر خط في كرة الارض كما ان
منطقة البروج اكبر خط في الفلك ١٥ وعرض الارض من
القطب الجنوبي الذى يدور حوله سهيل الى القطب
الشمالى الذى يدور حوله بنات نعش ، فاستدارة كرة
الارض في موضع خط الاستواء ثلثائة وستون درجة
والدرجة خمسة وعشرون فرسخًا والفرسخ اثنا عشر الف
ذراع والذراع اربع وعشرون اصبعًا والاصبع ست حبات
شعير مصفوفة بطون بعضها الى بعض يكون ذلك تسعة
الاف فرسخ ١٥ وبين خط الاستواء وكل واحد من القطبين
تسعون درجة واستدارتها عرضًا مثل ذلك الا ان العمارة
في الارض بعد خط الاستواء باربع وعشرين ١٥ ثم الماء في
قدر غور البحر الكبير فنحن على الربع الشمالى من الارض ،
والربع الجنوبي خراب لشدة الحر ، والنصف الذى تحتنا
لا ساكن فيه وكل ربع من الشمالى والجنوبى سبعة اقاليم ١٥
وذكر بطليموس في كتابه ان مدن الارض على عهدة سبعة
الاف مدينة ومائتا مدينة ١٥ ذكر القبلة في النواى ١٥
قبلة اهل ارمينية واذربيجان وبغداد والكوفة والمدائن
وبصرة وحلوان والديفور ونهاوند وهمدان واصبهان

والزّي وطبرستان وخراسان كلّها وبلاد الخزر وقسميّ الهند الى حائط الكعبة الذى فيه بابها ، والقطب الشمالى عن يسارة الى وسط المشرق ، وأما التبت وبلاد الترك والصين والمنصورة فخلف وسط المشرق بستة اجزاء تعرن قبلتهم من الحجر الاسود ، وأما قبلة اهل اليمن فصلاتهم الى الركن ووجوههم الى وجوه اهل ارمينية اذا صلّوا ، وأما قبلة اهل المغرب وافريقية ومصر والشام والجزيرة ووسط المغرب فصلاتهم الى الركن الشامى ووجوههم الى وجوه اهل المنصورة اذا صلّوا ۞

ثم نبداً بذكر السواد ۞ كانت ملوك الفرس تسميه دِل ايرانشهر اى قلب العراق ۞ فالسواد اثنتا عشرة كورة وكل كورة استان وطساسيج ستون طسوجاً وترجمة الاستان احازة وترجمة الطسوج ناحية ويقال ان ترجمة الاستان قرار او مستقرّة ، وطساسيج السواد ثمانية واربعون طسوجاً ۞ كورة استان شاد فيروز ۞ حلوان خمسة طساسيج ، طسوج فيروز قباد طسوج الجبل طسوج تاكوا طسوج اربل وطسوج خانقين ۞ الجانب الشرقى من سقى دجلة وتامراً ۞ كورة استان شاد هرمر سبعة طساسيج ، طسوج بزر كسابور طسوج نهريوق طسوج كلاواذا ونهرين طسوج خازر طسوج المدينة العتيقة طسوج

راذان الاعلى طسوج راذان الاسفل ۞ كورة استان شاد
 قباد ثمانية طساسيج ، طسوج رستقباد طسوج مهرود
 طسوج سلسل طسوج جلولا وجلولا طسوج الزابين
 طسوج البندجين طسوج براز الروز طسوج الدسكرة
 والرستاقين ۞ كورة استان شادا حان خسرو ۞ خمسة
 طساسيج ، طسوج النهروان الاعلى طسوج النهروان الاسفل
 طسوج النهروان الاوسط طسوج بادريا طسوج باكسايا ۞
 سقى دجلة والفرات ۞ كورة استان سابور وهى كسكر اربعة
 طساسيج ، طسوج الزندورد طسوج البريون طسوج
 الاستاد طسوج الجوازرة ، كورة استان شاد بهن ، اربعة
 طساسيج طسوج بهن اردشير طسوج ميسان طسوج
 دستهيسان طسوج ابرقباد ۞ سقى الفرات ودجيل ۞
 كورة استان العالى اربعة طساسيج ، طسوج مير سابور
 طسوج مسكن طسوج قطربل طسوج بادوريا ۞ كورة استان
 اردشير بابكان ۞ خمسة طساسيج ، طسوج نهر شير طسوج
 الرومقان طسوج كوئا طسوج نهر درقيط طسوج نهر
 جوبرة ۞ كورة استان ديوماستان وهى الزابى ۞ ثلاثة
 طساسيج ، طسوج الزاب الاعلى طسوج الزاب الاوسط
 طسوج الزاب الاسفل ۞ كورة بشقباد الاعلى ، ستة
 طساسيج ، طسوج بابل طسوج خطرنية طسوج الفلوجة

العليا طسوج الفلوجة السفلى طسوج النهرين طسوج
 عين النمر ٥ كورة استنان بهقباد الاوسط ، وفي خمسة ،
 طسوج الجنة والبداة طسوج سوراء طسوج بربسيا
 طسوج باروسما طسوج نهر الملك ٥ خراج كور دجلة
 ثمانية الان الف وخمماية الف درهم ٥ كورة استنان
 بهقباد الاسفل خمسة طساسيج ، طسوج فرات بادقلى
 طسوج السيلمون طسوج نستر طسوج رومستان طسوج
 هرمزجرد ويقال ان رومستان وهرمزجرد ضياع متفرقة من
 طساسيج عدة ٥ تقدير السواد الجانب الغربى ٥ سقى
 الفرات والدجلة ، طسوج الانبار وطساسيج خمسة
 بيادرة مائتان وخسون بيدراً للحنطة الفان وثلثمائة كر
 الشعير الف واربعماية كر الورق مائة وخسون الف درهم ٥
 قطر بل ورساتيقة عشرة بيادره مائتان وعشرون بيدراً
 للحنطة الف كر الشعير الف كر الورق ثلثمائة درهم ٥
 طسوج مسكن ورساتيقة ستة بيادرة مائة بيدر وخمسة
 بيادر للحنطة ثلاثة الان كر الشعير الف كر الورق ثلثمائة
 الف درهم ٥ طسوج بادوريا ورساتيقة اربعة عشر ، بيادرة
 اربعماية وعشرون بيدراً للحنطة ثلاثة الان وخمماية كر
 الشعير الف كر الورق الف الف درهم ٥ طسوج نهر شير

ورساتيقه عشرة بيادرة مائتان¹ واربعون بيدراً للحنطة
 الف وسبعمئة كر الشعير الف وسبعمئة كر الورق.....
 وخمسة الاف درهم ٥ طسوج الرومقان ، ورساتيقه عشرة
 بيادرة مائتان وعشرون بيدراً للحنطة ثلثة الاف وثلثمائة
 كر الشعير ثلثة الاف وخمسون كراً الورق ثلثمائة
 وخمسون الف² درهم ٥ طسوج كونا ، ورساتيقه تسعة
 بيادرة مائتان وعشرون بيدراً للحنطة ثلثة الاف كر الشعير
 الفا كر الورق مائة الف وخمسون الف درهم ٥ طسوج
 نهر درقيط ، ورساتيقه تسعة بيادرة مائة وخمسة
 وعشرون بيدراً للحنطة الفا كر الشعير الفا كر الورق مائة
 وخمسون الف درهم ٥ طسوج نهر جوبرة ، ورساتيقه
 عشرة بيادرة مائتان وسبعة وعشرون بيدراً للحنطة الف
 وسبعمئة كر الشعير ستة الاف كر الورق مائة الف
 وخمسون الف درهم ٥ كورة الزواي ٥ ورساتيقه اثنا عشر
 رستقاً بيادرة مائتان واربعة واربعون بيدراً للحنطة الف
 وسبعمئة كر الشعير سبعة الاف ومائتا كر الورق مائتا
 الف وخمسون الف درهم ٥ طسوج بابل وخطرنية ،
 والرساتيق ستة عشر بيادرة ثلثمائة وثمانية وسبعون

¹ مائة B.

² ألف se trouve en B seulement.

بيدرًا الورق ثلثمائة ألف وخمسون ألف درهم¹ طسوج
 الغلوجة العليا ، ورساتيقة خمسة عشر بيادره مائتان
 وأربعون بيدرًا للحنطة ألف وخمسون ومائة كر الشعير
 خمسمائة كر الورق سبعون ألف درهم طسوج الغلوجة
 السفلى ، ورساتيقة ستة بيادره اثنان وسبعون بيدرًا
 للحنطة ألف كر الشعير ثلثة الان كر الورق مائتان وثمانون
 ألف درهم طسوج النهرين ، ورساتيقة ثلثة بيادره
 احد وثمانون بيدرًا للحنطة ثلثمائة كر الشعير اربعمائة
 كر الورق خمس وسبعون ألف درهم طسوج عين الحمرة
 ورساتيقة ثلثة بيادره اربعة عشر بيدرًا للحنطة ثلثمائة كر
 الشعير اربعمائة كر الورق احد وخمسون ألف درهم
 طسوج الجنة والبداة ، ورساتيقة ثمانية بيادره احد
 وسبعون بيدرًا للحنطة ألف ومائتا كر الشعير ألف وستمائة
 كر الورق مائة ألف وخمسون ألف درهم طسوج سوراء
 وبريسيا ، ورساتيقة عشر بيادره مائتان وخمسة وستون
 بيدرًا للحنطة سبعمائة كر الشعير والارز الفان واربعمائة
 كر الورق مائة ألف درهم طسوج باروسما ونهر الملك ،
 الرساتيقة عشرة بيادره ستمائة واربعة وستون بيدرًا

كذا : On lit dans les deux copies, à la suite de ces chiffres : « كان في النسخة » conforme à l'original.

للنطة الف وخسمائة كر الشعير اربعة الان وخسمائة
 كر الورق مائتان وخسون الف درهم ٥ السنين والوقوف ،
 ضياع جمعت من طساسيج وتقدير العشر منها من النطة
 خمسمائة كرومن الشعير خمسة الان وخسمائة كرومن
 الورق مائتان وخسون الف درهم ٥ طسوج فرات بادقلى ،
 ورساتيقه عشر بيادرة مائتان واحد وسبعون بيدرا
 للنطة الفاكر الشعير والارز الفان وخسمائة كر الورق
 تسعمائة الف درهم ٥ طسوج السيلصون ، وفيه الخورنق
 وطيزن اباد ، بيادرة اربعة وثلاثون بيدرا للنطة الف كر
 الشعير الف وخسمائة كر الورق مائة الف واربعون الف
 درهم ٥ طسوج رومستان وهرمرجرد ، للنطة خمسمائة
 كر الشعير خمسمائة كر الورق عشرة الان درهم ٥ طسوج
 نسترو ٥ ورساتيقه سبعة بيادرة مائة وثلاثة وستون بيدرا
 للنطة الف ومائتان وخسون كرا الشعير والارز¹ الفاكر
 الورق ثلثمائة الف درهم ٥ ايغار تجميعه من عدة
 طساسيج وتقديره من الورق مائتا الف وثمانمائة واربعون
 درهما ويجبى² لبيت المال ٥ سقى دجلة والفرات ٥ كورة

¹ Ce mot est omis dans B.

² ويجبى dans la copie B.

كسكرو نهر الصلة ورقة والريان ، كان يرتفع من خراجها
وسائر ابواب مالها من الورق سبعون الف الف درهم ومى
الحنطة ثلاثة الاف كرومى الشعير والارز عشرون الف كرومى
الجانب الشرق ، طسوج بزركسابور ، رساتيقه تسعة بيادرة
مائتا وستون بيدراً الحنطة الفان وخسمائة كرومى الشعير
الفان ومائتا كرومى الورق ثلاثمائة الف درهم طسوج
الراذان ، رساتيقه تسعة عشر بيادرة ثلاثمائة واثنان
بيدراً الحنطة اربعة الاف ومائتا كرومى الورق مائة الف
وعشرون الف درهم طسوج نهر بوق ، الحنطة مائتا كرومى
الشعير الف كرومى الورق مائة الف درهم طسوج كلواذى
ونهر بينى ، رساتيقه ثلاثة بيادرة اربعة وثلثون بيدراً
الحنطة الف وستائة كرومى الشعير الف وخسمائة كرومى الورق
ثلاثمائة الف وثلثون الف درهم طسوج جازر والمدينة
العتيقه رساتيقه سبعة بيادره مائة وستة عشر بيدراً
الحنطة الف كرومى الشعير الف وسبعمائة كرومى الورق مائتا
الف وخمسون الف درهم طسوج جلولاى وجلولاى ،
رساتيقه خمس بيادرة ستة وستون بيدراً الحنطة الف
كرومى الشعير الف كرومى الورق مائة الف درهم طسوج
الديسين ، رساتيقه اربعة بيادرة مائتان وثلثون بيدراً

للخطة سبعمائة كر الشعير الف وثلاثمائة كر الورق أربعون
الف درهم ٥ طسوج الدسكرة ، رساتيقه سبعة بيادرة
أربعة وأربعون بيدراً للخطة الف كر الشعير الف كر الورق
سبعون الف درهم ٥ طسوج براز الروذ ، رساتيقه ستة
بيادرة ستة وعشرون بيدراً للخطة ثلاثة آلاف كر الشعير
الفاكر الورق مائة الف وعشرون الف درهم ٥ طسوج
المندنجين ، رساتيقه خمسة بيادرة أربعة وخمسون بيدراً
للخطة ستائة كر الشعير خمسمائة كر الورق مائة الف
درهم ٥ طسوج النهروانات ، رساتيقه أحد وعشرون
بيادرة ثلاثمائة وثمانون بيدراً ٥ النهروان الأعلى ، من
للخطة الفان وسبعمائة كرومي الشعير الف وثمانمائة كر
ومن الورق ثلاثمائة الف وخمسون الف درهم ، النهروان
الأوسط ، للخطة الف كر الشعير خمسمائة كر الورق مائة
الف درهم ، النهروان الأسفل ، للخطة الف كر الشعير
الف ومائتا كر الورق مائة الف وخمسون الف درهم ٥
طسوج بادريا وباكشاي ، رساتيقه سبعة للخطة أربعة آلاف
وسبعمائة كر الشعير خمسة آلاف كر الورق ثلاثمائة الف
وثلاثون الف درهم ٥ كورة استان شاد فيروز وهي حلوان
ووظيفة حلوان مع الكاتاركة والاكرد من الورق الف الف

وثمانمائة ألف درهم ، وأما جبائة السواد في القديم فانه
جَبِيَّ لِقِباد الملك ابي فيروز مائة ألف وخمسون ألف ألف
مثقال ، وامر عمر بن الخطاب رحمه الله ان يمسح السواد وطوله
من الحديثة ¹ الى عبادان وذلك مائة وخمسة وعشرون
فرسخاً وعرضه من عقبة حلوان الى العديب وذلك خمسة
وثمانون فرسخاً فبلغت جربانه ستة وثلاثين ألف جريب ،
فوضع على كل جريب حنطة اربعة دراهم وعلى كل جريب
شعير درهمين وعلى جريب النخل ثمانية دراهم وعلى جريب
الكروم والرطب ستة دراهم وختم على خمس مائة ألف
انسان للجريبة على الطبقات ، نجى عمر السواد مائة ألف
الف وعشرين ألف ألف درهم ، وجباه الحاج بن يوسف
ثمانية عشر ألف ألف ليس فيها مائة ألف ألف وذلك
لعسفه وخرقه وظلمه واسلفهم الى ألف فحصل له ستة
عشر ألف ألف درهم ومنع اهل السواد من ذبح البقر
ليكثر الحرث والزراعة فقال الشاعر ،

هـ شكونا اليه خراب العراق فحرم جهلاً لحوم البقر هـ

وكانت الفرس قسطن على الجبل واذريجان والري وهمدان
والماهين وطبرستان ونهاوند وقومس وماسبذان
ومهرجاندق وحلوان ثلاثين ألف ألف درهم هـ والنادي

¹ A et B العلى.

وظف على أبي العباس عبد الله بن طاهر بن الحسين رجة
الله من خراج خراسان والأعمال المضمومة إليه سنة
أحدى وأثنتين عشرة ومائتين السرى عشرة الألف
درهم قونس ألفا ألف ومائة ألف وسبعون ألف درهم
جرجان عشرة الألف ومائة وسبعون ألفا وثمانمائة
درهم كرمان خمسة الألف درهم ، ولها من المدين بافت
ودهستان وموتان وكرمان مائة وثمانون فرسخا في مثلها ،
وكانت تحبى للاكاسرة ستين ألف ألف درهم ، سكستان
بعد المنكسر من خراج فراوان والرخ فبلاد الداور
وزابلستان وفي ثغور طخارستان ستة الألف وسبعمائة
ألف وستة وسبعون ألف درهم ، الطبرسين مائة ألف وثلاثة
عشر ألفا وثمانمائة وثمانون درهما ، قوهستان سبعمائة
ألف وسبعة وثمانون ألفا وثمانون درهما ، نيسابور ولها
قهندز أربعة الألف ومائة ألف وثمانية الألف وسبعمائة
درهم ، طوس سبعمائة ألف وأربعون ألفا وثمانمائة وستون
درهما ، أبيورد سبعمائة ألف درهم ، سرخس ثلثائة ألف
وسبعة الألف وأربعمائة وأربعون درهما ، مرو الشاهجان
ولها قهندز ألف ألف ومائة ألف وسبعة وأربعون ألف
درهم ، مرو الروذ أربعمائة ألف وعشرون ألفا وأربعمائة
درهم ، الطالقان أحد وعشرون ألفا وأربعمائة درهم ،

عرجستان¹ مائة الف درهم ومن الغنم الفا شاة ، فادغيس
 مائة الف واربعة وعشرون درهم ، هراة واستنواة واسفيدنج
 الف الف ومائة الف وتسعة وخمسون الفا ، بوشنك
 خمسمائة الف درهم وتسعة وخمسون الف درهم وثلاثمائة
 وخمسون درهماً ، كورة طخارستان مائة الف وستة الان
 درهم ، الكوركان مائة الف واربعة وخمسون الف درهم ، خم
 اثنا عشر الف درهم وثلاثمائة درهم ، الختلان وسعت جرة
 وجبالها مائة الف وثلاثة وتسعون الفا وثلاثمائة درهم
 فتروغس اربعة الان درهم ، ترمنا الفا درهم ، الدور
 وسنجان اثنا عشر الفا وستمائة درهم ، انديشاران عشرة
 الان درهم ، الباميان خمسة الان درهم ، شرمكان وحومرس
 واسفيجاب مائة الف وستة الان وخمسمائة درهم ، الترمذ
 سبعة واربعون الفا ومائة درهم ، السغدان ثلثة الان
 وخمسمائة درهم ۛ سعيان اربعة الان درهم ، خان عشرة
 الان درهم ، الميدجان الفا درهم ، احزون عشرة الان
 درهم ، الططب عشرون الف درهم ، بهام عشرون الف
 درهم ، الصغانيان ثمانية واربعون الف درهم وخمسمائة
 درهم ، باسارا سبعة الان وثلاثمائة درهم ، الزاغرسن الف
 درهم ، العدان والرمان اثنا عشر الفا وثلاث عشرة دابة ،

¹ Les deux copies portent عربستان.

كابل الفا الف وخمس مائة درهم ، وفيه الفدية الفا رأس
 قيمته ستمائة الف درهم ، وكابل مي شعور مغلخارستان ولها
 من المدن واذان وخواش وخشك وخميرين ، وبكابل عود
 وفارجيل وزعفران واهليلج لانها متاخجة للهند ، بُست
 تسعون الف درهم ، كش مائة الف واحد عشر الفا
 وخمس مائة درهم ، الليم خمسة الاف درهم ، البنا دكين¹
 سنة الاف ومائتا درهم ، رشتان وجاوان تسعة الاف درهم ،
 الزوبان الفاان ومائتان وعشرون درهماً ، اقت ثمانية واربعون
 الف درهم ، خوارزم وكاث اربع مائة الف وسبعة وثمانون
 الفا خوارزمية ، امل مائتا الف وثلاثة وتسعون الفا
 واربعمائة درهم ، ما وراء النهر ، بخارا ولها قهندز الف
 الف ومائة الف وتسعة² وثمانون الفا ومائتان طاهرية ،
 الصغد وسائر كور محل نوح بن اسد ثلثمائة الف وستة
 وعشرون الفا واربع مائة درهم منها على فرغانة مائتان
 وثمانون الفا محدية وعلى مدائن الترك ستة واربعون الفا
 واربع مائة درهم خوارزمية وسيسية من الكرابيس الغلاظ³
 الف ومائة وسبعة وثمانون ثوباً ومن القندوز وصغاج
 الحديد الف وثلثمائة قطعة (نصفين) فالجميع الفا الف

¹ البان كين A.

² وجميع B.

³ A ajoute le mot الكندوز.

درهم واثنان وسبعون ألف درهم محدية منها على الصغد
 وسمرقند ومعدن الملح (بكسر الميم) وكش ونسف والنيم
 وغيرها من كور الصغد ألف ألف وتسعة وثمانون ألف
 درهم محدية والغان سيسية¹ وعلى الشاش ومعدن
 الفضة ستمائة ألف وسبعة آلاف ومائة درهم، محدية مائة
 ألف درهم سيسية تجمع خراج خراسان وما ضم إلى أبي
 العباس عبد الله بن طاهر من الكور والأعمال أربعة وأربعون
 ألف ألف وثمان مائة ألف وستة وأربعون ألف درهم
 ومن الدواب ثلث عشرة..... دابة ومن الغنم ألفا شاة
 ومن السهي ألف رأس واثناعشر رأساً ومن القدور وصفائح
الحديد ألف وثلثمائة نصفين والقاب ملوك خراسان
 والمشرق ملك نيسابور ماهويه ملك سرخس زادويه ملك
 اندخود بهمن ملك نسا ابن ان ملك امل انساب امل
 شاه ملك مرو الروذ كيلان ملك اسفزار مرابيدة ملك
 كابل كابل شاه ملك الترمذ ترمذ شاه ملك الباميان
 سائد باميان ملك الصغد اخشك ملك فرغانة اخشدن²
 ملك الرونساريان الزيرسان ملك الكوزكان كوركابان ملك
 خوارزم خوارزم شاه ملك الختل حسني ختلان خداه
 ملك بخارا خداه ملك اشروشنه افشين ملك سمرقند

¹ Ou مسيبة، d'après une autre leçon à la marge de A.

² اخشدن B.

طرخون ملك سكستان وتبيل ملك الرخ والداور والنم ذو
النعنة ملك وردانه وردان شاه ملك هراة وبوشنك
وبادغينس اران ملك كشد مدون ملك جوجان صول
ملك ما وآة الفهر كوسافشاه ، ملوك الترك هبلوب
خاقان جميعه خاقان وسابه خاقان ومانوس خاقان وفيروز
خاقان ، ملوك الترك الصغار طرخان ونيرك وحورتكين
ورميون وغورك وشهراب ⑤

كورة الاهواز، كورة سوق الاهواز كورة السوس كورة تستر
كورة جندي سابور كورة رام هرمز وايدج وعسكر مكرم
وكورة نهر تيري وكورة سرق وكورة منادر الكبرى ومنادر
الصغرى ورستاق سرق وهو دورق وسنبيل ورستاق باسيان
ويقال ان تستر رستاق من جندي سابور وايدج ليست
بكورة وانما هي من رام هرمز ، وعدد كور الاهواز سبع ،
كورة جندي سابور كورة سوق الاهواز كورة منادر كورة
نهر تيري كورة رام هرمز كورة سرق كورة السوس ، وكان
خراج الاهواز ثلثين الف درهم وخراج فارس ثلثين
الف الف درهم ، وكانت الفرس تقسط على الاهواز خمسين
الف الف درهم وتقسط على كور فارس اربعين الف الف
مثقال ، وكان همران بن موسى البرمكي ضمن السند على ان
يحمل منها بعد كل نفقة الف الف درهم ، وكان جبي

لكسرى ابرويز من خراج مملكته في سنة ثمان عشرة من ملكه اربعة الان الف مثقال وعشرون الف الف مثقال يكون ذلك بوزن الدرهم سبع مائة الف الف وخمسة وتسعين الف الف ، ثم بلغت جباية مملكته ستمائة الف الف مثقال ٥

كور الجبل ، ماسبذان مهربجانقدق الدينور نهانود هذان قم ، وخراج الدينور ثلثة الان الف وثمانمائة الف درهم ، ويقال ان قم من كورة اصبهان وانما افردت ايام هرون وكذلك الكرج ، وكانت الفرس قسطنط على الجبل واذريجان والري وهذان والماهيم وطبرستان ونهانود وقومس ومهربجانقدق وحلوان ثلثمائة الف الف درهم ٥ كور اصبهان وهي ثمانون فرسخا في ثمانين فرسخا وهي سبعة عشر رستاقا في كل رستاق منها ثلثمائة وخمس وستون قرية سوى الحبسة¹ وهي واسعة الارض كثيرة العمارة وخارجها سبعة الان الف درهم وخراج الري عشرة الان الف درهم ويقال ان رستاق اصبهان عشرون سوى رستاق قم فانها كانت من اصبهان

(ملك الارض)

كان افريدون قسم الارض بين بنيه الثلثة فملك سم على

¹ الحبسة B ، الحبسة A

المغرب ملوك الروم والصغد من ولادة وملك طوج وهو
ملوش على المشرق ملوك الترك والصين من ولادة.....¹
وقال شاعرهم

وقدنا ملكننا في دهرنا ۞ قهوة الخمر على ظهر الوسم
فجعلنا الشام والروم الى ۞ مغرب الشمس ليطريق سلم
ولطوج جعل الترك له ۞ ببلاد الشرق يحويها ابن عم
ولايران جعلنا عنوة ۞ فارس الملك وفزنا بالنعمة

القاب ملوك الارض ، ملك العراق الذي تسميه العامة
كسرى وهو شاهنشاه ، ملك الروم الذي تسميه العامة
قيصر باسيلي ، ملك الترك والتبت والخرز كلهم اسمه خاقان ،
ملك الصين بغير ۞ وهؤلاء ولد افريدون خلا ملك
الخرز خنوية ، ملك الهند الاكبر بلهرا اي ملك الملوك
ومن ملوك الهند جابة وملك الطافن وملك للجزر وعانة
ورهي وملك قامرون ، ملك الزاج الفيخت ملك النوبة
كامل ملك للخبشة النجاشي ملك جزائر البحر الشرق
المهراج ملك الصقالبة قباد ۞

الملوك الذين اسماءهم شاهنشاه ، برك كوسان شاه
جيلان شاه اردشيران شاه وهي المصول مسونشاه وهي
ميسان برك ايران شاه ، اذربيجان شاه سكيستان شاه

¹ Lacune dans les deux copies.

² B présente la forme plus usitée قغفور.

هرو شاه کرمان شاه بدسوارحوا شاه سمداد شاه و
 الیمن بارمان شاه کارس شاه فرخان شاه امرکانشاه
 سایبانشاه مسکردان شاه بخراسان.....
 الان شاه بزرکان شاه مکران شاه بالسند ، موردان شاه
 بالترک ، هندوان شاه بالهند ، کابلان شاه بکابل ، شیران
 شاه دعان شاه منعاد شاه بالسند ، بلخجان شاه.....
 داوران شاه ببلاد الداور لحسان شاه قشمران شاه
 مکردان شاه کذاب شاه¹

قال أبو القاسم..... ابن خردادبه نبداً بالمشرق وهو ربع
 المملكة ونبدأ بذكر خراسان، وكان² تحت يد اصبهدها
 قادوسقان اربعة مزاربة الى كل مرزبان ربع خراسان ربع الى
 مرزبان مرو الشاهجان واجمالها وربع الى مرزبان بلخ
 وخنارستان وربع الى مرزبان هراة وبوشنك وفادغيس
 وسكستان وربع الى مرزبان ما وراء النهر ذكر الطريق
 من مدينة السلام الى اقصى بلاد خراسان من بغداد
 الى نهر وان اربعة فراع ثم الى بارما اربعة فراع الدسكرة
 ثمانية فراع ثم الى حلوان سبعة فراع ثم الى خانقين

¹ Tout ce passage est particulièrement altéré dans les deux copies.

² Abréviation pour حينئذٍ alors; ce mot est omis dans B.

سبعة فراج ثم الى قصر شيرين ستة فراج ، فمن اراد
شهرزور سار من قصر شيرين الى ديركدان في فرسخين ومن
ديركدان الى شهرزور ثمانية عشر فرسخًا ومن قصر شيرين
الى حلوان خمسة فراج ومن حلوان الى مارستان اربعة
فراج ثم الى مرج القلعة ستة فراج ثم الى قصر يريد
اربعة فراج ثم الى الزمديدية ستة فراج ثم الى خشاكم
ثلاثة فراج ثم الى قصر هرو اربعة فراج ثم الى قرماسي
ثلاثة فراج..... مياسرة وابت تربط طريق خراسان
ثم الى الدكان سبعة فراج فمن اراد نهاوند واصبهان
اخذ من الدكان على اليمين الى مادران ثم الى نهاوند
وهي احد كور الجبل ثم خدار سبعة فراج ومن الدكان
الى قصر اللصوص سبعة فراج ثم الى حداد ستة فراج
ثم الى قرية العسل ثلاثة فراج ثم الى همدان خمسة فراج
ومن همدان الى درنوا خمسة فراج ثم الى بوزجرد خمسة
فراج ثم الى ارزة اربعة فراج ثم الى هرزة اربعة فراج ثم
الى الاساورة اربعة فراج ثم الى يوسه وروده ثلاثة فراج
ثم الى داود اباد اربعة فراج ثم الى سوسني ثلاثة فراج
ثم الى ساوة خمسة فراج ثم الى مسكويه تسعة فراج ثم
الى قسطانة ثمانية فراج ثم الى الري سبعة فراج ومن
الري الى قزوين ذات اليسار سبعة وعشرون فرسخًا ومن

قروين الى ابهر اثنا عشر فرسخًا ومن ابهر الى زجان خمسة
 عشر فرسخًا ومن الري الى مصقل اهاذ اربعة فرسخًا
 ثم الى كاست ستة فرسخًا ثم الى فرخدين ثمانية فراسخ
 ثم الى الخوار ستة فراسخ ثم الى قصر الملح سبعة فراسخ ثم
 الى رأس الكلب سبعة فراسخ ثم الى صفان ثمانية فراسخ ثم
 الى جرين ثم الى قومس ثمانية فراسخ ، فمن الري الى قومس
 سبعون فرسخًا ومن قومس الى الحداة سبعة فراسخ ثم الى
 حدس سبعة فراسخ ثم الى مهمل اثنا عشر فرسخًا ثم الى
 هم كبد سبعة فراسخ ثم الى اسد اهاذ سبعة فراسخ ثم الى
 بهمن اهاذ ستة فراسخ ثم الى خسروجرد ستة فراسخ ثم
 الى نسك¹ حرة خمسة فراسخ ثم الى نيسابور خمسة فراسخ ،
 فمن بغداد الى نيسابور ثلثمائة وخمسة فراسخ ولها من
 المدن زام وباخرز وجوين وبهمق ، ثم الى الغيبس اربعة
 فراسخ ثم الى الجوزق اربعة فراسخ ثم الى طوس خمسة فراسخ
 ثم الى بيوقان خمسة فراسخ ثم الى مردودان ستة فراسخ ثم
 الى اركينه ثمانية فراسخ ثم الى سرخس ستة فراسخ ثم الى
 قصر التجار ثلثة فراسخ ثم الى استر جمال خمسة فراسخ ثم
 الى بلسخانه ستة فراسخ ثم الى دندانقان ستة فراسخ ثم

¹ Ce mot est répété deux fois dans A, et la seconde fois on lit نسكهنذر.

الى نيرجورد خمسة فراج ثم الى مرو الشاهجان خمسة فراج
ولها قهندز¹ ، فذلك ثلثمائة واحد وسبعون فرسخا
ومن البلخانة الى سرخس ثلثمائة فرسخ وخمسة واربعون
فرسخا ، ومن مرو طروقات الى الهامس وبلاد الترك وحوالي
بلخ وطغارستان ، عاما طريق الهامس والترك من مرو الى
كشماسي خمسة فراج ثم الى ديوب سبعة فراج ثم الى
المنصور ستة فراج ثم الى الاحمسا ثمانية فراج ثم الى بمر
عشر ثلثة فراج ثم الى امل ستة فراج ، فمن مرو الى امل
سبعة وثلاثون فرسخا ومن امل الى شط نهر بلخ فرسخ وبعبر
الى غوين فرسخ ثم الى حصن جعفر مغارة ستة فراج ،
ومنها الى بيكند ستة فراج ومنها الى رباط بخارا فرسخان
ثم الى ماسنيس فرسخ ونصف ثم الى سرغ ولها قهندز
اربعة فراج ثم الى كورمغن ستة فراج ، فمن امل الى
بخارا تسعة عشر فرسخا ، ولبخارا من المداش كرمينية
وطواويس ووردانة وبيكند مدينة القبار وقرين من بخارا ،
فمن بخارا الى سمرقند سبعة وثلاثون فرسخا ومما يلي الجنوب
من هذا الموضع جبال الصين ، والى كرمينية اربعة فراج
ثم الى الدبوسية خمسة فراج ثم الى ارتيفس خمسة
فراج ثم الى رزمان خمسة فراج ثم الى قصر علقه خمسة
وبها تنتهى B

فراخ ثم الى سمرقند فرمضان ، ولسمرقند قهندز ولها
 من المدن الدبوسية وكشانية وارتيجن وهي كش ونسف
 وهي نخشب وخجندة من سمرقند فمن بخارا الى سمرقند
 سبعة¹، وثلاثون فرسخا ثم الى باركت اربعة فراخ ثم الى
 جسر في مفازة اربعة فراخ ثم من الشاش الى معدن
 الفضة سبعة فراخ ثم الى ارلوزة خمسة فراخ ، فمن سمرقند
 الى الشاش اثنان واربعون فرسخا وزامين معون وطريقين
 الى الشاش والتوك والى فرغانة وطريق الشاش وزامين الى
 خلويم مفازة سبعة فراخ ثم الى نهر ترك الشاش تسعة
 غواخ ، ويعبر الى نهر ترك اربعة فراخ ثم يعبر الى بومك
 ثلثة فواخ ثم الى الشاش فرمضان ثم الى باب الحديد
 ميلان ثم الى كالف فرمضان ثم الى غركوى ستة فراخ ثم
 الى اسفيجاب مفازة اربعة فراخ ، فمن الشاش الى اسفيجاب
 ثلثة عشر فرسخا ومن اسفيجاب الى ساوات اربعة فراخ
 ثم الى مدوحك خمسة فراخ ثم الى بناح اربعة فراخ
 ثم الى بارجاج اربعة فراخ ثم الى مرلى على النهر ستة
 فواخ وبارجاج جبل فيقال ان حوله الف عين تجري الى
 المشرق يسمى ابركوب اي الماء المقلوب ضده ثم يعبر الى

¹ A porte تسعة ; mais la leçon adoptée ici d'après B est confirmée par tous les itinéraires.

خونكت خمسة فراج ثم الى اطران ثلاثة فراج ثم الى
 كونكت¹ سبعة فراج ، فن اسفجاب الى اطران ستة
 وعشرون فرسخا ومن اسفجاب الى موضع كياك مسيرة
 ثمانين فرسخا ويحمل فيه الطعام ومن اطران الى بوشايا
 السفلى ثلاثة فراج ثم الى قصر باس وفي حرمية يستولون
 بها للرحلة ثم الى كول سوت اربعة فراج ثم الى جيبيل
 سوت ثم الى كولات قرية غناء اربعة فراج ثم الى ابركي
 قرية غناء اربعة فراج ثم الى اسيرة اربعة فراج ثم الى
 نونكت قرية عظيمة ثمانية فراج ثم الى اخوجران اربعة
 فراج ثم الى جول اربعة فراج ثم الى منازل سبعة فراج
 ثم الى مدينة خاقان الترك اربعة فراج ثم الى نواكت
 اربعة فراج ثم الى كتار ثمانية فراج ثم الى بوشجان
 الاعلى وهو حد الصين خمسة عشر فرسخا في الطريق من
 زامين الى فرغانة من زامين الى ساباط فرسخان ثم الى
 اشروسنة تسعة فراج فن سمرقند الى اشروسنة ستة
 وعشرون فرسخا ومن ساباط الى علوك ستة فراج ثم الى
 خجندة اربعة فراج ثم الى ترمقان سبعة فراج ثم الى
مدينة باب ثلاثة فراج ثم الى فرغانة اربعة فراج ، فن
 سمرقند الى فرغانة ثلاثة وخمسون فرسخا ، وفرغانة بناها

¹ B lit كركت.

انوشروان ونقل اليها من كل بيت قوماً وسماها ازهر خانه
 اى من كل بيت ، ومجندة من فرغانة ومن فرغانة الى
 مدينة قبا عشرة فراع ثم الى مدينة اوس¹ عشرة فراع
 ثم الى يوزكند مدينة حورتكين سبعة فراع ثم الى العقبة
 مسيرة يوم ثم الى اطاس مسيرة يوم ثم الى برخان
 مسيرة ستة ايام لا قرى فيها واطاس هذه مدينة مبنية
 على عقبة بين التبت وفرغانة والتبت وسط المشرق ومن
 برخان الاملى الى مدينة خاقان التفرغز مسيرة ثلاثة اشهر
 في قرى كبار وحصون واهلها اتراك منهم يجوس تحل النار
 ومنهم زنادقة والملك في مدينة عظيمة لها اثنا عشر باباً
 من حديد واهلها زنادقة وعن يسارها كيماك وامامه
 الصين على ثلثمائة فرسخ ^{١٥} وملك التفرغز له خيمة من
 ذهب على اعلى قصرة تسع مائة رجل يجلسون فيها تُنرى
 من خمسة فراع ، واما ملك كيماك ففي خيام سبع على
 الكلاء وبين موضعه وبين اطران مسيرة احد وثمانين
 يوماً في مفارقة ، وبلاد الاتراك التفرغز اوسع بلاد الترك
 حدها الصين والتبت والفرنج والكيماك والغر والنج
 والجنك والتركش وازكش وخفاش وحوجب ونهر مسك
 والفرنج وهو من جانب هذا النهر واما مسيرة قارات فان

¹ Cette station n'est indiquée que dans la copie B seulement.

فيها مَسَلْحَةٌ للسُّلَبيّ ومسلحة للاتراك. الفرجانية وجميع
مدائن الاتراك ست عشرة مدينة. ١. الطريق من مرو
الشاهجان الى بخارىستان. من مرو الى قاب^١ سبعة فراعج
ثم الى مهدي اباد ستة فراعج ثم الى مجد اباد سبعة
فراعج ثم الى القوتيني خمسة فراعج ثم الى اسد اباد على
النهر ستة فراعج ثم الى قصر الاحنف على النهر اربعة
فراعج ثم الى مرو (ال) رود خمسة فراعج ثم الى جرشك على
النهر خمسة فراعج ثم الى الاسراب ستة فراعج ثم الى
كج اباد ستة فراعج ثم الى الطالقان ستة فراعج ثم الى
كشتجاب خمسة فراعج ثم الى ارغين اربعة فراعج ثم الى
قصر حوط^٢ خمسة فراعج ثم الى قاريان خمسة فراعج ثم الى
القناع من قبل الكوركان تسعة فراعج ثم الى سرقان^٣ من قبل
الكوركان تسعة فراعج ثم الى السدرة من بلخ ستة فراعج
ثم الى الوشكوك خمسة فراعج ثم الى العوز اربعة فراعج ثم
الى بلخ ثلثة فراعج ، فذلك من مرو الى بلخ مائة وستة
وعشرون فرسخاً ، ثم من بلخ الى سارخور خمسة فراعج ثم
الى شط جيحون سبعة فراعج فذات الجيبي كبورة خستل

^١ En B on trouve قار.

^٢ B. قصر حومد.

^٣ B. سرقان.

ونهر الضرعام وذات اليسار خوارزم ، ومرو اسمها نيل
 وفي جانبان على نهر بلخ وامل ووزم وجبال الطالقان
 والقريات والنجد والكوكان واقاصى قري بلخ ونهر بلخ الى
 الترمذ والنهر يضرب سورها على حجر طريق الصغانيان ،
 من الترمذ الى صريم خان ستة فراسخ ثم الى خان زنجي
 ستة فراسخ ثم الى برخت سبعة فراسخ ثم الى الصغانيان
 خمسة فراسخ¹ ثم الى بريدان ثلاثة فراسخ ثم الى هداآران
 سبعة فراسخ وبينهما واد عرضه ثلاثة فراسخ او فرسخان اقل
 او اكثر ، من هداآران الى بار سكون ثمانية فراسخ ثم الى
 سولمان خمسة فراسخ ثم الى واشجرد اربعة فراسخ ثم الى
 الراست اربعة ايام والراست اقصى خراسان على ذلك الوجه
 وفي بين جبلين كان منه مدخل التبرك للغارة فغلق
 الفضل بن يحيى بن خالد بن برمك هناك بابا الطريق
 من بلخ الى طارستان العليا من بلخ الى ولاى خمسة فراسخ
 ثم الى مدينة خلم خمسة فراسخ ثم الى مدينة نهارسته
 فراسخ ثم الى اركابوك خمسة فراسخ ثم الى قارصغام سبعة
 فراسخ وبقرىها قري بسطام بن سورة بن مساور

سكك طريق المشرق

من سر من رأى الى الدسكرة اثنتا عشرة سكة من بغداد

¹ A omet ici quelques mots ; ces deux dernières étapes ne s'y lisent pas.

الى الدسكرة عشر سكك ثم الى مصير اباد تسعة سكك
ثم الى قرماسين ست سكك ثم الى جندان عشر سكك ثم
الى همدان ثلث سكك ثم الى مشكويه احدى وعشرون
سكة ثم الى الري احدى عشرة سكة ثم الى قومن ثلث
وعشرون سكة ثم الى نيسابور تسع عشرة سكة ٥

الطريق الى الكور الجبلية والاهواز وفارس،
من حلوان الى شهرزور تسع سكك ومن حلوان الى
السيروان سبع سكك ومن السيروان الى الصميرة اربع
سكك ومن همدان الى قم سبع واربعون سكة ومن الوركاء
الى قم ثلث سكك ومن قم الى اصبهان ست عشرة سكة
ومن فاجران الى نهاوند ثلث سكك ومن مدينة السلام الى
واسط خمس وعشرون سكة وفيها بين واسط وحد الاهواز
عشرون سكة ثم الى الفوبندجان تسع عشرة سكة ثم
الى شيراز اثنتا عشرة سكة ثم الى اصطخر خمس سكك ،
ووظيفة شهرزور والصامغان ودراباد الف الف درهم
وسبعمائة الف وخمسون الف درهم ، وخراج ماسبندان
ومهرجان نقد ثلثة الاف وخمسمائة الف درهم وخراج
قم الف الف درهم ٥ الطريق من سوق الاهواز الى فارس ، من
سوق الاهواز الى ازم ستة فراج ومنها الى غبدين خمسة
فراج ثم الى الرط ستة فراج ثم الى محاصة وضيعة

وقنطرة طويلة على وادى الملح ثم الى الدهليزان ستة فراج
ثم الى الرّاجان خمسة فراج وفيها قنطرة كسروية طولها
اكثر من ثلثمائة ذراع بالمجاعة على وادى الرّاجان ، ومن
الراجان الى دستبرد خمسة فراج ثم الى سدى ستة
فراج وفيها عقبة الفيل ثم الى جارخان ستة فراج ثم
الى الزرجونة اربعة فراج ثم الى النوبندجان خمسة فراج
ثم الى الكرخان خمسة فراج فيها شعب بوان فيه شجر
للحوز والريتون والفواكه النابتة في العضمين الكرخان الى
الغزارة سبعة فراج وشيراز من كور اردشير خرة ورساتيقها
جور ومبيد وجو والصيكان والبندجان والكرخان والغوار
وستاق وكير وكروز وابدرة وسبدال وتوج وكران وسيدى
وسيلان وكوان والرنجان وكلم فيروز ، ومن سوق الاهواز
الى الماء الى دورق ثمانية عشر فرسخا وعلى الظهر اربعة
وعشرون فرسخا ١٥ كورة سابور مدينتها ورساتيقها
النوبندجان والفتست والكهارج وكازرون وجرة وغنديوان
ودستبارين والهندكان والدرجريد وسولان والخبندان
والمهدان وماهان والراستخان والشاهجان ومرزفادين والساورون
ودزنجان والسله مصر¹ وانوران وخاكان السفلى وخاكان
العليا وتبرمردان وكيسست ١٥ كورة اصطخر مدينتها

¹ Leçon douteuse : B porte السله مور.

ورساتيقها اسم المدينة البيضاء وبهران واسان وايرج
ومانيس وجيرو وقبر حلقونة والبراكان والمهاوان والأكسالسان
والعداد ^{١٥} ومن شيراز الى مدينة فسا ودراجمرد ثلثون
فرسخًا ومن مدينة فسا الى دراجمرد ثمانية عشر فرسخًا ،
رساتيق دراجمرد ، دراجمرد وكرم وجهرم وتخاف والاکراد
والابديان وجويم ومرج وتارم وطبستان ، كورة الرّاجان ،
باس وشهر واسلمان والمجان وبرزك ومن شيراز الى مدينة
جور عشرون فرسخًا ومنها الى البيضاء سبعة فراع ومن
النوبندجان الى شيراز ثلثة وعشرون فرسخًا وبين شيراز
وسابور عشرون فرسخًا ومن شيراز الى مدينة اصطخر ثمانية
فراع ^{١٦} رم الاكراد بفارس وتفسير الرموم بحال الاكراد
وفي اربعة رموم منها رم الحسن بن جيلويه ويسمى
المياحجان من شيراز على اربعة عشر فرسخًا ، ورم القسم بن
شهریار يسمى الکوريان على خمسين فرسخًا ، ورم اردمراي
حوامه من شيراز على ستة وعشرين فرسخًا ، ورم الحسن
بن صالح يسمى الريزان من شيراز على سبعة فراع ، وفارس
مائة وخمسون فرسخًا في مثل ذلك ، وكور فارس خمس كور
كورة اصطخر وسابور وارزشير خرة ودراجمرد وفسا
والرّاجان ^{١٧} الطريق من اصطخر الى السيرجان مدينة
كرمان ، من اصطخر الى خضر سبعة فراع ثم الى البصرة

خمسة فراج ثم الى ارسينجان سبعة فراج ثم الى الاستف
 اربعة فراج ثم الى شاهك الكبرى ستة فراج ثم الى قرية
 الملح تسعة فراج ثم الى موريانة ثمانية فراج ثم الى
 اروان ثلاثة فراج ثم (الى) ¹ المرصان وهو اخر محل فارس
 فمن شيراز الى هذا الموضع احد وسبعون فرسخًا ومن
 المرصان الى الرود ثلاثة فراج ثم الى قلان فرسخان ثم الى
 السيرجان مدينة كرمان ينزلها السلطان احد عشر
 فرسخًا ، فمن اخر محل فارس الى السيرجان ستة عشر
 فرسخًا ، ولكرمان من المدن القفص والمازن والمراح
 والبلوص وجيرفت وفي اعظم مدن كرمان غيران
 السلطان ينزل بالسيرجان الطريق الى سكستان ، من
 جيرفت الى الهم عشرون فرسخًا ثم الى برماسير سبعة
 فراج ثم الى العمل رأس المقارة اربعة فراج والمقارة سبعون
 فرسخًا الى سكستان ، ولسكستان من المدن زالق وكركويه
 وهيسوم وزارنج وبست وماسورد والقرينين وبها مربوط فرس
 رستم والرخ وبلاد الداور ونهرها الهندمند وكان كيقاوس
 في الزمان الاول ملك رستم الشديد على سكستان ، ومن
 العمل الى طابران من محل كرمان احد واربعون فرسخًا
 ومن الطابران الى باسور مدينة الجرون اربعة عشر فرسخًا

¹ Ce mot est omis dans les deux copies.

ثم الى قرية يحيى بن عمرو عشرة فراج ثم الى همدان عشرة
 فراج ثم الى مدن عشرة فراج ثم الى موسار تسعة فراج
 ثم الى درك مأمونة تسعة فراج ثم الى كير عشرة فراج
 ثم (الى) مقاطعة البلوص عشرون فرسخا ثم الى الجبل للملح
 ستة فراج ثم الى الكحل تسعة فراج ثم الى قطان ستة
 فراج ثم الى سراى خلف اربعة فراج ثم الى فيروز ثلاثة
 فراج ثم الى الحفسر على طريق قندابيل عشرون فرسخا
 مفارقة ثم الى سراى دارا عشرة فراج ثم الى الحسيبة عشرة
 فراج ثم الى قصدان عشرة فراج ، فمن قصدان الى الجور
 اربعون فرسخا ثم الى قرية سليجان بن سميع ثمانية وعشرون
 فرسخا وقرية سليجان في فرضة جانب خراسان لمن يريد
 السند والهند ، فمن اول همدان كرماني الى المنصورة ثمانين
 فرسخا والطريق على بلاد الرط وهم حفاظ الطريق ومن راجع
 مدينة سكستان الى الملتان مسيرة شهرين وسُميت الملتان
 فرج بيت الذهب لان محمد بن القسم عامل الحاج
 اصاب بها اربعين بهار ذهب والبهار ثلثمائة وثلاثة وثلاثون
 منّا والمن رطلان في بيت فسميت فرج بيت الذهب

والفرج الثغر

بلاد السند ، الفيرونية ومكران¹ والمند والقندهار

¹ Les deux copies portent كرماني.

وقصبران والنوقان وقندابيل وقنربون وارماهيل وقنبلي
 وسهبان وسدوسان والديبل وراسك والدور ووندان
 وثلوثان وسندان والمندل والسبان وسيرسب واللرج
 وزومله وكولي وقنوج وبروح ٥ بلاد البهلويين ، الري
 اصهبان همدان الدينور نهاوند ومهرجانبذق وماسيدان
 وقزوين وبينها وبين الري سبعة وعشرون فرسخا وفي ثغر
 الديلم وبها مدينة موسى ومدينة المبارك ¹ وزنجان
 وبينها وبين ابهر خمسة عشر فرسخا وقيل ان بين ابهر
 وزنجان اثنا عشر فرسخا والسن والطيلسان والديلم وخراج
 قزوين وزنجان على التقريب ٥

الطريق من الاهواز الى اصهبان ، من ايدج الى جوداردان
 ثلثة فراج ثم الى ارستاجرد اربعة فراج ثم الى سفيد
 دشت ستة فراج ثم الى تومن خمسة فراج ثم الى تنوجرد
 ستة فراج ثم الى الرباط سبعة فراج ثم الى خانندان
 سبعة فراج ومن خانندان الى اصهبان سبعة فراج ٥
 الطريق من فارس الى اصهبان ، من فارس الى كام فيروز خمسة
 فراج ثم الى كورة خمسة فراج ثم الى كاب اربعة فراج ثم
 الى سمارمز خمسة فراج ثم الى شباه خمسة فراج ثم الى
 المورداة سبعة فراج ثم الى كنز للمرجان سبعة فراج ثم

¹ Les deux copies portent المنازل.

الى خان الابرار ثم الى اصبهان ۞ الطريق من اصبهان الى
 الري ، من اليهودية الى برخوار ثلثة فراع ثم الى رباط دَر
 سبعة فراع ثم الى انبازر خمسة فراع ثم الى اصغار ستة
 فراع ثم الى الدمار اربعة فراع ثم الى اباد خمسة فراع
 ثم الى بروز خمسة فراع ثم الى قم¹ ستة فراع ثم الى
 خواص خمسة فراع ثم الى المقطعة خمسة فراع ثم الى
 قازم تسعة فراع ثم الى الدير سبعة فراع ثم الى دار
 سبعة فراع ثم الى الري سبعة فراع ۞ الطريق من بغداد
 الى البصرة ، من بغداد الى المدائن ثم الى دير العاقول
 ثم الى جرجرايا ثم الى جبَل ثم الى قم الصلح ثم الى
 واسط ثم الى الفاروت ثم الى دير العمال ثم الى الخوانيت
 ثم تسير في البطائح ثم الى نهر ابي الاسد ثم في دجلة
 العوراء ثم في نهر معقل ثم قصر البصرة ۞ الطريق من
 سَرَمَنْ رأى الى واسط على البريد ، من سَرَمَنْ رأى الى
 عكبري تسع سكك ومنها الى بغداد ست سكك ومنها الى
 المدائن ثلث سكك ثم الى دير العاقول اربع سكك ثم الى
 جرجرايا ثمان سكك ثم الى جبَل خمس سكك ثم الى
 واسط ثمان سكك ۞ الطريق من البصرة الى عمان على
 الساحل ، من البصرة الى عبّادان ثم الى الحذرية ثم الى

¹ قم و lit.

عرجاء ثم الى الزابونة ثم الى المعز ثم الى عصاة ثم الى
 المغرس ثم الى حليجة ثم الى حسان ثم الى القرى ثم الى
 مسبلحة ثم الى حصن ثم الى هجرثم الى المقعبرثم الى
 القطن ثم الى السبعة ثم الى عمان وفي محار¹ في المسافة
 الى المشرق في البحر، من البصرة الى عبادان اثنا عشر
 فرسخا ثم الى الخشبات فرسخان ثم تصير في البحر فسطح
 الايمن للعرب وشطه الايسر للفرس وعرضه سبعون فرسخا
 وفيه كسير وعوير جبلان وعقه سبعون باعا الى ثمانين
 باعا ومن الخشبات الى مدينة البحرين في شط العرب
 سبعون فرسخا واهلها لصوص يقطعون على المراكب ولا
 زرع لهم ولهم نخل وابل ومنها الى الدردور مائة وخمسون
 فرسخا والى عمان خمسون فرسخا ومن البحر الى عدن مائة
 فرسخ وفي من المراءى العظام ولا زرع ولا ضرع وبها العنبر
 والعود والمسك ومتاع السند والهند والصين والرنج
 وللبشة والبصرة وجدّة والقلزم ، ويخرج من هذا البحر
 الشرق الكبير العنبر الجيد وفيه سمك طول السمكة مائة
 ذراع ومائتا ذراع يجازي منها على السفن فتتفر وتضرب
 للشب على الخشب ، وفيه سمكة مقدار الذراع تطير
 وجهها كوجه البوم ، وفيه سمكة طولها عشرون ذراعا في

¹ A ajoute ici un mot illisible.

جوفها مثلها الى اربع سمكات ، وفيه سلاحف مستديرة
 الواحدة عشرون ذراعاً في بطنها الف بيضة ومن ظهورها
 الذيل الجيد وفي تلد وترضع ، وفيه سمك على خلقه
 الجمال تلد وترضع ، وفيه طير يبيض على وجه الماء ويفرخ
 ولا يخرج الى الارض ١٥

الطريق من جانب فارس الى المهرق ، من الابلّة الى جزيرة
 خارك جسون فرمختا وفي فرمخ في فرمخ وبها زرع وتخل
 وكرم ومنها الى جزيرة لافث ثمانون فرمختا وفي فرمختان في
 فرمختي وبها زرع وتخل ثم الى جزيرة اوال سبعة فرامخ
 وفي فرمخ في فرمخ بها زرع وتخل ثم الى جزيرة خين سبعة
 فرامخ وفي نصف فرمخ في مثله لا ساكن فيها ثم الى
 جزيرة كيمس سبعة فرامخ وفي اربعة فرامخ في مثلها وفيها
 زرع وتخل وماشية وبها غوص اللؤلؤ الجيد ثم الى جزيرة
 ابن كاوان ثمانية عشر فرمختا وفي ثلاثة فرامخ في مثلها واهلها
 شراة اياهية ، ومن جزيرة كاوان الى ارموز سبعة فرامخ ثم
 الى نارمشيرة سبعة ايام وفي الحد بين فارس والسند ومن
 نارمشيرة الى الديبل ثمانية ايام ومن الديبل الى مهران
 نهر يصب في البحر فرمختان ، ومن السند يحثي القسطنط
 والقنا والخيبران ومن مهران الى نكب^١ وفي اول ارض الهند

^١ Ce nom est illisible dans les deux copies.

مسيرة اربعة ايام وفي هذه الارض ينبت القنا في جبالها
والزرع في اوديتها واهلها عباديد لصوص ومنها على فرسخين
للهد لصوص ومنها الى كول فرسخان ومن كول الى سندان
ثمانية عشر فرسخا وبها الساج والقنا ومن سندان الى ملى
مسيرة خمسة ايام وبها الفلفل والقنا ، وذكر البكريون ان
على كل عنقود من الفلفل ورقة لثته من المطر فاذا انقطع
للمطر ارتفعت الورقة عنه واذا عاد عادت الورقة ، ومن ملى
الى بليين مسيرة يومين ثم الى اللجة العظيمة مسيرة
يومين ومن بليين تفرق الطريق في البصر في اخذ على
الساحل من ابني الى بانة مسيرة يومين وفي بلاد ارز
ومنها جلوة الى سرنديب ومن بانة الى السنجي وعسكان
مسيرة يومين فيها ارز ومنها الى كورا مصب مريد ثلاثة
فراخ ومنها الى كيلكان والوار وكنجه مسيرة يومين¹
وفيه حنطة وارز ويحمل اليها العود من مسيرة خمسة
عشر يوما في ماء عذب من كامول وغيرها ومن سندر الى
اورتسير اثنا عشر فرسخا وفي هكله عظيمة فيها فيل ودواب
وجواميس وامتنعة كثيرة ومن اورتسير الى اينه مسيرة
اربعة ايام وفيها فيلة ايضا ومن حوبليين الى سرنديب
مسيرة يومين ، وسرنديب ثمانون فرسخا في مثلها وبها

¹ Il y a ici une lacune de quelques mots.

للجبل الذى هبط عليه آدم عليه السلام وهو جبل ذاهب
 في السماء يراه من في المراكب من مسيرة عشرين يوماً أقل
 أو أكثر. وذكرت البراهمة وهم عباد الهند ان على هذا
 للجبل اثر قدم آدم عليه السلام وانه خطاء للخطوة
 الاخرى في الهند وهو منه على مسيرة يومين أو ثلاثة وعلى
 هذا للجبل العود والفلل والعود والافواة وعليه وحواليه
 الباقوت بالوانه كلها والاشباه كلها وفي واديه الماس وفيه
 دابة المسك ويقول اهل الهند ان اثر قدم آدم عليه
 السلام قدم واحدة مغموسة في البحر وان على هذا للجبل
 شبيهة بالبرق ابدًا ودابة الرهاد في هذا الوادي، وبسرنديب
 النارجيل وبارضها السنبادج الذي به يعالج الجوهر وفي
 انهارها البلور وحولها في البحر غوص اللؤلؤ، وبعد
 سرنديب جزيرة الراي وبها الكركدن والبقم وعروقه دواء
 من السم القاتل قد جرّبه الجربون في لدغة الافعى
 وجواميس لا اذنان لها، وهذه الجرائر بها ناس عراة في
 غياض لا يفهم كلامهم وهو صغير يستوحشون من الناس
 طول الانسان اربعة اشبار للرجل ذكر صغير والمرأة فرج
 صغير شعور رؤسهم زغب احمر يتسلقن على الاشجار
 بايديهم وفي (ساحل) البحر ناس بيض يلحقون المراكب
 سباحة والمراكب في سرعة الريح يبيعون العنبر بالحديد

يحملونه بانفواههم ، وجزيرة فيها ناس سود معلقون يأكلون
 الناس احياء ليشرحونهم تشرعاً ، وجبل طينه فضة
 اذا اصابته النار..... وفي جبال الرنج حيات عظام
 تمتلح الرجل ولجاموس ومنها ما يمتلح الفيل وفيها شجر
 الكافور طول الشجرة قامة انساى¹ اقل او أكثر يثقب اعلى
 الشجرة فيسيل منها ماء الكافور ويؤخذ ما جرى ثم يثقب
 اسفل من ذلك وسط الشجر فينسب منها قطع ثم تبطل
 تلك الشجرة وتجف ، وفي هذه الجزيرة عجائب كثيرة
 لا تحصى ، ومن اراد الصيغ عدل من بلين وجعل
 سرنديب عن يسارة ومن جزيرة سرنديب الى جزيرة
 ليكبالوس مسيرة عشرة ايام الى خمسة عشر يوماً واهلها
 عراة طعامهم الموز والسك الطرى والنارجيل واموالهم
 الحديد وهم يجالسون التجار ومن جزيرة ليكبالوس الى
 جزيرة كله مسيرة ستة ايام وفي مملكة جابة الهند وفيها
 معدن الرصاص القلعي ومنابت الخيزران ، وعن يسارها
 جزيرة بالوس على مسيرة يومين واهلها يأكلون الناس وفيها
 كافور جيد وموز ونارجيل وقصب سكر ، ومنها الى جزيرة
 جابة وشهلاط ومهراج فرسخان وفي عظيمة ومكلها يلبس
 حلة ذهب وقلنسوة ذهب ويعبد البودة ، وبها النارجيل

¹ B donne une leçon très-différente وأكثر انساى
 elle a été adoptée par Kazwini.

والموز وقصب السكر والصندل والسنبل والقرنفل، وبجانبيها
جُبيل في دورته نار تتقد مقدار مائة ذراع في مثلها وسمكها
قَيْدٌ رَمَحٌ وفي النهار دخان وبالليل نار، ثم على مسيرة
خمس عشرة يومًا بلاد القطن وبين جابة وشهلاط
قريب.....¹ وملوك الهند واهلها يجتولون الزنا
ويحرمون الشراب غير ملك قارفانه يحرم الزنا والشراب
وملك سرنديب يحمل اليه للتمر من العراق فيشربها،
وملوك الهند ترغب في شرآء الغيلة وتريد في اثمانها
الذهب الكثير وارفعها تسع اذرع الآفيلة الاغباب فانها
عشر اذرع واحدى عشرة ذراعًا، واعظم ملوك الهند
بلهرا وتفسيره ملك الملوك ونقش خاتمه من وَدَّكَ لَأَمْرٍ
وَلَّى مَعَ انْقِصَائِهِ وبعده ملك الطافن وبعده (ملك) جابة
وبعده ملك الجزر وله الدراهم الطاطرية وبعده عانة وبعده
رهي وبينه وبين هولاء مسيرة سنة وذكروا ان له خمسين
الف فيل وله الثياب القطنية والعود الهندى ثم بعده
ملك قامرون تتصل مملكته بالصين وفي بلده الذهب
الكثير وبلده الكركدن وفي دابة لها قرن واحد في الجهة
طوله ذراع وغلظه قبضتان فيه صورة من أول القرن الى
آخره فاذا شق رائت الصورة بيضاء في سواد وفي صورة

¹ Le reste de la phrase manque dans l'une et l'autre copie. Au lieu de قطن, B porte العطر.

انسان او دابة او سمكة او طاووس او غيره من الطير
 فيتخذ اهل الصين مناطق المنطقة ما بين ثلثمائة دينار
 الى ثلاثة الاف دينار الى اربعة الاف دينار ، وهؤلاء الملوك
 كلهم مُحَرَّمُونَ الآذان وملك الزاج يسمى المهرج وفي ملكه
 جزيرة يقال لها ذو طایل يُسمع فيها الدف والطبول الليل
 لهُ والبصريون يقولون ان في بحرها خيلاً مثل خيلنا لها
 اعراف تحبها على الارض ، وللمهرج جبانة تبلغ كل يوم
 مائتي من ذهب يتخذ منها لبناً يطرح في الماء ويقول هذا
 بيت مالى ، وجزيرة فيها قرود مثل الحمير الطريق الى
الصين ، من مابط ذات اليسار جزيرة قبوطة فيها العود
 الهندى والكافور ومنها الى قار مسيرة خمسة ايام وبقار
 العود الهندى القارى وفيها الارز ومن قار الى الصنف على
 الساحل مسيرة ثلاثة ايام وفيها العود الصنفى وهو افضل
 من القارى لانه يغرق في الماء لجودته ، وفيها بقصر
 وجواميس ومن مدن الهند المشهورة سابل ومدري
 وباروح والقنڊهار وكشمير من الصنف الى الوقين
 وفي اول مرفئ الصين مائة فرسخ في البر والبحر وفيها
 الحديد الصينى الجيد والغضار الصينى وفيها الارز ، ومن
 اراد من الوقين وهو المرفئ الاكبر الى خانقوا مسيرة اربعة
 ايام في البحر ومسييرة عشرين يوماً في البر وفيها الفواكه

كلّها والبقول والحنطة والشعير والارز وقصب السكر ومن
 خانقوا الى جانبوا ثمانية ايام وفيها مثل ما في خانقوا
 ومن جانبوا الى قانطوا مسيرة ستة ايام وفيها مثل ذلك
 وكلّ من مرافق الصين نهر عظم تدخله السمن ويكون
 فيه المدّ والجزر وقد روي في نهر قانطوا الوزين والبسط
 والدجاج ، وطول بلاد الصين على البحر من الماييد الى
 اخرها مسيرة شهرين ، وبالصين ثلثائة مدينة عامرة
 كلّها مشهورة وحد الصين من البحر الى التبت والترك ،
 وغرباء الهند في مشارق الصين في بلاد الوقواق كثيرة
 الذهب حتى ان اهلها يتخذون سلاسل كلابهم واطواق
 قرودهم من ذهب فيأتون بالقص المنسوجة بالذهب للبيع ،
 وبالوقواق الابنوس الجيّد في وسئل عبد الغفار (الشامي)
 البصري¹ عن المدّ والجزر فذكر انه انما يكون في بحر فارس
 على مطلع القروانه لا يكون في بحر الاعظم الا مرتين في
 السنة مرّة يمدّ في شهور الصيف شرقا بالشمال ستة اشهر
 فاذا كان ذلك طما الماء في مشارق البحر كالصين واتحسر
 عن مغارب البحر ومرّة يمدّ في شهور الشتاء غربا بالمجنوب
 ستة اشهر فاذا كان ذلك طما الماء في مغارب البحر وليس

¹ On lit dans A وسبيل اسامر الجوى. Ce même passage est entièrement illisible en B.

للمصين آخر يعرف وبارآء قانطوا جبال كثيرة وهي بلاد
 السيلابها الذهب الكثير ومن دخلها من المسلمين
 استوطنها لطيبها ولا يعلم ما بعدها ، والذي يجلب منها
 الغريب والكمكان والمسك والعود والستور والسروج والغضار
 والطيلسج والدار الصيني وللؤلجان ، ومن الوقواق الذهب
 والابنوس ومن الهند العود والكافور والجوزبوا والقرنفل
 والفاغرة والكبابة والفارجيل والثياب القطنية والمخملة
 والفيلة ومن سرنديب الياقوت الوانه كلها واشباهه والماس
 والدرّ والسنبادج الذي به يعالج الجوهر ومن ملو وسندان
 الغلغل والبلور ومن كله الرصاص القلعي ومن ناحية الجنوب
 البقم الداري ومن السند القسط والقنا والفيروزان ، وطول
 هذا البحر من القلزم الى الوقواق اربعة الاف وخمسمائة
 فرسخ ، والذي يجيئ من اليمن الوشى وسائر ثيابهم والعنبر
 والورس والحرير والهند سبعة اجناس السابكفريّة¹
 وفيهم اشرافهم وفيهم الملك تعجد لهم الاجناس كلها
 ولا يسجدون لاحد ، والبراهمة لا يشربون الخمر والانيذة ،
 والكسرية يشربون ثلاثة اقداح فقط لا تزوجهم البراهمة
 ويتزوجون فيهم ، والسودارية وهم اصحاب المزارع ، والميسرة

¹ B. الصابئية. Cette leçon est due, sans aucun doute, à un copiste.

وهم اصحاب الصناعات والمهن ، والسندالية وهم اصحاب
المهن واللحوق وفي نسائهم للجمال ، والزينة وهم اصحاب
لهو ومعارف ، وملد الهند اثنتان واربعون ملة منهم من
يثبت للخالق عز وجل والرسد عليهم السلام ومنهم الناق
للرسد ومنهم الناق كلاً ذلك ، وفي الهند نوع شجرة تدرك
بالرقى ما ارادت ويشفون به السقم ولهم الوهم والفكر
ويجتلون ويعقدون ويضرون وينفعون ولهم الاظهار
والتخايل التى يتخير منها الارب ويبدعون المطر والبرد¹
..... وكانت للجوالى

ببغداد مائة الف وثلاثين الف درهم وعلات الاسواق ودور

الضرب والارجاء الف الف وخمسمائة الف درهم ⑤

خبر المغرب ، والمغرب ربع المملكة وكان اصبهدة على عهد
الفرس يسمى خربان اصبهدة ⑤ الطريق من بغداد الى
المغرب ، من بغداد الى السجلى اربعة فراسخ ثم الى
الانبار ثمانية فراسخ ثم الى الدرب سبعة فراسخ ثم الى هيت
اثني عشر فرسخاً ثم الى الناروسية سبعة فراسخ ثم الى
الادوسية سبعة فراسخ ثم الى الدارى ستة فراسخ ثم الى
الخمسة ستة فراسخ ثم الى البهية اثنا عشر فرسخاً ثم الى

¹ Il y a ici une grande lacune , et ce n'est que par conjecture que nous avons rétabli ce dernier lambeau de texte jusqu'au paragraphe du Maghreb.

الفرصة في البرّ ستة فراح ثم الى وادي السباع ستة فراح
ثم الى خليج (بنى جومة) خمسة فراح ثم الى جبال
قرقيسيا سبعة فراح ثم الى نهر سعيد ثمانية فراح ثم الى
الحريين اربعة عشر فرسخا ثم الى المنزل احد وعشرون
فرسخا ثم الى الرقة ثمانية فراح (والرقة بالرومية قالانيقوس)
والرقة وحرّان والرهاء وسميساط وسروج وحصن كيفا
والارض البيضاء وتلّ موزن والزواي والمازجان والرصافة
والريثونة ، وخراج الجزيرة اربعة الانى الف دينار ، قال
الاصبهانى عقد ديار مُضَر¹ مع الاعشار بتسعة الانى الف
وخمسائة الف دينار على الفرات من قرقيسيا وفي الفرات
والتابور والرحبة والدالية وعانات ولحديثة وهيت والانبار
وبيدر وماكسين والسميساط والسكر وعربان وطابان وبئر
العليا وبئر السفلى ، وتسمى هذه مدن التابور والمنازل
من الرقة الى دوسر ثم الى بالس وقد عبرت الفرات ثم الى
خساف ثم الى الناعورة ثم الى حلب ثم الى قنسرين ،
وكورها معرة مغربين وكورة برجوان وكورة سرمين وجبار
العصب وكورة دلك وكورة رعبان وكورة حلب ، والعواصم
كورة قورس كورة للجومة وكورة منبج كورة انطاكية كورة
نيرين ولوبنا وبالس ورصافة هشام بن عبد الملك ، وخراج

¹ A et B partout مصر ديار.

قنسرين والعواصم اربع مائة الف دينار، ومن قنسرين
الى شيرز ثم الى حاة ثم الى حص، وهذه اقليم حص
اقليم شيرز اقليم افامية اقليم معرة النعمان اقليم صوران
لقليم الاطمين اقليم تل ميسرة اقليم لبنان اقليم السفرة
وخسة اقليم التمر اقليم الغطاس اقليم النواة اقليم الرسين
اقليم دمين اقليم القسطل اقليم سلمية اقليم اضا¹ اقليم
الجوسية اقليم السودانية وتدمر والسواحل كورة كلاتا كورة
جبل كورة بلنياس كورة النطرون كورة مرقبة قاسرة
والسقى وحبية والحولة وعجلون وبارين وافيراما في الطريق
من حص، من حص الى جوسية عشر فرسخاً ثم الى قارا
ثلثون ميلاً ثم الى النيك اثنا عشر ميلاً ثم الى القطيفة
عشرون ميلاً ثم الى دمشق اربعة وعشرون ميلاً، ودمشق
هي ارم ذات العماد وقالوا كانت قبل نوح عليه السلام ومن
جبل لبنان كان مبدأ سفينة نوح واستوت على الجودي
بقردى ولما كثروا ولد نوح تركوا السرايب للملك عمرد
ابن كوش وهو اول ملك كان في الارض على اليهود وهم
اصحاب التورية وخراج حص ثلثمائة الف واربعون الف
دينار، قال الاصبهاني ما بلغ خراج حص قط اكثر من

¹ Cette ligne manque dans A, et tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est défiguré et à peu près illisible dans les deux copies.

مائة الف وثمانين الف دينار ٥ كورة دمشق واقليمها
سهل الغوطة اقليم سنير مدينة بعلبك البقاع اقليم لبنان
كورة جونية كورة اطرابلس كورة جبيل بيروت صيدا
البثنية كورة حوران كورة للجولان وظاهر البلقاء وحوالي
الغور وكورة ماب وكورة جبال وكورة الشرا وبصرى و عمان
والجابية ٥ الطريق من دمشق ، من دمشق الى كسوة اثنا
عشر ميلاً ثم الى جاسم اربعة وعشرون ميلاً ثم الى فيق
اربعة وعشرون ميلاً ثم الى طبرية مدينة الاردن ستة
اميال ، وخراج دمشق اربع مائة الف دينار ونيف ، قال
الاصمهاني عدلها ابن المدبّر¹ فبلغ خراجها مع الاعشار
والجوالى مائة الف دينار واربعين الف دينار ٥ كورة الاردن ،
كورة طبرية كورة السامرة كورة بيسان كورة نخل كورة
حويم كورة نبلوس كورة جدر كورة ابل كورة سوسية
كورة صغورية كورة عكا كورة القدس كورة صور ٥ الطريق
من طبرية الى الحصون عشرون ميلاً ثم الى قيسرية² عشرون
ميلاً ثم الى الرملة مدينة فلسطين اربعة وعشرون ميلاً ،
وخراج الاردن ثلثمائة الف وخمسون الف دينار ، قال لم
يبلغ خراج الاردن قط نصف هذا وكذلك خراج

¹ ابن المدبّر .

² الى قلنسوة .

فلسطين، كورة فلسطين كورة ايليا وفي بيت المقدس
 دار مال داود وسليمان عليهما السلام، ومن بيت المقدس
 الى مسجد ابراهيم عليه السلام وقبرة به ثلاثة عشر ميلاً،
 وكورة محواس وكورة اللد وكورة رملة وكورة يافا وكورة
 قيسارية وكورة سبسطية وكورة عسقلان وكورة غزة وكورة
 بيت جبرين في الطريق من رملة الى اردود اثنا عشر ميلاً
 والى غزة عشرون ميلاً ثم الى رف ستة عشر ميلاً ثم الى
 العريش في الرمل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى الوزاردة
 ثمانية عشر ميلاً ثم الى الغربية عشرون ميلاً ثم الى الغرما
 اربعة وعشرون ميلاً في رمل ثم الى جرجير ثلثون ميلاً
 ثم الى القاصرة اربعة وعشرون ميلاً¹ ثم الى مسجد
 قضاة ثمانية عشر ميلاً ثم الى بلبيس احد وعشرون
 ميلاً ثم الى فسطاط مدينة مصر اربعة وعشرون ميلاً،
 وكانت مصر منازل الفراغة وكان اسمها مقدونية والفسطاط
 موضع فسطاط عمرو بن العاص، وخراج فلسطين خمسمائة
 الف دينار

كور مصر، كورة منف ووسم كورة دلاص كورة بوصير
 كورة الفيوم كورة اهناس كورة القيس كورة طحا كورة

¹ Le nom et la distance de cette station ne sont indiqués que dans B.

الاشمونين كورة اسبوط كورة كهفا كورة البهنساء كورة
 اخيم والدير كورة ابشايه كورة ارمونت كورة قفط والاقصير
 كورة اسنى وراميت كورة اسوان كورة الاسكندرية والقلم
 والطور وايلة كورة مصل والمليدس وقرطسا كورة خربتا
 كورة سباس كورة سخا كورة نبده كورة الان كورة لوبيا
 كورة الاوصية كورة طوة كورة منون السفلى كورة شنطون
 كورة منون العليا كورة اتريب كورة عين شمس كورة قرسطا
 كورة قمين كورة صان وابليل كورة البجوم كورة مغيرة
 كورة احياء و دشنه والحنون الغربى والحنون الشرقى
 والبصيرة اسفل الارض وبطن الريف والشرونة والصعيد
 وتقيس ودمياط والغرما ودقهلة وبطيرة ونقيرة وبُسيط
 والمطرية وترنوط والبحر والبدارية البدقون والشراك
 ومريوط وسهرية وبرنيل وانصيا وشطت ودبيق ٥

وطول مصر من الشجرتين والعريش الى اسوان وعرضها من
 برقة الى ايلة وفي مسيرة شهرى شهر ٥

الطريق من مصر الى المغرب ٥ من فسطاط الى ذات
 الساحل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ترنوط اثنان وعشرون
 ميلاً ثم الى الرافقة مع النيل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى
 قرسطا اربعة وعشرون ميلاً ثم الى كربون اربعون وعشرون
 ميلاً ثم الى الاسكندرية اربعة وعشرون ميلاً ثم الى النونية

عشرون ميلاً ثم الى ذات الحمام ثمانية عشر ميلاً ثم الى
جنت الروم اربعة وعشرون ميلاً ثم الى الطاحونة ثلثون
ميلاً ثم الى كنائس الحرير اربعة وعشرون ميلاً ثم الى جب
العويج وليس فيه الا ماء السماء ثلثون ميلاً ثم الى سكة
الحمام ثلثون ميلاً ثم الى قصر الشمس خمسة وعشرون
ميلاً ثم الى خربة القوم خمسة عشر ميلاً ثم الى خراب
ابى حليمة خمسة وثلثون ميلاً ثم الى جب عبد الله
ثلثون ميلاً ثم الى جناد الصغير ثلثون ميلاً ثم الى
خمس وثلثون ميلاً ثم الى وادى مخيل خمسة وثلثون ميلاً
ثم الى جب حلمان خمسة وثلثون ميلاً ثم الى المغار خمسة
وثلثون ميلاً ثم الى تكسنت خمسة وعشرون ميلاً ثم الى
الندامة ستة وعشرون ميلاً ثم الى البرقة ستة اميال ،
وبرقة مدينة في صحراء جرّاء كانها نَبَقَةٌ حسنة حولها
جبال بين الجبال وبين المدينة مقدار ستة اميال ١٥
الطريق من برقة الى المغرب ، من برقة الى مابنة خمسة عشر
ميلاً ثم الى قصر العسل تسعة وعشرون ميلاً ثم الى اويران
اثنا عشر ميلاً ثم الى سلوق ثلثون ميلاً ثم الى بزمست
على الساحل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ماقية على الساحل
عشرون ميلاً ثم الى اجدايية اربعة وعشرون ميلاً ثم الى
جزيرة عشرون ميلاً ثم الى سبعة منهوسا ثلثون ميلاً

ثم الى قصر العطش اربعة وثلثون ميلاً ثم الى اليهودية
على البصر اربعة وثلثون ميلاً ثم الى قبر العبادى اربعة
وثلثون ميلاً ثم الى سرب اربعة وثلثون ميلاً ثم الى
القيريتين ثلثة عشر ميلاً ثم الى تصور حسان ابن النعمان
الغساني صاحب الوليد بن عبد الملك ثلثون ميلاً ثم الى
للمرصف اربعون ميلاً ثم الى تورغة اربعة وعشرون ميلاً
ثم الى رغوغا عشرون ميلاً ثم الى ورداسا ثمانية اميال ،
قال الشاعر .

قد لقي البراز يوماً ساسا ۞ وساقه الحين الى ورداسا
ثم الى الحجتى اثنان وعشرون ميلاً ثم الى وادى الرمل
عشرون ميلاً ثم الى طرابلس اربعة وعشرون ميلاً ثم الى
سبرة اربعة وعشرون ميلاً ثم الى بئر الحمالين عشرون
ميلاً ثم الى قصر الرزق ثلثون ميلاً ثم الى نادرخت اربعة
وعشرون ميلاً..... ثم الى القيروان مدينة افريقية
وفي وسط المغرب اربعة وعشرون ميلاً ، والقيروان وسط
المغرب وكان اهل المغرب والقبط في مملكة الروم ۞ فن بغداد
الى مصر خمسمائة وسبعون فرسخاً فتكون الف ميل
وسبعمائة ميل وعشرة اميال ۞

وفي يدى ابن الاغلب القيروان واعلى نيل مصر والحيشة
والنوبة وكان صلح النوبة على اربعمائة رأس في السنة ،

وكان خراج مصر ايام فرعون ستة وتسعين الف الف
 دينار، وجباها عبد الله بن الحجاب ايام بنى امية الف
 الف دينار ومائة الف دينار وثلاثة وعشرين الف دينار
 وثمانمائة وسبعة وثلاثين ديناراً وجل منها موسى بن
 عيسى بن علي في دولة بنى العباس الف الف دينار ومائة
 الف دينار وثمانين الف دينار ما في يدي ابن الاغلب،
 قابس وجلولاء وسيبطينية مدينة جرجيس الملك وكان
 روميّاً وبينها وبين القيروان سبعون ميلاً ودرأود وغدامس
 ومرماجانة وقفصة وقصطلية ومدينة الزاب وبنزرت
 وشلحبان وودان وظهر جبل وعران وتونس وبين افريقية
 وبينها مرحلتان على البغال واسم مدينة تونس قرطاجنة
 وهي على ساحل البحر يحيط بسورها احدى وعشرون الف
 ذراع وبين تونس وبين بلاد اندلس البحر الابيض وهو
 هناك ستة فراسخ ثم الى قرطبة مدينة الاندلس ستة
 ايام في يدي الرستمى وهو ميمون بن عبد الوهاب
 ابن عبد الرحمن بن رستم الاباضى وهو من الفرس وسمّ
 عليه بالخلافة هرة وشليف وملينة وتاهرت وما والاها،
 وبين افريقية وبين تاهرت مسيرة شهر على الابل، ومدينة
 سبتة الى جانب الخضراء وملك سبتة اليان في
 وفي يدي صغير البربري المصمودى حلماسه الى وادي

الرميل ووادي الزيتون وقصر الاسود بن الهيثم الى اطرابلس
وما وراء ذلك الى بحر الاندلس ١

وفي يدي لخارج الصغرى مرغة وفي مدينة كبيرة كثيرة
الاهل وفيها معدن فضة مما يلي جنوب بلاد الحبشة
ومدينة تدعى دين ١

وفي يدي ابراهيم بن محمد البربري المعتزلي مدينة تدعى
الرزح تلى تاهرت ١

وفي يدي ولد ادريس بن ادريس بن عبد الله بن الحسن
الطاهي تلمسي ومن تاهرت اليها مسيرة خمسة وعشرين
يوماً عمران كله وطنجة وفاس وبها منزله ومن تاهرت اليها
مسيرة اربعة وعشرين يوماً وخلفها طنجة وخلف طنجة
السوس الادنى وفي من القيروان على التي ميل وخلف
السوس الادنى السوس الاقصى وبينهما مسيرة نيف وعشرين
يوماً ، وفي يديه ايضاً وليلة ومداكة وزلولة ومدينة
رقون وحجرة وحجرة والحاجر وماجراجرا وفيكون والخضراء
وفي على البحر وعرض البحر عندها ستة فرائح واوارس وما
يتصل ببلاد داي بن داي والسودان العراة الى ما حاذاه
من نواحي البحر..... [¹ وجدت ارض الحبشة والسودان

¹ Tout ce passage entre crochets paraît une digression, ou, ce qui est plus vraisemblable, une note marginale ajoutée après coup dans le texte par un ancien copiste.

مسيرة سبع سنين ، فارض مصر جزء واحد من ستين
جزء من الارض كلها ووجدت الارض كلها مسيرة خمسمائة
سنة هذا القول عامي الثلث منها عمران مسكون مأهول
والثلث برارى غير مسكونة والثلث بحور [وليس يسلم
عليه بالخلافة وانما يقال له السلام عليك يا ابن رسول
الله ﷺ]

وفي يدى الاموى وهو من ولد عبد الرحمن بن معاوية بن
هشام بن عبد الملك بن مروان ما وراء البحر من بلاد
الاندلس وفي قرطبة وبينها وبين الساحل مسيرة خمسة
ليال وبين ساحل قرطبة الى اربونة وفي اخر الاندلس هما
بلى فرجة الف ميل وطيطلة بها ينزل الملك ومن طيطلة
الى قرطبة عشرون ليلة والاندلس اربعون مدينة منها
ماردة وسرقسته ولاردة وجربدة والبيضاء ، ويجاور
الاندلس فرجة وما وراءها من بلاد الشرك والاندلس
مسيرة شهر في مثله وفي خصبة كثيرة الخير والغواكه
وما يلى الشمال والروم وفرجة من جبال الاندلس تلج
وفي اخر الوجه جبل فيه نار يتقد في هجارة وتراب له
تطفأ قط ، وكان ملك الاندلس حين فتحت يقال له
لودريق من اهل اصبهان وباصبهان يسمى اهل قرطبة
الاسبان ، ويسلم على هذا الاموى السلام عليك يا ابن

للغلائف وذلك انهم لا يرون اسم للخلافة الا لمن ملك
البربري ١

اعراض البربر، هواره وزناته وضريسه ومغيله وورغمه وهي
 من نفرة واوليطه و مطماطه و سنهاجه و وهرة وكتنامه
 ولواته ومزاته ومدبونه ومصموده وغمارة وقالمه ووارقه
 واسه وبنى سحور واركنه وهي من زناته وبنى كاملان وبنى
 مصدران وبنى وانجن وبنى منهوسا، وكانت دار البربر
 فلسطين ومكلمهم جالوت فلما قتله داود عم جلت البربر
 الى المغرب حتى انتهوا الى لوبية ومراقية فتفرقت هناك
 فنزلت زناته ومغيله وضريسه للجبال ونزلت لواته ارض
 بركة وهي انطابلس وهي بالرومية خمس مدن فنزلت هواره
 مدينة اياس وهي اطرابلس وهي ثلث مدن بلغة الروم
 مجلت الروم الى صقلية جزيرة في البحر ثم انتشرت البربر
 الى السوس الادنى خلف طنجة وهي من مدينة قونية من
 موضع القيروان على الف ميل وخمسين ميلاً ثم رجع
 الافرنج والروم الى مدائنهم على صلح من البربر فكرهت
 نزول المدن فنزلوا للجبال والرمال فعاصت مدائن رومية
 حتى فتحت في الاسلام..... [ورومية¹ مرحاب

¹ Ici commence une nouvelle lacune qui se termine par les mots
 compris entre crochets; il ne m'a pas été possible de les rétablir,
 ignorant ce qui les précédait.

والصعاليبة والارما الى الاندلس] والذي يجيئ من البحر
الغربي للخدم الصقليون وللخدم السودان والغلمان الروم
والجوارى الاندلسيات وجلود البقر¹ والوبر ومن الطيب
الميتعة ومن العلك المصطكى ويخرج من هذا البحر من قعره
بقرب فرجة السيد وهو الذى تسميه العامة للمرجان ،
واما البحر الذى خلف الصقالبة وعليه مدينة بوليه
فليس تجرى فيه سفينة ولا قارب ولا يجيئ منه شيء وكذلك
البحر الغربى الذى فيه جزائر السعادة² لا يركب فيه
ولا يجيئ منه شيء

الطريق من بغداد الى الرقة على الموصل من بغداد الى
البردان اربعة فراسخ ثم الى عكبرا خمسة فراسخ ثم الى
باجيرا ثلثة فراسخ ثم الى القادسية سبعة فراسخ ثم الى
سر من رأى ثلثة فراسخ ثم الى الكرخ فرسخان ثم الى حيلنا
تسعة فراسخ ثم الى سوق قادسية خمسة فراسخ ثم الى نارما
خسة فراسخ ثم الى السن ونهر الزاب خمسة فراسخ ثم الى
الحديثة اثنا عشر فرسخا ثم الى بنى طيبان سبعة فراسخ
ثم الى موصل سبعة فراسخ

كورة الموصل تكريت فبازائها التوبة مدينة الفخر عليه

¹ Dans B, on lit plusieurs fois للجر, au lieu de البقر que donne l'autre copie.

² A et B portent السفارة.

السلام ثم الطيزر والطيرهان والسّن والحلبة ومرج جهينة
ونيفوى مدينة يونس عليه السلام وباجلى ومارهدى
وباعذرا وحبثون ومايقل وحرّة ويانعاس والمعلّة ورامين
والتنانة وماحوى ومعليا وتلّ سابور ودقوتا وخانيجار،
وخراج الموصل اربعة الان الف درهم ، ومن الموصل الى
بلد سبعة فراح ثم الى باعينا ستة فراح ثم الى برقيد
ستة فراح ثم الى ادرمة ستة فراح ثم الى تلّ فراسة
خسة فراح ثم الى نصيبين اربعة فراح ونصيبين مدينة
ديار ربيعة ٥ كورة ديار ربيعة ، نصيبين ارزن رأس عين
ميفارقين ماردين باعينا بلد سنجار قردى وبازيدى
وطور عبيد ، وخراج ديار ربيعة سبعة الان الف درهم
وسبعمئة الف درهم ، ومن نصيبين الى دارا خسة فراح
ثم الى كفرتوتا سبعة فراح ثم الى رأس عين سبعة فراح
ثم الى الجارود خسة فراح ثم الى حصن مسلمة ستة فراح
ثم الى باجروان سبعة فراح ثم الى الرقة ثلثة فراح ،
الطريق من نصيبين الى ارزن ذات اليمين ، من نصيبين الى
دارا خسة فراح ثم الى كفرتوتا سبعة فراح ثم الى قصر
بنى زناع ستة فراح ثم الى آمد وهى على دجلة سبعة
فراح ثم الى ميفارقين خسة فراح ثم الى ارزن سبعة
فراح ٥ الطريق من الرقة ذات اليسار ، من آمد الى

شمشاط سبعة فراح ثم الى تل حرم خمسة فراح ثم الى
جرنان ستة فراح ثم الى يامعدا خمسة فراح ثم الى جلاب
سبعة فراح ثم الى الرها اربعة فراح ثم الى حران اربعة
فراح ثم الى باحرا اربعة فراح ثم الى باجروان سبعة
فراح ثم الى الرقة ثلاثة فراح ١٥

الطريق من بلد الى سنجار ثم الى قرقيسيا ذات اليشار،
من بلد الى تل اعفر خمسة فراح ثم الى سنجار سبعة
فراح ثم الى عين الجبال خمسة فراح ثم الى سكير العباس
تسعة فراح ثم الى الغدير خمسة فراح ثم الى ماسكين
ستة فراح ثم الى قرقيسيا..... وهذه كلها على الخانور
وعلى الفرات سبعة فراح ^١ ١٥ الطريق من الرقة الى الثغور
الشامية، سلعوس كيسرم حصن منصور ملطية زبطرة
لحدث مرعش كح، من الرقة الى عين الرومية ستة
فراح ثم الى تل عبدا سبعة فراح ثم الى سروج سبعة
فراح ثم الى المدينة ستة فراح ثم الى سميساط سبعة
فراح ثم الى حصن منصور ستة فراح ثم الى ملطية
عشرة فراح ثم الى زبطرة خمسة فراح ثم الى لحدث اربعة
فراح ثم الى مرعش خمسة فراح ومن ملطية الى كح اربعة

^١ Les mots سبعة فراح ont sans doute été déplacés par le co-
piste, car ils semblent indiquer la distance entre Maskin et Kar-
kyçyah.

فراجح ثم الى علق مرعش والعمق كل مرج حوله جبال ٥
 الطريق من عين النهر الى بصرى ، منها الى الاحديبية ثم
 الى الجسر ثم الى الحليط ثم الى سرا ثم الى الاجيغري ثم الى
 الغرية ثم الى بصرى ٥ الطريق من الجزيرة الى الساحل ،
 من الرقة الى دوسر ثم الى راستى ثم الى جسر منج ثم
 الى حلب ثم الى الارباب ثم الى حير ثم الى انطاكية ثم
 الى اللاذقية ثم الى جبلة ثم الى اطرابلس ثم الى بيروت
 وصيدا ¹ ثم الى صور ثم الى القدس ثم الى قيسارية ثم
 الى ارسوف ثم الى يافا ثم الى عسقلان ثم الى غزة ٥
 الطريق من الرقة ² الى الرصافة ، من الرقة الى الرصافة
 اربعة وعشرون ميلاً ثم الى الزراعة اربعون ميلاً ثم الى
 القسطل ستة وثلاثون ميلاً ثم الى سلبية ثلاثون ميلاً ثم
 الى حص اربعة وعشرون ميلاً ثم الى سمكين ثمانية عشر
 ميلاً ثم الى قارة اثنان وعشرون ميلاً ثم الى النيك اثنا
 عشر ميلاً ثم الى القطيعة عشرون ميلاً ثم الى دمشق
 اربعة وعشرون ميلاً ٥ الطريق من حص الى دمشق على
 بعلبك ، وهو طريق البريد ، من حص الى حوسنة اربعة
 سكك ثم الى بعلبك ست سكك ثم الى دمشق تسع سكك ٥

¹ Dans A, l'ordre de ces deux villes est interverti.

² Il faut ajouter ici الى دمشق , bien que ces mots manquent dans les deux copies.

الطريق من ألكوفة الى دمشق ، من الحيرة الى القطقطانة
ثم الى الابيض ثم الى الجوسى ثم الى الجمع ثم الى لطفى ثم
الى محنة ثم الى العلوى ثم الى الدوارى ثم الى الساعدة
ثم الى البقيعة ثم الى الاعنك ثم (الى) اذرعات ثم الى
دمشق ٥ السكك من حلب الى الثغور الشامية ، من حلب
الى قنسرين سبع سكك ثم الى انطاكية اربع سكك ثم الى
اسكندرية اربع سكك ثم الى المصيصة سبع سكك وجيحان
يسقيها ومن المصيصة الى ادنة ثلث سكك وفي على سيحان
ومن ادنة الى طرسوس خمس سكك ٥

العواصم للثغور الشامية ، عين زربة الهارونية كنيسة
السوداء تل جبير درب السلامة ٥ الطريق الى خليج
القسطنطينية ، من طرسوس الى العليك اثنا عشر ميلاً
ثم الى زهور..... ثم الى الجوزات اثنا عشر ميلاً ثم الى
الحربوت سبعة اميال ثم الى البدندون سبعة اميال ثم الى
معسكر الملك عشرة اميال على وجه لولوة والصفصان الى
هذا الموضع وقد قطعت الدرب ، ومن المعسكر الى وادى
الطرفا اثنا عشر ميلاً ثم الى منى عشرون ميلاً ثم الى نهر
هرقلة اثنا عشر ميلاً ثم الى السليين ستة عشر ميلاً ثم
الى عيون برغوتا اثنا عشر ميلاً ثم الى نهر الاحساء ثمانية
عشر ميلاً ثم الى رضى نومة ثلاثة عشر ميلاً ثم الى العطين

خمسـة عشر ميلاً ثم الى اندوميانة عشرون ميلاً ثم الى وادى لحوت اثنا عشر ميلاً ثم الى عجورية اثنا عشر ميلاً ^٥ طريق اخر من العلين الى قري نصر الاقريطشى خمسـة عشر ميلاً ثم الى رأس بحيرة الماسلون عشرة اميال ثم الى السدّ عشرة اميال ثم الى حصن سيّارة ثمانية عشر ميلاً ثم الى صعلى خمسـة وعشرون ميلاً ثم الى عاقب عجورية ثلثون ميلاً ثم الى قري بنى الحارث^١ خمسـة عشر ميلاً ثم الى صاعرى وفي عجورية ثلثون ميلاً ثم الى الفج اثنا عشر ميلاً ، وكان المعتصم احدث انقرة وفتح عجورية ، ثم الى قللى الغابة خمسـة عشر ميلاً ثم الى حصن اليهود اثنا عشر ميلاً ثم الى سندابرى خمسـة عشر ميلاً ثم الى مرج مائة وثلثون ميلاً ثم الى حصن غروبلى خمسـة عشر ميلاً ثم الى كنائس الملك ثلثة اميال ثم الى التلول خمسـة وعشرون ميلاً ثم الى الاكوار خمسـة عشر ميلاً ثم الى ملاجنة خمسـة عشر ميلاً ثم الى اصطبل الملك خمسـة اميال ثم الى حصن القبرآء ثلثون ميلاً ثم الى الخليج اربعة وعشرون ميلاً ، ونيقية بحدآء القبرآء ومن نيقية تحمل الاقفال الى القسطنطينية وبينهما ثلثون ميلاً ^٥ طريق اخر من البنندندون الى الكروم ثم الى البعريّة ثم الى الكنائس

١ بنى الخرائب B .

التي عن يمين كوكب ثم الى زنده ثم الى بليسة ثم الى
 مرج الاسقف ثم الى فلوغري ثم الى قرية الاصنام ثم الى
 وادي الريح ثم الى الصبة ثم الى عينوا ثم الى مجاصة ثم
 الى قرية الجوز ثم الى القسطاسين ثم الى قرية البطريق ثم
 الى مرج بامولية ثم الى ادنوس ، فنه طريق الى درولية
 ومنه طريق اخر متياسر الى حصن بلومين ثم منه الى
 خليج القسطنطينية والخليج هو البحر الذي يسمى بحر
 نيطس يجرى من بحر الفرز وعرض فوهته هناك ستة اميال
 يجري جرياً حتى يمر بالقسطنطينية على ستين ميلاً من
 مدخله فاذا صار الى موضع يدعى ابدوس صار بين
 جبليين وضاق حتى صار عرضه غلوة سهم وبين ابدوس
 وبين القسطنطينية مائة ميل في مستوى من الارض ، ومن
 ابدوس عين مسلمة بن عبد الملك حيث حصن
 القسطنطينية ويمر للخليج حتى يصير الى بحر الشام
 وعرضه ايضاً عند مصبه غلوة سهم يكلم الرجل على
 شطبه وعرض للخليج عندها اربعة اميال وهناك مخرة عليها
 برج فيه سلسلة تمسك سفن المسلمين من دخول الخليج ،
 وطول للخليج من بحر الفرز الى بحر الشام ثلثائة وعشرون ميلاً
 والسفن تخدر فيه من جزائر بحر الفرز وتلك النواحي
 وتبعد فيه من بحر الشام الى القسطنطينية وعرض

الخليج عندها اربعة اميال ٥٠ فاما سائر بلاد الروم فأولها من المغرب رومية وصقلية وهي جزيرة وكانت رومية دار ملكهم ونزلها من ملوكهم تسعة وعشرون ملكاً ونزل بعمورية منها ملكان وعمورية دون الخليج وبينها وبين القسطنطينية ستون ميلاً ثم ملك ايضاً برومية قسطنطين الاكبر ثم انتقل الى بزنطية وبنى سوراً وسماها قسطنطينية فهي دار ملكهم الى اليوم ، وذكروا ان الخليج يطيف بالقسطنطينية من الوجهين هما يلي المشرق والشام وجانبها الغربى والجنوبى في البرّ وسمك سورها الكبير احدى وعشرون ذراعاً وسمك سورها الصغير هما يلي البحر خمس اذرع وبينها وبين البحر فرجة نحو من خمسة ولها في الجانب الجنوى الى البرّ ابواب كثيرة منها باب الذهب وهو باب مُصَنَّب بالحديد ممّوه بالذهب ولها ابواب كثيرة نحو من مائة باب ، وذكر ان البطارقة والاتباع مع ملكهم في القسطنطينية وان خيلها اربعة الان ورجالتها اربعة وذكر مسلم اى مسلم المعروف بالحرى ان اجمال الروم التى يوليها الملك اجماله اربعة عشر عملاً منها خلف البحر ثلاثة اجمال اولها عمل طلائع وهو بلد القسطنطينية وحده من المشرق الخليج من البحر الشامى الى السور المبنى ومن المغرب من بحر الفرز الى بحر الشام وطوله مسيرة اربعة ايام وهي

من القسطنطينية على مسيرة يومين ومن الجنوب في الشام
 ومن الشام بلاد هذا العمل وهو على ترقية وحدّه من
 المشرق السور ومن الجنوب على مقدونية ومن بلاد المغرب
 بلاد برجان ومن الشمال بحر للزر وطوله خمسة عشر يوماً
 وعرضه مسيرة ثلاثة أيام ، والعمل الثالث عمل مقدونية
 ايضاً من المشرق وحدّه السور وهما يلي الجنوب بحر الشام
 ومن المغرب بلاد الصقالية ومن الشمال برجان.....
¹ وعرضه خمسة أيام وفيه ثلاثة حصون من دون الخليج
 باحد عشر ميلاً عمل افلاجونية وفيه خمسة حصون ، عمل
 الانظاماطي وتفسيره الاذن والعين وفيه ثلاثة حصون
 وعمورية وعمل الاسيق وفيه مدينة نيقية وعشرة حصون
 وعمل الافسيس وفيه مدينة افسيس مدينة اصحاب الكهف
 واربعة حصون ٥ فاما اصحاب الرقيم فكان الواصل وجّه
 محمد بن موسى المتجّم الى بلاد الروم لينظر الى اصحاب
 الرقيم وكتب الى ملك الروم في توجيه نفقة عليهم ،
 قال ابو القسم عبيد الله..... بن خردادبه حدثني محمد
 آبن موسى ان صاحب الروم وجّه معه من سار به الى قرّة
 ثم سار اربع مراحل فاذا جبل قطر اسفله اقل من الف
 ذراع وله سرب من وجه الارض ينفذ الى الموضع الذي

¹ Les copies présentent ici une lacune de quelques mots, avec la mention « كذا في الاصل ».

فيه اصحاب الرقيم ، قال فبينما نصعد للجبل الى ذروته فاذا
 بثر محفورة لها سعة ينش الماء في قعرها ثم نزلنا الى باب
 السرب فحسينا فيه ثلاثئة خطوة فصرنا الى الموضع الذي
 اشرفنا عليه فاذا رواق في الجبل على اساطين منقورة وفيه
 عدة ابيات منها بيت مرتفع العتبة مقدار قامة عليه
 باب حجارة منقورة فيه الموق ورجل موكل بحفظهم معه
 خُصيان روقة يحيد عن ان يراهم احد ويفتشهم ويرغم
 انه لا يأمن ان يصيب من الشمس ذلك اذ يريد التمويه
 ليهدم كسبه بهم فقلت له دعني انظر اليهم وانت برئ
 نصعدت بشمعة غليظة مع غلام لي فنظرت اليهم في مسح
 تنفعل في اليد واذا اجسادهم مطلية بالصبر والمز والكافور
 ليصفظها واذا جلودهم لاصقة بعظامهم ثم اني امررت
 بدى على صدر واحد منهم فوجدت خشونة شعرة
 واحضرننا الموكل بهم طعاما وسألنا الغدآء عنده فلما
 ذقنا طعامه انكرنا انفسنا فانتبهينا عنه وانما اراد ان يقتلنا
 او يفتننا فيصعح له ما يريد عند ملك الروم من انهم
 اصحاب الرقيم فقلت له انما ظننا انك تريدنا موق يشبهون
 الاحياء وليس هؤلاء كذلك ^١ وعجل الناطلس وتفسيره
 للهرق وهو اكبر اقال الروم وفيه مدينة مصرية ومن
 الحصون العظمى وبرج الشحم وبرغوث ومشكنين وثلاثون

حصناً ١ وعمل خرسون على درب ^١ ملطية وفيه من
 الحصون خرشنة وأربعة حصون ٢ وعمل القلات وفيه
 مدينة أنقرة وستة عشر حصناً ، يليه عمل الارساق وفيه
 من الحصون قلونية وستة عشر حصناً ٣ وعمل كلكية
 وحدة وفيه ستة حصون ٤ وعمل سلوقية ومن
 ناحية بحر الشام الى طرسوس والامس ويتولاه عامل
 الدروب وفيه من الحصون سلوقية وعشرة حصون وعمل
 القبادق ^٢ وحدة جبال طرسوس وادنة والمصيصة فيه من
 الحصون قرّة وحضر وانطقوا والاحرب وذو الكلاء ^٣ وأربعة
 عشر حصناً [ومن المطامير ماحوة وبليسة وبلدسة
 وقونية وملقونية وتواله ومارويا وسالمون] ٥ وخراج
 الروم مستأجر على مائتي مدى ثلاثة (الاف) دنانير في كلّ
 سنة والمدى ثلاثة مكايك ويؤخذ عشر الغلات فيصير
 للجيوش ويؤخذ من اليهود والنجوس دينار دينار في
 السنة ويؤخذ من كلّ بيت يوقد فيه نار في السنة درهم ،
 وثمار الروم تدرك في السهل والجبل في ايلول ، وديوانه
 مرسوم على مائة الف وعشرين الف رجل على كلّ عشرة

^١ بل دب A et B.

^٢ Cette leçon, qui est la vraie, se trouve en B seulement; A lit العتارق.

^٣ B وذو الخلاع; tout ce qui suit entre crochets est illisible dans les deux copies.

الان بطريق ومع كل بطريق طومرحان وكل طومرح على
خسة الان رجل ومع كل طومرح خمسة طومحارير وكل
طومحار على الف رجل وعلى كل طومحار خمسة قامة كل
نومس على مائتي رجل ومع كل قومس خمسة مطرنحه
كل مطرح على مائة رجل ومع كل مطرح عشرة دامرجين
كل دامرج على عشرة رجل، والعطا يختلف أكثره اربعون
رطل ذهب الى ستة وثلثين الى اربعة وعشرين الى اثني
عشر الى ستة اربطال الى رطل، وأعطاء الجند ما بين ثمانية
عشر ديناراً الى اثني عشر ديناراً هذا لهم في كل سنة واما
بطون في كل ثلث سنين عطاء واحداً بما كان في اربع
سنين وربما كان في اربع سنين وربما كان في خمس سنين
وربما كان في ست سنين، وأكبر البطارقة خليفة الملك
وزيرة ثم العتيط صاحب ديوان الخراج واللعسط صاحب
معرض الكتب والناجب وصاحب البريد ثم القاضي ثم
صاحب الخرس في جزائر الروم المشهورة قبرس ودورتها
مئة عشر يوماً، وجزيرة اقريطش ودورتها خمسة عشر
يوماً، وجزيرة الراهب وبها كانت تُخصى للخدم، وجزيرة
الفضة، وجزيرة صقلية ودورتها خمسة عشر يوماً في صفة
رومية، لها ثلاثة جوانب منها الشرق والجنوب والغرب في
البحر والجانب الشمالي الى البر وطولها من الجانب الشرق

الى باب الغربى ثمانية وعشرون ميلاً ، ولها حائطان من
حجارة بينهما فضاء ستنى ذراعاً وعرض السور الداخلى
اثنى عشرة ذراعاً وسمكه اثنان وسبعون ذراعاً وعرض
السور الخارج ثمانى اذرع وسمكه اثنان واربعون¹ ذراعاً ،
وفيما بين السورين نهر مغطى ببلاط نحاس طول بلاطه
سنة واربعون ذراعاً وبين باب الذهب وباب الملك اثنا
عشر ميلاً وسور مارّ من الباب الشرق الى الباب الغربى
وثلاث اسطوانات وحنّيات الوسطى منها بعمد نحاس اصفر
روى قصبة العمود وقاعدته ورأسه مفرغ منه وفيه
حوانيت التجار وسمك الاعمدة ثلثون ذراعاً وبين مقدم
الاعمدة والحوانيت نُهير من نحاس اصفر² من شريقها الى
غربها يجرى فيه اسباب من البصر وتجرى فيه السفن
يحملونها فتجىء السفينة بما فيها حتى تقف على حنوت
المشتري ، وفي داخل المدينة كنيسة بنيت على اسم بطرس
وبولس الخواريين وطول هذه الكنيسة ثلاثمائة ذراع وعرضها
مائتا ذراع وسمكها مائتا ذراع مبنية بقناطر من نحاس
اصفر وان كان نحاس مفرغة وسقف هذه الكنيسة وحيطنها
من نحاس اصفر روى ، وبرومية الف ومائتا كنيسة

¹ سبعون, leçon fautive.

² Les mots نحاس اصفر من ne sont pas à leur place, et il est évident qu'il y a encore ici une erreur du copiste.

واسواقها كلها مبلطة برخام ابيض وفيها اربعون الف
 جام ، وفيها كنيسة تشبه بيت المقدس طولها ميل فيها
 مذبح يقرب عليه القربان (وهو من زمرد اخضر طوله
 عشرون ذراعاً وعرضه ست اذرع حوله اثنا عشر تمثالاً من
 ذهب كل تمثال ذراعان ونصف واعينها من ياقوت احمر
 تضئ منها الكنيسة ولهذه الكنيسة ثمانية وعشرون باباً من
 ذهب ابريز عظيم والف باب من نحاس اصفر مغرغ سوى
 ابواب الابنوس واصناف جيد للخشب المنقوش الذى لا يدري
 ما قيمته ، وحول سور رومية الف ومائتان وعشرون عموداً
 فيها رهبان ، قال عبد الله بن عمرو بن العاص عجائب
 الدنيا اربع ، امرأة كانت معلقة بمنازة الاسكندرية وكان
 الجالس تحتها يرى فيها من بالقسطنطينية وبينهما عرض
 البحر ، وفرس كان من نحاس بارض الاندلس قائلاً بكفه
 وباسطاً يده ان ليس خلق مسلك فلا يطاء تلك الارض
 احداً الا قتله النكل ، ومنازة من نحاس عليها راكب من
 نحاس بارض عاد فاذا كان في الاشهر الحرم هطل منها الماء
 فشرب الناس فسقوا وصبوا في الحياض فاذا انقضت الاشهر
 الحرم انقطع ذلك الماء ، وشجرة من نحاس عليها سودانية
 من نحاس بارض رومية فاذا كان اوان الزيتون صفرت
 السودانية التي من النحاس فتجىء كل سودانية من

الطيارات بثلاث زيتونات زيتونتان برجليها وزيتونة
بمفارقها حتى تلقية على تلك السودانية النحاس فيعصر
اهل رومية ما يكفيهم لآدامهم وسرجهم لسفتهم الى
قابل ٥

سكك طريق المغرب ، من سزمى رأى الى حيلتا سبع
سكك ثم الى السن عشر سكك ثم الى الحديثة تسعة
سكك ثم الى بلد اربع سكك ثم الى ادرمة تسعة سكك
ثم الى نصيبين ست سكك ثم الى كفر توتا سكك
ثم الى رأس عين عشر سكك ثم الى الرقة خمس عشرة
سكة ثم الى النقيرة عشر سكك ثم الى منج خمس سكك
ثم الى حلب تسع سكك ثم الى قنسرين ثلث سكك ثم
الى صور عشر سكك ثم الى حاة سكتان ثم الى حص اربع
سكك ثم الى خرشنة اربع سكك ثم الى بعلبك ست سكك
ثم الى دمشق تسع سكك ثم الى الحصون اربع سكك ثم
الى الرملة وفي قصبة فلسطين تسع سكك ثم الى الجفار
سكة ثم الى الباروكية تسع عشرة سكة ، ومن القسطنطين
الى الاسكندرية ثلث عشرة سكة ثم الى جب الرمل هما
بلى برقة ثلثون سكة ، انقضى باب المغرب ٥

للحرى بلاد الشمال ربع المملكة ويسمى اصبهدة اذربيجان

اصبهيد¹ اذربيجان والرى دنياوند وملكها يسمى دنياوند بن قارن وطبرستان والرويان وامل وساريه وشالوس ودهستان وجيلان وبيلقان والطيلسان والخرر واللان والصقالبة والابر ۞

الطريق الى اذربيجان وارمينية ، تعدل من خراسان من سر سميرة الى الدينور خمسة فراعج ومن الدينور الى زنجان تسع وعشرون سكة ثم الى المراغة احدى عشرة سكة ثم الى الميانج سكتان ثم الى اردبيل احدى عشرة سكة ثم الى ورغان وفي اخر عمل اذربيجان احدى عشرة سكة ، المدن والرساتيق في كور اذربيجان ، المراغة الميانج اردبيل ورغان سلينه برزة وسارخواست وتبريز ومرند والحوى وكوسرة وموقان وبرزنج وجنزة مدينة ابرويز وارمية (مدينة)² زردشت وسلماس والشير وبها نار ادرخستس وفي عظيمة القدر عند الجوس كان اذا ملك الملك منهم زارها من المدائن ماشئًا وواجروان ورستاق ارم ورستاق شيزه ورستاق مبلهوج ۞ الطريق من الدينور الى برزند ، من الدينور الى الجنارجان سبعة فراعج ثم الى تل وان ستة فراعج ثم الى سيسر سبعة فراعج ثم الى اندراب اربعة فراعج .

¹ وفي الحوار مسنه A ajoute ici trois mots que je ne puis lire.

² Ce mot manque dans les deux copies.

ثم الى البيلقان من ارمينية خمسة فراسخ ثم الى برزة ستة فراسخ ثم الى سارخواست ثمانية فراسخ ثم الى المراغة سبعة فراسخ ثم الى الخرقان احد عشر فرسخًا ثم الى تبريز تسعة فراسخ ثم الى مرند عشرة فراسخ ثم الى سراة عشرة فراسخ ثم الى البير خمسة فراسخ ثم الى كواسرة عشرة فراسخ ثم الى موغان عشرة فراسخ ، ومن اردبيل الى خش ثمانية فراسخ ثم الى برزند ستة فراسخ وكانت برزند الى شادراسب وبه خندق الافشين الاول فرسخان ثم الى هكذرفيه خندق الثالث فرسخان ثم الى البلد مدينة بابك فرسخ الطريق من برزند الى صحراء بلايجان والى ورثان وهو اخر عمل اذربيجان اثنا عشر فرسخًا ومن المراغة الى جذرة ستة فراسخ ثم الى موسى اباد خمسة فراسخ ثم الى برزة اربعة فراسخ ثم الى جابروان ثمانية فراسخ ثم الى بهن اربعة فراسخ ثم الى ارمية مدينة زردشت اربعة عشر فرسخًا ثم الى سلباس في بحيرة ارمية ستة فراسخ ، وكان ابن الطوسي حين جد اصحاب الجموع باذربيجان ركب من المراغة الى برزة ثم الى سيسر ثم الى شير على اربعة فراسخ ، وخراج الدينور الف الف درهم ⑤

الطريق من ارمينية ، من ورثان الى بردعة ثمان سكك ثم الى منصوره ارمينية اربع سكك ومن بردعة الى تغليس

عشر سكك وإلى باب الابواب خمس عشرة سكة ومنى بردعة
الى ديبيل سبع سكك ومنى مرند الى دارى عشرة فراج ثم
الى نشوى عشرون فرسخًا ثم الى اردبيل عشرون فرسخًا
ومنى ورثان الى قوبان ثلاثة فراج ثم الى الشروان سبعة فراج
ثم الى بردعة ثلاثة فراج ومنى البدة الى بردعة ثلثون
فرسخًا ⑤

ارمينية الاولى ، ¹ السيسجان وآران وبدليس وبردعة
والبيلقان وفيله وشروان ، ارمينية الثانية ، خزران
صغدييل وباب فيروز وألكر ، ارمينية الثالثة ، السفرجان
ديبل وسراج الطير وهرزند ونشوى ، ارمينية الرابعة ،
شمشاط خللاط قاليقلا ارجيش وباجفيس ، ومنى ارمينية
ايضا حلدى والصنارية والبان وكسار ولجار وقلعة الحرمان
وحبران والشكى ⑤

فاما باب الابواب فانها افواه شعاب فى جبل القبق وفيها
حصون منها باب صول وباب الان وباب السابران وباب
الازقة وباب سلسجى وباب صاحب السرير وباب فيلان شاه
وباب كاروان وباب طبرستانشاه وباب ابوارشاه وباب
لبانشاه ، وبني انوشيروان بن قباد مدينة سمندر خلف

¹ Tout ce passage sur l'Arménie est presque entièrement dénué de points diacritiques.

الباب وما وراءها في أيدي الحر، وخراج ارمينية أربعة
 آلاف درهم، [انقضى خبر الحر] ¹ وبعد سمندر
 ردم ياجوج وماجوج قال أبو القسم حدثني سلام
 الترمجان أن الواق لما رأى في النوم أن السد الذي بناه
 ذو القرنين بيننا وبين ياجوج وماجوج مفتوح وجهني
 وقال عاينه وجئت بخبرة وضم إلى خمسين رجلاً ووصلني
 بخمسة آلاف دينار وأعطاني ديتي عشرة آلاف درهم وأمر
 بأعطاء كل رجل ألف درهم ورزق سنة لكل رجل وأعطاني
 مائتي بغل تحمل الزاد والماء فشخصنا من سر من رأى
 وكتب الواق إلى اتحق بن اسمعيل صاحب ارمينية وهو
 بتفليس في أنفادنا وكتب لنا اتحق إلى صاحب السير
 وكتب لنا صاحب السير إلى ملك اللان وكتب لنا ملك
 اللان إلى فيلان شاه وكتب لنا فيلان شاه إلى طرخان ملك
 الحر فاقفنا عند ملك الحر يوماً وليلة حتى وجه معنا
 بخمسة آلاف فسرنا من عنده سبعة وعشرين يوماً ثم
 سرنا إلى أرض سوداء منتنة الرائحة وكنا قد تزودنا قبل
 دخولنا ما حلا شمة خوفاً من الرائحة المكروهة فسرنا
 فيها عشرة أيام ثم صرنا إلى مدن خراب فسرنا فيها
 سبعة وعشرين يوماً فسألنا عن تلك المدن فخبّرنا أنها

¹ Ces trois mots sont certainement intervertis.

للمدن التي كان ياجوج وماجوج يتطرقونها ثم صرنا الى
 حصون بالقرب من الجبل الذي في السد في شعبة منه وفي
 تلك الحصون قوم يتكلمون بالعربية والفارسية مسلمون
 يقرأون القرآن لهم كتاتيب ومساجد فسألونا عن حالنا
 ومن اين اقبلنا فاخبرناهم انا رسل امير المؤمنين فاقبلوا
 يتعجبون ويقولون امير المؤمنين فنقول نعم فقالوا أشيخ
 هو ام شاب فقلنا شاب فتعجبوا ايضا وقالوا اين يكون قلنا
 بالعراق بمدينة يقال لها سرم رأى فقالوا ما سمعنا بهذا
 قط ، ثم سرنا الى جبل املس ليس عليه خضراء واذا
 جبل مقطوع بوادى عرضه مائة وخمسون ذراعاً واذا
 عضادتان مبنيتان مما يلي للجبل من جنبي الوادى عرض
 كل عضادة خمس وعشرون ذراعاً الظاهر منها عشر اذرع
 خارج الباب وكل ذلك بلين حديد مغيب في نحاس في
 سمك خمسين ذراعاً واذا دُرُوْد حديد طرفاه على
 العضادتين طوله مائة وعشرون ذراعاً قد ركب على
 العضادتين على كل واحد مقدار عشرة اذرع في عرض
 خمسة اذرع وفوق الدروند بناءً بذلك اللين للحديد
 والنحاس الى رأس الجبل وارتفاعه مد البصر وفوق ذلك
 شرفات حديد في طرف كل شرفة قرنان يثنى كل واحدة
 الى صاحبته واذا باب حديد له مصراعان مغلقان عرض

كل مصراع خمسون ذراعاً في ثخن خمس اذرع وقائماء في دوائر
على قدر الدرونند وعلى الباب قفل طوله سبع اذرع في غلط
باع في الاستدارة وارتفاع القفل من الارض خمس وعشرون
ذراعاً وفوق القفل بقدر خمس اذرع غلق طوله اكثر من
طول القفل وقفيزاة كل واحدة منها ذراعان وعلى الغلق
مفتاح معلق طوله سبع ذراع ونصف وله اثنتا عشرة
دنداكاة كل واحدة كاشد ما يكون من الحديد وبه
معلق في السلسلة طولها ثمان اذرع في استدارة اربعة
اشبار والحلقة التي فيها السلسلة مثل حلقة المنجنيق
وارتفاع¹ عتبة الباب عشرة اذرع في بسط مائة ذراع
سوى ما تحت العضادتين والظاهر خمس اذرع وهذا
الذرع كله بذراع السوداء ورئيس ملك الحصون يركب كل
جمعة في عشرة فوارس مع كل فارس مرزبة حديد في كل
مرزبة خمسون مناً فيضرب القفل بتلك المرزبات ثلاث مرات
ليسمع من وراء ذلك فيعملون ان هناك حفظة فيعلم
هؤلاء ان اولئك لم يحدثوا في الباب حدثاً واذا ضرب
اصحابنا القفل وضعوا اذانهم فيسمعون من داخل دويّاً
وبالقرب من هذا الموضع حصن كبير يكون عشرة فراعج في
مثلها ، وعند الباب حصنان يكون كل واحد منهما مائتي

¹ Ce mot est omis; nous l'avons rétabli d'après Kazwini.

ذراع في مائتي ذراع وعلى كل واحد من ابواب هذين
 الحصنين شجرتان وبين الحصنين عين عذبة وفي احد
 الحصنين آلة البنا التي بُني بها السد من القدور للحديد
 والمغازي للحديد على كل ركن اربع قدور أكبر ما يكون من
 قدور الصابون وهناك بقية من لبن الحديد قد التزق
 بعضه ببعض من الصدآء واللينة ذراع ونصف في مثلها في
 سمك شبر، فسألنا من هناك هل رأيت من ياجوج وماجوج
 احداً فذكروا انهم رأوا مرة عدداً فوق السور فهبت ريح
 سودآء فالتفتهم الى جانبهم وكان الرجل في رأى العين مقدار
 شبر ونصف، فلما انصرفنا اخذتنا الادلاء الى جهة
 خراسان فسرنا اليه حتى خرجنا خلف سمرقند بسبعة
 فراسخ وكان رئيس الحصون زودنا كل ما كفانا، ثم انا صرنا
 الى ابي العباس عبد الله بن طاهر، قال سلام الترجمان
 فوصلني بمائة الف درهم ووصل كل واحد من اصحابي
 بخمسة مائة درهم واجري على الفارس في كل يوم خمسة دراهم
 وعلى الراجل ثلاثة دراهم حتى بلغنا الري ورجعت الى سرّ
 من رأى بعد خروجنا بثمانية وعشرين شهراً، فحدثني
 سلام الترجمان بجملة هذا الخبر واملاة على من كتابه
 كتبه للوائح بالله ⑤

التيمن بلاد الجنوب ربع المملكة واصبهدها يسمى..... ⑥

الطريق من بغداد الى مكة ، من بغداد الى جسر كوتا
سبعة فراسخ ثم الى قصر ابن هبيرة خمسة فراسخ ثم الى
سوق الاسد سبعة فراسخ ثم الى شاق ستة فراسخ ثم الى
الكوفة خمسة فراسخ¹ ثم الى القادسية خمسة عشر ميلاً ثم
الى العذيب طرف البادية ستة اميال ثم الى المغيبة اربعة
عشر ميلاً والمتعشا وادى السباع على اربعة عشر ميلاً ثم
الى القرعا اثنان وثلثون ميلاً والمتعشا مسجد سعد على
اربعة عشر ميلاً ثم الى واقصة وفيها ابيار تسعة وعشرون
ميلاً ثم الى العقبة سبعة وعشرون ميلاً والمتعشا بالعسات
على اربعة عشر ميلاً ثم الى القاع اربعة عشر ميلاً والمتعشا
بالخجاء على اربعة عشر ميلاً ثم الى الرماله (وهي) كثيرة
الماء اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا بجبّين على اربعة عشر
ميلاً ثم الى الشقوق فيها برك تسعة وعشرون ميلاً
والمتعشا بالماس على اربعة عشر ميلاً ثم الى البطان وبه قبر
العبادى تسعة وعشرون ميلاً والمتعشا بالهيلبة على اربعة عشر
ميلاً ثم الى الثعلبية وفيها برك وسواقي اثنان وثلثون ميلاً
والمتعشا بالعميس على اربعة عشر ميلاً ثم الى الحرسية فيها
برك اثنان وثلثون ميلاً ثم الى حفر فيها ابار اربعة وعشرون

¹ B ajoute الكوكبة خمسة فراسخ ; il est probable que le mot كوكبة n'est qu'une répétition fautive du nom de Koufah كوفة.

مَيْلًا والمتعشا بالاج على خمسة عشر مَيْلًا ثم الى فيد وفيها عين تجرى ثلثون مَيْلًا والمتعشا بالعجيمة على ثلثة عشر مَيْلًا ثم الى الحاجر فيها ابار ثلثون مَيْلًا والمتعشا بالبلاسة على احد عشر مَيْلًا ثم الى معدن النفرة فيها ابار اثنان وثلثون مَيْلًا ۞ وصدقات بكر بن وائل صاحب طريق مكة هي ثلثة الان درهم ، فن اخذ على المدينة فن المعدن الى العَسِيلَة فيها ابار بالجة ستة واربعون مَيْلًا ثم الى بطن نخل كثير الماء ستة وثلثون مَيْلًا ثم الى الطرن وفيها ماء السماء اثنان وعشرون مَيْلًا ثم الى المدينة خمسة وثلثون مَيْلًا ۞ اعراض المدينة ، المدينة هي طيبة وهي يثرب وكان عليها وعلى تهامة زمان الجاهلية عامل من قبل مرزبان البادية يجبي خراجها وكانت قريظة والنضير ملوكًا على المدينة على الاوس والخزرج ، قال شاعر الانصارى

نَوْدَى الخَرَجِ بعد خَرَاَجِ كِسْرَى ۞ وخرجا من قَرْيَظَةَ والنَّضِيرِ
ومنها تِهْمَاءٌ ، وبها حصنها الابلق الفرد وهي بين الشام والحجاز وكان ملكها السموثل بن عادي اليهودي الموصوف بالوفاء وفيه يقول الشاعر ،

بِالْأَبْلَقِ الْفَرْدِ مِنْ تِهْمَاءَ مَنْزِلُهُ ۞ حَصْنٌ حَصِينٌ وَجَارٌ غَيْرُ غَدَّارٍ
ومنها دومة الجندل وهي من المدينة على ثلث عشرة مرحلة

ومن الكوفة على عشر مراحل ومن دمشق على عشر مراحل
وحصنها بادر¹ ۞

الطريق الذى سلكه النبي عليه السلام حين هاجر ،
اخذ به الدليل في اسفل مكة حتى جاء الى الساحل
اسفل من عسفان ثم عارض به الطريق حتى جاز قديد ،
سلك في الحرارة ثم الى ثنية المزار ثم استبطن به مدلة
مُجَاح ثم سلك [مذج من بطن مذج ثم بطن ذات
كهد ثم الاجرد ثم سلك]² ذا سمر ثم بطن اعداء
لمذج ثم بلغ العشيرة ثم اجارة الفاخذ ثم هبط به
العرج ثم سلك في ثنية الاعبار عن يمين ركوبة ثم هبط
الى بئر عروبي عوف بقيا ، ومن اعراض المدينة الفرع وذو
المروة ووادي القرى ومدين وخيبر وفدك وقرى عريضة
والوحيدة وعيمرة والحديقة وعادي والرحبة والسيالة
وسابة ورهاط والاكل والحمية ۞

طريق الحاج من المدينة الى مكة ، من المدينة الى الشجرة
وهي ميقات اهل المدينة ستة اميال منها الى ملا فيها
ابار اثنا عشر ميلاً ثم الى السيالة فيها ابار تسعة عشر
ميلاً ثم الى السقيا وفيه نهر جار وبستان ستة وثلاثون

¹ B. بارد.

² Les mots compris entre crochets manquent dans la copie A.

مَيْلًا ثم الى الأبواء وفيها ابار تسعة وعشرون مَيْلًا ثم الى
 الحففة وهي ميقات اهل الشام والبحر منها على ثمانية اميال
 سبعة وعشرون مَيْلًا ثم الى قديد وفيها ابار سبعة وعشرون
 مَيْلًا ثم الى عسنان وفيها ابار اربعة وعشرون مَيْلًا ٥

طريق الحاج من معدن النفرة ، فمنها الى مغينة الماوان
 فيها برك و ابار¹ ثلاثة وثلثون مَيْلًا والمتعشا بالسقط على ستة
 عشر مَيْلًا ثم الى الربذة فيها برك اربعة وعشرون مَيْلًا
 والمتعشا بأدعية على اربعة عشر مَيْلًا ثم الى معدن بنى
 سلم اذا جفت لم تجد فيها ماء اربعة وعشرون مَيْلًا
 والمتعشا بسروراء على اثنى عشر مَيْلًا ثم الى الشليلة ستة
 وعشرون مَيْلًا والمتعشا بالم نحاس على ثلاثة عشر مَيْلًا ثم
 الى العمق وفيها ابار احد وعشرون مَيْلًا والمتعشا بعجة
 على ثلاثة عشر مَيْلًا ثم الى العفيعية وفيها برك و ابار اثنان
 وثلثون مَيْلًا والمتعشا بالكراح على خمسة عشر مَيْلًا ثم الى
 المسلح وفيها برك و ابار اربعة وثلثون مَيْلًا والمتعشا بالكرام
 على اربعة عشر مَيْلًا ثم الى الغمرة وفيها برك و ابار ثمانية
 عشر مَيْلًا ثم الى ذات عرق وفيها بئر كثيرة الماء ستة
 وعشرون مَيْلًا والمتعشا باوطاس على اثنى عشر مَيْلًا ثم الى
 بستان بنى عامر وبه بئر كثيرة الماء اثنان وثلثون مَيْلًا

¹ وما يبرر A ajoute .

والمتمشعا بغمرة كددة على اثني عشر ميلاً ثم الى مكة
اربعة وعشرون ميلاً والمتمشعا بسانيين على احد عشر ميلاً،
فن بغداد الى مكة مائتان وخمسة وسبعون¹ فرسخاً فيكون
ذلك اميالاً ثمانمائة ميل وسبعة وعشرين ميلاً ٥

مخاليف مكة ، الطائف نجران وقرن المنازل والعقيق وعكاظ
وليمة وترية وبيشة وتبالة والعجيرة وكيسة والجراش والشرارة
ومنها تهامة صنعان وعنيم وبيش ٥

الطريق من مكة الى الطائف ، من مكة الى بئر بن المرتفع
ثم الى قرن المنازل ميقات اهل اليمن والطائف ثم الى
الطائف ، فن اراد (من) مكة الى الطائف على طريق
العقبة يلى عرفات ثم بطن نعمان ثم يصعد عقبة حقية
ثم يدخل الطائف ٥ الطريق من مكة الى اليمن ، من
مكة الى بئر بن المرتفع ثم الى قرن المنازل قرية عظيمة ثم
الى الغيق قرية كبيرة ثم الى صغر ثم الى برنة قرية كبيرة
ثم الى كدآء فيها نخل وعيون ثم الى رويثة فيها نخل
وعيون ثم الى تبالة مدينة كبيرة فيها عيون ثم الى
جسدآء فيها بئر ولا اهل فيها ثم الى كشة قرية عظيمة
فيها عيون وحرس ثم الى بيشة يقطن فيها ماء طاهر
وكرم والجراش منها على ثمانية اميال ثم الى المعجرة قرية

¹ وتسعون .A.

عظيمة فيها عيون وفيها بئر ومروح والمهجرة طلحة الملك
 مهجرة عظيمة تشبه الغرب وهو حد ما بين مكة وعجل اليمين
 ثم الى العرفة ومآوها قليل ولا اهل فيها ثم الى صعدة
 قرية كبيرة يدبغ فيها الاديم والنعال ثم الى الاعشيشة
 لا اهل فيها وفيها عين صغيرة ثم الى خيوان قرية كثيرة
 الكروم فيها بركتان فلاهلها العموش ثم الى عنابت مدينة
 فيها زرع وكرم وعيون ثم الى صنعاء مدينة اليمن ١٥

مخالف اليمن مخلاف صنعاء والحشب ورحابة ومرسل
 وسيف صنعاء ومخلاف صعدة ، ومن صنعاء الى خيوان
 اربعة وعشرون فرسخًا ومن خيوان الى صعدة ستة عشر
 فرسخًا ومن صعدة الى المهجرة وهي تحت عقبة المنع عند
 طلحة الملك التي هي أول عجل مكة عشرون فرسخًا فبين
 صعدة وصنعاء ستون فرسخًا ، مخلاف النور وفيه الريبة
 وفيه البئر المعطلة والقصر المشيد الذي في القرآن ومخلاف
 خيوان ومخلاف ذي تحيم وعدوة وفيه ربا النار التي كان
 يعبدها اهل اليمن وعلى اليمين من صنعاء مخلاف النار
 ووارعة وتام وارحب ومخلاف الجبيرة وهذان ومخلاف
 جرف مراد ومخلاف سنده وصدآء وجعفي ومخلاف اللرة
 ومخلاف المشرق وبرشان ومخلاف اعلاق انعم والمصعبي
 وبني عطيف وقرية مارب ومارب قرية سليمان وصرواح

والسبا قصر بلقيس والسد وفي العرم ، ومن صنعاء الى
 صدآء وجعفي وسندة ومخلان حضرموت وبينهما وبين
 البخور رمال ومن صدآء اليها ثلثون فرسخًا ، فمن صنعاء
 الى حضرموت اثنان وسبعون فرسخًا ومخلان خولان وراخ
 وفيه وادي اليمن ومخلان احور ومخلان للحقل ورمال على
 ستة عشر فرسخًا من صنعاء ومخلان بنى عامر وباب ورداع
 ومخلان رنية ومخلان الشرن ومخلان عشر ومخلان رعين
 ونسغان وكحلان ومخلان صنكان وزبحان ومخلان نافع
 ومعنى ومخلان حجر وبدر واصلة والصيهب ومخلان ابي
 وفيه عدن ومخلان بعدان ويمن ومخلان نباءة ¹ والمزرع
 ومخلان المكارم والاملول ، ومن صنعاء الى ذمار ستة عشر
 فرسخًا ومن ذمار الى سبا وكحلان ثمانية فراع ومن سبا الى
 حجر وبدر عشرون فرسخًا ومن حجر وبدر الى قرية عدن
 وهو مخلان ابي اربعة وعشرون فرسخًا ، فمن صنعاء الى
 عدن ثمانية وستون فرسخًا ، ومخلان السلف والادمر
 ومخلان علان (وبهت) ومخلان الحنة ومخلان السكاسك
 وفي اخر اليمن ، فمن صنعاء الى ذمار ستة عشر فرسخًا
 ومن ذمار الى علو يحصب ثمانية فراع ويحصب مدينة
 ظفار وقصرها وبدارها كانت ملوك اليمن تنزل ومن علو

¹ Ce mot est omis dans A.

يخصب الى السحول ثمانية فراعج ومن السحول الى الثجة
ثمانية واربعون فرسخًا وذات الشمال راجع الى صنعاء
مخلاف عنس مخلاف الزبادى مخلاف المعافر مخلاف بنى
الحجيد مخلاف الركب مخلاف شقب مخلاف الثناجير وفيه
للد قرية حصينة يسكنها آل ذى مناخ ومنها ابن الجون
المنافى من جهر ومخلاف السحول وبني صعب ومخلاف
وحاظة ومخلاف علو يخصب ومخلاف القناعة والوردية
والجهر ومخلاف زبيد وبازآته ساحل غلافقة وساحل المنذب
ومخلاف رمع ومخلاف مقدى ومخلاف الهان وفيه جبلان
من آل ذى سرح ومخلاف الخقلين ومخلاف العرن والاحرون،
ومن صنعاء الى العرن ثمانية فراعج ومن العرن الى الهان
عشرة فراعج ومن الهان الى الجبلان اربعة عشر فرسخًا من
صنعاء الى الجبلان اثنان وثلاثون فرسخًا ومن الجبلان الى
زبيد ورمع اثنا عشر فرسخًا ومخلاف خولان في ظهر صنعاء
ومخلاف حدر وحوشب ومخلاف عك كذابة من سار فيه
هلك ومخلاف بهشاع ومخلاف حراز وهوزن ومخلاف الاخروج
ومجنج ومخلاف حضور ومخلاف مارن وجمالان وفيه مدينة
صيهده ومخلاف ساكن وشبام وبهت انعم والمصانع
ويسكنها آل ذى خوال¹ وهم ولد مغار ومنهم جعفر بن

¹ حوال. A.

عبد الرحمن بن كريب للحوالي ومخلان واطع والمفلك وهو
 بين صنعاء وشبام ومن صنعاء الى شبام ثمانية فراج
 ومخلان الصعدة ومخلان حهاش وملجان ومخلان حكم
 وجازان وموسى والشرجة ومخلان حجور والمغرب ٥
 والسكك بين بصرة وصنعاء تسع واربعون سكة ومن صنعاء
 الى دمار اربع سكك وبين دمار وعدن سبع سكك وبين
 دمار والجند اربع سكك وبين صنعاء ومارب سبع سكك
 وبين مارب وعبدل وهي حضرموت على الابدل تسع سكك ٥
 ووجدنا في ديوان الخراج لبعض العمال على اليمن ان
 جبائتها ستمائة الف دينار وهذا اكثر مما ارتفع منها في
 هذه الدولة وكانت اجمال اليمن في الاسلام مقسومة على
 ثلاثة ولاء ، فوال على الجند ومخاليقها وهو اعظمها ، ووال
 على صنعاء ومخاليقها وهو اوسطها ، ووال على حضرموت
 ومخاليقها وهو ادناها ،

قال اهل اليمن بَنَت الشياطين لذي تبع ملك همدان
 حين تزوج سليمان عليه السلام بلقيس قصورا وابنية
 وكَتَب في حجر سخن بنينا سبا وبنينا سلجن وصرواح ومروح
 وبرمون وبرحاصه واربن وهندة وهندة وقيسوم بغاعة
 وقرى غماط ، بُنِيَ هذا القصر سنة كانت بيوتنا بمصر ، قال

وهب بن منبّه فاذا هو أكثر من ألف سنة وستمائة سنة ٥
 ووجد في قصر لشمر كتاب بالحُميرية هذا ما بناه شمر
 ابن عشرين عيوب¹ سيدة الشمس ، ووجد على باب مدينة
 ظفار مكتوب لمن ملك ظفار ، لفارس الاحرار ، لمن ملك
 ظفار ، لقريش التجار ، لمن ملك ظفار ، لحمير يجاراي
 يرجع الى حمير ، وكانت الخبشة قد غلبت على اليمن فكلها
 منهم اربعة ملوك اثنتين وسبعين سنة ٥

الطريق من مسجد سعد الى البصرة ، الى البارق ثم الى
 الاصلع ثم الى سلمان ثم الى اقرثم الى الاجاربة ثم الى
 عين صيدم ثم الى عين جمل ثم الى البصرة ٥ من البصرة
 الى مكة ، من البصرة الى السبخاية ثم الى الكفيرثم الى
 الرحيد ثم الى السجرثم الى الكفرثم الى ماتومة ثم الى
 ذات العسب ثم الى البسنوعة ثم الى الشمسة ثم الى
 السباح ثم الى العمودية ثم الى القرينين ثم الى رامة ثم
 الى خلفه ثم الى ضربة ثم الى جديلة ثم الى فلجة ثم الى
 الرقيبة ثم الى قنا ثم الى مران ثم الى وجرة ثم الى اوطاس
 ثم الى ذات عرق بتهامة ثم الى بستان بنى عامرثم الى
 مكة ٥ الطريق من اليمامة الى مكة ، من اليمامة الى

¹ Dans A, ce mot se termine par un ن, et présente le groupe بعن.

الجديقة ثم الى السج ثم الى الثانية ثم الى السقي ثم الى
 السد ثم الى الصداة ثم الى سويقة ثم الى القريتين من
 طريق البصرة ثم الى المنازل التي قد مر ذكرها من طريق
 البصرة الى مكة في الطريق من عمان على الساحل الى مكة ،
 من عمان الى فوق ثم الى عوكلان ثم الى ساحل هامة ثم الى
 الشحروي بلاد الكندة ثم الى مخلان كندة ثم الى قرية
 عبد الله بن مذحج ثم الى مخلان حج ثم الى عدن ابين
 ثم الى مغاص اللؤلؤ ثم الى مخلان بنى مجيد ثم الى المنجاة
 ثم الى مخلان الركب ثم الى المنذب ثم الى مخلان زبيد
 ثم الى غلافقة ثم الى مخلان عك ثم الى الجودة ثم الى
 مخلان الحكم ثم الى محم ثم الى مرسى صنكان ثم الى مرسى
 نحلى ثم الى السرير ثم الى عناب ثم الى المرجاب ثم الى
 السعسة ثم الى منزل ثم الى جدّة ثم الى مكة في الطريق
 من خولان ذي محم الى مكة ، من خولان ذي محم الى
 ببشة يقطان ثم الى صنكان ثم الى حلى ثم الى ببشة ثم
 الى قنونا ثم الى الحشة ثم الى درقة ثم الى عليب ثم الى
 نية ثم الى بئر ثم الى يلم ميقات اهل تهامة ثم الى
 ملكان ثم الى مكة في الطريق من مصر الى مكة ، من
 القسطا الى الجب ثم الى البويب ثم الى منزل ابن صدقة
 ثم الى عجرود ثم الى الدمة ثم الى الكرسن ثم الى الحفير ثم

الى منزل..... ثم الى ايلة ثم الى حفا ثم الى مدين ثم
الى الاعرآء ثم الى منزل..... ثم الى أكلابة ثم الى شعب
ثم الى بدآء ثم الى السرحتين ثم الى البيضاء ثم الى
وادی القرى ثم الى الرحيبة ثم الى ذى المروة ثم الى
المدينة ثم الى المنازل التى تقدم ذكرها من المدينة الى
مكة ۞

الطريق من دمشق الى مكة ، من دمشق الى منزل ثم الى
اخر ثم الى ذات المنازل ثم الى ينوع ثم الى تبوك ثم الى
الحينة ثم الى الاقرع ثم الى الحنفية ثم الى وادی القرى
ثم الى الرحيبة ثم الى ذى المروة ثم الى السوبدآء ثم
الى ذى خشب ثم الى المدينة ثم الى المنازل التى تقدم
ذكرها الى مكة ۞ الطريق من البصرة الى اليمامة ، من
البصرة الى منزل..... ثم الى كاظمة ثم الى منزل.....
ثم الى القرعاء ثم الى طخفة ثم الى الصمان ثم الى خمسة
منازل ثم الى سليمة ثم الى السال ثم الى اليمامة ۞ اعراض
اليمامة ۞ حجر وحوود وهى من حجر على يوم وليلة والعرض
وهى واد يشق اليمامة من اعلاها الى اسفلها وفيه قرى
والمنفوحة وتوضع والمقرة والتجارة ووادی الغتار ۞ قرى
البحرين ، لخط القطيف الأورة وهجر والعورق ويلفوبة والمشقر

والزارة وحولية¹ والسابون¹ ودارين والغابة ۞ الطريق من
 اليمامة الى اليمن من اليمامة الى الخروج ثم الى المرح ثم
 الى الصفاء ثم الى بئر الابار ثم الى نجران ثم الى الحى ثم
 الى براقس ثم الى مربع ثم الى المعجرة ثم الى المنازل التى
 تقدم ذكرها ثم في طريق الجادة الى صنعاء ۞ سكك البريد
 في المملكة تسعمائة وثلاثون سكة ونفقات الدواب واثمانها
 وارزاق البريد والفرانيس مائة الف واربعة وخمسون الف
 دينار ومائة دينار واحدة ۞

مسلك التجار اليهود الراذنية الذين يتكلمون بالفارسية
 والرومية والعربية والافرنجية والاندلسية والصقلبية
 يسافرون من المغرب الى المشرق ومن المشرق الى المغرب براً
 وبحراً ويحملون من المغرب للخدم والجوارى والغلمان والديباج
 وجلود الخز والسيوف ويركبون من فرنجة في البحر الغربى
 فيخرجون بالفرما فيحملون تجارتهم على الظهر الى القلزم
 وبينهما خمسة ايام وعشرون فرسخاً ويركبون البحر الشرقى
 من القلزم الى الجاروجدة ثم يمضون الى السند والهند
 والصين فيحملون من الصين المسك² والعود والكافور

¹ B. والسابور.

² A: المسك. Cette copie intervertit souvent l'ordre des lettres. C'est ainsi que, quelques lignes plus bas, elle donne فيسعرهم pour فيعسرهم, qu'il faut lire فيعشرهم.

والدارصيني وغير ذلك مما يحمل من تلك النواحي حتى يرجعوا الى القلزم ثم يحملونه الى الفرما ثم يركبون في البحر الغربي وربما عدلوا بتجارتهم الى القسطنطينية فباعوها وربما صاروا بها الى ملك فرنجية فيبيعونها هناك ، وان شاؤا تحملوا بتجارتهم من فرنجية في البحر الغربي فيخرجون بانطاكية ويسيزون على الارض ثلث مراحل ثم يركبون في الفرات ثم الى بغداد ثم يركبون في دجلة الى الابلّة¹ ومن الابلّة الى عمان والسند والهند والصين كل ذلك متصل بعضه ببعض ، فاما التجار الروسيون وهم جنس من الصقالبة فانهم يحملون جلود الخنزير وجلود الثعالب السود والسيوف من اقصى صقلية الى البحر الرومي فيعشرهم ملك الروم وان شاؤا ساروا في سفن نهر الصقالبة فمروا بخليج مدينة الخزر فيعشرهم صاحبها ثم يصيرون الى بحر جرجان فيخرجون في اتي السواحل احبوا وقطر هذا البحر خمسمائة فرسخ وربما جلدوا تجاراتهم من جرجان على الابل الى بغداد ، فاما مسلكهم في البر فان الخارج منهم يخرج من الاندلس ومن فرنجية فيعبر الى السوس الاقصى فيسير الى طنجة ثم الى افريقية ثم الى

¹ Les deux copies portent اليلة , leçon dont la fausseté est évidente.

مصر ثم الى الرملة ثم الى دمشق ثم الى الكوفة ثم الى بغداد ثم الى البصرة ثم الى الاهواز ثم الى فارس ثم الى كرمان ثم الى السند ثم الى الهند ثم الى الصين ، وربما اخذوا خلف ارمينية في بلاد الصقالبة ثم الى خليج مدينة الخزر ثم في بحر جرجان ثم الى بلخ وما وراء النهر ثم الى الصين ۞

وكان كسرى يُجَبِّ من خمسة وجوه يجب عنه من قَدَم¹ من الشام من هيت ومن قدم من الحجاز واليمن من العذيب ومن قدم من فارس من نيبين ومن قدم من الخزر والآن من الباب والابواب ويكتب اليه بخبرهم ويقومون الى ان يبرز امرة فيهم ۞

۞ قسمة الارض المعمورة على اربعة اقسام ۞

أروى فيه الاندلس والصقالبة والروم وفرنجية وطنجية الى حد مصر ، ولوبية وفيها مصر والقلزم والحبشة والبربر وما والاها ، والبحر الجنوى منها تهامة واليمن والسند والهند والصين ، واسقويا منها ارمينية وخراسان والترك والخزر ، والدنيا قسمة غير هذه القسمة ۞

عجائب الارض ، نار صقلية والاندلس.....

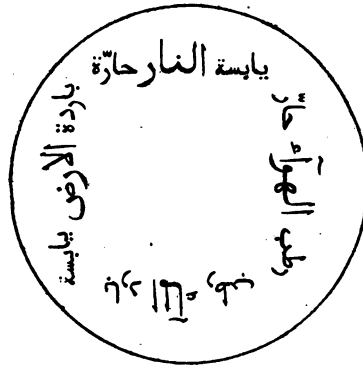
¹ A : partout قورم , nous avons suivi de préférence les leçons de B dans ce paragraphe fort mutilé.

وبالهند نار تشتعل في حجارة ان رام احد ان يحمل منها
شعلة لم تنقد¹ وانه ليس بصقلية النمل الكبار الذي
يسمى فرسان ولا في بلاد قرطبة قردة لكثرة السباع بها ،
وانه في بلاد الروم على بحر الخزر بلاد تدعى المستطلة المطربها
دائم الشتاء والصيف لا يقدر اهلها على دراس زرعهم
وتذريته وانما يجعونها في البيوت في السنبيل ويخرجون
منها بقدر حاجاتهم فيفركونه بالأيدي ثم يطحن ويخبز ،
وفي بلادهم بزا كثيرة ، واهل الحجاز واليمن يمتطرون الصيف
كله ولا يمتطرون في الشتاء فطر صنعاء وما والاها في حزيران
وتموز واب وبعض ايلول ومن الزوال الى المغرب يلقي الرجل
الرجل فيكله ويقول عجل قبل الغيث لانه لا بد من المطر
في هذه الايام ومن العجائب انه وجد في الاندلس عند
فتحها في مدينة الملوك بيت وهو بيت الملوك فوجد فيه
اربعة وعشرون تاجاً عدد ملوكهم لا يدري ما قيمة التاج
منها وعلى كل تاج اسم صاحبه ومبلغ سنيه وكم ملك من
السنين ووجد في هذا البيت مائدة قالوا انها مائدة
سليمان بن داود عليهما السلام وعلى البيت الاخر اربعة
وعشرون قفلاً كلما ملك ملك منهم زاد عليه قفلاً لا يدرون

¹ Il est probable qu'il y a ici une nouvelle lacune.

ما في البيت ، فلما ملك آخر ملوكهم قال لا بدّ لي من ان اعرف ما في هذا البيت وتوهم ان فيه مالا فاجتمعت الاساقفة والشماسة واعظموا ذلك وسألوه ان يأخذ بما فعل الملوك قبله فابى فقالوا له انه ما يخطر على بالك من مال تراه فتكن ندفعه اليك ولا تفحصه فعصاهم وفتح الباب فاذا في البيت تصاوير العرب على خيلهم بعمائمهم وثيابهم وقسيهم ونبلهم وسلاحهم ، فدخلت العرب بلدهم في السنة التي فتح فيها ذلك الباب ۞

وهذه دائرة صورتها للحكّاء على شكل الدنيا واطهروا للعيان ان الله تعالى بلطف تدبيرة جعل بخارج هذه الطبائع الاربع من اطرافها وحواشيتها التي شاكل بعضها بعضا كامتزاج للحر بالحر والبرد بالبرد على ما في هذا الشكل حتى خلق منها هذا العالم مع ما بينهما من التعادى والتضاد ۞



وعليه توكلت

الحمد لله كثيراً

<p>جميع ما في هذا الربع حارّ رطب طبع النار والمرة الصفراء والصيف والينسار المشرق وريحه الصبا وساعاته الرابعة والخامسة والسادسة ومن قوى البدن القوة النفسانية والحيوانية ومن المذاقات المرارة ومن الكواكب المريخ والشمس ومن البروج السرطان والاسد والسنبلة ،</p>	<p>جميع ما في هذا الربع حارّ رطب طبع الهواء والدم والربيع والصبا وله النيم وريحه الجنوب وساعاته الاولى والثانية والثالثة ومن قوى البدن القوة الطبيعية الهاضمة ومن المذاقات الحلاوة ومن الكواكب القمر والزهرة ومن البروج الحمل والثور والجوزاء ،</p>
واليه الرغبة	بالله الاستعانة
<p>جميع ما في هذا الربع بارد رطب طبع طبع الارض والمرة السوداء والحريف والاكتحال والحوى وريحه الشمال وساعاته السابعة والثامنة والتاسعة ومن القوى الماسكة ومن المذاقات القابضة ومن الكواكب زحل ومن البروج الميزان والعقرب والقوس ،</p>	<p>جميع ما في هذا الربع بارد رطب طبع الماء والبلغم والشتاء والكبر والمغرب وريحه الدبور وساعاته العاشرة والحادية عشرة والثانية عشرة ومن المذاقات ما اشبه الماء ومن الكواكب المشتري وعطارد ومن البروج الجدى ولدلو ولحوت ومن القوى الدافعة ،</p>

ومن عجائب البنيان الهرمان بمصر سمك كل واحد منهما¹
 اربعمائة ذراع وها رخام ومرمر والطول اربعمائة ذراع في
 عرض اربعمائة ذراع مكتوب عليها كل عجيب من الطب
 والتعاويذ ومكتوب عليها ايضا من يدعى قوة في ملكه
 فليهدمها فان الهدم ايسر من البناء ، واذا خراج
 الدنيا لا يقوم بهدمها..... وبها رومية.....
 والاسكندرية روى انها بنيت في ثلثمائة سنة وان اهلها
 مكثوا سبعين سنة لا يمشون فيها بالنهار مخافة على ابصارهم
 من شدة بياض حيطانها ، ومنارتها العجيبة على سرطان
 من زجاج في البحر ، وانه كان فيها سوى اهلها ستمائة الف
 يهودى خول لاهلها ، ومنف مدينة فرعون ومقر اقامته
 وجنده بحيرون ، واسطوانتان بعين شمس بارض مصر من
 بقايا الشباطين كانت هناك في رأس كل اسطوانة طوق من
 نحاس يقطر من احدها ماء من تحت الطوق الى نصف
 الاسطوانة لا يجاوز ولا ينقطع قطرة ليلاً ولا نهاراً وموضع
 الاسطوانة اخضر رطب ولا يصل الماء الى الارض وهي من
 بناء هوشهنك ، وقلعة سوق الاهواز وهي قلعة فوق قلعة ،
 ومثلها على بنائها قلعة السوس الاقصى وهي بناء هوشهنك ،
 والروم تقول ما بنى بالبحارة ابهى من كنيسة الرها ولا بنى

¹ منها A.

بالحجارة ابهى من كنيسة حص ، قال ابو القسم وانا اقول ما
بنى بالحص والاجر ابهى من ايوان¹ كسرى بالمداثن
فتهدام بالكوفة ، قال الشاعر

وبنت مجدها اوائل قسطا ن واقوالها ببهرام جور
وبايوانه للخرنق فيهم عرفوا رهد ملكهم والسدير
ولا بنى بالحجارة احكم ولا ابهى من شادروان تسترلانه
بالحجارة ومجده من الحديد وبلاطة من الرصاص ٥

ومن عجائب استكالة المياه جبل باليمن ينبع من قلبه ماء
فيسيل على جانبه وقبل ان يصل الى الارض يحد فيصير
هذا الشب الهان الابيض ،
وواد باذربيجان يجرى مائه ثم يستحيل فيصير صفائح
صخر ،

ومن عجائب طبائع البلدان ، انه من دخل التبت لم
يزل ضاحكا مسرورا من غير سبب يعرفه حتى يخرج
منها ، ومن دخل من المسلمين بلادا في اخر الصين يدعى
سيلا فيها الذهب الكثير استوطنها لطيبها وما يخرج
منها البتة ، ومن اقام بالموصل حولا فيفقد عقله او وجدة
تاقصا ولا يوجد بها احد وجهه احمر²

¹ A et B ابريز.

² Les copies donnent seulement احد وجهه احمر. Après ce mot commence une lacune assez longue.

وللمى بها دأمة قال الجاحظ ان
 جدّة من قوابل الاهواز اخبرته انهن ربما قبلن المولود
 فوجدنه محومًا ، وقد جمعت وقية الاهواز الاناى في
 جبلها الطاعن في منازلها المطل عليها وفي بيوتها العقارب
 للجرارات القتالة والغالية ، وكل طيب يتغير بها بعد شهرين
 وكذلك بانطاكية ، ومن دخل بلاد الرّج فلا بدّ من
 ان يحرب ، ومن اّام الصوم بالمصيصة في الصيف هاجت
 به المّة السوداء وربما جنّ ، ومن سكن البحرين عظم
 طحاله ، قال الشاعر

ومن يسكن البحرين يعظم طحاله

ويحشوها في بطنه وهو جائع

ولهم بسر يقال له الناجى اذا انتبذ وشرب غير عرقه
 الساب حتى يضرها ، ومن مشى بيترب
 وجد عرقًا طيبًا لشيراز من ارض فارس

نغمة طيبة ٥

مقالة للحكاء في الارض ، احسن الارض مخلوقة الرى ولها
 السنّ السريان واحسنها مصنوعة واحسنها¹ مصروفة
 طبرستان واحسنها مستخرجة نيسابور واحسن الارض
 قديمة وحديثة جندى سابور ولهم حسن الاشجار ومرو

¹ مهروفة : A .

ولها الزيتون والماجان والغوطة ولها الواديان ونصيبين
ولها الهرماس والصميرة ولها كحوى الحصنان والبصرة ولها
النهران وبغارس شعب بوان ومستشرق شهرزور ولها من
هاهنا بستان ومن هاهنا بستان والمدائن والسوس وتستتر
وهي بين اربعة اودية دجيل والمسرقان وماهان وبوريان
ونهاوند واصبهان وبلخ ، انزهها واجمعها طيباً وحسناً
مستشرق سمرقند من جبل الصفد ⑤

قال قباد الملك اجود مملكتي فاكهة المدائن وسابور
والراجان والري وناهوند وحلوان وماسبذان ⑤

مخارج الانهار ومصابها ، مخرج جيحون نهر بلخ من
جبال التبت ويمر ببلخ والترمذ وخوارزم حتى يصير الى
بحر جرجان ، ومخرج نهر السند من جبل سغيان وهو
بللمنصورة مصبه في البحر الشرق بعد ان يحمل منه انهار
بلاد الهند ونهر الشاش ، ومخرج الفرات من قاليقلا ويمر
بارض الروم ويحيى الى كنج ويخرج على ميلين من ملطية
ويحيى حتى يبلغ الى سميساط فيحمل من هناك السفن ،
ومخرج دجلة من جبال آمد ويمر بجبال السلسلة
ويستمد من عيون كثيرة من نواحي ارمينية ثم يمر ببلد
ويحمل السفن والاطوان ويستمد من الزابيين والنهران
ويصير في البطائح ثم يصب في دجلة الابلّة ثم يصب في

البحر الشرقى ، ومخرج الرّس نهر ارمينية من قاليقلا ويمرّ
 بأزان ويصب فيه نهر آزان ثم يمرّ بورثان ثم يمرّ بالجمع
 فيجمع هو والكرويينها مدينة البيلقان ويمرّ بالكرو والرس
 اذا اجتماعا فيصبان في دجلة ويصب الزاب الكبير بالحديثة
 ويصب الزاب الصغير بالسّ ، ومخرج النهروان من جبال
 ارمينية ويمرّ بباب طلوى ويسمى هناك مامرا¹ ويستمد
 من القراطيل واذا صار بناحسى سى النهروان ويصب
 في دجلة اسفل من جبل ، ومخرج الخابور من رأس عين
 ويستمد من الهرماس ويصب في الفرات بقرقيسيا ، ومخرج
 البلخ من عين الذهبانية من ارض حرّان ويصب في
 الفرات اسفل من الرقة ، ومخرج الهرماس من طور عبيد
 ويصب في الخابور ، ومخرج الثرثار من الهرماس ويمرّ بالحضر
 ويصب في دجلة ، ومخرج نيل مصر من جبل القرو ويصب
 في بحر² خلف خط الاستواء بطيف بارض النوبة ويجىء
 الى مصر فيصب بعضه بدمياط في البحر الرومى وبشق
 باقيه الفسطاط حتى يصير في البحر الرومى ، ومخرج دجيل
 الاهواز من ارض اصبهان ويصب في البحر الشرقى ، ومخرج
 نهر جندى سابور من اقصى اصبهان ثم يصب في دجيل

¹ Tout ce paragraphe est mutilé et incomplet.

² فى نحو : B .

الاهواز ، ونهر السوس من الزيتون ويصبّ في دجيل الاهواز
 والمسرقان هو يحمل من شاذروان تستر ويصبّ في البحر
 الشرق ، ومخرج زندروذ وادي اصبهان منها ويسقى
 رسائيقها وهي سبعة عشر رستاقاً ثم يغور في رمل اخرها
 ثم يخرج بكرمان على ستنين فرسخاً فيسقى ارض كرمان ثم
 يصبّ في البحر الشرق ، ومخرج سيحان نهر ادنة من بلاد
 الروم ويصبّ في البحر الشامي ، ومخرج جيحان نهر
 المصبصة من بلاد الروم ويصبّ في البحر الشامي ، ومخرج
 الاردن نهر انطاكية من ارض دمشق مما يلي طريق البربر
 وهو يخرج من الجنوب يصبّ في البحر الرومي ، ومخرج نهر
 دمشق من ذلك الموضع ويسمى الغوطة ويصبّ في بحيرة
 دمشق ۞

ومن عجائب الجبال ۞ جبل العرج الذي بين المدينة
 ومكة يمضي الى الشام حتى يتصل بلبنان من حصن وعصى
 فيتصل بجبل انطاكية والمصبصة ويسمى هناك الكلام ثم
 يتصل بجبال ملطية وسميساط واليقلا الى بحر الفرج وفيه
 الباب والابواب ۞ ثم
 تم الكتاب والحمد لله كثيراً وصلى الله على رسوله وآله
 وسلم تسليماً¹ ۞

¹ Ici finit la copie B. Ce qui suit appartient à la copie A seulement.

وكان الفراغ من نسخة عشية يوم الخميس الثاني من شهر
رجب المبارك سنة ثلثين وستمائة غفر الله لمن قرأ فيه
ودعا لاتبه بالتوبة والمغفرة آمين يا رب العالمين ، ،

ESSAIS
SUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE
DE LA TURQUIE,

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ORIGINAUX.

PAR M. BELIN,

SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE DE L'EMPEREUR À CONSTANTINOPLE.

-(SUITE ET FIN.)

SULTAN SELIM III.

Ce monarque monta sur le trône le 11 redjeb 1203 (7 avril 1789). L'état du trésor ne permettait pas de songer aux *bakhchichi-djulous*; les *mévadjib* même n'étaient pas payés; tout ce qu'on put faire pour ménager l'esprit des milices, ce fut de leur distribuer un *qyst*, le 15 ramazan¹. Résolu, malgré les obstacles, à déraciner les abus contre lesquels tant d'efforts, et en particulier ceux de son père, avaient échoué, sultan Sélim écrivait au qaïmmaqâm, en réponse aux plaintes que provoquaient ses réformes : « Vous connaissez tous les charges de l'État; quant à moi, je suis prêt à me contenter seulement de pain pour ma table. A tout ce que je fais, on s'écrie : « Il agit

¹ Djeddet, 246, 247.

« comme son père ! » Mais, pour Dieu ! le pays s'en va ; encore un peu, et on ne pourra plus le sauver ; je vous parle sincèrement , agissez de même ¹. » Quoi qu'il en soit , le sultan ayant donné l'ordre d'augmenter de dix hommes le chiffre de chaque orta de *topdjis*, et de prélever leur solde sur les *mahloul*, on plaça sous ses yeux des rôles complets, ajoutant qu'il n'y avait pas de *vacances*, qu'il faudrait attendre vingt à trente ans pour arriver, par les *vacances*, à l'inscription du nombre d'hommes indiqué. « Que signifie cela ? » répliquait le sultan ; en tout et partout, on me cache la vérité ; deux de mes barbiers me confessent qu'ils sont porteurs d'*èçâmè* de *topdjis*, et pourtant, si je demande des hommes pour l'armée, on me dit qu'il n'y a pas de soldats ; si j'ordonne des levées, on me répond que le trésor est sans argent ; si je veux remédier aux abus, on m'objecte que le temps n'est pas favorable. Je ne veux dépouiller personne ; mais j'entends que les *mahloul* soient donnés à qui de droit ; si cela est injuste, qu'on s'y refuse ; mais Dieu punira tout ami de la vérité qui ne lui prêterait pas son concours. Voilà, voilà comment périssent les empires ! » Au reste, voyant que la réforme ne pourrait être que l'œuvre du temps seul, et que, dans cet état de complet dénûment, l'armée ne pouvait marcher en avant, le sultan se borna à la défense des places ². D'ailleurs, le pays n'était pas épuisé simplement par la continuation des hostilités, mais il l'était

¹ Djeddet, 265. Cf. plus haut, année 1063.

² *Id.* IV, 266.

par les taxes de guerre levées en double et en triple, à leur profit, par les aïans, qâdis, nâïbs et autres agents de l'autorité. De plus, quand un vizir était nommé au gouvernement d'une province, il avait, en sus du *djâizé* officiel, à faire des cadeaux au grand vizir et à d'autres personnages; et si l'*éiâlet* était important, il devait payer une certaine somme au zarb-khânè. En outre, les vâlis étant changés deux ou trois fois par an, et passant de Roumèlie en Anatolie et *vice versa*, ils avaient à supporter des frais de voyage considérables, de sorte que toutes leurs préoccupations n'avaient d'autre objet que de rentrer dans leurs débours. Les sièges des qâdis et des nâïbs étaient souillés par la corruption ou l'ignorance. D'autre part, les titulaires de ziâmet, timâr et *mouqâtéa*, et les *mutévellîs* de vaqouf étant criblés de dettes, vendaient leurs revenus aux *sarrâfs*, moyennant bonne somme, et par avance¹; ceux-ci, à leur tour, les réaffirmaient à des tiers, en ajoutant au prix de vente celui qu'ils avaient déjà payé aux premiers vendeurs. Sûrs d'un puissant appui, ces sarrâfs assuraient l'impunité aux sous-fermiers, et, en récompense de leur zèle à satisfaire leur cupidité, ils leur promettaient, pour l'année suivante, des *iltizâm* plus productifs encore; de la sorte, tel *mouqâtéa* qui avait été affermé vingt ans auparavant au prix de 5,000 ghourouch, était monté successivement jusqu'à 25,000². Le

¹ صرافلره طولغون بدللر ايله الزام ايدوب.

² Djevdet, IV, 269.

djizîè était perçu même des enfants au berceau ¹, et les *moubdîéadjîs* rançonnaient le paysan par toutes sortes d'avanies; aussi, dans le khatt adressé au qaïmmaqâm, le sultan s'écrie : « Aucune vexation, aucune avanie n'a été omise par les agents de l'autorité; Dieu nous en demandera compte un jour à tous; qu'aurons-nous à répondre? Vous vous concerterez avec le cheïkh-ul-islam et les grands de l'empire pour mettre fin aux abus; je veux qu'on dise la vérité tout entière. » En exécution de ce firman, dont je ne rapporte pas ici toutes les sévères dispositions, de nombreux medjlis furent tenus pour rechercher les améliorations réclamées par le prince; et, finalement, un conseil général eut lieu, au kiosque d'Erivan, sous la présidence du sultan, le 20 chabân 1203 (avril 1789), et devant servir, en quelque sorte, de préliminaire aux réformes qu'il mûrissait ². Cette assemblée générale fut suivie d'autres réunions tenues chez le cheïkh-ul-islam, où l'on discuta les réformes à introduire dans les différentes branches de l'administration. On reparla, sans résultat, de l'emprunt de 15,000 bourses à contracter en Hollande, et l'on songea à solliciter un prêt du gouvernement espagnol; mais l'un et l'autre projet furent abandonnés, aussi bien que celui d'un emprunt au Maroc ou dans les régences d'Alger et de Tunis. « De quelque côté qu'on se tournât, dit l'historiographe, on recevait de belles réponses, mais point d'argent ³.

¹ Voy. mon *Étude sur la propriété*, n° 93.

² Djeddet, IV, 271. — ³ *Id.* p. 278.

Aussi, en désespoir de cause, et pressé par la Suède, qui réclamait le paiement de son subside¹, le gouvernement dut recourir aux moyens employés sous le dernier règne : la fonte des vases d'or et d'argent et l'altération de la monnaie. Gardant pour son usage uniquement le strict nécessaire, le sultan envoya au zarb-khânè tous les ustensiles d'or et d'argent de sa maison ; les sultanes et les grands de l'État suivirent cet exemple, ainsi que les gouverneurs des provinces ; et le cheikh-ul-islam interdit l'usage légal de tous les objets précieux, tels que selles, housses brodées, etc. à l'exception du cachet et des armes. Les matières d'or et d'argent, arrivant ainsi de tous côtés, furent converties en numéraire, et donnèrent au trésor, au commencement de 1204 (septembre 1789), une aisance artificielle.

Les hostilités avaient recommencé avec la Russie vers la fin de 1203, et l'année suivante, malgré ses efforts énergiques, le sultan éprouva des échecs et fit des pertes graves durant l'hivernage de l'armée à Choumla².

1204 (1789-90). La flotte devait reprendre la mer au printemps ; mais elle était aussi dépourvue d'hommes que de fonds ; et, comme les recrues étaient insuffisantes, un décret impérial, des pre-

¹ Le mode de paiement de ce subside, fixé à la somme totale de 20,000 bourses, avait été arrêté dans un *sened*, signé à Beïcos, le 18 chaoual 1203 = 11 temmouz 1789. (Djevdet, IV, 288.)

² C'est dans le récit de cette malheureuse campagne que notre auteur emploie, pour la première fois, l'expression *bâchi-bozouq* « troupes irrégulières. » (Djevdet, loc. cit., 320.)

miers jours de ramazan, enjoignit aux fonctionnaires du *bîroun* et de l'*endêroun*¹ de fournir, chacun selon sa position, cinq à dix hommes équipés, et de les envoyer au capitán-pacha; les ulémas seuls, prétextant leur pauvreté, ne donnèrent pas leur contingent². Déjà, du temps de sultan Abdulhamid, quand ce prince donna l'ordre à ses sujets de porter et de vendre à l'hôtel des monnaies, à raison de 10 paras la drame, tous leurs objets superflus d'or et d'argent, les ulémas s'étaient abstenus de fournir une seule drame; et ils avaient agi de même, sous le règne de Sélim, lorsque, l'année précédente, ce prince avait dû recourir à la même mesure. Non contents de cette abstention, les ulémas, par leurs propos, excitaient encore à la haine et au mépris du gouvernement. Aussi, cédant à son indignation, le sultan, dans un *khatt* au qaïmmaqâm, s'exprime ainsi : « Chacun sait qu'à mon avènement le zarb-khânè n'avait en capital que 2,000 bourses; les *khaznè* de l'*endêroun* et du *harèmi-humâïoun* ne contenaient pas plus de 150 bourses, et le *khaznè* du *mîri* n'en avait pas une seule; nous avons la guerre avec la Russie et l'Allemagne; le pays était dépourvu d'argent, quand il lui aurait fallu d'immenses ressources pour lutter contre de si puissants ennemis. Après de longues délibérations, sanctionnées par fetva du cheïkh-ul-islam, j'ai décrété l'envoi au

¹ *Endêroun-ou-bîroun-ridjâli* « tous les fonctionnaires. » (*Usci-Zafer*, 75.)

² *Djevdet*, IV, 369.

zarb-khânè de tous les objets d'or et d'argent, défendus, d'ailleurs, par la religion; et voici que certains ulémas et *ridjâl*, égoïstes et impies, blâment ma conduite et tiennent des discours malveillants et séditieux; ce n'est pourtant pas moi qui ai commencé la guerre; je n'ai fait que la continuer, de leur propre consentement. Au reste, il n'y avait guère en caisse, je l'ai dit, que 2,000 bourses; et, depuis mon avènement jusqu'à zilhidjè, le zarb-khânè seul, d'après les relevés que j'en ai fait dresser, a fourni plus de 25,000 bourses pour les frais de la guerre. Certes, ce ne sont pas mes détracteurs qui ont donné cette somme; elle m'est venue de Dieu; la religion et l'État n'ont nul besoin de leur concours; je ne leur demande que du silence, et je saurai punir les perturbateurs du repos public¹. »

Le sultan faisait des efforts inimaginables pour pourvoir aux besoins pécuniaires de l'armée²; mais la victoire lui était infidèle, et chaque jour lui apportait, pour ainsi dire, la nouvelle d'un nouveau revers jusqu'à la chute de Matchin³; après quoi, la paix fut signée avec l'Allemagne, à Sistov, le 12 zilhidjè 1205 (juillet 1791⁴). L'échange d'un *sened*, contenant les bases de la paix entre la Porte et la Russie, avait eu lieu à Galatz, le 10 du même mois⁵.

1206 (1791-92). Les récentes mutineries des

¹ Djevdet, IV, 372.

² *Id.* p. 392.

³ *Id.* p. 471.

⁴ On en trouve le texte dans Djevdet, V, 387.

⁵ Djevdet, IV, 511.

suvarî-odjaqlary, c'est-à-dire des sipâh, des silihtar et des quatre beuluks, pendant la dernière guerre; la désorganisation complète de cette milice figurant sur les rôles pour 12,000 hommes, tandis qu'elle n'en avait que 2,000 d'effectif, la plupart des *êçâmè* ayant passé dans les mains des kiâtibs et des tchâouchs, et étant dits, pour ce motif, *qapoulou-êçâmè*; l'inobservance du règlement, devenu lettre morte; le *richvet* faisant loi; les quatre cinquièmes de la solde des garnisons frontières gaspillés dans la capitale, le cinquième seul parvenant à destination, ou mieux à des individus ayant le nom de militaires, mais dont la seule et unique pensée était de s'enrichir, et nullement de courir sus à l'ennemi : toutes ces circonstances démontraient l'urgence d'une réforme radicale de l'armée; il en était de même pour la magistrature; le même mal appelait le même remède ¹.

Du reste, si l'interruption momentanée des hostilités avait allégé les charges publiques, les besoins présents et surtout éventuels du trésor nécessitaient la création de nouvelles ressources; et, entre autres mesures, on rétablit le droit de *zidjriè*, déjà imposé du temps de Mourad III, sur le vin et les spiritueux ². En outre, comme le prix des denrées, devenu excessif pendant la guerre, n'avait pu reprendre de suite son niveau; et, d'autre part, comme la monnaie, frappée à cette époque à un cinquième

¹ Djevdet, V, 74 et suiv.

² *Id.* p. 92.

de surélévation, était un obstacle à ce que l'équilibre s'établît, on ne vit pas d'autre moyen de faire diminuer la cherté qu'en créant une abondance relative par le recensement de la ville et par le renvoi, dans leurs foyers, comme jadis, de tous les étrangers¹.

Débarassé des préoccupations de la guerre, sultan Sélim porta toute son activité sur la réorganisation intérieure du pays, le but constant de ses pensées; et, tour à tour, le costume, l'armée de terre et de mer et la magistrature furent l'objet de règlements organiques importants.

Les forces militaires de la Turquie se divisaient en deux catégories principales :

1° Armée de terre, *qapou-qolou* ou *qapou-khalqy*², milice soldée et casernée, d'un effectif commun de 40 à 50,000 hommes; *sipâhi* ou timariotes « cavalerie feudataire des *éidlets*, » s'élevant à 200,000 hommes environ;

2° Armée de mer, *terçânè-khalqy* ou *azeb*, milice soldée de l'amirauté, d'un effectif de 2,500 hommes environ; marine feudataire ou timariote : 10,000 hommes environ.

Les *qapou-qolou* se composaient d'infanterie (janissaires et autres corps à pied) et de cavalerie (les six beuluks).

Tous célibataires, les janissaires recevaient, en cas d'infirmité, un *uloufè* de retraite, et pouvaient alors se marier. En temps de paix, il y avait *qapou*

¹ Djevdet, p. 108.

² Voyez ci-dessus, chap. IV.

tous les sept ans, c'est-à-dire qu'on faisait, sur le defter, le recensement du personnel, et qu'on comblait les vides par un nombre égal d'hommes, pris parmi les *adjémi-oghlan*. Le même système était pratiqué pour les *djèbedjis* et *topdjis*. Les *adjémi-oghlan* étaient des enfants recueillis par le *devchirmè* dans leur jeune âge; on leur enseignait la langue turque et l'islamisme; après un certain temps passé dans leurs casernes, ceux qui en étaient jugés dignes étaient placés dans l'*endérouni-humâïoun*, les autres incorporés dans les *odjaq*¹. Le *devchirmè* se pratiquait seulement sur les Bosniaques, les Bulgares et les Arméniens²; les fils de janissaires pouvaient être admis et élevés dans les casernes des *adjémi-oghlan* et suivre la même carrière³.

Les six beuluks avaient aussi un *qapou* septennal; ils se recrutaient seulement parmi les plus anciens agas de l'*endérouni-humâïoun*, et parmi les plus braves des *odjaq* d'infanterie⁴.

La partie feudataire de l'armée, dite aussi *ēīdlāt-açâkiri*⁵ et *ēīâletlu-açâkir*⁶, se composait d'hommes qui, jouissant, de père en fils, du *dirlik* « pension » du souverain, sur telle partie plus ou moins étendue du territoire, dite *ziâmet* et *timâr*, constituaient une

¹ سائری اوجاقلره تعجیح اولنوب

² Voyez ci-dessus, année 1115.

³ Voyez ci-dessus, année 1065.

⁴ Djevdet, V, 189 et suiv.

⁵ *Id.* p. 276.

⁶ *Id.* p. 277.

sorte de noblesse féodale dans la nation, se groupant sous le drapeau de leurs bannerets respectifs (*sandjaq-beï*), et ceux-ci sous le drapeau du beïler-beï ou *bâch-bogh* « commandant en chef. » Aux plus braves, on accordait un *téraqqy* d'un aqтчè sur dix de revenu, quand ils s'étaient distingués au combat; les promotions étaient faites sur la présentation de l'alai-beï, chargé du maintien des règlements organiques, et les vacances (*mahloal*) étaient données aux plus dignes, par *bérat* de la Porte, sur *tezkèrè* du beïler-beï¹. Les *ziâmet* et *timâr* ne pouvaient être donnés en *arpalyq* et en *pachmaqlyq*².

Dans la même catégorie, les *iurukân* et les *mu-cellem* de Roumélie devaient fournir un contingent, si les hostilités avaient lieu en Anatolie et *vice versa*; les *piâddégân* d'Anatolie étaient destinés aux travaux de *corvée* de l'armée. Enfin, on comptait encore les *âqyndji* et les *gueunullu*, chargés de faire des incursions sur le territoire ennemi, service qui incombait plus tard aux Tatars³. Les garnisons des places fortes se composaient de troupes régulières et indigènes⁴. Ces institutions, si puissantes dans l'origine, mais depuis viciées et désorganisées, n'existant plus que de nom, et ne pouvant opposer aux armées

¹ Djevdet, p. 215. (Voir mon *Étude sur la propriété*, n° 295 et suiv.)

² Nous avons donné plus haut (année 1159) la définition de l'*arpalyq*; le *pachmaqlyq* était une concession, au-dessous de 20,000 aqтчè, donnée en dotation (*médach*) aux *khasséki-qâdîn*, sur les *khâs* impériaux. (Djevdet, V, 292.)

³ Djevdet, V, 205.

⁴ *بيرلو موظف مستحق عسكر* Id. p. 199.

modernes qu'un ramassis d'hommes incapables de leur résister¹, démontraient la nécessité de mettre à exécution les plans réformateurs (*nizâmi-djédid*) conçus et essayés par sultan Moustafa, père de Sélim.

La marine feudataire se composait aussi des sandjaq compris dans l'*éïdlet* du capitan-pacha². Plus tard, de nouveaux livas furent ajoutés à cette circonscription, et l'on inscrivit au *déria-qalémi* « bureau des fiefs maritimes » les odjaq des *iaïa* et des *mucellem* d'Anatolie. Il se forma ainsi diverses escadres (*qol, qol*); de sorte qu'en sus des navires de l'État (*miri*), la marine ottomane comptait encore quarante à cinquante voiles feudataires. Ultérieurement, on voulut réunir en odjaq les soldats de marine (*lévend*) tirés de ces sandjaq; mais l'indiscipline de ce corps força sultan Abdulhamid à le dissoudre et à en supprimer même le nom. Sultan Sélim réforma entièrement ce système, et promulgua une loi réglant le classement des navires de la flotte, l'avancement du personnel, l'élévation de la solde annuelle³, vu la dépréciation du ghourouch, l'ad-

¹ بو مقوله درنتی عسکر ایسه عساکر منتظمه قوشونده
بر ایشه یرامیه جغندن (Djevdet, V, 198, 210.)

² Cet éialet était composé des sandjaq ou liva suivants: Gallipoli, chef-lieu; Négrepont, Lépante, Metelin, Sighadjyq, Qodja-Ili, Qarly-Ili, Rhodes, Bigha; et, en Morée, Misistra, Chio, Naxie et Mehdiè. Chaque *mutéparrif* « titulaire » de liva portait le titre de *déria-beti*, et allait rallier le pavillon du contre-amiral avec le nombre de navires lui afférant. (Djevdet, V, p. 111, et Aïni-Ali, édition de S. Exc. Ahmed-Véfyq-Efendi.)

³ *Sâliânè*. (Djevdet, V, 169, 225.)

ministration du matériel, et enfin les conditions d'admission¹.

Le corps des ulémas, chargé à la fois de l'enseignement et de la justice, appela aussi l'attention de l'auguste réformateur. Il fit procéder, le 3 zilqyde, à un examen général des titulaires actuels de *roouci-tedris* « diplômes de professorat, » lequel eut pour résultat de laisser ces diplômes entre les mains seulement de qui en était digne. Le *muderrislik* conduit au *mevlévîet* et au *qâzi-askerlik*, et l'on parvient à ce premier grade par le *mulâzémet* « suppléance, » lequel s'obtient après un certain stage dans les *medrècè*, en qualité de *dânichmend*; le *tâlib* « élève, » postulant à ce dernier titre, reçoit les leçons² d'un professeur du degré *khâridj*; il est adressé ensuite à un second professeur, puis à un troisième, et, après avoir passé en qualité de *dânichmend* par les degrés *khâridj*, *dâkhil* et *sahn*, il devient *malâzim*, son tour venu, et son nom est inscrit sur le *rouznamtchèi-humâioun*. Le *malâzim* qui établit ses droits au titre de *munîâzul-aqrân vè-qydvêtul-ulémâil-muḥaggyqyn*³ reçoit d'abord d'un professeur *khâridj* le diplôme de professeur; puis, avançant hiérarchiquement, il devient *muderris* des rangs *dâkhil* et *sahn*; ceux qui ne peuvent atteindre ce degré passent dans la magistra-

¹ Djévdet, p. 169. (Voyez, sur la technologie maritime ottomane, Djévdet, p. 134 et suiv.)

² محروك اولوب.

³ Voyez mon *Idjâzè* « diplôme de licence pour le professorat, » Journ. as. mai-juin 1855, p. 548.

ture (*qázilyq*). Autrefois les simples *dánichmend* du *sahni-cémán* « des huit medrècè de la mosquée de Fâtih » étaient tous des ulémas distingués, dont les plus anciens, dits *mou'id* « répétiteurs, » étaient chargés d'une *tétimmè-medrècèci* « chaire complémentaire ¹, » où ils professaient avec distinction ; mais la désorganisation et la démoralisation de ce corps éminent, et jusqu'alors respecté, datent, dit notre auteur, de l'an 1000 (1592) ²; et elles n'ont cessé d'aller, depuis, en croissant. Aussi, sans compter sur une réforme radicale et complète, le gouvernement prit une série de dispositions relatives à l'admission, à l'avancement et à la rémunération des emplois, dans l'espoir d'obtenir, avec le temps, des améliorations réelles ³.

1207 (1792-93). A l'effet de pourvoir aux dépenses du nouveau régime, il avait été décrété ⁴ que les *mahloulât* de certains *mouqâtea* ne seraient plus vendus, mais administrés directement en *ilti-zâm* par la direction de l'hôtel des monnaies. On voulait étendre l'application de ce système; mais comme la plupart des hauts fonctionnaires (*ridjâl*) n'avaient d'autre revenu que celui des *mouqâtea*, on ne put adopter d'une manière générale cette modalité qui les aurait privés de leurs moyens d'exis-

¹ Djevdet, V, 172 et suiv. (Conf. Hammer, VI, 244.)

² Conf. Qoutchi-Beï, chap. v.

³ Djevdet, V, 179, d'après le *laïha* de Tataridjiq-Abdullah-Efendi, *sadr* de Roumélie.

⁴ نظام اتخاذ اولنديجي Djevdet, V, 269.

tence, et l'on se borna à décréter que les *mahloulât* des *mouqâtéa* d'un revenu excédant 10 bourses seraient seuls retenus et administrés en *iltizâm* par le zarbkhânè. Du reste, cette année 1207 vit successivement paraître la réorganisation des *ziâmet* et *timâr*, l'augmentation du corps des officiers de marine, l'élévation de leur solde, la construction de plusieurs navires de guerre, parmi lesquels le vaisseau impérial (*takht-séfinéci*) dit *Açâri-Nousret* « le Victorieux ¹, » la réforme du corps des bombardiers et mineurs, la formation de l'infanterie régulière ²; puis enfin, pour subvenir à toutes ces dépenses, évaluées à 20,000 bourses par an, et que le budget ordinaire ne pouvait couvrir, la création d'un nouveau fonds dit *irâdi-djédid*, et, le 13 redjeb, celle d'une administration centrale, placée sous la direction d'un haut fonctionnaire, réunissant entre ses mains les charges de *defterdâri-chiqqy-çâni*, de *nâzir* de l'infanterie régulière ³ et de *defterdâr* de l'*irâdi-djédid*. Le capital destiné à cette administration se composait :

1° Des *mouqâtéa* des *dériâ-ziâmet* et *timâr*, affectés, avant le *nizâm*, à l'amirauté;

2° Des droits sur le coton, des *mouqâtéa* perçus directement par le *mîri*, à partir de 1208, et des *eshâmi-mahloulè*, à compter de la date du *nizâm*;

¹ Djeddet, V, 279.

² Voyez le *qânoun* de ce nouveau corps, édicté seulement le 1^{er} zilhidjè 1210. (Djeddet, V, 449 et suiv.)

³ تعلیمو عسکر نظارتی. *Id.* p. 275.

3° Des khoumbaradji-timâri, ainsi que des *mouqâtéa* et *eshâm* du mîri et du haréméïn d'un revenu au delà de 10 bourses, et qui, selon le *nizâm*, devaient être retenus par le mîri¹;

4° Du produit du *zidjriè*, depuis son établissement;

5° Enfin, prenant les attributions du *mevqoufât*, cette administration devait encaisser, jusqu'en mars suivant, le revenu des *ziâmet* et *timâr* devenus *mah-koul* par le décès du titulaire avant la moisson².

La comptabilité de ces fonds, déposés dans le *khaznèi-irâdi-djédid*, établi au *qapou-aracy*, devait être présentée au sultan; l'excédant des recettes sur les dépenses, déposé dans un bâtiment spécial, au *zarb-khânè*, devait venir en aide aux dépenses du *mîri-khaznècy*, ordonnancées par *khatti-humâïoun*, avec indication de la nature, de la quantité et du lieu de la dépense³. Le 15 du même mois, l'odjaq des *topdjis*, et, le 1^{er} ramazan, celui des *arabadjis* furent réunis à ce ministère⁴.

D'autre part, convaincu que l'altération de la monnaie portait une atteinte grave au crédit de l'État, sultan Sélim voulut encore diriger ses réformes sur ce point important; de nombreux *medjlis* eurent lieu, dans ce but, chez le *cheïkh-ul-islam*; mais certain personnage, trop intéressé au maintien du *statu*

¹ Voyez ci-dessus, année 1207.

² Djevdet, V, 277. (Conf. ci-dessus, chapitre IV, Budget d'Eioubi-Efendi.)

³ Djevdet, 268, 276.

⁴ *Id.* 277, 442.

quo, parvint à influencer l'entourage du prince, et il fut décidé, non-seulement de continuer à frapper des *ikilik*, mais encore d'introduire une nouvelle monnaie du même genre, le *īazlak*¹.

1208 (1793). Au mois de rebi-ewel fut aboli le monopole de l'approvisionnement de l'armée pour les céréales, concentré jusqu'alors dans les mains des *moubâtîadjî*; et l'on créa, sous le nom de *zakhîrè-nazârètî* « ministère des subsistances », un département spécial, à la tête duquel fut placé le *defterdârî-chiqqy-sâlis*, chargé des approvisionnements et aussi de la protection des intérêts du commerce². De cette époque date encore l'établissement de l'impôt dit *resmî-îapaq* « droit sur les laines », s'élevant à un para par mouton; la perception en fut attribuée aux agents³ de la defterdarie de l'*irâdî-djédîd*. C'est également au même temps que, dans un esprit d'économie, on supprima les *taîn* affectés précédemment à l'entretien des ambassadeurs étrangers, durant leur séjour sur le territoire ottoman⁴.

¹ نهایت ایکیلکریک ابقاسنه ومجددا بیوزلک قطعنه قرار
ویرلشد. Djevdet, p. 291.

² Djevdet, V, 315.

³ *Oummâl*. Mirkhond (*Vie de Djengouiz*, p. 157 et 160) emploie ce mot dans le sens d'agents du souverain et comme synonyme de *hak-kidm*; l'acception est ici tout autre.

⁴ Djevdet, 349. (Cf. mon *Étude sur la propriété*, n° 259; Rycaut, I, 190). Des charges du même genre pesaient également, en France, sur les alleux. (Guizot, *Essais sur l'hist. de France*, p. 84.)
ایلمیان désigne aussi bien les envoyés des souverains étrangers que ceux des princes tributaires. (Naima, II, 386; Izzi, 66 v°;

Ici se termine la série des historiographes; privé désormais de ce précieux secours, ce sera à l'aide de notes tirées de documents publics ou officiels que je conduirai rapidement cette esquisse jusqu'à nos jours.

S 9. 1223-1279. — SUPPRESSION COMPLÈTE DES ANCIENNES MILICES; MONNAIES *OBSIDIONALES* ET *FIDUCIAIRES*; TANZIMÂT; PAPIER-MONNAIE; NOUVEAU SYSTÈME DE MONNAYAGE DE BONNES MONNAIES D'OR ET D'ARGENT; EMPRUNTS À L'EXTÉRIEUR; KHATTI-HUMAÏOUN DE 1856; RETRAIT DU *QAÏMÈ*; PUBLICATION DU BUDGET DE L'ÉTAT; ÉQUILIBRE; EXCÉDANT.

SULTAN MAHMOUD.

Ce prince succéda, le 28 juillet 1808 (1223), à son frère, Moustafa IV, dont le passage sur le trône fut d'une année seulement. A peine en possession du pouvoir, sultan Mahmoud voulut continuer l'œuvre des réformes; mais le soulèvement des milices l'arrêta bientôt; les janissaires incendièrent les casernes du *nizâmi-djédid* « nouvelles troupes, » et vinrent ensuite protester de leur fidélité aux pieds du souverain. Celui-ci, qui, aux qualités de sultan Sélim, joignait aussi celle de savoir se maîtriser, dissimula sa colère, et, cédant en apparence au vœu des milices, il renvoya à des temps plus propices

conf. ci-dessus, chap. IV, budget; et chap. V, année 1131 et 1208.) Il semble résulter de certains passages des *Négociations* que ces rations étaient considérées, dans l'origine, comme une compensation des présents diplomatiques apportés aux sultans par les ambassadeurs étrangers, et *vice versa*. (*Négociations*, II, 684; III, 568, IV, 98, 755.)

l'exécution irrévocable de ses desseins. En effet, la suppression de fait et de nom de l'odjak des janissaires eut lieu, par firman du 11 zilqyde 1241 (15 juin 1826)¹; et l'armée ottomane, en mémoire peut-être de la victoire remportée sur les milices par les troupes régulières², reçut le nom de *mouallam-açâkiri-mansouriè-mouhammédîè*³. La suppression des six beuluks, qui, d'ailleurs, n'existaient plus que de nom depuis longtemps, suivit de près celle des janissaires⁴. A la suite de cette violente secousse, sultan Mahmoud s'occupa de régler ses rapports avec l'Europe; des négociations furent ouvertes avec l'Angleterre et la Russie; les premières aboutirent au traité de paix du 5 janvier 1809; les secondes ne furent pas aussi heureuses, et les hostilités continuèrent. C'est pour suppléer à la pénurie du Trésor, et pour subvenir aux exigences de cette campagne, que fut frappé, l'an III du règne (1225 — 1810), le *bechlik*⁵ ou pièce de 200 paras, égale de poids à l'ancien *ikilik*, mais dont la valeur intrinsèque, en piastres *médjidiè*, était de 18 piastres 8 paras, tandis qu'elle aurait dû être de 26 piastres $\frac{1}{2}$. Pour ce motif, ce *bechlik* fut dénommé *djihâdiè*, « monnaie de guerre, obsidio-

¹ Voyez le texte dans l'*Usci-zafer*, p. 111; traduit en français par M. Caussin de Perceval.

² *Id.* p. 108.

³ *Id.* p. 115; « armée régulière impériale. »

⁴ *Id.* p. 249.

⁵ Fraehn a donné la description de cette pièce (*Recensio*, p. 523), dont Marsden a reproduit le dessin (Tome I, pl. XXVII, n° 510). Voir aussi le *Tarif officiel* de l'hôtel des monnaies. Cette monnaie est connue, dans le commerce, sous le nom de « vieux bechlik. »

nale. » Les événements qui se déroulèrent de 1810 à 1828, loin d'améliorer l'état des finances, ne firent que l'aggraver, et sultan Mahmoud, n'ayant pas d'autre ressource, dut encore se résoudre à lever un nouvel impôt sur le pays même, par une altération plus considérable de la monnaie de billon, qui ne laissait à celle-ci qu'une valeur purement nominale. Un nouveau *bechlik* fut émis avec ses divisionnaires¹, dits *iuzluk*, *ürmilik* et *onlouq*, pièces de 100, 20 et 10 paras. Le vieux *bechlik*, d'un module un peu plus grand que le nouveau, portait pour *différend* un cordon autour de l'inscription et du *toughra*; sur le nouveau, ce cordon ou chaîne (*zindjir*) est remplacé par deux croissants concentriques, réunis, à la partie inférieure, par un nœud de ruban. Les plus anciens *bechlik* que j'ai vus sont de la 22^e année du règne, répondant à 1245 (1829-1830); j'en ai vu également des années 1246, 1247 et 1248 (1830 à 1833).

L'émission de ce *bechlik*, y compris ses divisionnaires, a été, au titre de 0,220 à 225 millièmes, de 115,000,000 de piastres; sa valeur intrinsèque et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires², se décompose comme suit :

130 paras argent .	Totalité émise :	74,750,000 piastres.
1 " cuivre "	"	575,000
131 valeur intrinsèque.		
69 surélévation "		39,675,000
200 paras.	Somme égale . .	115,000,000

¹ *Aqçâmi* (Tarif des douanes). — ² C'est-à-dire : 2 pièces de

En 1248 (1832-1833), époque du conflit turco-égyptien, parut un troisième *bechlik*, avec abaissement du titre, et, par suite, accroissement de la surélévation; ce *bechlik* est indiqué par un *point* placé au-dessous et au centre du nœud de ruban qui relie le double croissant. L'émission de ce *bechlik*, dit *pointé*, à raison du différend, a été, y compris ses divisionnaires, et au titre de 0,170 à 0,175 millièmes, de 245,000,000 de piastres; sa valeur intrinsèque, et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires, se décompose comme suit :

101 paras argent.	Totalité émise:	123,725,000 piastres.
2 " cuivre "	"	2,450,000
<hr/>		
103 valeur intrinsèque.		
97 surélévation "	"	118,825,000
100 paras	Somme égale...	245,000,000

J'ai eu sous les yeux des *bechliks pointés* des 26°, 28° et 30° années du règne, c'est-à-dire de 1249 à 1253 (1833-1837).

L'émission du *bechlik*, en ne considérant pas le fait de l'altération de la monnaie, eut son importance à un autre point de vue; c'était un pas de plus dans l'application aux monnaies ottomanes du système décimal, définitivement établi ensuite par le monnayage de la livre d'or *médjidié* à 100 piastres, avec ses divisionnaires relatifs.

Le règne de sultan Mahmoud vit aussi la mise en

2 piastres et demie, ou 5 pièces d'une piastre, ou 10 pièces de 20 paras, ou 20 pièces de 10 paras.

circulation d'une autre monnaie de billon : l'*altylyq*, pièce de 240 paras ou 6 piastres, moins altérée que le *bechlik*, et se rattachant peut-être au système du *zolota*, dont il serait le huitième multiple. L'*altylyq*, encore en circulation, comme le *bechlik*, a pour divisionnaires l'*utchluk* « pièce de 3 piastres, » et l'*alt-michlik* « pièce d'une piastre et demie, » dite par Marsden *double zolota*¹. Les *altylyq* que j'ai eus sous les yeux sont de la 26^e à la 32^e année du règne : 1249 à 1255 (1833-1839).

L'émission de l'*altylyq*, y compris ses divisionnaires, a été, au titre de 0,435 à 0,440 millièmes, de 137,775,369 piastres; sa valeur intrinsèque et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires, se décompose comme suit :

285 paras 1/2 argent.	Totalité émise.	117,970,160 piastres.
1 cuivre	"	574,064
206 1/2 valeur intrinsèque.		
33 1/2 surélévation		19,231,145
240 paras ou 6 piastres.	Somme égale.	137,775,369

SULTAN ABDUL-MÉDJID.

1255 (1838-1839). Ce prince succéda à son père en *rebi-akher* (1^{er} juillet 1839); peu après son avènement, il proclama et institua le système de réformes organiques connu sous le nom de *tanzîmâtî-khâirîe* « heureuses réformes, » lequel, en créant un nouvel état politique des personnes, ne modifia pas

¹ *Loc. laud.* p. 373.

moins la constitution économique du pays, par une série de dispositions législatives qui en opèrent la transformation¹.

1256 (1839-1840). Toutefois, les embarras financiers légués par le dernier règne, et accrus des non-valeurs résultant en partie des modifications radicales apportées dans le système administratif de l'empire, conduisirent les conseillers de la couronne, en vue de remédier aux difficultés d'une époque de transition, à recourir à l'usage du papier-monnaie, dont l'histoire orientale, d'ailleurs, et même celle de l'Europe contemporaine, offraient divers exemples².

La première émission de ce nouveau signe monétaire, qui reçut le nom de *qāīmēi³-mutèbèrēi-naqdīe⁴*, expression répondant à celle de *papier-monnaie*, fut dans le principe, selon le rapport de Munif-Efendi⁵, de trente-deux mille bourses seulement, remboursables au bout de huit années, et portant intérêt annuel

¹ Élaborées dans le sein du Conseil de l'*ahkiāmi-adliē*, puis dans celui du *tanzimāt*, les lois de la seconde série sont réunies dans le *Destour*, « code, » publié à Constantinople, en 1279.

² Voyez D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, II, 428, 529, 641; IV, 101; le texte de Vassaf sur le *tchao*, texte et traduction par M. Defrémery, *Journ. asiat.* novembre 1843, p. 286; M. Reinaud, *L'Empire romain et l'Asie centrale*, même recueil, mai-juin 1863, p. 344 et 345.

³ Synonyme proprement dit de *tahrirāt* « note écrite; » c'est dans ce sens que le même mot est employé par Soubhi, 24 v°, 48, 56, et par Izzi, 73 v°.

⁴ Au pluriel : *qavāimi-naqdīe* et *evrāqy-naqdīe*.

⁵ Premier traducteur de la Sublime Porte, et l'un des principaux rédacteurs du *Medjmouai-funoun*. (Voy. *Journal de Constantinople* du 22 octobre 1862.)

de 8 p. o/o ; chaque pièce, au maximum de 500 piastres, était écrite à la main, en forme de *sergui*¹, et devait circuler à Constantinople et dans les provinces ; mais la contrefaçon s'étant bientôt exercée sur ces *qâimè*, le gouvernement décida, en zilhidjè 1256 (janvier 1840), de les retirer et de les remplacer par des *qâimè* imprimés : ce retrait ne fut opéré que le 30 chaoual 1258 (novembre 1842). Cette seconde forme du *qâimè* fut elle-même modifiée, afin d'empêcher la contrefaçon ; puis le chiffre des différentes émissions fut réduit, l'intérêt abaissé de 8 à 6 p. o/o ; et enfin, l'usage du *qâimè* à intérêt et celui des coupures, sans intérêt, de 20 et 10 piastres, restreint à la capitale seulement.

1260 (1844). Cette sorte de réforme du papier-monnaie fut suivie de celle des espèces métalliques, et, à partir du 1^{er} février 1844, l'hôtel des monnaies de Constantinople frappa, aux titre et poids suivants, des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, ayant pour étalon l'*altoun*, dit *ïuzluk* ou *ïuzluk médjidîè*² « écu ou livre d'or, » à 100 piastres *médjidîè*.

TITRE, POIDS, VALEUR INTRINSÈQUE ET QUANTITÉ des nouvelles monnaies frappées à Constantinople, du 1^{er} février 1844 au 31 juillet 1856.

Monnaies d'or (*altoan meskioukât*) : pièces de 500, 250, 100, 50 et 25 piastres.

Valeur émise : 1,202,397,600 piastres.

¹ Voy. ci-dessus, chapitre III, § 3.

² Voyez *Tarif des douanes* précité, p. 96 ; 110 piastres *médjidîè* égalent une livre sterling.

Titre : 0,916 1/2 millièmes¹; tolérance : 2 millièmes en dessus ou en dessous.

Poids; pièces de 100 piastres : 2 drames, 4 qyrats, égalant 7 grammes 216 milligrammes de France.

Valeur intrinsèque de la pièce de 100 piastres :

$$2 \text{ dr. } 1 \text{ qyrat} = 6 \text{ gr. } 614 \text{ milligr. or fin.}$$

$$" \quad 3 \quad " = " \quad 602 \quad " \quad \text{cuivre.}$$

$$2 \text{ dr. } 4 \text{ qyrat} = 7 \text{ gr. } 216 \text{ milligr.}$$

Monnaies d'argent (*gamuch-meskioukât*) : pièces de 20, 10, 5, 2, 1 piastre, et demi-piastre.

Valeur émise : 414,571,775 piastres.

Titre : 0,830 millièmes; tolérance : 3 millièmes en dessus ou en dessous.

Poids; pièce de 20 piastres : 7 drames, 8 qyrats, égalant 24 grammes 55 milligrammes.

Valeur intrinsèque de la pièce de 20 piastres :

$$6 \text{ dr. } 3 \text{ qyr. } 16/32 = 19 \text{ gr. } 945 \text{ milligr. argent fin.}$$

$$1 \text{ " } 4 \text{ " } 16/32 = 4 \text{ " } 110 \text{ " } \text{cuivre.}$$

$$7 \text{ " } 8 \text{ " } = 24 \text{ " } 055 \text{ "}$$

Le ghourouch « piastre » médjidiè pèse 6 qyrats ottomans, soit 1 gramme 202 milligrammes².

Monnaies de cuivre (*nahâs-meskioukât*) : pièces de 40, 20, 10, 5 paras³ et 1 para.

Valeur émise : 17,253,000 piastres.

Titre : Les anciennes pièces de 40 et 20 paras

¹ زر خالص اروب « d'or pur. » (*Sal-nâmè* de 1280.)

² *Sal-nâmè*, id. p. 152.

³ Le huitième (*cumun*) de la piastre.

contenaient 95/100^e de cuivre, 3 d'étain, 2 de zinc et de plomb; le poids de la pièce de 20 paras était de 5 drames = 16 grammes 36 milligrammes; il est actuellement de 3 drames 5 qyrats 10 otouz-ih = 10 grammes 693 milligrammes¹.

Le gouvernement, nous l'avons vu, ne se dissimulait pas les inconvénients et les dangers de l'existence du papier-monnaie; aussi essaya-t-il maintes fois de l'enlever de la circulation, d'abord par le retrait du *qâimè* à intérêt, au moyen d'une contribution (*iânè*) prélevée sur les fonctionnaires et les sujets ottomans; commencée en 1268 (1851), l'opération fut suspendue par la guerre d'Orient; et, au contraire, le gouvernement se vit obligé d'émettre des coupures de 20 et de 10 piastres, dites *ordou-qâimècy*, devant avoir cours dans les localités occupées par l'armée; cette espèce spéciale de *qâimè* s'élevait au chiffre de 171,250 bourses.

Enfin, surmontant les difficultés d'une autre époque, à l'endroit des dettes extérieures², la Turquie réussit à contracter, à Londres, le 24 août 1854, un emprunt de 3,000,000 de livres sterling; et les gouvernements de France et d'Angleterre ayant garanti le paiement des arrérages, une commission mixte, où siégeaient un inspecteur général français des finances et un délégué anglais³, fut chargée de

¹ *Sul-nâmè*, loc. laud.

² Voy. années 1198 et suiv.

³ M. de Codrozy, inspecteur général de la trésorerie de l'armée d'Orient, et feu M. Falconnet, directeur de la Banque ottomane.

surveiller l'emploi des fonds de cet emprunt. Ces deux faits importants en déterminèrent un troisième qui ne le fut pas moins : la réforme administrative. En effet, une loi organique des finances, édictée le 18 zilqydè 1271 (septembre 1855), prescrivait, en treize articles, la confection préalable, et par exercice, des budgets ministériels; la division, par chapitres, des recettes et des dépenses, la création de la liste civile¹, etc. Dans la même année 1855, un second emprunt de 5,000,000 de livres sterling fut conclu en Angleterre.

1856 (1272). Ici vient se placer le *khatti-humâïoun* du 18 février, dont les dispositions assignent à ce document un rang important dans l'histoire économique de la Turquie².

En septembre 1857 (sefer 1274), le gouvernement créa, pour 150,000 bourses, des titres de rente, dits *eshâmi-mumtâzè*³, à 8 0/0 d'intérêt, et remboursables dans trois ans; délai prorogé, faute de remboursement. Peu après, et dans le cours de la même année, parurent d'autres titres de rente, dits *khaznè-tahvîli* « bons du trésor, » à 6 0/0 d'intérêt, et remboursables le 1/13 mars 1861⁴. La dette publique était définitivement créée.

En chaban 1274 (septembre 1858), un troisième

¹ Voyez, pour le texte original, *Destour*, p. 260 et suiv. et pour la version française, le *Journal de Constantinople* du 27 septembre 1855.

² Voyez mon *Étude sur la propriété*, chap. x.

³ Consolidation de *sehims*; même expression employée pour les *khaznè-tahvîli*, dits, après cette opération, *tahvîlâtî-mumtâzè*.

⁴ Par notification du 15 février 1861, ces titres de rentes, con-

emprunt de 5,000,000 de livres sterling est conclu à Londres, à l'effet de retirer le *qāimè*; ce résultat n'est obtenu que partiellement : sur 1,238,000 bourses de *qāimè*, alors en circulation, 1,088,000 sont retirées, 150,000 restent encore; et, pour les couvrir, on lève une imposition dite *iânè*, sur la propriété; cette contribution produisit 90,000 bourses; restaient donc encore 60,000 bourses à retirer; pour cette somme minime, l'opération entière avorta.

En septembre 1859, le règlement des dettes du palais donne lieu à l'émission de nouveaux titres de rentes dits *eshāmi-djédidè* « nouveaux séhims, » dits, selon l'acception vulgairement adoptée « consolidés, » à l'intérêt de 6 o/o, remboursables en vingt-quatre ans; la totalité de l'émission était de 1,000,000 de bourses, à répartir par tiers, dans le terme de trois années. La même année vit émettre encore les bons dits *serguis* de dix ans, ou consolidation des *serguis* de la liste civile, à l'intérêt de 6 o/o, et remboursables en cinq annuités, à partir de la cinquième année (1865).

Les charges de l'État allaient en croissant, et, à l'effet d'aviser, le gouvernement créa, en octobre, une commission spéciale où furent appelés des fonctionnaires supérieurs des finances de France, d'Angleterre et d'Autriche¹. La commission avait, en

solidés sous la dénomination de *tahvilâti-mumtâzè*, sont amortissables en vingt-quatre ans.

¹ MM. le marquis de Ploeuc, inspecteur général des finances, actuellement directeur général de la Banque impériale ottomane, de

quelque sorte, pour mandat d'appliquer les principes de la loi du 18 zilqyde 1271; mais recevant des attributions plus étendues par décret du 5 zilhidje 1277 (24 juin 1860), elle prit le titre de « Conseil supérieur des Trésors, » et un ex-grand vizir fut placé à sa tête. Au nombre des résultats dus aux soins de la Commission financière et du Conseil des Trésors, figure, en première ligne, la confection régulière des budgets, dont l'extrait général accompagne le rapport sur la situation financière de l'empire présenté au sultan, par Fuad-Pacha, grand vizir, en février 1862.

1860. Un quatrième emprunt, contracté en vue du retrait du *qâimè*, et qui ne put sortir son plein et entier effet, est conclu à Paris, le 29 octobre, au chiffre primitif de 400,000,000 de francs, réduit ensuite à 2,037,000 sterling. En désespoir de cause, le gouvernement mit à l'étude un projet ne consistant plus dans le retrait actuel du *qâimè*, mais, au contraire, dans son extension momentanée à tout l'empire, sauf les provinces de Djedda et du Yémen, moyennant telles combinaisons qui permettraient d'en effectuer le retrait dans le délai de dix-huit années¹.

Lackenbacher, conseiller aulique de S. M. l'empereur d'Autriche, et feu M. Falconnet, alors directeur de la Banque ottomane.

¹ On peut voir, dans la communication officielle du 14 avril 1861, l'ensemble, en onze articles, de ce plan financier, qui, d'ailleurs, reçut bientôt un commencement d'exécution; en effet, une commission inamovible, dite de « remboursement du *qâimè*, » fut instituée, avec mandat de contrôler et de diriger les diverses mesures

SULTAN ABDUL-AZIZ.

Toutefois, et en attendant la mise à exécution de ce projet qui devait entrer en pratique le 1/13 mars 1862, les ateliers de l'hôtel des monnaies fabriquaient du *qâimè* pour subvenir aux dépenses; et chaque mois 60,000 bourses, en *qâimè* de 10, 20, 50 et 100 piastres, étaient jetées sur la place de Constantinople; il en résulta une dépréciation considérable du papier-monnaie; la livre d'or *médjidiè* atteignit, graduellement, le chiffre de 250 piastres en *qâimè*; et le jeudi 10 djemâzi-akher 1278 (12 décembre 1861), celui de 350 piastres! En présence des dangers de cette situation, le gouvernement renonça au projet de l'extension du *qâimè*, et résolut, quels qu'en fussent les sacrifices, d'en opérer le retrait complet.

1862 (1278). C'est sous cette impression qu'a été rédigé le *khatt* du 18 redjeb (19 janvier 1862), prescrivant au grand vizir la publicité du budget, « afin de mettre sous les yeux du contribuable l'emploi des deniers publics. » Le grand vizir exécuta cet ordre par la publication du rapport et du budget précités¹; et,

de l'opération; et 150 millions de piastres *qâimè* furent distribués aux populations des provinces, contre monnaies d'or ou d'argent de bon aloi, à titre de prêt, pour une année, jusqu'à fin mars 1862, époque à laquelle les porteurs de ces *qâimè* auraient la faculté de les livrer à la circulation, et d'en disposer à leur gré. Le montant des sommes provenant de cet emprunt, versé dans les caisses de la commission, et remis au grand vizir, le 20 mai 1862, a été de 126,184,789 piastres, soit environ 26,555,129 francs.

¹ Le budget publié est celui de 1277; il était accompagné de ta-

peu après, un cinquième emprunt, de 8,000,000 de livres sterling, fut contracté à Londres, pour le retrait exclusif du *qâimè* et la consolidation de la dette flottante. Concurrément à son appel aux capitaux étrangers et indigènes, le gouvernement faisait une quatrième émission ¹ de titres de rentes consolidées (*eshâmi-djédidè*), dites *azîziè*, et créait une nouvelle série de *séhims* ou *eshâmi-aâdiè* « séhims ordinaires ou rentes viagères ². » Grâce à ces mesures non moins habilement conçues qu'exécutées, l'opération du retrait du *qâimè*, commencée le 1/13 juillet 1862, était achevée le 12 septembre suivant; et la livre

bleaux indiquant les prévisions budgétaires de 1278 : ces chiffres étaient, en recettes, de 3,307,368 bourses; et, en dépenses, de 3,110,813. Le rapport du ministre des finances sur le budget de 1279 dit (p. 5) que « selon le résumé du budget de 1278, la totalité des recettes s'est élevée à 3,322,042 bourses. »

¹ *Tertibi-râbi*.

² Telle est l'interprétation de ce mot donnée par le ministre des finances, dans son rapport précité, p. 2. Toutefois, ces rentes ne sont pas *viagères*, dans l'acception propre du mot; le détenteur en peut faire la vente, la cession, même à son lit de mort; la rente viagère ne s'éteint et ne fait retour à l'État que lorsqu'elle se trouve en la possession d'un individu décédé. Il en est évidemment de même des *séhims*, *mouqâta*, *ziâmet* et *timâr* dont les arrérages sont inscrits aux chapitre III, titre II des budgets de 1862 et 63; et les *séhims* mentionnés plus haut sont sans doute du même genre. (Cf. ci-dessus, ch. IV, budget d'Eioubi-Efendi, année 1106, et mon *Étude sur la propriété*, n° 353 et suivants.) Une décision de l'autorité supérieure, en date du 27 redjeb 1280, vient de prescrire la révision au Mâliè des titres de *séhims*, *mouqâta*, *ziâmet*, *timâr* et *vazâif*, actuellement existants; faute par les porteurs de remplir les formalités prescrites, en temps voulu, leurs titres de rente seront considérés *makloul* « vancants » et feront retour à l'État. (Voy. *Terdjumâni-ahvâl* du 27 redjeb 1280.)

médjidîè, abaissée graduellement jusqu'à 160 piastres, le 12 septembre, était au pair, à 100 piastres, le lendemain 13. Le chiffre total du *qâimè* retiré, montant à 998,800,720 piastres, soit 1,997,601 bourses, 220 piastres¹, a été remboursé aux porteurs, sur sa valeur nominale, à raison de 40 p. 0/0 en métallique, et 60 p. 0/0 en consolidés (*eshâmi-djé-didè*), au pair².

1279 (1862-1863). Poursuivant le même but, le rétablissement des finances, sultan Abdul-Aziz, dans un khatt du 22 février 1863, enjoint à ses ministres de veiller à la sage économie des deniers publics, afin de parvenir à l'équilibre du budget; et, prêchant d'exemple, « il abandonne au trésor la partie supplémentaire de sa liste civile, réduit les dotations des princesses, et ordonne la suppression de toute sinécure ou emploi inutile³. » Enfin un sixième em-

¹ En chiffres ronds: 2,000,000 de bourses. Voy. le rapport précité du ministre des finances et le *Journal de Constantinople* des 22 octobre et 29 novembre 1862.

² A une autre époque, et dans des circonstances à peu près semblables, le gouvernement avait fait une émission ayant, sur le chiffre de sa valeur nominale, d'abord 70, puis 60 p. 0/0 de valeur intrinsèque et 40 p. 0/0 de surélévation. (Voy. années 1116 et 1131.)

³ Jusque-là, la liste civile était, par mois, de 15,000 bourses évalant 7,500,000 piastres, et de 5,000 autres bourses attribuées, également par mois, aux dépenses imprévues; cette dernière somme a été abandonnée par le sultan. Dans le rapport de lord Hobart et de M. Forster (Voy. *Débats* du 5 juin 1863), envoyés à Constantinople, en mai 1861, pour y étudier l'état des finances turques, le revenu de l'empire, montant à 12 millions de livres sterling à l'avènement du sultan actuel, était évalué, pour l'année 1861-1862-1863, à 15 millions de livres sterling.

prunt, de 8,000,000 de livres sterling, est contracté, en avril 1863, sur la place de Paris, pour solder le reliquat de la dette flottante; 6,000,000 sont affectés à cet objet, le reste doit être employé au retrait graduel de la monnaie de titre inférieur¹.

1280 (1863-64). Le 6 novembre 1863, S. A. Fuad-Pacha, grand-vizir, présente au sultan le budget général de l'empire pour le dernier exercice 1279; ce budget, précédé d'un rapport du ministre des finances au grand vizir, offre les résultats suivants²:

Recettes :	3,010,529	bourses	335	piastres.
Dépenses :	<u>2,969,004</u>		<u>492</u>	
Excédant :	41,524		343	

Je terminerai cet exposé historique en mentionnant ici le récent traité de commerce signé le 29 avril 1861, entre la France et la Turquie, abrogeant et remplaçant le traité de 1838 (zil-hidjè 1254). Celui-ci, tout en consacrant un grand principe; l'abolition des monopoles, s'était cependant montré plus favorable aux intérêts étrangers qu'indigènes, en frappant les produits d'exportation d'un droit de 12 p. o/o, tandis que ceux d'importation n'étaient imposés que d'une taxe de 5 p. o/o seulement. Plus libéral dans son esprit, le nouveau traité s'est proposé l'entier dégrèvement des produits indigènes

¹ Budget précité, rapport du ministre des finances, p. 3.

² Version française, traduction officielle; imprimerie du *Journal de Constantinople*.

destinés à l'exportation; et en vue d'éviter toute perturbation, il taxe les uns comme les autres, dans le principe, à un droit uniforme de 8 p. o/o. Mais si ce droit est fixe et invariable pour les importations en Turquie, il est provisoire pour les exportations, et réductible, chaque année, d'un huitième, jusqu'à ce qu'il soit abaissé à la taxe fixe et définitive de 1 p. o/o, maintenue seulement pour couvrir les frais de bureau. Pareil traité a été conclu avec les autres puissances; le traité anglais porte la même date que le traité français; les autres sont postérieurs.

RÉSUMÉ.

J'ai dit en commençant que la Turquie s'était appropriée, en les adaptant à ses instincts particuliers, la plupart des institutions déjà existantes dans l'ordre politique, économique et administratif; et que l'histoire de ce pays, étudiée à ce point de vue, en montrant le jeu et la transformation successive de sa constitution organique, offrait encore des données précieuses sur l'économie politique de l'Asie elle-même. Ce double objet ressort amplement de tout ce qui précède; mais je me bornerai à grouper les principaux traits de ce tableau, afin de permettre d'en mieux saisir l'ensemble.

Les choses, on le sait, changent peu en Orient; la tradition, les habitudes y exercent un empire absolu, incontestable; les mêmes faits se reproduisent toujours ou à peu près, malgré la différence des temps; et si quelque modification s'opère, elle ne se

fait que peu à peu, et en conservant, le plus possible, la forme ou même seulement l'apparence de ce qu'on a voulu changer. Ainsi, quand l'empire des Seldjouydes céda la place à celui d'Osman, les nouveaux princes gardèrent à peu près intactes les institutions de leurs prédécesseurs, comme ceux-ci, sans doute, avaient maintenu les coutumes de leurs devanciers. Le type et la forme des monnaies seldjouydes sont conservés; mais, soit nécessité, soit peut-être encore tradition d'un autre genre, un double système monétaire, imposé par les exigences commerciales, s'établit bientôt simultanément, l'un national, l'autre étranger; l'écu d'argent des Francs reçoit un cours légal dans le nouvel État; puis surfrappé plus tard, comme autrefois celui des Byzantins chez les premiers khalifes, il devient le type même de l'écu d'argent ottoman. Ultérieurement, et dès la conquête de l'Égypte, l'écu d'or ottoman, se modelant sur celui des Mamlouks, auquel le ducat vénitien n'était pas étranger, finit par prendre aussi ce dernier type qu'il a conservé jusqu'à une époque relativement récente. L'écu d'or turc actuel, correspondant à peu près à deux ducats vénitiens, se trouve avoir une valeur intermédiaire entre le napoléon et la livre sterling.

La terre est concédée par lots ou circonscriptions de plus ou moins grande étendue, comme sous les khalifes et les sultans mamlouks; nommées alors *iqta*, ces concessions sont dites *ziâmet* et *timar*. En récompense des services éclatants que lui rendit Osman,

le dernier prince seldjouyde donne la province de Qaradja-Hiçar, en fief, au futur fondateur de la dynastie ottomane; et, à son tour, celui-ci partage ses États entre ses fils et ses principaux émirs, et répartit entre les *feudataires* les villages circonvoisins de la capitale de la Bithynie dont il faisait le siège.

Les peuples soumis sont tributaires, comme sous la domination arabe; la race conquérante se partage en caste militaire et caste agricole.

L'administration des revenus de l'État, entrée et sortie, relève du *mâlîè* « ministère des finances, » terme généralement employé en Orient, depuis l'islamisme. Sauf certaines modifications particulières aux temps et aux lieux, le budget des recettes d'Eioubi-Efendi présente à peu près celui des monarchies asiatiques antérieures. Le produit du revenu public reçoit trois directions: celle du trésor public, d'où l'excédant des recettes sur les dépenses passe ensuite au trésor de réserve; puis le trésor particulier du prince ou administration de sa cassette.

Les dépenses sont acquittées, comme sous les Seldjouydes, partie en numéraire, partie en assignations.

L'usage de grouper les chiffres dans une quotité plus ou moins considérable se retrouve chez les Ottomans, comme autrefois chez les Arabes, et avec des dénominations identiques.

La solde se payait, ou, du moins, devait être acquittée par trimestre, et, dans cette quotité, se disait *mévâdjèb*, terme qui désigne encore aujourd'hui,

en Perse, le traitement d'un fonctionnaire. Sauf de rares exceptions, cette règle ne fut pas observée scrupuleusement.

Comme les sultans mamlouks et les Seldjouydes, les princes ottomans avaient coutume de faire largesse aux milices, à leur avènement au trône; et même de nos jours pourrait-on retrouver une reminiscence de cet usage dans le paiement d'arriéré de solde qui fut fait aux troupes, à l'avènement de Sultan Abdul-Aziz, actuellement régnant. A l'exemple des Seldjouydes, les monarques ottomans donnaient, sur le champ de bataille, d'abondantes gratifications à leurs soldats, outre la haute paye à laquelle les services exceptionnels pouvaient donner droit; mais ce système de largesses si souvent répétées et plus d'une fois provoquées par la sédition des milices, dont le nombre toujours croissant n'avait d'autres résultats, vu l'organisation viciée, que d'accroître les charges du trésor, ce système, dis-je, ou plutôt ses effets, venant s'ajouter au discrédit de l'administration et à la dépréciation de la monnaie, non moins altérée par les mesures fiscales que par la cupidité publique, fut une des principales causes des embarras financiers qui assaillirent constamment le trésor. Appauvri par ces diverses causes, aussi bien que par les prodigalités intérieures et par les frais de guerres continuelles dont l'issue ne fut pas toujours heureuse, le trésor ordinaire était souvent vide. Tant que cela fut possible, on puisa dans le trésor réservé; mais cette source tarie, on eut re-

cours aux expédients, tels que la saisie ou l'emprunt des revenus des vaquoufs et l'aliénation de certaines propriétés de l'État; le système des confiscations devint à l'ordre du jour; finalement, et sentant la nécessité d'en appeler au contrôle de l'opinion publique, on publia le budget partiel d'Aïni-Ali (1018 = 1609), et cinquante ans après, celui d'Eioubi-Efendi (1071 = 1660-1661). Il s'ensuivit une série de mesures qui rendirent au pays des jours plus prospères, sous les vizirats remarquables de Baïram-Pacha, de Qaramoustafa-Pacha, de Tarkhoundji-Pacha, des illustres Kuprulu, de Damad-Ali-Pacha et de Damad-Ibrahim-Pacha, qui tous successivement vinrent clore (de 1046 à 1143 = 1636 à 1730) la période critique précédant l'entrée de chacun d'eux aux affaires.

Cependant, malgré ces efforts énergiques et réitérés, le pays ne pouvait se relever; les armées n'éprouaient que des revers; le trésor ordinaire ne comblait plus ses vides, et celui de réserve était hors d'état de l'assister; on émit l'avis d'un *emprunt à l'étranger* (1198 = 1783); la proposition n'aboutit pas, et l'on créa la *dette publique* par la vente ou aliénation de certains revenus de l'État, en faveur de particuliers indigènes, contre des *sehims* « titres de rente, » en échange du capital compté par eux à l'État (1199 = 1785). On leva ensuite des contributions forcées; puis on émit des monnaies fiduciaires, ayant un cours supérieur à leur valeur intrinsèque (1203 = 1788); enfin, à bout de ressources, le gouvernement reconnut la nécessité d'apporter une ré-

forme radicale dans les institutions existantes (1206 = 1791). Cette résolution amène des luttes vigoureuses entre les partisans du nouveau et de l'ancien régime; mais la réforme l'emporte, et les milices sont supprimées et remplacées par une armée régulière, formée sous la direction d'instructeurs européens. Comme couronnement de l'œuvre, le *khattichérif* de Gulkhânè, ou autrement le *tanzîmât*, est proclamé; désormais la fortune privée est assurée; le système des confiscations est aboli; mais la crise financière, loin d'être conjurée, s'aggrave par les événements intérieurs et extérieurs; et comme autrefois chez les Mongols ilkhaniens, le papier-monnaie est créé; il s'accroît bientôt dans des proportions considérables; c'est alors que, pendant la guerre d'Orient, le premier *emprunt étranger* est contracté; il est suivi de plusieurs autres, pour parvenir au paiement de la dette flottante et au retrait du caïmè; ce résultat est finalement obtenu; la publication du budget est décrétée et pratiquée; le métallique reparait et redevient le seul signe représentatif d'échange ayant cours; toutefois, les ressources disponibles n'ont pas encore permis le retrait des monnaies fiduciaires.

De nouveaux traités de commerce sont conclus avec les puissances étrangères, sur des bases libérales ayant pour objet le développement de l'agriculture et de l'industrie indigènes. De grandes compagnies de crédit et autres se forment et prospèrent; une nouvelle ère semble commencer pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du Levant.

NOTES ADDITIONNELLES.

1. *Mouqâtéa*. Ce mot, comme on l'a vu dans le cours de cet exposé historique, prend, dans la technologie du *mâliè*, diverses acceptions qu'on peut rapporter à une seule et unique « le montant du chiffre auquel tel revenu public a été fixé, » que la perception de ce revenu soit opérée par voie de régie ou d'affermage ; ces diverses acceptions sont, d'ailleurs, employées également par les historiographes ; ainsi, *mouqâtéa* désigne parfois une concession du genre des *ziâmet* et *timar* (voy. années 1168, 1207) ; d'autres fois, une concession *mâlikîânè* (1106, 1143, 1147) ; ailleurs, ce mot désigne une forme de *vaqouf* devenue la propriété absolue du détenteur (*Étude sur la propriété*, n° 355), et aussi les revenus publics en général (années 926, 1042, 1113, 1126 et 1203) ; de là, *mouqâtéadjî* « concessionnaire, pour un terme plus ou moins long, d'une branche du revenu public » (années 1035, 1058). Le sens de ce mot est, d'ailleurs, parfaitement établi par Loutfi-Pacha, dans son *Açaf-Nâmè* « Guide des grands vizirs, » où il est dit (manuscrit de M. Cayol) : « Il vaut mieux donner les *mouqâtéa* « la perception des diverses branches du revenu public » en régie qu'en fermage. »

2. Dans le même livre, Loutfi-Pacha, qui fut grand vizir de Sultan Suleïman, de 944 à 947, recommande la confection annuelle des états de re-

cette et de dépense, afin de régler la comptabilité en conséquence. « A l'avènement de Sultan Suleïman, dit-il, le budget était en équilibre ; mais, lors de mon élévation au grand vizirat, le trésor était en déficit. »

3. *Avâriz*. Selon Loutfi-Pacha, l'*avâriz* était une taxe récente qui se percevait sur les raïas, une fois tous les quatre ou cinq ans. De là, sans doute, le terme *avâriz* « accident, ce qui n'est pas ordinaire ; » elle était fixée à 20 aqтчè par homme, et, devant être affectée à l'achat de biscuits pour l'armée, elle était nommée, pour ce motif, *pekcimât-pâhâ* « indemnité de biscuit. » Loutfi blâme l'établissement de cette taxe, qu'on ne doit pas, dit-il, percevoir annuellement, afin de ne pas surcharger les raïas. Du reste, elle ne fut prélevée qu'une seule fois sous Sultan Sélim. « L'*avâriz*, continue le même écrivain est en outre un impôt personnel pour le service des galères. Par chaque quatre maisons (*khânè*), on lève un homme jeune et valide, pour faire le service de rameur sur les galères ; il reçoit du khaznè dix aqтчè par jour pendant tout le temps qu'il passe à la mer. » (Conf. sur l'*avâriz*, années 1042 et 1053 ci-dessus, et mon *Étude sur la propriété*, n° 334, note.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1864.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

M. Ramirez écrit de Mexico pour annoncer l'envoi d'une brochure sur le baptême de Moteuhzoma II (Montézuma), neuvième roi de Mexico.

MM. de Khanikof et Pauthier annoncent qu'ils se sont occupés de la question soulevée dans une des dernières séances, au sujet de l'entrée du *Journal asiatique* en Russie. D'après les renseignements de M. de Khanikof, les obstacles proviennent de la Prusse qui, suivant une convention postale, arrête le passage des numéros à Eydkuhnen; toutefois, à la suite des observations de plusieurs membres, M. de Khanikof promet de s'occuper de nouveau de cette affaire.

À la suite de cette discussion, M. Pauthier demande à signaler au Conseil de regrettables inexactitudes dans le service du Journal, que des membres présentés par lui et qui demeurent à l'étranger ne reçoivent que très-inexactement. M. l'agent de la Société sera invité à tenir à la disposition du Conseil un livre de poste qui pourra servir au besoin à sa justification.

Le bibliothécaire adjoint communique un tableau qu'il a rédigé des numéros de la *Bibliotheca indica* qui se trouvent dans la bibliothèque de la Société. Le Conseil prendra ulté-

rieurement une décision pour compléter cette importante collection.

M. Pauthier lit un *Bulletin de la campagne de Houlagou, pour la conquête de la Perse, au milieu du XIII^e siècle, tiré de l'Histoire officielle des Yuen ou Mongols de la Chine.*

M. de Labarthe lit un rapport que le Conseil l'a chargé de rédiger sur l'ouvrage de M. d'Hervey Saint-Denys, intitulé : *Poésies des Thang.*

M. de Rosny annonce qu'il s'occupe d'une *Grammaire* et d'un *Lexique du Chih-king*, qu'il considère comme un complément indispensable de l'édition qu'il se propose de publier.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Ibn-el-Athiri Chronicon quod perfectissimum inscribitur. Volumen X, ad fidem codicum parisinorum, edidit Carolus Johannes TORNBORG. Lugduni Batavorum, 1864, in-8°.*

Par l'auteur. *Doctrine des bouddhistes sur le Nirvāna*, par Ph. Éd. FOUCAUX. Paris, 1864, in-8°.

Par l'auteur. *Bautismo de Moteuhzoma II, noveno rey de Mexico. Disquisicion historico-critica de esta tradicion*, por D. José Fernando RAMIREZ. Mexico, 1864, in-4°.

Par la Société asiatique du Bengale. *Bibliotheca indica*, n° 47 (*The Tabaqât-nâsiri*, publié par le capitaine NASSAU LEES et les maulawis KHADIM HOSAIN et ABD-AL-HAÏ, fasc. 4), in-8°.

Par l'auteur. *Annuaire philosophique*, livraisons 8 à 12. Paris, 1864, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*. (Nouvelle série, n° 1.) London, 1864, in-8°.

Par l'Institut royal. *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde von Nederlandsch Indie*. (Tome VII, livraison 5, et t. VIII, livraison 1.) Amsterdam, 1864, in-8°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie* (octobre 1864). Paris, 1864, in-8°.

Par les éditeurs. *Journal des Savants* (août et novembre 1864). Paris, 1864, in-4°. (Manquent les mois de septembre et octobre.)

Par les éditeurs. *Gazette de Beyrouth* (deux numéros):

TABEAU DE LA PRESSE PÉRIODIQUE ET QUOTIDIENNE À CONSTANTINOPLE EN 1864, par M. BELIN, secrétaire-interprète de l'Empereur à Constantinople.

L'annuaire ottoman (*Sâl-nâmè*) de 1281 = 1864 donne cette année, la dix-neuvième de sa fondation, la liste des journaux et revues publiés actuellement à Constantinople. Augmentée des renseignements qu'on trouvera ci-après, cette liste offre un intérêt particulier, en ce qu'elle montre le développement successif du goût des diverses populations de la capitale pour ce genre de publications, et signale en même temps les tendances de l'esprit public.

JOURNAUX TURCS. — 1. *Taqtîmi-veqâfi-devlêti-aliî* « Moniteur ottoman » ou « Gazette d'État », fondé en 1247 = 1831, date fixée dans le chronogramme *ahvâli-gharrâ* « circonstances brillantes », dont les lettres, additionnées dans leur valeur numérique, donnent le chiffre ci-dessus. Une version française de la *Gazette d'État* parut, dans le principe, mais elle ne fut pas continuée; comme le *Moniteur* français, le *Taqtîm* se divise en deux parties : officielle et non officielle. Il paraît seulement une fois la semaine, le lundi.

2. *Djéridèi-havâdis* « la Gazette », fondée en 1259 = 1843. Ce journal politique et littéraire donne les actes officiels et les nouvelles diverses de l'intérieur et de l'étranger; il paraît en grand format le dimanche et donne un bulletin les autres jours de la semaine, excepté le vendredi.

3. *Terdjumâni-ahvâl* « l'Interprète des circonstances », fondé en 1277 = 1860; journal politique et littéraire dont

le rédacteur primitif tenta d'inaugurer en Turquie une certaine liberté de la presse; ce journal, d'un petit format, paraît trois fois la semaine, les dimanches, mardis et jeudis.

4. *Tasvri-eskiâr* « la Peinture de l'opinion publique, » fondée en 1278 = 1861; rédacteur en chef : Chinaci-Efendi. Journal politique et littéraire, qui s'est fait remarquer à divers titres; d'abord par l'esprit de sa rédaction, puis par l'introduction d'une sorte de ponctuation dans la phraséologie turque, et surtout par la publication, *en feuilleton* ou dans le corps du journal, d'ouvrages importants, tels que l'Histoire des Séleucides et des Achkaniens, par Soubhi-Beï, membre du grand conseil, accompagnée de la reproduction de médailles à *images*; la bibliographie d'Avicenne; un extrait du Droit des gens de Vattel; une grande partie de l'*Histoire généalogique des Tatares* d'Aboulghazi, le *Destour-ulamel* de Hadji-Khalfa et le *Mizan-elhaqq* du même auteur¹.

5. *Djéridèi-askèrîè* « Gazette militaire, » dont le premier numéro a paru le 7 chaban 1280 = 16 janvier 1864; publiée sous la direction des officiers du corps d'état-major. Ce journal se divise en deux parties : officielle et non officielle; la première contient les faits relatifs à l'armée de terre (*mévâddi-berriè*), à la marine (*mévâddi-bahriè*); elle traite aussi des innovations, modifications et changements introduits dans l'armée nationale, fait connaître les actes officiels la concernant, les nominations, promotions (*tevdi-jihâl*) et mutations; la mise à la retraite (*téqâud*), les pensions (*mukîdâfât*) données aux officiers qui ont atteint la limite d'âge ou à ceux qui ont contracté des infirmités au service; les pensions (*tukhcici-méâch*) accordées aux enfants d'officiers morts sous les drapeaux, les peines disciplinaires (*médjâzât*) infligées pour crimes et délits, avec l'indication du crime et de la pénalité encourue, ainsi que celle du nom du condamné.

¹ Sans doute comme réponse orthodoxe à un livre remarquable publié dans l'Inde, en 1861, sous le même titre, par M. Pfander, contre les doctrines mahométanes, auquel une réponse musulmane a été faite sous le titre de *Chemsul*.

La partie non officielle est consacrée aux faits divers militaires de l'intérieur et de l'étranger¹.

JOURNAL ARABE. — *El-djévdib* « le Nouvelliste, » il paraît une fois la semaine, le mercredi; rédacteur en chef: Fâres-Chidiaq.

JOURNAL TURCO-GREC. — *Anadolou* « l'Orient, » écrit en langue turque avec caractères grecs; paraît une fois la semaine.

JOURNAUX GRECS. — 1. *Byzantis* « le Byzantin, » paraît deux fois la semaine en grand format; donne un bulletin les lundis, jeudis et vendredis.

2. *Armonia* « l'Harmonie, » paraît deux fois la semaine, 1^{re} année; rédigé dans un esprit conservateur.

3. *Anatolicos aster* « l'Étoile orientale, » paraît trois fois la semaine.

JOURNAUX BULGARES. — 1. *Cevietnik* « le Conseiller, » fondé en 1863, paraît une fois la semaine. Rédacteur: M. Bour-noff, ex-étudiant en théologie au séminaire de Kieff. Ce journal est l'organe des Bulgares dits *indépendants*, qui luttent actuellement contre le patriarcat grec.

2. *Gaida* « la Musette, » 1^{re} année; sorte de Charivari, paraissant tous les quinze jours; rédacteur: M. Sloveikoz².

JOURNAUX TURCO-ARMÉNIENS, rédigés en langue turque avec lettres arméniennes. — 1. *Medjmouai-havâdis* « Recueil de nouvelles, » journal catholique, rédigé par Vartan-Pacha, paraît une fois la semaine, en grand format, et donne en outre deux bulletins.

Haqyqa « le Soleil de la vérité, » suivi lui-même d'une réplique non moins remarquable de M. Pfander, intitulée *Râfi-elchébéhât* « le Dissipateur des doutes. »

2. *Varaqai-havâdis* « Feuille des nouvelles, » paraît une fois la semaine; organe des Arméniens protestants.

¹ Le *Journal de Constantinople* annonce la publication prochaine d'un journal persan intitulé *Turkistân* « la Turquie. »

² Le même *Journal de Constantinople* annonce encore la publication prochaine d'un autre journal bulgare, sous ce titre: *La Turquie*.

JOURNAUX ARMÉNIENS. — 1. *Macis* « l'Ararat, » fondé en 1852, organe semi-officiel du patriarcat grec-uni, donne, par semaine, une feuille grand format et trois bulletins.

2. *Avedaper* « Qui porte la bonne nouvelle, » fondé en 1855, organe des Arméniens protestants, paraît une fois tous les quinze jours.

3. *Yérévang* « le Saturne, » fondé en 1857, journal conservateur, partisan de l'union avec Rome, paraît une fois la semaine.

4. *Ser* « l'Amour, » fondé en 1857, journal libéral modéré, imbu de protestantisme, paraît tous les dix jours.

5. *Méghou* « l'Abeille, » fondé en 1858, paraît une fois la semaine.

6. *Jamanag* « le Temps, » fondé en janvier 1863, paraît tous les quinze jours.

7. *Tzain yngherassian* « la Voix de l'amour fraternel, » fondé en novembre 1863, paraît tous les quinze jours. Ces trois derniers journaux représentent des idées d'un ordre très-avancé.

JOURNAL ISRAËLITE. — Le *Journal israélite*, écrit en caractères rabbiniques dans la langue espagnole altérée qui est parlée par les diverses colonies israélites du Levant, compte trois années d'existence, paraît deux fois la semaine, et se borne au récit des faits sans leur donner nulle couleur spéciale.

JOURNAUX FRANÇAIS. — 1. Le *Journal de Constantinople*, fondé en 1845, paraît tous les jours, excepté le dimanche, sur grand format.

2. Le *Courrier d'Orient*, continuateur de la *Presse d'Orient*, compte aussi seize ans d'existence; il paraît deux fois la semaine sur grand format, et donne un bulletin pour les autres jours.

JOURNAL ANGLAIS. — *Levant Herald*, paraît une fois la semaine, sur grand format, et donne un bulletin quotidien.

REVUES. — 1. *Medjmouat-funoun* « Revue scientifique, » en turc; 2^e année, publiée par la Société scientifique otto-

mane (*Djémi-éti-ilmiüi-osmânië*), paraît une fois par mois. Rédacteur en chef : Munif-Efendi¹.

2. *Medjmouai-iber-intibâh* « Recueil d'exemples éveillant l'attention, » en turc; publiée par la Société littéraire (*Dje-miëti-kitâbet*); le premier numéro a paru en redjeb 1279 (février 1863); rédacteur en chef : Chinaci-Efendi. Cette revue, comme la précédente, paraît une fois par mois, et contient des articles sur les lettres, les sciences, etc. elle joint de plus un texte des planches explicatives, dans le genre de l'*Illustration*.

3. *Medjmouai-askérië* « Revue militaire; » en turc; recueil d'articles relatifs aux sciences militaires et à l'instruction de l'armée.

4. *Zornitza* « l'Étoile du matin, » en bulgare, fondée en 1863, et rédigée par les ministres protestants, paraît une fois par mois.

5. *Gazette médicale d'Orient*, en français, 8^e année, publiée par la Société impériale ottomane de médecine à Constantinople, fondée elle-même à la fin de la guerre de Crimée.

RÉCAPITULATION :

Journaux turcs.....	5
Journal arabe.....	1
— turco-grec.....	1
Journaux grecs.....	3
— bulgares.....	2
— turco-arméniens.....	2
— arméniens.....	7
Journal israélite.....	1
Journaux français.....	2
Journal anglais.....	1

25

¹ Cette société possède une bibliothèque qui est ouverte aux lecteurs trois fois la semaine, et elle fait des cours publics où elle enseigne l'économie politique, la langue, l'écriture et la composition françaises, l'arithmétique, les langues turque, anglaise, italienne et grecque.

Report.....	25
Revue turques.....	3
Revue bulgare.....	1
Revue médicale.....	1
	<hr/>
	30

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. X. BIANCHI.

Dans le rapport lu à la séance générale de cette année, M. Mohl, se faisant l'interprète des regrets inspirés par la mort de M. Bianchi, a apprécié en termes sympathiques le caractère spécial de ses travaux et les soins qu'il a donnés, pendant tant d'années, aux détails administratifs de notre société. Qu'il me soit permis de rendre, à mon tour, un dernier hommage à la mémoire d'un maître vénéré, et de retracer dans cette courte notice sa vie entièrement vouée à l'étude, et l'influence que, par une voie détournée mais sûre, ce laborieux orientaliste a exercée sur l'échange de nos communications avec le monde musulman et le développement de nos connaissances philologiques.

Thomas-Xavier Bianchi, né à Paris le 25 juin 1783, appartenait à une famille dont le nom a marqué à la fois dans les sciences et la carrière des armes. Son père, physicien distingué, fut l'auteur de plusieurs découvertes remarquables qui lui valurent la faveur de l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse. Le fils aîné de ce savant devint feld-maréchal et déploya, au service d'une cause peu favorisée de la fortune, des talents et une fermeté qui ont assuré à son nom une place honorable dans les fastes militaires du commencement de ce siècle.

Xavier Bianchi, son frère d'un autre lit, fut appelé à des destinées moins brillantes, mais dont la trace sera peut-être plus durable. Né d'une mère française, il obtint des lettres

de grande naturalisation, et fit ses classes à l'école centrale de Fontainebleau. Ses études terminées, il devint un des auditeurs les plus assidus de S. de Sacy et de Jaubert, et ne tarda pas à être admis à l'école des Jeunes de langues de Constantinople, en qualité d'élève interprète.

Une réforme importante s'était introduite dans le drogmanat français. Les barrières que le fanatisme et l'ignorance avaient élevées, depuis plus de trois siècles, entre l'Europe et l'empire ottoman, résistaient faiblement aux efforts de notre politique, secondée par tant de succès militaires. Les humiliations subies autrefois par le représentant du grand roi n'étaient plus à craindre, et la France, un instant soupçonnée, pendant l'expédition d'Égypte, avait repris, auprès des sultans, le rang et la prépondérance dont François I^{er} avait jeté les bases. Ce progrès était dû, en partie, à la réorganisation du personnel de l'ambassade. On avait appris, par de douloureuses expériences, à connaître et à redouter les Grecs offrant leurs services, les Arméniens tremblant devant le sourcil irrité d'un grand vizir, les interprètes *rayas* trafiquant du *bérat*. Aussi, depuis quelques années déjà, les fonctions importantes du drogmanat étaient-elles confiées à des Français. L'école où ils se préparaient à cette carrière était placée à Constantinople même, sous l'habile direction de M. Ducauroy, dont les recherches sur la législation hanéfite n'ont pas été oubliées des lecteurs de ce journal. Tout en étant soumis à une règle commune, les jeunes interprètes avaient la faculté de circuler librement dans la ville turque, et pouvaient ainsi compléter, par leurs rapports journaliers avec la population, les leçons que leur donnaient, dans les jardins du Palais de France, quelques *efendis* instruits. Plusieurs hommes d'un mérite réel, formés par cet enseignement, contribuèrent par leurs talents aux succès de la diplomatie française au Levant, et ils auraient sans doute pris une part brillante aux progrès de l'érudition, si la vie des affaires n'avait absorbé leur dévouement et leur activité. M. Bianchi, sorti de leurs rangs, pressentit les services qu'il pourrait rendre un jour,

et s'y prépara par une étude persévérante de la langue, des mœurs et des institutions de l'empire ottoman.

Envoyé à Smyrne en 1811, il y remplit les fonctions de deuxième, puis de premier drogman du consulat général, et se signala par sa généreuse conduite durant l'horrible peste qui ravagea cette ville en 1812. Quatre ans plus tard, il fut appelé à Paris, nommé adjoint aux secrétaires-interprètes du roi pour les langues orientales, et chargé de la conduite de deux ambassadeurs envoyés par la cour de Téhéran à Louis XVIII. En 1829, lorsque éclatèrent les signes avant-coureurs de l'orage qui allait jeter une armée française sur le rivage d'Alger, M. Bianchi, devenu secrétaire-interprète en titre, eut à remplir auprès du Dey une mission pleine de difficultés, sinon de périls, et dont il nous a retracé les principaux incidents dans une intéressante relation.

Ces interruptions nécessitées par les devoirs de sa charge furent les seules qui vinrent détourner un moment M. Bianchi de ses études favorites. Pendant vingt-six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1842, époque où il fut mis à la retraite, il partagea toujours son temps entre la composition de ses ouvrages lexicographiques et l'enseignement du turc, à l'école dite des *Jeunes de langues de Paris*, au collège Louis-le-Grand. On sait que cet établissement fondé par Colbert et connu longtemps sous le nom de *Collège des Arméniens*, en souvenir des premiers élèves qui y furent envoyés, est destiné à fournir aux services diplomatiques et consulaires tout un personnel de drogmans et de chanceliers. Ce n'est pas ici que nous pouvons examiner si son ancienne organisation répond aux exigences du présent, ni rechercher ce qu'il aurait à gagner au contact de l'enseignement libre. Un sentiment personnel de déférence et les bornes de cette notice nous interdisent toute discussion. Mais en faisant des vœux pour qu'elle soit étudiée en temps opportun, nous sommes heureux de reconnaître que, grâce à la coopération de MM. les secrétaires-interprètes et à la mesure libérale qui en a ouvert les portes à quelques externes privilégiés, cette école a souvent donné

des résultats satisfaisants. M. Bianchi y fut chargé du cours de turc, jusqu'à l'époque où une combinaison, à laquelle on aurait souhaité qu'un de ses condisciples restât étranger, lui créa des loisirs qu'il n'avait pas sollicités. Mûri par ce long professorat, et en connaissant mieux que personne les besoins, il publia, à partir de 1831, la série de travaux lexicographiques qui ont fondé sa réputation, et ne cessa de les perfectionner jusqu'au terme de sa vie.

Il est à peine nécessaire de rappeler les notices si exactes dont il a enrichi notre journal. On sait que l'imprimerie fut introduite en Égypte par Mohammed-Aly, vers 1822. Deux listes des premiers livres sortis des presses égyptiennes avaient été données par Hammer et, plus tard, par M. Reinaud. En 1843, M. Bianchi, mettant à profit ces matériaux, livra au public le catalogue de 250 volumes se composant, soit de traductions d'ouvrages français relatifs aux sciences, soit des œuvres littéraires auxquelles les musulmans attachent le plus de prix. En 1859, il fit paraître une suite à ce premier article, sous le titre de *Bibliographie ottomane*, en s'aidant, pour les publications les plus récentes, des renseignements fournis par le *Djeridè-i-havadis*, journal turc dont l'apparition date de 1843. Ce second catalogue, qui contient le titre complet de chaque ouvrage, le prix de vente, et souvent une mention développée des sujets qui y sont traités, s'étend jusqu'à l'année 1860. Attentif aux moindres innovations adoptées par le gouvernement ottoman, M. Bianchi nous fit le premier connaître, dans une notice détaillée, l'essai d'annuaire publié à Constantinople en 1847, sur le modèle des recueils de ce genre répandus en Europe. Ce travail, malgré l'inévitable sécheresse de la forme, avait le mérite de nous initier aux réformes introduites dans la hiérarchie des pouvoirs, d'en préciser les titres et les fonctions, enfin de continuer jusqu'à nos jours les précieuses indications dues à C. D'Ohsson et à Hammer, sur les branches les plus importantes des services publics. Une deuxième notice, conçue dans le même esprit, parut également dans le *Journal asiatique*,

en 1851. M. Bianchi publia encore, soit dans ce journal, soit dans d'autres recueils¹, la traduction de plusieurs documents émanant de la Porte, et dans le tome II du journal de la Société de géographie, la traduction d'un petit traité en langue turque sur l'itinéraire de Constantinople à la Mecque et les rites du pèlerinage (Paris, 1825, in-4°). Mais c'est surtout par la publication de ses trois ouvrages lexicographiques, œuvre de sa vie entière, qu'il a bien mérité des lettres orientales. Le grand dictionnaire trilingue de Méninski et son *Onomasticon* resteront longtemps encore l'auxiliaire indispensable des travaux littéraires; mais leur richesse même est un embarras pour les commençants, un hors-d'œuvre pour ceux qui ne demandent à l'étude du turc qu'un but pratique et immédiat. Excellents pour la lecture simultanée des trois principales langues musulmanes, ces quatre volumes in-folio ne peuvent qu'effrayer, par leur formidable appareil, les voyageurs, les négociants, tous ceux, en un mot, qui recherchent la connaissance rapide de la langue vivante et populaire. C'est pour combler cette lacune que M. Bianchi fit paraître, en 1831, un vocabulaire français-turc, quelques années plus tard, le Dictionnaire turc-français (1835, deux volumes in-8°), avec le secours des matériaux réunis par M. Kiefferet revus par M. Ruffin, et, en dernier lieu, le Dictionnaire français-turc (1838, 2 vol. in-8°), qui n'est que le complément du vocabulaire de 1831.

Dans une langue qui s'est emparée des trésors de l'arabe et du persan, et où chaque écrivain peut puiser à sa guise dans l'un et l'autre idiome, la principale difficulté consistait à faire un choix judicieux, de façon à présenter le répertoire complet de la langue usuelle, et en même temps de faciliter l'intelligence des pièces officielles et des monuments littéraires. Notre confrère s'acquitta avec bonheur de cette tâche

¹ Outre les travaux énumérés ici, M. Bianchi a laissé en manuscrit une grammaire turque, à laquelle il travaillait depuis longtemps (voyez *Journal asiatique*, 2^e série, t. XI, p. 100) et de nombreuses notes en vue de la réimpression de ses dictionnaires.

délicate. Pour les termes employés surtout dans le style relevé, il consulta avec fruit l'œuvre de son devancier et le *Lehdjet-ul-loughat*, dictionnaire fort estimé en Turquie. Grâce à une lecture assidue des journaux turcs et à une active correspondance, il put ajouter à ce fonds commun une foule d'idiotismes, de mots techniques et de locutions nouvelles que les réformes de sultan Mahmoud avaient contribué à répandre dans toutes les classes.

Le Dictionnaire français-turc et le *Guide de la conversation*, qui en est le corollaire et l'application, quoique conçus l'un et l'autre sur le même plan et rédigés avec le même soin, offraient cependant des difficultés d'exécution dont l'auteur a fait l'aveu sincère. « Ce ne sera, dit-il (*Dictionnaire français-turc*, 2^e édit. *Préface*, p. 4), que lorsque les progrès des réformes en Turquie auront mis la nation et la langue des Ottomans dans des rapports plus intimes avec la civilisation du reste de l'Europe, que la science pourra s'enrichir d'un dictionnaire des deux langues véritablement perfectionné. Jusqu'à présent, il est encore un grand nombre de termes de notre langue que les lexicographes, malgré tous leurs efforts, n'ont pu rendre en turc, et même en arabe, que par des équivalents hasardés, ou des mots d'une traduction plus ou moins exacte. »

Quelques imperfections de détail, d'ailleurs inévitables, ne pouvaient nuire au mérite de ces deux ouvrages¹, surtout parmi les Ottomans, auxquels ils étaient également destinés; aussi ont-ils fait fortune dans les écoles de Constantinople, et il est juste de reconnaître qu'ils ont notablement contribué à y répandre la pratique de notre langue et le goût de nos chefs-d'œuvre littéraires. Plein de foi dans l'avenir de la Turquie et persuadé que les idées modernes pouvaient seules en arrêter la décadence, M. Bianchi fut constamment sou-

¹ La 2^e édition revue et augmentée du Dictionnaire turc-français a paru en 1850, celle du dictionnaire français-turc, en 1846. Le *Guide de la conversation* a été réimprimé, avec quelques morceaux nouveaux, en 1852.

tenu, dans ses pénibles travaux, par ces considérations d'un ordre élevé, que nous lui avons souvent entendu exprimer avec une touchante conviction. Si jamais ces généreuses espérances se réalisent, et tel doit être le vœu de tous ceux qui ont fait de l'Orient l'objet de leurs études, ce sera l'honneur de sa mémoire de les avoir proclamées un des premiers, et d'avoir travaillé avec une application constante à leur prompt accomplissement.

Durant le cours de sa longue existence et jusqu'à l'extrême vieillesse dont il ne connut jamais les infirmités, M. Bianchi trouva, dans la tendresse dévouée d'une épouse et d'une fille chéries et dans le recueillement de ses travaux de prédilection, l'oubli ou du moins une douce compensation aux mécomptes qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter. Il avait suppléé, pendant deux ans, M. Jaubert à la chaire de turc de l'École spéciale des langues orientales vivantes. A la fin de l'année dernière, cette chaire étant devenue vacante par la mort de M. Dubeux, le vénérable doyen de la littérature ottomane en France fut présenté en première ligne par les professeurs de l'École et par l'Académie des inscriptions. Si son âge avancé ne lui permit pas de se charger d'un enseignement qu'il avait plus que personne contribué à fortifier, l'unanimité de suffrages spontanément offerts et la récompense littéraire que lui décerna M. le ministre de l'instruction publique lui prouvèrent que ses longs services étaient reconnus, et la supériorité de ses titres dignement appréciée.

M. Bianchi s'est éteint, le 14 avril dernier, après une courte maladie, laissant derrière lui le souvenir d'une vie noblement remplie et des titres à la gratitude du monde savant. C'était un homme d'une nature sincère et loyale, d'un commerce sûr, inflexible dans le devoir, étranger à l'intrigue, et cachant sous des dehors un peu froids une bonté et un dévouement à toute épreuve.

Puissent ses nombreux élèves, nos chers condisciples, aujourd'hui investis de fonctions importantes en Orient, s'ins-

pirer de son exemple, comme jadis de ses leçons, et ne jamais perdre de vue qu'au-dessus des intérêts passagers de la diplomatie et de la représentation, planent ceux de la science, mise au service de la civilisation et du progrès intellectuel !

C. BARBIER DE MEYNARD.

LA FEMME DANS L'INDE ANTIQUE, études morales et littéraires, par M^{lle} Clarisse BADER. Paris, 1864, in-8° (578 pages).

L'auteur de ce volume est une personne très-lettrée, qui, toute jeune, a conçu l'idée d'un ouvrage très-étendu sur le rôle de la femme dans la société primitive; elle se propose de l'étudier chez tous les peuples orientaux qui ont produit des littératures suffisantes pour son but, dans la Chine, en Palestine, en Égypte, en Arménie et dans l'Inde. Elle nous donne aujourd'hui sa première étude, qui traite de la position des femmes dans l'Inde, depuis l'époque des Védas jusqu'au siècle de Kalidasa. Le volume est divisé en deux parties, dont la première traite de la position de la femme dans l'Inde, dans les différentes phases de sa vie, d'abord de sa position légale et religieuse, de son rôle comme jeune fille et fiancée, enfin, de sa position comme épouse, mère et veuve. Dans la seconde partie, l'auteur fait abstraction de ces différents états de la vie de la femme, et elle considère son rôle dans les époques successives de l'histoire indienne, d'abord dans les temps légendaires, puis dans les temps héroïques, enfin dans le temps de Vikramaditya. Elle choisit pour cela dans les Pournanas, dans les poèmes épiques et dans les drames, tantôt les morceaux de doctrine, tantôt les récits les plus propres à montrer la position des femmes à ces époques successives, et le mouvement des idées et des mœurs qui y introduit des

changements graduels. Elle termine son étude par le tableau de la cour de Vikramaditya, son plan la dispensant de suivre le sujet dans les temps plus modernes et de peindre la diminution fatale du rôle de la femme dans l'Inde, surtout par l'influence des idées des musulmans. Elle n'espère un retour vers le mieux que par l'influence du christianisme, et il y a effectivement aujourd'hui un certain mouvement dans l'intérieur de la société indigène qui se manifeste par des efforts pour donner aux femmes une meilleure éducation. Ce sont surtout les Zoroastriens qui favorisent cette tendance. C'est un commencement encore faible; mais il faut espérer qu'il s'accélérera et qu'il finira par pénétrer cette immense masse inerte de la population indienne, surtout les classes riches, qui auraient tout à y gagner. On voit poindre quelques indices très-favorables à cet espoir. C'est ainsi qu'il s'est tenu, au commencement de l'année courante, à Calcutta, une séance publique d'une Société pour l'éducation des filles, dans laquelle plusieurs grands personnages hindous, des familles les plus anciennes et les plus respectées du Bengale et d'Oude, ont déclaré qu'ils étaient convaincus de la nécessité de donner une meilleure éducation aux filles et qu'ils allaient établir immédiatement chez eux des écoles dans ce but. Si ce mouvement se soutient, il inaugurera la plus grande conquête que la civilisation européenne aura encore faite en Orient, et qui sera entièrement due aux efforts des femmes des missionnaires protestants. Ces dames ont travaillé à cela depuis cinquante ans, avec un courage et un désintéressement admirables, que ni les fatigues ni l'impossibilité apparente de la réussite n'ont jamais pu lasser.

Mademoiselle Bader a choisi pour objet de ses études une matière vaste et importante, dont une femme seule peut s'occuper avec l'intelligence intime du sujet et avec l'intérêt qu'il mérite. Elle a traité son sujet avec soin et avec un esprit délicat, en se servant de tous les documents littéraires qui sont aujourd'hui accessibles sur les époques dont elle parle. Il est probable que la publication plus complète des

anciens ouvrages de droit hindou lui fournira un jour de matériaux plus amples se rapportant au côté légal de la question, et pourra donner lieu à un supplément à ce travail. — J. M.

THE SIBERIAN OVERLAND ROUTE FROM PEKING TO PETERSBURG
by A. MICHIE. Londres, 1864, in-8° (402 pages, avec une carte et beaucoup de gravures sur bois).

M. Michie paraît être un négociant de Shanghai, qui, pour éviter l'ennui du retour par mer, a préféré aller par terre. Péking, ensuite, avec des chameliers mongols, à Kiachta, et de là, par la poste russe, à Saint-Petersbourg. Cette route avait déjà été faite par d'autres Européens, même par des dames, et M. Michie a exécuté son plan sans beaucoup de difficultés, mais avec des fatigues considérables. Son récit ajoute quelque chose à nos connaissances de la Mongolie et de ses habitants; mais M. Michie n'était pas assez préparé pour pouvoir faire, dans le temps fort court qu'il a passé sur la route, beaucoup d'observations neuves ou importantes. Son livre raconte très-simplement ses aventures journalières, et il lit agréablement. Il a ajouté au récit de son voyage quelques chapitres sur l'histoire des Mongols; mais ils ne contiennent rien de nouveau, et sont pris dans des livres fort connus — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1865.

SUR LES NOMS DES CÉRÉALES

CHEZ LES ANCIENS,

ET EN PARTICULIER CHEZ LES ARABES,

PAR J. J. CLÉMENT-MULLET.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Nous présentons ici un simple essai de synonymie, car notre intention n'est point de discuter longuement l'origine et l'étymologie des noms des céréales, ni de suivre leurs variations dans les langues sémitiques ou indo-germaniques. Notre travail a un but plus spécial, c'est de chercher les espèces aujourd'hui cultivées auxquelles on peut rapporter chaque nom arabe en le rapprochant des noms grecs et latins auxquels il peut se rattacher. Il y a dans ce travail deux genres de difficultés. La première tient à l'insuffisance des descriptions que nous ont laissées les auteurs ; la seconde, à la confusion qui règne dans ces mêmes descriptions et dans l'application des noms à des genres différents. Ainsi prenons l'épeautre, *spelta* כסמח. Ce mot est, comme nous le verrons, rendu dans les versions arabes de trois manières différentes. En arabe, nous trouvons plusieurs mots qui peuvent être appliqués aussi bien à un *triticum* qu'à un *hordeum*.

Nous n'avons point la prétention de résoudre ces divers problèmes de linguistique et de botanique ancienne, mais

nous voulons présenter, dans le meilleur ordre possible, les passages des auteurs arabes, grecs et latins, qui ont rapport aux différents points douteux. Nous faisons ressortir les divergences et les analogies, en ajoutant les raisons qui nous semblent pouvoir justifier l'opinion que nous avons émise.

Les deux bases de notre travail pour l'arabe sont Ibn Beithar, manuscrit de la Biblioth. imp. 1023, ancien fonds, et Ibn al-Awam, texte arabe de Banqueri, 2 vol. in-fol. Madrid, 1802, et notre traduction, Paris, 1865.

Nous appelons souvent en aide Théophraste et Dioscorides et sa traduction arabe, B. I. Man. suppl. n° 1067; car ce sont les deux autorités sur lesquelles on peut surtout s'appuyer pour le grec. Quant au latin, nous avons les *Rei rusticæ scriptores* et Pline le naturaliste. Voilà pour les textes. Parmi les commentateurs principaux, nous avons donné la préférence à *Bodæus a Stopel*, médecin à Amsterdam, qui a enrichi Théophraste de notes savantes. Pour Pline, nous avons le P. Hardouin et les notes savantes de M. Fée dans la traduction publiée par Panckoucke. M. Ernest Mayer et Sprengel ont encore été utilement consultés¹.

Nous avons aussi rapporté les noms sanscrits quand ils nous ont semblé pouvoir jeter quelque lumière sur la question. Nous nous sommes aidé, pour cette partie, du savant

¹ *Theophrasti Eresii de hist. plantarum libri X, græce et latine, etc. cum notis et commentariis; item rariorum plantarum iconibhs illustravit Joan. Bodæus a Stopel, medic. Amstel. acces. J. C. Scaligeri animadversiones et Rob. Constantini unnot. cum indice locupl. Amstel. ap. Henric. Laurentium. In-fol. 1644.*

C. Plinii secundi Hist. nat. libri XXXVII, quos interpret. et notis illustr. Joan. Harduinus, jussu regis. 3 vol. in-fol. Parisiis, 1741.

Geschichte der Botanikstudien, von Ernst H. F. Meyer. 4 vol. in-8°. Königsberg, 1854.

Plusieurs fois aussi nous avons consulté les *Observations sur les cultures de l'Égypte*, par Bové, ex-directeur des jardins d'Ibrahim Pacha; opuscule fort utile pour la culture et la nomenclature. (Paris, M^{me} Huzard, 1835.)

ouvrage de M. Pictet sur *Les Origines indo-européennes*¹, et des conseils de M. Rodet, jeune savant très-versé dans les idiomes de l'Inde.

GÉNÉRALITÉS.

Les anciens divisaient les plantes alimentaires, *σῖτοι*, en deux classes principales. La première comprenait les plantes dont les graines pouvaient fournir du pain, et la seconde, celles dont les graines n'en fournissaient point. La première classe renfermait donc les céréales, *δημητρια, καρποι, fruges, frumenta*. La seconde renfermait les légumes, *χεδροπα, legumina*. Nous allons retrouver ces divisions, avec plus ou moins de détails, dans Théophraste, dans Columelle et dans Pline.

Le mot grec *σῖτοι* paraît être l'équivalent de l'arabe *الحبوب المغتاتة* (Ibn Aw. II, 47), graines alimentaires. Galien étend le nom de *δημητρια* même aux légumes (*De aliment.* 1), comme nous le verrons plus loin. Telle était la classification générale des Grecs et des Latins; passons aux détails.

Théophraste admet, pour les graines alimentaires, *περὶ σίτου*, deux divisions principales : 1° *Frumentacea, ut triticum, hordeum, tipha et zea et reliqua quæ tritici, hordeive specimen quodammodo gerunt* : *τά μὲν γὰρ σιτώδη οἶον πυροί, κριθαί, τίφαι, ζεαί, καὶ ἄλλα, ὁμοιόπυρα, ἢ ὁμοιόκριθα*. 2° *Legumina, ut faba, cicer, pisum* : *τὰ δὲ χεδροπα, οἶον κύαμος, ἐρέβινθος*,

¹ *Les Origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs; essai de paléontologie linguistique*, par Ad. Pictet. 2 vol. in-8°. Genève, J. Cherbuliez, 1859.

πιστός. Adde tertium genus, milium, sesamum, et ad summum quæ in æstivis sementibus, communi careant appellatione : τρίτον δὲ παρὰ αὐτὰ κέγχρος, ἔλυμος, σήσαμον, κ. τ. λ. (*Hist. plant.* VIII, 1.)

Nous trouvons cette division en *frumenta* et *legumina* dans Pline (XVIII, ix). On la rencontre aussi d'une manière générale dans Varron et dans Columelle. Nous nous occuperons ici des *frumenta*, laissant de côté les *legumina*.

Frumentum, σῖτος ou σιτώδη de Théophraste, est donc un nom générique qui ne doit point se traduire en français par *froment*, mais par *blé*, comme l'a déjà fait observer le traducteur de Pline (not. 71, *ad loc. cit.*). Le mot σῖτος correspond au mot sanscrit सीत्य, शीत्य *sitya, cītya* « grains, blé, » pris dans un sens général. On en peut dire autant du mot *grain* qui, chez nous, est, dans le langage usuel, pris pour le *froment*, quand il n'est point accompagné d'un autre mot déterminatif, ainsi on dira : du beau grain, pour : du beau blé. L'expression *menus grains* s'applique à l'orge, à l'avoine, etc.

Pline comprenait dans les *frumenta* le *triticum*, le *far*, l'*hordeum*, auxquels il rattache le *milium*, *panicum*, *sesama*, *horminum*, *irio* (XVIII, x); mais il dit plus loin (*ibid.* xix) que les genres de blé ne sont point partout les mêmes, et que lorsqu'il y a identité dans les mêmes espèces, les noms diffèrent : *Frumenti genera non eadem ubique : nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus*. Columelle admettait aussi la même classification, car il veut qu'on place le *panicum* et

le *milium* parmi les *frumenta* (II, ix, xvii). Pour Varron, le blé est la plante dont le chaume produit un épi : *In segetibus frumentorum, quod culmus extulit, spica*. (Var. I, XLVIII, 1¹.)

Nous retrouvons à peu près la même classification dans l'hébreu. Ainsi דגן, qui se prend pour *frumentum* ou blé, est encore le nom générique des espèces végétales qui peuvent fournir du pain. On comprend dans cette classe les cinq espèces suivantes : חמץ, כסמח, שעורה, שועל, שבולת-שפון, *Triticum, spelta, hordeum, avena, secale*². Ainsi דגן se-rait, comme on le voit dans Gesenius, l'équivalent de σῖτος et de *frumentum*, et il s'appliquerait aux graines qui naissent des épis, *frugibus terræ quæ ex aristis nascuntur*, ou, en d'autres termes, aux plantes qui poussent en épis. Ceci rappelle la définition de Varron; car, dans le lexique cité, *arista* est pris comme synonyme de *spica*.

Ce que nous nous proposons d'étudier ici plus spécialement, ce sont les noms divers du froment, de l'épeautre, de l'orge, du seigle, de l'avoine, des miliacées et du riz.

¹ Nous admettons la variante indiquée dans l'édition in-4° de Casp. Fritsch, Lips. 1735, qui est celle que nous citons toujours. Vient à la suite du même passage la composition d'un épi complet سنبلة تامة *spica non mutila*, comme le produisent le froment et l'orge. Les parties sont *granum*, حبة; *gluma*, غلابة; *arista*, « la barbe », شعر. Ainsi l'épi produit par le *milium* et le *panicum* auraient été incomplets. (Var. I, XLVIII, 1.)

² Les trois premiers noms seuls sont mentionnés dans la Bible, les deux autres sont talmudiques.

LE FROMENT.

Le froment, *triticum sativum* Linn. حنطة, *hintā*, qui a pour synonyme بر *borr*, et قمح *qamah*. On trouve ces trois noms employés indistinctement dans les diverses citations faites par Ibn al-Awam, quelle qu'en soit l'origine, et lui-même en fait également usage dans son propre texte. Ces trois mots se rencontrent également pour le mot *συρός* dans la version arabe de Dioscorides. (II, cvii¹. Suppl. ar. B. I. 1067.)

Suivant Gesenius, حنطة viendrait de l'arabe حنط, *rubuit*, à cause de la couleur rousse, ou peut-être, suivant d'autres, il dériverait de la même racine prise dans le sens de *condire*, *quod sit framentum quasi conditum*; mais nous, qui voyons dans le mot arabe l'hébreu חמץ, nous préférons l'opinion qui le fait dériver de חנן, *edidit*, *protulit*, à cause de la grande production du froment, en quelque sorte « la plante qui pullule. » Par l'usage, le *noun* s'est perdu dans l'hébreu, tandis qu'il s'est conservé en arabe. Le nom, au pluriel חטים, se prend plus spécialement pour les grains de froment.

M. Pictet (I, p. 263) critique cette étymologie. Il veut que le nom sémitique du froment soit d'origine iranienne. En persan, dit-il, *ch'id*, *ch'ayd*, *ch'awid*, *chid* (خید *khid*²), désigne le blé en herbe;

¹ Le nom sanscrit du froment est गोधूम *godhūma*; l'*Amarakocha* donne également सुमन *sumana*, qui paraît désigner une variété particulière.

² Nous conservons la transcription de M. Pictet.

mais M. Pictet croit y voir un ancien nom du froment identique à *çvada* hypothétique. Or, de *chid* (*khid*), on arriverait facilement au חטה, *chitah* hébreu. Cette opinion, sans doute, peut être soutenue, mais nous ne la partageons pas.

Le mot arabe, comme chez nous le mot *froment*, se prend, dans l'usage, aussi bien pour le grain que pour la plante elle-même.

Le mot בֹר, *borr* (plur. ابرار), a aussi son équivalent dans l'hébreu בָר, *bar*; mais, suivant les lexicographes Castel et Gesenius, il faudrait par ce mot entendre le blé nettoyé, vanné et disposé pour être conservé dans le grenier. En effet, le mot radical בר signifie *purifier, monder*¹; c'est donc comme si on disait « froment purifié, nettoyé », חטה בר, *ch'itah bar*. Le substantif a disparu et le qualificatif a pris sa place et l'a fait oublier, comme on en a de fréquents exemples².

Qamah, قمح, paraît aussi venir de קמח, employé chez les Hébreux dans le sens de *farine*. Nous avons vu qu'on trouvait ces trois noms dans la version de Dioscorides, au mot συρός; on les trouve aussi dans le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval. Marcel, dans son Dictionnaire arabe algérien, et Bové, dans sa *Notice sur les cultures d'Égypte*, se

¹ Voy. Gesenius, *Thesaurus philologicus et criticus linguae hebraeae et chaldaicae Veteris Testamenti*. Castel. Lexic. hept. verb. בר חטים.

² Nous retrouverons plus loin le mot بَر, à l'occasion du latin *far*.

servent seulement du mot قمح; on le trouve encore généralement employé dans les calendriers arabes.

Ces variations, dans la signification des noms et leur application, se trouvent aussi dans le grec. Ainsi, Link fait observer (*Monde prim.* II, 325) que les grammairiens et les savants se servaient du mot πυρός pour indiquer le *triticum*, tandis que les géoponiques emploient toujours le mot σίτος. Les Septante ont employé le mot πυρός une fois, et σίτος cinq fois, suivant la remarque de Gesenius (voy. *Thes.*). Comment traduire μελίφρονα πυρόν dans Homère, dans ce vers de l'*Iliade* (VIII, v. 188) où il est dit qu'Hector nourrissait ses chevaux de la graine de ce nom? Doit-il être entendu du froment, qu'on sait être nuisible aux chevaux? Le scholiaste grec dit qu'il faut ici entendre κριθή, orge. Galien élève du doute, et il interprète par τίφη, secale. Sprengel semble se ranger à l'opinion de Galien (*Hist. rei herb.* I, 21). (Voy. Bodæus a Stopel, *Not. ad Theoph. Hist. plant.* VIII, ix, 956.)

Nous ne voyons point qu'Ibn al-Awam ait cité les variétés du froment autrement que par leur couleur; il ne parle guère que du blé rouge, de celui qui est d'un rouge pâle; enfin, la troisième espèce serait brune (II, 22, texte et trad.). Avicenne est très-explicite; il distingue trois nuances principales : le blanc, le rouge et le noir. (Avic. I, 176.)

Bové dit que, sous les noms de قمح صعيدى et قمح بحرى, « blé du Sayd ou du sud, et blé marin ou du nord, » on cultive en Égypte plusieurs sous-

variétés, qu'on distingue d'après leur forme et leur couleur. (*Cult. Égypt.* 45.)

La grande Description de l'Égypte indique les espèces ou variétés suivantes :

1° *Triticum sativum, aristatum, vulgare*, قمح حنطة ;

2° Blé barbu à épis lisses, قمح صغير ;

3° Blé à épis plus longs, قمح صغير طويل ;

4° Blé rouge, قمح الاحمر ;

5° Blé à épis velus, قمح مغبر ;

6° Blé à épis velus allongés, قمح سابقة ;

7° Blé à épis très-gros ;

8° Blé arabe, قمح عربي.

Ces deux variétés se rapportent au *triticum turgidum*.

9° Blé pyramidal, قمح نعيجة (cf. Forskhal, *Flor. Ægypt.* 26) ;

10° Blé à épis courts, قمح شعيري, blé hordéiforme qui, suivant Forskhal, serait une variété de *spelta* (*Flor. Ægypt.* 26).

(*Descript. Égypt.* Recueil d'observations, t. II, in-fol. Mémoire sur les plantes qui croissent en Égypte, par A. Raffenaud et Delille.)

Par *blé noir* doit-on entendre un blé d'une qualité inférieure, de couleur brune et foncée, ou le sarrasin, qui porte aussi le nom de *blé noir*, *polygonum fagopyrum* Linn.? Si nous prenons le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval, nous nous prononcerons pour l'affirmative; car il traduit *sarrasin* ou blé noir par حنطة سودا. Le sar-

rasin passe pour être originaire d'Asie, d'où il a été transporté en Afrique, puis introduit en Europe par les Maures ou Sarrasins; de là lui vient son nom de *blé sarrasin*. (Dic. H. nat. Deterv.) Cependant, une raison de douter, c'est que rien ne vient faire soupçonner chez les auteurs arabes qu'il ait été cultivé chez eux. Suivant Beckman, cité par Link, le sarrasin aurait même été inconnu dans l'antiquité (*Monde primitif*, II, 343). Faut-il plutôt appliquer cette dénomination de blé noir au blé de Barbarie, dit *triticum cinereum maximum* J. B.? Le *secale*, qualifié par Pline de noir et triste, *nigritia triste*, donnant du pain de qualité inférieure, pourrait attirer sur lui cette dénomination. Le mot grec *μελάμπυρος*, qui est la traduction grecque de *triticum nigrum*, est pris généralement pour le *melampyrum arvense* Linn. qui n'a aucun rapport avec le blé sarrasin, *polygonum sagopyrum* Linn¹. Ce dernier mot, *Φαγόπυρον*, est mentionné par Bodæus, dans ses commentaires sur Théophraste, page 421, pour exprimer une forme de graine; mais il ne se rattache à aucune de nos céréales.

Link (t. II, 321, trad.) dit que rien ne prouve

¹ Le *μελάμπυρος* est nommé dans Théophraste (*Hist. plant.* VIII, c. 14 Schneid. et v Bod.) au nombre des plantes nuisibles qui croissent parmi le froment. Galien dit qu'il est du froment dégénéré : Τὸ μελάμπυρον καλούμενον ἐκ μεταβολῆς μὲν καὶ αὐτὸ γίνεται τῶν πυρῶν. (*De alim. facult.* I, cap. ult.) Bodæus dit qu'on le prend pour le *triticum vaccinum*, « blé de vache, » un des noms vulgaires du *melampyrum arvense* Linn. Sprengel partage cette opinion. *Hist. rei herb.* I, 96, Mais Link croit que c'est plutôt l'*agrostema githago* Linn. la nielle des blés, هونيز الحنطة d'Ibn-al-Awam, II, 256. (Voy. Schneider, *Annot. ad Hist. plant. Theoph.* VIII, t. III, p. 667.)

que le חטה de la Bible, le حنطة des Arabes, soit plutôt notre froment que notre épeautre. Nous n'admettons point ce doute. Nous voyons, sans hésitation, dans ces deux mots, le *triticum sativum in genere*, le گندم des Persans (*Lex. Samachshari*), et Castel (*Lexic. heptagl. persic.*), qui cite encore les deux variétés suivantes, گندم دراز اخکل « froment à longue barbe », گندم گون, froment de couleur foncée, qui serait sans doute le froment noir arabe. Il ne faut pas confondre cette locution avec گوز گندم, que nous verrons plus loin. Forskhal semble venir en aide à l'opinion de Link, car il emploie, pour le *triticum spelta*, les deux mots حنطة et قمح. Ceci nous prouverait simplement que Forskhal a tiré ses renseignements de personnes qui, sans doute, confondaient les *tritica* et les *speltæ* sous un même mot générique. Nous trouvons de même dans le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval, Épeautre, نوع قمح, sans désignation spéciale; mais de ces faits actuels on ne peut rien conclure pour ou contre les agronomes arabes du moyen âge.

L'ÉPEAUTRE, *SPELTA* ¹.

C'est particulièrement pour la fixation de la synonymie de l'épeautre et de ses congénères que se présentent les plus grandes difficultés par la contra-

¹ Suivant Saumaise, *spelta* vient d'un mot grec moderne σπέλτη pris pour ζέα. *Græci recentiores ζέαν in suis Lexicis interpretantur σπέλτην.* (Salmas. *De Homonymis hyles iatricæ*, 68, c.)

diction des descriptions et la multiplicité des noms par lesquels on a cru cette céréale indiquée, laquelle souvent est confondue avec l'orge, comme nous le verrons.

Nous comprenons particulièrement, sous le nom d'épeautre, trois espèces : *triticum spelta*, *triticum dicoccum*, *triticum monococcum*, l'épeautre ou le grand épeautre, l'épeautre à deux rangées et celui à une rangée, ou petit épeautre. Cette division est conforme à celle établie à l'école pratique du Jardin des plantes dans les carrés affectés à la botanique.

M. Fée, dans ses notes sur Pline (XVIII, x), admet implicitement cette division. En effet, il indique; note 105, l'*olyra*, ὄλυρα, des Grecs, comme étant le *triticum spelta* de Linné, et le *zea*, ζέα ou ζέα, comprendrait le *triticum dicoccum* et le *triticum monococcum* comme l'indique du reste Dioscorides (II, cxi). L'épeautre aurait été le *far* des Latins¹, aujourd'hui encore il porte, dans le Frioul, le nom de *farra*.

Un des caractères essentiels de l'épeautre, c'est que la glume reste adhérente au grain, à ce point qu'il faut employer un moyen artificiel pour les séparer, comme dans le riz. L'épeautre ne donnerait qu'un pain de qualité médiocre, si dans la panification on ne prenait des précautions particulières.

L'analogie qui se trouve d'une part entre la disposition de l'épi de l'épeautre et celle de certains

¹ Pline donne comme synonyme de *far* le mot *semen*. (Voy. Plinè, XVIII, 1.v : *Farris aut seminis, quod frumenti genus ita appellamus.*)

froments, et surtout de l'orge, a été anciennement la cause de confusions et d'erreurs qu'il est aujourd'hui difficile de reconnaître et d'éclaircir.

Dans l'arabe, le premier nom applicable à l'épeautre qui se présente, c'est سلت, *soult*, qui, suivant ce que dit Ibn al-Awam dans sa préface I, 23, *tex.* 17, *trad.* est ce que les Nabathéens appellent كلبا; mais t. II, p. 46, *tex.* et *trad.* il parle d'une espèce d'orge cultivée dans le climat de la Babylonie, qu'on nomme kolba, كلبا, qu'on dit être une orge sans enveloppe : ويقال انه شعير مقشر الا انه في صورة الحنطة وى جسمه تخلخل كتخلخل الشعير وسنبله سنبل الشعير الا ان الشعير اميل الى السودا من هذه الحبة ومن غيرها ان الكلبا هي الحبة الشبيهة بالحنطة ويسمىها بعض الناس الشعير الرومى « Il a été dit que c'était l'orge sans enveloppe (nue), ayant la forme du froment pour le grain avec un manque de consistance dans le corps, de même que dans l'orge. Son épi est pareil à celui de l'orge, sinon que celui-ci tire sur le foncé (litt. le noir) plus que ce grain. Suivant d'autres, le kolba ressemble au froment, et certaines personnes l'appellent *orge grecque*. » Avicenne, qui lit شلت, le réunit dans un même article avec l'orge, et l'indique aussi comme une orge nue, نوع من شعير بلا قشر, donnant un aliment moins nourrissant que le froment. (Av. I, 260.) On lit dans Ibn Beithar : السلت سماه جليفس طبقا صنف من الحنطة اقرب الى الحمرة بكثير وملرز كثيف واصغر من الحنطة بكثير مزاجه

الحنطة « *Le soult* est appelé par Galien *thabaqá*; c'est une espèce de froment qui tire sur le roux; il est dur, compacte, plus petit que le froment, auquel il ressemble par sa nature. » (Ibn Beithar, mss. 55, fol. 225 r^o.)

Dans un autre passage, extrait d'Ibn Beithar, cité par Banqueri I, page 23, note, on lit : سلت هو صنف من الشعير فينجد من قشرة كله وتسلب حتى يكون كالبرسوا ونبت بالفرس وهو ضربان ويسمى « *Le soult* est une espèce d'orge qu'on dépouille de toute sa glume (littéral. son écorce), et le grain resté à nu est pareil au froment. Cette céréale pousse en Perse. Elle est de deux espèces; on la nomme *al-fahah*, qui signifie *orge nue*. » D'après les diverses citations qui précèdent, le *soult* serait l'orge nue, *gymnocrithon*, ou l'orge-riz, *zeocrithon*, plutôt que l'épeautre, le *spelta*. La définition d'Ibn al-Awam conduirait à la première opinion, puisque le grain en serait plus blanc que celui de l'orge, ce qui est un des caractères de l'orge-riz.

Parmi les noms qui peuvent se rapporter à un *spelta* ou bien à un *hordeum*, nous trouvons dans Ibn al-Awam *ahlas*, qui est aussi l'*iskáliah* علس الاسكالية (II, 26, fin). Dans la préface du même auteur, on lit : وهو خندروس واطن انها تسمى بالنبطية حوشاكى. « L'*iskáliah* est le *khondros*; je pense qu'il est appelé *houschaki* par les Nabathéens. » Dans le chapitre XIX, art. IV, qui traite de

la culture du *houschaki*, nous trouvons que « parmi les graines cultivées en Babylonie, il y en a une qui est nommée par les Grecs *khondros*, qui ressemble au *kolba*, dont elle diffère en ce qu'elle est plus grande, que sa couleur est celle du *kolba*; seulement elle porte deux grains accouplés l'un à l'autre. » يزرع

في اقليم بابل وهو الذي يسميه اليونانيون خندروس وهو يشبه الكلبا الا انه اكبر منه ولونه لون الكلبا الا انه يحمل حبنتين مزدوجتين. Ibn Beithar dit que *iskiliah* est le nom vulgaire d'*ahlas* en Espagne; c'est le *zeu* de Dioscorides. La version arabe traduit aussi *zeu* par *ahlas*. Ajoutons à ces définitions celles du *τραγος* par Dioscorides (II, cxv), traduite littéralement par Ibn Beithar : طراغيس شكله شبيه لشكل الصنفين من الحبوب : التي يقال لها خندروس وهو اقل غذا منها بما فيه من « *Le traghis*, كثرة النجالة ولذلك عسر الانهضام الخ pour la forme, ressemble à ces deux espèces de graines nommées *chondros*; mais il est moins nourrissant, à cause de la quantité de son qu'il contient, ce qui fait qu'il est difficile à digérer, etc. » (V. Ibn Aw. I, 23, not. Banq.) Nous avons traduit *houschaki* par *triticum dicoccum*, en nous rapprochant du texte grec, qui présente quelques variantes. Le *chondros* est, suivant Avicenne, حنطة رومية (I, 275).

Un nom qui vient encore parmi ceux qu'on peut rattacher au *spelta*, c'est le mot كنيب, écrit en marge de *δλυρα* dans la version arabe de Dioscorides. Ibn Beithar en parle comme d'une espèce de

علس, connue sous ce nom dans l'Yémen; à la suite vient la traduction de l'article de Dioscorides sur *Polyra* : كنيب نوع من العلس يحمل حبة واحدة في غلظة وهو معروف باليمن بهذا الاسم وقال (دستوريدس في الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زرا غير انه (fol. 339, r^o). D'après Al-Ghafaki, ce serait une plante aquatique qui s'élève en tige noueuse; à chaque nœud est une feuille qui l'environne tout alentour. Ce serait une arondinacée, étrangère à l'épeautre, tandis qu'ici nous trouvons dans la description du *kanib* un végétal qui serait le *tritium monococcum* pareil au *kolba* ¹.

Le nom hébreu générique de l'épeautre est כסמח, en chaldéen כסמ. Les commentateurs de la Mischna donnent pour équivalent l'arabe علس et le grec *δλυσα* et *ζέα* ou *ζεα*. Il a été traduit dans les versions arabes de la Bible de diverses manières; par Sâdia, dans l'Exode (ix, 32), par جلبان; dans Ézéchiel (iv, 9), par شوفين, à cause du pluriel כסמים; dans Isaïe (xxviii, 25), on trouve شوفان au singulier. La version de la Société biblique anglaise porte جوارش dans les deux premiers passages, et dans Isaïe كرسنة. Gesenius voit dans ce mot de l'analogie avec le כסמח hébreu, ce qu'il explique par des permutations de lettres. Il

¹ Le manuscrit de la Bibliothèque impériale porte كنيب, dont il détaille l'orthographe lettre par lettre; les dictionnaires lisent de même; mais Gesenius, au mot כסמח, lit كنيب (Thes. phil. criticus linguae hebraeae et chaldaeae.)

cite un passage explicatif d'Abou'l-Walid que nous rapportons ici, et qui nous explique ce nouveau nom *kirsanah* : الكرسنة ويسميه اهل الشام الكنيب واهل العراق يسمونها الجلبان الخ. Voilà donc deux nouveaux noms donnés à l'épeautre. Ce sont des noms de localité, comme le dit Abou'l-Walid; car nous voyons dans Ibn al-Awam, comme dans Ibn Beithar, que کرسنة s'applique à l'*ervum ervilia*, et جلبان au *pisum*. Le nom جوارش, employé par la version de la Société biblique, est synonyme de دخي. La version grecque porte constamment ελσα, et la Vulgate *spelta*.

Ce mot جلبان, qui devient dans le Talmud גולבא (Pesach. fol. 35, 1), nous rappelle le nom nabathéen ou babylonien کلما que nous avons vu précédemment comparé au *houschaki*, duquel le kolba ne diffère que parce qu'il n'a qu'une seule rangée de grains. Rabbi Tanchum explique דסמין par علس, qui est le ζέα de Dioscorides.

A la suite de ces noms, vient, dans Ibn al-Awam (XIX, 5), celui de طرماي. « La céréale de ce nom, suivant l'agriculture nabathéenne, ressemble au *houschaki*; on la récolte au mois de haziran (juin). Elle donne un pain qui sert pour l'alimentation. Sa farine contient beaucoup de son; le pain qui en vient est d'une digestion difficile; il reste longtemps dans l'estomac, et, quand il en est sorti, il traverse rapidement le tube intestinal, et il relâche le corps. » قال في فلاحه النبطية — وهو يشبه حوشاكي مذکور قبل — وقد يخبر منه خبز يوكل — ودقيقه كثير

النخالة جدا وخبزة عسر الانهضام طويل المكث في المعدة Rapprochons maintenant ce texte de celui de Dioscorides, qui dit du *tragus* (II, cxv) : Τράγος τὸ σχῆμα μὲν παρὰ πηλίσιας τῷ χόνδρῳ ἔοικεν· ἀτροφώτερος δὲ παρὰ πολὺ ζεας, διὰ τὸ ἔχειν τὸ ἐκχυρῶδες· διὸ καὶ δυσκατέργαστός ἐστι, καὶ κοιλίας μαλακτικός. « Le *tragus* ressemble beaucoup au *chondros* pour la forme. Il est moins nourrissant que le *zea*, parce qu'il est plus chargé de son. Il est donc d'une digestion plus difficile, il relâche le corps. » Il ressort de cette comparaison une grande analogie entre le *thourmaki* et le *tragus*.

Mais, dans sa préface, Ibn al-Awam pense que le *tharmir* est le *thourmaki* : والطرمير واطن انه يسمى بالنبطية طرمكى. Après cette opinion formulée d'une manière à peu près positive, l'esprit se trouve rejeté dans l'incertitude au sujet de ce *tharmir*, qui devient un nom spécifique pour le froment et l'orge, طرمير. (II, p. 29, texte et trad.) Qu'est-ce donc que le *tharmir*, dont aucun dictionnaire ne fait mention? A la lecture de la préface, nous avons cru voir dans ce mot une altération de طراغيس; mais son application au froment et à l'orge nous a jeté dans le doute. Peut-être faut-il voir en *tharmir* l'indication d'une forme dans l'épi, rappelant dans le blé celle de l'épeautre à deux ou à une rangée; et pour l'orge, l'*hordeum zeocrithon*; opinion à laquelle nous nous rattachons.

Ainsi, pour nous résumer, nous trouvons en arabe huit mots répondant au *spelta* et à ses variétés auxquelles nous rattacherons le *zeocrithon* et le *gymno-crithon*, qui souvent s'y trouvent confondus. Ces mots sont pour l'arabe *سلت* ou *شلت*, *علس*, *كليا*, *كريب*, *حوشاكي*, *طرماني*, *جلبان*, *كرسنة*; pour l'hébreu et le talmudique, nous avons *כסמח*, *כוסמין* et *גולבא*. Ces noms paraissent correspondre aux noms grecs *δλυρα*, *ζέα* ou *ζεα*, *χόνδρος* et *τράγος*.

Si maintenant nous voulons entrer dans les détails de spécification, c'est-à-dire chercher à reconnaître à quelle espèce doit se rattacher tel ou tel nom, nous nous heurtons contre de grandes difficultés. Le seul moyen qui nous semble le plus convenable pour nous guider à travers ce dédale, c'est de nous rattacher aux noms grecs si souvent cités dans les définitions arabes, parce que généralement on est assez d'accord sur leur interprétation.

Όλυρα est habituellement pris pour le *triticum spelta*, le grand épeautre; en arabe ce nom devient *البرا*, et altéré par Ibn Beithar dans la transcription arabe en *البدا*, il est rendu dans la version arabe de Dioscorides par *كريب*, qui est une espèce d'*علس* ou de *ζέα*, *زا*, à une seule graine, *monococcum*. *علس* est l'*iskâliah* *اسكالية*, qui est le *χόνδρος* des Grecs, *خندروس*; mais celui-ci a deux grains juxtaposés. *كرسنة*, *kirsanah* serait encore synonyme du nom syrien *kanib*, comme *جلبان* l'est pour les habitants de l'Iraq. Nous avons vu plus haut qu'Ibn Beithar faisait du *kanib* ou *olyra* des Grecs une espèce

de *ahlas* ou *zea* à une graine; or Dioscorides ne dit pas cela; pour lui, *olyra* est du même genre que *zea*. Ἡ ὀλυρα δὲ καὶ τοῦ αὐτοῦ γένους ἐστὶ τῆς ζείας, ἀτροφωτέρα δὲ κατὰ ποσὸν ἐκείνης (II, cxiii).

Ainsi l'*olyra* des Grecs n'est point le *zea*, avec lequel pourtant il forme une même famille. Il appelle comme équivalent كرنسنة, كنيب, جلبان, qu'on devrait appliquer au *triticum spelta*.

Le *zea* présente dans Dioscorides une définition bien tranchée, c'est un nom générique qui comprend les deux espèces *dicoccum* et *monococcum*. Il aurait pour équivalent en arabe اسكالية, علس, qu'Ibn-al-Awam confond avec le *chondros*. Nous traduisons علس *ahlas* par *spelta* pris aussi dans un sens générique.

Le *triticum dicoccum* est évidemment le حوشاکی des Nabathéens, qui porte deux rangées de graines; ce serait aussi le χόνδρος des Grecs, *triticum græcum*, حنطة رومية d'Avicenne¹.

¹ Saumaise se livre à de longues et minutieuses recherches sur l'origine et la signification primitive de χόνδρος, recherches dans lesquelles nous n'entreprendrons point de le suivre. Ce mot aurait été appliqué à une molécule d'un objet ou substance quelconque concassés, comme le blé, le sel. Χόνδροι ἀλῶν sunt παχεῖς ἄλες Hesychio; χόνδροι σίτων, grana tritici crassiusculis fragmentis concisa. Il en aurait été à peu près de même de τρώγος. Le premier de ces deux mots aurait été ensuite appliqué à une préparation appelée par les Romains *alica*. Pour les modernes, *chondros* est devenu une espèce de *triticum*, et les Arabes les ont imités. Ainsi Avicenne dit que le *chondros* est le froment grec, الحنطة الرومية (Salm. Hom. hyles iatr. 71, 72.) Nous ferons observer que ces mots arabes قمح et سلت sont dérivés des mots hébreux סֶלֶת, farina purissima (Gen. xviii, 6), de

Le **سلت**, que Galien nomme *thabaqá*, comme nous l'avons vu, est présenté par Ibn Beithar et par Avicenne comme l'orge nue. Cette opinion est admise par Castel, qui traduit ce mot par *hordeum nudum*, qui est aussi l'interprétation du **كلبا**, suivant la citation nabathéenne que nous avons lue plus haut : c'est peut-être ce qui a déterminé Ibn al-Awam à les assimiler dans sa préface. Ern. Meyer voit dans le *kolba* l'*hordeum distichum*, variét. *nudum* (III, 84). Cette interprétation nous paraît très-admissible, car elle comprendrait en même temps le *gymnocrithon*.

Ainsi **سلت** aurait pour synonyme **كلبا**, **גולבא**, qui rappelle **جلبان**, comme nous l'avons vu plus haut. Ils auraient de l'affinité avec le *τράγος* de Dioscorides, **شعير رومی** et **شعير مقشر** d'Ibn Beithar, **طراغيس**, un *hordeum nudum* ou *gymnocrithon*. Ce qui tend à établir que c'est une orge et qu'il y a identité des deux noms, c'est qu'à la suite de l'article *kolba*, l'auteur, Ibn Awam, rappelle qu'au XVIII^e livre il a donné ce que Junius dit de la culture de la terre pour l'orge; or c'est dans ce livre qu'on trouve le mot *soult*, qui serait un nom arabe, et *kolba* un nom nabathéen.

Quant à nous, dans notre traduction d'Ibn al-Awam, nous nous sommes arrêté à voir dans le mot **سلت** « l'orge nue » *hordeum nudum*, et dans **علس** « l'épeautre » *spelta*. (II, p. 25 et 26.)

פפא, qui a aussi le sens de *farina* (*loc. cit.*), et qui, chez les Arabes, furent appliqués, le premier à une espèce d'*hordeum*, et l'autre au *tritium*.

Le طرمكى, sur lequel Ern. Meyer ne se prononce pas, nous a précédemment paru se rattacher au *tragos*. M. Fée hésite à se prononcer sur la valeur du mot *tragos*; il pense qu'il peut être un épeautre (Pline, XVIII, xx, note 154). Pour nous, nous pensons voir dans le *thormaki* l'*hordeum zeocrithon*.

Forskhal compte cinq espèces d'épeautres ou variétés de *triticum spelta* pour lesquelles il emploie les noms de قمح et de شعيرى, mais plus particulièrement le premier. Ces cinq espèces ou variétés sont : 1° *T. spelta*, *villosum*; 2° variété *glumis villosis* قمح نعيجة; 3° *glumis subvillosis* قمح مغير; 4° *T. spelta*, *glabrum*; *glumis glaberrimis*; 5° قمح شعيرى, espèce mal déterminée par le botaniste suédois (*Flor. Ægypt. arab.* 26). Toutes ces espèces ou variétés se trouvent dans la *Description de l'Égypte* (Mémoires de Raffenaud et Delille, t. II, p. 13); mais elles sont indiquées comme froment ou blé, et l'espèce inconnue de Forskhal est indiquée comme blé à épis courts.

L'épeautre porte dans Columelle (II, vi, 5) le nom d'*ador* comme générique. Il admet quatre variétés : 1° *far clusinum*; 2° *verrucosum rutilum*; 3° *alterum candidum*, et 4° *trimestre*. Ainsi *ador* et *far* seraient à peu près synonymes. Pline se sert du nom *semen* simplement (XVIII, xix). Dans le même chapitre, il semble à tort établir une distinction entre le *zea* et *far*, quoiqu'on admette toujours identité parfaite entre les deux mots ¹.

¹ Voy. Link, *Monde prim.* II, 329.

Le mot latin *far* rappelle l'hébreu בר, l'arabe بر et le grec σῦρος. Il est difficile que ces mots n'aient pas une origine commune. M. Pictet professe la même opinion. Suivant lui, le mot hébreu ne peut se séparer de l'arabe; leur origine est la même. Il les veut voir dérivés de ברא ou ברה, *comedit*. Gesenius y rapporte le grec βρά, *pabulum*, qui serait le radical primitif de *vorare*. Cette étymologie nous ramène à βράσας, manger, et βράμος, le brome, végétal, de même que, par la prononciation dure de la consonne, nous avons eu σῦρος. Le sanscrit a aussi *bhr*, *bhar*, *nutrire*. (Gesenius, *Lexic. hebr.* v°, בר, et Pictet, *Orig. Ind. Europ.* I, 269.)

L'ORGE.

L'orge, *hordeum sativum* Linn. s'appelle en arabe الشعير, comme si l'on disait الحب الشعير, *granum pilosum*, à cause des barbes dont l'épi de l'orge est bérissé. En hébreu, elle est appelée שְׂעוֹרָה, qui a la même signification; *a spicis hirsutis dictum*, dit Gesenius; au contraire de דְּסִיטָה, *spelta a spicis detonsis*. En grec, on l'appelle κριθή, et par abréviation κρή; en persan جو *djaw*, qui rappelle le zend جَو *yava* et le sanscrit यव *yava*. Cette synonymie est incontestée et incontestable¹.

¹ L'*Amarakocha* donne encore : सीतशूक *sitaçûka*. Pictet rapproche du latin *hordeum* le sanscrit हृद्य *hrdya*, neutre *hrdyam*, adjectif qui signifie « aimé, désiré, agréable. » (I, 271.)

Ibn al-Awam n'indique aucune espèce particulière d'orge nommément; il place à la fin de l'article qui traite de sa culture celle du *kolba*, qu'il a, comme nous l'avons vu, présenté comme synonyme de *soult*, que nous avons reconnu être l'orge nue. Le *houschaki* et le *thourmaki* dont il traite dans les art. IV et V à la suite de l'orge, doivent-ils lui être nécessairement réunis comme variétés? Nous avons vu que le *houschaki* était le *chondros* des Grecs et l'épeautre à deux rangées, *T. dicoccum*; le *thourmaki* nous a paru être l'*hordeum zeocrithon*, conséquemment il se rattacherait à l'orge comme variété. Nous ferons observer que tout ce qu'on lit dans ces articles sur la culture de l'orge proprement dite, et sur celle des autres céréales qui viennent à la suite, est extrait de l'agriculture nabathéenne, et qu'ainsi les trois noms *kolba*, *houschaki* et *thourmaki*, sont des noms étrangers à l'Arabie et à l'Andalousie surtout.

Forskhal ne mentionne l'orge nulle part; mais Bozé parle de l'orge ordinaire et de l'orge hexastique, sous le nom seul de شعير, comme étant cultivées en Égypte, où on les donne aux chevaux pour nourriture. Nous ne voyons rien dans Ibn al-Awam qui puisse rappeler l'orge hexastique ou escourgeon.

L'orge se semait chez les Arabes comme le froment, et à peu près dans les mêmes conditions. Quand on voulait la faire manger en vert, on semait en mai. Le fourrage qu'elle fournissait s'appelait تصيل en arabe, et جوتر en persan; ce mot s'applique aussi aux fourrages verts en général, comme dans le Tal-

mud मूढ, *herba quæ metitur et datur bestiis adhuc virens*. (Peah. VI, x)¹. Voy. Aw. II, 46, *texte*, et 45, *trad.*

Théophraste indique cinq espèces d'orge : 1° orge à deux rangs ; 2° orge à trois rangs ; 3° orge à quatre rangs ; 4° orge à cinq rangs ; 5° orge à six rangs ou hexastique, *escourgeon*. (Théophraste, *Hist. plant.* VIII, iv.) Link (II, 329, trad.) pense que les copistes ont bien pu intercaler les espèces à rangs impairs, que repousse l'esprit philosophique. Columelle indique seulement deux espèces d'orge : *hordeum distichum* et *hordeum hexastichum* ou *cantherinum*. (Col. VIII, ix, xiv, xvi.)

LE SEIGLE.

Le seigle, *secale cereale* Linn. fut-il connu des Arabes? Rien ne l'indique précisément, et comme il n'est point originaire de l'Asie, on peut en douter. Pline, parmi les Latins, est le seul qui parle du *secale*, nommé *asia* par les Taurini (XVIII, xli). Sprengel voit le *secale cereale* dans le *siligo* de Columelle (II, vi, ix. Spreng. *Hist. rei herb.* 151). Le τῖφν de Théophraste (*Hist. plant.* VIII, i, ii, iv) serait, suivant le même Sprengel, le *secale* (I, p. 80). M. Fée professe la même opinion (note 217); mais Anguillara, cité par le P. Hardouin (note 3, sur le ch. xix, liv. XVIII de Pline), en fait un *spelta*. « Ruellius, dit Bodée de Stopel, voit dans le τῖφν le *secale*; mais il faut bien se garder, dit-il, de le confondre avec le

¹ En sanscrit le mot तोक्य *tokma* désigne toutes les céréales en vert, mais principalement l'orge.

τύφη par un *upsilon*, qui pousse au milieu des roseaux dans les lieux humides. » Cette dernière plante serait alors le *typha latifolia* ou *angustifolia* Linn.

Au milieu de ces mêmes commentaires de Bodée de Stopel sur le liv. VIII, ch. ix, *Hist. plant.* p. 956, est la figure d'une espèce de blé qui porte le nom de *triticum tiphinum*, qui, sans être le *tiphé*, en approche beaucoup. *Triticum tiphinum proxime ad tipham accedere magni viri scribunt.* Il vient des îles Fortunées ou Canaries; mais il n'est point le *tipha* qui est contenu dans plusieurs enveloppes et qui se détache difficilement de sa glume, tandis que c'est le contraire pour le *triticum tiphinum*. Suivant Link (*loc. cit.* 332), le *tiphé* pourrait bien être le *triticum monococcum*, qui donne un pain brun et foncé comme le *tiphé*. Peut-être aussi pourrait-il être le *zeopyrum* que Galien dit être cultivé en Bithynie, et qui tient le milieu entre le froment et le *bryza*. Galien cite cette dernière plante pour l'avoir trouvée cultivée en Macédoine et en Thrace; elle était très-semblable au *tiphé*. Mais Link ajoute qu'on ne peut pas attacher une trop grande valeur à ce passage. (*Gal. De alim. facult.* I, XIII; Bod. de Stopel, *loc. cit.* Link, *loc. cit.*) Galien, continuant, dit que le grain du *tiphé* est plus jaune que celui du froment; il est court et ramassé. *Tipheæ triticeis flaviores; quin et habet corpus densum et coactum.* Définition qui concorde fort peu avec ce que dit Pline du *secale*, qui est un fort mauvais blé, sombre et noirâtre, *nigritia triste*, chargeant beaucoup l'estomac, même quand il est mêlé avec

le *far*; fait contraire à ce qu'on observe journellement. Link ajoute peu de confiance à la description de Pline, auquel il reproche, et avec raison, de manquer de méthode. Galien dit, en terminant, qu'on peut très-bien considérer le *tiphé* comme un blé de petite espèce, puisqu'il en a la couleur, la densité et la chaleur. Οὐκ ἀπιθάνως δ' ἂν τις ὀνομάζοι πυρρὸν μικρὸν τὴν τίφην καὶ τῇ χροίᾳ καὶ τῇ πυκνότητι καὶ θερμότητι τῆς δυνάμεως εἰσικεῖον αὐτοῖς. Cette conclusion nous mène à penser que le *tiphé* serait probablement le *triticum monococcum*, le petit épeautre, ce qui semble être l'opinion de Link. (Galien, Bod. de Stopel et Link, *loc. cit.*) Sprengel, comme nous l'avons vu, le prend pour le *secale*.

Il en est qui veulent que le *tiphé* ait été le grain très-doux qu'Hector donnait à ses chevaux; nous en avons parlé déjà plus haut.

Saumaise, parlant du *secale* (*Hom. hyl. iatrica*, p. 68 et 69), ne veut pas qu'on voie le *secale* dans le *zea* de Dioscorides, ni dans celui de Théophraste¹. Le *zea* de Dioscorides, dit-il, est bien le *spelta* (comme nous l'avons reconnu précédemment). Les gloses les meilleures, comme celles de Servius, voient dans *zea* et *olyra*, le *spelta*, *far* et *ador*. Ainsi le pain de *zea* de Ménesthée, cité par Athénée (*Deipnos*. lib. III, p. 115), qui charge l'estomac et qui est d'une digestion difficile, ne peut provenir du *zea* de Dioscorides, ni de celui de Théophraste. Il ré-

¹ Ζέα est lettre pour lettre le sanscrit यवा *yava*, d'après les lois de permutation établies pour ces deux langues.

pondrait très-bien au *secale*, dont la farine fournit, comme on le sait, un pain d'une qualité inférieure, qui charge davantage l'estomac.

Si nous voyons dans Athénée le *zea* devenir le *secale*, qui nous empêcherait de le voir dans le اسكالية, *iskâliah* des Arabes d'Espagne, mot donné comme synonyme de علس, *ahlas*, qui, suivant la version arabe de Dioscorides, serait l'équivalent de ζελα¹. Conjecture que pourraient suffisamment justifier ces confusions de noms et de descriptions si fréquentes chez les Arabes et les anciens en général, pour les plantes et les animaux. Ce nom *iskâliah* rappelle celui de σκαλι que porte le seigle chez les Grecs modernes.

Le seigle, suivant les traducteurs et les commentateurs, porte dans la Mischna le nom de שיפון (*Kelaïm*, I, 1). On trouve aussi דשרא avec la même signification (Pesach. 35, 1). Il y a en arabe le mot دوسرو¹. Sous ce titre, Avicenne (I, 159) donne la traduction de l'article Αίγλωψ de Dioscorides (IV, cxxxix), qu'on croit être l'équivalent d'*avena greca* de Pline (XVIII, xlii), et qui, suivant Sprengel (*Hist. rei herb.* t. I, p. 159), serait l'*avena sterilis* ou *fatua* Linn. Ainsi *schiphon* restera le *secale cereale*, surtout quand on voit que sa farine peut être employée à la confection des azymes (*Kelaïm*, I, 1; Gesenius, note 5). Le mot arabe شوفان, évidemment une transcription de l'hébreu, est rendu dans Castel par *spelta*, et la version de Sâdia l'emploie,

¹ Castel lit دوسر à la racine דשרא, et دوسرو à la racine דסר.

comme nous l'avons vu, pour כסמח (Ézéch. iv, 9, et Isaïe, xxviii, 25). Pour le nom talmudique שיפון, le dictionnaire ne donne que le mot *secale*, σίφων, Castel. D'un autre côté, le dictionnaire grec de Budée porte σιφώνιον, *herba quæ et βρώμος dicitur avena*. Nous préférons nous en tenir à l'interprétation *secale* de Castel. Le seigle, dans le Dictionnaire de M. Caussin de Perceval, est appelé جوادار, mot que nous ne voyons dans aucun autre lexique; le mot شوفان reste, dans ce dictionnaire, appliqué à l'avoine.

L'AVOINE.

— Nous compléterons cette notice sur les céréales proprement dites par des recherches sur l'avoine. Il n'en est pas fait mention dans Ibn al-Awam, sans doute parce que les Arabes et les Orientaux ne faisaient point usage d'avoine pour leurs chevaux; elle était remplacée par l'orge. L'avoine n'était employée à cet usage, suivant Galien, que par les habitants de l'Asie au delà de Pergame et surtout dans la Mésie.

Si les Arabes ne cultivaient point l'avoine, cependant elle ne leur était point inconnue; car dans les dictionnaires on la trouve indiquée sous plusieurs noms. Ainsi dans le dictionnaire arabe de M. Caussin de Perceval et dans le vocabulaire des idiomes africains de Marcel, on trouve هرطمان, خرطال, شوفان, mots qui ne sont point d'origine arabe. Ibn Beithar cite le nom خرطال, qu'il écrit encore خرطان, qui se voit dans Castel. Il a aussi le mot هرطمان, et il traduit presque littéralement l'article de Dios-

corides sur le *bromos*. (Ibn Beithar, fol. 145 v° et 390r°, ms. 1023 A. F.) On trouve en persan *قرطمان*.

Il y a dans Avicenne un article intitulé *هزارطمان*, mot qui, suivant Castel, est l'équivalent de *هرطمان*, qu'il traduit par *Bryonia*. Or ce que dit l'arabe, que cette plante possède une force pareille à celle de l'orge; qu'elle tient le milieu entre l'orge et le froment; qu'elle est à la fois laxative et styptique; ne peut s'entendre que d'une céréale et non de la bryone.

Dans la version arabe de Dioscorides, *خرطان* est donné comme la traduction du mot *βρώμος*.

Les Latins connaissaient deux espèces d'avoine, l'une cultivée, *avena sativa* Linn. *bromos* (Pline, XXII; LXXIX, not. Hard.), et l'autre qui ne l'était point, *avena sterilis* Linn. *avena græca* (Pline, XVIII, XLII). Virgile cite ces deux espèces d'avoine.

Urit enim lini campum seges, urit avenæ.

(Georg. I, v. 77.)

Urit id est exsiccat seges avena (cultæ).

(Interpr. Ruai.)

Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

(Eclog. V, v. 37.)

Dans ce dernier vers l'avoine stérile est confondue comme mauvaise herbe avec l'ivraie. Columelle parle de l'avoine qu'on semait en automne pour la faire manger en partie en vert, l'autre partie restant pour graine. (*De re rust.* II, 11, 9.)

Comme les Latins, les Grecs connaissaient aussi deux espèces d'avoine, savoir : celle qui était cultivée et l'avoine stérile. La première était le *βρώμος*,

et l'autre l'*αἰγύλωψ*, dont nous avons déjà parlé à l'occasion du seigle. Galien ne laisse pas de doute sur la nature du *bromos*, puisqu'il dit qu'il est employé pour la nourriture du bétail, et que dans les cas de disette on en fait du pain, alors qu'on y est contraint : τροφή δ'έστίιν οὐκ ἀνθρώπων εἰμή ποτε ἄρα λιμώτοντες. C'est bien ainsi qu'on emploie l'avoine de nos jours.

Dioscorides a deux articles consacrés au *βρῶμος*; le premier, lib. II, cxvi, et le second, lib. IV, cxi. Quelques auteurs croient qu'ils se rapportent à la même plante; d'autres voient dans le premier article la description de la plante, et dans le second ses propriétés. Ce serait peut-être ainsi que penserait Sprengel, qui réunit les deux articles en un seul pour l'explication. Telle n'est pas l'opinion de M. Fée, qui veut que dans le livre II l'auteur grec ait eu en vue l'avoine cultivée, et dans le livre IV, l'avoine stérile. (Pline, XXII, lxxix, not. 164.) L'article du livre II ne laisse pas le moindre doute sur l'interprétation; ces prétendues petites sauterelles bipèdes, ἀκρίδα δι-πῶλα, qui pendent du sommet, et dans lesquelles sont contenues les graines, indiquent bien la disposition des graines composant l'épi ou grappe.

Nous avons vu aussi que tous les commentateurs étaient d'accord pour reconnaître l'*avena sterilis* dans l'*ægylops*. Il y a dans le IV^e livre de Dioscorides l'article CXXXIX consacré à l'*ægylops* qui sert de type pour la forme du *brome*. Quoi donc peut nous empêcher de voir l'*avena sterilis* décrite dans cet article CXXXIX,

et dans l'article CXL qui suit, une plante analogue au genre *bromus* des botanistes modernes? Dans la version arabe de Dioscorides, nous trouvons le mot *ægylops* rendu par **دوسرو**.

Dans le Talmud, l'avoine est appelée **שבלת שועל**; suivant l'auteur de la note talmudique, par ces mots on entendait l'orge sauvage, *hordeum silvestre*; mais dans le langage vulgaire, on l'appliquait à l'avoine. (*Kelaïm*, I, 1.)

Nous avons vu aussi, en parlant du seigle, le mot talmudique **דושרא**, rappelant le mot arabe **دوسرو** qui, dans Avicenne, est l'intitulé d'un article qui est une traduction de l'article *Αιζιλωψ* de Dioscorides, comme nous l'avons dit. Ce nom est présenté comme l'équivalent de **שיפון**, autre nom du seigle, et qui rappelle **شوفان** appliqué à l'avoine cultivée, ou *βρῶμος*. Nous aurions donc un nouvel exemple de la modification que les mots éprouvent dans leur signification en passant d'une langue dans une autre.

Bodée de Stopel signale les différences qui existent dans la manière d'écrire le mot grec *bromos*. Théophraste écrit *βρόμος* par un omicron, tandis que Dioscorides écrit *βρῶμος* par un oméga. Il en est qui veulent que la première manière soit pour indiquer l'*avena sativa*, et la seconde l'*avena sterilis*. (*Comm. ad. Hist. plant.* VIII, p. 957.)

Forskhal cite seulement l'*avena pennsylvanica* avec le nom arabe **شجرة الجمل**. (*Flor. Ægypt. arab.* p. 23.)

Les Géoponiques ne disent pas un mot de l'avoine, ni du *bromos*.

LES MILIACÉES.

Les miliacées دخی et ذرة ne peuvent être séparées; il faut nécessairement les étudier ensemble, à cause de leur grande affinité, qui les a fait parfois prendre l'une pour l'autre.

دخی, *dokhn*, est visiblement le mot hébreu דִּחָן, *do'han*. (Ézécl. iv, 9.) Il est très-probablement le nom générique primitif, bien qu'Ibn al-Awam cite des opinions qui l'indiquent comme étant le nom d'une espèce appartenant au genre *dourrah*, ce qui alors donnerait à ce dernier l'antériorité. دخی a été traduit par *milium* aussi bien que par *panicum*. C'est sans doute pour cette raison que dans la version arabe de Dioscorides, aux mots νέγχος et ελυμος, on lit دخی, et cependant nous verrons que ce sont deux espèces bien distinctes. Toutefois nous ferons remarquer que ce mot a été ajouté après coup à la suite de νέγχος, et que le mot employé par le traducteur primitif est جاورش, mot qui est aussi employé dans la version arabe de Sadias pour דִּחָן, et que la Vulgate traduit par *milium*¹.

Ce mot دخی, en persan ارزن, nous paraît, surtout dans Ibn al-Awam, être le ελυμος ou μελίνη de Dioscorides (II, cxx), de Théophraste (*Hist. plant.* VIII,

¹ Pictet cite comme noms sanscrits du *panicum miliaceum*, अणुमा; *panicum italicum*, प्रियङ्गु *priyangu*, auquel l'*Amarakocha* ajoute कण्डू *kangu*. Ce dernier donne pour le *panicum pilosum* त्रीहिमेद *trihiṃeda*, anu. (Pictet, I, 280, et *Amarakocha*, édit. Loiseleur-Deslongchamps, I, p. 205 et suiv.)

1, III, VII), le *panicum* de Pline (XVIII, x), *panicum italicum* LINN.¹ M. Ernest Meyer admet la synonymie de Forskhal, qui emploie *holcus dochna* (*Flor. Egypt.* 174); mais il place en première ligne *andropogon saccharatus*. (*Gesch. d. Botan.* III, 71.) M. Fée (note 76, liv. XVIII, Pline) traduit par *panicum miliaceum* LINN. millet à panicules étalées. Nous n'admettons point cette interprétation, guidé par la figure que donne Mathiole pour accompagner son explication, p. 127, et par la description qu'on lit dans Pline (*loc. cit.*): *Panicum a paniculis dictum cacumine languide nutante; paulatim extenuato culmo pæne in surculum prædens acervatur grans, cum longissimo pedale phoba*². « Le panic est ainsi nommé à cause de

¹ *Μελίνη* est cité comme synonyme de *ελυμος*, non-seulement par Dioscorides et Théophraste, mais Galien l'admet aussi; il dit que c'est une dénomination ancienne, *ελυμος δὲ σοι Φευκτέος ἀεὶ, καλοῦσι δὲ αὐτον ἐνιοι μελίνην τῶν παλαιῶν*. *A panico quod a nonnullis priscis etiam meline nominatur prorsus abstineas.* (*Alim. facult.* I, 7.) Xénophon a cité cinq fois le *μελίνη* dans l'*Anabase*. Théophraste VIII, III lit *μελίνον* au masculin. Sprengel (*Hist. rei herb.* I, 79) traduit le mot par *panicum miliaceum*, et plus loin, p. 208, il semble critiquer Dioscorides et Galien de le présenter comme synonyme de *ελυμος*, *quod cum μελίνη panico miliaceo componit.* (Conf. Bodæus a Stopel, *Comm. ad Hist. plant.* VIII, III, p. 929; *Theophr. opera* edit. Schneider, *Index*, v° *μελίνη*.)

² Le texte que nous citons est celui de l'édition de Panckoucke; mais celui du P. Hardouin porte *obba*. Bodæus a Stopel, dans sa citation de Pline, p. 929, lit de même. Le P. Hardouin cite un manuscrit qui lit *obfa*; mais il préférerait *phoba*, qui concorde avec *φόβη*, employé par Théophraste. *Τὰ μὲν ἔχει σλάχον ὡς σιτώδη, τὰ δὲ χεδρονὰ λοβὸν, τὰ δὲ κεγχρώδη φόβην. Alia spicam gerunt, ut frumentacea; alia siliquam, ut legumina; alia jubam ut miliacea. Κεγχρώδης* est pris ici génériquement, et *φόβην* ou *jubam*, pour un panicule,

ses panicules; sa cime se penche mollement; sa tige diminue insensiblement de grosseur. Les graines, ramassées et pressées, forment un épi long d'un pied. » Cette description, comme on le voit, est précise; elle rappelle bien les figures de Mathiole et du commentaire de Théophraste, qui sont semblables.

ذرة, pour ذرى, ذرو, *granorum species, milii genus, scilicet melica vulgo dora*. Telle est l'explication qu'on lit dans Castel et que répète Freytag. Ibn al-Awam lui donne pour synonyme جاورس, qui s'écrit en persan گاورس. On lit dans le Dictionnaire de Samacchari جاورس = گاورس نوع از ارزن, *djawaresch, ghawaresch*, espèce de (miliacée) *arzan*. L'agriculture nabathéenne le rapproche du دخن, avec lequel Kazwini le confond, جاورس وهو الدخن. Avicenne a un article sur جاورس, dans lequel il le sépare du dokhn, sur lequel il lui donne la supériorité pour les qualités¹.

Le *dourrah* a généralement été pris pour le *κείχρος* des Grecs. (Diosc. III, cxix; Théoph. VIII, iii, etc.) Cependant les versions arabes des Géoponiques qu'on trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, traduisant le chapitre xxviii, livre II,

qu'il y ait agrégation des épillets, ou qu'ils soient étalés, *comosa*, puisque les miliacées n'ont pas toujours les panicules diffus. (Theoph. *Hist. plant.* VIII, iii.)

¹ Banqueri, dans le texte imprimé d'Ibn al-Awam, écrit جاورش, *djawaresch*, et گاورش, *ghawaresch*, avec *schin*; mais partout ailleurs, dans Kazwini, dans Avicenne et dans Castel, nous le trouvons avec un *sin*; aussi nous écrirons constamment گاورس et جاورس avec un *sin*.

emploient le mot دخن pour rendre le mot κέγχρος, rendu en latin par *milium*. (Voy. mss. 915 anc. f. p. 175 et 914 suppl. fol. 6 v°)¹. Cela n'infirme pas l'opinion reçue, mais prouve que souvent les deux noms ont été pris l'un pour l'autre. La version arabe de Dioscorides traduit κέγχρος par جاورس. A côté on lit, d'une autre écriture, دخن. Strabon, parlant de cette partie de l'Italie qui produit beaucoup de millet, la qualifie de κεγχροφόρος (liv. V, p. 151). Les *notha* ou apocryphes de Dioscorides, cités plus haut, disent Ῥωμαῖοι κέγχρος μιλίουμ. (*Noth.* 127.)

Nous n'hésitons point, quant à nous, à voir dans le *dourrah*, ذرة, le κέγχρος des Grecs, le *milium* de Pline, le *panicum miliaceum* de Linn. millet à panicules étalées. La description de Pline ne laisse aucun doute à cet égard, elle est précise : *Milii comæ granum complexæ, fimbriato capillo curvantur*. (Pline, XVIII, x.) Telle est l'opinion de Bodæus a Stopel dans ses commentaires sur Théophraste (VIII, III, p. 928 et 929), et de Mathiole sur Dioscorides (II, LXXXIX et xc). Les figures qui accompagnent les textes des deux auteurs portent des ramifications, et ne laissent aucun doute.

M. Fée voit dans le ἐλυμος des Grecs le *panicum* de Pline et le *panicum miliaceum* de Linnée, millet à panicules étalées. (Pline, XVIII, not. 76.) M. Ernest Meyer voit dans le *dourrah* l'*andrapogon sorghum*, connu en Mésopotamie sous le nom de *holcus sorgho*, tandis

¹ Ces versions arabes ne sont pas complètes, elles sont seulement partielles.

que le *djawares*, جاورس, serait le *panicum milia-ceum*. (*Gesch. der Botan.* III, p. 65.) Dans le Dictionnaire de M. Caussin de Perceval, le millet porte les noms de دخن, حب الشرائق, درا بيضا. Il ne parle point du *panic*. On voit qu'il confond le *dokhn* avec le *dourrah*, et qu'il n'en connaît que le blanc. Il faut remarquer que cette dénomination est celle aujourd'hui usitée. Ce mot *al-scharaniq* semblerait presque une altération de *gharnougi*, nom spécifique employé par Ibn al-Awam, et que nous allons voir.

Ibn al-Awam (XX, art. vi) dit qu'il y a doute si le *dokhn* ne doit point être nommé *djawares*, ويتشقق انه يسمى الجاورس; mais à l'article viii, il n'hésite point à identifier le *dourrah* avec le *djawares*, qui serait son nom en persan. ذرة وهذه الحببة تسمى بالغارسية الجاورس. Il cite deux espèces de *dourrah*, le blanc et le noir; mais le premier serait de meilleure qualité. Quant au *dokhn* ou *panic*, il en indique plusieurs espèces, qui sont, pour la couleur : le blanc, nommé غرنوق, *gharnouqi*, le rouge et le noir. Pline aussi indique plusieurs espèces de *panic*, qui sont, pour la couleur : le blanc, le noir, le rouge et le pourpre. Columelle se contente d'indiquer le *panicum* et le *milium*, sans parler d'aucune espèce particulière.

Pline parle d'une très-grande espèce de millet, importée de son temps de l'Inde en Italie, depuis peu. Les expressions employées par le naturaliste latin ne permettent pas de douter qu'il veuille parler du *sorgho* : *Milium*, dit Pline, *intra hos decem annos ex*

India in Italiam invectam est, nigrum colore, amplum grano, arundineum culmo. Adolescit ad pedes altitudine septem, prægrandibus culmis : lobas¹ vocant : omnium frugum fertilissimum. Ex uno grano sextarii terni gignuntur. (Pline, XVIII, x.)

Généralement on croit, et avec raison, qu'il est ici question du *sorgho*, *holcus sorgho* Linn. Cette miliacée est la seule qui, pour un grain, puisse rendre trois septiers romains, *sextarii* (1 litre 62), et qui s'élève à la hauteur de sept pieds romains (2 mètres 07, 10), d'un aspect sombre, et dont la graine est grosse, et qui, comme le *milium* de Pline, est originaire de l'Inde. Cette opinion n'est pas nouvelle; on la trouve professée par Bodæus a Stopel (*loc. cit.*) et par le Père Hardouin, qui cite Scaliger. (*Exercit.* 292, p. 869.)

Le *sorgho* porte, chez les Arabes, le nom de *dourrah*, ذرة, et dans l'Yémen, celui de طعام, *taham*, suivant Niebuhr (*Descript. Arabie*, I, p. 216). Forskhal, sous le nom de *holcus durra*, cite quatre variétés différentes, dont deux *glumis fuscis*, à glumes noirâtres (*Flor. Ægypt.* 174). Marcel, dans son Dictionnaire arabe-algérien, emploie جاورس pour désigner le millet; au mot *dourra* il renvoie au blé de Turquie.

Bové (*Cult. d'Égypte*, p. 36) cite trois espèces de *sorgho* : 1° *sorgho* commun, *sorghum vulgare* Linn.

¹ A l'occasion du mot *lobas* qu'on lit ici, le P. Hardouin rappelle ce qu'il a dit précédemment sur le mot *obbas*, qu'il aimerait mieux *phobas*, parce que λοβός est attribué par Théophraste aux légumes, et φόβη aux miliacées. (Vid. sup. p. 218, not. 2.)

ذرة صيفي ; 2° *sorgho bicolor*, ذرة نيلي ; 3° *sorghum cer-
nuum*, ذرة واقع. Bové nous apprend aussi qu'en
Égypte c'est le *dourrah blanc* qui est le plus estimé ;
Ibn al-Awam en dit autant (*loc. cit.*).

Les espèces cultivées en Syrie sont souvent atta-
quées de *carie*. C'est sans doute la maladie dont
parle Forskhal, et qui était connue sous le nom de
okáb, عكاب, litt. *fumus*, ce qui peut s'expliquer, parce
que la pulpe noircit et tombe en poussière.

Le *dourrah*, très-cultivé dans l'Orient, fournit à l'ali-
mentation des populations, et cette culture doit re-
monter assez haut, puisque nous avons vu que le
grain en était mentionné dans Ézéchiel (iv, 9). L'agri-
culture nabathéenne paraît avoir donné aux deux
miliacées qui nous occupent beaucoup d'attention,
si nous en jugeons par la description minutieuse de
leur culture et des procédés pour en obtenir du
pain, que nous lisons dans Ibn al-Awam. Ce pain
est d'une qualité assez inférieure par la faible quan-
tité de gluten que contient la graine. Cependant il
est des parties de l'Arabie où on le préfère à celui
du froment, dit Bové. Niebuhr nous apprend aussi
que, dans le voisinage de Tripoli de Syrie, proche
le Liban, où le froment abonde, les gens du peuple
le vendaient et se nourrissaient de *dourrah*. (*Descript.*
Arab. I, 217.)

Cette grande fertilité du *dourrah*, si supérieure à
celle du froment, porte Niebuhr à dire que la ré-
colte si abondante que faisait Isaac, qui recueillait
cent mesures, מֵאָה שְׁעָרִים, c'est-à-dire au centuple

(*Gen.* xxvi, 12), ne peut s'expliquer que par la culture du *dourrah*. (*Descr. Arab.* I, 217.)

Hérodote nous apprend que dans la Babylonie le millet et le sésame atteignaient la hauteur des arbres : Ἐκ δὲ κέγχρου καὶ σισάμου ὅσον τι δένδρου μέγεθος γίνεται (Lib. I, p. 89, éd. H. Step.), hauteur qui rappelle celle attribuée par Pline au millet indien. Il y a donc lieu de croire que ce que dit ici l'historien grec doit s'entendre du *sorgho*.

Abdallatif, dans la *Description de l'Égypte*, ne dit rien des miliacées.

LE RIZ.

Le riz, *oryza sativa* Linn. en arabe ارز, aroz, en persan *birindj*, برنج, ὀρυζον (Théoph. *Hist. plant.*), ὀρυζα (Diosc. II, xvii), Plin. *oryza* (XVIII, xiii), en sanscrit व्रीहि *vrihi*¹, en chaldéen אריר (Mischua, *Pea*, II, iii).

Il est peu de noms de plantes moins contestés que celui-ci. Le riz paraît originaire de l'Inde, et Strabon le cite nommément dans la description de cette partie de l'Asie (XV, 476, 39). « Il y croît, dit-il, dans les marais, il s'élève à la hauteur de quatre coudées; on est obligé de le nettoyer comme le *zea*, c'est-à-dire l'épeautre. Cette indication ne laisse aucun doute dans l'esprit. La description donnée par Théophraste

¹ L'*Amarakocha* cite encore *āpu*, *pātala*, *dhānya*, *śalaga*. Ces mots désignent plutôt des espèces particulières : *āpu* signifie « lâtif »; *pātala*, « pâle », etc. *dhānya* est au contraire une expression générale dont le sens est « qui constitue la richesse. »

ne manque pas non plus de précision. Il dit que le riz ne donne pas un épi proprement dit, mais une tête disposée en panicules, comme le millet et le panic. *Ἀποχεῖται δὲ οὐκ εἰς στήλιν, ἀλλ' ὅλον φόβην ὥσπερ ὁ κέγγρος, καὶ ὁ ἔλυμος.* (*Hist. plant.* IV, v, et *Comm. Bod.* a Stop. p. 362.) La description de la plante du riz donnée par Pline manque d'exactitude dans la forme qu'il donne de la racine, ainsi que le fait observer M. Fée. (Pline, XVIII, XIII, not. 116 et 117.)

Le riz était cultivé par les Nabathéens, comme le prouvent les détails extraits de l'agriculture nabathéenne rapportés par Ibn al-Awam (ch. xx, art. 1). Suivant Link, le riz aurait été un objet de commerce pour les Arabes, qui l'exportaient pour la Grèce, et qui par là y introduisirent son nom arabe *أرز*, *aroz*, d'où est venu le mot grec *ὄρυζα* et le latin *oryza*, et enfin notre mot *riz*, par le retranchement de l'o initial. Peut-être aussi le mot sanscrit *vrihi* est-il le véritable radical par le changement de *h* en *s*, comme il s'en trouve plusieurs exemples, notamment *sind* pour *hind* (*hindus*). (Conf. Link, II, p. 239.)¹

Le riz doit-il être considéré comme une céréale? L'opinion des anciens, à cet égard, était partagée. Abou'l-Khaïr, cité par Ibn al-Awam (*loc. cit.*), dit en termes bien précis, que le riz est une espèce de froment, *أرز ضرب من الحنطة*; mais Galien, qui pensait sans doute qu'on ne pouvait faire du pain avec

¹ D'après les lois phoniques aujourd'hui connues, *ὄρυζα* correspond bien lettre pour lettre à *व्रीहि*, car *h* sanscrit = *z* zend et grec.

le riz, le range dans les légumes. Ὄσπρια καλοῦσιν ἐκεῖνα τῶν δημητρίων σπερμάτων ἐξ ὧν ἄρτος οὐ γίνε-
ται, κυάμους, πισσοῦς, ἐρεβίνθους, φακοῦς, θέρμους,
ῥυζον, ὀρόβους. *Legumina appellant ea cerealia semina
ex quibus panis non fit, ut puta, fabas, pisa, cicera,
lentes, lupinos, oryzam, ervum.* (Galien, *De aliment.
facult.* lib. I, ch. xvi et xvii.) Bodæus a Stopel s'élève
contre cette opinion, en rappelant que le riz a la
plus grande analogie avec le blé. (*Comment. ad Hist.
plant.* IV, v, p. 362.) Le Talmud également exclut
le riz des céréales, comme nous l'avons vu.

Tels sont les documents que nous avons pu recueillir sur les noms des céréales. Nous les avons groupés, selon les espèces auxquelles ils se rattachent, dans un ordre aussi méthodique que possible. Nous avons présenté les opinions de divers savants sur leur détermination; nous avons aussi présenté notre pensée, non point que nous ayons la conviction d'avoir résolu les problèmes difficiles que soulève la constatation des espèces en histoire naturelle chez les anciens, mais bien pour apporter notre contingent de matériaux afin d'aider à la construction de l'édifice, et par le désir d'être utile aux traducteurs.

NOTA. — Pour la transcription de دُرَّرْ nous avons écrit *dourrah*, afin de nous conformer à la prononciation arabe moderne.

LE LIVRE
DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

TRADUCTION.

O mon Dieu, bénis Mohammed et sa famille !

Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Seigneur, facilite les bonnes entreprises¹.

— Louons Dieu, en le remerciant de ses bienfaits. J'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, en confessant son unité. Je proclame que Dieu est grand, en m'humiliant devant sa puissance. Qu'il bénisse Mohammed son prophète et la meilleure de ses créatures ! Bénédiction et salut sur la postérité du Prophète !

Le présent ouvrage, qui traite de la description de la terre et des êtres qui y sont établis, de la *kiblah* (orientation) de chaque contrée, des royaumes et des routes qui s'étendent jusqu'aux extrémités du globe, a pour auteur Abou'l-Kacem Obeïd Allah, fils d'Abd Allah, fils de Khordadbeh.

— Abou'l-Kacem dit : La terre est ronde comme

¹ Allusion au passage du Koran, chap. xx, v. 27.

une sphère, et placée au milieu de l'espace céleste, comme le jaune dans l'intérieur de l'œuf. L'air¹ l'enveloppe et l'attire, sur tous les points de sa surface, vers l'espace céleste. Tous les corps sont stables sur la surface du globe, parce que l'air attire les principes légers dont ces corps se composent, tandis que la terre attire vers son centre leurs parties pesantes, de la même manière que l'aimant agit sur le fer.

— La terre est partagée en deux moitiés par l'équateur, qui s'étend d'orient en occident. C'est l'étendue de la terre en long², et la ligne la plus considérable du globe terrestre, de même que la ligne zodiacale est la plus considérable de la sphère céleste. La terre s'étend en large du pôle austral, au-dessus duquel tourne la constellation des Pléiades, au pôle boréal, au-dessus duquel tourne la constellation de l'Ourse.

— La périphérie du globe à l'équateur est de 360 degrés. Le degré vaut vingt-cinq parasanges³; la pa-

20 — ¹ Le mot *nèsim*, employé par l'auteur, se traduirait plus exactement par *atmosphère terrestre*. Les physiciens arabes donnaient à la couche d'air qui enveloppe la terre une épaisseur de seize mille coudées. Kazviny entre dans de longues explications à cet égard, dans le deuxième discours de sa *Cosmographie* (texte publié par M. Wüstenfeld, p. 413).

² Au lieu de *کور* « contrées, districts, » leçon qui ne donne pas de sens satisfaisant, je lis *طول* « longueur, » avec Edricy et Maçoudy, qui ont reproduit littéralement ce passage.

³ L'auteur adopte, on le voit, l'ancienne évaluation de Ptolémée, qui compte 20 stades à la parasange. On sait que, sous le règne de Mamoun, deux commissions furent chargées, à quelques années de distance, de mesurer un degré d'un grand cercle de la terre. Les premières observations, faites entre Apamée et Palmyre, donnèrent

rasange, douze mille coudées; la coudée, vingt-quatre doigts; le doigt, six grains d'orge alignés les uns à côté des autres, dans le sens de leur épaisseur. Par conséquent, la circonférence de la terre est de 9,000 parasanges¹. Entre l'équateur et chacun des deux pôles, on compte 90 degrés. Telle est aussi l'étendue de la terre, dans le sens de sa largeur (latitude); mais elle n'est habitée que jusqu'au 24° degré, à partir de l'équateur².

Le globe étant presque entièrement entouré des eaux profondes de la grande mer, le quart septentrional est celui que nous habitons, tandis que le quart méridional est désert, à cause de l'excessive

pour résultat 57 milles; les secondes, dans la plaine de Sindjar, 56 milles $\frac{1}{2}$; «chaque mille contenant quatre mille coudées noires, de celles adoptées par Almamon.» (Voyez l'analyse de la table d'Ibn Younis, dans le tome VII des *Notices et extraits*, et les prolégomènes de la Géographie d'Abou'l-Féda.) Maçoudy et Yakout ont reproduit l'évaluation des anciens, probablement d'après le *Livre des routes*. Voici enfin un troisième système cité par le cosmographe Schems ed-din Dimichky (ms. de la Bibl. imp. f° 3). Le degré terrestre égale 19 farsakhs ou parasanges, moins $\frac{1}{6}$. Le farsakh = 3 milles; le farsakh indien = 8 milles; le relai de poste = 4 farsakhs. D'après le voyageur Mokaddessy, la parasange vaut 3 milles; un relai de poste 12 milles en Syrie et en Irak, 6 milles seulement dans le Khorasân. Une journée de marche est en moyenne de 6 farsakhs $\frac{1}{2}$. (Voy. *Post- und Reiserouten*, préf. p. xxvi.)

¹ C'est par erreur qu'Edriçy, en copiant ce passage, a écrit 12,000 parasanges; cette méprise a été d'ailleurs relevée par le traducteur (t. I, p. 2, en note).

² Je pense qu'il faut lire 64° degré, avec Edriçy (*ibid.*), au lieu de 24°, afin de se rapprocher de la 63° parallèle de Ptolémée. Le chiffre 64 se trouve aussi dans Ibn Khaldoun (Trad. française des Prolégomènes, p. 92).

chaleur qui y règne. L'autre moitié de la terre, placée au-dessous de nous, ne renferme pas d'habitants.

Les deux quarts de la terre, celui du nord et celui du sud, se divisent l'un et l'autre en sept climats¹. Ptolémée dit dans sa *Géographie* que, de son temps, le nombre des villes de la terre était de sept mille deux cents.

DE L'ORIENTATION DANS LES DIFFÉRENTES CONTRÉES².

Les habitants de l'Arménie, de l'Azerbaïdjân, de Bagdad, de Koufah, de Médaïn, de Basrah, de Houl-

¹ Cette théorie paraît se rapporter au système géographique des Romains, mis en lumière par M. Reinaud. (*Mém. sur les relations de l'Emp. romain avec l'Asie*, p. 61 et carte n° 2.)

Toutes les généralités de géographie physique qu'on lit ici ont été copiées et développées par Mokaddessy (f° 42). La division qu'il adopte a pour origine une vieille tradition attribuée à Abd Allah, fils d'Amr. On peut la résumer ainsi : « La terre a une étendue de 500 années de marche; 400 dans les pays déserts et 100 dans les pays habités. Les contrées soumises au Koran occupent sur cette surface un territoire d'une année de marche environ. La race humaine s'étend sur 24,000 parasanges, dont 12,000 à la race noire, 8,000 aux Grecs, aux Francs, etc. 3,000 aux Persans et 1,000 aux Arabes. »

² Ce paragraphe est un des plus mutilés du livre; les erreurs et les lacunes dont il fourmille me paraissent cependant devoir être attribuées plutôt aux copistes ou au premier abrégiateur qu'à l'auteur lui-même. Depuis longtemps déjà, la nécessité de déterminer exactement la position du temple de la Mecque avait donné naissance à des traités spéciaux qu'Ibn Khordadbeh n'avait pu manquer de consulter. Un de ces traités, composé sous le règne de Mamoun, par un Persan originaire de Neïriz, dans le Fars, était répandu dans le public. Mustaufy en a fait usage, en le complétant, au début de la description de la Perse qui termine son *Nouzhet*. Kazvîny (*Athar el-Bilad*, p. 76) a donné un plan grossier de la kaabah, entouré de médaillons dont les légendes indiquent la position des principales

vân, de Dinaver, de Nèhavend, de Hamadân, d'Ispahân, de Rey, du Tabaristân, de tout le Khoraçân, du pays des Khozar et des deux parties de l'Inde (c'est-à-dire en deçà et au delà de l'Indus) s'orientent, pour prier, vers le mur où se trouve la porte de la kaabah. Le pôle nord est donc à gauche, relativement au centre de l'Orient. Le Tibet, les contrées habitées par les Turcs, la Chine, Mansourah et tous les pays situés à six degrés au delà du centre de l'Orient se tournent vers la *Pierre noire*¹. Les habitants du Yémen se tournent, dans leurs prières, vers l'angle *yémény*; ils ont alors en face d'eux les habitants de l'Arménie. Les peuples du Maroc, de l'Afrique (septentrionale), de la Syrie, d'Algeziras et du centre du Magreb, se tournent vers l'angle *chamy* (syrien); par conséquent ils font face aux habitants de Mansourah.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

Commençons par le *Sawad* (portion cultivée de la Mésopotamie). Les rois de Perse l'avaient surnommé *le Cœur de l'Irak* «dil iranschehr².» Le

contrées du monde musulman autour de «la maison sainte.» (Cf. Reinaud, *Introd. à la géogr. d'Abou'lféda*, carte, p. cxcviii.)

¹ La pierre noire est encastrée dans le mur qui fait face à l'orient. (*Voyages* d'Ali-Bey, II, 346.) Il faut, je pense, donner au mot *جزم* qui se lit ici, la valeur de 75 milles, ainsi que le dit Birouny d'après le calcul attribué à Ptolémée. (Kazviny, *Cosmographie*, p. 146.) On obtient ainsi 450 milles ou 150 parasanges, à raison de 3 milles pour une parasange.

² Yakout a transporté une partie de ces détails dans son grand dictionnaire géographique. On sait que le mot *Irak* est la transcription arabe de *Irah*, vocable parsi tiré du sanscrit *arya* et *ayria*.

Sawad se compose de douze districts « koureh, » chaque *koureh* formant un *asitân*; il renferme soixante cantons « taçoudj. » D'autres traduisent *asitân* par « arrondissement¹ » et *taçoudj* par *nahyeh* « canton; » d'autres donnent à *asitân* le sens de « lieu, résidence. » Enfin (selon une opinion différente), le Sawad se divise en quarante-huit cantons.

I. Asitân de Schad-Firouz, chef-lieu Houlvân; cinq cantons : 1° Firouz-Kobad; 2° Djebboul; 3° Takwa; 4° Irbil; 5° Khanikîn.

RIVE ORIENTALE DU TIGRE. — TAMARRA.

II. Asitân de Shad-Hormuz, sept cantons : 1° Buzurg-Sabour; 2° Nehr-bouk; 3° Kelwada et Nehrbîn; 4° Khazer; 5° la Vieille-Ville; 6° le Haut-Radân; 7° le Bas-Radân.

III. Asitân de Schad-Kobad, huit cantons : 1° Roustoukbad; 2° Mehroud; 3° Silsil; 4° les Deux-Djaloula; 5° les Deux-Zab; 6° Bendendjeïn; 7° Beraz-er-Roud; 8° Deskereh et les deux bourgades (*roustakâin*).

IV. Schada-hân-Khosrou², cinq cantons : 1° le

« homme vertueux; » c'est un nom commun à toute la race des Arians. Le persan moderne a conservé la forme *Irân* qui désigne la Perse. M. Reinaud pense que le nom *Irak* fut appliqué d'abord au royaume de la Mésène et de la Kharacène, et qu'il s'étendit plus tard à la Babylonie. (*Mém. sur le royaume de la Mésène et de la Kharacène*, p. 60.)

¹ Au lieu de حازة, je lis حوزة « tractus, regio. »

² Je pense qu'il faut lire, avec Yakout, *Schadè-djâni-Khosrou* « la joie de l'âme de Cosroès. » Cependant, d'après ce qui est dit dans le *Méraqid*, ce district paraît avoir été plus communément connu sous le nom de *Khosrou-Sabour*, et par abréviation *Khasrabour*.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 233
Haut-Nehrewân; 2° le Bas-Nehrewân; 3° le Moyen-Nehrewân; 4° Baderaïa; 5° Bakousaya.

TERRITOIRES ARROSÉS PAR LE TIGRE ET L'EUPHRATE RÉUNIS.

V. Asitân de Sabour (nommé aussi) district de Kesker, quatre cantons: 1° Zendaverd; 2° Berboun¹; 3° el-Ustad; 4° el-Djevazireh.

VI. Asitân de Schad-Bahman, quatre cantons: 1° Bahman-Ardechir; 2° Meïsan; 3° Dest-Meïsan; 4° Eberkobad².

TERRITOIRES ARROSÉS PAR L'EUPHRATE ET LE PETIT-TIGRE
(DODJEÏL)³.

VII. Asitân el-Ali, quatre cantons: 1° Mir-Sabour; 2° Mesken; 3° Kotrobbol; 4° Badouria.

¹ Ce nom ne se lit dans aucun traité géographique; peut-être l'auteur avait-il écrit *بریت boreït* «terre molle et légère.» Dans le *Mérapid*, une localité du Sawad est ainsi nommée.

² Le nom Ardechir est écrit *آرذشیر* dans les anciennes copies persanes, de là la leçon *Azdechir*, si fréquente dans Maçoudy, Hamzah d'Ispahân, etc. Bahman signifie en persi «sage et heureux.» Ce fut vers l'an 225 de Jésus Christ qu'Ardechir, après avoir détrôné les Arsacides, fit la conquête de la Mésène et lui donna son nom. (Voyez le passage de Hamzah sur cette expédition, *Recherches sur la Mésène*, etc. par M. Reinaud, p. 46 et suiv.) La description de Dest-Meïsan «la plaine de Mésène» se trouve dans Saint-Martin (*Hist. et géogr. de la Mésène*, etc. p. 59.) Le nom du quatrième canton cité ici est écrit Ebez kobad dans Yakout et le *Mérapid*. Ainsi que l'auteur du *Mo'ldjem* le remarque, plusieurs historiens musulmans ont confondu ce canton avec celui d'Erradjân, dans la Susiane. (Cf. mon *Dict. de la Perse*, p. 10.)

³ La copie A lit *دجلة* «le Tigre;» l'inexactitude de cette leçon est démontrée par ce qui précède. Au rapport de Yakout, dans le *Mosch-tarik*, on nomme Dodgeïl un canal qui prend naissance au-dessous

VIII. Asitân ou district d'Ardechir-Babeguân, cinq cantons : 1° canal de Schîr; 2° Roumakân; 3° Kouta; 4° canal Derkit; 5° canal Djoubarah¹.

IX. District de Diwamastân, ou des Zab, trois cantons : 1° Zab supérieur; 2° Zab moyen; 3° Zab inférieur².

X. District du Haut-Behkobad, six cantons : 1° Babel; 2° Khoutarnyah; 3° Haute-Felloudjah; 4° Basse-Felloudjah³; 5° les Deux-Canaux; 6° Aïn et-Tamr « la Source du palmier. »

de Sorramenrâ, et se dirige sur Bagdad, à travers un territoire vaste et fertile. (Cf. *Description du pachalik de Bagdad*, par Rousseau; *Chrestom. arabe*, I, 73.) L'asitân el-Ali fut nommé plus tard *Nehr-Iça*, lorsque l'oncle du khalife Mansour y fit creuser un canal. (*Abou'l-Féda*, trad. française, p. 67.) C'est le nom de Mesken qui avait fait croire à d'Anville, égaré par le témoignage mal compris de Plinie le Naturaliste, qu'il y avait deux Mésènes, dont l'une était placée plus au nord. Le canton de Kotrobbol (cette prononciation est donnée par le *Kamous* et le *Moschtarik*) était cité à côté de ceux de Salyhia et de Tizen-Abâd, pour ses fameux coteaux : ces trois noms se rencontrent souvent dans les poésies bachiques d'Abou-Nowas. (Voyez *Odes* 27, 36 et *passim*, édition Ahlwardt.)

¹ Parmi les canaux dérivés du Petit-Tigre, Yakout mentionne le canal de Schirîn, qui répond au canal nommé ici Schîr. Le canal Derkit, qui ne se trouve nulle part ailleurs sous cette forme, est peut-être pour Deir « le couvent » dont il est question dans le *Mo'djem el-Bouldan*. Au lieu de Djoubarah, qui est la vraie leçon, le texte porte *el-Houaizah*. Sur le canal Kouta, cf. Abou'l-Féda, *ibid.* p. 67.

² Le haut Zab est surnommé *Medjnoun* « le fou » à cause de la violence de ses eaux; il commence entre Moçoul et Arbelles, et se jette dans le Tigre, près de Essinn. Le Zab moyen finit dans le canton de Nômnyah. Le petit Zab passe entre Arbelles et Dakouka, avant de se réunir au Tigre (Yakout, Abou'l-Féda). Enfin il est question, dans le *Moschtarik*, d'un quatrième canal nommé encore Zab, qui sort de l'Euphrate et se jette dans le Tigre, près de Waçit.

³ Les deux lexicographes Djewhery et Firouzâbâdy disent qu'on

XI. Behkobod moyen, quatre cantons : 1° el-Djenneh et el-Bedat; 2° Soura; 3° Barbiçya; 4° Barousema; 5° Nehr el-Mélik « canal du roi¹. »

XII. Bas-Behkobod, cinq cantons : 1° Forat-Badakh²; 2° Silahoun; 3° Nister; 4° Roumistân; 5° Hormuzdjird. Mais, d'après une classification différente, ces deux derniers cantons sont formés de la réunion de fermes prises çà et là sur divers cantons.

L'impôt foncier des districts arrosés par le Tigre (et l'Euphrate) s'élève à huit millions cinq cent mille dirhems³.

nomme *felloudjah* une terre labourée, arrosée et prête à recevoir les semailles.

¹ Le canal de Soura est le dernier bras qui met en communication l'Euphrate et le Tigre, près de Korna; quant à l'emplacement de la ville de Soura, il a donné lieu à de sérieuses difficultés. (Voyez *Ahou'l-Feda*, trad. p. 67.) Le Canal royal, en araméen *Nahr-Malka*, est décrit par Saint-Martin (Mémoire cité, p. 68).

² Le nom de Forat est déjà cité par Pline (*Hist. nat.* VI, xxxii). Saint-Martin (même ouvrage, p. 29 et suiv.) place ce canton un peu au nord-ouest du canal *el-Haffar*, entre Basrah et l'ancienne ville de Charax. Sur les différentes lectures du mot *badakhla*, on peut consulter les notes et additions au *Méragid* par Juynboll (I, p. 171).

³ Soit 5,525,000 francs, à raison de 0^f,65 par dirhem. Ce chiffre ne s'accorde pas exactement avec les sommes portées dans les tableaux qui vont suivre; je ne sais si l'on doit en accuser l'auteur ou les copistes. Mais il est hors de doute que ce petit paragraphe est mal placé dans les deux copies, puisqu'il se trouve entre les deux derniers districts réunis sous le nom collectif de Behkobod. Sa place naturelle est ici, à la suite des douze districts qui, selon l'auteur, forment le Sawad, et avant l'évaluation des ressources agricoles et financières de cette province.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

J'ai disposé ce qui suit en tableau, pour éviter des redites fatigantes, et aussi pour que le lecteur puisse saisir dans leur ensemble les chiffres disséminés dans le texte. Un mot d'explication me semble nécessaire sur la valeur de la mesure de capacité et des monnaies dont se sert Ibn Khordadbeh. Firouzâbâdy assure que le *korre* d'Irak vaut six charges ou soixante *kafiz*, soit quarante *ardeb*. Le *kafiz* contenant douze *saa* et chaque *saa* pesant à peu près deux litres et demi, le *korre* peut être évalué à 18 hectolitres environ. C'est aussi par approximation qu'il convient de déterminer la valeur du dinar et du dirhem, c'est-à-dire de la monnaie d'or et d'argent. On sait combien le taux en a varié dans les premiers siècles de l'hégire : ainsi le dinar, de 14 francs, son cours primitif, est descendu au-dessous de 7 francs; pareille fluctuation a été subie par le dirhem. Afin de ne pas exagérer des chiffres déjà considérables, j'ai donné ici au dinar la valeur moyenne de 10 francs, ce qui met le dirhem entre 65 et 70 centimes; en comptant 15 dirhems au dinar, ainsi que le fait Kodama dans son *Livre de l'impôt*. (Cf. *Journ. asiat.* 5^e série, XX, p. 179.) Nous aurons ainsi :

<i>Korre</i>	18 hectolitres.
<i>Dinar</i>	10 francs.
<i>Dirhem</i>	65 à 70 centimes.

TABLEAU STATISTIQUE
DU SAWAD.

TABLEAU STATI

POSITION RIVERAINE.	CANTONS.	NOMBRE des BOUGES (1).	NOMBRE DES GRANGES.	KORRES DE BLÉ.
Région occidentale du Sawad, arrosée par le Tigre et l'Euphrate.	El-Anbar.....	5	250	2,300
	Kotrobbol.....	10	220	1,000
	Mesken.....	6	105	3,000
	Badouria.....	14	420	3,500
	Canal de Schir.....	10	240	1,700
	Roumakân.....	10	220	3,300
	Koutha.....	9	220	3,000
	Canal Derkit.....	9	125	2,000
	Canal Djoubarah....	10	227	1,700
	Les (trois) Zab.....	12	244	1,700
	Babel et Khatarnyah.	16	378
	Haute-Felloudjah....	15	240	1,150
	Basse-Felloudjah....	6	72	1,000
	Les deux Canaux....	3	81	300
	An et-Tamr.....	3	14	300
	Djenneh et Bedat....	8	71	1,200
	Soura et Barbiçya....	10	265	700
	Barousama et Nahr el- Melik.....	10	664	1,500
	Sinnin (6) et les Wakf.	500
	Forat-Badakla.....	10	271	2,000
	Silahoun (8).....	"	34	1,000
	Roumistân et Hor- muzdjird.....	"	500
	Nister.....	7	163	1,250
	Ighar (10).....
Confluent des deux fleuves.	Kesker, canal de Sil- lah, Rikkat et Reyân.	3,000
	A reporter...	183	4,524	37,600

KORRES D'ORGE.	PRODUIT DE L'IMPÔT en dirhems.	OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.
1,400	150,000	(1) Il y a une faute dans le texte; il faut lire bourgades « resatik », au lieu de <i>lapoudj</i> .
1,000	300,000 (2)	(2) Le texte porte <i>trois cents</i> seulement; l'erreur est évidente.
1,000	300,000	
1,000	1,000,000	
1,700 (3)	(3) Les copies présentent ici une lacune, suivie des mots <i>cinq mille</i> . Dans Kodama, où tous les chiffres de cet article se rapportent aux nôtres, on lit 150,000 dirhems; mais si cette leçon était acceptée, le total de l'impôt dépasserait le chiffre de 8 millions et demi, représentant la contribution en numé- raire du Sawad. Pour obtenir cette somme, l'impôt de Ba- douria doit être estimé 43,160 dirhems seulement.
3,050	350,000	
2,000	150,000	
2,000	150,000	
6,000	150,000	
7,200	250,000	
..... (4)	350,000	(4) Le produit de l'impôt en espèces étant le même dans Kodama, on peut combler ainsi les chiffres omis : 3,000 korres de blé et 5,000 korres d'orge.
500	70,000	
3,000	280,000	
400	75,000	
400	51,000	
1,600	150,000	
2,400 (5)	100,000	(5) Korres de riz.
4,500	250,000	
5,500	250,000	
2,500 (7)	900,000	(6) « Sous ce nom, ajoute l'auteur, sont réunies plusieurs fermes enlevées à différents cantons. Les produits en nature et en espèces y sont prélevés à titre de dîme aumônière. »
1,500	140,000	(7) Orge et riz.
500	10,000	(8) « Dans ce canton sont compris Khawarnak et Tizen- Âbâd. »
2,000 (9)	300,000	(9) Korres d'orge et de riz.
.....	200,840	(10) On nomme ainsi des terres de franc alleu, prises sur plusieurs cantons et dont l'impôt entre dans le trésor particu- lier du khalife. (Voy. mon Dictionnaire de la Perse, à ce mot.)
20,000	70,000 (11)	(11) Le texte de Kodama porte 270,000 dirhems, ce qui est évidemment une erreur. Si l'on adoptait ce nombre, on au-
(orge et riz.)		
71,150	5,996,840	

POSITION RIVERAINE.	CANTONS.	NOMBRE des BOUGADES.	NOMBRE DES GRANGES.	KORRES DE BLÉ.
Région orientale du Sawad.	Report.....	183	4,524	37,600
	Buzurg-Sabour.....	9	260	2,500
	Radân.....	19	302	4,800
	Canal de Bouk.....	200
	Kelwada, canal de Bin.....	3	34	1,600
	Djazer et la vieille ville.	7	116	1,000
	Les deux Djaloula...	5	66 (?)	1,000
	Deçin.....	4	230	700
	Deskereh.....	7	44	1,000
	Beraz er-Roud.....	6	26	3,000
	Bendendjein.....	5	54	600
	Haut-Nahrewân.....	2,700
Les trois Nahrewân.	Moyen-Nahrewân....	1,000
	Bas-Nahrewân.....	1,000
	Badouria, Baksaya...	7	...	4,700
	TOTAL (1).....	255	5,656	63,400

(1) On a vu précédemment que l'auteur évaluait l'impôt du Sawad à 8,500,00 dirhems, tandis qu'ici nous trouvons seulement 8,456,840. Cette différence de 43,16 dirhems sur 8 millions et demi peut s'expliquer par des fautes de copistes, fautes inévitables dans une aussi longue nomenclature. Il est d'ailleurs aisé de la combler, si l'on admet notre conjecture sur les chiffres omis à l'article *Canal de Schir*. Le total de Kodama présente, comme on devait s'y attendre, des chiffres très-différents, à savoir : 8,095,80 dirhems, 117,200 korres de blé, 99,721 korres d'orge. Mais, comme M. de Slane l'a judicieusement remarqué, il y a un tel désaccord entre les groupes partiels et le total résultant de ces mêmes groupes additionnés, qu'il est impossible de prendre ces nombres pour termes de comparaison. Kodama ajoute à sa liste une indication fort précieuse qui mérite d'être signalée ici : il nous apprend qu'un korre de blé et un korre d'orge pris ensemble valent 60 dinars monnayés. Appliquant cette même valeur au produit des céréales, tel qu'il nous est fourni par Ibn Khordadbeh, je trouve, en tenant compte des lacunes du texte, environ 50 millions de francs pour le produit annuel des récoltes, ou un peu plus, si l'on adopte la récapitulation de Kodama. Mais il est essen-

KORRES D'ORGE.	PRODUIT DE L'IMPÔT en dirhems.	OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.
71,150	5,996,840	
2,200	300,000	rait, pour l'impôt du Sawad, un chiffre supérieur au total qui
.....	120,000	résulte de l'examen de ce tableau. D'ailleurs Kodama ajoute, en
1,000	100,000	note, que le même canton payait précédemment 90,000 dir.
1,500	330,000	il serait difficile d'expliquer une plus-value aussi considérable,
		et en si peu d'années, le produit des récoltes étant resté le
		même.
1,700	250,000	
1,000	100,000	
13,000	40,000	
1,000	70,000	
2,000	120,000	
500	100,000	
1,800	350,000	
500	100,000	
1,200	150,000	
5,000	330,000	
103,550	8,456,840(1)	(1) La conversion des chiffres des trois dernières colonnes donne les résultats suivants : blé, 1,141,200 hectolitres; orge, 1,863,900 hectolitres; numéraire, 5,496,946 francs.

tuel de se rappeler que, dans le tableau de cet auteur, comme dans le mien, il est question uniquement du produit brut de la terre pour une année. Or il résulte de l'aveu des écrivains les plus sérieux, Mawerdy, l'auteur du *Multeka*, etc. que le Sawad fut déclaré par Omar terre *kharadjyeh* et soumise au *kharadj moukaçémé*, c'est-à-dire à l'impôt proportionnel. La quotité ordinaire de cet impôt étant le dixième, on voit que le droit du trésor sur le rendement de cette province s'élevait à 5 millions de francs. Ajoutons à cette somme 6 millions de francs, produit de l'impôt en numéraire, plus 8 à 10 millions pour les dîmes aumônières des deux grands centres « misr » Basrah et Koufah, et nous obtenons un chiffre de 20 millions pour la province du Sawad seulement. Il résulte encore du renseignement fourni par Kodama que, vers le milieu du III^e siècle de l'hégire, l'hectolitre de blé ou d'orge valait de 16 à 17 francs. Ces curieux renseignements, qu'on chercherait vainement dans les chroniques musulmanes, reposent, on le voit, sur des témoignages authentiques; ils feront, je l'espère, excuser la sécheresse et le désordre du document dont j'ai entrepris la publication.

Le district de Schad-Firouz, qui n'est autre que le pays de Houlvân, est imposé à 1,800,000 dirhems, y compris les sommes payées par les populations catholiques et kurdes.

HISTORIQUE DE L'IMPÔT DU SAWAD.

Sous le roi Kobad, fils de Firouz, l'impôt était de 150 millions de *miskals*¹. Omar, fils de Khattab (que Dieu lui fasse miséricorde!), ayant ordonné de procéder au cadastre du Sâwad, qui a, en long, 25 parasanges, depuis el-Haditha jusqu'à Abbadân, et en large, 85 parasanges, du coteau de Houlvân jusqu'à el-Odaïb, le résultat de cette opération fut 36,000 arpents (*djérib*). Alors le khalife établit les taxes suivantes : un arpent de blé = 4 dirhems; un arpent d'orge = 2 dirhems; un arpent de palmiers = 8 dirhems; un arpent de vignes ou d'arbres fruitiers = 6 dirhems². La capitation fut établie

¹ On verra plus loin que la valeur attribuée à cette quantité par l'auteur lui-même est de 33 dirhems, plus une fraction.

² En d'autres termes :

1 arpent blé.	2' 60"
id. orge.	1 30
id. palmiers. . .	5 20
id. vignes et vergers	} . . . 3 90

Tout ce qui est dit ici de l'impôt établi par Omar est traduit, discuté et enrichi de documents nouveaux, par Hamd Allah, l'auteur du *Nouzhet el-Kouloub*. Je regrette de ne pouvoir ajouter à ma traduction le travail du géographe persan; mais j'espère publier tôt ou tard son intéressant livre sur la topographie de la Perse, dénaturé et mis en lambeaux par Langlès, dans les notes du *Voyage de Chardin*.

sur 500,000 têtes, en tenant compte des différentes classes de tributaires. En résumé, Omar fixa l'impôt du Sawad à 120 millions de dirhems. (Il y a ici une erreur du copiste; il faut lire seulement 20 millions de dirhems, soit 13 millions de francs.)

El-Haddadj, fils de Youçouf, par son gouvernement tyrannique et son despotisme fantasque¹, ne put tirer de cette province plus de 18 millions de dirhems; encore dut-il consentir un dégrèvement de deux millions, de sorte que l'impôt ne produisit pas plus de 16 millions de dirhems (10,400,000 francs). Il défendit aux cultivateurs de tuer les bœufs, croyant que cette mesure suffirait pour développer l'agriculture. C'est ce qui a fait dire à un poète :

Quand nous déplorons devant lui la ruine de l'Irak, l'insensé, il nous interdit la chair de nos bœufs !

La monarchie des Perses avait établi² un impôt de trente millions de dirhems sur le Djebal, l'Azerbaïdjân, Rey, Hamadân, les deux Mah, le Tabaristân, Nêhavend, Koumès, Maçabadân, Mihrdjânkadâk et Houlvân.

¹ Ce prince fut envoyé en Irak, à l'âge de trente-trois ans, et gouverna cette province pendant vingt ans. (*Dict. arabe* de Nawawy, éd. Wüstenfeld, p. 144.)

² L'auteur emploie le mot *قسط* qui indique un payement en différents termes. Dans l'ancienne comptabilité ottomane, la solde de l'armée se payait par *qystein*, c'est-à-dire par semestres. (Voyez *Hist. économique de la Turquie*, par M. Belin, *Journ. asiat.* 1864, III, 482.)

RÔLE DE L'IMPÔT PAYÉ À ABOU'I-ABBAS ABD ALLAH, FILS DE TAHER, FILS DE HUÇEÏN, PAR LE KHORAÇÂN ET LES AUTRES PROVINCES SOUMISES À SON AUTORITÉ, L'AN 211 ET 212¹.

	Dirhems.
Rey.....	10,000,000
Koumès (Comisène).....	2,170,000
Djurdjân ²	10,170,000
Le Kermân. Cette province, dont les villes principales sont : Baft, Dihistân, Moukân et Kermân, a 180 parasanges en long et en large. Sous les Sassanides, l'impôt était de 60 millions ³ , aujourd'hui il est seulement de.....	
	5,000,000

¹ Il y a ici une erreur très-grave, mais dont les copistes sont seuls responsables, car il est impossible que l'auteur ignorât la date d'événements presque contemporains et aussi importants. Il faut, au lieu de 211 et 212, lire 221 et 222. Nous savons, par le témoignage de Hamzah d'Ispahân (p. 179), qu'Abd Allah, fils de Taher, reçut du khalife Mamoun le gouvernement du Khoraçân en 215 (septembre 830), qu'il administra cette province pendant quatorze ans, et mourut en 230, sous le règne de Wathik. Cette assertion est confirmée de point en point par Yacoubi, dans son *Historique* du gouvernement du Khoraçân (éd. Juynboll, p. 41). Enfin Kodama nous apprend qu'une répartition de l'impôt fut faite par Abd Allah, fils de Taher, l'an 221 (836 de J. C.), et c'est là très-certainement le document dont Ibn Khordadbeh avait une copie sous les yeux. (Cf. *Journ. asiat.* août 1862, p. 169.)

² Voici l'impôt payé par ces trois provinces un siècle plus tard ; je tire les chiffres qui suivent du manuscrit de Mokaddessy appartenant au docteur Sprenger, fol. 260. « Rey, 10 millions ; Koumès, 1,196,000 ; Djurdjân, 10,196,800. » L'auteur ajoute : « Dinaver paye 3 millions ; Koumm, 2 millions ; Saïmarah, 3,100,000 dir. ; Kachân, 1 million ; Démavend, 10 millions. » (*Ibid.*)

³ Mokaddessy dit que le Kermân payait encore 60 millions au moment où il écrivait ; mais je crois qu'il y a une erreur de copie en cet endroit. Dans Kodama, on lit 6 millions.

Dirhems.

Le Seistân (prélèvement fait du dégrèvement de Firavân ¹ et du Rokkhedj), y compris le Zé- mîn-Daver et le Zaboulistân, qui forment la frontière du Tokharistân.....	6,776,000
Les deux Tabès.....	113,000
Le Kouhistân.....	787,080
Neisabour; cette ville a une citadelle ²	4,108,700
Tous.....	740,860
Abiverd.....	700,000
Serakhs.....	307,440
Merve-Chahidjân; cette ville a une citadelle...	1,147,000
Talikân.....	21,400
Gordjistân.....	100,000
Cette province paye, en outre, une taxe en nature de 2,000 moutons.	
Badeghis.....	124,000
Herat, Oustouvah et Esfidendj.....	1,159,000
Pouchèng.....	559,350
Province du Tokharistân.....	106,000
Gourgân.....	154,000
Khoulm.....	12,300
Khottolân ³ et ses montagnes.....	193,300
Fatrougas.....	4,000
Termeta ⁴	2,000
Eddour et Sindjân.....	12,600

¹ Ce mot est douteux. Le groupe de la copie A pourrait se lire Deraverd درآورد. Le *Méraqid* place une ville de ce nom dans le Khorâçân.

² *Kohendiz*, mot qui est constamment défiguré dans les copies. L'auteur entend par là le centre politique d'une province, le siège du gouvernement. Le Kohendiz est, pour les villes de l'Orient, ce que la *Kasbah* était pour l'Afrique septentrionale et l'Espagne.

³ Un mot entièrement illisible.

⁴ Ce nom et celui qui le précède sont incertains: ils me paraissent répondre à *فاون* et *تلمستان* dans Edricy, I, 480.

	Dirhems.
Endicharân.....	10,000
Bamiân.....	15,000
Chermekân, Houmers (?) et Isfidjab.....	606,500
Termed.....	47,100
Soghdân.....	3,500
Sa'yân.....	4,000
Khân.....	10,000
Midedjân.....	2,000
Ahazoun (?).....	10,000
Tabab.....	20,000
Baham.....	20,000
Saghaniân.....	48,000
Bassara.....	7,300
Zagharsen.....	1,000
Adan et Raman.....	12,000
Plus treize chevaux (<i>sic</i>).	
Kaboul.....	2,000,500
Plus 2,000 moutons estimés 6,000 dir.	
Kaboul est sur la frontière militaire du Tokharistân. Les autres villes sont : Wadân, Khâch, Khochhak, Khibrîn. Cette province, qui est limitrophe à l'Inde, produit le cocotier, le safran et le myrobolan.	
Bost.....	90,000
Kech.....	111,500
Nim (Nimrouz).....	5,000
Badekin* (?).....	6,200
Richtân et Djavân.....	9,000
Zaubân.....	2,220
Akat.....	48,000
Khârezm et Khath ¹	487,000
Amol.....	293,400

¹ En dirhems dits *khârezmy*.

PAYS AU DELÀ DE L'OXUS.

	Dirhems.
Boukhara; cette ville a une citadelle.	¹ 1,189,200
Le Soghd avec tous les districts qui forment le gouvernement de Nouh, fils d'Açed ²	326,400
Cette somme est ainsi répartie :	
Ferghanah.	280,000
En dirhems <i>mohammedy</i> .	
Les villes turques.	46,400
En dirhems <i>khârezmy</i> et <i>moçaïby</i> ³ . De plus, 1,187 pièces de grosse toile et 1,300 pièces de cuivre ouvragé (mot à mot, en chaudières) ou en plaques.	
Le chiffre total de l'impôt (dans la Transoxiane) est.	2,072,000
En dirhems <i>mohammedy</i> .	
Le Soghd, c'est-à-dire Samarcande, la mine de sel, Kech, Neçef, Nim et les autres districts.	1,089,000
En dirhems <i>mohammedy</i> .	

¹ Une copie porte *tateryeh*, l'autre *hataryeh* حطريه. La citation de Mokaddressy, qui est donnée plus loin, prouve qu'il faut lire *ghitrifyeh*, du nom de l'auteur de cette monnaie.

² Mirkhond, *Histoire des Samanides*, traduite par M. Defrémery, p. 113, dit que Nouh gouvernait seulement Samarcande, et que le reste des provinces au delà de l'Oxus avait été partagé entre ses frères, par Ghassan, ministre du khalife el-Mamoun. Ce qui se lit ici prouve au contraire que Nouh réunissait le pays entier sous son autorité. Hamzah Ispahâny, dont les Annales furent rédigées vers 350, vient à l'appui de cette opinion. Voici ses propres paroles : « Cum Alnamun e Chorassana in Iracam proficisceretur, Nuch, filius Asadi, eum illuc comitatus est, ac per plures annos tam assiduam ei se præbuit, ut Transoxanam auspiciis Thaheridarum ab eo regendam acciperet. » (Trad. de Gottwaldt, p. 185.)

³ A ajoute *nysfein* « deux moitiés », ce qui pourrait se traduire par « payable en deux termes. » (Voy. la note 2, ci-dessus, p. 243.)

	Dirhems.
Plus.....	2,000
En dirhems <i>moçaiby</i> .	
Chach et la mine d'argent.....	607,100
Khcdjendeh.....	100,000
En dirhems <i>moçaiby</i> ¹ .	

L'impôt du Khoracân, en y comprenant tous les districts et cantons gouvernés par Abou'l-Abbas, Abd Allah, fils de Taher, s'élève à la somme de 44,486,000 dirhems, à laquelle il convient d'ajouter (comme taxe en nature) 13 chevaux², 2,000 moutons, 1,012 prisonniers de guerre et 1,300 pièces de cuivre ouvragé et en plaques³.

¹ Les sommes données ici, ajoutées à l'impôt de la province de Boukhara, formeraient un total de 3,087,300 dirhems. Il est hors de doute que plus d'une erreur s'est glissée dans les copies. Toutefois, il se peut que l'auteur n'ait pas compris dans sa récapitulation les taxes en nature, telles que étoffes, métaux, etc. En adoptant pour celles-ci, d'après les données mêmes du texte, le chiffre 1,015,300 dir. et en ajoutant ce total à la somme de 2,072,000 qui, selon Ibn Khordadbeh, forme le montant de l'impôt dans la Transoxiane, on obtient, en dernier lieu, 3,087,300 dirhems.

² Il s'agit probablement de chevaux de luxe à l'usage des souverains. Le texte de Mokaddessy donne *vingt* chevaux,

³ Kodama, qui ne travaillait pas, il est vrai, sur des documents de même date, évalue les contributions du Khoracân à 38 millions de dirhems; mais quelques pages plus loin, dans sa récapitulation, il dit 37 millions seulement. Cette contradiction et l'omission de la somme payée par chaque ville ou district en particulier ne permettent pas de tenir grand compte de son témoignage. D'autre part, un écrivain contemporain, Yacouby, qui, sans avoir accès aux sources officielles, possédait cependant des renseignements positifs sur l'histoire administrative du Khoracân, termine ainsi son aperçu chronologique des gouverneurs de cette province : « L'impôt du Khoracân entier s'élève à 40 millions de dirhems, non compris le quint prélevé sur

SURNOMS DES ROIS DU KHORAÇÂN ET DE L'ORIENT.

Le roi de Neïsabour est surnommé *Kenar*; — le

les places frontières au profit des Tahérides. Indépendamment de cette somme, dont ils ont la jouissance pleine et entière, ils reçoivent encore treize millions et de riches cadeaux, de la part du khalife. » (Texte arabe, p. 4^r.) Un témoignage aussi respectable doit, ce me semble, trancher la question entre les chiffres incertains de Kodama et les données qui résultent de notre texte. Tant que des documents plus précis ne viendront pas dissiper nos derniers doutes, nous pouvons accepter, comme une approximation satisfaisante, les sommes suivantes :

Sawad.....	20 millions de francs.
Khoraçân et Transoxiane...	30
Fars.....	20
Susiane.....	20
	<hr/> 90 millions.

soit de 90 à 100 millions pour les quatre provinces principales de l'empire des khalifes. Je crois devoir ajouter ici le relevé donné par Mokaddessy, à la suite de la description du Khoraçân et des provinces situées au delà de l'Oxus. Il ne faut pas oublier que ce voyageur publia son ouvrage en 375 de l'hégire (985 de notre ère). « Impôts : Ferghanah, 280,000 dirhems *mohammedy*. — Chach, 180,000 dir. *moçaiby*. — Khodjendeh (sur la ferme des dîmes) 100,000 dir. *moçaiby*. — Soghd, Kech, Neçef, Achrousneh, 1,039,031 (*sic*) dir. *mohammedy*. — Isfidjab, 4,000 et une fraction, plus un cadeau pour le sultan. — Boukhara, 1,166,897 dir. nommés *ghitrifyeh*. Les trois sortes de monnaies dont il est question ici doivent leur nom à trois frères, Mohammed, Moçaib et Ghitrif, qui les firent frapper; elles sont noires, mais plus estimées que les pièces blanches. — Saghaniân, 48,529. — Dakhân, 40,000. — Le Khârezm, 420,120 dir. dits *khârezmy*; le dirhem de ce nom vaut 4 *danek* et demi. » Puis faisant allusion au *Livre des routes* que, nous le savons par sa préface, il avait quelquefois consulté, il ajoute : « J'ai lu ailleurs que l'assiette de l'impôt, dans le Khoraçân, est 44,800,943 dirhems, plus 20 chevaux, 2,000 moutons, 1,200 esclaves, 1,300 pièces de cuivre en

roi de Merve, *Mahaveïh*¹; — le roi de Serakhs, *Zadaveïh*; — le roi d'Endekhoud, *Bahman* (ou Bahmaneh, d'après la copie A); — le roi de Niça, *Ib-nan* (?); — le roi d'Amol, *Anseb-amol-chah*; — le roi de Merve er-roud, *Kilân*; — le roi d'Isfizar, *Merabideh*; — le roi du Kaboul, *Kaboul-chah*; — le roi de Termed, *Termed-chah*; — le roi de Bamiân, *Saïd-Bamiân*; — le roi du Soghd, *Akhchak*; — le

chaudières ou en plaques. » On voit que le texte d'Ibn Khordadbeh qu'il avait sous les yeux ne différait pas sensiblement du nôtre, au moins dans ce fragment. Le même voyageur donne, sur les droits de douane, des détails fort curieux et qu'on peut résumer ainsi : « Ces droits sont légers, sauf pourtant la taxe prélevée sur les esclaves au passage de l'Oxus. Nul esclave mâle ne peut traverser le fleuve sans être muni d'une autorisation du sultan; il paye en outre 70 à 100 dirhems; il en est de même des femmes réduites en esclavage; mais l'autorisation du gouvernement n'est pas exigible pour les esclaves de race turque. Une esclave paye de 20 à 30 dirhems; un chameau 2 dirhems; un passager, pour son bagage, 1 dirhem. Les voyageurs sont fouillés rigoureusement, parce que les lingots d'argent qu'on porte à Boukhara sont l'objet d'un commerce important. Enfin, chaque voyageur est soumis à un droit de 1 dirhem ou d'un demi-dirhem, par relai. » (Fol. 231.)

¹ Ce paragraphe, qui n'est pas ici à sa place, puisqu'il se rattache naturellement à la section qui a pour titre, « Des rois de la terre, » plus loin, p. 256, a été si maltraité par le temps que presque tous les noms qu'il renferme sont douteux. L'auteur du *Modjme't* a consacré un chapitre au même sujet; mais l'unique copie de la Bibliothèque impériale, dont j'ai pu faire usage, et qui a servi à M. Mohl pour les extraits publiés dans ce recueil (III^e et IV^e série, 1841-1843), est elle-même très-fautive et remplie de leçons différentes. Je signale en note celles qui semblent se rapporter aux mêmes personnages. Dans le Dictionnaire persan intitulé *Borhan-é-kati*, si précieux pour l'histoire et l'archéologie de la Perse anté-islamique, il est dit que le gouverneur du Seïstân, sous Yezdidjird, dernier prince de la dynastie sassanide, se nommait *Mahaveïh*.

roi de Ferganah, *Ikhchidîn* ou *Ikhchidîz*¹; — le roi de Rounsariân, *Zirîsân*; — le roi de Gourgân, *Gourgânân*; — le roi du Khârezm, *Khârezm-chah*; — le roi du Khottol, *Huçêin-Khottolân-Khodah*²; — le roi de Boukhara, *Khodah*; — le roi d'Achrousneh, *Ifchîn*; — le roi de Samarcande, *Tarkhoan*³; — le roi du Seïstân, *Rotbil*⁴; — le roi de Bokkhedj, de Daver et de Nim (rouz), *Dou'l-na'naah*⁵; — le roi de Vardaneh, *Vardân-chah*; — le roi de Hérat, de Pouchèng et de Badeghîs, *Ârân*; — le roi de Keched, *Madoun*; — le roi du Djordjân, *Soul*; — le roi de la Transoxiane, *Kousân-chah*⁶.

Rois des petites tribus turques : *Tarkhân*. — *Nizek*. — *Hourtéguin*. — *Ramroun*. — *Ghourek*. — *Chohrab*⁷.

¹ Le roi du petit Soghd est nommé *Bekteguîn*; le roi du grand Soghd, *Ikhtîd*; le roi de Bamiân, *Schin*. (Modjmel, fol. 271 et suiv.)^a

² Les deux copies portent tantôt *حدر*, tantôt *خدر*.

³ Est-ce la prononciation emphatique et conforme aux habitudes persanes du vocable tartare *tarkhân*?

⁴ Même leçon dans le *Modjmel* et dans Yacouby. L'auteur du *Modjmel* ajoute que ce surnom, qui date de l'âge héroïque de Roustem, est encore usité dans le pays. Maçoudy (*Prairies d'or*, IV, 213, sous presse), parlant d'un combat singulier entre un Arabe et le chef du *Sodjestân*, à la bataille de Kadiçyeh, nomme ce dernier *Schahriar*. « *Aras l'homme à la huppe*, » sobriquet tiré de l'idiome d'Himyar, d'après le *Kamour*.

⁵ Peut-être faut-il lire : *Tourân-chah*. L'alphabet arabe rend possibles des confusions de ce genre.

⁷ La déplorable incertitude qui règne dans ces dernières lignes provient certainement de l'auteur, qui a pu prendre des noms propres

DISTRICTS DE L'AHVAZ (SUSIANE).

Souk el-Ahvaz. — Sous. — Touster. — Djoundeï-Sabour. — Ram-Hormuz. — Eidedj. — Asker-Mokrem. — Nehr-Tira. — Sorrak. — Menadir la grande et Menadir la petite. — (Dépendances.) Le canton de Sirv, ou Davrak, et Sinbil. — Le canton de Baçiân. — D'autres prétendent que Touster dépend de Djoundeï-Sabour, et que Eidedj, au lieu de former un district particulier, est enclavé dans celui de Ram-Hormuz. (D'après une autre opinion), cette province se divise en sept districts : 1° Djoundeï-Sabour; 2° Souk el-Ahvaz; 3° (les deux) Menadir¹; 4° Nehr-Tira; 5° Ram-Hormuz; 6° Sorrak; 7° Sous².

L'impôt foncier de l'Ahvaz est de 30 millions, celui du Fars également de 30 millions³. Sous l'an-

pour des titres, et les a défigurés, à mesure qu'il les copiait ou les entendait prononcer.

¹ Kodama écrit à tort *Medhar*. *Journ. asiat. loc. laud.* p. 168.

² Au rapport de Mokaddessy, cette division en sept districts est la seule en vigueur dans le pays. L'unique variante que présente le texte de cet auteur est *Davrak*, au lieu de *Sorrak*; c'est-à-dire le nom du chef-lieu substitué à celui du district. (Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 241.)

³ Les détails que donne Mokaddessy sur la répartition de l'impôt dans le Fars trouvent naturellement leur place ici : « Le chiffre des redevances varie dans cette province. Ainsi, à Chiraz, un arpent de blé ou d'orge paye 190 dirhems; un arpent de fruits ou de plantes potagères, 237 dirhems; un arpent de cotonniers, 237 dirhems et 4 danek; un arpent de vigne, 1,425 dirhems. (L'auteur parle ici du grand arpent qui vaut 70 coudées royales; cette coudée est de 9 perches.) A Kovar, les mêmes produits payent un tiers de moins qu'à Chiraz, en vertu d'une loi dont Haroun er-Réhid est l'auteur.

cienne monarchie des Perses, l'Ahvaz était taxé à 50 millions et les districts du Fars à 40 millions de *miskals*. Imrân, fils de Mouça le Barmécide, fut nommé gouverneur du Sind, à la condition de payer une redevance de 1 million, tous frais prélevés.

Kesra-Perviz (Chosroès II), dans la dix-huitième année de son règne, tira de l'impôt foncier de son royaume 24 millions de *miskals*, ce qui fait, au poids actuel du dirhem, 795 millions de dirhems. Plus tard, le revenu (total) de son royaume s'éleva au chiffre de 600 millions de *miskals*¹.

A Istakhr, les prairies sont un peu moins taxées qu'à Chiraz, et les terres labourées payent un tiers de moins qu'au chef-lieu. Je passerai sous silence les autres taxes et contributions d'octroi, qui sont très-nombreuses et très-lourdes. » (Fol. 293.)

¹ Kodama établit ainsi l'impôt sous Chosroès II (608 de J. C.) : 720,000 *miskals* d'or monnayé et 600 millions de dirhems d'argent. Le savant traducteur qui nous a fait connaître ce précieux fragment (*Journ. asiat. loc. laud.* p. 181) termine son travail par cette conclusion : 1° qu'en 619 de Jésus-Christ, le montant des impôts payés par l'empire perse dépassait 300 millions de francs; 2° qu'en 820 de Jésus-Christ, sous le règne d'El-Mamoun, le revenu du khalifat de l'Orient dépassait un milliard. Le calcul rigoureux tiré du texte d'Ibn Khordadbeh, et dont on a déjà vu les résultats partiels dans les notes qui précèdent, prouve au contraire que le revenu avait considérablement baissé sous la domination musulmane. En revanche, le revenu de la monarchie sassanide doit être supérieur à celui qui résulte de l'évaluation de M. de Slane. Ibn Khordadbeh affirme que le *miskal* des Sassanides valait, non un dinar musulman, c'est-à-dire de 10 à 12 francs, mais bien 33 dirhems et une fraction, soit environ 21 francs 50 cent. Établissant le calcul sur cette base, on voit que Chosroès avait plus que doublé la richesse publique, puisque l'impôt s'éleva de 500 millions à près de 1300 millions de notre monnaie. Kodama ajoute une sorte d'allusion timide qui laisse deviner un af-

DISTRICTS DU DJEBEL ¹.

Maçabadân. — Mihrdjânkadak. — Dinaver. — Nêhavend. — Hamadân. — Koumm. Impôt foncier de Dinaver, 3,800,000 dir. On prétend que Koumm appartenait d'abord à la province d'Ispahân, et qu'il en fut séparé, à l'époque de Haroun. Le district de Keredj eut le même sort.

Sous la monarchie des Perses, le Djil (Guilân), l'Azerbaïdjân, Rey, Hamadân, les deux *Mah* ², le

faiblissement dans le revenu. « Je crois, dit-il, que ces pays sont encore ce qu'ils étaient; le sol est fertile; mais pour les bien administrer, il faut un homme qui ait toujours la crainte de Dieu, etc. » Que l'auteur du *Livre des routes* puisse être en sur parole dans son évaluation du *miskal* perse, il est permis de l'admettre, si l'on veut bien se rappeler qu'il était petit-fils d'un sage originaire du Khoraçân, et que la nature de ses fonctions, dans l'Irak-Adjém, l'obligeait à connaître, au moins à titre de renseignement et comme terme de comparaison, les lois et usages de l'ancienne administration. Au surplus, son assertion, bien qu'il nous en laisse ignorer la source, est corroborée par le témoignage unanime des chroniques persanes et des poèmes, échos des souvenirs populaires dont Khosron est le héros. Les uns et les autres célèbrent à l'envi les splendeurs de son règne, ses immenses richesses et l'étendue de son empire. Toutefois, il importe de remarquer que la dix-septième année, ou, suivant notre texte, la dix-huitième de ce règne, coïncide avec l'année 607 ou 608 de l'ère vulgaire, et non point avec l'an 619, comme le dit la traduction de Kodama. L'auteur du *Modjem el-Mulouk*, Mustaufy, Mir-khând, etc. tous s'accordent à dater l'avènement de Chosroès II de l'an 590 de notre ère, lorsque l'usurpateur Vahram fit graver le nom du jeune prince sur la monnaie d'or et d'argent.

¹ Ou Irak persan; on écrit plus ordinairement *Djebel*, pluriel de *djebel*, « montagne. » Le terme *Kouhistan*, qui en est l'équivalent en persan, est réservé à une province du Khoraçân.

² On désigne ainsi les deux districts dont Diaaver et Nêhavend

Tabaristân, Nêhavend, Koumès, Mîhrdjânkadak et Houlvân étaient taxés à 3 millions de dirhems.

DISTRICTS D'ISPAHÂN.

Cette province, qui a 80 parasanges en long et en large, renferme dix-sept bourgades (*roustak*) comprenant trois cent soixante-cinq villages, sans compter les domaines *immobilisés*¹, qui sont vastes, bien cultivés et peuplés. L'impôt de cette province s'élève à 7 millions de dir. Celui de Rey à 10 millions. D'après une autre version, la province d'Ispahân serait divisée en vingt cantons, non compris celui de Koumm, lequel dépendrait de Dinaver².

DU ROYAUME DE LA TERRE.

Aféridoun partagea la terre entre ses trois fils : Selm (ou Selem) régna dans l'occident; les rois du

sont les chefs-lieux. Yakout propose différentes étymologies pour le mot *mah*. (Voy. *Dict. géogr. de la Perse*, pages 514 et 574.)

¹ Ce mot est incertain : A lit محسة; B محشة; et Yacouby (p. 56) محنة, « de création récente. » Je n'hésite pas à lire محسة, convaincu qu'il est question ici de domaines constitués en fondations pieuses. On sait que, dans le langage de la jurisprudence, *houbous* ou *ahbas* est l'équivalent du terme *wakf*, vulgairement *vaqouf*, usité en Turquie.

² C'est ainsi que je crois devoir corriger le texte, qui ne présente aucun sens satisfaisant. Istakhry et Ibn-Haukal placent Koumm dans la région méridionale du Deilem ou de l'Azerbaïdjan. Mokaddesay comprend dans le Djebal toutes les villes situées entre la chaîne du Dêmavend et les plaines d'Ispahân; mais il ajoute que les deux districts de Keredj et Koumm, à cause de leur importance, étaient administrés séparément et pouvaient être considérés comme distincts de l'Irak-Adjemy (fol. 253).

Roum et de la Soghdiane descendent de lui. Thoudj, nommé aussi *Thous*, régna en Orient; les rois des Turcs et de la Chine forment sa postérité¹. Un de leurs poètes a dit :

Nous avons, dans notre siècle, partagé notre royaume, comme la viande est partagée sur l'échal.

Nous avons donné la Syrie et les pays du Roum, jusqu'aux lieux où le soleil se couche, au vaillant Selem;

A Thoudj, le gouvernement des Turcs, dans les contrées réunies sous le sceptre d'un cousin.

Pour Irân, nous avons conquis le royaume de Perse, et nous l'avons comblé de nos bienfaits.

TITRES DES ROIS DU MONDE.

Le roi d'Irak, ordinairement connu sous le nom de Kesra, était nommé *Chahinchah*. Le roi des Byzantins, que le peuple nomme *Kaïçar*, s'appelle *Basilé*². Les rois des Turcs, du Tibet et des Khazars,

¹ Il est incontestable que le texte est incomplet, puisque Iredj, autrement dit Irân, n'est pas nommé. Le poète qui a mis en vers ce thème ethnologique, si goûté des anciens historiens musulmans, appartenait, s'il faut en croire Maçoudy, à l'une des familles persanes qui, de bonne heure, se convertirent à l'islamisme. Maçoudy (*Prairies d'or*, II, p. 116) et Yakout (*Dict. géogr. de la Perse*, p. 64) rapportent la même tradition et citent les vers qu'on lit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers *برغم*, au lieu de la leçon rapportée par Ibn Khordadbeh, et qui me semble plus ancienne. (Cf. Ibn Khaldoun, I^{er} vol. de son Histoire universelle, traduite en turc par Soubhi-Bey, p. 179; Hamzah Ispahâny, p. 33.)

² Comme il s'agit ici de titres plutôt que de noms propres, il est naturel de croire que l'auteur transcrit ainsi *βασιλεύς*; cependant, à en juger par les renseignements assez détaillés qu'il donne sur l'empire byzantin, quelques pages plus loin, il est probable qu'il connaissait de nom Basile le Macédonien, qui occupa le trône de 866 à 886.

portent tous le titre de *Khakân*. Le roi de la Chine est nommé *Baghbour* (ou, selon l'autre copie, *Fagh-four*). Tous ces rois descendent en ligne directe d'Afêridoun, à l'exception du roi des Khozlodjes, *Khankouweih* ¹.

Le plus grand roi de l'Inde est le *Balhara* ou roi des rois ². Les autres souverains de ce pays sont ceux de Djabah, de Tafen, de Djouzzr, de Ghanah, de Rahma et de Kamroun. Le roi du Zabedj (il faut sans doute lire des Zendjes) se nomme *Alfikhat*; le roi des Nubiens, *Kamil*; le roi des Abyssins, *Nedjachy*; le roi des îles de la mer orientale, *Maharadja*; le roi des Slaves, *Kobad*.

ROIS SURNOMMÉS CHAHINCHAH.

Buzurg-Kousân-chah; Guilân-chah; Ardhachirân-

¹ Je suis porté à croire qu'il faut lire après Khozlodjes خرخيزية, « les Kirghyzes, » comme l'a écrit Schems ed-din de Damas (fol. 8 v°). Quelle que soit d'ailleurs la lecture qu'on adopte, il est indubitable qu'il s'agit d'une tribu de race turque, soumise à une branche collatérale de la famille de Fêridoun, d'après le système ethnographique exposé dans les vers cités précédemment. (Cf. Edriçy, I, p. 173.)

² Sur le *Balhara*, souverain de Manguir, voir *Prairies d'or*, I, 176; et sur les autres rois de l'Inde, *ibid.* p. 372 à 390. Edriçy a reproduit le même passage, en y ajoutant quelques données nouvelles sur les rois de Ghanah. (Voy. traduction de Jaubert, I, p. 16.) Ce géographe parle aussi du *Kamil*, « nom qui passe, dit-il, par voie d'héritage, à tous les princes de la dynastie » (*Ibid.* p. 33.) Une grande confusion règne chez les auteurs musulmans qui ont essayé de transcrire et d'expliquer les noms des souverains de l'Asie et de l'Afrique. Pour en donner un exemple, le roi de Kachemir, nommé *rai* ou *rajah* par Maçoudy, est nommé *tchaibal* dans le *Modjmel*; l'auteur de cet ouvrage place le *Maharadja* au-dessus du *Balhara*, et ainsi du reste. (Ms. de la Biblioth. impér. fol. 274.)

chah¹, roi de Moçoul; Masoun-chah, roi de Meïsân (Misène et Characène); Buzurg-Irân-chah; Azerbaïdjân-chah; Seguistân-chah; Harou-chah (roi de Hérat); Kirmân-chah; (le mot suivant est illisible) Samdad-chah, roi du Yémen; Barman-chah; Kars-chah; Farhân-chah; Amarkân-chah (?); Saïbân-chah; Maskardân-chah, dans le Khorâçân; — Allan-chah, Baraskân-chah, Mekrân-chah, dans le Sind; — Mourdân-chah, chez les Turcs; — Hindovân-chah, dans l'Inde; — Kaboulân-chah, dans le Kaboul; — Schirân-chah, Daân-chah, Manaad-chah, dans le Sind; — Daverân-chah, dans le Zémin-daver; — Lahsân-chah; — Kachmirân-chah².

ITINÉRAIRES.

Aboul-Kaçem (Obeïd Allah, fils d'Abd-Allah), fils de Khordadbeh, dit :

Commençons par l'Orient, qui forme le quart de l'étendue de l'empire, et parlons, en premier lieu, du Khorâçân. Ce pays obéissait autrefois (sous les

¹ Ce nom, donné par la copie A, la seule où ce paragraphe soit lisible, ne serait-il pas un souvenir altéré, mais encore reconnaissable, du ארץ אשור « le pays d'Assur » (Isaïe, VII, 18.)

² Les deux mots qui terminent cet article si étrangement altéré sont entièrement méconnaissables. Il est d'ailleurs facile de voir qu'il ne pouvait pas s'arrêter aussi brusquement dans la rédaction originale, et que le paragraphe sur les rois du Khorâçân (ci-dessus, p. 249) devait en être la suite naturelle. Quoi qu'il en soit, la première section du livre, celle qui traite de l'impôt et de la division politique des royaumes, s'arrête ici, et l'auteur va commencer la

Perses) à un sipahbed nommé *Kadouskân*¹. Celui-ci avait sous ses ordres quatre *merzebân*, et chaque *merzebân* gouvernait une des quatre parties du Khorâçân; ils venaient dans l'ordre suivant : 1° le *merzebân* de Merve-Chahidjân et ses dépendances; 2° le *merzebân* de Balkh et du Tokharistân; 3° le *merzebân* de Hérat, Pouchèng, Badeghîs et Séguistân; 4° le *merzebân* des pays situés au delà de l'Oxus.

ROUTE DE BAGDAD AUX LIMITES LES PLUS RECULÉES
DU KHORÂÇAN² (ROUTES DU N.-E.).

Nahrevân, 4 fars. — Barma (Mok. Deïr-Barima), 4 fars. — Deskereh, 8 fars. — Djaloula, 7 fars. — Khanikîn (Kod. Ed. 9 fars.), 7 fars. — Kasr-Chirîn « le château de Chirîn, » 6 fars.

(Ici l'auteur décrit une route annexe en ces termes : de Kasr-Chirîn à Direkdân, 2 fars. — Chehr-zour, 18 fars. puis, reprenant son itinéraire direct, il continue ainsi :)

Houlvân, 5 fars. — Maroustân (il faut lire Made-

description des itinéraires, qu'il poursuivra, à travers quelques digressions, jusqu'aux dernières pages de son livre, ou du moins jusqu'au chap. IV « Description des montagnes, des fleuves, etc. »

¹ Le mot *sipahbed*, « maître de la cavalerie, » se trouve dans Procope, *De bello persico*, I, 11. Voyez aussi Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra*, p. 81. Selon Yakout, le gouverneur d'Ispahân, à l'époque où cette ville fut prise par les Musulmans, se nommait *Kadouskân*. (Dict. géogr. de la Perse, au mot *Ispahân*.)

² Afin de ne pas multiplier inutilement les notes et les renvois, je place entre parenthèses les variantes de noms et de distances, four-

roustân, avec presque tous les géographes), 4 fars.
 — Merdj el-Khala'h « la prairie de la citadelle, » 6 fars. — Kasr-Yézid « le château de Yézid, » 4 fars.
 — Zobeydyeh, 6 fars. — Kochkam (?), 3 fars. —
 Le château d'Amr, 4 fars. — Karmasîn (aujourd'hui *Kirmânchah*), 3 fars.¹

.....Lacune

On continue à suivre la route du Khoraçân, en appuyant à gauche, et l'on se dirige vers Dukkân, 7 fars.

(Celui qui va dans la direction de Nèhavend et d'Ispahân tourne à droite, en partant de Dukkân, et arrive à Maderân, puis à Nèhavend, qui est un des districts du Djebal, puis à Khodar, 7 fars.)

De Dukkân à Kasr el-Luçous « le château des voleurs, » 7 fars. — Haddad, 6 fars. — Karyet el-Açel « bourg au miel, » 3 fars. — Hamadân², 5 fars.

nies par les itinéraires arabes. Les ouvrages que j'ai consultés sont désignés par les abréviations suivantes :

Kod. = Kodamah, livre du *Kharadj*.

Ed. = Edriçy, trad. de Jaubert.

Yac. = Yacouby, éd. Juynboll.

Yak. = Yakout, *Modjem el-Bouldân*.

Mok. = Mokaddessy, ms. du docteur Sprenger.

Ist. = Istakhry, éd. Moeller.

Fars. veut dire *farsakh* ou parasange (6 kilomètres).

M. = mille, tiers de la parasange.

¹ 4 fars. suivant Mokaddessy. Kodama dit que la distance entre Bagdad et Kirmânchah est de 71 fars. D'après Ibn-Khordadbeh, elle serait de 70 fars (420 kilomètres).

² C'est par inadvertance que le docteur Sprenger dit que ce nom est omis par l'auteur, il se trouve dans les deux copies et fort lisiblement écrit. Kodama compte 31 fars. de Kirmanchah à Hamadân;

— Darnava (Kod. Darira), 5 fars. — Bouzanadjird, 5 fars. — Erzeh, 4 fars. — Herzeh, 4 fars. — El-Asavireh, « les chevaliers, » 4 fars. — Youçeh et Roudeh, 3 fars. — Davoud-Abâd, 4 fars. — Souse-nîn, 3 fars. — Savah, 5 fars. — Miskveih, 9 fars. — Kostana, 8 fars. — Rey, 7 fars ¹.

De Rey à Kazvin, en tournant à gauche, 27 fars. — De Kazvin à Abhar, 12 fars. — D'Abhar à Zindjân, 15 fars.

De Rey à Maskal-Abâd (nom incertain; Ed. Maskalabâd; Kod. Faslabâd. Le docteur Sprenger propose Mofaddhal-Abâd), 4 fars. — Kast, 6 fars. — Farrokhdîn, 8 fars. — Khovar ou Khâr, 6 fars. — Kasr el-Milh « château du sel, » 7 fars. (Ed. 6 fars.) — Ras el-Kelb « tête du chien, » 7 fars. — Semnân, 8 fars. — Djizîn.². — Koumès, 8 fars. En tout, de Rey à Koumès, 70 fars ³.

Haddadeh, 7 fars. — Hadès, 7 fars. — Meïmel, 12 fars. — Hemkend, 7 fars. — Açed-Abâd, 7 fars. — Bahman-Abâd, 6 fars. — Khosroudjird ⁴, 6 fars. — Nisker-dereh, 5 fars. — Neïsapour, 5 fars.

mais le total de son itinéraire ne donne que 30 fars. le nôtre compte 28 fars.

¹ Les distances additionnées donnent 61 fars. entre Hamadân et Rey, ce qui s'accorde avec l'itinéraire par milles d'Edriçy. Dans Mokaddeçy, on lit 9 journées, soit 56 fars. — En résumé, nous trouvons, entre Bagdad et Rey, 159 fars. (954 kilomètres.)

² La distance est omise et le nom lui-même est douteux; j'ai suivi les leçons identiques d'Edriçy et de Kodama.

³ Faute des copistes; le calcul ne donne que 62 fars. chiffre confirmé par Edriçy, qui compte 189 milles = 63 fars.

⁴ Kodama et Edriçy placent une étape intermédiaire de 6 fars.

La distance totale entre Bagdad et Neïsapour est de 305 fars¹. Les villes principales de cette province sont : Zam (Djam), Bakherz, Djoueïn et Beïhak.

De Neïsapour à Elghabis ou Ghaïbas, 4 fars. —
— El-Djouzak (ou el-Djouza; Mok. lit : Karyet el-Homrâ « le village rouge »), 4 fars. — Thous, 5 fars.
— Birakân (je crois qu'il faut lire Noukân), 5 fars.
— Mardoudân (Mok. Mazdourân), 6 fars. — Erki-neh, 8 fars. — Serakhs, 6 fars. — Kasr et-Tudjar « château des marchands, » 3 fars. — Astar-djémal (Mok. et Yac. Astar-Mo'ad), 5 fars. — Bilistanéh, 6 fars. — Dendanekân, 6 fars. — Niredjird, 5 fars.
— Merve-Schahidjân; cette ville a une citadelle; 5 fars. — Distance totale (de Bagdad à Merve), 371 fars². De Bagdad à Serakhs, 345 fars.

De Merve partent différentes routes qui se diri-

entre Bahman et Khosroudjird, et une autre étape de 4 fars. après Khosroudjird. Le texte est donc altéré dans mes deux copies. L'évaluation totale, donnée quelques lignes plus loin, prouve bien que deux ou même trois stations doivent être ajoutées à celles qui sont nommées dans le texte.

¹ Je ne trouve que 301 fars. même en tenant compte des deux étapes omises sur la route de Koumès à Neïchapour; il se peut qu'une autre station ait été oubliée par l'auteur lui-même. Du reste, cette différence est minime, et nous pouvons fixer, sans être trop loin de la vérité, la distance entre Bagdad et la capitale du Khorâân à environ 1800 kilomètres.

² Au lieu de Bagdad, les copies portent « El-Haddadeh, » leçon erronée; en outre le calcul donne seulement 368 fars. Cette contradiction s'explique par une légère différence dans la distance de deux étapes. Si l'on compte, avec Edriçy et Kodama, 5 fars. entre Neïchapour et Ghaïbas, 6 fars. entre Ghaïbas et Djouzak, on obtient, grâce à cette correction, le chiffre de 371 fars. donné par l'auteur.

gent vers Chach, le pays des Turcs, la province de Balkh et le Tokharistân.

ROUTE DE MERVE À CHACH ET AU PAYS DES TURCS.

Kechmahen, 5 fars. — Deïoub (Kod. Divân), 7 fars. — Mandou (Kod. Mansat), 6 fars. — Ahsa, 8 fars. — Bir-Omar « le puits d'Omar » (Kod. Nehr-Othmân « le fleuve d'Othmân ») 4 fars. — Amol, 6 fars. — Distance de Merve à Amol, 36 fars.

De Merve aux rives du fleuve de Balkh (Oxus), 1 fars. On traverse le fleuve et on arrive ensuite à Karîn (Kod. Ed. Ferebr), 1 fars. — La forteresse de Djâfar, dans le désert, 6 fars. — Bykend, 6 fars. — Ribat « caravansérail de Boukhara, » 2 fars. — Masals (Kod. Yasara), 1 fars. $\frac{1}{2}$. — Chora', place forte, 4 fars. — Kourousghoun (Kod. Koul), 6 fars. — Distance entre Amol et Boukhara, 19 fars¹.

Les villes de la province de Boukhara sont : Kerminyeh, Tavavis, Virdaneh, Bykend, la ville des marchands, et Karîn (Ferebr), qui n'est pas éloignée de Boukhara. Entre Boukhara et Samarcande, il y a 37 fars. Au sud de cette province se trouve la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'en Chine.

¹ L'itinéraire n'est pas complet, et le chiffre 19 fars. doit être placé avant Chora'. C'est ce que prouve le texte de Kodama, qui met Boukhara à 5 fars. de Masals ou Yasara. En rétablissant cette distance, oubliée dans notre texte, nous trouvons, entre Amol et Boukhara, 20 fars. $\frac{1}{2}$. Edriçy compte, lui aussi, 60 milles entre les deux villes, ce qui revient au même.

ITINÉRAIRE DE BOUKHARA À SAMARCANDE.

Kerminyeh, 4 fars. — Debousyeh, 5 fars. — Irtikhen, 5 fars. — Rozmân, 5 fars. — Château d'Alkamah, 5 fars. — Samarcande, ville fortifiée, 2 fars. — Les principales localités qui dépendent de Samarcande sont : Debousyeh, Kechanyeh, Irtikhen (ou Kech), Nesef (ou Nakhcheb), Khodjendeh. — Distance entre Boukhara et Samarcande, 37 fars¹.

De Samarcande à Barket, 4 fars. — Djisr-bâghy (Kod. Djisrify), dans le désert, 4 fars.².....

De Chach à la Mine d'argent, 7 fars. — Erilmouzeh (?), 5 fars. — Distance entre Samarcande et Chach, 42 fars.

.....Zamîn, ville connue.....

Deux routes mènent à Chach, au (fleuve des) Turcs, et à Ferganah. De Chach et de Zamîn à Khouloum (Kod. Ed. Koulous), par le désert, 7 fars. — De là au fleuve des Turcs, sur le territoire de Chach, 9 fars. — De là au passage du fleuve, 4 fars. — Boumket, 3 fars. — Chach, 2 fars. —

¹ Comme on l'a vu dans la note précédente, le texte a été mutilé en cet endroit, et le nom de Boukhara n'est même pas mentionné après Masals. Il faut donc prendre pour point de départ l'étape nommée Chora', ce qui ne donnerait encore que 36 fars. Mais je pense, avec le docteur Sprenger, que, pour arriver au chiffre présenté par Ibn Khordadbeh, il faut compter, comme le fait Edricy, 6 fars. au lieu de 5 entre Irtikhen et Rozmân. (Cf. *Die Post- und Reiserouten*, p. 17.)

² Ici commence une nouvelle lacune assez considérable; la suite de l'itinéraire de Samarcande à Chach est perdue.

La porte de fer, 2 milles. — Khalef, 2 fars. — Gharkeuï (ou Gharkeul), 6 fars. — De là à Isfidjab, par le désert, 4 fars.

Distance entre Chach et Isfidjab, 13 fars.

D'Isfidjab à Sawat, 4 fars. — Madoukhet (Kod. Baroudjket), 5 fars. — *nom illisible* (Kod. Tamiadj), 4 fars. — Nardjah, 4 fars. — Merly, au bord du fleuve (Kod. au lieu de Merly, *menzil* « station »), 6 fars. — Nardjah est une montagne autour de laquelle jaillissent, dit-on, mille sources qui se dirigent vers l'orient, (et forment) un fleuve nommé *Oïourkoub*¹, c'est-à-dire le fleuve rétrograde. — On passe le fleuve et l'on va ensuite à Khounket, 5 fars. — Atrân (peut-être Taraz), 3 fars².

D'Isfidjab au pays des Keïmak (Ed. iv^e climat, p. 217, *Keïmaky*), 80 fars. Il faut emporter des vivres pour toute la durée de ce voyage.

D'Atrân au Bas-Birsghân, 3 fars. — Kasr-Bas, repaire où les Turcs-Khozlodjes s'abritent pendant l'hiver, 2 fars³. — Keul (lac) de Sout, 4 fars. —

¹ Je présume que ce nom vient du verbe *أبورمق* « *ouïourmaq* », qui, en turc oriental, signifie « aller à reculons »; dans le même dialecte, *ouïouroun* a aussi le sens de « tourbillon, chute d'eau ».

² Le texte ajoute : « entre Atrân et Khounket, 7 fars. » Je pense que ce mot fait double emploi avec l'étape placée avant Atrân ou Taraz, car il n'est cité dans aucun autre itinéraire. D'ailleurs le total donné par l'auteur est en désaccord avec les distances partielles. Il résulte des chiffres présentés par Kodama, dont le texte a subi ici moins de mutilations, qu'il y a environ 30 fars. entre Isfidjab et Taraz.

³ La distance manque dans les copies, je l'ai rétablie d'après Kodama.

Djebel (montagne) de Sout.¹. — Koulab, riche bourgade, 4 fars. — Eberky, riche bourgade, 4 fars. — Asyreh, 4 fars. — Nounket (Kod. Nourket), gros village, 8 fars. — Akhoundjarân, 4 fars. — Djoul (Gueul, « lac ? »), 4 fars. — Menazih (Kod. Sary), 7 fars. — De là à la capitale du Khakân des Turcs, 4 fars. — Navaket, 4 fars. — Kenar ou Konad, 8 fars. — Le Birsghân supérieur² (c'est là que commencent les frontières de la Chine), 15 fars.

ROUTE DE ZAMÏN À FERGHANAH.

Sabat, 2 fars. — Echrousneh, 9 fars. — (De Samarcande à Echrousneh, 26 fars.) Une autre route mène de Sabat à Alouk (ou Gholouk), 6 fars. — Khodjendeh, 4 fars. — Tarmakân, 7 fars. — Medinet-Bab, 3 fars. — Ferghanah, 4 fars.

Distance totale entre Samarcande et Ferghanah, 53 fars³. Ferghanah a été fondée par Enouchirvân, qui la peupla d'hommes pris dans chaque tribu; c'est pourquoi il lui donna le nom de *Ez-her-khâneh*, ce qui veut dire « de chaque maison. » — Khodjendeh appartient à cette province.

De Ferghanah à Koba, ville, 10 fars. — Aus,

¹ Autre lacune. Le nom de cette station manque dans Kodama. Dans Edriçy on lit : Djebel-Choub, 12 milles (soit 4 fars.).

² Le texte porte plus haut Birsakhaia, et ici, Bouchdjân; j'ai suivi la lecture du docteur Sprenger, *loc. cit.* p. 23.

³ Kodama compte seulement 35 fars. mais il ne veut probablement parler que de la distance entre Zamïn et Ferghanah; il resterait par conséquent 18 fars. pour la distance entre Samarcande et Zamïn. Cette indication permet de combler la lacune signalée ci-dessus.

10 fars. — Yuzkend, résidence de Hourteguin, 7 fars. — El-Akabah¹, une journée de marche. — Atas, une journée. — Birsghân, 6 journées à travers un pays où ne se trouve pas un seul village.

Atas, dont il est question ici, est une ville bâtie sur le haut plateau qui sépare le Tibet de Ferghana. Le Tibet est au centre de l'Orient. Du Haut-Birsghân à la capitale du Khakân des Tagazgaz², il y a trois mois de marche, à travers un pays couvert de vastes bourgades et de forteresses. Les habitants, Turcs d'origine, sont ou mages adorateurs du feu, ou *Zendik* (manichéens, athées). Leur roi réside dans une grande ville fermée par douze portes de fer. La population professe les croyances des *Zendik*. A gauche (au nord) est le pays des Keïmak; en face, la Chine, à une distance de 300 fars. Le roi des Tagazgaz possède une tente d'or placée au faite de son palais; elle peut abriter neuf cents personnes, et se voit à 5 fars. de distance³. Le roi des Keïmak campe au milieu des pâturages, sous des tentes en

¹ *Akabah* ou *Nokail*, dans le Yémen, est un roc escarpé qui coupe une route; c'est exactement ce que les Persans, dans leur pays si accidenté, nomment *kotel*.

² Maçoudy place dans la ville de Kouchân la résidence habituelle de l'Irkân, roi des Tagazgaz. « Ce chef, le plus puissant des souverains de race turque, est surnommé, dit le même auteur, le roi des bêtes féroces et des chevaux. » (*Prairies d'or*, I, p. 358. Cf. M. Reinaud, *Relat. des voyages*, Introd. p. CLIII.)

³ « La tente du khân s'ouvre du côté de l'orient, par respect pour le côté du ciel où se lève le soleil. » (Documents chinois sur les Toulouïes, trad. par M. St. Julien, *Journal asiatique*, mars-avril 1864, p. 335.)

peaux de bêtes. Le pays qu'il occupe est séparé d'Atrân (Taraz ?) par un steppe d'une étendue de 81 journées de marche. La contrée habitée par les Tagazgaz est le plus vaste de tous les pays turcs; elle est entourée par la Chine, le Tibet, les Khozlodjes, les Keïmak, les Ghozzes, les Djagha (Tchaghataï¹), les Petchénègues, les Terkech, les Euzkech, les Khou-fach¹. Sur le bord du fleuve vit la tribu des Khorloukh (?). La ville de Karat² est une place forte occupée à la fois par une garnison musulmane et par une garnison de Turcs-Khozlodjes. — On compte en tout seize (grandes) villes turques.

ROUTE DE MERVE-CHAHIDJÂN AU TOKHARISTÂN.

Kab (Kar, selon Kod, qui ne compte que 6 fars. par le désert), 7 fars. — Mehdy-Abâd, 6 fars. — Medjd-Abâd (Kod. Yahya-Abâd), 7 fars. — Karyeteïn « les deux bourgs » (Kod. El-Feres), 5 fars. — Açed-Abâd, sur le fleuve (l'Oxus), 6 fars. — Kasr-el-Ahnef³, sur le fleuve, 4 fars. — Merve-er-Roud

¹ Je ne puis lire les deux groupes qui suivent; ce sont sans doute des noms de villes que l'auteur aura confondus avec les noms des principales tribus. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 26.) Edriçy a cité textuellement ce passage, I, 498; mais ses leçons ne peuvent inspirer aucune confiance.

² Les copies portent *Magyat-Karat* ou *Farat*, peut-être faut-il lire *Medynet-Farab*.

³ Au rapport de Yakout, dans le *Mo'djem*, ce château, appelé *Sinvân* avant la conquête musulmane, doit son nom à El-Ahnef, fils de Kaïs, qui s'empara du Tokharistân, l'an 32 de l'hégire. (Sur ce personnage, voy. C. de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, III, 275; Ibn-Kotaïbah, éd. Wüstenfeld, p. 219.)

(Kod. Merve-la-Haute), 5 fars. — Birichk, sur le fleuve, 5 fars. — Asrab, 6 fars. (Kod. 7 fars.) — Guendjabâd, 6 fars. — Talikân, 6 fars. — Kich-tidjab (Kod. Kisdjân), 5 fars. — Arghiân, 4 fars. — Kasr-Hout, 5 fars. — Karyân (Faryab?), 5 fars. — El-Kaa' « la plaine, » dépendance du Gouzgân, 9 fars. — Serkân (Kod. Oustourkân), dépendance du Gouzgân, 9 fars. — Sedreh¹, dépendance de Balkh, 6 fars. — Vuchkouk, 5 fars. — El-Ouz (El-Ghour?), 4 fars. — Balkh, 3 fars. La distance totale entre Merve et Balkh est de 126 fars.²

De Balkh à Sarkhour, 5 fars. — De là aux bords du fleuve Djeïhoun (Oxus), 7 fars. A droite est le pays de Khottol et le fleuve du Lion; à gauche, le Khârezm. Merve a un autre nom, qui est *Nîl*. Cette ville est formée de deux quartiers, sur les deux rives du fleuve de Balkh. (Ses dépendances sont :) Amol, Rezm, les montagnes de Talikân, Karyat (Faryab?),

¹ Kodama, qui donne quelques détails sur les principales stations de cette route, nous apprend que Sedreh était d'abord un simple relai de poste, dans le désert. L'an 203 de l'hégire, à la suite d'un tremblement de terre qui se fit sentir aux environs de Merve et dans le Tokharistân, une source abondante jaillit auprès de Sedreh et forma une rivière qui roula ses eaux bourbeuses jusqu'à Merve et Amol, répandant la fertilité sur son passage. Depuis ce temps, Sedreh est un bourg important, entouré de vergers et de champs cultivés.

² Je ne trouve que 118 fars. mais il est certain que deux stations dont le nom est cité par Kodama ont disparu de nos copies. En tenant compte de cette omission, et après un examen attentif des deux documents, je trouve que cette distance est de 127 fars. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 41.) Mokaddessy compte 17 journées de marche, à raison de 6 fars. 1/2 par journée.

le Nedjd « haut plateau, » le Djouzhân, jusqu'aux derniers bourgs de la Bactriane. Le fleuve de Balkh conserve ce nom jusqu'à ce qu'il arrive à Termed; il baigne les murailles de cette ville, bâties en pierres de taille.

ROUTE DE SAGHANIÂN.

De Termed à Sarim-Khân, 6 fars. — Khân-Zendjy (Ist. Darzindy), 6 fars. — Bertakht, 7 fars. — Saghaniân, 5 fars. — Barabda, 3 fars. — Hemdarân, 7 fars. Entre ces deux dernières stations, s'étend une vallée qui peut avoir 2 ou 3 fars. de long. — Barsekoun, 8 fars. — Savamân, 5 fars. — Vachdjird, 4 fars. — Rast, 4 journées de marche. Rast, qui forme la frontière du Khorâcân de ce côté, est une vallée étroite entre deux montagnes; c'est par là que pénétraient autrefois les Turcs, quand ils envahissaient le pays. Fadhl, fils de Yahya, fils de Khaled, fils de Barmek, y fit construire une porte¹.

ROUTE DE BALKH AU TOKHARISTÂN SUPÉRIEUR.

Valary, 5 fars. — Le chef-lieu du Khoullam ou Khoulm, 5 fars. — Nahar, ville, 6 fars (Kod. 7 fars). — Erkabouk, 5 fars. — Karisgham (Kod. Karidh-

¹ Voilà pourquoi cette station est nommée Derhend « barrière » dans le *Livre des Climats*. Ibn-Khallikân, citant un passage de l'*Histoire des vizirs*, par Djouchiary, assure que Fadhl le Barmécide fut investi du gouvernement de tout le pays qui s'étend entre le Chirvân et les frontières du Turkestân, l'an 176 de l'hégire. Yakout a transcrit textuellement ce passage d'Ibn Khordadbeh, dans son dictionnaire, au mot درهند.

Amir), 7 fars. — Près de là sont les bourgs qui appartiennent à Bostam, fils de Soura, fils de Mosavir¹.

RELAIS DE POSTE SUR LA ROUTE DE L'ORIENT.

De Sorra-men-râ à Deskereh, 12 relais. — De Bagdad à Deskereh, 10 relais. — Moçaïr-Abâd (ou Naçir-Abâd), 9 relais. — Karmiçîn, 6 relais. — Djoundân (Khoundad), 10 relais. — Hamadân, 3 relais. — Miskveïh, 21 relais. — Rey, 11 relais. — Koumès, 13 relais. — Neïsapour, 19 relais².

¹ La longueur totale de cette route est ici de 28 fars. et dans Kod. de 30 fars.

² Il est bon de s'arrêter un moment sur ces chiffres, afin d'en tirer des indications précises. Kodama, qui part de Bagdad, compte 73 relais jusqu'à Rey; Ibn Khordadbeh part de Sorra-men-râ, et en compte 72. Le nombre total des postes entre la capitale de l'Irak et celle du Khorâçân, entre Bagdad et Neïchapour, s'élève à 104. Or, comme une poste, nous le savons par le témoignage du voyageur Mokaddessy, était de 6 milles dans le Khorâçân, il s'ensuit que, entre l'une et l'autre capitale, le service régulier du *berid* avait à parcourir 624 milles, soit 208 parasanges ou *farsakhs* (1248 kilomètres). Cependant nous avons vu précédemment que cette distance était de 301 fars.; et il serait malaisé de trouver la raison d'une telle inégalité si l'on oubliait que ce dernier chiffre s'applique seulement à la route suivie par les caravanes. Quelque considérable que paraisse d'abord un écart de 93 fars. ou plus de 55 myriamètres, cette considération suffit à l'expliquer. Quiconque a voyagé en Asie Mineure ou en Perse sait avec quelle lenteur désespérante marchent les caravanes; que de détours et de contre-marches elles sont condamnées à faire pour trouver, soit un gué, soit un village d'approvisionnement, soit un pâturage pour les bêtes épuisées. Le *tchapar* « courrier » brûle l'espace; n'ayant d'autre bagage que son sac de dépêches, sa pipe et le tapis qui lui sert de lit, il vole de relais en relais, franchissant torrents et montagnes, prenant, pour abréger sa route, des sentiers escarpés où nul autre n'oserait s'engager, et terminant ainsi en vingt quatre heures le trajet que le paisible muletier accomplit à peine en

RELAIS DE POSTE DANS L'AHVAZ ET LE FARs.

De Houlvân à Chehrzour, 9 relais. — De Houlvân à Syrevân, 7 relais. — De Syrevân à Samaïrah, 4 relais. — De Hamadân à Koumm, 47 relais. — D'El-Warkâ à Koumm, 3 relais. — De Koumm à Ispahân, 16 relais. — De Faderân à Nèhavend, 3 relais. — De Bagdad à Vaçit, 25 relais. — De Vaçit à la frontière d'El-Ahvaz, 20 relais. — De là à Noubendedjân, 19 relais. — A Chiraz, 12 relais. — A Istakhr, 5 relais.

Contributions de Chehrzour, Sameghân et Dizabâd, 2,750,000 dirhems.

Impôt foncier du Maçabadân et de Mihrdjânkadak, 3,500,000 dirhems.

Impôt foncier de Koumm, 2 millions de dirhems.

ROUTES ENTRE SOUK-EL-AHVAZ ET LE FARs.

De Souk-el-Ahvaz à Azem, 6 fars. — Goubdîn, (Abdîn¹), 5 fars. — Zott, 6 fars. — Makhaçah et Dhyâ « la ferme, » où se trouve un grand pont sur le *Ouadi-el-Milh* « rivière du sel ¹. » — Dihlizân,

huit jours. Les paragraphes spéciaux consacrés par notre auteur aux stations de la poste (*sikkeh*) prouvent incontestablement qu'il y avait à côté de la route ordinaire, fréquentée par le public, une route plus spécialement affectée aux besoins du service postal, et plus directe que la première. La différence entre les deux itinéraires s'explique ainsi d'elle-même.

¹ La distance est omise; mais dans Kodama on lit 4 fars. Cet écrivain estime à 44 fars. la distance entre Souk-el-Ahvaz, le principal marché de la Susiane, et Erradjân. Mokaddressy compte 7 journées, environ 45 fars. = 225 kilom.

6 fars. — Erradjân, 5 fars. Sur la rivière d'Erradjân, s'élève un magnifique pont d'origine sassanide; il est en pierres de taille et long de plus de 300 coudées. — Destedjird, 5 fars. — Sedy, c'est là qu'on gravit la côte de l'Éléphant « *Akabat-el-Fil*, » 6 fars. — Khardjân, 6 fars. — Zerdjouneh, 4 fars. — Noubendedjân, 5 fars. — Kourkhân, 5 fars. — Dans les environs est le vallon de Bâwân, célèbre par ses noyers, ses oliviers et autres arbres à fruit, qui poussent au milieu des rochers. — Harareh, 7 fars.

Chiraz forme un district qui dépend d'Ardechir-Khoureh. Les autres villes de ce district sont : Djour, Meïboud, Djau, Simghân, Bendedjân, Kerikhân, Khovar, Roustak, Kîz, Guérouz, Abdereh, Sebdal, Tawadj, Kourân, Sidîn, Silaf, Gouvân, Zendjân et Koulm-Firouz.

La distance de Souk-el-Ahvaz à Davrak par eau est de 18 fars.; par terre, de 24 fars.

DISTRICT DE SABOUR.

Il est ainsi nommé à cause de son chef-lieu. Les cantons qui en dépendent sont : Noubendedjân, Khast (ou Khacht), Kimaredj, Kazeroun, Djureh¹, Goundivân, Destbarîn, Hindoukân, Derdjérid, Soulaf, Khoubedân, El-Meïdan, Mahân, Rasikhân, Chahidjân, Merzefadîn, Savroun, Dizlendjân, Sileh-Misr (?), Enverân, le Bas-Khoumagân, le Haut-Khoumagân, Tabaz-Mardân, Kist.

¹ C'est la petite ville nommée *Gurouh* par Hamd-Allah-Mustaufy, dans son *Nouzhet*.

DISTRICT D'ISTAKHR.

Istakhr est à la fois le nom du chef-lieu et du district. Dépendances : El-Beïda, Bahrân, Açân, Iredj, Manis, Djîr, Kybr-Halkounah, Borghân, Miavân, Kaçalisân, El-Oudar.

De Chiraz à Faça (nommée aussi *El-Beïda*) et à Darabjird, 30 fars. — De Faça à Darabjird, 18 fars. Les cantons qui forment le district de Darabjird (aujourd'hui pays des Chebankareh) sont : Darabjird, Guerm, Djehrem, Sahaf, El-Akrad, El-Abdiân, Djouim, Merdj (Mergue), Tarem, Tabeştân.

DISTRICT D'ERRADJÂN.

Bas, Chehr¹, Mildjân, Buzurg.

Distance de Chiraz à Djour, 20 fars. — De Djour à El-Beïda, 8 fars. — De Noubendjân à Chiraz, 23 fars. — De Chiraz à Sabour (Chapour), 20 fars. — De Chiraz à Istakhr, 8 fars.

CAMPEMENTS DES KURDES.

Le mot *remm*² (au pluriel *rumoum*) signifie le

¹ Au lieu de Chehr, Mustaufy, qui a cité cet article dans le même ouvrage, écrit *Satr*. Le nom suivant est illisible dans le texte; c'est peut-être le Dariân de Mokaddessy. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 69.)

² L'orthographe de ce nom n'est pas fixée. Dans les traités d'Istakhr et d'Edriçy, on trouve constamment la forme رُم. La prononciation adoptée ici est celle de Yakout et de Mokaddessy. Ce dernier (n° 290) compte 33 tribus ou clans chez les Kurdes; mais il est impossible de les rapprocher des noms cités par notre auteur; en outre,

campement des (tribus) Kurdes. On en compte quatre : 1° le remm d'El-Huḡeïn, fils de Djilaveïh (Ed. Khalaveïh), surnommé *Miandjân*; il est à 14 fars. de Chiraz; 2° le remm de Kaçem, fils de Chahriar, nommé *Gouriân* (Yak. et Ed. Barindjân), il est à 30 fars de Chiraz; 3° le remm d'Ardamraï-Havamah (c'est peut-être le ادرکانه de Mokaddessy), à 26 fars de Chiraz; 4° le remm d'El-Huḡeïn, fils de Salih, nommé *Rizan* (copie B. Mouzan; Yak. Zizân), à 7 fars de Chiraz.

La province du Fars a 150 fars. en long et en large; elle renferme six districts¹ : 1° Istakhr; 2° Sabour; 3° Ardechir-Khoureh; 4° Darabjird; 5° Faça; 6° Er-radjân.

ROUTE D'ISTAKHR À SIRDJÂN (OU CHIRDJÂN, CAPITALE
DU KERMÂN).

Khidhr, 7 fars. — Le Lac², 5 fars. — Ersindjân, 7 fars. — El-Astaf, 4 fars. — Chahek-la-Grande, 6 fars. — Village du Sel « *Qaryet-el-Milh*, » 9 fars. —

trois de ces tribus sont omises dans la copie du D^r Sprenger. (Voyez aussi *Prairies d'or*, III, p. 253, et un mémoire d'E. Quatremère dans les *Notices et extraits*, t. XIII, p. 300 et suiv.) J'ai déjà fait remarquer ailleurs (*Dict. géogr. de la Perse*, p. 264) quelle confusion régnait dans les auteurs musulmans qui ont parlé des tribus kurdes. L'étude plus complète des dialectes et des traditions populaires pourra seule dissiper ces ténèbres.

¹ Il faut lire *six* au lieu de *cinq* que portent les copies, puisque ce nombre se trouve confirmé par la nomenclature qui suit; il est donné aussi par Mokaddessy. (Cf. Sprenger, *loc. cit.* p. 69.)

² Ce lac est nommé *Henquiam* par Edricy, qui en donne la description (I, p. 411).

Mourianeh, 8 fars. — Arvân, 3 fars. — Marsân, dernière dépendance du Fars (distance omise). Ce qui fait depuis Chiraz jusqu'à cette station 61 fars. — De Marsân à Roud, 3 fars. — Kelmân, 2 fars. — Sirdjân, capitale du Kermân et résidence du sultan, 11 fars. Il y a donc 16 fars.¹ depuis la frontière du Fars jusqu'à cette ville.

Villes du Kermân..
(lacune), Koufs, Mazen, Marah, Balous, Djiraf, qui est la plus grande ville du royaume, bien que le sultan réside à Sirdjân².

ROUTE (DU KERMÂN) AU SEDJESTÂN.

De Djiraf à Bemm, 20 fars. — Bermasir, 7 fars. — El-Amel, sur la lisière du désert, 4 fars. de là jusqu'au Sedjestân, 70 fars. dans le désert³.

Villes du Sedjestân : Zalek, Gourgveïh, Heïçoum,

¹ Ce paragraphe est plein de lacunes et d'erreurs. En admettant comme exactes les deux distances additionnées par l'auteur, on a 77 fars. pour la distance entre Chiraz et la capitale du Kermân. C'est presque le résultat obtenu par Kodama : 76 fars. Edricy, qui suit une route différente par le désert, dit 228 milles (76 fars.). Dans Yakout, on lit 64 fars. seulement ; mais le texte est certainement mutilé dans cet article du *Mo'djem*.

² Le délabrement du texte est encore évident ici, puisque les villes les plus importantes, telles que Berdasir, Bemm, etc. ne sont pas mentionnées. Il est permis de supposer aussi que l'auteur, travaillant sur un document incomplet et inexact, aura pris pour des noms de ville les clans des Koufs et des Baloutches, ainsi que les gorges de Karen (écrites aussi *Barzen*) où vivaient ces nomades. (Cf. Istakhry, p. 72 ; *Dict. de la Perse*, p. 452.)

³ Ce qui fait, pour la longueur totale de cette route, 101 fars. Kodama compte seulement 80 fars. mais il faut remarquer qu'il suit une route différente à travers le Kouhistan.

Zarendj, Bost, Masverd, Karyeteïn « les deux bourgs; » en cet endroit se trouvent les *écuries de Roustem*; Rokhedj, Daver. Le fleuve du Sedjestân est nommé *Hendmend*. Dans les anciens âges, le roi Keïkaous donna la couronne du Sedjestân à Roustem le Héros.

D'El-Amel à Taberân, qui dépend du Kermân, 41 fars. — De Taberân à Basour, chef-lieu du Djerroun (Ed. Djervân), 14 fars. — De là au village de Yahya, fils d'Amr, 10 fars. — Hadân, 10 fars. — Maaden « la mine, » 10 fars. — Mousar, 9 fars. — Direk-Mamounah, 9 fars. — Guîr, 10 fars. De là au pays habité par les Balous (Beloutches), 20 fars. — La Montagne de Sel, 6 fars. — Mahal, 9 fars. — Kalâmân, 6 fars. — Seraï-Khalef, 4 fars. — Firouz, 3 fars. — El-Hafsar, sur la route de Kandâbil, en suivant le steppe, 20 fars. — Seraï-Dara, 10 fars. — El-Hoçaïbah, 10 fars. — Kasdân, 10 fars. — Djour, 40 fars. — Bourg de Suleïman-ben-Somayi, 18 fars. (Ed. village de Salem). Ce village est le port du Khoraçân où l'on s'embarque pour aller dans l'Inde et la vallée de l'Indus (le Sind).

De la frontière du Kermân à Mansourah, 80 fars.; on passe par le pays des Zathes (ou Djathes), qui ont la garde de cette route. — De Zarendj, capitale du Sedjestân, à Moulân, deux mois de voyage. Moulân fut nommé « le *ferdj* de la maison d'or, » parce que Mohammed, fils de Kaçem, lieutenant d'El-Hadjadj¹, y trouva 40 *bahar* d'or dans une maison, qui

¹ Sur la prise de Moulân et l'expédition de Mohammed dans la

fut depuis nommée « maison d'or. » *Ferdj* (fente) a ici le sens de « frontière. » Le *bahar* vaut 333 *menn*, et le *menn* 2 *ritles*.

PAYS DU SIND.

El-Kaïrounyeh, le Mekrân¹, El-Mend (il s'agit du pays des Meyd), Kandahar, Kasrân, Noukân, Kandabîl, Kinnezboun, Armabîl, Kanbaly, Sehbân, Sadousân, Deïbal, Raçek, Daur, Vendân, Moulân, Sendân, Mandal, Salmân, Seïrasp, Keredj, Roumlah, Kouly, Kanoudj, Barouh.

PAYS DES PEHLEVIS.

Hamadân, Dinaver, Nèhavend, Mihrdjânkadak, Maçabadân, Kazvîn. Cette ville, qui est à 27 fars. de Rey, forme la frontière du Deïlem; elle comprend la ville de Mouça et la ville de Mubarek². Zendjân, selon les uns, est à 15 fars., selon les autres à 12 fars. d'Ahbar; Essinn, Taïlasân (pays des Talisches) et le Deïlem. L'impôt foncier de Kazvîn et de Zendjân

vallée de l'Indus, on peut consulter l'extrait du *Livre des Conquêtes*, de Beladory, publié par M. Reinaud dans le *Journ. asiat.* 4^e série, t. V, p. 121 et suiv. La maison ou frontière d'or est citée par Maçoudy, t. I, p. 207 et p. 377.

¹ Les copies lisent Kermân. La confusion entre ces deux noms, qui ne diffèrent, en arabe, que par la position d'une lettre, est fréquente dans les manuscrits. (Voyez, par exemple, le passage d'Ibn Haukal, cité par Abou'l-Féda, texte, p. 346.)

² L'origine de ces deux quartiers est expliquée par Mustaufy, dans la description de Kazvîn qui termine son *Histoire choisie*. (Voyez un extrait de cette chronique, *Journ. asiat.* 5^e série, t. X, p. 261.)

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 279
n'est pas établi sur une base fixe; mais il est évalué
approximativement.

ROUTE DE L'AHVAZ À ISPAHÂN.

De Eïdedj à Djoudardân, 3 fars. — Arestadjird,
4 fars. — Sefid-Decht « la plaine blanche, » 6 fars.
— Toumen (ou Touner), 5 fars. — Tenoudjird,
6 fars. — Ribat, 7 fars. — Khanedân, 7 fars. —
Ispahân, 7 fars.¹

ROUTE DU FARS À ISPAHÂN.

Kamfirouz, 5 fars. — Kouret (ou Koured), 5 fars.
— Kâb, 4 fars. — Semarmez (Somaïrem?), 5 fars.
— Chebah, 5 fars. — Mourdah, 7 fars. — Kenz-
el-Merdjân « trésor de corail, » 7 fars. — Khân-el-
Abrar « l'Hôtel des hommes généreux. » — Ispa-
hân².

ROUTE D'ISPAHÂN À REY.

De Yahoudyeh (f g d'Ispahân) à Berkhâr,
3 fars. — Ribat-Der « la station de la porte, » 7 fars.
— Enbazer, 5 fars. — Asfar, 6 fars. — Damar,
4 fars. — Abâd, 5 fars. — Berouz, 5 fars. —
Koumm, 6 fars. — Khavas, 5 fars. — Mokattaa

¹ Distance totale, 45 fars. = 270 kilom.

² Les distances des deux dernières stations ne sont pas indiquées.
Dans Istakbry, où l'avant-dernière étape est nommée *Khânlendjân*,
la distance est 14 fars. et la route complète, 72 fars. Dans Kodama,
70 fars. mais il est à remarquer que l'un et l'autre prennent Chiraz
pour point de départ.

« la ferme, » 5 fars. — Karem, 9 fars. — Eddeïr « le couvent, » 7 fars. — Dâr, 7 fars. — Rey, 7 fars. ¹

ROUTE DE BAGDAD À BASRAH.

Médaïn, Deïr-el-Okoul, Djardjaraya, Djebboul, Fem-es-Silh, Vaçit, Farouth, Deïr-el-Ommal, El-Hawanit. On traverse ensuite les marais (*bataïh*), jusqu'au canal d'Abou'l-Açed. Là on s'embarque sur le Didjlet-el-Awra, puis sur le canal de Ma'kal, jusqu'au château de Basrah ².

RELAIS DE POSTE ENTRE SORRA-MEN-RÂ ET VAÇIT.

Okbera, 9 relais. — Bagdad, 6 relais. — Médaïn, 3 relais. — Deïr-el-Okoul, 4 relais. — Djardjaraya, 8 relais. — Djebboul, 5 relais. — Vaçit, 8 relais ³.

¹ Total du parcours, 81 fars. La carte n° VII du D^r Sprenger, dressée d'après l'*Atval*, donne 79 fars.

² L'auteur ne donne pas les distances entre chaque station, parce qu'une partie du voyage se fait sur les canaux qui coupent toute cette contrée. Mais, au rapport des meilleurs géographes musulmans, Bagdad étant à 100 fars. de Basrah, Vaçit, qui doit son nom à sa position intermédiaire entre les deux villes, est à 50 fars. de l'une et de l'autre. C'est ce qu'affirme Yacouby (p. 107 et 108), qui mentionne avec soin chacune des stations nommées ici. Kodama suit exactement le même itinéraire, malheureusement presque tous les noms y sont méconnaissables. Il est à remarquer qu'Edricy ne compte que 120 m. ou 40 fars. de Bagdad à Vaçit. La station nommée *Deïr-el-Ammal* doit probablement son nom aux manufactures de tissus dont parle Yacouby (*loc. cit.* p. 109). Enfin le *Méraqid*, au mot *هنا*, explique l'origine des deux canaux d'Abou'l-Açed et de Ma'kal.

³ En évaluant le relai à 6 milles ou 2 fars. la distance entre Bagdad et Vaçit est 56 fars. entre Okbera et Vaçit, 86 fars. Il est vrai que Mokaddessy donne 12 milles au relai, dans le désert et

ROUTE DE BASRAH À L'OMÂN, LE LONG DE LA CÔTE.

Abbadân, Hadaryah, Arfadja, Zabounah, El-Maaz, El-Assa, El-Migras, Holeïdjah, Haçan, El-Kora, Moçeïlaha (Ed. Maslakha), Hamadh, Hadjar, Mokabar (Kod. Mokayr), El-Katan, la Sabkhah « terrain salsugineux, » Omân ou Sohar¹.

ROUTE (DE BASRAH) VERS L'ORIENT, PAR MER.

De Basrah à Abbadân, 12 fars. — Les Estacades², 2 fars. c'est là qu'on s'embarque. La côte située à droite appartient aux Arabes, celle de gauche aux Persans; elles sont séparées par un bras de mer qui a 70 fars. de largeur. Dans ces parages se trouvent les deux montagnes (récifs) nommées *Koçaïr* et *Owâïr*³. La profondeur de la mer, en cet endroit, est de 70

l'Irak; mais cela n'est pas applicable aux stations d'un pays sillonné de canaux, où les détours sont à l'infini. Le même auteur dit que 6 milles font un fars. en Syrie, et je pense que cette base est plus acceptable ici. (Cf. Sprenger, Vorrede, p. 6.) Ce qui le prouve aussi, c'est que Mokaddessy compte 10 fars. entre Bagdad et Okbera; il faudrait lire 20 fars. si le relai était calculé sur le pied de 12 milles, c'est-à-dire exagérer de moitié la distance bien connue entre ces deux points.

¹ Après Omân, la copie A ajoute un mot illisible. Istakhry (p. 15) dit que cette route, divisée en 18 stations, est dangereuse à cause des nomades qui y exercent leurs déprédations. Dans Edriçy, le nom des stations est totalement différent jusqu'à El-Kora (t. I, p. 371). On sait que Sohar fut le nom primitif de la ville qu'on appela depuis Omân.

² La description des *khachebat*, ou barrage de Basrah, se trouve dans Maçoudy, I, p. 230.

³ *Prairies d'or*, loc. cit. p. 240; Ibn-Batoutah, II, 247.

à 80 brasses. Des estacades de Basrah à la capitale du Bahreïn, sur la côte des Arabes, il y a 70 fars. Les habitants du Bahreïn sont des pirates; ils n'ont pas de champs cultivés, mais possèdent des ruches d'abeilles et des chameaux. De là au Dourdour¹, 150 fars. — de là à Omân, 50 fars. — De Chihr à Aden, 100 fars. Aden est un des principaux points de relâche dans cette mer. On n'y trouve ni blé, ni troupeaux; mais l'ambre, l'aloès, le musc y abondent. Aden est l'entrepôt des marchandises du Sind, de l'Inde, de la Chine, du Zendj, de l'Abyssinie, de Basrah, de Djeddah et de Kolzoum (Suez). La grande mer orientale produit de l'ambre excellent. Elle recèle dans ses flots un poisson long de cent à deux cents coudées; les marins le redoutent, et, pour l'éloigner, ils choquent des morceaux de bois l'un contre l'autre². On trouve dans les mêmes parages un poisson volant, long d'une coudée, à face de chouette; un poisson, long de vingt coudées et qui renferme dans son ventre jusqu'à quatre poissons du même genre (squaies, requins); une tortue ronde de vingt coudées, qui pond mille œufs à la fois; sa carapace fournit une écaille excellente: cet animal est vivipare. (On y trouve aussi) un poisson vivipare qui ressemble au chameau; enfin, un oiseau qui

¹ Le tourbillon, aux environs du cap Moçendom. (*Prairies d'or*, l. c. Kazviny, *Athar-el-Bilad*, p. 117, et *Relation des Voyages*, LXXIX.)

² C'est le cachalot décrit par Maçondy, sous le nom d'*œval*, I, 234. (Voyez aussi *Relation des Voyages*, II, vi, 75.)

pond et couve ses œufs à la surface des vagues, sans jamais se poser sur le rivage.

ROUTE DU FARS (GOLFE PERSIQUE) VERS L'ORIENT.

D'Obollah à Kharek, 50 fars. Cette île, qui a un farsakh en long et en large, produit du blé, des palmiers et des vignes. — De Kharek à Lafet, 80 fars. Lafet a 2 fars. en long et en large; elle produit du blé et des palmiers. — De là à Aval (ou Abroun), île longue et large d'un fars. et qui produit du blé et des palmiers, 7 fars. — De là à Khîn¹, île déserte qui n'a pas plus d'un demi-farsakh d'étendue, 7 fars. — Kîs (Kicb), île qui a 4 fars. On y trouve du blé, des palmiers et des troupeaux; il y a dans ces parages une pêcherie de perles très-estimées, 7 fars. — Ile des Benou-Kavân, 3 fars. d'étendue et de largeur; elle est habitée par des hérétiques de la secte des Ibadites, 18 fars. — Ormuz, 7 fars. — Narmechîreh (Ed. Barmechîn), qui est la ligne de démarcation entre la Perse et le Sind, 7 journées de navigation. — Daïbal, 8 journées. Cette ville est à 2 fars. des bouches du Mehrân (Indus). Le pays du Sind produit le koust (*costus speciosus*, famille des balisiers), le rotang et le bambou. — Du fleuve Mehrân à . . .² où commence le territoire indien, 4 journées. On y récolte le rotang dans les montagnes et le blé dans

¹ Khîn n'est cité nulle part; mais on lit dans Edriçy (I, 424) : « Hormuz est bâti sur les bords d'un canal dérivé du golfe Persique, et qui est nommé El-Hiz الحيز. » C'est sans doute le même nom estropié par les copistes.

² Nom illisible. Edriçy dit *Yekstr* ou *Yekstn*.

les vallées; les habitants, divisés en tribus, vivent de brigandages. Deux farsakhs plus loin, habite une autre peuplade qui se livre au vol, ce sont les Meyd ¹. — De là à Koul (ou Koula), 2 fars. — De Koul à Sendân, où l'on récolte le bois de teck « sadj » et le rotang, 18 fars. — De Sendân à Mely (Malabar), pays du poivre et du rotang, 5 journées. Au dire des marins, chaque grappe du poivrier est surmontée d'une feuille qui l'abrite de la pluie; lorsque la pluie cesse, le feuillage s'écarte; s'il recommence à pleuvoir, il recouvre de nouveau le fruit ². — De Mely à Balin, 2 journées ³. — De là au grand golfe, 2 journées. A Balin, la route se partage. En suivant la côte, on arrive à Baneh (ou Bas), qui produit du riz qu'on porte à Serendib, 2 journées. — Sandy et Askan, pays qui produit du riz, 2 journées. — Koura, où se jettent plusieurs fleuves, 3 fars. — Kilakân (Ed. Kilkayân), Louar et Kendjeh, 2 journées ⁴. Ce pays produit du froment et du riz; on y expédie de l'aloès par voie d'eau douce (le Godavery, selon le docteur Sprenger), de contrées situées à une distance de 15 journées, comme Kamoul et d'autres lieux.

¹ Maçoudy, I, 378.

² Kazviny (*Athar-el-Bilad*, p. 84, au mot *Melibar*) donne de nombreux détails sur ce phénomène, qui est décrit ici en termes brefs et obscurs.

³ Balin peut être identifié avec le port nommé بليّة par M. Reinaud, d'après Birouny. (*Journ. asiat. loc. cit.* p. 128, et *Mémoire sur l'Inde*, p. 104.)

⁴ Il y a après ces mots une petite lacune; dans Edricy, tout ce qui suit se rapporte à la description de Semender.

— De Semender à Ourtasir (Ed. Kachmir), grand royaume où abondent l'éléphant, le cheval, le buffle et toutes sortes de productions, 12 fars. Le roi de ce pays est très-puissant¹. — D'Ourtasir à Aïne, où l'on trouve aussi des éléphants, 4 journées. — De Houbalin (?) à Serendib, 2 journées.

Serendib (Ceylan) a 80 fars. en long et en large. On y voit la montagne sur laquelle Adam fut précipité (après avoir été chassé du paradis terrestre). Le sommet se perd dans les nues, et il est aperçu des navigateurs à une distance d'environ vingt journées (*sic*). Les Brahmanes, qui sont les dévots de l'Inde, montrent sur cette montagne l'empreinte de l'un des pieds d'Adam; l'autre empreinte se trouve dans l'Inde, à une distance de deux ou trois journées de la première. On recueille dans cette montagne l'aloès, le poivre, plusieurs espèces d'aromates et de parfums. On trouve dans les environs différentes variétés de rubis et d'autres pierres précieuses; enfin, dans la vallée, une mine de diamants et des chèvres à musc. Les habitants de l'Inde disent que le pied d'Adam n'a laissé qu'une seule empreinte dans le roc, et qu'une flamme jaillit sans cesse, comme un éclair, du sommet de la montagne². Serendib produit le cocotier, et l'émeri, qui sert à essayer les métaux; on

¹ **وملكها عظيم القدر**. Il faut ajouter au texte ces mots donnés par les deux copies, et qui ont été omis par mégarde au moment de la composition.

² Tout ce qui est dit ici du Pic d'Adam et du volcan a été copié textuellement par Edriçy (t. I, p. 71). Mokaddessy rapporte la même

trouve dans ses rivières le cristal de roche, et le long de ses côtes sont établies des pêcheries de perles.

Au delà de Serendib, est l'île de Ramy, où vit le rhinocéros. Elle produit le *bokam* (bois de Brésil) dont les racines sont efficaces contre les poisons mortels. Ce remède s'emploie surtout avec succès pour les morsures de vipères. On y trouve aussi des buffles sans queue (lacune de quelques mots).

... Les habitants de ces îles vont nus, et s'abritent au milieu des fourrés. Leur langage est une sorte de sifflement inintelligible. Ils évitent la société des autres hommes. Leur taille est de 4 *chibr* (36 pouces); les parties génitales, dans les deux sexes, sont de petite dimension; ils ont les cheveux rouges et crépus. Ils grimpent aux arbres avec les mains.¹ Il existe sur le rivage de cette mer une race de blancs qui peuvent atteindre à la nage les bâtiments, même lorsqu'il vente grand frais. Ils échangent, contre du fer, de l'ambre qu'ils apportent entre leurs dents². — Une autre île est habitée par

tradition, et avec plus de précision. « Serendib, dit ce voyageur, a 80 fars. en long et en large; on y voit la montagne où tomba Adam. Elle est nommée *Rohn* رهن et peut être aperçue à plusieurs journées de là. On y remarque une empreinte de pied, large d'environ 70 coudées; l'autre empreinte, située à vingt-quatre heures de marche de la première, est entourée de flammes pendant la nuit. »

¹ « Sans le secours des pieds, et on ne peut les atteindre, à cause de la rapidité de leur course. » C'est ainsi que cette lacune est complétée par Edriçy (I, p. 75).

² Edriçy a suivi une leçon différente et moins bonne : « Ils échangent, avec les navigateurs, des perles contre de l'ambre qu'ils por-

des noirs, qui mangent leurs prisonniers tout vivants, après les avoir suspendus et en avoir partagé les membres ¹.

..... Une montagne, dont la terre est mêlée d'argent. Soumise à l'action du feu ².

Dans les montagnes du Zendj (Zabedj?) il y a d'énormes serpents qui dévorent les hommes et les buffles; on en trouve même qui dévorent les éléphants. Ce pays produit le camphrier qui a, à peu de chose près, la taille de l'homme³. On pratique, au sommet de l'arbre, une incision par laquelle s'échappe l'eau (la résine) de camphre. On la recueille; puis on fait une autre incision au-dessous, vers le milieu de l'arbre, et le camphre en découle goutte à goutte. Après cela, l'arbre se dessèche et

tent chez eux. » La lecture qui résulte de nos deux copies est la même dans Kazviny. (*Adjaib*, p. 108.)

¹ Le texte a souffert dans ce passage; mais il peut être rétabli ainsi qu'il suit avec le secours d'Edriçy :

وبها ناس سود يعلقون الناس احياء ويشرحونهم تشريحاً
ليأكلونهم

² Ces lignes se rapportent dans Edriçy à *Djalous*, qui est l'île nommée *Balous* par notre auteur. « La terre ainsi mêlée se dissout et se transforme en argent. » (*Loc. cit.* p. 79.)

³ Peut-être lisait-on, dans la rédaction originale, à la suite de ces lignes la description du *baobab* ou de quelque arbre gigantesque, puisque la copie B a conservé une leçon très-différente, qui se trouve aussi dans Kazviny et Edriçy : « Il peut étendre l'ombre de son feuillage sur cent personnes. » On sait que le camphrier a d'ordinaire le port et la hauteur du tilleul.

meurt. Cette île renferme une foule de merveilles qu'on ne saurait ni énumérer, ni décrire¹.

La route de Chine fait un coude à Balin (Ed. Balbak et Balbank), et laisse à gauche l'île de Serendib. De Serendib, on se rend, en dix ou quinze journées de navigation, à l'île de Likbalous². Les habitants de cette île vont nus; ils vivent de bananes, de poisson cru et de cocos; leur principale richesse est le fer. Ils fréquentent les marchands étrangers.

De Likbalous à l'île de Kalah, six journées de navigation. Cette île appartient au *Djabah* de l'Inde. Elle renferme des mines d'étain *alka'ty* et des plantations de bambou³. — A gauche et à deux journées de Kalah est l'île de Balous, habitée par des anthropophages. Productions : camphre excellent, bananes, cocotiers, canne à sucre. Deux fars. plus loin est l'île du *Djabah* de Chelabet, nommé *Maharadja*. Cette île est très-vaste; le roi qui la possède est vêtu d'une robe et d'un chaperon (*Kalansoua*) d'or; il adore le Bouddah. Productions : cocotiers, bananes, canne à sucre, bois de sandal, jacinthe, giroflier. Près de là se trouve une petite montagne qui vomit des flammes, sur un circuit de cent coudées et à la hauteur d'une lance; le jour il en sort de la fumée, et le feu ne se montre que durant la nuit. Après

¹ Edriçy a reproduit et développé cette description; mais il la rapporte à l'île Kilah ou Kalah كِلْه (t. I, p. 79-80).

² Nommée aussi *Lengbalous*, *Lengulous*, etc. (Voyez les variantes de ce nom dans le *Journal des savants*, 1846, p. 687.)

³ *Relation des Voyages*, I, LXXI; *Prairies d'or*, I, 341.

quinze jours de traversée, on arrive au *pays du coton*. Entre Djaba et Chelahet, on compte environ...¹.

Les rois et les peuples de l'Inde s'abstiennent de boire du vin²; mais ils considèrent l'adultère comme une action licite, à l'exception du roi de Komar, qui s'interdit et l'adultère et l'usage du vin. Au contraire, le roi de Serendib fait venir les vins de l'Irak pour sa consommation. Tous ces rois font grand cas de l'éléphant, et ils s'en disputent l'acquisition à prix d'or. Le maximum de la taille chez cet animal est neuf coudées; cependant, on trouve dans les *ghobb*³ des éléphants qui ont jusqu'à dix et onze coudées de haut. Le plus puissant souverain de l'Inde est le *Balhara*, dont le nom signifie « roi des rois. » Sur le chaton de sa bague, est gravée cette devise : « Ce qu'on entreprend avec passion finit toujours par réussir. » Après lui viennent le roi de Tafen; le roi de Djabah (Java); le roi de Djozr (Guzerat⁴), chez lequel ont cours les dirheims dits *tatherides*⁴; le roi d'Anah et le Rahma. Les États de ce dernier sont distants de tous les autres d'une année de marche⁵. Le Rahma possède cinquante mille éléphants, des

¹ Lacune. Edricy dit deux parasanges environ (*l.c.* p. 80). Au lieu de « pays du coton, » la copie B lit بلاد العطر « pays des aromates. »

² Passage copié par Maçoudy (I, 168).

³ Pluriel : *aghbab*. Les géographes arabes nomment ainsi des vallées spacieuses et étendues qui s'avancent dans la mer. Maçoudy les place dans le voisinage de Ceylan.

⁴ Voyez, sur cette monnaie, M. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 235, et Gildemeister, p. 28.

⁵ Maçoudy place l'empire du Rahma près du Guzerat (I, 383).

étoffes de coton et de l'aloès. Après lui vient le roi de Kamroun, dont le royaume touche à la Chine, et abonde en rhinocéros. Cet animal porte sur le front une corne, longue d'une coudée, et épaisse de deux palmes; on y remarque une sorte de figure dans le sens de sa longueur. Quand on la fend, on trouve dans l'intérieur, et se détachant en blanc sur un fond noir, l'image de l'homme, du cheval, du poisson, du paon, ou de quelque autre oiseau. Les Chinois les achètent et en fabriquent des ceintures dont le prix varie depuis deux cents dinars jusqu'à trois et quatre mille dinars¹.

Tous les rois dont il vient d'être parlé ont les oreilles percées². Le roi du Zabedj est nommé *Ma-haradja*; il possède dans ses États une île nommée *Dhou-Tail*, qui retentit du son des tambours et des timbales³. Au rapport des navigateurs, on trouve

¹ Maçoudy a cité avec quelques détails nouveaux cette description, dont le fond paraît avoir été emprunté au *Livre des Animaux* de Djahéz. Après avoir parlé de la gestation fabuleuse de la femelle du rhinocéros, l'auteur des *Prairies d'or* termine par ces mots : « J'ignore où Djahéz a puisé ce conte, et s'il est le résultat de ses lectures, ou de ses informations. » (T. I, p. 388.)

² C'est-à-dire portent des boucles d'oreille. (Cf. *Relat. des voyages*, I, 151.)

³ Cette île est nommée *Bertail* برطائل par Kazviny, mais les manuscrits de cet ouvrage donnent encore d'autres leçons. (Voy. édition Wüstenfeld, p. 112.) Chems ed-din de Damas (f°82) prétend que l'île de *Tanil* طانييل est habitée par une peuplade qui ressemble aux Turcs, et que les bruits signalés par les voyageurs sortent d'une montagne élevée. Les marins musulmans, au dire de Maçoudy, qui décrit cette île sans la nommer, croient qu'elle sert de séjour au Deddjal ou Antechrist. — La description du cheval marin se lit

dans ces parages un cheval qui ressemble à l'espèce chevaline répandue parminous, mais dont la crinière est si longue qu'elle traîne par terre. — Le *Maharadja* perçoit chaque jour une contribution de 200.. d'or; il fait fondre cette somme en un seul lingot et la jette dans l'eau en disant : voilà mon trésor¹. Il y a dans cette mer une île où vivent des singes qui ont la taille de l'âne².

ITINÉRAIRE DE LA CHINE.

En partant de Mabit (Ed. Maït et Mafit), on trouve à gauche l'île de Koyounah (Ed. Tonoumah, et plus loin, Choumah. *Relat. des voyages*, Botoumah), qui produit l'aloès indien et le camphre. De là on va, en cinq journées, à Komar, pays qui produit l'aloès indien nommé *komary*, et du riz. De Komar à Senf³, trois journées, en suivant la côte.

dans le même passage de Kazviny, d'après l'ouvrage de Mohammed, fils de Zakarya er-Razy. (V. aussi *Relat. des voyages*, introd. p. xciv.)

¹ Le même fait est raconté avec plus de détails par Maçoudy (I, 176). Cet écrivain ajoute que le poids de la brique ou lingot d'or ne peut être évalué par lui avec exactitude.

² Le texte est mutilé en cet endroit : la rédaction originale devait ajouter d'autres renseignements dont on retrouve la trace dans Edricy. Tout ce qu'on vient de lire sur la description de l'archipel indien et la route suivie par les navires arabes, a été soumis à un examen sérieux par le docteur Sprenger. Ce savant démontre, par d'ingénieux rapprochements, que le fragment d'Ibn Khordadbeh, malgré ses erreurs et ses lacunes, a conservé un caractère d'exactitude remarquable. (*Die Poste, etc.* p. 82 et suiv.) On peut comparer ce récit à celui du marchand Suleiman (*Relat. des voyages*, I, 16-21). Voyez aussi la discussion de cet itinéraire, par M. Alf. Maury dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, avril 1846.

³ Tchenf, la Ciampa de Marco Polo. La traduction d'Edricy porte

L'aloès de Senf, nommé à cause de cela *senfy*, l'emporte sur celui de Komar, car il va au fond de l'eau; ce qui prouve sa qualité supérieure. On trouve dans cette île des bœufs et des buffles.

..... Parmi les villes les plus connues de l'Inde, sont : Sail, Medry (Mendary), Barouh, Kandahar, Kachmîr...¹.

De Senf à el-Wakîn (Ed. Loukîn), qui est le premier point de relâche en Chine, 100 fars. par la route de terre et de mer. On trouve à el-Wakîn d'excellent fer de Chine, de la porcelaine et du riz². On peut aller d'el-Wakîn, qui est un grand port, à Khanfou, en quatre journées par mer, et en vingt journées par terre. Khanfou (Hang-tcheou-fou) produit toute espèce de fruits et de légumes, le blé, l'orge, le riz et la canne à sucre. De Khanfou, on arrive en huit journées à Djanfou (Khan-djen-fou), ville qui offre les mêmes productions que Khanfou. De là à Kantou, où l'on trouve aussi les mêmes pro-

à tort 8 milles, au lieu de 3 journées. (Cf. *Relat. des voyages*, p. cvi.) Loin de faire l'éloge de l'aloès *komary*, l'auteur de l'*Athar el-Bilad*, p. 64, assure qu'il est d'une qualité inférieure et qu'il diffère peu du bois ordinaire. (Cf. *Prairies d'or*, I, 169.)

¹ Fragment incohérent et qui n'est pas à sa véritable place.

² B, au lieu de porcelaine, porte « terre vernissée » الطين اللازب. On peut consulter, sur la fabrication de la porcelaine en Chine, *Relat. des voyages*, II, 75; le traité chinois traduit par M. Stanislas Julien, Paris, 1856, et le *Mémoire sur la porcelaine du Japon* trad. par M. J. Hoffmann, *Journ. asiat.* V^e série, t. V, p. 198. La traduction d'Edricy nomme Loukin la première échelle de la Chine; M. Jaubert paraît avoir lu مراقى *degrés*, qui n'a jamais, je crois, le sens de port ou station.

ductions, six journées. Dans tous les ports de la Chine il y a un grand fleuve navigable qui est soumis à l'influence de la marée. On trouve dans le fleuve de Kantou l'oie, le canard et d'autres volatiles. La plus grande longueur de la côte chinoise, depuis Almaïd (Ed. *sic*, t. II, p. 89) jusqu'à l'autre extrémité, est de deux mois de voyage. La Chine renferme trois cents villes, toutes prospères et bien connues. Ce pays est borné par la mer, le Tibet et le pays des Turcs. Les étrangers venus de l'Inde sont établis dans les provinces orientales.

Le pays des Wakwak est si riche en mines d'or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or.

Abd el-Ghaffar le marin, originaire de Syrie¹, étant interrogé sur le flux et le reflux; en donna l'explication suivante : Ce phénomène se manifeste dans la mer de Perse, au lever de la lune; dans la grande mer, il se divise en deux saisons : l'une d'été, dans la direction d'est-nord-est, pendant six mois; à cette époque, la mer hausse dans les régions orientales, comme la Chine, et elle diminue dans les régions occidentales; l'autre d'hiver, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, durant six autres mois; la mer hausse alors dans les contrées occidentales².

¹ Tout ce qui suit est textuel dans Kazviny; c'est en consultant cette cosmographie que j'ai pu rétablir le nom cité ici et absolument méconnaissable dans l'une et l'autre copie.

² Passage copié presque littéralement par Maçoudy (I, 252). Ce-

Ce qui est au delà de la Chine n'est pas connu. En face de Kantou, s'élèvent de hautes montagnes. C'est le pays de Sila (Japon?) où l'or abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle présente. On ignore ce qui est situé au delà. Le pays de Sila fournit à l'exportation : le *ghorraïb* (ixore, plante de la famille des rubiacées), la gomme *kino*, le musc, l'aloès, le camphre, des voiles, des selles, de la porcelaine, du satin, le cinnamome et le galanga. Du pays des Wakwak, on tire l'or et l'ébène; de l'Inde, l'aloès, le camphre, la muscade, le clou de girofle, la racine de *nymphæa*, le cubèbe, le coco, des tissus de coton et de velours, des éléphants. On exporte de Ceylan toutes les variétés du rubis et d'autres pierres de ce genre, le diamant, les perles et l'émeri qui sert à essayer les métaux; de Mely et de Sendân, le poivre et le cristal de roche; de Kalah, le plomb dit *alka'ly*; des régions du Sud, le bois de *bokam* (bois de Brésil) et le *dary*¹, le costus, le rotang et le bambou. — La longueur de cette mer, entre Kolzoum (Suez) et le pays des Wakwak, est de 4,500 fars. (2,700 myriamètres). — On tire principalement du Yémen les soies rayées de diverses couleurs et plusieurs autres

pendant cet écrivain dit tenir ses renseignements des marins de Siraf et de l'Oman.

¹ Je crois qu'il faut lire الدارنجى « *Dracæna ferrea*, » production que Maçoudy attribue aussi aux îles Kilah et Serirah (I, 242).

étouffes, l'ambre, le *wars* (safran d'Arabie) et la gomme¹.

L'Inde est partagée en sept castes : 1° Les *Sabekferya* (B : les Sabiens; Ed. Sakrya); c'est la caste des nobles et du roi. Toutes les autres castes se prosternent devant eux; mais ils ne rendent cet hommage à personne. 2° Les *Brahmanes*, qui ne boivent ni vin, ni liqueur fermentée. 3° Les *Kesrya* (kchatrya); ils boivent trois coupes de vin seulement; ils ne peuvent contracter alliance dans les familles des Brahmanes; mais ceux-ci épousent leurs filles. 4° Les *Soudarya* (soudra) ou cultivateurs. 5° Les *Meïsera* (veysya), artisans et ouvriers². 6° Les *Sandalya* (tchandala), gens de service et d'escorte. 7° Les *Zenya*, musiciens et jongleurs. Il y a quarante-deux sectes religieuses parmi les Hindous; les unes croient en Dieu (que son saint nom soit glorifié!) et en la mission des prophètes; d'autres rejettent les prophètes, d'autres rejettent toutes ces croyances à la fois. On trouve dans ce pays une classe de magiciens qui réalisent tout ce qu'ils veulent, par leurs enchantements, et guérissent toutes les maladies. Versés dans les sciences

¹ Je lis صمغ, au lieu de حمر et de حمر, leçons également inadmissibles.

² On voit que l'auteur intervertit l'ordre de ces deux castes, celle des veysias ou marchands étant supérieure à la caste des soudras (artisans). Je n'ai pas hésité à transcrire par *Tchandala* le mot suivant, écrit *Sandalyah* dans les deux copies : il désigne le fils d'un soudra et d'une femme d'origine brahmanique. Il reste encore deux noms douteux dans cette liste, celui de la 1^{re} caste et celui de la 7^e. Edricy a copié ce passage (II, 98); mais ses leçons s'éloignent plus que les nôtres du thème sanscrit.

occultes et dans l'art de la divination¹, ils exercent une autorité absolue, font le bien et le mal, évoquent des apparitions et des fantômes qui frappent l'esprit d'épouvante, commandent à la pluie et à la grêle² . . .

MÉMOIRE SUR KHÂCÂNI,

POÈTE PERSAN DU XII^e SIÈCLE;

PAR N. DE KHANIKOF.

SECONDE PARTIE.

TEXTE ET TRADUCTION DE QUATRE ODES DE KHÂCÂNI.

Avant de donner le texte et la traduction des pièces annoncées dans la première partie de ce mémoire, je crois utile d'exposer les raisons qui m'ont guidé dans le choix des morceaux que j'offre au lecteur.

La poésie de l'Orient musulman a été assez étu-

¹ L'expression *vahm* est employée dans le même sens ét au sujet des sorciers de l'Inde, par Maçoudy, II, 452. Ce terme assez vague est expliqué dans les fragments de Kazviny publiés par Chéry. (*Chrest. arabe*, III, 448.)

² Ici commence une lacune dont il est impossible de déterminer l'étendue. Elle se termine par deux lignes incohérentes relatives à certains droits fiscaux de la ville de Bagdad. Il y est dit que le trésor perceoit 130,000 dirhems (84,500 francs) sur les Juifs, et 1,500,000 dirhems (975,000 francs) sur les approvisionnements de la capitale.

diée, traduite et commentée par des savants de premier ordre, pour qu'on ait le droit de formuler un arrêt définitif sur sa valeur intrinsèque. Les trésors cachés d'un monde poétique nouveau qu'on espérait y trouver jadis n'existent pas. Les muses n'ont pas entièrement renié le génie oriental, mais il n'est pas non plus l'enfant chéri de leur cœur. Libre et sauvage, il s'est développé comme ces plantes à formes bizarres qu'on rencontre quelquefois sur le sol calciné des déserts de l'Asie méridionale. Hérissées de ronces et d'épines, imprégnées de sel, elles suintent à travers une écorce rugueuse des gommes aromatiques et bienfaisantes, et balancent, sur leurs tiges presque desséchées, des corolles de formes élégantes et vivement colorées. Beaucoup de laideur avec quelques étincelles de beauté, telle est, selon moi, la devise de la poésie orientale. Je suis loin de prétendre qu'il est absolument impossible à un Européen, homme de talent, de puiser à cette source quelques bonnes et grandes inspirations. Rückert a brillamment prouvé le contraire; mais si un célèbre compositeur sait donner de l'éclat aux thèmes les plus naïfs et les plus insignifiants, son habileté à les varier ne démontre pas leur perfection. L'imagination des poètes orientaux est très-active; elle se peuple facilement d'images tantôt gracieuses et tantôt terribles; mais ils les laissent, pour ainsi dire, à l'état de rêves et de cauchemars, et, comme de vrais dormeurs, ils s'inquiètent peu de les rendre conformes aux lois les plus élémentaires du temps

et de l'espace. Ni dans les arts plastiques, ni en poésie, les Orientaux ne se sont jamais élevés au-dessus de l'ornementation; leur épopée même n'est qu'une série d'arabesques, reliées par un fil à peine perceptible et semblable au lierre s'enchevêtrant autour des arbres d'une forêt, sans les réunir plus étroitement les uns aux autres. Les rapports de l'écrivain oriental se font avec le monde réel d'une façon bizarre et peu naturelle. Il voit sans doute les choses telles qu'elles sont; mais, en les décrivant, il se croit obligé de fausser le vrai pour se conformer aux principes immuables d'une théorie surannée, véritable chaîne imposée au génie oriental. Il semblerait que c'est surtout à la poésie que cette observation devrait s'appliquer; mais il n'en est pourtant pas ainsi. Bien que le poète soit doublement lié par les principes de la rhétorique et par ceux de la prosodie, il a néanmoins les allures beaucoup plus libres, uniquement parce qu'il reste plus national que le prosateur. Aussi, pour comprendre le caractère et l'esprit des différents peuples de l'Orient, il faut s'adresser à leur poésie, car la prose orientale n'est ni persane, ni arabe, ni turque, elle est presque toujours exclusivement musulmane. Tout le monde connaît l'influence pernicieuse exercée par la langue du Coran sur les idiomes des peuples extra-sémitiques qui ont adopté ce livre comme leur guide moral. Les langues les plus opposées, par la richesse de leurs formes, aux règles de la grammaire arabe, se sont saturées d'éléments

sémitiques au delà de toute mesure. La prose, surtout, s'est montrée docile à accepter le joug de l'influence étrangère. Autant par fanatisme que par manque de goût, l'éloquence de tout l'Orient musulman s'est surchargée de tournures, de locutions et de phrases arabes; mais les vers se sont montrés beaucoup plus rebelles. Les exigences de la rime et de la mesure ont forcé les poètes à ne dédaigner aucune des ressources offertes par leur langue maternelle, et la résolution presque héroïque de Ferdoussi de composer un long poème en pur persan serait impossible, même à son époque; pour un prosateur iranien. Ainsi, c'est presque exclusivement dans les œuvres des poètes qu'on pourra puiser une idée correcte de la richesse lexicologique d'une langue de l'Orient musulman. Pour l'arabe, le besoin d'une pareille étude est reconnu depuis longtemps, et l'on ne manque pas de recherches entreprises dans cette direction. Golius a fait quelque chose de semblable pour le persan; quant au turc djeghataï, les textes mêmes des ouvrages les plus riches en mots de pure origine touranienne, tels que les chants de Kurouglou, les poésies de Novaï, etc. ne sont pas encore publiés. Il est évident, en même temps, que l'étude des poètes est infiniment plus profitable à la connaissance exacte de la grammaire et de la syntaxe d'une langue orientale, que l'analyse de sa prose. Les licences poétiques, quelle que soit leur étendue, ne dépassent jamais les limites qui leur sont imposées par le génie de la langue; et

c'est dans les vers seulement que l'on peut observer, pour ainsi dire, l'élasticité des formes d'un idiome. L'étude des poètes orientaux nous présente encore un attrait tout particulier par les secours qu'elle offre aux recherches historiques. Généralement parlant, ce ne sont pas des faits qu'il faudra demander à la poésie; à part quelques annales rimées, le soin de préserver de l'oubli les événements du passé est abandonné aux prosateurs. Ces derniers se bornant, par esprit de routine, à enregistrer sèchement les faits officiels du monde musulman, l'esprit du temps se reflète rarement dans leurs écrits, et si les poètes n'étaient heureusement venus les corriger sous ce rapport, cet élément si essentiel à la juste appréciation du passé nous échapperait complètement.

Pour revenir à Khâcâni, j'observerai que, guidé par ces considérations, j'ai choisi pour la traduction quatre de ses pièces réputées les plus difficiles. Je commence par faire remarquer que, dans une version, même très-fidèle, ces odes perdent presque tout leur attrait littéraire, ne brillant que d'un éclat purement extérieur qui s'éteint dès que ces poésies passent dans un autre idiome. Le vrai sentiment s'y fait rarement jour à travers des métaphores d'un goût douteux, et un fatras d'érudition désordonnée et vaniteuse. Les aspirations pieuses s'y mêlent à des sollicitations de cadeaux, dépourvues de toute dignité. La flatterie dépasse les bornes de toute discrétion, et ne peut être comparée qu'à l'exagération de l'amour-propre et de la vanité du poète. Les qua-

lités mêmes qui le font tant apprécier par ses compatriotes doivent, comme nous l'avons fait observer, disparaître dans la traduction. Elles consistent, chez Khâcâni, dans une grande énergie d'expression, dans une sonorité harmonieuse des vers, dans la multiplicité des calembours et des jeux de mots, dans la facilité enfin de grouper des syllabes consonnantes et dont la cadence bizarre flatte l'oreille persane. Or toutes ces perfections factices ne s'obtiennent qu'au détriment de la clarté du style et de l'élégance, comme de la profondeur des idées. Le sens est sacrifié au son, et le mot commode remplace l'expression vraie. Tel nous apparaît notre auteur, à la clarté des lumières du goût moderne; mais il ne serait pas juste de le juger uniquement du point de vue européen, lequel est complètement étranger au milieu où vécut le poète. Il ne faut pas oublier que Khâcâni débuta à une époque où les *maqamats* de Hariri étaient encore une nouveauté. On jugeait alors du talent de l'écrivain d'après ses tours de force grammaticaux, et on ne lui reconnaissait une science profonde d'une langue qu'à la condition de pouvoir jouer avec ses mots à volonté. Des vers arabes, intercalés dans un morceau persan, en rehaussaient la valeur, et rendaient l'écrivain très-populaire dans la classe toute-puissante du clergé. A cette époque, un poète qui faisait sans peine une pièce de vers de soixante à quatre-vingts distiques sur une rime donnée et sur un *rédi*f difficile à répéter indéfiniment, et qui pouvait accorder en mesure

des mots dans le genre *rai bé Rei tchiste, khize wa djai bé Djei djoui, etc.* gagnait immanquablement la réputation d'écrivain éminent. Toutefois, en dehors de cette facilité de versifier, Khâcâni était très-érudit; dans chacune de ses grandes compositions, il avait le talent de faire passer devant les yeux émerveillés de ses lecteurs le ciel et la terre, avec tout leur cortège sublime et mystérieux, selon les idées de son siècle. Cette dernière qualité le mettait au-dessus de tous ses rivaux, et en faisait un point de mire, une sorte de merveille. Ces qualités et ces défauts, richement semés dans toutes les poésies du célèbre Chirwanien, ne sont nulle part aussi concentrés que dans les quatre pièces que nous offrons au lecteur; et voilà malheureusement pourquoi il est impossible de les lire sans un commentaire courant. Je me suis trouvé ainsi dans l'obligation de surcharger ma traduction de notes nombreuses, sans le secours desquelles elle ne présenterait qu'une série de périphrases très-éloignées du sens immédiat du texte, ou bien elle risquerait d'être parfaitement intelligible pour les lecteurs. Mais comme l'obligation de consulter à chaque instant des notes ne peut être que très-fatigante, j'ai adopté, pour les restreindre autant que possible, deux genres de parenthèses; les rondes contiennent des compléments nécessaires aux tournures elliptiques du texte, et les parenthèses carrées sont réservées pour des versions fidèles, donnant le mot à mot de l'original. Les crochets dans le texte persan contiennent les variantes.

Je donnerai ainsi le texte et la traduction 1° de l'ode adressée au prince byzantin surnommé par le poète *Azzdoudoulet* « gloire de l'État; » 2° de l'ode écrite en honneur d'Ispahan; 3° de l'ode écrite en prison, et 4° de l'élégie sur le sort du poète lui-même.

در مدح عظیم الروم عز الدولة والدین قیصر گوید واورا
شفیع آورد بجهت تخلیص خویش مشتمل بر شرح شکیت
قید وحبس

فلک کز روتر است از زلف (جطّ) ترسا
مرا دارد مُسَلَّسْ رَاهِبِ اسَا
نه روح الله بدین دیرست چون شد
چنین دجال فعل این دیزمینا
تم چون رشته مریم دو تاشد
دلچون سوزن عیسی ست یکتا
من اینجا پای بند رشته ماندم
چو عیسی پای بند سوزن انجا
چرا سوزن چنین دجال چشم است
که اندر جیب عیسی یافت ماوا
لباس رهبان پوشده روزم
چو راهب زان برارم هرشب آوا

بصور صبحگاهی برشکافم
 صلیب روزن این بام حضرا
 شدست از آه دریا جوش من
 تپم گاه عیسی قعر دریا
 بمن نمشفتند ابای علوی
 چو عیسی زآن ابا کردم زابا
 مرا از اختر دانش چه حاصل
 که من تاریکم او رخشنده اجرا
 چه راحت مرغ عیسی را زعیسی
 که همسایه است باخورشید عذرا
 گر آن کیخسرو ایران و تورست
 چرا بیژان شد اندر چاه یلدا
 چرا عیسی طبیب مرغ خود نیست
 که اکنه را تواند کرد بینا
 نتیجه دختر طبعم چو عیسی است
 که برپای مادر هست گویا
 سخن بر طبع بکرمی گواهِ است
 چو بر اعجاز مریم نخل خرما
 چو من ناورد پانصد سال هجرت
 دروغی نیست ها برهان من ها

برارم زین دل چو خوان زنبور
 چو زنبوران خون الوده غوغا
 زبان روغنم ز آتش
 بسوزد چون دل قنبدیل ترسا
 چو قنبدیم براویزند و سوزند
 (نهادستند) (اعلا)
 سه زجرم نهاده دست اعدا
 چو میرم سرفکنده ریزم از طعن
 سرشکی چون در عیسی مصفا
 چنان ایستاده ام پیش و پس طعن
 که ایستاده الفهای اطعنا
 مرا از انصاف یاران نیست یاری
 تظلم گردنم زان نیست یارا
 عَلَى اللَّهِ از بد دوران عَلَى اللَّهِ
 تبرّا از خدا دوران تبرّا
 نه از عباسیان خواهم معونت
 نه بر سلجوقیان دارم تولا
 چو داد می نخواهد داد ابن دیر
 مرا چه ارسلان سلطان چه طغرا
 چو یوسف نیست کر قحطمر رهاند
 مرا چه ابن یامن چه یهودا

مرا اسلامیان چون داد ندهند
 شوم برگردم از اسلام حاشا
 پس از تحصیل دین از هفت مردان
 پس از تأویل وی از هفت قرّا
 پس از الحمد والرحمن و الکلمه
 پس از یس و طاسین میم و طها
 پس از میقات و حرم و طوف کعبه
 چهار و سقی و لبّیک و مُصلّا
 پس از چندی چله در عهد بی سال
 شوم بجاهه کبرم آشکارا
 مرا مُشتی یهودی فعل خصمند
 چو عیسی ترسم از طعن مفاجا
 چه فرمای که از ظلم یهودی
 گریزم بر در دیر سکویا
 چه گوی کاستان کفر جویم
 نجویم در ره دین صدر والا
 در انجاز باب (یان) اینک گشاده
 حریم رومیان اینک مُهینا
 بگردانم ز بیت الله قبله
 بهیت المقدس و محراب اقصا

روم ناقوس بوسم زین تحکم
 شوم زَنار بندم زان تعدّا (تعدّا)
 کم تفسیر سُویانی زانجیل
 بخوانم از خط عبری معما
 می کفاجرم کی بدیر مخبران
 در بقراط یابم جاو منجما
 مرا بینند اندر کُنچ (سوراج) غاری
 شد مولو زن و پوشیده چو خا
 بجای صدره غارا چو بطریق
 یلای پوشم اندر سنک خارا
 چو آن عود الصلیب اندر برطفد
 صلیب اویزم اندر حلق عدا
 وگر حرمت ندارندم با نجاز
 کم زانجازه روم پیدا
 دبیرستان نهم در هیکل روم
 کم آیین مطرانرا مطرا
 بدّل سازم بزَنار و به بُرُئس
 ردا و طیلسان چون پور سقا
 کنم بیش طور سیقوس اعظم
 زروح القدس و ابی واب بحارا

بَيْكُ لَفْظِ اَنَسِهْ خَوَانِرَا اَز چِهْ شَكْ
 بِهَرَايِ يَقِيْنِ اَرَمِ هَانَا
 مَرَا اُسْقُفْ بِحَقِّقَتَرِ شَفَاسِدْ
 زِيَعَقُوبْ وَ زِيَسَطُورْ وَ زَمَلَكَا
 كَشَايِمِ رَا زِلَاهُوتْ اَز تَفْتَرَكْ
 عَالِمِ سَا زِلَاهُوتْ اَز هِيولا
 كَشِيَشَانِرَا كَشَشْ بِيْنِي وَ كُوشَشْ
 بِتَعْلِيْمِ چُو مِنْ قَسْمِيسْ دَانَا
 مَرَا خَوَانَنَدْ بِطَلْهِيوسْ ثَانِي
 مَرَا دَانَنَدْ فِيلَا فُوسْ وَالَا
 فَرَسْتَمِ نَسْخَةِ ثَالِثِ ثَلَاثَهْ
 سَوِيْ بَغْدَادْ دَر سَوَقِ الثَّلَاثَا
 بِقَسْطَنْتِيْنِ بَرَنَدْ اَز نُوْكْ كَلَنَكَمْ
 حَنُوطْ وَ غَالِيَهْ مَوَقْ وَاحِيَا
 بِدَسْتِ اَرَمِ عَصَايِ دَسْتِ مُوسِيْ
 بِسَا زَمِ زَانِ عَصَا شَكْلِ چَلِيپَا
 سَرَكِيْ خَرَعِيْسِيْ بِمَنْدَمِ
 رَعَانِيْ جَائِلِيْقِ نَاتَوَانَا
 زَا فِسَارْ خَرَشْ اَفْسَرِ فَرَسْتَمِ
 بِخَقَانِ سَمَرْقَنْدِ وَ خَارَا

سم آخرباشك چشم وچهره
 بگيرم در زر وياقوت حمرا
 سه اقموم و سه قرقفرا ببرهان
 بگويم مختصر شرح موفرا
 چبود آن نفخ روح و غسل وروزه
 كه مريم عور بود با روح تنها
 هنوز آن مهر بر درج رحم داشت
 كه جان افروز گوهر گشت پيدا
 چبود آن نطق عيسى وقت ميلاد
 چبود آنصوم مريم وقت اصغا
 چگونه ساخت از گل مرغ عيسى
 چگونه كرد شخص عازر احيا
 چه معنى گفت عيسى بر سر دار
 كه اهنك پدر دارم بيالا
 وگر قيصر سكالدر از زردشت
 كم زنده رسوم زند واستا
 بگويم كان چه زند ست وچه اتش
 كز او پازند وزند امد مسمّا
 چه اخكر ماند زان اتش كه وقتي
 خليل الله درو افتاد دروا

بقسطای بسجمر راز موبد
 که چو سنجش بود قسطای لوقا
 چرا یکپید مگس دستار و فیوطه
 چرا پوشد ملخ رانین دیبا
 بنام قیصران سازم تصانیف
 به از ارژنگ چین و تنگلوشا
 بس ای خاقانی از سودای فاسد
 که شیطانیت کند تلقین سودا
 رفیق دون چه اندیشد بعیسی
 وزیر بد چه اندازد بدادارا
 مگو این کفر و ایمان تازه گردان
 بگو استغفر الله زین تمنا
 فقل اشهد بان الله واحمد
 تعالی عن مقالاتی تعالا
 چه باید رفت تا روم از سرزدل
 عظیم الروم عز الدولة اینجا
 یعنی عیسی و فخر الحواری
 امین مریم و کهنه النصاری
 مسیحا خصلتا قیصر نژادا
 ترا سوکنند خوم داد حقا

بروح القدس ونفخ روح و مریم
 بانجیل و حواری و مسیح
 بمهد راستین و حامل برکر
 بدست راستین و باد بحرا
 ببیت المقدس واقصی و صخرة
 بقدسیان انصار و شلیخا
 بنافوس و برنار و بقندیل
 بیوحنا و شماس و بحیرا
 بخمسن و بذبح و لیلة الفطر
 بعید الهیکل و صوم العنارا
 بیاکی مریم از تزویج یوسف
 بدوری عیسی از پیوند اشیا
 ببیخ و شاخ و برک اندرختی
 که آمد میوش از روح معلّا
 بماء تیرکانگه بود نیسان
 بنخل پیرکانگه گشت برنا
 ببانگ وزاری مولوزن از دبر
 ببند اهن اُسقف باعضا
 بتثلیت بُروج و ماء و انجم
 بتربیع و تثلیت ثلاثا

بتثلیتی کجا سعد فلک راست
 بتربیع وصلیب باد دروا
 که بهر دیدن بیت المقدس
 مرا فرمان بخواه از شاه والا (دنیا)
 زخط استوا و خط محور
 فلک را تا صلیب اید هویدا
 سرد گر عیسی اندر بیت معمور
 کند تسبیح ازین ابیات عزرا

TRADUCTION.

Le ciel a une marche plus tortueuse que les boucles des cheveux des chrétiens, il me tient enchaîné comme un moine. Or si [l'esprit de Dieu] Jésus se trouve (en vérité) dans ce monastère, pourquoi ce temple, à la couleur bleu d'émail, se comporte-t-il à mon égard comme Dadjal¹ ? Mon corps est ployé en deux comme le fil de Marie, mais mon cœur est droit comme l'aiguille de Jésus. Je reste ici les pieds pris dans ce fil, comme Jésus fut arrêté là-haut par une aiguille qui, tout en n'ayant qu'un œil, comme Dadjal, parvint à se glisser dans la poche de Jésus². Mon sort a pris

¹ Antechrist et Polyphème de l'Orient, qui doit apparaître près d'Ispahan, peu d'années avant le jour du jugement dernier.

² D'après la tradition musulmane, Jésus fut arrêté au quatrième ciel, à cause d'une aiguille qui est restée cachée dans ses habits; aussi l'aiguille de Jésus est-elle employée par les poètes persans comme synonyme des sentiments terrestres. Quant au fil de Marie, c'est une allusion à son talent de couturière, vanté dans les Évangiles apocryphes. (Voyez, particulièrement, chap. x, p. 121, des *Évangiles apocryphes*, par G. Brunet.)

les habits d'un ermite; voilà pourquoi, semblable à ce dernier, je fais entendre chaque soir mes lamentations. (Dès) le matin mes cris percent la fenêtre de ce toit azuré. L'ardeur de mes soupirs fait bouillir l'eau de l'Océan, si bien que Jésus est obligé de faire le *tayammoum* avec du sable du fond de la mer¹. Ils ne me sont pas bienveillants mes pères de là-haut; aussi, comme Jésus, ai-je répudié mon père. Que me fait (l'éclat) de l'astre de la science, dont le corps est lumineux, tandis que moi je suis obscur! Que fait à la chauve-souris [oiseau de Jésus] que Jésus soit voisin du soleil resplendissant². Si en effet le chirwanchah [il] est le souverain de l'Iran et du Touran, pourquoi Bidjan³ reste-t-il dans un puits obscur? Pourquoi Jésus ne guérit-il pas son oiseau, lui qui rend la vue aux aveugles de naissance? Les enfants de la virginité de mon génie sont comme Jésus, ils témoignent [parlent] en faveur de la pureté de leur mère. Mes paroles prouvent [portent témoignage de] la virginité de mon talent, comme le dattier démontra le miracle de Marie⁴. L'an 500 ne produisit pas un homme digne de m'être comparé; ce n'est pas un mensonge? moi j'en suis la preuve. Mon cœur, semblable (par sa douceur) à une ruche d'abeilles, pousse des cris comme des mouches à miel qu'on extermine [maculées de sang]⁵. Ma langue huileuse s'enflamme

¹ C'est encore la tradition qui fait descendre Jésus au fond de l'Océan; quant à son *tayammoum*, c'est une invention de Khâcâni, pour faire mieux ressortir l'ardeur de ses soupirs, qui dessèchent toute humidité, même celle de l'Océan.

² Le soleil, d'après l'ancienne cosmogonie, était au quatrième ciel, le même où, comme je viens de le dire, a été arrêté Jésus.

³ Bidjan est le serviteur de Keikhosrou, emprisonné par Afrasiab, roi du Touran, à cause de son amour pour la princesse Menidjeh. Il fut délivré par Roustem, qui vainquit Afrasiab.

⁴ Allusion au Coran, sourate xix, versets 22-26. (Voyez aussi chap. xx, p. 204, 205, des *Évang. apocryp.* par Gustave Brunet.)

⁵ Les Orientaux prétendent que les abeilles qu'on tue poussent des cris, et qu'elles le font aussi quand on a tué leur reine.

par l'ardeur de mes soupirs, comme la mèche [cœur]¹ de la lampe des chrétiens. En outre, je ressemble à une lampe qu'on suspend et qu'on allume [brûle], des mains ennemies (m') ont chargé de trois chaînes. Comme Marie, baissant la tête sous le poids des reproches, je verserai des larmes limpides comme le souffle de Jésus. Je me tiens droit devant les calomnies, comme les *élifs* (du mot) *ata'na'* (nous nous soumîmes). La justice de mes amis ne vient pas à mon secours, et mon cou opprimé n'a plus de force de résistance. Dieu est mon refuge contre les méchants de l'époque! Dieu est mon refuge! Je suis loin de ceux qui s'éloignent de Dieu! Je suis loin! Je ne demande pas assistance aux A'bassides, je ne cherche pas l'appui des Seldjouquides. Puisque le ciel [ce monastère] est sourd à mes plaintes, que me font les sultans Arslan et Toughra²? Puisqu'il n'y a pas de Joseph qui puisse me préserver de la famine, que me font Benjamin et Judas? Mais comme les musulmans ne veulent pas me faire justice, je renierai l'Islam, que Dieu m'en garde!

Après avoir puisé l'enseignement religieux chez les sept hommes³, après avoir étudié la révélation sous les sept lec-

¹ La mèche d'une lampe, occupant son centre, peut être comparée au cœur; mais ici, évidemment, Khâcâni emploie le mot *دل* à cause du mot qui lui est consonnant, *قندیل*.

² Arslan, c'est le troisième atabek de l'Aderbeïdjan Kizil Arslan, et Toughra est le diminutif de Toughroul le Seldjouquide.

³ Ces hommes, ou *رجال غيب*, aussi nommés *ابدال*, sont des serviteurs des Imams, constamment présents dans ce monde, mais inconnus à la majorité des mortels. Leur mission est d'enseigner la vraie religion. Le nom d'Abdals leur vient de ce que l'on croit qu'ils se renouvellent immédiatement dès que l'un d'eux vient à mourir. Leur nombre, d'après l'opinion de quelques chiïtes, est de quarante; mais généralement on croit qu'ils sont sept, en se basant sur le *hadith*: *بَنِي لَامِ أُمَّتِي سَبْعَةٌ*, c'est-à-dire « les Abdals de ma congrégation sont au nombre de sept. » Chacun d'eux réside dans un des sept climats. Celui du premier climat porte le nom de *عبد*

teurs (du Coran¹), après (m'ètre pénétré des chapitres du Coran) l'*Alhamd* (chap. 1), l'*arrahman* (chap. lv) l'*alkehj* (ch. xviii); après le *Ja-ssin* (ch. xxxvi), le *Teioumim* (ch. xxxvi) ou les *Choua'ra* (ch. xxvi), et le *Taha* (ch. xx); après avoir accompli les cérémonies du *Miq'at*, du *Harm*, du *Tuwaf*, du *Djimar*, du *Sai'i*, du *Labbeik* et du *Moussallah*²;

الى et a le caractère d'Abraham. Les habitants du second climat sont gouvernés par عبد العليم, doué du caractère de Moïse. Le troisième ressemble à Aaron et se nomme عبد المرید. Le quatrième est عبد القادر, et a le caractère d'Esdras. Le cinquième, semblable à Joseph, est عبد القاهر. Le sixième, عبد السميع, a la perfection de Jésus. Enfin le septième, ayant le caractère d'Adam, est عبد البصير. Khizr est leur directeur général, et, faisant constamment la tournée des sept climats, il a la possibilité de les visiter souvent. (Voyez, pour plus de détails, *Diction. of the technical terms used in the sciences of muslimans*, ed. Sprenger, fasc. III, p. 146, 147 et 148.)

¹ Fondateurs des sept écoles musulmanes principales, connus sous le nom de قراء السبع. Ce sont : نافع de Médine, ابن كثير de la Mecque, قراء عمرو de Bassra, عامر et حمزة de Koufah, ابن عامر de Syrie, et ابو العلاء. (Voyez note de la page 9 de la concordance du Coran de Kazem-Bek.)

² Noms des différentes cérémonies imposées aux musulmans, par leur loi, pendant leur pèlerinage de la Mecque. مبيقات, lieu d'où commence l'*ihram*, passé lequel beaucoup d'actions sont défendues. حرم, l'acte même de l'*ihram*. طوف كعبه, promenade obligatoire autour du temple de la Mecque. حمار, action de jeter des petites pierres (جمره) dans la plaine de Mina, où l'on sacrifie des moutons en souvenir du sacrifice d'Ismaël par Abraham, arrêté par Dieu. سعى, sauts semblables à ceux du chameau, que l'on exécute en parcourant sept fois l'espace qui sépare les monts صفا et مروة. لبيك, mot de la phrase اللهم لبيك, que les pèlerins sont obligés de crier presque incessamment, depuis le mont Arafat jusqu'à leur entrée à la Mecque. مصلا, endroit où l'on récite la prière

après plusieurs quarantaines durant trente ans ¹, je garderai ostensiblement le carême pendant cinquante jours. J'ai une poignée d'ennemis à la conduite judaïque et je crains, comme Jésus, qu'ils ne m'attaquent à l'improviste. Que dirais-tu, si, par crainte de l'oppression des Juifs, je m'enfuyais vers la porte du monastère épiscopal, et [que dirais-tu] si je cherchais (à gagner) le seuil de l'infidélité sans m'enquérir d'un maître élevé sur la route de la religion ? Remarque qu'à *Andjaz* ² la porte est ouverte et que les lieux de refuge byzantins sont préparés. J'échangerai donc le *quiblèh* du temple de la Mecque [maison de Dieu] contre Jérusalem [maison sainte], et contre la tribune de l'*Aqsa*. Les passe-droits me forceront d'aller baiser les cloches, les injustices m'obligeront à ceindre mes reins d'une ceinture de corde ³. Je rédigerai un commentaire de l'Évangile en syriaque, je lirai en hébreu le livre des Proverbes. A l'imitation

du Tawaf à deux génuflexions. (Voir aussi Dozy, *Die Israeliten zu Mekka*, p. 102-133.)

¹ Ces quarantaines sont des reclusions volontaires de quarante jours que s'imposent les sectateurs du *tariquat* dans les *Tchilleh khaneh*. Ils s'y livrent à toutes sortes de travaux pieux, dont le principal est le seiri Allahi, qui consiste à répéter mentalement et sans respirer la première partie du symbole de l'islamisme. (Voir, pour plus de détails, ma *Description du Khanat et Boukhara*, p. 125-200, et mes *Recherches sur le muridisme du Caucase*.)

² Andjaz, port sur la mer Caspienne, dans le voisinage d'Astrakhan. Aboul-Féda dit : *الانجاز وهي فوطة من فرض الكرخ وهم نصارى وطولها سح ل وعرضها موقال في العزبي ومدينة الانجاز العظمى تعرف* « Andjaz est un des ports de Kerkh, ses habitants sont chrétiens. Sa longitude est 66° 30', et sa latitude de 46° 00'. » Azizi dit : « Andjaz est renommée pour sa grandeur. » (Voyez *Géographie d'Aboulféda*, édit. et trad. par Reinaud, texte arabe, p. 203.)

³ La ceinture de corde était obligatoire pour les chrétiens dans les pays musulmans.

de Nadjourmaki¹, dans les murs du couvent de Moukhran, je trouverai repos et refuge dans Hippocrate. On me verra dans un coin d'une caverne sonnante de la corne et revêtu, d'une *tchoukha*². Au lieu d'une chemise en étoffe de soie, je porterai un cilice [une en laine], comme un évêque, et je m'enfermerai (comme lui) dans une pierre dure³. La croix de bois qu'on attache au cou des enfants, je la porterai [me la mettrai autour du cou] avec conscience. Si (par hasard) on ne me recevait pas avec honneur à *Andjuz*, je saurais trouver de là mon chemin jusqu'à Byzance. Je fonderai une école dans un temple byzantin, je polirai les rites des archevêques. Semblable à *Pouri-saqqa*⁴, j'échangerai l'*aba* et le turban contre la ceinture de corde et la soutane [burnous]. Je discuterai avec un (des) grands docteurs de la chrétienté sur le Saint-Esprit, le Fils et le Père. D'un mot, je ramènerai ces trinitaires du gouffre du doute dans la plaine de la certitude. L'évêque me reconnaîtra comme plus véridique que Jacob, que Nestorius et que Mélécias⁵. Je dégagerai les mys-

¹ Nadjourmaki est, d'après le commentaire de Khâcâni, un moine célèbre pour ses connaissances médicales.

² A présent on désigne par *tchoukha* le par-dessus à manches pendantes que portent les Persans; mais jadis ce mot s'appliquait spécialement à l'habit de moine. Khâcâni confond ici évidemment les cénobites chrétiens avec les derviches et les jongleurs indiens.

³ Allusion aux pénitences que s'imposaient quelques cénobites de coucher dans un sarcophage en pierre qui devait leur servir de tombeau, ou bien aux cavernes où ils se dérobaient à la vue du monde; mais il est évident que le poète n'en parle que pour avoir l'occasion d'employer le mot *حجارة* dans ses deux sens de *soie* et de *dur*.

⁴ *Pouri-saqqa*, d'après le commentaire, est un nom qui s'applique à deux personnages : 1° à un ermite musulman qui abjura sa foi par amour pour une fille chrétienne, et 2° à Cheikh San'an.

⁵ Jacob Zanzale, évêque d'Édesse, fondateur de la secte des Jacobites; il n'admettait qu'une seule nature en Jésus-Christ, et il est mort en 578 A. D. — Nestorius, né en Syrie, fut nommé en 418 patriarche de Constantinople. Ne voulant pas reconnaître à la Vierge le titre de mère de Dieu (*Θεοτόκος*), il fut condamné par le

tères divins des erreurs, je démontrerai que l'homme est composé (aussi) d'éléments. Tu verras les prêtres attirés et attentifs aux enseignements d'un prélat aussi savant que moi¹. On me nomme le second Ptolémée, on m'appelle le grand Philippe. J'enverrai ma thèse sur la Trinité à Bagdad au marché de *thalutha*². On portera à Constantinople les herbes odoriférantes et les essences, produits de ma plume, il (y en aura) pour les morts et pour les vivants³. Je prendrai la baguette de Moïse et j'en ferai une croix. Au moyen des crotins de l'âne de Jésus, j'arrêterai l'hémorragie de l'évêque, impuissant⁴. J'enverrai le licou de cet âne comme une couronne au souverain de Samarcande et de Boukhara. (En frottant) mon visage (jauni) contre les sabots de cet âne, et (en les arrosant) des larmes (de sang) de mes yeux, je couvrirai ses sabots d'or et de rubis. Je commenterai les trois *ouqnoum* et les trois *qurqaf*⁵ en les faisant suivre de démonstrations abrégées. (J'expliquerai) ce que furent l'insufflation

troisième concile général d'Éphèse en 431, et exilé dans un couvent de l'Arabie Pétrée. Il passa de là dans une oasis de la Lybie, et enfin alla mourir dans la haute Égypte. — Mélécias, évêque de Lycopolis, vécut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et fut déposé pour avoir sacrifié aux idoles.

¹ Vers destiné évidemment à relever l'allitération de *kechich* « prêtre, » de *kechich* « attiré, » et de *kuchich* « zélé, » se donnant de la peine, » et enfin de *goussis* ou *goussous* encore « prêtre. »

² Marché de Bagdad, qui n'était ouvert que le lundi, troisième jour de la semaine chez les musulmans, d'où lui vient aussi son nom.

³ Mon commentaire explique حنوط par « camphre, » substance que les musulmans mettent toujours dans les narines et les oreilles des morts; mais je crois que Johnson a raison de l'expliquer par *sweet herbs*, et c'est aussi pourquoi je l'ai traduit ainsi.

⁴ Moyen employé jusqu'à nos jours en Perse pour arrêter le saignement du nez.

⁵ اقنوم est l'une des personnes formant la Trinité. Quant aux قرقف, le commentaire n'explique pas ce mot, et Johnson dit que c'est un des livres des mages.

de l'esprit, l'ablution et le carême; comment Marie était nue et seule avec l'Esprit¹, comment la perle qui illumine l'âme put apparaître, quoique la cassette du fruit fût scellée d'un cachet. (Je dirai) quelles furent les paroles de Jésus au moment de sa naissance² et quelle fut la modération de Marie lorsqu'elle entendit prononcer des injures³; comment Jésus moula dans l'argile son oiseau, et comment il rendit la vie à Lazare⁴, quel fut (enfin) le sens des paroles prononcées par Jésus sur le gibet: « Je me presse de rejoindre mon Père là-haut. »

Si le César me questionne sur Zoroastre, je raviverai les principes du Zendavesta. Je lui dirai ce que c'est que le zend et ce que c'est que le feu, et d'où vient ce qu'on nomme *pazend* et *zend*. (Je lui dirai) quelle étincelle resta de ce feu au moment où Abraham y fut lancé⁵. Je pèserai sur une balance le mystère du roage, comme si le peseur était Qousta fils de Louqa⁶. J'expliquerai pourquoi la mouche est coiffée d'un turban et la sauterelle porte un pantalon en *diba*. Je dédierai ces écrits à César, et ils seront plus parfaits que l'Arjeng de Chine et (l'œuvre) de Tengloucha⁷.

¹ Allusion au verset 17 de la sourate XIX. On voit ainsi que Khâcâni comprenait ce verset d'une manière qui se rapproche beaucoup plus de la traduction de Wahl que de celle d'Ullmann. (Voyez *Der Koran* von Ullmann, quatrième édition, p. 252, note 4.)

² Allusion aux versets 31-38 de la sourate XIX.

³ Allusion aux mots نَذَرْتُ لِلرَّحْمَنِ صَوْمًا أَكَلِمَةَ الْيَوْمِ إِنْسِيًّا du verset 27 de la sourate XIX.

⁴ Allusion au verset 110 de la sourate V.

⁵ Allusion au conte répandu par les musulmans, que le feu des mages a été allumé pour la première fois au bûcher où Nimrod fit jeter Abraham.

⁶ Chrétien de Palmyre, physicien et savant du III^e siècle de l'hégire, connu comme traducteur du grec en arabe de plusieurs traités scientifiques des anciens.

⁷ Khâcâni fait allusion à la galerie du peintre Maui et aux œuvres du célèbre philosophe sabéen Tengloucha.

Mais (en voilà) assez, Khâcâni, trêve à ces méchantes divagations! C'est une manie inspirée par le démon. Le faux frère que trame-t-il contre Jésus, le vizir infidèle que conspire-t-il (pour la perte) de Darius? Ne profère pas de pareilles hérésies, reviens de nouveau à la foi. Dis : Que Dieu me garde de pareilles tentations! Dis : En vérité je confesse que Dieu est unique. Il est plus élevé que je ne saurais le dire, bien plus élevé.

Mais pourquoi faut-il que j'aie jusqu'à Byzance pour y chercher refuge contre l'oppression? Le souverain de Byzance, A'zz-oud-doulet est ici. (Il est ici) la main droite de Jésus, la gloire des apôtres, le confident de Marie, le refuge des chrétiens! Homme au caractère de Jésus, rejeton des Césars, je te conjure en vérité par le Saint-Esprit, par son insufflation et par Marie! par l'Évangile, par les apôtres et par Jésus, par le berceau du juste et par la Vierge enceinte, par le bras, la manche, par le passage du souffle; par Jérusalem, par Aqsa et par le rocher du Golgotha! par les anges tutélaires et les apôtres! par la cloche, la ceinture de corde et la lampe de l'église! par Jean, par Chammas et par Bahira ¹! par le grand carême et la boucherie de la nuit du *fîr*², par la fête d'église et par le jeûne des vierges³! par la pureté de Marie, après son union avec Joseph! par l'éloignement de Jésus de la bouture des choses (c'est-à-dire par sa chasteté)! par les racines, les branches et le feuillage de l'arbre qui porta des fruits sous l'influence de l'esprit élevé! par le premier mois de l'année qui tomba alors en avril! par le vieux palmier transformé en arbre plein de sève! par les cris, les chants et par la trompette du monastère! par les

¹ Chammas est réputé en Orient comme fondateur du culte du feu, et Bahira est un moine nestorien qui a prédit l'apparition de Mouhammed.

² Khâcâni confond ici la nuit de Pâques avec le *Eidifîr* des musulmans.

³ L'Église arménienne a gardé jusqu'à nos jours l'usage de faire jeûner les vierges quelques jours avant leur mariage.

chaînes en fer dont les évêques chargent les membres de leur corps! par le trine aspect des constellations¹, de la lune et des astres! par le carré (des points cardinaux) et par la trinité du troisième jour de la semaine, par le trine opposition à l'endroit le plus propice du ciel²! par le carré et la croix des vents impétueux³, (je te conjure) de m'obtenir du grand Chah l'ordre d'aller visiter Jérusalem et je te promets que, tant que l'équateur et l'axe du monde se rencontreront en croix et la rendront évidente, et tant que Jésus sera dans le *beiti ma'amour*, ces vers resplendissants glorifieront Dieu.

Avant de donner le texte et la version de la pièce suivante, je dirai quelques mots de celle que je viens de traduire. Cette ode nous permet de juger combien, à l'époque des premières croisades, les idées des musulmans sur les rites et sur les dogmes de la religion chrétienne étaient vagues et confuses. Nous avons devant nous le témoignage d'un homme remarquable, qui se pose en érudit, profondément

¹ Le trine aspect est la position de deux planètes, séparées par trois signes du Zodiaque ou par 90° ou six heures.

² Nous avons traduit سعد فلک par l'endroit le plus propice du ciel; mais souvent il veut dire ce que les astrologues nommaient *roue de fortune* (Glücksrad), endroit du ciel dont la distance, en longitude, de la lune, est égale à la distance du soleil de l'horoscope, ou du signe zodiacal qui se lève dans un instant donné. (Voyez *Astrologische Vorträge* von Adolph Drechseler, p. 7.) Si l'on accepte cette signification, le vers susmentionné doit être traduit par « le trine opposition dans la roue de fortune, » ce qui ne peut avoir lieu que si la place occupée par une des planètes coïncide avec celle de cette roue, désignée en astrologie par le signe ⊕.

³ Le carré dont il est question ici est formé par les points cardinaux; la croix des vents impétueux est celle qui est formée par des vents soufflant des quatre points opposés de l'horizon.

versé dans les mystères de tous les cultes, qui a l'air d'effleurer en riant tous les principes de la doctrine chrétienne, et qui confond, néanmoins, les renseignements sur le Christ, donnés par le Coran, avec les notions puisées dans les évangiles apocryphes et les légendes; qui adopte les contes superstitieux des classes les plus basses et les moins civilisées des populations chrétiennes de son époque, sans jamais se donner la peine de recourir à la source authentique et admise comme seule basée religieuse par ceux qu'il se propose d'éblouir au moyen de sa science théologique. On voit en même temps combien il méconnaît le sens et la nature des sentiments pieux des chrétiens de son temps. Dans une pièce destinée à disposer en sa faveur un prince professant le christianisme, il se place partout à l'égal du fils de Dieu et de la Vierge, traite très-cavalièrement les prélats de l'Église, et se vante de pouvoir redresser toutes les erreurs et expliquer tous les mystères des dogmes les plus sacrés d'une croyance qu'il embrasse par dépit. Khâcâni paraît complètement ignorer les différences qui existaient de son temps entre les nombreuses sectes chrétiennes, et il cite hardiment les noms des hérésiarques condamnés par tous les conciles, croyant naïvement obtenir ainsi les bonnes grâces d'un prince orthodoxe du Bas-Empire. Avec intention ou par ignorance, il confond les momeries des derviches de l'Inde avec les coutumes austères des cénobites chrétiens, et tout en essayant de vouloir louer la religion du Christ, il la

met bien au-dessous de l'islamisme. Toute proportion gardée, cette pièce de vers a beaucoup d'analogie, dans sa tendance, avec la moqueuse controverse du rabbin et du théologien chrétien chez Heine. Le poète allemand est un juif converti, mais non convaincu; le Persan est un musulman très-convaincu et qui fait semblant de se convertir par dépit. Son ignorance de la religion de Zoroastre est encore plus évidente; il se borne simplement à répéter la fable absurde de l'origine du feu sacré, qui, si elle n'était pas, à ce qu'il me semble, d'origine purement musulmane, aurait le seul avantage d'établir un synchronisme entre le dernier patriarche et le premier législateur iranien.

Un fait politique assez curieux nous est indiqué par le passage où Khâcâni parle d'Andjaz; à savoir que, non-seulement les Byzantins accueillaient avec faveur les transfuges arméniens et géorgiens, ce que l'on savait, mais encore qu'ils en usaient de même envers les sujets de leurs voisins musulmans, ce qui me paraît un fait assez nouveau. Andjaz et d'autres ports de la côte septentrionale de la mer Caspienne offraient aux habitants des provinces orientales du Caucase un moyen facile de pénétrer dans les plaines de la Russie méridionale de nos jours, plaines qui, au XII^e siècle, étaient un terrain neutre, habité par des nomades de race turque. Ibn Batouta nous a laissé la description de l'itinéraire qu'on suivait pour se rendre aux confins du Bas-Empire, et quoique son voyage à Constantinople soit presque de deux

siècles plus moderne que l'époque dont parle Khâcâni, la direction de la route et la nature du terrain devaient avoir éprouvé peu de changements. Ces émigrations nous expliquent, en partie, comment les Grecs du Bas-Empire, assez peu voyageurs de leur nature, avaient des renseignements exacts sur des provinces éloignées, et qui semblaient être en dehors de leur activité politique et commerciale.

Je terminerai ces observations par la remarque que Khâcâni, en se comparant à Bidjan, indique clairement qu'à l'époque où il écrivait cette pièce, il jouissait encore des bonnes grâces de son maître, et que, s'il était malheureux, il le devait uniquement à la malveillance de quelque gouverneur d'une province où il résidait alors. Ainsi, en évoquant l'exemple du souverain de l'Iran et du Touran, il avait en vue d'intéresser Akhistan à son sort et de l'engager à le protéger contre les persécutions de ses ennemis.

La seconde pièce que je me propose de traduire est l'ode écrite en l'honneur d'Ispahan; en voici le texte :

ختم الغرایب در صفت صفاهان ونعت اهل آن گوید
 نکبت حوراست یا هوای صفاهان
 جبهت جوز است یا لقای صفاهان
 دولت وملت جنابه زاد چو جوزا
 مادر بخت یگانه زای صفاهان

چون زر جوزا واختران سپهرند
 ساخته بمیزان ازکیای صفاهان
 پس که زجوزا جناب برّذ برفعت
 خاک جناب اِرم نمای صفاهان
 بلکه چو جوزا دومیوه اند جنابه
 عرش و جناب جهان گشای صفاهان
 بلکه خود (تن) عرش بالشیست مرتب
 تکیه گه دست کبریای صفاهان
 زان نفس استوا زنند علی عرش
 کریر عرش امد استوای صفاهان
 خاک صفاهان نهال پرور سدره است
 سدره توحید منتهای صفاهان
 دیده خورشید چشم درد هی داشت
 از حسد خاک سُرمه زای صفاهان
 لا جرور انکه برای دیده خورشید
 دست مسیحت سُرمه سای صفاهان
 چرخ نه بنی که هست هوان سُرم
 رنگ گرفته زسُرمهای صفاهان
 نور نخستین شناس وصح پسین دان
 روح جسدرا بهمر هوای صفاهان

بِرَحْمَتِكَ اللَّهُ زِدْ أَسْمَانِ كَمْ دَر صَبْحِ
 عَطَشُهُ مُشْكِبِينَ زِدْ أَرْصَابِ صَفَاهَانِ
 دَسْتُ خَضِرٌ چُونِ نِیافت چشمه دو باره
 کرد تِیْمَرِ بَخَاکِیای صَفَاهَانِ
 چاه صَفَاهَانِ مَدَانِ نَشِیْمِ دَجَّالِ
 مَهْیَطِ مَهْدِی شَمَرِ فُضای صَفَاهَانِ
 چَتَرِ سیاهست خال چُهره ملکوت
 زان سِیْهِی خال دَانِ ضِیای صَفَاهَانِ
 مَرغِ ضَمِیرِ مَرَا وَصِیتِ عِنْقَاسْتِ
 یَا لَکَ مِنْ یُلْبِذُ صِلای صَفَاهَانِ
 قُلْتُ لِمَاءِ الْحَیْوةِ هَذَا لَکَ عَیْنِ
 قال نَعَمْ کَفَّ اغْنِیای صَفَاهَانِ
 قُلْتُ لِنَفْسِ السَّما هَذَا لَکَ طَعْمُ
 قال بَلِی جُودُ اسْخِیای صَفَاهَانِ
 رَای بَرِّی چِیست خِیزِ وَجای بَجِّی جَوِی
 کَانِکِه رِی او داشت داشت رَای صَفَاهَانِ
 پارِ مَنِ از جَمْعِ حَاجِ بَر لِبِ دَجَلِ
 خُواسْتَمِ انصافِ مَاجِرَای صَفَاهَانِ
 مَسْتَمِی گُفت با صَفَاوَةِ بَغْدَادِ
 چَندِ صِفَتِ گُوی (پُرسی) زِ صَفایِ صَفَاهَانِ

منکر بغداد چون شوی که ز قدر است
 ریگبین دجله سربهای صفاهان
 خاصه که بغداد خنگی خاص خلیفه است
 نعل بها زبیدش بهای صفاهان
 آن دگری گفت کر زکوة تن کرخ
 هست نصاب بی ونوای صفاهان
 گفتم بغداد بی دارد و بینداد
 دیده بی داد باغهای صفاهان
 کرخ کسوح سقای خانه بی دان
 دجله نم قریه سقای صفاهان
 ایام نه بغداد جای شیشه گرانست
 بهر گلاب طرب سرای صفاهان
 از خط بغداد وسط دجله فرو نست
 نقطه از طول و عرض جای صفاهان
 چون بر کوه قاف نقطه فا دان
 خط بغداد در ازای صفاهان
 عطر کنند از پلنگ مشک بی بغداد
 واهوی مشک اید از فضای صفاهان
 بیضه مصر است به زفره بغداد
 و ز خط مصر است به بنای صفاهان

فائدهٔ کنعان دهد خساست بغداد
 نعمت مصر آورد سخای صفاهان
 نیل کم از زنده رود مصر کم از چ
 قاهره مقهور پادشای صفاهان
 باغچه عین شمس گلشن چ دان
 وز بلسان به شمر گیای صفاهان
 این همه داد مر جواب خصر گواهم
 هست رفیع ری و علای صفاهان
 مدّت سی سال هست کر سر اخلاص
 زنده چنین داشتم وفای صفاهان
 اینک ختم الغرایب آخر دیدند
 تا چه ثنا رانده ام برای صفاهان
 مدح دو فاروق دین چگونه نبشتم
 صدر و جمال آن دو مقتدای صفاهان
 در سینه شان بحضورت موصول
 راندم شان اثنای صفاهان
 صاحب جبریل در جمال محمد
 کرکرمش دارم اصطفاای صفاهان
 داد هزار اختر مر نتیجه خورشید
 آن بکبر شعری سمای صفاهان

پیش علی اکبر واتابک اصغر
 بوده (برده) ره آورد من تنای صفاهان
 نرد سلیمان شهر ستوده چو اصف
 گفت که یا هُدْهُدْ هوای صفاهان
 پس چو بگم شدم شدم زین گوش
 حلقه بگوش ثنا سرای صفاهان
 کعبه عبادت سرای من شد از یرا
 دید مرا مکرمت ستای صفاهان
 کعبه مرا رشوة داد شقّه سبزش
 تا ننهم مگه را و رای صفاهان
 این هه کردم بر ایکان نه بران طمع
 کافسر و زریابم از عطای صفاهان
 دیو رجیم انکه بود دزد بیانم
 کردم طغیان زد از هجای صفاهان
 او بقیامت سپید روی نگیرد
 زانکه سیه بست بر قفای صفاهان
 اهل صفاهان مرا بدی زچه گویند
 من چه خطا کرده ام بجای صفاهان
 زنگار آمد مرا نه زر زمس و یرا
 هر که رسیدش نه کیای صفاهان

جُرم من انست کز خزاین عرشی
 گنج خدایم ولی گدای صفاهان
 گیر گدای محترم نه ام آخر
 جُرم گس خوان زیر پای صفاهان
 گنج خدا را بجرم دزد نگیرند
 این نه پسندند ز اصفیای صفاهان
 دست و زبانش چران داد بریدن
 محتسب شرع و پیشوای صفاهان
 یا بسر دار هر چرا نکشیدش
 شهنه انصاف و کدخدای صفاهان
 جُرم ز شاگرد و پس عتاب بر استاد
 اینت بد استاد ز اصدقای صفاهان
 کرده قصار پس عقوبت حداد
 این مثلست آن اصفیای (اولیای) صفاهان
 این مگر احکم باژگونه مصریست
 آری مصر است روستای صفاهان
 بر سر این حکم نامه مهر نه بندد
 پیر ششم چرخ در قضای صفاهان
 کرده لم گوش روزگار پُر از دُر
 تا شده چشم من اشنای صفاهان

پس لب و گوشت بحفظل و خسك انباشت
 هم قصب گلشكر فزای صفاهان
 راست نهادند پردهاش ببختم
 پرده کز بینم از ستای صفاهان
 شهر زر و تخت طاقدیس چنانرا (خرانرا) (sic)
 باز مرا جفت گین نوای صفاهان
 واحزنا گفته ام بشاهد جزا
 از گله حربه جفای صفاهان
 زان گله کردم بافتاب که دیدم
 کوست سنابرق از سنای صفاهان
 گفت چو بربط من زره زبان دم
 دم زره چشم زن چو نای صفاهان
 از تن عالم خورند گوشت مبادا
 زهر چگونه سرد غذای صفاهان
 داد صفاهان زابتدام کدورت
 گرچه صفا باشد ابتدای صفاهان
 سیب صفاهان الف فرود در اول
 تا خورم اسیب جان گرای صفاهان
 ارْمَضَ قَلْبِي بِبَلَاءِهِ وَسَأَلْتِي
 نَارَ بُرَاهِيمَ فِي بَلَايِ صِفَاهَان

عَضَضْنِي الْكَلْبُ ثُمَّ عَضَّ كِلَابٌ
 سَوْفَ أَدْوِي بِبَاقِلَى صَفَاهَانِ
 این همه سکیای خشم خوردم کاخِ
 بینم لوزینه رضای صفاهان
 گرچه صفاهان جزای من بیدی کرد
 هم بنکوبی کنم جزای صفاهان
 خطّه شروان که نامدار بمن شد
 گر بخزای رسد بقای صفاهان
 نسبت خاقان بمن کند چو که فخر
 در نکرد دانش ازمای صفاهان
 پانصد هجرت چو من نژاد یگانه
 باز دو گانه کم دعای صفاهان
 مُبَدَّعْ لَحْمٌ بِنَظْمٍ وَنَثَرِ شَمَارَنْدِ
 کم نکنم تا زیمِ ولای صفاهان
 از دم خاقانی افرین ابد باد
 بر جُلَسَاءِ اللَّهِ اتقیای صفاهان

TRADUCTION.

Est-ce le parfum des houris ou bien est-ce l'air d'Ispahan ?
 Vois-je la face (de la constellation) des *Gemini*, ou bien est-ce
 la beauté d'Ispahan ? La richesse et la population d'Ispahan
 naquirent jumelles comme les étoiles de la constellation,
 (elles doivent le jour) à la mère de la fortune qui n'engendre

que des (enfants) sans pareils. Les hommes purs d'Ispahan sont comme l'or des *Gemini* et comme les astres du ciel pesés dans la *Balance*¹. Comme c'est à (l'influence) des *Gemini* qu'Ispahan doit sa puissance, la richesse de son sol l'a faite l'égale du paradis, ou plutôt, semblable aux deux (astres) [Jumeaux] des *Gemini*, le neuvième ciel et l'excellente (ville) d'Ispahan sont frères jumeaux. Il se peut même que le neuvième ciel ne soit qu'un oreiller carré, fait (exprès) pour que les grands d'Ispahan puissent y reposer leurs bras². Le sol d'Ispahan produit le *sidret*, le *sidreti muntaha* de l'unité de Dieu³. Les yeux du soleil sont constamment malades par suite de l'envie qu'ils portent au sol d'Ispahan qui contient

¹ Pour interpréter ce passage, nous devons encore recourir à l'astrologie. Ispahan se trouvait placée sous les auspices de la constellation des *Gemini*, qui, en astrologie, était égale en force à la planète Mars. Cette dernière était réputée très-chaude et sèche; son influence, sur la surface de la terre, s'exerçait sur le chêne, le bœuf, et produisait la couleur rouge de feu; dans l'intérieur de la terre, elle engendrait le fer, l'aimant et les minéraux amers. Ainsi l'or des *Gemini* veut dire force, solidité, attraction, le tout couleur de feu ou couleur d'or. Quant aux astres du ciel pesés dans la Balance, ce sont évidemment les étoiles qui forment cette constellation. Je trouve dans un ancien traité intitulé : *Astrologia Judiciaria*, etc. durch weyland M. Thobiam Mollerum Crimicensem *Astronomum*, le passage suivant : « Die Zwillling so warm und feuchte, auch Luft zugehören, pflegen denjenigen, so sie nach verbrachten und gesetzten Unterrichte, im Calender vermeldet, befunden, fürnemblich einen Lust zur Weeszzeit, Kunst, Verstand und Geschicklichkeit. . . . Viel Reichtumb wird er durch Gottes Segen seine Kunst, Geschicklichkeit überkommen, etc. »

² عرش a deux significations, celle du neuvième ciel, au-dessus duquel il n'y a plus de cieux, et celle du toit d'une maison; l'auteur l'a employée dans ce dernier vers, évidemment, pour pouvoir au besoin dire qu'il ne voulait parler que de l'attrait des terrasses élevées des maisons d'Ispahan.

³ Le *sidreti muntaha* est un arbre du paradis, selon les uns, et du septième ciel, selon les autres, dont les feuilles témoignent de l'unité de Dieu.

du manganèse. Voilà pourquoi la main de Jésus broie pour les yeux du soleil le manganèse d'Ispahan¹. Ne vois-tu pas que le ciel en a pris la couleur (du manganèse d'Ispahan), car il est le mortier où l'on réduit le *sourmeh* en poudre. L'air d'Ispahan vivifie le corps et l'âme comme l'aube blanchissante et l'aurore du matin². (Éveillée) par le zéphyr d'Ispahan, l'aube du jour fait un éternument musqué et le ciel lui répond : Dieu te bénisse ! La main du prophète *Khizir* ne pouvant retrouver la source (de Jouvence), fit (l'ablution dite) le *tayammoum*, avec de la poussière des pieds des Ispahaniens. Tu ne dois pas considérer le puits d'Ispahan comme résidence de *Dadjal* ; envisage (plutôt) les plaines d'Ispahan comme lieu d'apparition de Mehdi. Ispahan ! Le parasol noir est le grain de beauté de la face de ta souveraineté³, et marque le bien ; c'est la couleur brune de cette petite tache qui rehausse ta splendeur [de la noirceur de ce grain de beauté que dérive ta splendeur]. L'*Unqua* (encourage) l'oiseau de mon cœur en lui criant : Bravo, rossignol des crieurs d'Ispahan⁴. J'ai dit à l'eau de Jouvence : As-tu une source ?

¹ Le manganèse se trouve dans la province d'Ispahan ; il est employé comme collyre dans les maux d'yeux ; écrasé, il est d'un bleu très-foncé. Avoir les yeux malades à cause de quelqu'un, veut dire lui porter envie ; enfin le ciel, ayant la forme d'une voûte, peut être comparé à un mortier renversé. C'est sur tous ces détails que se joue le poète dans les deux vers que je viens de traduire.

² L'action vivifiante du matin sur le moral et le physique de l'homme est aussi bien admise en Orient qu'en Europe, où l'on croit que, pour être vertueux, il faut voir lever l'aurore.

³ Le parasol noir est le parasol des khalifes abbassides ; il est possible que, parmi d'autres privilèges accordés par eux aux Seldjouquides, se trouvait le droit de se servir également de ce signe extérieur de la souveraineté.

⁴ L'*unqua* est l'oiseau mythologique que le Qamous définit très-bien : العنقا طائر معروف الاسم مجهول الجسم, c'est-à-dire « l'unqua est un oiseau connu de nom, mais de forme inconnue. » Par modestie, le poète se dit être crieur d'Ispahan, mais toutefois un rossignol

Elle me répondit: Oui, elle est dans le creux de la main des hommes riches d'Ispahan. J'ai dit à (la constellation) de l'aigle du ciel: Prends-tu de la nourriture? Il me répondit: Oui, ce sont les cadeaux des gens libéraux d'Ispahan! Pourquoi songer à Rei? Lève-toi et cherche ta place à Djei, car celui (même) qui possède Rei pense toujours à Ispahan¹. L'année dernière, étant sur les bords du Tigre, moi seul parmi tous les pèlerins, je réclamai justice pour Ispahan. Mon compagnon [auditeur] me dit: Comment peux-tu parler des qualités d'Ispahan, ayant en vue les beautés de Bagdad? Comment peut-on médire de cette ville, quand le sable du fond du Tigre (à lui seul) vaut autant qu'Ispahan. De plus, Bagdad est le coursier favori du Calife, et les fers de cette monture valent autant qu'Ispahan. Un autre observa que le *zekat* de Kerkh suffirait (pour l'entretien) de Djei et d'Ispahan². Je leur répondis que Bagdad est la réunion des prostituées et de l'injustice, et as-tu vu, dis-le-moi, les dons des jardins d'Ispahan³? Kerkh n'est qu'un plateau des échansonneries de Djei, et le Tigre n'est que la moiteur des outres des porteurs d'eau d'Ispahan. Bagdad actuellement n'est habité que par des vitriers (occupés à fabriquer des flacons) pour l'eau de

parmi ces modestes fonctionnaires, et de plus un rossignol applaudi par l'unqua.

¹ Allusion à tous les conquérants seldjouquides de l'Iraq, qui, après s'être emparés de Rei, cherchaient à devenir maîtres d'Ispahan, sans quoi ils ne se considéraient pas comme solidement établis en Perse.

² *Djei*, nom d'un faubourg d'Ispahan; *Kerkh* est celui d'un faubourg de Bagdad; quant au *zekat*, c'est un impôt prélevé en faveur des pauvres.

³ *بغداد* peut être décomposé en *بغ* et *داد*. Le premier de ces mots veut dire «oppression, prostituée,» etc. et le dernier «justice,» aussi Khâcâni lui ajoute la négation *بی*. Par contre, *باغ*, qui ne diffère de *بغ* que par un *elif*, veut dire «jardin,» et c'est sur ces trois expressions que roule le jeu de mots de ces vers.

rose, joie des maisons d'Ispahan¹. Un point de la latitude et de la longitude d'Ispahan² est plus vaste que la ligne (des maisons) de Bagdad et que la surface (occupée) par le Tigre. Sache que toute la province de Bagdad, comparée à Ispahan, est comme le point de l'*ef* du mont Kaf comparé à l'étendue de cette montagne. A Bagdad, on prépare un parfum avec du *paleng michk* (c'est-à-dire léopard musqué, nom d'une herbe), tandis qu'on prend l'antilope musquée dans les plaines d'Ispahan. Le Caire est préférable au *furzeh* de Bagdad³; eh bien! les fondements des maisons d'Ispahan sont plus beaux que les édifices du Caire. L'avarice de Bagdad crée la famine de Chanaan, tandis que les largesses d'Ispahan amènent l'abondance égyptienne. Le Nil est plus petit que le Zenderoud, l'Égypte est inférieure à Djei, et la ville du Caire, elle-même, est soumise au roi d'Ispahan. Le verger d'Eini-Chems⁴ n'est qu'un parterre de fleurs de Djei, et l'herbe commune d'Ispahan doit être regardée comme supérieure au *balssan*⁵. Tout ceci fut dit en réponse aux attaques (susmentionnées); mes té-

¹ Les vitreries de Bagdad, de même que ses fabriques de papier, étaient célèbres dans le xii^e siècle. Ispahan a conservé jusqu'à nos jours le privilège de fournir une excellente eau de rose.

² Yakout dit: طول اصبهان اربع وسبعون درجة وثلاثان وعرضها اربع وثلاثون درجة ونصف. Beauchamp lui donne 32° 25' de latitude et 70° 30' de longitude à l'est de Fero; mais, dans tous les cas, sa longitude et sa latitude, écrites en toutes lettres, auront beaucoup de points, dont Khâcâni prend un seul pour le comparer à la province de Bagdad.

³ Le Qâmous dit: الفضة بالضم موضع بشط الفرات, c'est-à-dire, Alfurzeh, avec un *zammèh*, est un endroit sur l'Euphrate.

⁴ Le Qâmous dit: قرية شمس عيني بمصر, c'est-à-dire, Einichams est un village d'Égypte.

⁵ Le commentaire dit: بلسم چو سرطان درختیست مشهور در مصر که از برگ ان روغن کشند. Balssan, prononcez comme Sartan, est un arbre connu de l'Égypte; on extrait de ses feuilles une huile.

moins sont Rafi' de Rei et Ala d'Ispahan¹. Il y a déjà trente ans que je suis fidèle à Ispahan et que je lui suis sincèrement attaché, et l'on peut voir enfin par ce *nec plus ultra* de rareté (nom de cette ode) avec quel zèle je loue Ispahan, [jusqu'où j'ai poussé les louanges d'Ispahan.] Que n'ai-je écrit à la glorification des deux arbitres de la religion Sadr et Djemal, ces deux hommes éminents d'Ispahan! Dans l'année *tha*, *noun*, *alif* (551), étant à Mossoul, j'ai prononcé 551 louanges à Ispahan. Djemal Mouhammed, dont l'âme est semblable à celle de l'archange Gabriel, et grâce aux bontés duquel j'ai les cadeaux d'Ispahan, il m'a donné mille étoiles descendant du soleil, lui qui, par l'élévation (de son âme), est l'astre du berger du ciel d'Ispahan². Je porterai ma louange d'Ispahan comme cadeau de voyage au petit A'ly et au grand atabek. Mon roi Salomon, auprès duquel on me fit la réputation [on me loua] d'Assif, me dit : O huppe de l'air d'Ispahan! Par la suite, arrivé à la Mecque, je devins dès cet instant l'esclave du chant à la louange d'Ispahan. La Kaaba (daigna) devenir le temple de ma prière, parce qu'elle vit que j'aspirais à faire l'éloge d'Ispahan. Elle chercha à me corrompre en m'offrant un lambeau de sa robe verte, pour que je ne place pas la Mecque au-dessous d'Ispahan. Tout ceci fut fait de bon cœur, et non par convoitise de la couronne des cadeaux d'Ispahan. Le *div* repoussé, voleur de mes vers, fit une brèche à ma fortune par sa satire contre Ispahan. Au jour du jugement dernier, il ne se lèvera pas avec un visage radieux [blanc], car il (osa) noircir le cou d'Ispahan. Quelle raison peuvent-ils donc avoir, les habitants d'Ispahan, pour médire sur mon compte? En quoi ai-je jamais manqué à Ispahan? J'ai recueilli du vert-de-gris et non de l'or de son cuivre (c'est-à-dire du cuivre, ou de la mauvaise poésie de Mudjir Eddin); la rouille peut attaquer tout, sauf la pierre philosophale d'Ispahan³. Ma faute est-elle que, tout en étant le trésor de Dieu

¹ C'est-à-dire *رازی* *علاء الدین اصبهانی* et *رفیع*.

² Les mille étoiles sont évidemment mille pièces d'or.

³ Allusion aux travaux des alchimistes qui, croyant pouvoir opé-

de sa trésorerie du neuvième ciel¹, je ne suis qu'un mendiant d'Ispahan ? Accepte-moi comme un mendiant de tes faubourgs, car au fond je ne suis que la mouche des plats succulents d'Ispahan [la mouche des plats de volailles cuites d'Ispahan]. On ne saisit pas le trésor de Dieu pour se dédommager d'un vol [en punition du délit du voleur]. Les élus d'Ispahan ne pourront jamais l'approuver. Pourquoi les chefs de la loi et les gouverneurs d'Ispahan n'ont-ils pas fait couper sa main et sa langue ? ou bien pourquoi les régulateurs de la justice et les anciens d'Ispahan ne le firent-ils pas suspendre à un gibet ? La faute est à l'élève et la punition frappe le maître, cela s'accorde mal avec l'équité des hommes justes d'Ispahan. Le blanchisseur commet un délit et la responsabilité en est au maréchal ferrant, c'est un proverbe (connu) des grands d'Ispahan. Cela rappelle l'ordre bouleversé de l'Égypte, et en vérité les villages d'Ispahan sont (fertiles) comme l'Égypte. Les anciens du sixième ciel² ne doivent pas souffrir qu'on appose un cachet à ce décret dans les plaines d'Ispahan. Du moment où mes yeux virent Ispahan, ma lèvre remplit de perles les oreilles de l'époque, et pour toute récompense ceux qui sont (comparables) à la canne à sucre et à l'eau de rose emplirent ma bouche et mes oreilles de coloquintes et de melons amers. Les cordes de ma fortune ont été bien accordées, néanmoins j'entends de faux accords des luths

rer la transmutation du cuivre en or, en le soumettant à l'action des acides, n'en retirent que de l'oxyde de cuivre. La pierre philosophale était considérée comme un corps supérieur à tous les autres, pouvant les attaquer tous, sans subir aucunement leur influence réciproque.

¹ Allusion au *hadith* : *إِنَّ اللَّهَ تَعَالَى تَحْتَ الْعَرْشِ كُنُوزًا مِفْتَاحُهَا*, c'est-à-dire : « En vérité, le Dieu tout-puissant possède des trésoreries derrière l'Arch, dont les clefs sont les langues des poètes. » Comparez Bland, *On the earliest Pers. Biogr. of Poets* (*Journ. of the Royal asiatic Society*, t. IX, p. 116, note 5).

² Allusion au *مشتري*, constellation protectrice des savants, et qui se trouve au sixième ciel.

d'Ispahan. Ville pleine d'or, trône des Khosrow de l'univers, pourquoi tes mélodies doivent-elles être des dissonances pour moi¹? J'ai porté ma plainte à l'amant du touruesol contre les coups de massue (dont me frappe) la rigueur d'Ispahan. J'ai plaint le soleil lorsque j'ai vu qu'il n'était qu'une lueur d'éclair de la lumière d'Ispahan. Il me dit: Ne pousse pas des soupirs par la langue à l'instar de Berbed, pousse-les plutôt par les yeux comme les luths d'Ispahan². Il ne faut pas médire d'autrui [manger la chair de l'univers], car il ne faut pas qu'Ispahan risque de s'empoisonner³. Ispahan commença par m'attrister, quoique la racine (du mot) Ispahan soit la joie⁴. On ajouta un *élif* à la pomme d'Ispahan pour que je puisse bien sentir la douleur des morsures d'âme d'Ispahan. La malveillance des Ispahaniens consume mon cœur, et je risque de trouver en elle le brasier d'Abraham. J'ai (commencé) par être mordu par un chien, puis d'autres en firent autant, mais je me guérirai bientôt par les fèves d'Ispahan⁵. J'ai avalé tout ce *sikba* de la colère d'Ispahan pour jouir enfin du *louzinèh* de sa reconnaissance⁶. Quoique

¹ Le mot جفت کین ne se trouvant pas dans les dictionnaires, je remarquerai qu'il est composé de deux mots, جفت, «paire» et «accord en musique,» et de کین, «malveillance, inimitié;» le tout veut dire deux sons discordants.

² Berbed, célèbre musicien et chanteur persan. Les luths d'Ispahan sont percés de huit ou neuf trous qu'on nomme چشم «yeux» en persan.

³ «Manger la chair de l'univers» a la même signification, en persan, que la locution familière «déchirer son prochain.»

⁴ Les Persans prétendent que la racine du mot صفا اصفهان est صفا. La pomme, en persan, est *sib*, et *asib* veut dire «blessant.»

⁵ On prétendait que les fèves d'Ispahan jouissaient de la propriété de guérir la rage.

⁶ سکبا en persan, ou سكباج en arabe, signifient chaque mets préparé avec du vinaigre. Un homme d'un caractère aigre est nommé سرکه فروش «marchand de vinaigre;» لوزینة, espèce de bonbon fait avec de la pâte d'amandes et du sucre.

cette ville me paye par le mal, je le lui retournerai en bien. Le pays de Chirwan devint célèbre à cause de moi, mais puisse-t-il être détruit pourvu qu'Ispahan reste toujours (prospère)! On me fera une part de roi si la gloire m'est décernée par les experts en sciences d'Ispahan. L'an 500 de l'hégire ne produisit pas un sans pareil comme moi; glorifions donc doublement Ispahan. On me reconnaît pour le grand créateur des vers et de la prose, (ainsi tâchons) que l'amitié d'Ispahan ne diminue pas à mon égard, et tant que je vivrai, Khâcâni ne cessera de proclamer la louange des convives de Dieu à Ispahan.

La pièce que je viens de traduire est trop artificielle pour ne pas perdre presque toute sa valeur littéraire dans une traduction. Elle abonde en métaphores, en métonymies, en antithèses, en conveances (تناسب), en toutes sortes d'allitérations, etc. qui ne sont remarquables que dans la langue dans laquelle elles furent composées. Avec un peu de peine, on trouverait dans cette ode des exemples de toutes les formes d'ornements de style enseignées dans les rhétoriques musulmanes. Aussi porte-t-elle le cachet d'un long travail, et le poète avoue lui-même qu'il s'en est occupé pendant plus d'un an, depuis son arrivée à la Mecque jusqu'à son retour à Mossoul. Son but était d'étonner ses contemporains par la profondeur de sa connaissance des richesses et des ressources de la langue persane; il en fait l'aveu sincère par le titre de son œuvre, intitulée, ainsi que je l'ai dit : ختم الغرایب.

Au point de vue historique, cette ode présente aussi quelque intérêt par la mention de trois noms

d'hommes politiques de l'époque. Je crois devoir relever ces passages, d'autant plus que cela précisera encore plus rigoureusement l'époque de la première publication de cette pièce de vers. Nous avons vu qu'il nomme Djemal Muhammed, Aly Asghar et Souleiman Chah. Le premier est le vizir de Kouth eddine Moudoud, fils de Zengui, tué en 559 (voy. Barbier de Meynard, *Traduction de Yakout*, p. 42); le second, son lieutenant à Mossoul, et le troisième, l'oncle de Mouhammed, fils de Mahmoud Seldjouquide, régnant à cette époque sur l'Iraq, et connu par sa carrière vagabonde et par ses insuccès politiques. Le premier, natif d'Ispahan, protecteur et bienfaiteur immédiat de Khâcâni, devait avoir tout naturellement la première place dans une pièce de vers destinée à immortaliser la gloire et les perfections de sa patrie. Le nom complet du second est Zein eddine Aly Koutchik; il venait tout récemment de rendre un service signalé à son maître, en faisant prisonnier Souleiman Chah, au mois de djemadi-el-awel de l'an 551, au moment où ce prince espérait pouvoir ravir le trône à son neveu. Khâcâni, en publiant son ode à Mossoul, ne pouvait se passer de vanter un homme aussi considérable; mais il établit une nuance entre les deux louanges, en tant qu'il célèbre le premier sous son vrai nom, tandis que dans celui de Zein eddine, il traduit le mot turco-persan de *koutchik* par le terme arabe d'*asghar*. Cette nuance est encore plus renforcée dans le compliment qu'il adresse à Souleiman Chah; il le cite d'une manière

tellement vague, que l'on est tenté, au premier abord, de traduire le vers où il en parle par « mon roi prudent comme Salomon, » sans l'attribuer à une personne déterminée, d'autant plus qu'il parle en même temps d'Assif, ministre du roi-prophète, et de sa huppe. Cette précaution n'était pas inutile, car nous savons par Ibn el-Athir que ce prince, traité à Mossoul, après sa capture, avec tous les égards dus à son rang, n'était pas moins un prisonnier d'État, et s'il était naturel de lui présenter un voyageur illustre, capable de le distraire un peu dans sa prison, ce dernier devait en parler de manière à ne pas faire croire qu'il prenait trop au sérieux son titre de roi. Ainsi toute cette partie de l'ode de Khâcâni s'explique très-bien au moyen de l'histoire, et par conséquent elle sert aussi à confirmer l'exactitude des détails que nous fournissent sur cette époque les annalistes arabes et persans.

Pour ce qui est de l'assertion de Khâcâni, que le Caire était conquis par Ispahan, nous devons la reléguer au nombre de ces compliments outrés et hyperboliques dont il se montre si prodigue. Non-seulement sous Mouhammed, fils de Mahmoud, le pouvoir des Seldjouquides ne s'étendait pas sur l'Égypte, mais même du temps de Mélik Chah, fils d'Alp-Arslan, apogée de la puissance de cette dynastie, sa domination à l'occident s'arrêtait à Antioche, et à Laodicée, en Syrie. Le plus souvent Khâcâni est exact dans les faits historiques qu'il rapporte; mais s'il n'a pas reculé dans cette pièce devant l'ab-

surdité géographique de faire du Zenderoud un fleuve plus important que le Nil, on peut lui pardonner d'avoir agrandi un peu les limites des provinces soumises à un prince dont les sujets le traitaient si bien. En général, malgré son érudition, notre poète, entraîné par son désir de louer Ispahan aussi éloquemment que possible, a complètement perdu de vue les règles établies par les rhétoriciens musulmans, pour distinguer le mensonge (كذب) du trope (استعاره) (voy. Garcin de Tassy, *R  torique musulmane*, p. 52), et il ne se laisse que trop entraîner par le proverbe arabe احسن الشعر اكذبها, c'est-à dire que « les plus beaux vers sont ceux qui contiennent le plus de mensonges. »

La troisième pièce de vers que je vais transcrire et traduire est considérée en Perse comme l'œuvre la plus remarquable du poète chirwanien : c'est la fameuse quassid  h écrite dans sa prison.

هذه قصيدة حبسية في العزلة والشكاية ونعت النبي عليه

السلام

صبح دم چون كلكه بندد ا   دوداساي مي
 چون شفق در خون نشيند چشم شب پچاي مي
 مجلس غم ساخته است و مي چو بيد سوخته
 تا بمي راق كند مژگان مي پالاي مي

رنگ بارچه است کارگنبد نارنج رنگ
 چند جوشم کز بیرونم بگزد صفرای می
 تیرباران سحر دارم سپر چو نفکند
 این کهن گرگ خشن بارانی از غوغای می
 این خم آهن گون چون ریم اهنم پالود و سوخت
 شد سگاهن پوشش از دود دل دروای می
 روی خاک الود می چون کاه بر دیوار حبس
 از رخ که گل کند اشک زمینی اندای می
 مار دیدی در گیا پیچان کنون در غار غم
 مار بین پیچیده در ساق گیا اسای می
 ازدها بین حلقه گشته خفته زیر دامم
 زان نجم ترسم آگه گردد ازدهای می
 دست اهنگر مرا در مار حاک کشید
 کج افریدون چسود اندر دل دانای می
 اتشین اب از جوی خونی برانم تا بکعب
 کاسیاسنک ست برپای زمین پیمای می
 جیب می چو صدره خارا عنای شد ز اشک
 کوه خارا زیر عطف دامی خارای می
 چون کنار شمع بینی ساق می دندان دار
 ساق می خوابید گوی بخت دندان خای می

تا نترسند این دو طفل هندو اندر مُهد چشم
 زیر دامن پوشم از درهای جان فرسای من
 قطب وارمر بر سَرِیک نقطه دارد چارمِیخ
 این دو مریخ ذنب فعل زُحل سیهای من
 تا که لرزان ساق من بر اهنین کُرسی نشست
 می بلرزد ساق عرش از آه صورآوای من
 بوسه خوهم داد و بچک بند پند آموزرا
 لا جرمر زین بند چنبروار شد بالای من
 در سیه گامی چو شب روی سپید ارم چو صبح
 پس سپید اید سیه خانه بشب موای من
 پُشت بر دیوار زندان روی بر بامر فلک
 چو فلک شد پُر شکوفه نرکس بینای من
 محنت و من روی در روی آمده چون جوز و معر
 فندق اسا بسته روزن سقف محنت جای من
 غُصَّه هر روز و یا رب یا رب هر نیمه شب
 تا چه خواهد کرد یارب شبهای من
 هست چو صبح اشکار اکاین صبحوی خیزرا
 بیتم صبح رستخیز است از شب یلدای من
 منجنیق صد حصار است از من غافل چراست
 شمسان بیمنجنیق از صدمت نکبای من

روزه کردم نذر چون مریم که هم مریم صفاست
 خواطر روح القدس پیوند عیسی زای می
 نیست بر می روزه در بیماری دل زان مرا
 روزه با طل میکند اشک دهان الای می
 اشک چشم در دهان افتد که افطار از آنکه
 جز آب گرم چیزی (پستی) نگردد بر نای می
 پای می گوئی بدرد کز روی مأخوذ بنود
 پای را این درد سر بود از سر سودای می
 زانکه داغ آهنین اخرد پای در دهان است
 زاتشینی ای می آهن داغ شد بر پای می
 فی که یک ای مرا هم صد موکل بر سر است
 ورنه چرخستی مشبک زان پهلوسای می
 روی دیم دیدم از غم موی زوین شد مرا
 همچو موی دیم اندر هم شکست اعضای می
 چون زیابم کاسه خشک ست و خزینه خالیست
 پس طنابم در گلو افکنده اند اعدای می
 ای عفی الله خواجگانی کز سر صفرای جابه
 خوانده اند امروز اباد الله بر خضرای می
 چو زر از پروی عرت چون گل از پروای عیش
 نیستشان پروانه وار از بیخودی پروی می

چست؟ ز وگل بدست آلا که خار پای عقل
 صید خواری کی شود عقل سخنان پیرای می
 زر دو حرف افتاد باهم هر دورا پیوند فی
 پس کجا پیوند سازد بادل یکتای می
 سامری سیرم نه موسی سیرت ارتازنده امر
 در سم گوساله الاید یَد بیضای می
 در ثَموزم برگ بیدی نه ولیک از روی قدر
 بادزن شد شاخ طنوی از پی گرمای می
 برگ خرما امر که از می بادزن سازند خلق
 باد سردم در لبست وزیر زیر اعضای می
 نافه مشکم که گر بندم کنی در صد حصار
 سوی جان پرواز جوید طیب جان افزای می
 نافه را کی بخت رنگین سرزنش را کرد و گفت
 نیک بد رنگی نداری صورت زیبای می
 نافه گفتش نافه کمر گو کایت معنی مراست
 اینک اینک حجت گویا در بویای می
 آینه رنگی که بیدای تو از پنهان بهست
 کیمیا فعم که پنهانم به از پیدای می
 کعبه وارم مقتدای سبز پوشان فلک
 کروطای عیسی آمد شقه دیبای می

در هم رُج باشم و همزوج کوثر خاطر م
 در مُعَرَّج غلطم و مِعَرَّاج رضوان جای می
 چون گُل رعناست شخصم کز پی گشتن زید
 در شهیدی شاهی دراد گُل رعنا می
 چند بیغاره که در بیغوله غاری شدی
 ای پی غولان گرفته دوری از صحرای می
 ابنوسم در ته دریا نشینم با صدی
 خس نه ام تا بر سزایم کف بود هتای می
 جان فشانم عقل پاشم فیض رانم دل دهم
 طبع عالم کیست تا گردد مال فرمای می
 علوی و روحانی و غیبی و قدس زاده ام
 کی بود در بند استقصات استقصای می
 دایه می عقل و زقه شرع و مهد انصاف بود
 اخیشیان اُمّها و علویان ابای می
 چون دوستان طبیعت را بصیر الوده عقل
 در دبستان طریقت شد دل ولای می
 و زدگر سو چون خلیل الله دروگر زاده ام
 بود خواهر گیر عیسی مادر ترسای می
 چشمه صلب پدر چون شد بکار بر حرم
 زان مبارک چشمه زاد این گوهر دریای می

پردهٔ فقرم مشیمه دست لطفم قابله
 خاك شروان مولد و دار الادب منشای من
 زابتدا سرمامك غفلت نباریدم چو طفل
 زانكه هم مامك رقیم بود هم بابای من
 بختی مستم نخورده بخته وخامر شام
 گز شما خامان نه آكنون است استغنای من
 حیض برحور و جنابت ملایك بسته ام
 گرزخون دختران رز بود صهبای من
 ورخورم می هم مرا شاید كه از دهكان خلد
 میرسد از دست امروز اجرهٔ فردای من
 در بهشتم میخورم طلق و حلال ایرا كه روح
 خاك من شد تا پذیرد جرعهٔ حیرای من
 بوسه بر سنك سیاه و مصحف روش دهم
 گرچه چون كوثره تن لب شود اجزای من
 مالك الملك سخن خاتانیم كز گنج نطق
 دخل صد خاقان سرد يك نکته غرای من
 دست من جوزا ولكم حوت و معنی سنبله
 سنبله زاید زحوت از جنبش جوزای من
 گرچه از زن سیرتان كارم چو خنثی مُشكِلست
 حمله است از جان مردان خاطر عذرای من

در بهفت اقلیم کس دانم که گوید زین دوبیت
 کافر در دار القامه مسجد اقصای من
 رمضان بولهب فعلان نه پیچانم عنان
 چو رکاب مصطفی شد مقصد و ملجای من
 قاسم الرحمة ابو القاسم رسول الله که هست
 در ولای او خدیو عقل و جان مولای من

TRADUCTION.

Le matin, mon soupir s'envole, semblable à un voile léger comme la fumée, et le sang répand une teinte d'aurore sur mes yeux (fatigués) de mesurer (la profondeur) de la nuit. Le triste festin est préparé; et moi, je suis comme le charbon de saule¹ prêt à clarifier le vin sécrété par mon œil. Les œuvres du ciel [dôme couleur d'orange] sont (changeantes) comme la couleur des joujoux, combien dois-je (encore) bouillir pour que mon intérieur ne contienne pas de fiel? Devant l'averse de flèches de mes (soupirs) matinaux et devant mes clameurs, comment ne jette-t-il pas son bouclier, ce vieux loup à l'épaisse fourrure²? Cette jarre couleur de fer (la prison), après avoir purifié et brûlé les scories de mon fer (c'est-à-dire après avoir détruit les faiblesses de mon caractère), se revêt de noir de fumée, (lancée) par mon cœur en lamentations. Ma face, couverte de poussière, (se colle) comme la paille hachée aux murs de la prison, ramollis par mes

¹ On clarifie le vin avec du charbon de saule; cette opération précède le festin.

² Khâcâni compare le ciel à un loup, à cause de la malveillance qu'il montre envers lui. L'épaisse fourrure, d'après le commentaire, signifie les neuf cieux.

larmes qui délayent de la boue sur le sol en s'y répandant¹. Tu as vu le serpent enroulé dans l'herbe, regarde (maintenant) le reptile qui enlace mes jambes, réduites à l'état de brins de paille [d'herbe]. Jette les yeux sur les dragons roulés en anneaux et engourdis sous les pans de ma robe; je n'ose pas bouger de peur de les réveiller. La main du maréchal ferrant me livra aux serpents de Zohhak; à quoi me sert donc le trésor d'Ifridoun, déposé au fond de mon cœur sagace²?

¹ Allusion à la manière usitée en Orient pour préparer les murs en pisé, کاه کبیل; on délaye de la terre argileuse, puis on y ajoute de la paille hachée. Le poète veut dire que ses larmes étaient si abondantes, qu'elles suffisaient pour délayer le sol de sa prison, et que son visage, jauni et desséché, allait se coller à ses murs.

² Le nom du tyran Zohhak, sa défaite par le maréchal ferrant *Kavêh*, et l'élévation de Feridoun au trône de la Perse, sont trop connus pour qu'on ait besoin d'entrer à ce sujet dans de grands détails; toutefois je profiterai de cette occasion pour donner une généalogie assez curieuse de Zohhak, insérée dans l'Histoire universelle de Rachid eddin. Il dit:

ذکر سخاک معروف بیوراسب در نسب او خلاف کرده اند جمعی از عراب گویند که او پسر علوانست برادر شداد عاد ونسب او بآرم بن سام میکنند که برادر ارفخشذ بوده چنانکه بالاتر گفته شد وگویند که شداد او را بقصد جمشید فرستاد وجم گویند نام او بیوراسب بن ارونداسف بن زینکاوز بن ساحرة بن تاز بن فروال است برادر هوشنگ بن فروال که بزعم ایشان این تاز بن فروال پدر تازیانست یعنی جمیع عراب وذکران پیش رفت وگویند او را بیوراسب (سخاک ذهاک) یعنی ده افت وعیب در او بود وچون ذهاک را معرّب کردند سخاک شد یعنی خندان واین لقب زشت بسبب تعریب نیکو شد واهل یمن که تبعیان از ایشان بودند گویند سخاک از ایشان است

« Notice sur Zohhak, connu sous le nom de Yourassb. Par rapport

Je verserai l'eau embrasée [ignée] de la source couleur de sang jusqu'au tibia, (pour faire mouvoir) les meules de pierre que portent mes pieds (habitnés) à mesurer la terre¹. Mon collet est rayé par mes pleurs comme le *soudreti khara*; et une montagne de pierre dure (se cache) sous la doublure en soie de mon habit². Mes jambes sont crénelées comme le rebord d'une chandelle; on dirait qu'elles portent des traces de morsure des dents (crochues) de mon sort. Pour que les deux enfants indiens ne soient pas effrayés dans le berceau des yeux, je cache sous les pans de ma robe les dragons qui me rongent l'âme³. Je suis semblable au pôle, quatre clous

à sa généalogie, les opinions sont partagées. Quelques Arabes disent qu'il est fils de A'louan, frère de Cheddad A'd, et l'on fait remonter son origine à Irem, fils de Sam, qui était frère d'Arfakhchad, comme on vient de l'exposer plus haut. Ils disent que Cheddad l'envoya combattre Djemchid. Les Persans disent que son nom est Yourassb, fils d'Arwend Assf, fils de Zinkawez, fils de Ssabirèh, fils de Taz, fils de Farwal, frère de Houcheng, aussi fils de Farwal. D'après leur opinion, ce Taz, fils de Farwal, est le père des Tazis, c'est-à-dire de tous les Arabes. Ceci a déjà été rapporté. Ils disent qu'il fut surnommé *Yourassb Zohhak*, c'est-à-dire qu'il était affligé de dix imperfections et défauts. Après, on arabisa ce mot, et l'on en fit *sohak*, c'est-à-dire « homme qui rit, » et ce mauvais sobriquet, en s'arabisant, devint un surnom honorable. Les habitants de Yémen, dont les Toubba'ian sont une souche, disent que Zohhak est un des leurs. »

Je n'ai pas besoin de rappeler que, d'après l'Histoire des Kurdes de Khondemir, les Kurdes sont les descendants de ceux qui ont pu s'échapper des mains de Zohhak.

¹ Par surcroît de rigueur, les *kundèh* en bois qu'on attachait, et qu'on attache encore aux pieds des détenus, ont été remplacés par des meules en pierre.

² Il répète ici le calembour basé sur le double sens du mot *خارا*, que nous avons déjà rencontré dans l'ode adressée au prince byzantin. *صدره خارا* est une étoffe rayée employée pour des devants de chemises.

³ Ces dragons sont évidemment les chaînes que le poète portait aux pieds. Les enfants indiens sont ses yeux noirs.

fixent à un point ma figure de Saturne, (grâce) au dieu Mars, aux actions de Zeneb¹. Dès l'instant où mes pieds se placèrent sur le siège de fer, mes lamentations, semblables aux sons d'une trompette, n'ont pas cessé d'ébranler le ciel. Quoique les chaînes aient ployé le haut de mon corps comme un anneau, je les baiserais, oh joie! car elles me donnent de bons enseignements. En dépit de mes infortunes ténébreuses comme la nuit, je finirai par avoir un visage resplendissant comme le jour, et elle deviendra blanche ma demeure, noire comme la nuit. Adossé au mur de la prison, le visage tourné vers le toit du ciel, les narcisses de mes yeux bourgeonnent comme le ciel². Le malheur et moi sommes l'un dans l'autre comme la noix dans sa coquille, et le plafond de ma triste demeure manque d'ouverture comme l'enveloppe d'une noisette. Tous les jours des chagrins, chaque minuit des cris oh Seigneur! oh Seigneur! Voyons à quoi me serviront ces oh Seigneur! oh Seigneur de chaque nuit! Il est clair comme le jour qu'en me levant pour boire le vin du matin, je crains toujours que cette matinée ne soit la dernière après ma sombre nuit. Mes soupirs ont la force des balistes, capables de percer cent murs; pourquoi donc l'ignorant désarmé [sans catapulte] s'expose comme (la flamme) d'une chandelle au souffle de mon orage³? Comme Marie, j'ai fait vœu de jeûner, car mon cœur (digne) d'engendrer Jésus, et voué au

¹ Cette image astronomique s'explique par l'immuabilité de l'étoile polaire entre quatre autres astres de la petite Ourse. Saturne étant noir, il compare à cette planète sa figure attristée par le malheur. Mars est la planète des bourreaux. Zenab est l'étoile brillante de la queue du Dragon, elle présidait aux crimes; Khâcâni désigne ainsi ses persécuteurs.

² D'après le commentaire, les bourgeons du ciel sont les astres, et les bourgeons des yeux sont les larmes.

³ Le commentaire signale que تَكْبَاه, mot arabe, se dit en persan بَادَكِج, et il l'explique en citant une phrase du Cherkh des poésies d'A'boul Oulai Mon'arra (مَعْرَى) : التَّكْبَاهُ هِيَ الرِّيحُ الَّتِي تَهْبِ بَيْنَ

Saint-Esprit, est pur comme elle. Mais la maladie de mon cœur m'exempte du jeûne, voilà pourquoi il est rompu par les larmes qui me salissent la bouche¹. Les larmes me tombent dans la bouche, aussi mon *iftar* n'est que de l'eau tiède, elle seule me passe par le gosier². On dirait que je souffre d'une luxation des pieds par suite d'un faux pas, tandis que leur seule maladie est que j'ai perdu la tête. Or, comme la cautérisation par le fer rougi est le dernier remède dans toute maladie, le feu de mes soupirs fait rougir les fers de mes pieds. Cent géoliers sont préposés à chacun de mes soupirs (pour les empêcher de se faire jour), autrement le ciel en serait écrasé, car ils sont (puissants) comme des héros. J'ai regardé le malheur en face, le chagrin a hérissé mes cheveux, et tous les membres de mon corps sont en désordre comme la chevelure des *Dilems*³. Je ressemble au violoncelle dont la caisse est desséchée et la table vide, car mes ennemis m'ont mis des cordes, (mais) au cou. Oh mon Dieu !

مهی الريحين, c'est-à-dire, « Nekba; c'est un vent qui apparaît entre la direction des deux vents. »

¹ On sait que la maladie sert d'excuse légale à un musulman pour manger pendant le jour dans le mois de ramazan, et que toute chose qui lui tombe dans la bouche, même involontairement, annule la valeur religieuse de son jeûne.

² L'*iftar*, افطار, est la première bouchée que prend le musulman après l'abstinence de toute la journée pendant le jeûne du ramazan. En Perse, on commence par avaler quelques gorgées d'eau tiède, et l'on mange le پست, pâtisserie faite avec de la farine et des sucreries.

³ Le commentaire prétend que les *Dilems* formaient une tribu du Turkestan, qu'ils étaient armés de petites et de grandes lances, et que leurs cheveux s'entrelaçaient et s'enflaient. Je crois que le docte auteur de ce commentaire cherche trop loin la peuplade dont parle Khâcânî; selon moi, ce sont simplement les pâtres du Ghilan, qui ont une chevelure aussi épaisse qu'inculte; mais, dans tous les cas, cette mention de la *plica polonica*, parmi une peuplade d'Asie, est assez curieuse.

pardonne aux grands qui, sous l'influence du fiel de la puissance, n'ont pas hésité à prononcer ce jour leur *que Dieu détruise* sur ma jeunesse (et sur mes espérances). L'or est recherché à cause de sa rareté, les fleurs sont soignées par les amateurs, tandis que moi, sans conscience comme un papillon, on ne m'accorde pas (la moindre) attention¹. Mais l'éclat et la beauté [l'or et les fleurs] sont des entraves pour l'esprit [des ronces dans les pieds de l'esprit]; pourquoi donc mon esprit éloquent [qui orne les mots] ira-t-il les rechercher [aller à la chasse des ronces]? Or est la réunion de deux lettres non liées l'une à l'autre², d'où viendrait donc leur liaison avec un cœur d'un non pareil comme moi? Que j'aie les mœurs d'un Samaritain et non le caractère de Moïse, si tant que je vis je salirai mes mains pures [resplendissantes] aux sabots du veau d'or. Au cœur de mon été, je n'ai pas même (l'ombre) d'une seule feuille de saule; néanmoins, par égard pour mon importance, les branches du *Touba* se font éventails pour me rafraîchir [pour éloigner de moi la chaleur]³. Je suis la branche du palmier, dont les hommes se servent comme d'un éventail; le vent froid est sur mes lèvres et mes

¹ Le dernier vers de cet hémistiche a une construction très-embrouillée, et je crois rendre un service au lecteur en le transcrivant en prose : نیست ایشان پیروی از بخودی پیروانه وار من. Ce qui rend cette phrase encore plus obscure, c'est que tout naturellement on est porté à rattacher le mot ایشان aux deux sujets précédents, گل و زر, tandis qu'il se rapporte aux grands, dont il a été question dans les vers عفی الله عی, etc.

² L'or, زر, en persan comme en français, s'écrit au moyen de deux lettres; mais en persan ces deux caractères ne se lient pas l'un à l'autre.

³ Arbre du paradis mentionné dans le verset 28 de la XIII^e sou-rate du Coran : طُوبَى لَهُمْ وَحَسَنَ مَا بِهِ. passage trop vaguement traduit par Ullmann : *Geniessen Seligkeit und selig ist ihr Eintritt ins Paradies.*

membres sont déchiquetés¹. Je suis la bourse de musc, on peut m'enfermer derrière cent murailles sans empêcher que mon parfum vivifiant l'esprit ne trouve son chemin vers l'âme. Une peau de chagrin, colorée, en se moquant de la bourse de musc, lui dit : Fi ! quelle couleur, tu n'as certes pas un aussi bel aspect que moi. La bourse lui répondit : Dérisonne un peu moins, j'ai des qualités invisibles. Il en est ainsi ! il en est ainsi ! la preuve de mes paroles est mon souffle parfumé. L'éclat [la couleur du miroir] de ton extérieur est préférable à ta partie cachée, tandis que moi, je suis comme la pierre philosophale, et mes vertus secrètes ont plus de valeur que mon apparence. Je suis comme la Kaaba un modèle pour les habitants du ciel qui s'habillent de vert², car mon brocart est un morceau de l'étoffe placée sous les pieds de Jésus. Je porte une robe de lin et mon cœur est pétri dans l'eau du *Keouther*³. Je roule dans le *mouarradj*, et les bienheureux montent jusque chez moi. Ma personne est une belle rose qui mérite d'être cultivée, et ma belle rose a un témoin de son martyre. Que de moqueries ! (on me dit) pour une sottise, tu t'es enfoncé dans une caverne ! O homme qui suis les lutins du désert, que tu es loin de ma sagesse [plaine] ! Je suis le bois d'ébène, je reste au fond de la mer avec la coquille de perles, et je ne suis pas de ces copeaux qui surnagent et s'associent à l'écume. J'éparpillerai mon âme, je répandrai mon esprit, je déverserai mes bienfaits, je donnerai mon cœur ; quel est-il le génie du monde qui ait le droit de me donner des ordres ? Je suis grand, je suis du nombre

¹ C'est-à-dire déchiquetés comme les fils ou fibres du palmier dont on tisse les nattes, les éventails, etc.

² C'est-à-dire les anges.

³ L'un des fleuves du paradis, mentionné dans la sourate cviii, verset 1, du Coran. Dans ce vers et dans le vers suivant, Khâcâni joue sur les mots : *ممرج*, « robe de lin », *ممزوج*, « pétri », *معرج*, qui d'après le commentaire est un lieu vaste, élevé, richement orné et couvert de tapis, et enfin *معراج*, « action de monter ».

des esprits, je suis du monde occulte et je suis saint par ma naissance. Comment est-il donc possible que mon être puisse se laisser subjugué par la matière ? La raison me servit de gouvernante, ma nourriture était la loi du Prophète, l'esprit était mon berceau, mes mères sont les quatre éléments et les (cieux) élevés mes pères. Quand la raison frotta d'aloès les deux mamelles de la nature¹, mon grand cœur se tourna vers l'étude du *tariqat*². D'un autre côté, comme Jésus, je suis fils de menuisier, et ma mère chrétienne était sœur adoptive de Jésus. Lorsque la source de l'épine dorsale de mon père se déversa dans le conduit d'eau de la matrice, la perle de mon océan naquit de cette source bénite. Le voile de l'indigence me servit d'amnios, la main de la bienveillance fut mon accoucheuse, la terre de Chirwan est ma patrie et le *Daroul adab* le lieu de mon éducation. Dès l'origine, je ne me suis pas livré aux distractions de la paresse comme un enfant, car ma mère et mon père veillaient sur moi. Mon chameau furieux³, à deux bosses, n'a pas mangé chez vous ni du cuit ni du cru, car mon indépendance de vous, hommes grossiers, ne date pas déjà d'aujourd'hui. Que je croie aux pertes de sang des *houris* et aux pollutions des anges, si mon vin a jamais été fait avec du sang des vierges de la treille. Mais si même je buvais du vin, je l'aurais mérité, le maître du paradis m'aurait avancé aujourd'hui ma paye de demain⁴. Je suis au paradis et je bois; c'est pur et

¹ Méthode employée par les nourrices, en Orient, pour dégouter les enfants de leur lait.

² Le *tariqat* est une doctrine religieuse qui se rapporte, d'après les théologiens musulmans, au *charia't*, ou à la loi proprement dite, comme la parole se rapporte à l'action; car le *chariat* est basé sur les ordres verbaux du Prophète, et le *tariqat* sur ses actes. Ces deux doctrines se complètent par le *haqiqat*, dont les principes sont fondés sur les croyances intimes du Prophète, révélées aux élus parmi ses sectateurs.

³ Le chameau furieux mange très-peu et soulève de grands fardeaux.

⁴ Le vin est permis aux musulmans dans le paradis; aussi Khâ-

permis, car l'esprit est devenu ma poussière, et il admet mes gorgées rouges¹. Je baise la pierre noire et le Coran lumineux, (aussi complètement) que si tout mon corps se changeait en lèvres comme le *Keouther*². Je suis Khâcâni, roi du royaume de la parole, et, dans la trésorerie de mon éloquence, un seul point lumineux de mes écrits vaut le revenu de cent *khacars*. Mes mains sont la constellation des *Gemini*, ma plume est *cœtus*, le sens de mes paroles est la *spica* et la vierge est créée par la baleine, par suite du mouvement de mes jumeaux. Quoique les (hommes) au cœur de femmes me comprennent aussi peu [difficilement] que la (nature) de l'hermaphrodite complet³, mon cœur vierge porte le fruit des hommes à l'âme virile. Si, dans les sept climats, il se trouve un homme capable de dire deux vers semblables aux miens, je consens à devenir infidèle et à échanger le Daroul goummamèh contre la mosquée d'Aqsa. Je ne tournerai pas ma bride par crainte de ceux dont la conduite est semblable à cell d'Abou Lahab⁴, car l'étrier de Moustapha est devenu mon but et mon refuge⁵. Par la bienveillance d'Aboul Qas-

câni, qui déclare s'y trouver, se croit autorisé à cet acte défendu par la loi.

¹ C'est-à-dire, comme la poussière boit avidement le liquide qu'on y verse, de même son esprit, qu'il a su dompter et réduire à l'état de poussière de ses pieds, admet ses libations.

² Le *Keouther*, n'ayant ni source, ni embouchure, n'a que deux bords لب ou «lèvres» en persan.

³ L'existence de l'hermaphrodite complet est admise par la loi musulmane, mais personne ne l'a vu.

⁴ Abou Lahab, l'un des fils d'Abdoul Moutalib, oncle du Prophète, était connu comme son mortel ennemi; aussi Mouhammed lui a-t-il fait l'honneur de le mentionner spécialement dans le Coran, par son célèbre تَبَّتْ يَدَا أَبِي لَهَبٍ وَتَبَّ, qui jure tellement avec la phrase de «Au nom du Dieu clément et miséricordieux» précédant cette apostrophe pleine d'amertume et de haine implacable.

⁵ Un homme poursuivi par la loi devient inviolable s'il parvient à

sim, distributeur de bienfaits et prophète de Dieu, les rois de l'entendement sont mes esclaves.

Cette pièce étant suffisamment analysée dans la première partie de ce mémoire et dans les notes jointes à ma traduction, je passerai à l'ode élégiaque de Khâcâni sur son propre sort, que j'extrais du Cadeau aux deux Iraqs.

در حسب حال خود گوید
 اکنون گله ز حسب حال
 بشنو کر بسر شده است عالم
 در بحر بلا فتاده ام پست
 حیران چو صدق نه یا ونه دست
 پس چرخ برای (بیدی) دُر شهوار
 بشکافته سینہ ام صدق وار
 که سوخته هیچو سم از تاب
 که گشته بدست غم چو سیلاب
 با ناخنہ چشم روزگارم
 با آبلہ روی اختیـارم
 آن ناخنہ چیست درد دوران
 وان آبلہ چیست شرّ شروان

pénétrer dans un sanctuaire renommé pour sa sainteté, dans l'écurie du roi, etc. ou s'il réussit à toucher son étrier pendant qu'il est à cheval.

شهبازم و شاه پر بُریده
 شهبازی روزگار دییده
 در حلق بمانده صفر و آحاد
 یعنی آه از نهیب حُساد
 چون گاو خراس تنگ میدان
 گرد نقط و بال گـردان
 از هقـرعه زمانه جسته
 گردن بطناب و چشم بسته
 آن گاو خراس بین هـه سال
 کو چرخ زند نه وجد و نه حال
 پیشش هـه چرب و آخر تر
 لیکن نرسد بآخرش سر
 زو تا بمراد ره بـــــــــس فی
 لیکن بمراد دسترس فی
 هرنگ زرشك شد سرشكم
 بگرفت رك بحس پچشكم
 چون دید حرار تـم بدل در
 گفتا كه زاشك كن مزور
 بشكسته دلی و بسته کاری
 معذورم اگر بنـاله آری

روغن کمر و بس فتیله باریک
 بالرزّه بود چراغ و تارِبِک
 بر ذات خودم چو روز نوروز
 یک روز فزون نبوده فیروز
 وز طالع خود بسان تقویم
 یک سال فزون ندیده تعظیم
 کز وی عمل دگر نیاید
 تاریخ شناس را نشاید
 تقویم که شد محل شکسته
 فرسوده و گرد برنشسته
 ضائع کندش خیال بینی
 بر خاک کشی و ره نشینی
 یا گرنه به بیلور فرستد
 از دار کتب بدر فرستد
 گه نیمه بدست ازو بدرند
 گه پاره چارسو ببرند
 دروی هم مُرّ و صبر پیچند
 پس تافتن سرش پیچند
 بالله که بدست دهر ریم
 آن تقویم کهن منم می

از آدمیان وفا ندیدم
 دیدم چه جهودم ار شنیدم
 یوسف چه کشید از اخوة خویش
 می زین اخوان کشیده ام بیش
 افکنده ام از نهیب آفات
 سفنگی بفرابۀ قراوات
 از کار قبیله فراغ است
 کان دود فتیله بر دماغ است
 طوطی معسای آفرینم
 شروان قفص است اهینم
 تقدیر مرا بسر رسیده
 منقار وزبان و پر بُریده
 از هفت طرب برون فکنده
 از شاخ امل نگون فکنده
 قوتم نه شکر شرشک داده
 آب از دهن نهنگ داده
 می مُرده بظاهر از پی جست
 چمن طوطی کو بمرسد و ارست
 از خدمت اهل عصر جسته
 بکشاده نطق و منطق بسته

تا سورة عافیت بخوانده
 برآیت نطق نسخ رانده
 چون مریم گاه تهمت قیوم
 بر خوانده فلن اَلْکَمَ الْیَوْمَ
 در بسته زبیم سر زبانرا
 بکشاده دراز درون بیانرا
 ببرید زبان به تیغ تجرید
 چون تیغ شده زبان توحید
 تنگ آمده بردلم شمائی
 گنخن جاق برین فرائی
 آن به که زبان به تیغ ماند
 مردی کند و سخن نراند
 زندان می است مسکن می
 هر موی موکل تن من
 نردم ز روندگان عالم
 در نگراند باد را هم
 دای ارقدمی نهم برائی
 آه از جگر بر آر آهی
 بدگوی زند گیر بر آن آه
 سر بسته بر کرد بحضرت شاه

TRADUCTION.

Écoute maintenant les lamentations (que j'exhale) sur mon propre sort. Le monde touche à sa fin. Je suis profondément enseveli dans l'océan des malheurs. Je suis confondu et semblable à une coquille de perle, je n'ai ni bras ni jambes. Souvent le ciel, pour extraire la perle royale, brise ma poitrine comme si j'étais moi-même une coquille de perle. Parfois (je supporte le malheur), comme l'argent (supporte) l'action du feu ardent, et parfois, dans la main de l'infortune, je deviens (mobile) comme le vif-argent. L'œil de mon existence est voilé par une taie; la face de mon libre arbitre est marquée de petite vérole. Cette taie, ce sont les peines de la vie; cette petite vérole, c'est la méchanceté du Chirwan. Je suis l'épervier auquel on a coupé le bout des ailes et qui a éprouvé les vicissitudes de la fortune. Il ne me reste dans le gosier ni unité ni zéro, c'est-à-dire que je n'ose proférer un *ah*, par crainte de mes ennemis¹. Semblable à une génisse qui fait tourner un moulin, ma carrière est bornée; je tourne autour du centre des péchés. Je succombe sous les coups de fouet de l'époque, la corde est à mon cou et mes yeux se ferment. Regarde la génisse du moulin, elle tourne toute l'année, mais elle le fait sans joie et sans plaisir. Elle a toujours devant elle un râtelier bien fourni et frais², mais elle ne peut jamais assez allonger son museau pour l'at-

¹ *Ah* s'écrit en persan par un *élif* et par un *hei*, qui ont aussi la valeur de l'unité et de zéro.

² Allusion à un procédé employé en Orient pour faire tourner l'arbre d'un moulin par une vache, sans être obligé de la faire avancer à coups de fouet. On cloue à cet arbre un râtelier abondamment garni de fourrage, puis on attache la vache de façon qu'elle puisse le voir sans pouvoir assez allonger son cou et son museau pour l'atteindre. Les efforts que fait la vache pour y parvenir font tourner l'arbre du moulin. Le poète oppose les cercles décrits par la bête à ceux des danseurs qui tournent gaiement.

teindre. La voie est ouverte entre elle et l'objet de son désir, néanmoins il est inaccessible pour elle. Mes larmes prennent la couleur de l'épine-vinette; mon médecin me tâte la veine du poulx. Voyant que j'ai de la chaleur dans le cœur, il me dit : Prépare une tisane de tes larmes¹. Le cœur brisé et mon activité paralysée, j'ai le droit de me plaindre, oh oui! Mon huile est épuisée, la mèche est trop fine, la flamme de ma lampe a peu d'éclat, elle est vacillante. Jamais aucun jour de mon existence n'a été béni comme l'est le jour de l'an. Mon sort [horoscope] est de ressembler à un almanach, je n'ai pas été respecté même durant une année. Comme il ne peut être appliqué à autre chose, il n'a plus de valeur aux yeux du chronologiste. Devenu inutile, il est déchiré et se couvre de poussière. Il est détruit par le rêveur, par le débauché ou par celui qui espère encore, autrement on l'envoie chez le fripier, on l'expulse de la bibliothèque. Tantôt on en arrache la moitié, tantôt on en porte une partie au marché². On y met la myrrhe et l'aloès et on lui tord la tête pour en faire des cornets. Par Dieu, dans les mains de mon Ariman de sort, cet almanach vieilli, c'est moi! c'est moi! Je n'ai jamais trouvé [vu] de bienveillance parmi les hommes;

¹ La tisane d'épine-vinette est ordonnée par les médecins orientaux pour calmer la chaleur du sang. Le poète compare la couleur de ses larmes de sang à celle de cette potion calmante, et dit que le médecin lui en a prescrit l'usage. Le mot مَزُور que j'ai traduit par tisane, ne se trouve pas, avec cette signification, dans Richardson. Dans les notes du *Touhfet* autographié, on lit: مَزُور و مَزُورَةٌ بالتشديد. طعام بی گوشت که از کشنیز و امثال آن در آن کنند و نجور و یهار دهند. « Mezwar, ou Mezwarèh, est un aliment préparé sans viande. On y met de la coriandre ou quelque autre ingrédient de ce genre, et on le donne au malade.

² Le *tcharssou* est, à proprement parler, le rond-point du bazar oriental, lieu où se croisent des rues venant de quatre côtés. C'est l'endroit le plus fréquenté par les acheteurs, et c'est là aussi que se tiennent de préférence les épiciers et les droguistes.

que dis-je vu, que je sois Juif, si j'en ai entendu seulement parler! Ce que firent les frères de Joseph à leur frère, je l'ai enduré autant des miens et peut-être plus encore. Par crainte de plus grands désastres, j'ai jeté la pierre aux carreaux des vitres de la parenté. Je ne m'inquiète plus des affaires de ma famille, elles agissent sur moi comme la fumée d'une mèche (mal éteinte) agit sur le cerveau. Je suis le *Touti* créateur des idées, et le Chirwan est ma cage de fer. Le sort m'a réduit à la dernière extrémité, il m'a coupé le bec, la langue et les ailes. Il m'a chassé de l'Inde de la joie, il a extirpé les racines de mes espérances. Ce n'est pas de sucre, mais bien de poison qu'il m'a nourri; il m'a servi de l'eau dans la gueule d'un crocodile. Je fais le mort pour mieux sauter, tout comme le *Touti* qui par une mort (simulée) recouvra sa liberté. Je me suis détaché du service des grands, j'ai dénoué ma ceinture et j'ai fermé ma bouche. Je suis au chapitre des privations, et j'ai biffé le verset de la parole. Comme Marie exaspérée par les reproches des siens, j'ai dit : je ne parlerai à personne durant tout ce jour¹. Craignant pour ma tête, j'ai fermé la porte de ma langue, mais j'ai ouvert celle de mon cœur. J'ai tranché ma langue par le glaive de l'isolement; mais aussi cette langue qui témoignait en faveur de l'unité de Dieu, est devenue un glaive. *Chemakha* paraît étroite pour mon cœur, c'est un four (ardent) dans ce pays ouvert². C'est bien si la langue ressemble au glaive, si elle fait des actes virils³ sans proférer de paroles. Ma résidence est une vraie prison; chacun de mes cheveux se dresse

¹ Citation d'un passage du verset 27 du chap. xix du Coran.

² J'ai placé ce distique à l'endroit que lui assignent tous les manuscrits où je l'ai trouvé, mais il me semble qu'il devrait suivre les mots « et le Chirwan est ma cage de fer. »

³ J'ai reproduit le mot مَرْدِي, car je l'ai trouvé dans tous les manuscrits que j'ai pu consulter, je l'ai traduit par « acte de virilité; » mais il me semble toutefois qu'il faut le remplacer par مَرْد et traduire le distique où il se trouve par : « C'est bien si la langue res-

vers Dieu. Aucun des voyageurs de ce monde ne peut me visiter; on empêche même le vent de pénétrer jusqu'à moi. Si je fais un pas, n'importe dans quelle direction, ou si mon poumon laisse échapper un soupir, un calomniateur le relève et le rapporte travesti à l'oreille du Chah.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1865.

La séance est ouverte par M. Pauthier, en l'absence du président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés et élus membres de la Société;

MM. Kossowitch, professeur de sanscrit et de zend à l'Université de Saint-Petersbourg;

Mouchlinski, professeur d'arabe à l'Université de Saint-Petersbourg;

A. DE CAIX DE SAINT-AMOUR, à Paris.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Reinaud, qui an-

semble au glaive, si elle fait la morte et si elle ne profère pas de paroles. Car il serait assez difficile de comprendre comment la langue pourrait accomplir des actes virils sans proférer de paroles.

nonce que l'état de sa santé l'empêchera d'assister à la séance.

On lit une lettre de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, qui annonce à la Société qu'il vient de renouveler la souscription de son département au Journal asiatique. Des remerciements seront adressés à M. le Ministre.

M. Lancereau lit un extrait de sa traduction du *Pantcha-latra*.

M. Oppert lit une lettre adressée au général Rawlinson sur les inscriptions araméennes qui se trouvent sur quelques briques de Babylone.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'éditeur. *Monumenta sacra et profana, opera Collegii doctorum bibliothecæ Ambrosianæ*, edidit A. M. CERIANI, vol. II, cah. 1 et 2; vol. III, cah. 1. Milan, 1863-1864, in-4°.

Par l'auteur. *Clave harmonica. Demonstracion de la unidad de origen de los idiomas*, por H. MOSSI DE CAMBIANO. Deuxième édition. Madrid, 1864, in-8°.

Par le Gouvernement. *Tableau des établissements français dans l'Algérie en 1863*. Paris, 1864, in-4°.

Par l'auteur. *Lettre à M. Oppert sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anciennes*, par M. DE ROSNY, in-8°. (Extrait des Annales de philosophie chrétienne.)

Par l'auteur. *Annuaire philosophique*, par L. A. MARTIN, t. II, cah. 1 et 2. Paris, 1865, in-8°.

Par l'auteur. *Discours prononcé aux funérailles de M. l'abbé Flottes*, par A. GERMAIN. Montpellier, 1864, in-8°.

Par l'auteur. *Ouverture du cours de philologie comparée des langues indo-européennes*, par M. Jules OPPERT. Paris, 1864, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1865.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance ; la rédaction en est adoptée.

Est nommé membre de la Société, M. George GROTE, à Londres.

Le secrétaire fait un rapport sur une demande de l'Institut royal de l'Inde néerlandaise, que l'échange des publications des deux Sociétés soit rétabli. Le secrétaire propose d'envoyer à l'Institut dorénavant le Journal asiatique.

M. Oppert continue la communication qu'il a commencée la dernière fois sur les transcriptions araméennes ou phéniciennes qui accompagnent certaines inscriptions cunéiformes assyriennes, découvertes par le général Rawlinson, et qui servent de contrôle et de confirmation à la lecture de l'écriture cunéiforme.

Il expose ensuite des considérations sur la grande inscription de Sardanapale III, trouvée à Nimroud, et dont lui-même a publié la traduction dans son ouvrage sur l'Expédition en Mésopotamie. Dans cette inscription, le roi rappelle des stèles qu'il a fait graver près des sources du Tigre, stèles qui, sur ces indications, ont été retrouvées par M. Jones Taylor, et qui prouvent de même l'exactitude de la lecture des inscriptions antérieurement déchiffrées.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Un chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane, ou Chronique de Scher Schah*, traduit de l'hindoustani par M. GARCIN DE TASSY. Paris, 1865, in-8°. (Extrait de la *Revue de l'Orient*, 164 pages.)

Par la Société. *Actes de la Société ethnographique*, n° 7. Paris, 1864, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Royal geographical Society*, vol. IX, n° 1. Londres, 1865.

Par l'auteur. *Du signe interrogatif des divers peuples et des fausses idées de l'Europe sur les hiéroglyphes*, dissertation par le chevalier de PARAVEY. Lyon, 1865, in-8° (24 pages).

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*. Décembre 1864. Paris, in-8°.

TRAVELS IN CENTRAL ASIA, by Arminius VAMBERY, Londres, 1864, in-8° (443 pages, beaucoup de planches et une carte).

REISE IN MITTELASIEN von Hermann VAMBERY. Leipzig, chez Brockhaus, 1865, in-8°.

M. Vambery, Hongrois de naissance et membre de l'Académie de Pesth, avait passé bien des années à Constantinople, se livrant à des études de langue et de littérature, lorsque l'Académie à laquelle il appartient le chargea d'un voyage dans l'Asie centrale, dont le but principal devait être l'éclaircissement des origines de la langue hongroise, par l'étude de dialectes congénères, soit finnois, soit tartares. M. Vambery, fort de sa connaissance intime de la langue turque et des coutumes musulmanes, se décida à voyager sous un déguisement oriental, seul moyen d'aller à Khiva et à Bokhara, quand on n'est pas envoyé russe et protégé par une escorte militaire, mais moyen dangereux au plus haut degré, parce que le plus léger soupçon de son origine véritable créait un péril, et la découverte de sa nationalité entraînait inévitablement sa mort. Il se rendit à Téhéran, où il s'établit chez l'ambassadeur turc, qu'il avait connu à Constantinople. Il trouva bientôt que son premier dessein d'aller à Bokhara par Hérat était devenu inexécutable par suite de la guerre qui avait éclaté entre la Perse et l'Afghanistan, et il conçut un nouveau plan, qui devait le conduire droit à son but, mais avec un surcroît de dangers et de fatigues. L'ambassade de Turquie à Téhéran est le rendez-vous naturel

des pèlerins sunnites des pays turcomans qui doivent traverser la Perse pour aller à la Mecque et en revenir. Mal vus et persécutés pendant tout leur séjour dans la Perse schiite, ils ne trouvent de secours et de protection qu'à l'ambassade turque, qui, en conséquence, est toujours entourée de compagnies de pèlerins turcomans, auxquels M. Vambéry était en position de rendre des services. Il conçut donc l'idée de se joindre à une de ces sociétés de derviches revenant de la Mecque, et de se faire conduire par eux à Bokhara et à Samarkand, sous le prétexte d'un vœu qu'il aurait fait de visiter le tombeau d'un célèbre saint. Il se fit affilier à une compagnie de vingt-trois hadjis, dont une grande partie étaient originaires des provinces musulmanes sujettes de la Chine. Ils étaient tous très-saies, ignorants, fanatiques et plus ou moins misérables, ne possédant en partie que leur bâton de voyage et leur caractère de derviche et de hadji, qui leur donnait le droit à des aumônes. M. Vambéry fut alors initié à leur manière de vivre, se réduisit à l'équipement le plus simple, n'emporta qu'une très-faible somme d'argent, et se mit en route avec eux par le Mazenderan et le désert de Khiva, où il faillit périr de soif et de faim, et de là à Bokhara et à Samarkand, d'où il les laissa partir seuls pour le Turkestan chinois, parce que ses ressources suffisaient à peine pour son retour, qu'il fit par la route méridionale de Hérat. Il m'est impossible de donner dans cette note une analyse, si succincte qu'elle soit, de son ouvrage; il faut lire son livre pour voir quelle résolution il fallait pour l'entreprendre, quelle présence d'esprit continuelle pour ne pas se trahir par un mot, un regard, une curiosité quelconque, l'omission d'une cérémonie ou d'une habitude de derviche. Encore le récit de l'auteur n'en donne-t-il qu'une idée imparfaite; car M. Vambéry est un voyageur singulièrement modeste, qui ne raconte de ses aventures que ce qui est indispensable à son histoire, et l'impression que donne son ouvrage est qu'il ne raconte pas tout ce qui lui arrive, de peur d'être soupçonné d'exagération.

Le voyage n'occupe que la moitié du volume; la seconde moitié consiste dans un résumé des observations de l'auteur sur l'état des pays turcomans, leur population, leurs produits, et leurs rapports politiques entre eux et avec les pays voisins. Les circonstances n'étaient pas favorables à des recherches historiques ou archéologiques; mais M. Vambéry a rapporté une quarantaine de manuscrits, dont il nous donnera probablement le contenu sous une forme quelconque; lui-même pense que les résultats philologiques qu'il a obtenus sont le produit principal de ses voyages, et le premier ouvrage qu'il publiera sur ces sujets sera un Dictionnaire turc oriental, qu'il prépare dans ce moment. Ce qui peut sembler singulier à ceux qui lisent le récit des misères, des fatigues et des dangers qu'il a supportés, c'est qu'il paraisse désireux de recommencer ses voyages; mais l'attrait qu'exerce la liberté dont on jouit en Orient dans la vie ordinaire est irrésistible, et cela devrait donner à réfléchir aux admirateurs exclusifs de nos institutions européennes. — J. M.

On trouve dans l'ouvrage de M. Helmholtz, intitulé : *Die Lehre von den Tonempfindungen* (2^e édition. Brunswick, 1865, in-8°), pages 433-437, une nouvelle explication de l'échelle musicale des Perses, telle qu'elle paraît s'être formée sous les Sassanides. Je suis beaucoup trop peu musicien et mathématicien pour prendre sur moi d'exposer l'idée de l'auteur; mais il est peut-être bon d'indiquer aux savants qui s'occupent de l'histoire de la musique en Orient un passage qui pourrait aisément leur échapper, et je me contente d'appeler leur attention sur ce paragraphe de l'ouvrage de M. Helmholtz. — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1865.

PANTCHÂDHYÂÏ

OU

LES CINQ CHAPITRES SUR LES AMOURS DE CRICHNA

AVEC LES GOPIS,

EXTRAIT DU BHÂGAVATA-PURÂNA,

LIV. X, CHAP. XXIX-XXXIII,

PAR M. HAUVETTE-BESNAULT.

S'il n'est guère de *Parâṇa* aussi populaire chez les Hindous que le *Bhâgavata*, ainsi que l'attestent le grand nombre des manuscrits et plusieurs éditions indigènes, dans ce *Parâṇa* lui-même il n'est pas de livre plus célèbre que le dixième, où est racontée l'histoire de Cricṇa, la dernière et la plus complète des incarnations de Viṣṇu¹. Le fait est constaté par les traductions ou imitations qui en ont été faites, à différentes époques, et presque de nos jours encore, dans les divers dialectes de l'Inde. Il suffit de citer le *Dasam Askand*, traduit en français par M. Th. Pavie; le *Prem Sagar*, dont M. Eastwick a donné la traduction en anglais, et une imitation en langue

¹ Polier, *Mythologie des Indous*, ch. v et vi, t. I^{er}.

persane sur laquelle a été faite la traduction, également en anglais, publiée par Maurice dans le tome second de son *History of Hindoostan*.

La doctrine du salut par la dévotion, enseignée dans ce livre, en explique la popularité. Dans un fragment du *Padma Purāṇa*, le *Bhāgavata Māhātmya*, qu'on trouve à la suite de quelques exemplaires du *Bhāgavata Purāṇa*, publié à Bombay en 1860, il est dit, au chapitre iv, qu'un brahmane nommé Atma-déva se retira dans la forêt, d'après les conseils de son fils Gokarna, et qu'il obtint Cricṇa par la lecture de ce dixième livre : कृष्णमाप नियतं दशमस्य पाठात्.

Les cinq chapitres dont je donne ici le texte et la traduction forment un épisode désigné dans l'Inde sous le nom de पञ्चाध्यायी, ou les cinq lectures; ils sont consacrés au récit des amours de Cricṇa avec les *Gopīs*, littéralement les *vachères*. Les principaux traits de cette légende vivent encore dans la mémoire du peuple et dans les cérémonies du culte : nos contemporains ont vu des processions où figurait, porté sur un char, Cricṇa entouré de ses fidèles *Gopīs*¹. C'est un sujet où semblent s'être complu l'imagination voluptueuse et la piété facile des poètes hindous. On sait que le *Gīta Govinda* y tient de très-près. L'*Anthologie* d'Hæberlin comprend, en outre, six ou sept autres petits poèmes, qui tous ont trait aussi à la même légende. Deux sont, quant à la forme, des imitations du *Méghadūta* et traitent

¹ Voyages dans l'Inde, par le prince Soltykoff, p. 414.

du message d'Uddhava, rapporté dans le *Bhâgavata* liv. X, ch. XLVI et XLVII; ils ont pour titre *Uddhava-sandêça* et *Uddhavadûta*. Deux autres, le *Haṁsadûta* et le *Padâṅkadûta*, ont rapport, l'un indirectement, l'autre directement, aux faits racontés dans la seconde partie de notre chap. xxx. Le *Vṛindâvanaçataka* et le *Vṛindâvanayamaka* célèbrent la forêt témoin des jeux de Cricṇa. Enfin le *Vrajavilâsa*, où Râdhâ est nommée, est l'œuvre de Çrîdharasvâmin; on se rappelle que c'est le nom du scholiaste de la *Bhagavadgîtâ*, du *Bhâgavata* et de trois des cinq livres du *Vaichṇava*, le I^{er}, le II^e et le V^e (Wilson, préf. du V. P. p. LXXIV). La Bibliothèque impériale possède en manuscrit, outre le *Haṁsadûta*, un drame en dix actes, par Rûpagosvâmin, le *Lalitamâdhava*, qui roule sur les amours de Cricṇa et de Râdhâ. (*Catalogue man.* de M. Munk.)

On ne s'étonnera pas du grand nombre de ces compositions, si l'on songe que les Gopis sont devenues, dans la tradition hindoue, comme le type et le modèle du salut par la dévotion et par la foi. Il est dit, au livre VII, ch. 1, st. 30 du *Bhâgavata*, que les Gopis ont été sauvées par l'amour, गायः कामात्. Le rédacteur du *Prem-Sagar*¹ semble s'être inspiré de ce passage dans les réflexions qu'il met dans la bouche de Çuka sur les moyens d'arriver à la délivrance. Le *Bhâgavata Mâhâtmya*, déjà cité, est plus explicite encore : il n'hésite pas à déclarer

¹ P. 56 et 57 de la trad. (Cf. ci-dessous, ch. xxix, st. 13 et suiv.)

inutiles et de nul effet, à l'égard du salut, les mortifications, les Védas, la science et les œuvres; c'est la dévotion qui fait obtenir Hari, ainsi que le prouve l'histoire des Gopis, II, 18 :

न तपोभिर्न वैद्वैश्च न ज्ञानेनापि कर्मणा ।

हरिर्हि साध्यते भक्त्या प्रमाणं तत्र गोप्यः ॥

Plus bas, II, 56 et 57, opposant le bonheur du ciel des dévas, *svarga*, à celui du *Vaikuṇṭha*, ou demeure de Viṣṇu : « Beaucoup de chemins, dit-il, mènent au premier, un seul mène au second, et c'est celui que les Gopis ont suivi. »

ऋषिभिर्बह्वो लोके पन्थानः प्रकटीकृताः ।

अमसाध्याश्च ते सर्वे प्रायः स्वर्गफलप्रदाः ॥

त्रैकुण्ठसाधकः पन्थाः स तु गोपीषु वर्तते ।

तस्योपदेष्टा पुरुषः प्रायोभाग्येन न लक्ष्यते ॥

Si la popularité de cette légende ne laisse aucun doute, on n'en peut dire autant de son antiquité. Je ne connais dans le *Mahābhārata* qu'une allusion rapide à l'histoire des Gopis; elle se trouve dans l'invocation de Drāupadī à Cricṇa, *Gopījanapriyā* (II, 2291). Les développements commencent avec le *Harivaṃśa* et se continuent dans les Purāṇas. Elle est comme en germe dans le premier; elle prend dans quelques-uns des Purāṇas des développements qui constatent et expliquent la faveur dont elle jouissait.

Le *Harivaṃṣa* y consacre une vingtaine de stances ¹, le *Vaichṇava* plus du double, et le *Bhāgavata* cinq chapitres. Le récit du *Harivaṃṣa*, tout bref qu'il est, en contient déjà les traits essentiels. On y voit Cricṇa se livrer au plaisir avec les Gopis dans des circonstances identiques à celles qui sont décrites dans nos deux *Purāṇas*, et plus d'une fois la même idée y est exprimée dans les mêmes termes ², soit que ce récit ait servi comme de canevas à ceux qui ont suivi, soit que la tradition eût dès lors consacré les mêmes locutions à l'énoncé des mêmes faits. Ici, comme dans les *Purāṇas*, l'amour des Gopis pour Cricṇa leur fait braver tous les obstacles ³; elles se rangent, pour danser, deux à deux sur une même ligne, c'est-à-dire, suivant la glose citée par Wilson ⁴, elles forment un cercle dans lequel Cricṇa figure auprès de chaque Gopi; elles célèbrent ses louanges, imitent ses actions, l'accompagnent dans ses promenades et dans ses jeux, et ne s'arrêtent que lorsqu'elles sont à bout de forces et ivres de plaisir.

Le *Vichṇu-Purāṇa*, ainsi que je viens de le dire, est plus développé; notre sujet y comprend près de

¹ P. 584 de l'édition de Calcutta, 1839.

² *Kṛiṣṇas tu yauvanaṃ dṛiṣṭvā niṣi candramaso navam |*
Āraditṃ ca niṣāṃ rāmyāṃ manas cakre ratiṃ prati ||

cf. ci-dessous, p. 378, note 1, les st. 14 et 15 du V. P. et, dans le texte du *Bhāgavata*, la stance 1^{re} du ch. xxix.

³ *Tā vāryamāṇāḥ pitṛibhir bhrātṛibhir mātṛibhis tathā |*
Kṛiṣṇaṃ gopāṅganā rātrau mṛigayante ratipriyāḥ ||

cf. ci-dessous, p. 381 en note, la stance 58 du V. P. et, dans notre texte, XXIX, 8.

⁴ P. 534 de sa trad. du V. P. note.

cinquante çlokas, plus des trois quarts du chap. XIII, liv. V. Comme le texte de ce Purâṇa attend encore un éditeur, j'ai cru devoir donner, au moins en note et en caractères romains, ce passage tout entier¹. Je l'ai transcrit sur le manuscrit bengali de la

¹ Kṛiṣṇas tu vimalaṁ vyoma çaraccandrasya candrikâm |
tathâ kumudiniṁ phullâm âmoditâdigantarâm || 14 ||
vanarâjîṁ tathâ kūjabhṛîṅgamâlâmanoramâm |
vilokya saha gopibhir manaç eakre ratiṁ prati- || 15 ||
saha râmeṇa madhuram atîva vanitâpriyam |
jagau kalapadaṁ çaurir nânâtantrikṛitavratam * || 16 ||
ramyagitadhvaniṁ çrutvâ santyañjyâvasathâṁs tadâ |
âjagmus tvaritâ gopyo yatrâste madhusûdanaḥ || 17 ||
çanaiḥ çanair jagau gopi kâcit tasya layâṅugam ^b |
dattâvadbhânâ kâcic ca tam eva manasâsmarat || 18 ||
kâcit kṛiṣṇeti kṛiṣṇeti proktvâ * lajjâm upâyayau |
yayau ca kâcit premândhâ tatpârçvam avilajjitâ ^d || 19 ||
kâcid âvasathasyântaḥ sthitâ dṛiṣṭvâ vahir gurum° |
tanmayatvena govindaṁ dadhyau mlitalocanâ || 20 ||
taccintâvipulâhlâdaxiṇapunyaçayâ tadâ |
tadaprâptimahâduḥkhavilînâçesapâtakâ || 21 ||
cintayanti jagatsûtiṁ parabrahmasvarûpiṇam |
nirucchvâsatayâ muktiṁ gatânyâ gopakanyakâ || 22 ||
gopîparivṛito râtriṁ çaraccandramanoramâm |
mânayâmâsa govindo râsârambharasotsukah || 23 ||
gopyaç ca vṛindaçâḥ kṛiṣṇaceṣṭâsv âyattamûrtayah^f |
anyadeçaṁ gate kṛiṣṇe cerur vṛindâvanântaram || 24 ||
kṛiṣṇo s ham etallalitaṁ vrajâmy âlokyatâṁ gatiḥ |
anyâ braviti kṛiṣṇasya samagîtir° niçamyatâm || 25 ||
duṣṭa kâliya tiṣṭhâtra kṛiṣṇo s ham iti çâparâ |

* 16 d. Nânâtantribhiḥ kṛitaṁ vrataṁ svaranīyatir yasmin, sch.

^b 18 b. layânuḡi.

^c 19 b. Proktâ.

^d 19 d. Atilajjitâ.

^e 20 b. Çvaçurâdin, sch.

^f 24 b. Kṛiṣṇaceṣṭâsv âyattâs tadanukṛiṇyo mûrtayo yâsâm tât, sch.

^g 25. d. Mama gî°.

Bibliothèque impériale portant le n° 12, f^o 252 b et suiv. C'est le seul qu'il y ait à Paris. M. Monier Williams a bien voulu comparer avec plusieurs manuscrits, et à l'occasion compléter la copie que je lui ai envoyée; il y a ajouté quelques variantes et quelques

bābhum āsphotya kṛiṣṇasya līlāsarvasvam ādade || 26 ||
 anyā braviti bho gopā niḥṣaṅkaiḥ sthīyatām iha |
 alam vṛiṣṭibhayenātra dhṛito govardhano mayā || 27 ||
 dhenuko s yam mayā xipto vicarantu yatheccayā |
 gāvo braviti caivānyā kṛiṣṇalīlānukāriṇi || 28 ||
 evam nānaprakārāsu kṛiṣṇaceṣṭāsu tās tadā |
 gopyo vyagrāḥ samam cerā ramyaṁ vṛindāvanam vanam || 29 ||
 vilokyaikā bhuvam prāha gopīr gopavarāṅganā |
 pulakācitāsarvāṅgi vikāsinayanotpalā || 30 ||
 dhvajavajrāṅkuṣāṅka . . . * āli paçyata |
 padāny etāni kṛiṣṇasya līlāṅkṛitagāminah || 31 ||
 kāpi tena samam yātā kṛitapunyā madālesā |
 padāni tasyāc caitāni ghanāny alpataṇūni ca || 32 ||
 puspāvacyam atrocāc cakre dāmodaro dhruvam |
 yenaḡrākrāntimātrāṇi padāny atra mahātmanah || 33 ||
 atropaviçya sā tena kāpi puspair alaukṛitā |
 anyajanmani sarvātmā viṣṇur atyarcito^b yayā || 34 ||
 puspabandhanasammānabṛitamānām^c apāsyā tām |
 nandagopasuto yāto mārgenānena paçyata || 35 ||
 anuyāte samarthānyā nitambabharamantbarā |
 yā gantavye drutaṁ yāti nimnapādāgrasamsthitih || 36 ||
 hastanyastāgrahasteyam tena yāti yathāsakhi |
 anāyattapadanyāśā laxyate padapaddhatih || 37 ||
 hastasamsparçamātreṇa dhūrtenaiśā vimānitā |
 nairāçyam mandagāminyā nivṛtṭam laxyate padam || 38 ||
 nūnam uktā tvarāṁiti punar eṣyāmi te s ntikam |
 tena kṛiṣṇena yenaiśā tvaritā padapaddhatih || 39 ||
 praviṣṭo gahanaṁ kṛiṣṇah padam atra na laxyate |

* 31 a b. Il y a, dans cet hémistiche, quatre syllabes que je n'ai pu déchiffrer. — *Āli sakhi bahuvacanārthe caikavacanam*, sch.

^b 34 d. *Abhyarcito*.

^c 35 b. **Kṛitamānām*.

gloses qu'on trouvera en note. On peut voir le passage correspondant dans la traduction de M. Wilson, pag. 531 et suivantes. Je ne veux relever ici que les éléments nouveaux, par rapport au récit du *Harivaṁṣa*. Outre la doctrine du salut par la dévo-

nivartadhvañ çaçāṅkasya naitaddidhitigocare || 40 ||
 nivṛttāś tāś tato gopyo nirācāḥ kṛṣṇadarçane |
 yaṁunātīram āgamy jagus taccaritaṁ tadā || 41 ||
 tato dadṛçur āyāntāṁ vikāsimukhapañkajāḥ* |
 gopyas trailokyagoptāraṁ kṛṣṇam akliṣṭaceṣṭitam || 42 ||
 kâcid âlokyâ govindam âyântam atiharṣitâ |
 kṛṣṇa kṛṣṇeti kṛṣṇeti prâha nânyad udirayat || 43 ||
 kâcid bhrûbhaugurâṁ kṛitvâ lalâṭaphalakâṁ harim |
 vilokya netrabhṛiṅgâbhyâṁ papau tanmukhapañkajam || 44 ||
 kâcid âlokyâ govindam nimilitavilocanâ |
 tasyaiva rūpaṁ dhyâyanti yogârûḍheva cābabhau || 45 ||
 tataḥ kâccit priyâlâpaiḥ kâccid bhrûbhaugavisitaiḥ |
 ninye ṣ nunayam anyâç ca kârasparçena mādhavah || 46 ||
 tâbhiḥ prasannacittâbhir gopibhiḥ saba sādaram |
 rarâma râsagoṣṭhibhir udâracarito hariḥ || 47 ||
 râsamaṇḍalabandho ṣ pi kṛṣṇapârçvam anujhatâ |
 gopījanena naivâbhûd ekasthânasthirâtmanâ || 48 ||
 haste pragrihya caikaikâṁ gopikâṁ râsamaṇḍalim |
 cakâra tatkarasparçanimilitadṛçāṁ hariḥ || 49 ||
 tataḥ pravavṛite râsaç caladvalayanisvanah |
 anuyâtaçaratkâvyageyagitir anukramât || 50 ||
 kṛṣṇaḥ çaraccandramasaṁ kaumudikumudâkaram |
 jagau gopījanas tv ekaṁ kṛṣṇanâma punaḥ punaḥ || 51 ||
 parivartaçrameṇaikâ caladvalayalâpini |
 dadau bābulatâṁ skandhe gopī madhunighâtinah || 52 ||
 kâcit pravilasadbāhuḥ parirabhya cucumba tam |
 gopī gītastutivâjanipuṇâ madhusûdanam || 53 ||
 gopikapolasamçleṣam abhipadya harer bhujau |
 pulakodgamasasyâya svedâmbughanatâṁ gatau^b || 54 ||

* 42 b. *Pañkajam.

^b 54 b. *Patya; — *ed. Pulakodgama eva sasyaṁ tadarthaṁ svedarīpasya ambuno ghanatâṁ meghabhāvaṁ gatau*, sch.

tion ¹, on y remarquera tout d'abord le nom du rāsa ², la disparition, ici non motivée, de Cricṇa ³, tout le passage relatif à son amante préférée ⁴, le désespoir des Gopīs en l'absence de Cricṇa ⁵, et leur joie à son retour au milieu d'elles ⁶, qui est suivi de danses et de chants.

Nous avons là, non pas seulement le fond, mais la plupart des détails que nous retrouverons dans les cinq chapitres du *Bhāgavata*. A part le bain dans la Yamunā et la promenade dans le bois voisin ⁷,

rāsageyaṁ jagau kṛṣṇo yāvat tātataradhbvanīḥ |
sādbu kṛṣṇeti tāvat tā dviguṇaṁ jaguḥ || 55 ||
gate ṣ nugamanaṁ cakrur valane* sammukhaṁ yayuḥ |
pratilomānulomena bhejur gopāṅganā harim || 56 ||
sa tathā saha gopibhi rarāma madhusūdanaḥ |
yathābdakotipratimaḥ xanaṣ tena vinābhavat || 57 ||
tā vāryamāṇāḥ patibhiḥ pitribhir bhrātṛibhis tathā |
kṛṣṇaṁ gopāṅganā rātrau ramayanti ratipriyāḥ || 58 ||
so ṣ pi kaiçorakavayo mānayan madhusūdanaḥ |
reme tābhir ameyātmā xapāsu xapitāhitaḥ^b || 59 ||
tadbhartṛiṣu tathā tāsu sarvabbūteṣu ceçvaraḥ |
ātmavarūparūpo ṣ sau vyāpi° vāyur iva sthitaḥ || 60 ||
|| iti çṛiṣṇupurāṇe pañcame ṣ mçe trayodaço ṣ dhyāyaḥ ||

¹ St. 21 et 22, reproduites littéralement avec inversion des hémistiches de la st. 21, dans le *Kāvyaparakāṣa*, p. 38, Calcutta, 1829, et dans le *Sāhityadarpaṇa*, p. 109, Calcutta, 1851.

² St. 23.

³ St. 24.

⁴ St. 32-40.

⁵ St. 41-45.

⁶ St. 46, 47 et suiv.

⁷ Cf. ci-dessous, ch. xxxiii, st. 23-25.

* 56 b. *Valane dvrittau*, sch.

^b 59 d. *Xayitāhitaḥ*; la glose dit: *xapaṇḍhitaḥ*.

^c 60 d. *Vyāpya*.

que le scholiaste considère comme faisant partie du rāsa ¹; si l'on excepte encore dans le même chapitre les stances 3-4 et 20, qui ne laissent pas de doute sur la persuasion où étaient les Gopīs que chacune d'elles possédait Cricṇa à l'exclusion de ses compagnes, ce que le *Bhāgavata* ajoute au *Vaichṇava* est purement explicatif ou accessoire. Telles sont, au commencement du chapitre xxix ² et à la fin du chapitre xxxiii ³, les discussions entre le narrateur Ćuka et le roi Parīkchit; les moralités adressées par Cricṇa aux Gopīs et leur réponse, au chapitre xxix ⁴; la prière des Gopīs qui remplit tout le chapitre xxxi, et le dialogue entre les Gopīs et Cricṇa à la fin du chapitre xxxii ⁵.

L'intention religieuse qui ressort de ces divers passages et des comparaisons mystiques semées à profusion dans tout ce morceau, est peut-être encore plus accusée dans le *Dasam Askand*, qui semble être surtout un livre d'édification et de piété, où les faits n'ont guère qu'une valeur accessoire et sont presque toujours précédés ou suivis de réflexions et de prières.

Le *Prem Sagar*, malgré les développements de sa

¹ *Sthalajalakriḍe darçite vanakṛtīdāṁ darçayati. . . . rāsakṛtīdāṁ nigamayati.*

² St. 12-16.

³ St. 27 et suiv. Ce dernier passage a été inséré et traduit, ainsi que le commentaire, par M. John Muir, dans la quatrième partie de ses *Sanskrit Texts*, p. 42 et suiv.

⁴ St. 18-41.

⁵ St. 16 et suiv.

rédaction, qu'on dirait puisés quelquefois dans la glose du *Bhāgavata*¹, n'ajoute aucun trait nouveau au récit de nos deux Purāṇas.

Je ferai remarquer cependant que Rādhā y est nommée, dans la prose seulement, il est vrai, à ne considérer que la *Pantchādhyāyī*; mais plus bas, elle l'est aussi dans les vers, d'une rédaction beaucoup plus ancienne, à en juger par la langue, qui ont été fondus dans la prose lors de la composition de cet ouvrage au commencement du siècle; je veux parler du chapitre LXVI, répondant au chapitre LXV du *Bhāgavata*, où est racontée la visite faite par Rāma aux habitants du parc sur l'ordre de Cricṇa. On sait que W. Jones avait cru lire ce nom dans le *Bhāgavata*. C'était une erreur; elle s'explique facilement, si on suppose que W. Jones n'avait fait de notre chapitre xxx qu'une lecture rapide. Mais si le nom de l'héroïne n'y est pas, sa personne y est; et le culte rendu par elle à Cricṇa est exprimé par un participe ou un verbe formé de la même racine que son nom, *ārādhitaḥ*, ou, suivant une autre leçon,

¹ Cela ne doit s'entendre que de la partie rédigée en prose; voyez entre autres, dans la traduction au bas de la page 63, le passage répondant à la stance 20 de notre chapitre xxxii. L'auteur exprime dans le texte le jeu muet des Gopīs qui se regardent en souriant, persuadées que Cricṇa va se condamner par ses propres paroles; c'est ce que dit Çrīdharasvāmin : *Atra caramakotigatam ātmānaṁ matvā axisankocaiḥ paraspamāṁ gūḍhasmitamukhīs tā dṛṣṭvāha*. Voyez encore quelques lignes plus haut, répondant à notre stance 17, Cricṇa y parle comme le commentaire : *gomahisyādibhajanavat*; et les passages répondant aux stances 10, 11 et 13 de notre ch. xxix, p. 56 et 57.

arâdhi nah, de *râdh*. Cette rencontre, si elle est fortuite, est au moins étrange, et elle autorise les conjectures¹.

Les sectes religieuses étaient et sont encore nombreuses dans l'Inde, surtout parmi les Vichnuïtes (Wilson, *Religious sects of the Hindoos*, dans les *Asiatic Researches*, t. XVI); et elles sont loin d'admettre toutes le culte de Râdhâ. Rien d'étonnant, dès lors, que son nom ait été passé sous silence dans quelques Purânas. Cette omission est établie pour le *Bhâgavata*, sous la réserve qui vient d'être indiquée, et pour le *Vaichnava* par le texte que j'ai donné ci-dessus (p. 378, en note). M. Burnouf l'admet aussi (p. cvi, préface du premier volume) pour l'*Agnéya*, d'après le témoignage de Wilson. Mais la conclusion qu'il en tire paraît peu conforme aux textes. Si les rédacteurs de ces Purânas n'ont pas nommé Râdhâ, ce n'est pas assurément qu'ils ignorassent le rôle qu'elle joue dans l'histoire de Cricṇa, puisqu'ils y ont consacré, l'un neuf stances, l'autre dix-sept ou dix-huit. On pourrait en inférer tout au plus qu'elle n'avait pas encore de nom. Y aurait-il témérité à admettre, au moins provisoirement, que ce nom a été omis dans un intérêt de secte? On serait ainsi amené à des conséquences tout autres que celles pour lesquelles penchait M. Burnouf. Car si, tout hostiles qu'ils peuvent être au culte de Râdhâ, deux de ces Purânas s'étendent sur ses amours avec Cricṇa et

¹ Est-il besoin de prévenir le lecteur que notre *Râdhâ* n'a rien de commun avec la mère supposée de Karna?

lui donnent un rang à part entre les Gopîs, on est autorisé à penser que la croyance populaire unissait intimement les deux personnages lors de la rédaction de ces livres, et qu'il était impossible à un écrivain de parler de l'un sans indiquer les rapports que la tradition lui attribuait avec l'autre. Par cela même, on ne pourrait plus, sur l'omission de ce nom, fonder un argument en faveur de l'antériorité du *Bhâgavata*, relativement à ceux des Purâṇas où il est fait une mention expresse de Râdhâ. D'autre part, comme le *Harivaṃṣa*, qui donne tant de détails sur la vie de Cricṇa, est muet sur le compte de sa maîtresse, il n'y a pas de raison pour en faire remonter la légende plus haut que la composition de ce poème; mais cela suffit peut-être, indépendamment des inductions qu'on peut tirer du style, pour accorder au *Harivaṃṣa*, jusqu'à plus ample informé, une antiquité plus grande qu'au *Vichṇu-Purâṇa*, contrairement à l'opinion de Wilson. On a vu plus haut, en effet, que ce dernier ouvrage est cité dans le *Kâvya Prākāṣa* et le *Sâhitya Darpaṇa*, compositions de date récente qui empruntent la plupart de leurs exemples à la poésie érotique et aux drames, tandis que le *Harivaṃṣa* est déjà nommé dans Albirouny (Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*).

Quant à l'origine première et au sens de cette légende, il serait prématuré d'en tenter aujourd'hui l'explication. Holwell et après lui Maurice ont cru la trouver dans l'astronomie, et c'est bien là, selon toute apparence, qu'il faudra la chercher. Les Hin-

dous, au moins dans les livres d'imagination et de piété qui nous sont connus, paraissent n'y avoir pas même pensé. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur le commentaire de Çrīdharasvāmin¹. On y retrouve, exposées avec plus de rigueur et de précision, les idées mystiques qui dominent dans le *Dasam Askand* et dans le *Prem Sagar*. Mais si cette interprétation est intéressante, en tant qu'elle témoigne de la croyance générale et de l'état des esprits dans l'Inde à l'époque où elle fut adoptée, elle mènerait difficilement à un résultat scientifique.

M. Burnouf a décrit, dans la préface de son premier volume et dans celle du second, les divers textes manuscrits et imprimés qu'il a eus à sa disposition

¹ En tête de chaque chapitre, le scholiaste a placé dans la glose, tantôt un, tantôt deux distiques qui en résument le contenu. Au chapitre xxix nous en avons deux, suivis d'une courte discussion en guise de préambule. Voici ce passage avec la traduction :

ūnatriṃṣe tu rāsārtham ukṭipratyuktayo bareḥ |
gopibhī rāsasaṃrambhe tasya cāntardhikautukam || 1 ||
brahmāḍijayasaṃrūḍhamūdhakandarpadarpahā |
jayati çripatir gopīrāsamaṇḍalamāṇḍanaḥ || 2 ||

nanu viparītam idaṃ parādāravīnode na kandarapavijetritvapratiteḥ |
maivam | yogamāyām upāçritāḥ | ātmārāmo'py arīramat | sārān manma-
thamanmathaḥ | ātmany avaraddhasaurata ity ādisu svātantryābhidhānāt |
tasmād rāsakriḍāvidāmbanaṃ kāmavijayakhyāpanāyety eva tattvam |
kiṃca çriṃgārakathāpadēcena viçesato nirvittipareyaṃ pañcādhyāyīti vya-
ktīkarisyaṃmah.

« Au chapitre vingt-neuf, discours et réponse entre Hari et les Gopis, et sa disparition surprenante au milieu des transports du rāsa. 1.

« Gloire à l'époux de Çrī qui abat l'orgueil de l'Amour aveuglé et exalté par sa victoire sur Brahmā, et qui fait l'ornement du cercle formé par les Gopis dans le rāsa. 2.

pour la publication et pour la traduction des neuf premiers livres. Le dixième manque dans le manuscrit dévanagari portant le n° 1. Parmi les autres, je n'ai pu consulter que le manuscrit dévanagari provenant du fonds Burnouf, l'édition de Bombay de 1839, appartenant l'un et l'autre à la Bibliothèque impériale, et l'édition bengalie appartenant à la Société asiatique de Paris. Je dois à l'obligeance de M. le Bibliothécaire de l'Institut d'avoir pu collationner ces divers textes sur un exemplaire de la nouvelle édition de Bombay encore en feuilles. Il suffira de dire quelques mots de cette dernière. Elle se rattache, comme l'édition de 1839, à la classe des manuscrits dévanagari (Burnouf, préface du premier volume, p. CLXIII); mais elle n'en est pas la

« Mais, dira-t-on, il y a là contradiction : car, puisqu'il se livre au plaisir avec les femmes des autres, il ne peut pas être considéré comme vainqueur de l'amour. — Erreur; car des passages suivants, entre autres : *recourant à l'illusion de Yoga; bien qu'il trouve son bonheur en lui-même, il goûta le bonheur*, xxix, 1 et 42; *lui qui trouble celui même qui trouble les cœurs*, xxxii, 2; *lui qui renferme sa jouissance en lui-même*, xxxiiii, 26; il résulte expressément qu'il reste maître de lui-même. Par conséquent les jeux du rāsa sont simulés et ont pour but de célébrer sa victoire sur l'amour; voilà la vérité; et, sous prétexte de récits d'amour, la délivrance est l'objet exprès de la Pantchādhyāyī que nous allons expliquer. »

Le commentateur revient à plusieurs reprises sur la même idée. Je ne citerai que deux autres passages. Dans le premier, ch. xxxiii, st. 37, il dit que l'intention de Cricṇa est de s'attacher le cœur des hommes que les douceurs de l'amour séduisent et entraînent vers les objets sensibles, *ṣṛiṅgārarasākṛiṣṭacetaso 'tivahirmukhān api svaparān kartum*. Dans le second, même chapitre, st. 40 : « L'auteur, dit-il, établit ici que, pour qui écoute le récit des jeux du rāsa ou la victoire de Bhagavat sur l'amour, le fruit est de vaincre l'amour; » *Bhagavataḥ • kāmavijayarūpārdsakṛiḍācraṇādeḥ kāmavijayam eva phulam āha*.

reproduction pure et simple. Elle donne un *çloka* de plus (cf. xxx, 34, note) qui se retrouve, d'ailleurs ; dans le manuscrit dévanagari ; si elle répète plusieurs fautes qui s'étaient glissées dans l'édition précédente¹, il en est d'autres aussi qu'elle corrige², et d'autres qui lui sont propres³. A la classe des manuscrits bengalis appartient l'édition de la Société asiatique. Les variantes assez nombreuses qu'elle présente n'affectent pas le sens général. Ce sont parfois de simples différences d'orthographe ; d'autres fois, des mots presque semblables pour le son comme pour le sens ; presque partout, une conformité plus sévère à l'usage général dans la formation du féminin des participes présents de la première classe. Deux variantes seulement méritent une mention particulière ; je veux parler de l'insertion au milieu du *çloka* 23, ch. xxx, d'un troisième hémistiche qui n'est donné par aucun autre texte ; et du *çloka* 15, ch. xxxi, où on lit *truṭi*, pour le besoin de la mesure, ce semble, tandis que les autres textes lisent *truṭiḥ* en dépit du mètre, mais conformément à l'usage qui donne à ce nom le genre féminin. Ailleurs, l'édition bengalie ne se montre

¹ *Mā kṛidhvam* pour *mā kṛidhvam*, xxix, 20 ; *viṣayān tava* pour *viṣayāns tava*, xxix, 30 ; *abibhrat* pour *abibhṛan* (= *abibharuḥ*), xxix, 40 ; *tathā* pour *yathā*, xxx, 27.

² *Jagupsitam* pour *jugupsitam*, xxix, 26 ; *karāsprīṣṭa* pour *kara-sprīṣṭa*, xxx, 13 ; *apidadhvam* pour *apidhadvam*, xxx, 22 ; *karīṇaḥ* pour *karīnā*, xxx, 27 ; *tathā* pour *tayā*, xxx, 40 ; *svayamāna* pour *smayamāna*, xxxii, 2.

³ *Māninaḥ* pour *māninyah*, xxix, 47 ; *tvidgaṇḍa* pour *tvidgaṇḍa*, xxxiii, 22 ; ailleurs, xxx, 39, l'omission de l'apostrophe présente un sens tout opposé, *gopyo vidūrataḥ* pour *gopyo s vidūrataḥ*.

pas plus scrupuleuse que les textes dévanagaris à l'égard de la versification, et elle lit comme eux : *ta-tra ulākhale*, xxx, 23, et *saṁstutya īṣat*, xxxii, 15¹. On peut voir d'autres exemples de cette irrégularité dans les *Indische Sprüche* de M. Böhlingk, 910 et 1734. Le sandhi irrégulier *ṣṛiyaikavallabham*, xxix, 39, commun également à tous nos textes, pour *ṣṛiya* ou *ṣṛiyā eka°*, est autorisé par plusieurs exemples de la poésie épique.

Dans les citations que je pourrai faire de ces différents textes, *A* désigne l'édition dévanagari de 1839; *B*, l'édition bengalie; *C*, l'édition de 1860; *D*, le manuscrit dévanagari du fonds Burnouf. Les renvois au *Bhāgavata-Purāṇa* (édit. Burnouf, pour les neuf premiers livres; éd. de Bombay, 1839, pour les suivants) sont indiqués à l'aide de trois nombres ou de deux, selon qu'ils se réfèrent à la strophe ou au chapitre. Les lettres *V. P.* suivies d'un nombre, désignent une des strophes du *Vichṇa-Purāṇa*, livre V, chap. xiii, dont j'ai donné ci-dessus² tout ce qui se rapporte aux amours de Cricṇa avec les Gopis. Pour la transcription en caractères romains, j'ai suivi, en général, celle de M. Weber, moins pour le ष que j'ai écrit *ṣ*, comme il a été proposé dans ces temps derniers, par analogie avec la transcription des

¹ Voyez aussi xxxi, 3, où le 2^e pada commence dans tous les textes par - u au lieu de u u u, à l'inverse du 1^{er} pada de certains śloka.

² Voyez pages 378 et suivantes.

cérébrales. Cette remarque ne s'applique qu'aux textes cités dans les notes, y compris celles de l'introduction. La traduction et les observations générales qui l'accompagnent, ainsi que celles qui précèdent, pouvant être lues par des personnes étrangères à ces notations, j'ai cru devoir y conserver, pour les consonnes surtout, une transcription plus conforme à nos habitudes.

अथ

श्रीभागवतपूराणे दशमस्कन्धे

रासक्रीडावर्णनं नाम पञ्चाध्यायी ॥

॥ शुक उवाच ॥

भगवानपि ता रात्रीः शरदोत्फुल्लमल्लिकाः ।

वीक्ष्य रन्तुं मनश्चक्रे योगमायामुपाश्रितः ॥ १ ॥

तदोदुराजः ककुभः कौर्मुखं

प्राच्या विलिम्पन्नरूपेण शन्तमेः ।

स चर्षणीनामुदगाच्छुचो मृजन्

प्रियः प्रियाया इव दीर्घदर्शिनः ॥ २ ॥

दृष्ट्वा कुमुदन्तमखण्डमण्डलं

रमाननाभं नवकुङ्कुमारुणम् ।

वनं च तत्कोमलगोभिरञ्जितं
जगो कलं वामदृशां मनोहरम् ॥ ३ ॥

निश्म्य गीतं तदनङ्गवर्धनं
ब्रजस्त्रियः कृष्णगृहीतमानसाः ।

आजगमुर्न्योऽन्यमलक्षितोद्यमाः
स यत्र कान्तो ज्वलोलकाउलाः ॥ ४ ॥

दुहन्त्योऽभिययुः काश्चिद्देहं ह्रिवा समुत्सुकाः ।
पयोऽधिश्रित्य संयावमनुद्वास्यापरा ययुः ॥ ५ ॥

परिवेषयन्त्यस्तद्वित्वा पाययन्त्यः शिशून्ययः ।
शुश्रूषन्त्यः पतीन् काश्चिदग्रन्त्योऽपास्य भोजनम् ॥ ६ ॥

लिम्पन्त्यः प्रमृजन्त्योऽन्या अञ्जन्त्यः काश्च लोचने ।
व्यत्यस्तवस्त्राभरणाः काश्चित् कृष्णान्तिकं ययुः ॥ ७ ॥

ता वार्यमाणाः पतिभिः पितृभिर्भ्रातृबन्धुभिः ।
गोविन्दापहृतात्मानो न न्यवर्तन्त मोहिताः ॥ ८ ॥

अन्तर्गृहगताः काश्चिद्गोप्योऽलब्धविनिर्गमाः ।
कृष्णं तद्वावनायुक्ता दध्युर्मोलितलोचनाः ॥ ९ ॥

दुःसहप्रेष्टविरह्नीव्रतापधुताश्रुभाः ।
ध्यानप्राप्ताच्युताश्लेषनिर्वृत्या क्षीणमङ्गलाः ॥ १० ॥

तमेव परमात्मानं जारबुद्धापि सङ्गताः ।
जल्लुगुणमयं देहं सद्यः प्रक्षीणबन्धमाः ॥ ११ ॥

॥ राजोवाच ॥

कृष्णं विदुः परं कान्तं न तु ब्रह्मतया मुने ।
गुणप्रवाहोपरमस्तासां गुणधियां कथम् ॥ १२ ॥

॥ शुक उवाच ॥

उक्तं पुरस्तादतस्ते चैयः सिद्धिं यथा गतः ।
द्विषन्नपि हृषीकेशं किमुताधोक्षजप्रियाः ॥ १३ ॥
नृणां निःश्रेयसार्थाय व्यक्तिर्भगवतो नृप ।
अव्ययस्याप्रमेयस्य निर्गुणस्य गुणात्मनः ॥ १४ ॥
कामं क्रोधं भयं ज्ञेहमेक्यं सौहृदमेव च ।
नित्यं ह्रौ विदधतो यान्ति तन्मयतां हि ते ॥ १५ ॥
न चैवं विस्मयः कार्यो भवता भगवत्यजे ।
योगेश्वरेश्वरे कृष्णे यत स्तद्विमुच्यते ॥ १६ ॥
ता दृष्ट्वान्तिकमायाता भगवान् ब्रजयोषितः ।
अवदददतां श्रेष्ठो वाचः पेशैर्विमोहयन् ॥ १७ ॥

॥ श्रीभगवानुवाच ॥

स्वागतं वो महाभागाः प्रियं किं कर्वाणि वः ।
ब्रजस्यानामयं कच्चिद्धृतागमनकारणम् ॥ १८ ॥
रजन्येषा घोरनूपा घोरसत्त्विनिषेविता ।
प्रतियात ब्रजं नेह स्थेयं स्त्रीभिः सुमध्यमाः ॥ १९ ॥
मातरः पितरः पुत्रा भ्रातरः पतयश्च वः ।

विचित्रन्वन्ति कृपश्यन्तो मा कृढं बन्धुसाध्वसम् ॥ २०
 दृष्टं वनं कुसुमितं राकेशकररञ्जितम् ।
 यमुनानिललीलैजत्तरूपलवशोभितम् ॥ २१ ॥
 तथात मा चिरं गोष्ठं शुश्रूषध्वं पतीन् सतीः ।
 क्रन्दन्ति वत्सा बालाश्च तान् पाययत दुःकृत ॥ २२ ॥
 अथवा मदभिस्नेहाद्भवत्यो यन्त्रिताशयाः ।
 आगता कृपपत्रं वः प्रीयन्ते मयि जन्तवः ॥ २३ ॥
 भर्तुः शुश्रूषणं स्त्रीणां परो धर्मो ह्यमायया ।
 तद्वन्धूनां च कल्याणायः प्रजानां चानुपोषणम् ॥ २४ ॥
 दुःशीलो दुर्भगो वृद्धो जडो रोग्यधनोऽपि वा ।
 पतिः स्त्रीभिर्न ह्यतव्यो लोकेप्सुभिरपातकी ॥ २५ ॥
 अस्वर्ग्यमयशस्यं च फल्गु कच्छं भयावहम् ।
 जुगुप्सितं च सर्वत्र ह्यौपपत्यं कुलस्त्रियाः ॥ २६ ॥
 श्रवणाद्दर्शनाद् ध्यानान्मयि भावोऽनुकीर्तनात् ।
 न तथा सन्निकर्षेण प्रतियात ततो गृहान् ॥ २७ ॥

॥ शुक उवाच ॥

इति विप्रियमाकार्य गोप्यो गोविन्दभाषितम् ।
 विवक्षा भग्नसङ्कल्पाश्चिन्तामापुर्दुरत्ययाम् ॥ २८ ॥
 कृत्वा मुखान्यव शुचः श्वसनेन शुष्यद्-
 बिम्बाधराणि चरणेन भुवं लिखन्त्यः ।

अग्रेरुपात्तमषिभिः कुचकुङ्कुमानि
 तस्थुर्मृजन्त्य उरुदुःखभराः स्म तुष्णीम् ॥ २९ ॥
 प्रेष्टं प्रियेतरमिव प्रतिभाषमाणं
 कृष्णं तदर्थविनिवर्तितसर्वकामाः ।
 नेत्रे विमृज्य रुदितोपहृते स्म किञ्चित्
 संरम्भगद्गदिरोऽब्रुवतानुरक्ताः ॥ ३० ॥
 ॥ गोप्य उचुः ॥

मेवं विभोऽरुति भवान् गदितुं नृशंसं
 सन्त्यज्य सर्वविषयांस्तव पादमूलम् ।
 भक्ता भजस्व दुःखग्रह मा त्यजास्मान्
 देवो यथादिपुरुषो भजते मुमुक्षून् ॥ ३१ ॥
 यत्पत्यपत्यसुहृदामनुवृत्तिरङ्ग
 स्त्रीणां स्वधर्म इति धर्मविद्या त्वयोक्तम् ।
 अस्त्वेवमेतदुपदेशपदे त्वयीशे
 प्रेष्टो भवांस्तनुभृतां किल बन्धुरात्मा ॥ ३२ ॥
 कुर्वन्ति हि त्वयि रतिं कुशलाः स्व आत्मन्
 नित्यप्रिये पतिसुतादिभिरार्त्तिदैः किम् ।
 तन्नः प्रसीद परमेश्वर मा स्म हिन्द्या
 आशां भृतां त्वयि चिरादरविन्दनेत्र ॥ ३३ ॥
 चित्तं सुखेन भवतापहृतं गृहेषु

यन्निर्विशत्युत करावपि गृह्णत्ये ।
 पादौ पदं न चलतस्तव पादमूलाद्
 यामः कथं ब्रजमथो करवाम किं वा ॥ ३४ ॥
 सिञ्चाद् नस्त्वदधरामृतपूरकेण
 हासावलोककलगीतजहृच्छयान्निम् ।
 नो चेद्वयं विरुज्जान्युपयुक्तदेहा
 ध्यानेन याम पदयोः पदवीं सखे ते ॥ ३५ ॥
 यर्ह्यम्बुजाक्ष तव पादतलं रमाया
 दत्तक्षणं क्वचिदरायजनप्रियस्य ।
 अस्प्राक्ष्य तत्प्रभृति नान्यसमक्षमद्
 स्थातुं त्वयाभिरमिता वत पारयामः ॥ ३६ ॥
 श्रीर्यत्यदाम्बुजरजश्चक्रे तुलस्या
 लब्ध्वापि वक्षसि पदं किल भृत्यजुष्टम् ।
 यस्याः स्ववीक्षणकृतेऽन्यसुरप्रयासस्
 तद्वद्वयं च तव पादरजः प्रपन्नाः ॥ ३७ ॥
 तन्नः प्रसीद वृजिनार्द्धेन तेऽङ्घ्रिमूल-
 प्राप्रा विसृज्य वसतीस्त्वदुपासनाशाः ।
 त्वत्सुन्दरस्मितनिरीक्षणतीव्रकाम-
 तप्रात्मनां पुरुषभूषणं देहि दास्यम् ॥ ३८ ॥
 वीक्ष्यालकावृतमुखं तव कुण्डलश्री-

गण्डस्थलाधरसुधं हसितावलोकम् ।
 दत्ताभयं च भुजदण्डयुगं विलोक्य
 वक्षः श्रियैकरमणं च भवाम दास्यः ॥ ३९ ॥
 का स्त्यङ्ग ते कलपदायतवेणुगीत-
 संमोहितार्यचरिताम् चलेत् त्रिलोक्याम् ।
 त्रैलोक्यसौभगमिदं च निरीक्ष्य नृपं
 यद्गोद्विजदुममृगाः पुलकान्यबिभ्रन् ॥ ४० ॥
 व्यक्तं भवान् ब्रजभयार्त्तिहरोऽभिजातो
 द्वेवो यथादिपुरुषः सुरलोकगोप्रा ।
 तन्नो निधेहि करपङ्कजमार्त्तबन्धो
 तप्रस्तनेषु च शिरस्सु च किङ्करीणाम् ॥ ४१ ॥

॥ शुक उवाच ॥

इति विह्वलितं तासां श्रुत्वा योगेश्वरेश्वरः ।
 प्रहस्य सदयं गोपीरात्मारामोऽप्यरीरमत् ॥ ४२ ॥
 ताभिः समेताभिरुद्धारचेष्टितः
 प्रियेक्षणोत्फुल्लमुखीभिरच्युतः ।
 उद्धारहासद्विजकुन्ददीधितिर्
 व्यरोचतेणाङ्गु इवोदुभिर्वृतः ॥ ४३ ॥
 उपगीयमान उद्गायन् वनिताशतयूथपः ।
 मालां बिभ्रद्विजयन्तीं व्यचरन्मण्डयन्वनम् ॥ ४४ ॥

नद्याः पुलिनमाविश्य गोपीभिर्हिमबालुकम् ।

रेमे तत्तरलानन्दिकुमुदामोदवायुना ॥ ४५ ॥

बारुप्रसारपरिरम्भकरालकोरु-

नीवीस्तनालभननर्मनखाग्रपातैः ।

क्ष्वेल्यावलोककृतितैर्ब्रजसुन्दरीणाम्

उत्तम्भयन् रतिपतिं रमयाञ्चकार ॥ ४६ ॥

एवं भगवतः कृणाल्लब्धमाना महात्मनः ।

आत्मानं मेनिरे स्त्रीणां मानिन्योऽभ्यधिकं भुवि ॥ ४७ ॥

तासां तत्सौभगमदं वीक्ष्य मानं च केशवः ।

प्रशमाय प्रसादाय तत्रैवान्तरधोयत ॥ ४८ ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे एकोनत्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ शुक उवाच ॥

अन्तर्हिते भगवति सहस्रैव ब्रजाङ्गनाः ।

अतप्यंस्तमचक्षाणाः करिण्य इव यूथपम् ॥ १ ॥

गत्यानुरागस्मितविभ्रमेक्षितैर्

मनोस्मालापविहारविभ्रमैः ।

आक्षिप्रचित्ताः प्रमदा स्मापतस्

तास्ता विचेष्टा जगृहुस्तदात्मिकाः ॥ २ ॥

गतिस्मितप्रेक्षणाभाषणादिषु

प्रियाः प्रियस्य प्रतिनूढमूर्तयः ।

असावहं त्वित्यबलास्तदात्मिका

न्यवेदिषुः कृष्णवित्ताविभ्रमाः ॥ ३ ॥

गायन्त्य उच्चैरमुमेव संहृता

विचित्र्युन्मत्तकवदनादनम् ।

पप्रच्छुराकाशवदन्तरं बहिरू

भूतेषु सन्तं पुरुषं वनस्पतीन् ॥ ४ ॥

दृष्टो वः कश्चिदश्चत्यप्रत्तन्यग्रोध नो मनः ।

नन्दसूनुर्गतो हृत्वा प्रेमहासावलोकनैः ॥ ५ ॥

कश्चित् कुम्बकाशोकनागपुत्रागचम्पकाः ।

रामानुजो मानिनीनां गतो दर्पहरस्मितः ॥ ६ ॥

कश्चित् तुलसि कल्याणि गोविन्दचरणप्रिये ।

सह त्वालिकुलैर्बिभ्रद्दृष्टोऽतिप्रियोऽच्युतः ॥ ७ ॥

मालत्यदर्शि वः कश्चिन्मल्लिके ज्ञाति यूथिके ।

प्रीतिं वो जनयन् यातः कस्पर्शेन माधवः ॥ ८ ॥

चूतप्रियालपनसासनकोविदार-

जम्बर्कविल्ववकुलाम्रकदम्बनीपाः ।

येऽन्ये परार्थभ्रवका यमुनोपकूलाः

शंसन्तु कृष्णपदवीं रक्षितात्मनां नः ॥ ९ ॥

किं ते कृतं क्षिति तपो वत केशवाङ्गि-

स्पर्शोत्सवोत्पुलकिताङ्गरुहैर्विभासि ।

अथ्यद्विसम्भव उरुक्रमविक्रमाद्वा
 आहो वराहवपुषः परिरम्भणेन ॥ १० ॥
 अथ्येणपन्त्युपगतः प्रियवेह गात्रेस्
 तन्वन् दृशां सखि सुनिर्वृतिमच्युतो वः ।
 कान्ताङ्गसङ्गकुचकुङ्कुमरञ्जितायाः
 कुन्दस्रजः कुलपतेरिह वाति गन्धः ॥ ११ ॥
 बाहुं प्रियां स उपधाय गृहीतपद्मो
 रामानुजस्तुलसिकालिकुलैर्मद्वन्द्यैः ।
 अन्वीयमान इह वः तरवः प्रणामं
 किं वाभिनन्दति चान्प्रणयावलोकैः ॥ १२ ॥

पृच्छतेमा लता बाहूनप्यास्मिष्टा वनस्पतेः ।
 नूनं तत्कारजस्पृष्टा बिभ्रत्युत्पलकान्यहो ॥ १३ ॥
 इत्युन्मत्तवचोगोप्यः कृष्णान्वेषणकातराः ।
 लीला भगवतस्तास्ता ह्यनुचक्रुस्तद्वामिकाः ॥ १४ ॥
 कस्याश्चित्पुतनायन्त्याः कृष्णायन्त्यपिबत्स्तनम् ।
 तोकायित्वा हृदयान्या पद्माहन् शकटायतीम् ॥ १५ ॥
 दैत्यायित्वा जह्मरान्यामेका कृष्णार्भभावनाम् ।
 रिङ्ग्यामास काप्यङ्गी कर्षन्ती घोषनिस्वनेः ॥ १६ ॥
 कृष्णरामायिते द्वे तु गोपायन्त्यश्च काश्चन ।
 वत्सायन्तीं हन्ति चान्या तत्रैका तु वकायतीम् ॥ १७ ॥

आलुय दूरगा यद्वक्त्राणस्तमनुकुर्वतीम् ।
 वेणुं द्रवणन्तीं क्रीडन्तीमन्याः शंसन्ति साध्विति ॥ १८ ॥
 कस्याञ्चित्स्वभुजं न्यस्य चलन्त्याहापरा ननु ।
 कृष्णोऽहं पश्यत गतिं ललितामिति तन्मनाः ॥ १९ ॥
 मा भैष्ट वातवर्षाभ्यां तच्चाणं विहितं मया ।
 इत्युत्तुक्त्रैकेन हस्तने यतन्युन्निदधेऽम्बरम् ॥ २० ॥
 आरुह्यैका पदाक्रम्य शिरस्याहापरां नृप ।
 दुष्टा हे गच्छ जातोऽहं खलानां ननु द्वाउधृक् ॥ २१ ॥
 तत्रैकोवाच हे गोपा द्वावानिं पश्यतोत्वणम् ।
 चक्षूष्याश्चपिधध्वं वो विधास्ये क्षेममञ्जसा ॥ २२ ॥
 बद्धान्यया स्रजा काचित्तन्वी तत्र उलूकले ।
 भीता सुदृक् पिधायास्यं भेजे भीतिविउम्बनम् ॥ २३ ॥
 एवं कृष्णं पृच्छमाना वृन्दावनलतास्तनून् ।
 व्यचक्षत वनोद्देशे पद्मानि परमात्मनः ॥ २४ ॥
 पद्मानि व्यक्तमेतानि नन्दसूनोर्महात्मनः ।
 लक्ष्यन्ते हि ध्वजाम्भोजवज्राङ्कुशयवादिभिः ॥ २५ ॥
 तैस्तैः पदैस्तपद्वीमन्विच्छन्त्योऽग्रतोऽबलाः ।
 बध्वाः पदैः सुपृक्तानि विलोक्यार्त्ताः समब्रुवन् ॥ २६ ॥
 कस्याः पद्मानि चैतानि याताया नन्दसूनुना ।

१ ब्रह्माणि भाण्डभेत्तारं हैयङ्गवमर्षु त्विति । Bentre les deux hém. de 23.

अंसन्यस्तप्रकोष्ठायाः कोणोः करिणा यथा ॥ २९ ॥

अनयाराधितो नूनं भगवान् हरिरीश्वरः ।

यन्नो विहाय गोविन्दः प्रीतो यामनयद्रुहः ॥ २८ ॥

धन्या अहो अमी आल्यो गोविन्दांघ्र्यङ्गरेणवः ।

यान् ब्रह्मेशो रमोद्वी दधुर्मूर्ध्वधनुत्तये ॥ २९ ॥

तस्या अमूनि नः क्षोभं कुर्वन्त्युच्चैः पदानि यत् ।

यैकापहृत्य गोपीनां रहो भुङ्क्तेऽच्युताधरम् ॥ ३० ॥

न लक्ष्यन्ते पदान्यत्र तस्या नूनं तृणाङ्गुरैः ।

खिद्यत्सुजाताङ्गितलामुन्नित्ये प्रेयसीं प्रियः ॥ ३१ ॥

अत्र प्रसूनावचयः प्रियार्थं प्रेयसा कृतः ।

प्रपदाक्रमणे एते पश्यतासकले पदे ॥ ३२ ॥

केशप्रसाधनं त्वत्र कामिन्याः कामिना कृतम् ।

तानि चूडयता कान्तामुपविष्टमिह ध्रुवम् ॥ ३३ ॥

रेमे तथा चात्मस्त आत्मारामोऽप्यखण्डितः ।

कामिनां दर्शयन् देन्यं स्त्रीणां चैव दुरात्मताम् ॥ ३४ ॥

सा च मेने तदात्मानं वरिष्ठं सर्वयोषिताम् ।

इमान्यधिकमनानि पदानि वहतो बधूम् ।

गोप्यः पश्यत कृष्णस्य भाराक्रान्तानि कामिनः ।

अत्रावरोपिता कान्ता पुण्यहेतोर्महात्मनः ॥ B et D après 31.

इत्येवं दर्शयन्त्यस्ताश्चैर्गोप्यो विचेतसः ।

यां गोपीमनयकृष्णो विहायान्यास्त्रियः ॥ C et D après 34.

ह्रित्वा गोपीः कामयाना मामसौ भजते प्रियः ॥ ३५ ॥

ततो गत्वा वनोद्देशं दृष्ट्वा केशवमब्रवीत् ।

न पाख्येऽहं चलितुं नय मां यत्र ते मनः ॥ ३६ ॥

एवमुक्तः प्रियामाह स्कन्धमारुह्यतामिति ।

ततश्चान्तर्द्वे कृष्णः सा बध्नान्वतप्यत ॥ ३७ ॥

ह्ला नाथ स्मरणं प्रेष्ट क्वासि क्वासि मूढाभुज ।

दास्यास्ते कृपणाया मे सखे दर्शय सन्निधिम् ॥ ३८ ॥

॥ शुक उवाच ॥

अन्विच्छन्त्यो भगवतो मार्गं गोप्योऽवितृस्तः ।

दृष्टुः प्रियविश्लेषमेषोऽह्नितां दुःखितां सखीम् ॥ ३९ ॥

तया कथितमाकर्ण्य मानप्राप्तिं च माधवात् ।

अवमानं च क्षौरात्म्याद्विस्मयं परमं ययुः ॥ ४० ॥

ततोऽविशन्वनं चन्द्रज्योत्स्ना यावद्विभाव्यते ।

तमः प्रविष्टमालक्ष्य ततो निववृतुः स्त्रियः ॥ ४१ ॥

तन्मनस्कास्तद्वालापास्तद्विचेष्टास्तद्वालिकाः ।

तद्गुणानेव गायन्त्यो नात्मागाराणि सस्मरुः ॥ ४२ ॥

पुनः पुलिनमागत्य कालिन्ध्याः कृष्णभावनाः ।

समवेता जगुः कृष्णं तद्गमनकाङ्क्षिताः ॥ ४३ ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्धे

त्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ गोप्य उचुः ॥

जयति तेऽधिकं जन्मना ब्रजः
 अयत इन्द्रा शश्वदत्र हि ।
 दयित दृश्यतां द्विस्तु तावकास्
 त्वयि धृतासवस्त्वां विचिन्वते ॥ १ ॥
 शरदुदाशये साधुजातसत्-
 सरसिजोदरश्रीमुषा दृशा ।
 सुतनाथ तेऽश्रुत्कदासिका
 वरद निघ्नतो नेह किं बधः ॥ २ ॥
 विषजलाप्ययाद् व्यालराक्षसाद्
 वर्षमारुताद्वैद्युतानलात् ।
 वृषमर्यात्मजाद्विघ्नतो भयाद्
 ऋषभ ते वयं रक्षिता मुहुः ॥ ३ ॥
 न खलु गोपिकानन्दनो भवान्
 अखिलदेहिनामन्तरात्मदृक् ।
 विखनसार्थितो विश्वगुप्त्रये
 सख उद्वेगिवान् सात्वतां कुले ॥ ४ ॥
 विरचिताभयं वणिधुर्य ते
 चरणमीयुषां संसृतेर्भयात् ।
 करसरोरुहं कान्त कामदं

शिरसि धेहि नः श्रीकरग्रहम् ॥ ५ ॥
 ब्रजजनार्त्तिहन्वीर योषितां
 निजजनस्मयध्वंसनस्मित ।
 भज सखे भवत्किङ्करीः स्म नो
 जलरुहाननं चारु दृश्य ॥ ६ ॥
 प्रणतदेहिनां पापकर्षणं
 तृणचरानुगं श्रीनिकेतनम् ।
 फणिफणार्पितं ते पद्मम्बुजं
 कृणु कुचेषु नः कान्ति हृदयम् ॥ ७ ॥
 मधुरया गिरा वल्गुवाक्यया
 बुधमनोत्तया पुष्करेक्षणा ।
 विधिकरोरिमा वीर मुक्यतीर
 अधरसीधुनाप्याययस्व नः ॥ ८ ॥
 तव कथामृतं तत्प्रजीवनं
 कविभिरीडितं कल्मषापहम् ।
 श्रवणमङ्गलं श्रीमदाततं
 भुवि गृणन्ति ते भूरिदा जनाः ॥ ९ ॥
 प्रहसितं प्रिय प्रेमवीक्षणं
 विहरणं च ते ध्यानमङ्गलम् ।
 रहसि संविद्धो या हृदिस्पृशः

कुहक नो मनः क्षोभयन्ति हि ॥ १० ॥
 चलसि यद्वजाच्चारयन् पशून्
 नलिनसुन्दरं नाथ ते पदम् ।
 शिलतृणाङ्गुरैः सीदतीति नः
 कलिलंतां मनः कान्त गच्छति ॥ ११ ॥
 दिनपरिक्षये नीलकुन्तलैर्
 वनरुहाननं बिभ्रदावृतम् ।
 वनरजस्वलं दर्शयन्मुहुर्
 मनसि नः स्मरं वीर यच्छसि ॥ १२ ॥
 प्रणतकामदं पद्मजार्चितं
 धरणिमण्डनं ध्येयमापदि ।
 चरणपङ्कजं शन्तमं च ते
 रमण नः स्तनेष्वर्पयाधिरून् ॥ १३ ॥
 सुरतवर्धनं शोकनाशनं
 स्वरितवेणुना सुष्ठु चुम्बितम् ।
 इतरागविस्मरणं नृणां
 वितर वीर नस्तेऽधरामृतम् ॥ १४ ॥
 अटति यद्ववानङ्गि काननं
 त्रुटिर्युगायते त्वामपश्यताम् ।
 कुटिलकुन्तलं श्रीमुखं च ते

जउ उदीक्षतां पक्षसङ्गदृशाम् ॥ १५ ॥
 पतिसुतान्वयभ्रातृबान्धवान्
 अतिविलङ्घ्य तेऽन्यच्युतागताः ।
 गतिविद्वस्तवोद्गीतमोहिताः
 कितव योषितः कस्त्यजेमिशि ॥ १६ ॥
 रहसि संविदं कृच्छयोदयं
 प्रहसिताननं प्रेमवीक्षणम् ।
 वृहदुरः श्रियो वीक्ष्य धाम ते
 मुहुर्गतिस्पृहा मुह्यते मनः ॥ १७ ॥
 ब्रजवनौकसां व्यक्तिरङ्ग ते
 वृजिनहन्यलं विश्वमङ्गलम् ।
 त्यज मनाक् च नस्त्वत्स्पृहात्मनां
 स्वजनहृदुतां यमिषूदनम् ॥ १८ ॥
 यत्ते मुज्जातचरणाम्बुरुहं स्तनेषु
 भीताः शनैः प्रिय दधीमहि कर्कशेषु ।
 तेनाटवीमटसि तद्यथते न किंस्वित्
 कूर्पादिभिर्धमति धीर्भवद्वायुषां नः ॥ १९ ॥
 ॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्धे
 गोपीकृतकृष्णस्ततिर्नाम
 एकत्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ शुक्र उवाच ॥

इति गोप्यः प्रगायन्त्यः प्रलपन्त्यश्च चित्रधा ।
 रुरुटुः सुस्वरं राजन् कृष्णदर्शनलालसाः ॥ १ ॥
 तासामाविरभूच्छौरिः स्मयमानमुखाम्बुजः ।
 पीताम्बरधरः स्रग्वी साक्षान्मन्मथमन्मथ ॥ २ ॥
 तं विलोक्यागतं प्रेष्टं प्रीत्युत्फुल्लदृशोऽबलाः
 उत्तस्थुर्युगपत्सर्वास्तन्वः प्राणमिवागतम् ॥ ३ ॥
 काचित्काराम्बुजं शौरेर्जगृहेऽञ्जलिना मुदा ।
 काचिद्धधारं तद्वातुमंसे चन्दनभूषितम् ॥ ४ ॥
 काचिदञ्जलिनागृह्णात्तन्वी ताम्बूलचर्वितम् ।
 एका तदङ्गिकमलं सन्तप्रा स्तनयोद्धात् ॥ ५ ॥
 एका ध्रुकुटिलमाबध्य प्रेमसरम्भविह्वला ।
 ध्रुतीवेक्षत्कटाक्षेपैः सन्दृष्टशनच्छ्रद्धा ॥ ६ ॥
 अपरानिमिषद्गुह्यां जुषाणा तन्मुखाम्बुजम् ।
 आपीतमपि नातृप्यत्सन्तस्तश्चरणं यथा ॥ ७ ॥
 तं काचिन्नेत्ररन्ध्रेण हृदि कृत्य निमील्य च ।
 पुलकाङ्ग्युपगूह्यास्ते योगीवानन्दसम्पुता ॥ ८ ॥
 सर्वास्ताः केशवालोकापरमोत्सवनिर्वृताः ।
 जलुर्विरहजं तापं प्राप्तं प्राप्य यथा जनाः ॥ ९ ॥
 ताभिर्विधृतशोकाभिर्भगवान्छृतो वृतः ।

व्यरोचताधिकं तात पुरुषः शक्तिभिर्यथा ॥ १० ॥

ताः समादाय कालिन्ध्या निर्विश्य पुलिनं विभुः ।

विकसत्कुन्दमन्दारसुस्थनिलषट्पटम् ॥ ११ ॥

शरच्चन्द्रांशुसन्दोहध्वस्तदोषातमः शिवम् ।

कृष्णाया हस्ततरलाचितकोमलबालुकम् ॥ १२ ॥

तद्दर्शनाल्लादविधूतहृद्भुजो

मनोरथान्तं श्रुतयो यथा ययुः ।

स्वैरुत्तरीयेः कुचकुङ्कुमाङ्गितैर्

अचीकृपमासनमात्मबन्धवे ॥ १३ ॥

तत्रोपविष्टो भगवान् स ईश्वरो

योगेश्वरान्तर्हृदि कल्पितासनः ।

चक्रास गोपीपरिषदतोऽर्चितस

त्रैलोक्यलक्ष्म्येकपदं वपुर्धत् ॥ १४ ॥

सभाजयित्वा तमनङ्गदीपनं

सहासलीलेक्षणविभ्रमभ्रुवा ।

संस्पर्शनेनाङ्कताङ्घ्रिरुस्तयोः

संस्तुत्य ईषत्कुपिता बभाषिरे ॥ १५ ॥

॥ गोप्य उचुः ॥

भजतोऽनुभजन्त्येके एक एतद्विपर्ययम् ।

नोभयांश्च भजन्त्येके एतन्नो ब्रूहि साधु भोः ॥ १६ ॥

॥ श्रीभगवानुवाच ॥

मिथो भजन्ति ये सख्यः स्वार्थैकान्तोद्यमा हि ते ।
 न तत्र सौहृदं धर्मः स्वार्थार्थं तद्धि नान्यथा ॥ १७ ॥
 भजन्यभजतो ये वै करुणाः पितरो यथा ।
 धर्मो निरपवादोऽत्र सौहृदं च सुमध्यमाः ॥ १८ ॥
 भजतोऽपि न वै केचिद्भजन्यभजतः कुतः ।
 आत्मारामा क्क्षाप्रकामा अकृतज्ञा गुरुद्वृक्षः ॥ १९ ॥

नाहं तु सख्यो भजतोऽपि जन्तून्
 भजाम्यमीषामनुवृत्तिवृत्तये ।
 यथाधनो लब्धधने विनष्टे
 तच्चिन्तयान्यन्निभृतो न वेद ॥ २० ॥
 एवं मर्त्योऽज्जितलोकवेद-
 स्वानां हि वो मय्यनुवृत्तयेऽबलाः ।
 मया परोक्षं भजता तिरोहितं
 मासूयितुं मार्क्ष्य तत्प्रियं प्रियाः ॥ २१ ॥
 न पारयेऽहं निरवद्यसंयुजां
 स्वसाधुकृत्यं विबुधायुषापि वः ।
 या मामभजन् दुर्जरगेहृशृङ्खलाः
 संवृश्य तद्वः प्रतियातु साधुना ॥ २२ ॥
 ॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्धे
 द्वात्रिंशोऽध्यायः ॥

॥ शुक्र उवाच ॥

इत्थं भगवतो गोप्यः श्रुत्वा वाचः सुपेशलाः ।
 जलुर्विरहजं तापं तदङ्गोपचिताशिषः ॥ १ ॥
 तत्रारभत गोविन्दो रासक्रीडामनुब्रूते ।
 स्त्रीरत्नैरन्वितः प्रीतेरन्योऽन्याबद्धबाहुभिः ॥ २ ॥
 रासोत्सवः सम्प्रवृत्तो गोपीमण्डलमण्डितः ।
 योगेश्वरेण कृष्णेन तासां मध्ये द्योर्दयोः ।
 प्रविष्टेन गृहीतानां काण्ठे स्वनिकटं स्त्रियः ॥ ३ ॥
 यं मन्येरन्नभस्तावद्विमानशतसङ्कुलम् ।
 दिवोक्तां सदारणाभौसुक्थापहृतात्मनाम् ॥ ४ ॥
 ततो दुन्दुभयो नेदुर्निपेतुः पुष्पवृष्टयः ।
 जगुर्गन्धर्वपतयः सस्त्रीकास्तथशोऽमलम् ॥ ५ ॥
 वलयानां नूपुराणां किङ्किणीनां च योषिताम् ।
 सप्रियाणामभूच्छब्दस्तुमुलो रासमण्डले ॥ ६ ॥
 तत्रातिशुशुभे ताभिर्भगवान् देवकीसुतः ।
 मध्ये मणीनां हेमानां महामरुक्तो यथा ॥ ७ ॥
 पादन्यासेर्भुजविधुतिभिः सस्मितैर्भूविलासेर्
 भज्यन्मध्येऽलकुचपटेः कुण्डलैर्गण्डलोलेः ।
 स्विद्यन्मुख्यः कवररसनाग्रन्थयः कृष्णबन्धो
 गायन्त्यस्तं तडित इव ता मेघचक्रे विरेचुः ॥ ८ ॥

उच्चैर्जगुर्नृत्यमाना रक्तकाण्ठो रतिप्रियाः ।
 कृष्णाभिमर्शनमुद्धिता यद्गीतेनेदमावृतम् ॥ ९ ॥
 काचित्समं मुकुन्देन स्वरजातीरमिश्रिताः ।
 उन्निन्ये पूजिता तेन प्रीयता साधु साध्विति ।
 तदेव ध्रुवमुन्निन्ये तस्ये मानं च बद्धदात् ॥ १० ॥
 काचिद्रासपरिश्रान्ता पार्श्वस्थस्य गदाभृतः ।
 जग्राह् बाहुना स्कन्धं श्लथदलयमल्लिका ॥ ११ ॥
 तत्रैकांसगतं बाहुं कृष्णस्योत्पलसौरभम् ।
 चन्दनालिप्रमाध्राय दृष्टरोमा चुचुम्ब ह ॥ १२ ॥
 कस्याश्चिन्नाप्रवित्तिप्रकुण्डलत्विषमणितम् ।
 गण्डं गण्डे सन्धयत्या अदात्ताम्बूलचर्वितम् ॥ १३ ॥
 नृत्यन्ती गायती कापि कूजब्रूपुरमेखला ।
 पार्श्वस्थाच्युतहस्ताब्जं श्रान्ताधात्स्तनयोः शिवम् ॥ १४ ॥
 गोप्यो लब्ध्वाच्युतं कान्तं श्रिय एकान्तवल्लभम् ।
 गृहीतकाण्ड्यस्तद्वोभ्यी गायन्त्यस्तं विजिह्विरे ॥ १५ ॥
 कर्णोत्पलालकवितुक्कपोलधर्म-
 वक्त्रश्रियो वलयनूपुरघोषवाद्यैः ।
 गोप्यः समं भगवता ननृतुः स्वकेश-
 सस्तस्रजो भ्रमरगायकगोष्ठ्याम् ॥ १६ ॥
 एवं पश्चिच्छुङ्कराभिमर्श-

स्निग्धेक्षणोक्षमविलासहासेः ।

रेमे रमेशो ब्रजसुन्दरीभिर्

यथार्भकः स्वप्रतिबिम्बविभ्रमः ॥ १७ ॥

तदङ्गसङ्गप्रमुदाकुलेन्द्रियाः

केशान् दुकूलं कुचपट्टिकां वा ।

नाञ्जः प्रतिव्योढुमलं ब्रजस्त्रियो

विस्मस्तमालाभरणाः कुतूहल ॥ १८ ॥

कृष्णविक्रीडितं वीक्ष्य मुमुक्षुः खेचरस्त्रियः ।

कामार्द्रिताः शशाङ्कश्च सगणो विस्मितोऽभवत् ॥ १९ ॥

कृत्वा तावन्तमात्मानं यावतीर्गोपयोषितः ।

रेमे स भगवांस्ताभिरात्मारामोऽपि लीलया ॥ २० ॥

तासामतिविहारेण श्रान्तानां वदनानि सः ।

प्रामृजत्करुणः प्रेम्णा शन्तमेनाङ्ग पाणिना ॥ २१ ॥

गोप्यः स्फुरत्पुरटकुण्डलकुन्तलत्विङ्ग-

गाण्डश्रिया सुधितहासनिरीक्षणेन ।

मानं दधत्य ऋषभस्य जगुः कृतानि

पुण्यानि तत्कररुहस्पर्शप्रमोदाः ॥ २२ ॥

ताभिर्युतः श्रममपोहितुमङ्गसङ्ग-

वृष्टस्रजः सुकुचकुङ्कुमरञ्जितायाः ।

गन्धर्वपालिभिरनुदृत आविशदाः

ॐ नमो

आन्तो गजीभिरिभराडिव भिन्नसेतुः ॥ २३ ॥

सोऽम्भस्यलं युवतिभिः परिषिच्यमानः

प्रेम्णोक्षितः प्रहसतीभिरितस्ततोऽङ्ग ।

वैमानिकैः कुसुमवर्षिभिरीड्यमानो

रेमे स्वयं स्वरतिरत्र गजेन्द्रलीलः ॥ २४ ॥

ततश्च कृष्णोपवने जलस्थल-

प्रसूनगन्थानिलजुष्टद्विक्ते ।

चचार भृङ्गप्रमदागणावृतो

यथा मदच्युद्धिरदः कोरेणुभिः ॥ २५ ॥

एवं शशाङ्गंश्रुविराजिता निशाः

स सत्यकामोऽनुरताबलागणः ।

सिषेव आत्मन्यवरुद्धसौस्तः

सर्वाः शरत्काव्यकथारसाश्रयाः ॥ २६ ॥

॥ राजोवाच ॥

संस्थापनाय धर्मस्य प्रशमायेतरस्य च ।

अवतीर्णो हि भगवानंशेन जगदीश्वरः ॥ २७ ॥

स कथं धर्मसेतूनां वक्ता कर्ताभिरक्षिता ।

प्रतीपमाचरद्धृक्त्वन् परद्वाराभिमर्शनम् ॥ २८ ॥

आप्तकामो यदुपतिः कृतवान्वै जुगुप्सितम् ।

किमभिप्राय एतं नः संशयं ह्निन्दि सुव्रत ॥ २९ ॥

॥ शुक् उवाच ॥

धर्मस्यातिक्रमो दृष्ट ईश्वराणां च साहसम् ।
 तेजीयसां न द्रोषाय वक्त्रेः सर्वभुजो यथा ॥ ३० ॥
 नैतत्समाचरेद्भातु मनसापि क्षुणीश्वरः ।
 विनश्यत्याचरन्मोह्याद्यथाहोऽब्धितं विषम् ॥ ३१ ॥
 ईश्वराणां वचः सत्यं तथैवाचरितं क्वचित् ।
 तेषां यत्स्त्रवचोयुक्तं बुद्धिमास्तत्समाचरेत् ॥ ३२ ॥
 कुशलाचरितेनैषामिह स्वार्थो न विद्यते ।
 विपर्ययेण वानर्थो निरहङ्कारिणां प्रभो ॥ ३३ ॥
 किमुताखिलसत्त्वानां तिर्यग्यर्थद्विवेकसाम् ।
 ईशितुश्चेशितव्यानां कुशलाकुशलान्वयः ॥ ३४ ॥

यत्पादपङ्कजपरागनिषेवतृप्ता
 योगप्रभावविधुताखिलकर्मबन्धाः ।
 स्वैरं चरन्ति मुनयोऽपि न नक्ष्यमानास्
 तस्येच्छयात्तवपुषः कृत एव बन्धः ॥ ३५ ॥

गोपीनां तत्पतीनां च सर्वेषामेव देहिनाम् ।
 योऽन्तश्चरति सोऽध्यक्षः क्रीडनेनेह देहभाक् ॥ ३६ ॥
 अनुग्रहाय भूतानां मानुषं देहमास्थितः ।
 भजते तादृशीः क्रीडा याः श्रुत्वा तत्परो भवेत् ॥ ३७ ॥
 नासूयन् खलु कृष्णाय मोहितास्तस्य मायया ।

मान्यमानाः स्वपार्श्वस्थान्स्वान्स्वान्धारान्ब्रजोक्तसः॥३८॥

ब्रह्मरात्र उपावृत्ते वासुदेवानुमोहिताः ।

अनिच्छन्त्यो ययुर्गोप्यः स्वगृहान् भगवत्प्रियाः ॥ ३९ ॥

विक्रीडितं ब्रजबधूभिरिदं च विष्णोः

अद्वाञ्छितोऽनुशृणुयादथ वर्णयेद्यः ।

भक्तिं परां भगवति प्रतिलभ्य कामं

हृद्रोगमाश्रपह्नोत्यचिरेण धीरः ॥ ४० ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे पारमहंस्यां संहितायां

वैयासिक्यां दशमस्कन्धे रासक्रीडा नाम

त्रयस्त्रिंशोऽध्यायः ॥

BHÂGAVATA PURÂNA.

LIVRE X.

DESCRIPTION DES JEUX DU RÂSA EN CINQ CHAPITRES.

CHAPITRE XXIX.

Çuka dit :

1. A la vue des nuits où le jasmin s'épanouissait au souffle de l'automne, Bhagavat, voulant se livrer au plaisir, recourut à l'illusion du Yoga¹.

¹ 1. — Cf. V. P. 14 et 15. — A la fin du chap. xxii de notre livre X, Cricṇa promet aux Gopis de satisfaire leurs désirs pendant les nuits de l'automne :

Yâtâbalâ vrajañ siddhâ mayemâ raṁsyatha xapâh.

2. Alors la lune, rougissant de ses rayons propices la face de l'orient, vint dissiper les souffrances des mortels : ainsi fait le bien-aimé pour sa bien-aimée après une longue absence.

3. En voyant l'astre ami des Kumudas, dont le disque arrondi et rouge comme le safran nouveau rivalisait d'éclat avec le visage de Râma, et la forêt baignée de ses doux rayons, il fit entendre d'harmonieux accords qui ravissent le cœur des (femmes) aux beaux yeux.

4. A ces accents qui redoublaient leur amour pour lui, les femmes du parc dont Crichņa a ravi les cœurs, se cachant les unes des autres, allèrent à l'endroit où était le bien-aimé, en secouant dans leur empressement les anneaux de leurs oreilles¹.

5. Telles qui trayaient les vaches, laissant là leur seau, s'en allaient vers l'objet de leurs désirs; telles, après avoir mis le lait sur le feu, portaient sans retirer le gâteau.

6. Elles laissaient là, qui le service de la table, qui leurs enfants qu'elles allaitaient, qui leurs maris aux vœux de qui elles se rendaient, qui les aliments qu'elles prenaient.

7. Elles se rendaient auprès de Crichņa, les unes en se frottant d'essences et en s'essuyant, d'autres en mettant le collyre sur leurs yeux; celles-ci affublées au hasard de leurs vêtements et de leurs parures².

8. Quoi que fissent pour les retenir maris, pères, frères, parents, elles ne pensaient qu'à Govinda et ne revenaient pas, tant elles étaient troublées³.

9 Plusieurs Gopïs qui étaient dans le gynécée, et qui n'a-

¹ 3-4. — Cf. V. P. 16-17. — On remarquera qu'il n'est pas question de Râma ou Balarâma, frère aîné de Crichņa, dans ce passage du *Bhâgavata*.

² 5-7. — Elles renoncent aux trois espèces d'œuvres, c'est-à-dire au *dharmârthakâma*, (I, ix, 28) pour ne s'occuper que de la seule chose nécessaire, *moxa evârthaḥ* (IV, xxii, 35). — 7 b. *Kâçca* — *kâçcit*.

³ 8. — Cf. V. P. 58, et l'introduction, p. 377, note 3.

vaient pu en sortir, s'unissant à Crichṇa par la pensée, méditèrent sur lui en fermant les yeux¹.

10. La douleur cuisante qu'elles ressentaient de leur pénible séparation d'avec le bien-aimé effaçant leurs péchés, et la félicité des embrassements d'Atchyuta, qu'elles devaient à la méditation, anéantissant leurs mérites,

11. elles furent réunies à l'âme suprême en croyant l'être à un amant, et quittant leur corps émané des qualités, leurs liens furent soudain anéantis².

Le roi dit :

12. « Elles ne voyaient en Crichṇa qu'un amant, et non l'Être suprême, ô muni ! Comment le courant des qualités s'est-il arrêté pour elles puisqu'elles méditaient sur les qualités ? »

Çuka dit :

13. Tu as appris jadis que le roi de Tchédi obtint la délivrance, bien qu'il fût ennemi de l'Incarné ; à plus forte raison, ceux qui aiment l'Invisible.

14. « C'est pour le salut des hommes, ô roi ! que Bhagavat se manifeste, lui qui est immuable, incompréhensible, et indépendant des qualités dont il est l'âme.

15. « Quiconque éprouve pour Hari amour, colère,

¹ 9. — Cf. V. P. 20.

² 10-11. — Cf. V. P. 21, 22, et l'introduction, p. 381, note 1. — Comment, dit la glose, ont-elles pu quitter leur corps, puisqu'elles ignoraient que Crichṇa fût l'âme suprême ? Le texte a prévenu cette objection en disant, *jārabuddhyāpi* ; c'est que les choses ont une vertu propre et indépendante des idées qu'on s'en fait : ainsi de celui qui boirait l'ambrosie sans le savoir. — Autre difficulté tout à fait indienne. Le texte dit que *leurs liens ont été anéantis tout à coup*. Mais comment, sans un *bhoga*, l'œuvre commencée a-t-elle été anéantie ? — Il y a eu *bhoga* : pour leurs péchés, c'est la douleur de ne pas voir Crichṇa ; pour leurs mérites, c'est le bonheur suprême de s'unir à lui par la méditation. *Bhoga* paraît signifier ici *absorption*.

crainte, affection; qui se sait un avec lui et lui est dévoué, toujours celui-là s'unit à son essence.

16. « Et cela ne doit pas t'étonner, puisque Cricṇa est Bhagavat, l'Éternel, le maître des maîtres du Yoga, celui par qui l'univers est délivré¹. »

17. Quand il vit les femmes du parc qui étaient venues à lui, Bhagavat, le premier de ceux qui parlent, parla ainsi, troublant leurs cœurs par les charmes de sa voix².

Bhagavat dit :

18. « Salut à vous, femmes vertueuses ! Que puis-je faire qui vous soit agréable ? Comment se porte-t-on au parc ? Dites ce qui vous amène.

19. « Voyez, la nuit est pleine de visions effrayantes et hantée par des êtres effrayants. Retournez au parc. Il ne convient pas à des femmes de rester ici, ô toutes belles !

20. « Mères, pères, fils, frères, époux, ne vous voyant

¹ 12-16. — La glose explique l'objection et la réponse. « Il ne suffit pas, pour obtenir la délivrance, d'aimer son mari, ses enfants, etc. bien qu'ils ne soient autre chose que Brahme; il faut savoir qu'ils sont Brahme. De même à l'égard de Cricṇa : pour être sauvé, il ne suffit pas de s'unir à lui, il faut savoir qu'il est Brahme. — L'assimilation est inexacte. L'essence suprême est comme voilée chez les êtres vivants, mais non chez Cricṇa, parce qu'il est *Hṛichikēṣa* (celui qui dispose en maître des sens, Burn. préf. du 1^{er} vol. p. CXXIX); dès lors, il n'est pas besoin de penser à Brahme en pensant à lui. — Si on demande comment une âme, *dehī*, peut n'être pas voilée, on répond qu'il s'agit de la manifestation de Bhagavat, l'âme ou le régulateur des qualités; que, par conséquent, il ne faut pas voir en Cricṇa une âme semblable aux nôtres; qu'il suffit pour le salut d'y appliquer sa pensée de quelque manière que ce soit; et qu'il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il est Bhagavat. » Cf. le même raisonnement abrégé, X, XLVII, 60. — Sur *Adhokṣhadja*, cf. III, XII, 19; *Sarva-bhūtaguhāvāsam*; son opposé *Hṛichikēṣa* s'applique donc à la divinité incarnée, cf. en outre I, VIII, 23; et M. Bh. II, 878. — La mort de Ciṣupāla, roi de Tchédi, est racontée dans notre livre X, ch. LXXIV.

² 17 d. — *Peṣa* = *vāgvildsa*; cf. *vācaḥ supeṣalāḥ*, XXXIII, 1c.

plus là, vous cherchent; ne causez pas d'inquiétude à vos parents.

21. « Vous avez vu la forêt en fleurs, rougie par les rayons de la pleine lune et embellie par les jeunes pousses des arbres qui frémissent aux caresses de la brise de la Yamunâ.

22. « Retournez donc au parc sans tarder, obéissez à vos maris, ô femmes dévouées ! Les veaux et les enfants poussent des cris : faites-les boire, contentez-les ¹.

23. « C'est par affection pour moi sans doute que, maîtrisant vos pensées, vous êtes venues ici. C'est bien à vous. Tout ce qui a vie trouve en moi le bonheur.

24. « Le devoir suprême des femmes est d'obéir avec droiture à leur mari, de préparer la nourriture de ses parents et celle de leurs enfants, ô femmes bienveillantes !

25. « Fût-il d'un mauvais caractère, laid, vieux, borné, malade ou pauvre, jamais un mari qui n'est pas dégradé ne doit être abandonné par des femmes qui désirent gagner les mondes.

26. « C'est chose contraire au ciel et à la gloire, vaine, pleine d'ennuis et de périls, et blâmée toujours chez une femme de noble condition, que d'avoir un amant.

27. « C'est en m'écoutant, en me contemplant, en pensant à moi, en célébrant mon nom qu'on me témoigne de l'amour, et non par un tel voisinage. Retournez donc dans vos maisons. »

Çuka dit :

28. A ce langage sévère de Govinda, les Gopis, abattues et le cœur brisé, tombèrent dans une profonde tristesse.

29. Inclinant vers la terre leurs visages aux lèvres rouges comme le fruit du bimba et desséchées par les soupirs de la douleur; traçant avec le pied des lignes sur le sol ², et de leurs

¹ 22 b. — *Satīḥ* = *he satyāḥ*; cf. ci-dessous, xxxiii, 20b, *yāvatīḥ*, p. ^otyāḥ.

² 29 b. — Cf. *Likhanty adhomukhī bhūmīm padā nakhamanīcīryā*, III, xxiii, 50. Ce n'est pas creuser la terre du pied en signe de colère comme le fait le taureau furieux *Arichta*, X, xxxvi, 2; mais tracer

larmes, teintes du collyre de leurs yeux, enlevant le safran de leurs seins, elles restaient debout en silence, accablées sous le poids du malheur.

30. En entendant les paroles austères de Crichṇa leur bien-aimé, pour qui elles avaient renoncé à tous les désirs, elles essuyaient leurs yeux obscurcis par les larmes, et, d'une voix altérée par le dépit, elles dirent avec amour :

Les Gopīs dirent :

31. « Loin, ô maître! loin de toi ces discours rigoureux¹! Renonçant à tous les objets sensibles, nous aimons la plante de tes pieds, aime-nous, ô (dieu) capricieux! ne nous abandonne pas : ainsi le dieu premier-né des êtres aime ceux qui soupirent après la délivrance.

32. « Ce que tu as dit, avec l'autorité de la science du devoir, que le devoir des femmes, par excellence, est le dévouement à leurs maris, à leurs enfants et à leurs parents, envers qui le pratiquer si ce n'est envers toi, qui es le but des préceptes et le Seigneur? Oui, tu es le bien-aimé, le parent, l'âme des êtres animés².

des lignes sur la terre avec le pied, en signe de chagrin et de confusion. Cf. Amaru, 6, sch. : *akāraṇam eva likhati*. Le *Kāvya Prakāśa* est encore plus explicite : *Bhūmim iti na tu bhūmau nahi buddhipūrvakam kiñcīl likhati*; et M. Bh. III, 374-375.

¹ 31 a. — Le manuscrit *D* seul lit ici *vaco 'rhati* au lieu de *vibho 'rhati*. Sur l'emploi du voc. avec *bhavaṇ* pour sujet, cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, 1398.

² 32. — Le sch. propose ici plusieurs interprétations. D'après la première, le précepte, rappelé par Crichṇa et répété ironiquement (*sopahāsam*, sch.) par les Gopīs, a Crichṇa pour objet, parce qu'il est le seigneur, c'est-à-dire l'âtmā, le seul être percevant tout ce qui peut être perçu, et en jouissant. D'après la deuxième, les Gopīs repoussent le conseil de Crichṇa, parce qu'elles sont venues lui demander, non pas la connaissance du devoir, mais la possession de sa personne; avec lui, elles auront tous les fruits des devoirs. D'après la troisième, la loi rappelée par Crichṇa n'est pas applicable quand il s'agit de lui; les Gopīs peuvent l'aimer sans manquer à leurs de-

33. « Les sages, en effet, mettent leur bonheur en toi, leur bien-aimé qui réside en eux-mêmes¹; qu'importent maris, enfants et le reste, source de douleurs? Sois-nous donc propice, ô maître suprême! ne trompe pas l'espérance que nous avons mise en toi dès longtemps, (dieu) aux yeux de lotus!

34. « Par toi nous ont été ravies les pensées qui se renferment avec joie dans la maison, et les mains (qui se plaisent) aux travaux domestiques²; nos pieds ne sont pas un pas loin de la plante de tes pieds; comment irions-nous au parc ou qu'y ferions-nous?

35. « Oh! éteins dans le lac d'ambroisie de tes lèvres le feu de l'amour qu'ont allumé en nous tes regards souriants et tes accords harmonieux! Sinon, consumant nos corps dans le feu de la séparation, nous irons par la méditation sur la trace de tes pas, ô ami³!

36. « (Dieu) aux yeux de lotus! depuis que, dans ta bonté pour les habitants de la forêt, nous avons touché parfois la plante de tes pieds, joie réservée à Ramâ; depuis que par toi nous avons connu le bonheur, non, nous ne pouvons plus supporter la présence d'un autre.

37. « De même que Çrî, qui repose cependant sur la poitrine et dont les autres dieux s'efforcent d'attirer sur eux les regards, a adoré avec la Tulasî la poussière de tes pieds, chère à tes serviteurs⁴; de même, nous aussi, nous nous réfugions dans la poussière de tes pieds.

38. « Sois-nous donc propice, ô toi qui détruis la douleur!

voirs vis-à-vis de leurs maris. — J'ai suivi la première: *sarvabandhuṣu karanīyāṁ tvayy evāstu*; cf. *vāsudevaparo dharmah*, I, II, 29.

¹ 33 ab. — Pour la pensée, cf. ci-dessous xxxii, 14 b; Sur *ātman* p. *ātmani*, cf. *mahātman*, X, xlvi, 3, sch. ² *ātmani*.

² 34 ab. — *Sukhena*, suivant la glose, peut aussi se rapporter à *bhavatā*; sur le sens de *nirvīṇatī* dans notre passage, cf. Wilson au mot *nirvīṇat*; — *karāv api yau grihakṛitye nirvīṇatas tau*, sch.

³ 35. — Cf. ci-dessus les st. 9-11. — d. *Padavīm* = *antikam*, sch.

⁴ 37 a-b. — La glose construit *bhṛīyajaṣṭam* avec *rajaḥ*. — c. On sait que Çrî est la déesse de la fortune.

nous voici à tes pieds, ayant quitté nos demeures dans l'espérance de te servir; la beauté de ton sourire et de ton regard a allumé un ardent amour dans nos cœurs; ô perle des hommes! donne-nous d'être tes esclaves.

39. « Oui, depuis que nous avons vu ton visage qu'entourent les boucles de tes cheveux, et où brillent les pendants d'oreilles sur tes joues, sur tes lèvres le nectar et le sourire dans tes yeux; depuis que nous avons vu les deux bras puissants qui donnent la sécurité, et ta poitrine, seules délices de Çrî, nous voulons devenir tes esclaves¹!

40. « Est-il donc une femme dans les trois mondes qui n'oublie ses devoirs les plus saints, troublée aux accords prolongés de ta flûte et à la vue de cette forme qui réunit les perfections des trois mondes, quand les vaches, les oiseaux, les arbres et les bêtes sauvages en ont tressailli d'allégresse²!

41. « Oui, tu naquis pour être le sauveur du parc dans le péril et la douleur, comme le dieu, premier-né des êtres, est le protecteur du monde des Suras. Oh! pose ta main pa-reille au lotus, ami des affligés! sur nos seins brûlants et sur nos têtes, à nous les servantes. »

Çuka dit :

42. Quand il eut entendu les lamentations des Gopis, le maître des maîtres du Yoga, souriant avec bonté, goûta le bonheur avec elles, lui qui trouve son bonheur en lui-même³.

43. Tandis que réunies autour de lui, leur visage s'épanouissait à la vue du bien-aimé, le (héros) aux nobles ex-

¹ 39 d. — Çriyaiikaramaṇam = *çriya eka*.

² 40 a. — Kalapadāmṛita°, variante fournie par la glose, dont les sons harmonieux pareils à l'ambrosie. — c. Saubhaga, d'ailleurs formé régulièrement (cf. sauhṛīdam, xxix, 15 b), n'est pas dans les dictionnaires; cf. rāpaṁ tava sarvasaubhagam, I, xi, 8. — d. Abibhavan = abibharuḥ, sch.

³ 42. — L'idée que Bhagavat est heureux par lui-même (ānandamaya, de la doctrine Védānta) revient en maint passage du Bhāgavata, cf. surtout III, ix, 19.

ploits, Atchyuta, dont le noble sourire et les dents ont l'éclat de la fleur du jasmin, resplendissait comme la lune entourée par les étoiles ¹.

44. Répondant à leurs chants par ses chants et marchant, paré de la guirlande *vaijayanti* ², en tête de la troupe de ses cent femmes, il parcourait la forêt dont il faisait l'ornement.

45. Entrant avec les Gopis dans une île du fleuve couverte d'un sable frais, il jouit de la brise qui en caressait les vagues ³ et qu'embaumaient les lotus de nuit.

46. Il les prenait et les enveloppait dans ses bras, promenait sa main sur leurs mains, dans leurs cheveux, sur leurs cuisses, sur leur taille ⁴, sur leurs seins; il leur imprimait en badinant la marque de ses ongles, jouait, les regardait et souriait, allumant et satisfaisant à la fois l'amour des belles du parc.

47. Fières de posséder ainsi le bienheureux Cricṇa à l'âme magnanime, elles se crurent dans leur orgueil bien au-dessus des femmes de la terre.

48. A la vue de l'ivresse et de l'orgueil qu'inspirait sa beauté, Kēçava disparut du milieu d'elles pour les punir et les calmer.

¹ 43 a. — Les œuvres de Hari, aux exploits merveilleux (III, x, 10), sont un mystère (IV, II, 8) comme le corps qu'il revêt; cf. ci-dessus la note sur 12-16, et, ci-dessous, ch. XXXIII, st. 36 et suiv. — c. Sur *hāsadvijakundadīhiti*, cf. *śitadanta*, III, xIII, 32. La même épithète convient aussi au sourire, d'après la glose : *uddrahaṣaṣ ca dvijaṣ ca teṣu kundakusumanavaddidhitiṛ yaysya saḥ*, et elle lui est souvent appliquée dans la poésie classique.

² 44 c. — *Vaijayanti* est le nom donné à la guirlande de Viçṇu, d'après Rādhākānta; elle se compose de fleurs des bois.

³ 45 c. — *Tarala* revient encore ci-dessous, xxxII, 12 c, où il est commenté par *taraṅga*. Ce sens n'est pas indiqué dans les dictionnaires. Même observation sur *uttambhayan* = *uddīpayan*, de la stance suivante d, et sur *praṣaṇḍya*, st. 48 c, qui revient encore plus bas, xxxIII, 27 b, et sur lequel le scholiaste est muet; il est d'ailleurs assez fréquent, cf. *M. Bh.* I, 1258.

⁴ 46 b. — *Nivī*, prop. = pièce d'étoffe attachée autour de la taille.

CHAPITRE XXX.

Çuka dit :

1. Bhagavat ainsi disparu soudain, les femmes du parc se désolèrent : telles les femelles de l'éléphant qui ne voient pas le chef du troupeau.

2. Attachant leur pensée à sa démarche, à son sourire affectueux, à ses regards provoquants, à ses discours enchanteurs, à ses jeux, à ses gracieux ébats, les femmes imitèrent les actions diverses de l'époux de Râma, en s'identifiant avec lui¹.

3. Elles reproduisaient avec amour en leur personne la démarche, le sourire, le regard, les discours du bien-aimé : « C'est moi qui suis Cricṇa ; » disaient les jeunes femmes en s'identifiant avec lui et en imitant la grâce de ses jeux².

4. Célébrant ses louanges à haute voix, elles le cherchaient, en troupe serrée, comme des insensées, de forêt en forêt ; elles demandaient aux arbres des nouvelles du Puruṇa qui, pareil à l'éther, est au dedans et au dehors des êtres³.

5. « O Aṇvattṇa, Plakṇa, Nyagrodṇa ! avez-vous vu le fils

¹ 1-3. — Cf. V. P. 24. — 2 d. *Jagrihuṇ* = *anukaraṇākrīḍan*.

² 3. — Cette stance n'est en partie que la répétition de la précédente. On sait que ces répétitions, plus ou moins affaiblies, sont fréquentes chez les poètes hindous. (Cf. C. Schütz, *Kalidasa's Wolkenbote*, p. 8, note.)

³ 4. — Selon le *Prem-Sagar*, les Gopis supposent que les animaux, les oiseaux et les arbres de Vṛindāvana sont des riches et des munis descendus sur la terre pour être témoins des jeux de Cricṇa. — c. Sur l'éther, cf. III, xxvi, 34, où il est appelé *nabhaḥ*. Hari est au dedans et au dehors de toutes choses, I, viii, 18 ; au dedans, sous la forme de l'esprit ; au dehors, sous la forme du temps, III, xxvi, 18. Ailleurs, III, ix, 32, il est comparé au feu renfermé dans toutes les espèces de bois. Cf. aussi V. P. 60. — d. *Vaṇaspati*, en dépit de l'étymologie, *roi de la forêt*, semble, d'après les stances qui suivent, s'appliquer à des végétaux de diverses grandeurs.

de Nanda qui s'est enfui après nous avoir ravi nos cœurs¹ par ses regards affectueux et souriants?

6. « Est-il passé ici, ô Kurubaka, Açoka, Nâga, Punnâga, Tchampaka! le frère cadet de Râma, dont le sourire abat l'orgueil des femmes superbes?

7. « Et toi, propice Tulasi, chère aux pieds de Govinda! as-tu vu celui dont tu fais l'ornement avec tes essaims d'abeilles, ton bien-aimé Atchyuta²?

8. « O Mâlatî, Mallikâ, Djâtî, Yuthikâ! l'avez-vous vu? est-il passé ici celui qui vous remplit de joie au contact de sa main, l'ennemi de Madhu?

9. Dites, ô Tchûta, Priyâla, Panasa, Asana, Kovidâra, Djambu, Arka, Vilva, Vakula, Amra, Kadamba, Nîpa, et vous tous qui vivez pour le bien des autres³, (ô arbres) voisins de la Yamunâ! dites-nous le chemin suivi par Crichna, car loin de lui nous nous mourons.

10. « Quelle pénitence as-tu donc accomplie, ô Terre! pour jouir du contact des pieds de Kêçava, et briller, frissonnante de plaisir, dans tous les poils de ton corps? Est-ce impression (récente) de ses pieds? ou de (l'antique) pas vainqueur du héros aux grands pas? ou de l'étreinte du (dieu) au corps de sanglier⁴?

¹ 5 bc. — Peut-être faut-il lire *yo* au lieu de *no*, ou mieux le suppléer comme le fait le scholiaste ci-dessous, st. 10 ab. — *Cora iva gatah*, sch.

² 7 c. — *Tvâ* = *tvâm*. — *d. Tavâtîpriyâh*, sch.

³ 9 c. — De *parârthabhavaka* (= *parârtham eva bhavo janma yeṣāṃ te*), il faut rapprocher *itarârtha*, II, VII, 27, qui a le même sens et qui n'est pas non plus dans les dictionnaires; cf. *aighripâh parabhritâh*, II, II, 5. — *d.* La glose veut que la troisième personne soit mise ici pour la seconde, *çamṣantu te bhavantaḥ*; cf. XXXII, 22 c, et la note.

⁴ 10 ab. — La même pensée et le même mouvement sont reproduits plusieurs fois dans le *Bh. P.* cf. entre autres V, VIII, 19, avec cette différence que la construction y est pleine, tandis qu'ici elle est elliptique et complétée par le scholiaste à l'aide des mots *yâ tvam*. — *Xiti* = *he xite*. — *Apy aighrisambhavaḥ* = *kim ayam utsavaḥ adhûnâ*

11. O gazelle amie ! est-il passé ici avec sa bien-aimée celui dont les membres font la félicité des yeux, votre cher Atchryuta ? Rougie, au contact de l'amante, par le safran de ses seins, la guirlande de jasmin du noble époux embaumé la brise qui souffle ici¹.

12. « Le bras appuyé sur sa bien-aimée, un lotus à la main, et suivi des fols essaims d'abeilles de sa Tulasî, le frère cadet de Râma, qu'en ce moment vous saluez à son passage, ô arbres ! vous répond-il par des regards affectueux ? »

13. « Interrogez ces lianes : bien qu'elles pressent les bras du roi de la forêt, c'est au contact de ses ongles qu'elles tressaillent d'allégresse, ô bonheur² ! »

14. Ainsi disaient les Gopîs dans leur égarement, en cherchant Crichna avec angoisse ; (puis) elles imitèrent les jeux divers de Bhagavat en s'identifiant avec lui.

15. L'une, qui faisait Crichna, suçait le sein à une autre qui faisait Putanâ. Telle autre, faisant le petit enfant et pleurant, frappait du pied celle qui faisait le char³.

tavakadeçâdighrisparçasambhûtaḥ. — *Vâ* (= *yadvâ*) avec omission du sandhi, comme il arrive souvent à la pause. — Sur l'incarnation en nain, cf. liv. VIII, ch. XXIII (ses pas sont la terre, l'atmosphère et le ciel, II, VI, 6). — L'incarnation en sanglier est la seconde, cf. entre autres, III, XIII, 18 et suiv. Je n'ai retrouvé l'expression *parirambhâṇa* dans aucun des nombreux passages où il est question de ce fait ; sur le sens propre de ce mot, cf. ci-dessus XXIX, 46.

¹ 11 d. — Les adorateurs de Viçṇu forment un *gotra* dont il est le chef ; il est dit ailleurs de Crichna, *gârhaspatyam âsthitaḥ* ; de là peut-être l'expression *kulapatiḥ*.

² 13. — Les lianes sont intérieurement sensibles au toucher, *latâḥ... antaḥsparçâḥ*, III, X, 18.

³ 15. — Il est fait souvent allusion aux événements de la vie de Crichna dont il est question ici et dans les stances suivantes ; cf. le ch. VII du livre II. — *ab.* Sur Putanâ, cf. X, VI ; sur le char, X, VII. — *cd.* *Çakatâyatm* et, plus bas, st. 17 d, *vakâyatm*, formes *paramâipades* à la place de la forme *âtmanâpade*, plus usitée dans ces dénominatifs, et même irrégulières à l'avant-dernière syllabe, peut-être pour le besoin du mètre, surtout si l'on considère les deux autres participes

16. Telle, imitant le démon, en enlevait une qui faisait Crichṇa enfant. Une autre rampait en traînant ses pieds avec des cris affreux¹.

17. Deux font Crichṇa et Râma, d'autres font les bergers ; celle qui fait le veau tombe sous les coups de l'une ; l'autre tue celle qui fait le héron².

18. A une autre qui rappelle, comme jadis Crichṇa, les vaches entraînées au loin, joue de la flûte et prend ses ébats, « Très bien ! » disent ses compagnes³.

19. Le bras appuyé sur l'une d'elles, une autre disait tout en marchant : « Ne suis-je pas Crichṇa ? Regardez ma démarche gracieuse ! » tant son cœur est plein de lui⁴.

20. « Ne craignez ni le vent ni la pluie : voici un abri que je vous ai ménagé, » en disant ces mots, elle roidissait le bras et soutenait en l'air son manteau⁵.

21. Telle, en terrassant une autre et lui mettant le pied sur la tête, ô roi ! lui disait : « Tu es une perverse, eh bien ! meurs. Ne suis-je pas né pour le châtimement des méchants⁶ ? »

22. Telle autre disait : « Bergers ! voyez le formidable incendie ; vite, fermez les yeux ; je vais vous sauver à l'instant⁷. »

présents de cette même stance 17. — Cf. sur ces jeux des Gopis, V. P. 24-28.

¹ 16 ab. — Le daitya qui enlève Crichṇa est Trīṇāvarta, X, VII. Au liv. X, ch. x, est la légende des deux arbres à laquelle le second hémistiche fait allusion.

² 17. — Cf. X, XI, le récit de ce double exploit.

³ 18 ab. — Cf. X, XIII ; Brahmā attire et cache les troupeaux et les petits bergers dans une caverne.

⁴ 19. — Cf. V. P. 25.

⁵ 20. — Cf. X, XXV. Crichṇa, pendant un orage, met les troupeaux et les bergers à l'abri sous le mont Govardhana qu'il soutient en l'air ; le texte est reproduit littéralement ici : *tat trāṇaṁ vihitāṁ hi naḥ*.

⁶ 21. — Meurtre du démon Aghāsura, X, XII.

⁷ 22. — Crichṇa sauve les bergers de l'incendie, X, XIX. — Sur le mouvement exprimé par *caśūṁśy ācū apidhauhvam*, cf. C. Schütz, *Wolkenbote*, note sur la st. 108. Fréquence et causes des incendies, dans les régions tropicales, V, VI, 9.

23. Attachée à un mortier par une de ses compagnes avec une guirlande¹, une jeune beauté, tremblante et cachant son visage, simulait la frayeur¹.

24. Tout en interrogeant ainsi sur Crichṇa les lianes et les arbres de Vrindâvana, elles aperçurent en certain lieu de la forêt les traces de celui qui est l'âme suprême².

25. Car les traces du fils de Nanda à l'âme magnanime se reconnaissent sûrement à l'étendard, au lotus, au foudre, à l'aiguillon, au grain d'orge et autres signes³.

26. Tandis que, à l'aide de ces traces diverses, elles cherchaient le chemin qu'il avait suivi, les jeunes femmes apercevant devant elles des pas de femme régulièrement mêlés aux siens, se dirent entre elles avec douleur⁴ :

27. « Quels sont ces autres pas ? Quelle est celle qui est partie avec le fils de Nanda, en soutenant sur son épaule le bras du bien-aimé comme la femelle en compagnie de l'éléphant² »

28. « Sûrement, elle a gagné le cœur du Seigneur, le bienheureux Hari, puisque Govinda, nous abandonnant, s'est plu à l'em mener en un lieu secret⁵.

29. « O bonheur ! amies, c'est la poussière sacrée des pieds de Govinda, pareils au lotus, dont Brahmâ, Iça et Ramâdêvi se sont couvert la tête pour effacer leurs péchés !

¹ 23. — Cf. X, 11, légende du mortier auquel Crichṇa est attaché par sa mère. — Sur l'hiatus de *b*, cf. Bôht. *Ind. Sp.* 910 et 1734. — *c*. D'après une autre interprétation, *sudṛik* se rapporte à *dsyam*. — Au lieu de *haiyaṅgava* dans l'hém. fourni par B, Wilson donne *haiyaṅgavina*.

² 24. — Cf. V. P. 29 et 30.

³ 25. — L'énumération de I, xvi, 34 omet le grain d'orge *yava* qui se trouve aussi dans le *Prem Sagar*, p. 61; le lotus est nommé entre autres, III, xxiv, 17: *padmamudrâpadâmbujah*. Je n'ai pu déchiffrer entièrement le texte du V. P. 31.

⁴ 26. — Cf. V. P. 32.

⁵ 28. — Cf. ci-dessus, préf. p. 383, et V. P. 32 et 34.

* A ces mots : « J'enchaîne qui brise les pots et vole le beurre. »

30. « Devant ces pas de femme notre trouble est au comble, parce que cette Gopī jouit seule en secret, à notre détriment, des lèvres d'Atchyuta ¹.

31. « Nulle trace apparente de ses pas ici; sans doute, les jeunes pousses des herbes blessant la plante de ses pieds délicats, le bien-aimé a porté sa bien-aimée ².

32. « Ici le bien-aimé a cueilli des fleurs pour sa bien-aimée : voyez ces deux pas à moitié tracés par la pointe de ses pieds ³.

33. « Ici encore l'amant a arrangé les cheveux de l'amante : sûrement il était assis là, en disposant ces (fleurs) sur la tête de la bien-aimée ⁴. »

34. Et il goûta le bonheur avec elle, bien qu'il trouve son bonheur et sa joie en lui-même et qu'il soit impassible, pour montrer l'abaissement des amants et la perversité des femmes ⁵.

¹ 29-30. — D'après le scholiaste ces deux stances sont dites par des personnes différentes, dont les unes croient et les autres ne croient pas à un acte de pénitence accompli par leur compagne. — 30 d. Au lieu de *rahiḥ* (qui s'emploie même à la question *ubi*, comme on dit dans les classes, *sutām api raho jāhyāt*, VII, XII, 9), *B* lit *dhanam* pour expliquer *gopīnām*, ce semble, lequel peut se rapporter encore, soit à *ekā*, soit d'après la glose à *adharam*, en sous-entendant *sarvasvam*. — Sur *yat*, au 1^{er} hém. cf. *Ind. Spr.* 2113.

² 31. — La st. qui suit dans *B* et *D* aurait pu être insérée dans le texte; elle se rattache bien aux st. 31 et 32.

³ 32. — Cf. *V. P.* 33.

⁴ 33 d. — *Upaviṣṭam* paraît employé à double entente; cf. III, XIV, 30, *upaviveṣa* « eut commerce » (Burn.), et, dans la stance suivante, *reme*. Cf. *V. P.* 34.

⁵ 34. — Ici *Çuka* reprend la parole, *çukoktiḥ*. — b. *Akhaṇḍitaḥ* = *strīvibhramair anākrīṣṭo 'pi*. — Suit dans *C* et *D* une stance donnée

* « A ces empreintes plus marquées, reconnaissez, ô Gopīs ! les pas de l'amant, de Cricṇa, appesantis par le poids de la femme qu'il portait. Ici le héros à l'âme magnanime a posé à terre sa bien-aimée pour cueillir des fleurs. — *B* et *D* après 31. La st. suivante vient après 34 dans *C* et *D*.

^b Ainsi disant les Gopīs, hors d'elles-mêmes, se montraient tout en marchant celle que Cricṇa avait emmenée en laissant là les autres femmes.

35. Et elle, s'estimant alors la plus grande entre toutes les femmes : « Il a délaissé les Gopis qui l'adorent, disait-elle, et c'est moi qu'aime le bien-aimé ¹. »

36. Puis, arrivée à certain endroit de la forêt, elle dit avec orgueil à Kéçava : « Je ne peux pas marcher ; porte-moi où tu voudras ². »

37. A ces mots, il répondit à sa bien-aimée : « Monte sur mon épaule » ; et puis Cricṇa disparut, laissant l'épouse à sa douleur.

38. « O seigneur ! ô époux bien-aimé ! où es-tu ? Où es-tu (héros) aux bras puissants ? O ami ! montre-toi à moi, ton esclave digne de pitié ! »

Çuka dit :

39. En cherchant le chemin suivi par Bhagavat, les Gopis virent non loin d'elles leur infortunée compagne, consternée de l'abandon de son bien-aimé.

40. En apprenant par son récit quel orgueil elle avait ressenti (de la préférence) de Mâdhava, et quel mépris, dans sa perversité, elle avait fait de lui, elles en éprouvèrent une surprise très-grande.

41. Ensuite elles s'enfoncèrent dans la forêt tant que dura le clair de lune ; quand elles virent les ténèbres venues, elles revinrent sur leurs pas ³.

42. N'ayant que lui dans le cœur et sur les lèvres, imi-

en note et dont l'objet paraît être de marquer la fin du discours des Gopis. Elle n'est commentée dans aucun exemplaire ; elle contredit la glose *çukoktiḥ* ; elle détruit l'opposition entre *reme tayā ca* et *sā ca mene*, des st. 34 et 35 ; enfin le 2^e hém. de 34 convient mieux à un récit.

¹ 35 c. — *Kāmayānāḥ* = *kāmo yānam āgamanasādhanaṁ yāsāṁ tāḥ* ; nous disons plus simplement pour *kāmayamānāḥ* ; cf. cependant Bopp, G. L. S. § 598.

² 36 d. — Cf. V, II, 16 : *mām... arhasi netam... te cittāṁ yataḥ*. — Sur la cause de la disparition de Cricṇa, cf. V. P. 35.

³ 41. — Cf. V. P. 40.

tant ses actions, s'identifiant avec lui, célébrant ses vertus, elles ne pensèrent même pas à leurs maisons.

43. Revenues dans l'île de la Kâlinî et s'unissant à Cricṇa par la pensée, elles chantaient ensemble les louanges de Cricṇa et elles appelaient son retour¹.

CHAPITRE XXXI².

Les Gopis dirent :

1. « Gloire au parc entre tous, grâce à la naissance ! Indirâ y fixe sa demeure à jamais. (Dieu) compatissant ! montre-toi aux tiens qui ne vivent que pour toi et te cherchent en tous lieux³.

2. « Quand de ton regard, plus brillant que le calice du lotus épanoui sur la mare d'automne, tu frappes tes servantes volontaires, ô maître des jeux d'amour ! (dieu) libéral ! n'est-ce pas un meurtre ici-bas⁴ ?

¹ 43. — Cf. V. P. 41.

² Je ne trouve indiqué nulle part le mètre employé dans les stances 1-18. Sur l'irrégularité des st. 3 et 15, voy. la préface, p. 388. Suivant le scholiaste, les stances de ce chapitre sont dites par diverses personnes; mais la conclusion, plus ou moins explicite, en est toujours la même : *dr̥ṣyatâm*. On peut néanmoins, toujours suivant la glose, y voir aussi un discours suivi. Ainsi, à la seconde stance, les Gopis, prévenant l'objection de Cricṇa : « Que m'importe que vous me cherchiez ? » répondent : « Montre-toi pour nous rendre la vie que tes regards nous ont ôtée. » — St. 3^e : « Pourquoi nous négliger aujourd'hui, toi qui jadis, etc. » — St. 4^e : « Puisque tu es né pour le salut du monde, il ne te sied pas de négliger tes adorateurs, etc. etc. »

³ 1. — *Tâvakâḥ*, masculin, = *tvadîyâ gopîjandḥ*.

⁴ 2 *ab*. — Le lotus décrit ici paraît être le *ṣaratpadma*, IV, xxiv, 52; il est foncé, *ṣaradendivaracyâmanam*, III, xxvi, 28, et on y compare souvent les yeux de Cricṇa. — *d*. La glose établit qu'on peut tuer autrement qu'avec le glaive; les poètes hindous semblent avoir affectonné cette idée; cf. Bôhtlingk, *Ind. Spr.* 320 : *aṣastravihito badhaḥ*, et ci-dessous, xxxii, 6.

3. « Par toi nous avons échappé maintes fois, ô héros! à mille périls, à la mort dans les eaux empoisonnées, au démon fait serpent, à la pluie, au vent, au feu de l'éclair, au taureau, au fils de Maya¹.

4. « Non, tu n'es pas fils de la Gopî, tu es celui qui voit au fond du cœur de tous les êtres! Tu naquis à la prière de Vikhanas, pour le salut du monde, ô ami! dans la famille des Sâtvals².

5. « O chef des Vrichnis! ô bien-aimé! ta main, pareille au lotus, donne la sécurité à qui se réfugie à tes pieds dans la crainte de la transmigration; elle comble tous les désirs, elle étreint la main de Çrî; oh! pose-la sur nos têtes!

6. « O héros! toi qui dissipes les souffrances des habitants du parc! toi dont le sourire anéantit l'orgueil chez ceux qui t'appartiennent, ô ami! honore en nous tes servantes! montre à tes femmes ton visage brillant comme le lis des eaux³!

7. « Ton pied, pareil au lotus, efface les péchés de tes adoreurs, il suit les troupeaux, il est la demeure de Çrî, il a pressé la crête du serpent; pose-le sur nos seins! anéantis notre amour⁴!

8. « La douceur de ta voix et la beauté de tes discours qui ravissent les sages, héros aux yeux de lotus! ont jeté le trouble chez tes servantes; nourris-nous du nectar de tes lèvres.

9. « L'ambrosie de ton histoire, qu'ont chantée les sages

¹ 3 a. — *Viṣajalāpyaya*, cf. X, xvi; *vyālarāṣaṣa* = *Aghāsura*, X, xii; — b. *varṣamāruta*, X, xxv; — c. *vṛiṣa* = *Ariṣṭa*; X, xxxvi; *Mayātmaja* = *Vyoma*, X, xxxvii.

² 4 c. — Au commencement du livre X, Vikhanas ou Brahmā demande à Bhagavat de s'incarner pour sauver la terre. — d. *Sātvatāṁ kule*, cf. IX, xxiv, ainsi que pour les Vrichnis de la stance suivante.

³ 6 a. — D'après la construction du scholiaste que j'ai suivie, le génitif *yoṣitām* est régi par *darṣaya*, et le troisième pada forme une sorte de parenthèse dans la proposition principale. — c. *smeti nipcitam*, sch.

⁴ 7 c. — *Phaṇi* = serpent Kāliya, X, xvii.

inspirés, rend la vie aux affligés, enlève les souillures, sanctifie par l'audition et donne la paix; qui la célèbre au loin sur la terre, y fit (jadis) beaucoup de bien¹.

10. « Ton sourire, ô bien-aimé! ton regard affectueux et tes joyeux ébats, bonheur de la méditation, tes secrètes caresses qui touchent le cœur, ô perfide! jettent le trouble dans nos âmes².

11. « Lorsque, sortant du parc, tu mènes paître les troupeaux, ô maître chéri! à la pensée que les épis, les herbes et les jeunes pousses déchirent ton pied, beau comme le lotus, l'inquiétude s'empare de nos cœurs.

12. « Le soir quand tu reviens te montrer avec ton visage, pareil au lotus des bois, encadré dans les boucles de tes noirs cheveux et couvert d'une épaisse poussière, ô héros! tu allumes l'amour dans nos cœurs!

13. « O bien-aimé! ô toi qui tues le chagrin! presse sur nos seins ton pied, pareil au lotus, qui comble les vœux de tes serviteurs, qui fut adoré par Brahmā, et qui fait l'ornement de la terre, l'objet de la méditation dans l'adversité et la paix de l'âme.

14. « Donne-nous, ô héros! les lèvres d'ambroisie qui complètent le plaisir et détruisent la douleur, que baise amoureuxment ta flûte harmonieuse³, et qui font oublier aux hommes les autres amours!

15. « Quand pendant le jour tu vas parcourant la forêt et te dérochant à leurs regards, une seconde est pour eux une éternité; lorsqu'ils contemplant tes cheveux bouclés et ton

¹ 9 d. — Le scholiaste supplée le sujet de *grīṇanti*, *ye*, dont l'antécédent *te* sert de sujet à la proposition principale; cf. une pareille ellipse, I, VIII, 36. Des deux interprétations de *bhūridāḥ*, j'ai suivi la seconde : *te bhūridāḥ pūrvajanmasu bahudattavantah sukṛitina ity arthah*; cf. Böhtlingk, *Ind. Sprüche*, 2036. — Le scholiaste établit, d'après le texte, une comparaison suivie entre l'ambroisie et l'histoire de Cricṇa, et donne l'avantage à celle-ci.

² 10 c. — *Saṁvidāḥ* = *saṁketanarmāṇi*, sch.

³ 14 b. — *Nidāmrītavāsita*, sch.

visage divin, ils maudissent l'insensé qui mit des paupières sur les yeux ¹.

16. « Foulant aux pieds maris, fils, famille, frères et parents, ô Atchyuta! nous sommes accourues vers toi, tu le sais, troublées par tes accords. Perfide! quel autre abandonnerait des femmes au milieu de la nuit?

17. « Depuis que nous avons vu les jeux secrets, ton visage souriant qui fait naître l'amour, ton regard affectueux et la large poitrine où Çri repose, sans cesse de violents désirs (nous assaillent) et troublent nos cœurs ².

18. « Oui, ta naissance détruit le mal et répand le bien à profusion parmi les habitants du parc; oh! à nous aussi dont le cœur brûle pour toi, donne un peu du remède qui tue la tristesse chez ceux qui t'appartiennent!

19. « Quand tu parcoures la forêt de ton pied délicat, pareil au lotus, que nous voudrions poser avec précaution et en tremblant sur nos seins déjà trop fermes, la crainte qu'il ne se blesse aux cailloux du chemin fait palpiter nos cœurs qui ne vivent que pour toi ³. »

CHAPITRE XXXII.

Çuka dit :

1. Ainsi les Gopis exhalaient dans leurs chants mille plaintes diverses, ô roil et, éclatant en sanglots, elles soupiraient après la vue de Crichṇa ⁴;

2. quand à leurs yeux apparut, le visage souriant, vêtu

¹ 15 b. — Sur *truṭi*, voy. la préface, p. 388; suivant la glose, c'est un demi *xaṇa* ou l'espace que le soleil parcourt en un instant. — d. *Dṛiḍhāṁ pazmakṛit* = *Brahmā*; cf. *nirviveko vidhātā* dans les *Ind. Spr.* 2971.

² 17 d. — La glose explique le nom. *spṛiḥā* en supplant *bhavati*.

³ 19 d. — *Kūrpa* (= *sāzmapāśāna*) n'est pas dans les dictionnaires avec le sens qu'il a ici.

⁴ 1. — Cf. V. P. 42.

d'une robe jaune et paré de sa guirlande, le petit-fils de Çûra, qui trouble celui-là même qui trouble les cœurs ¹.

3. En voyant leur bien-aimé de retour, les jeunes femmes, ouvrant les yeux de bonheur, se levèrent toutes au même instant comme les membres à l'arrivée du souffle de vie ².

4. L'une prenant la main de Çauri, pareille au lotus, la portait avec joie sur son front dans les siennes; une autre soutenait sur son épaule le bras de Cricṇa, orné de sandal.

5. Une jeune beauté, joignant les mains, y recueillait une bouchée de bétel ³; une autre, brûlant d'amour, posait sur ses seins son pied pareil au lotus.

6. Une autre, fronçant les sourcils, semblait vouloir dans un transport d'amour et de colère le tuer de ses regards obliques et insultants, en se mordant les lèvres ⁴.

7. Telle qui savourait, les yeux immobiles, le lotus de son visage, le dévorait sans pouvoir se rassasier, comme les saints aux pieds de l'Être suprême ⁵.

¹ 2 a. — Cricṇa était petit-fils de Çûra par son père Vasudéva, IX, xxiv, 25 et suiv. — d. *Manmathamanmatha* « amour de l'amour », c'est-à-dire qui trouble l'amour lui-même, *sāxāt tasya (kāmasya) api mohaka ity arthaḥ*. C'est un des traits cités par le scholiaste en tête de la *Pantchādhyāyī* (v. la note de l'introduction, p. 386); cf. II, ii, 7, et la trad. de Burnouf: « Si, voulant entrer dans le cœur de Bhagavat, la colère tremble de crainte, comment l'amour pourrait-il y trouver un asile? » et un composé analogue *bhībhayam*, en parlant de Cricṇa.

² 3 d. — *Tanvaḥ* = *karacaranādayaḥ*. Les dictionnaires ne donnent pas le sens de *membre* à *tana*. La même comparaison se retrouve IX, x, 46, et X, lvi, 2; allusion à un passage du *Véda*, publié et traduit par Burnouf, préf. du 1^{er} vol. du *Bh. P.* p. cxxxvi et suiv.

³ 5 b. — *Carvita* n'est pas dans les dictionnaires, j'en ai fait un syn. de *carvana*; cf. *hasita*, *hasana*, etc.

⁴ 6 c. — *Axepa* = *paribhava*; *kaṭa* = *kaṭāxa*, ce dernier sens n'est pas dans les dictionnaires. Sur la pensée cf. *pradāzyantīvaizata*, IV, iv, 2, ci-dessus xxxi, 2 d note, et *M. Bh.* I, 300j.

⁵ 7. — Cf. V. P. 44. — c. La métaphore *āpīta* (cf. le latin *bibit aure*) est ramenée quelquefois à une simple comparaison : *drigbhyāṁ pra-paṇyan prabibann iva*, IV, ix, 3. — d. Les pensées philosophiques,

8. Telle autre, l'introduisant dans son cœur par l'ouverture de ses yeux aussitôt refermés, et frissonnant de plaisir, reste en adoration, inondée de joie comme un ascète¹.

9. Toutes, élevées par la vue de Kéçava au comble de la félicité, elles furent affranchies de la douleur qui naît de la séparation : ainsi les hommes, une fois réunis à celui qui possède la science².

10. Le cœur libre de souci, elles entouraient le bienheureux Atchyuta, qui resplendissait d'un éclat suprême, ô roi ! comme le Puruça entouré de ses énergies³ ;

11.⁴ alors que, les prenant avec lui, le seigneur entra dans l'île de la Kâlindi, peuplée d'abeilles qu'attire la brise embaumée des jasmins épanouis et des mandâras,

12, (île) fortunée, d'où la lune d'automne, par la multitude de ses rayons, chasse les ténèbres de la nuit, où la Crichnâ⁵, étendant ses vagues comme des mains, accumule les cailloux polis.

prodiguées ici, reviennent encore ailleurs : *neçuh... kleçâ jñānodaye yathâ*, IV, XI, 2. Cf. aussi V. P. 45, et Bôhtl. *Ind. Sprüche*, 2039.

¹ 8 b. — *Kṛitya* pour *kṛitvâ*.

² 9 d. — *Prâjñam* = *īçvaram*, ou bien « le sage qui connaît l'être suprême, » *brahmajñam* ; ce qui revient presque au même, car c'est Bhagavat qui transmet la science par l'intermédiaire du précepteur, un précepteur est Bhagavat lui-même, VII, xv, 29 ; ou bien encore, *saṁsuptam* (*prâpyu*) *yathâ viçvataiḥ saṁvastaḥ jīvāḥ*.

³ 10. — *Puruṣaḥ śaktibhir yathâ* « l'âme suprême entourée des qualités de bonté, etc. » cf. ci-dessus, xxix, 14 ; ou bien le *puruṣa* « à l'œuvre, » *upāsaka* « entouré de la science, de la force, de l'énergie ; » ou bien le *puruṣa anuṣayī* (*çayānam vâ guhāçayam* « endormi dans le mystère, » par opposition à *prexantyeḥitam* « donnant le spectacle de ses œuvres, » III, xxviii, 19), entouré de la Prakṛiti et de ses autres énergies en puissance, *prakṛityādyupādhibhir vṛitāḥ*.

⁴ 11. — La glose rattache, par la construction, les stances 11 et 12 au verbe *vyarocata* de la stance 10.

⁵ 12 c. — *Kṛiṣṇâ* (la noire) = *Yamunâ* ; cf. dans les *Ind. Sprüche* de Bôhtl. 629 : *Yāmunaṁ ambu kajjalābham*. — *Hastatarala*, l'ordre inverse est plus ordinaire ; cf. dans le *M. Bh.* I, 1214, *vīcchastaiḥ*.

13. Affranchies de la tristesse par la joie de le contempler, elles obtinrent, comme les Védas¹, l'objet de leurs desirs; et de leurs vêtements tachetés du safran de leurs seins, elles firent un siège à celui qui réside au fond des cœurs.

14. Quand il s'y fut assis, Bhagavat, le Seigneur qui siège dans le cœur des maîtres du Yoga², brillait au milieu des Gopîs en adoration devant lui, revêtu d'un corps qui réunit la beauté des trois mondes.

15. Après qu'elles eurent honoré celui qui les embrase d'amour et pressé ses mains et ses pieds sur leurs seins, en donnant à leurs sourcils un mouvement gracieux accompagné de regards aimables et souriants, elles dirent avec des éloges mêlés de quelque dépit³.

Les Gopîs dirent :

16. « Quelques-uns aiment quand ils sont aimés; d'autres, même quand ils ne le sont pas; d'autres encore n'aiment jamais, aimés ou non. Oh! daigne nous expliquer cela. »

Le Bienheureux dit :

17. « Ceux qui aiment pour être aimés, ô amies! n'ont

¹ 13 b. — *Çrutayo yathâ*. « Voici le sens, dit la glose. De même que dans le *Karmakhânda*, ou la partie qui traite des œuvres, les Védas ne voyant pas le souverain seigneur sont incomplets à cause des liens des pratiques diverses; tandis que, dans la partie qui traite de la science, *jñānakhāṇḍa*, ils voient le souverain seigneur et, remplis de joie à cette vue, ils sont affranchis des liens des œuvres, de même celles-ci, etc. » Sur l'insuffisance du Vêda, ou plutôt du *Karmakhāṇḍa*, voyez le discours du brahmane au roi, V, xi, 2 et suiv. — d. *Atmabandhave* = *antaryāmine* et « proche parent, » d'après un dictionnaire indigène cité par Böhtl. Le mot peut être pris dans les deux sens. Cricṇa, réputé fils de Nanda, était regardé comme un parent par les habitants du parc.

² 14. — La pensée du premier hémistiche est une de celles qui reviennent le plus souvent; cf. entre autres passages, IV, xxiiv, 37, *çucisade*, et la glose : *haṁsaḥ çucisud iti çruteḥ*.

³ 15 d. — Hiatus dans un pada, cf. note sur XXX, 23 b.

en vue que leur intérêt propre; il n'y a là ni affection ni devoir; c'est calcul égoïste et rien autre.

18. « Là où l'amour n'est pas payé de retour, comme chez les êtres compatissants ¹ et chez les pères, là est le devoir parfait et le dévouement, ô toutes belles !

19. « Quelques-uns n'aiment pas même qui les aime, encore moins qui ne les aime pas. Ce sont ceux qui trouvent le bonheur en eux-mêmes ², ou dont les désirs sont satisfaits, les ingrats, ceux qui maltraitent un gourou.

20. « Quant à moi, ô amies ! si je n'aime pas les êtres qui m'aiment, c'est pour qu'ils se livrent à la dévotion : ainsi l'homme tombé dans la pauvreté par la perte des trésors qu'il avait amassés, n'a de souci et de pensée que pour eux ³.

21. « De même, ô femmes qui pour moi avez renoncé au monde, au Vêda et à tous les vôtres ! c'est pour que vous me soyez dévouées que, vous aimant à votre insu, je me dérobe à vos yeux ⁴. Ne blâmez donc pas votre bien-aimé, ô bien-aimées !

22. « Non, je ne puis reconnaître le mérite de votre attachement désintéressé, même en vous donnant de vivre au-

¹ 18 b. — *Karuṇa*, en ce sens, n'est pas dans les dictionnaires; cf. ci-dessous, XXXIII, 21.

² 19 c. — *Atmārāmāḥ* = *aparāydrīcaḥ* « ceux qui n'ont pas d'yeux pour les objets du dehors. » — d. Les gourous sont le précepteur, le père et la mère, *Ind. Spr.* 1804. On donne aussi ce nom à tout bienfaiteur, *apakartā guratulyaḥ*, sch.

³ 20 d. — *Nibhṛita* = *pūrṇa*, *vyāpta*, sens inconnu des dictionnaires; *anyan na veda* « il en perd le boire et le manger, » *satpīpāsādi*, dit la glose.

⁴ 21 a. — *Loka* = *yuktāyukta*; *veda* = *dharmādharma*. Cf. X, XLVI, 4: *tā manmanaskā matprāṇā madarthe tyaktadaiḥikāḥ* |

ye tyaktalokadharmāḥ ca madarthe tām bibharmy aham || et X, XLVII, 9: *tyaktalaukikāḥ*, en parlant des Gopis. — c. *Paroza* « invisible, » cf. *paroxajit* (III, XVII, 4) « vainqueur invisible. » Pour l'idée exprimée ici, cf. IV, XXVIII, 65: *paroxapriyadevabhagavān* = Bhagavat est le dieu ami du mystère. En effet, il entend leurs paroles affectueuses, dit la glose, bien qu'elles ne le voient pas. — d. *Mā* = *mām*.

tant que les dieux, ô vous qui m'avez aimé¹ jusqu'à briser les chaînes indestructibles de la famille ! Que vos mérites soient leur récompense à eux-mêmes ! »

CHAPITRE XXXIII.

Çuka dit :

1. En entendant de la bouche de Bhagavat ces paroles pleines de charmes, les Gopis furent affranchies de la douleur qui naît de la séparation, et sa présence mit le comble à leurs vœux.

2. Alors, sous la conduite de Govinda, commencèrent les jeux du rāsa² que célébraient avec lui ses femmes dévouées et joyeuses, brillantes comme des perles, en se tenant entre elles par le bras.

3 et 4³. La fête du rāsa, embellie par le cercle des Gopis, était menée par Cricṇa, qui, usant de sa puissance magique et se plaçant entre elles, deux à deux, les tenait embrassées par le cou ; et chaque femme croyait qu'il était auprès d'elle. Cependant le ciel se couvrit de cent chars montés par les dieux en compagnie de leurs épouses, et le cœur consumé de regret.

5. Alors les tambours retentirent, des pluies de fleurs tombèrent du ciel et les chefs des Gandharvas chantèrent avec leurs épouses sa gloire sans tache.

6. Les bracelets, les anneaux des pieds et les clochettes des femmes, accompagnées de leur bien-aimé, produisaient un bruit confus dans le cercle du rāsa⁴.

¹ 23 c. — *Yāh* = *bhavatyāh*, sch. cf. xxx, 9cd et la note.

² 2 b. — *Rāsa* = *bahunartaktyukto nṛityaviṣeṣah*.

³ 3-4. — Le sch. fait remarquer que la 3^e st. a trois hémistiches et qu'elle enjambe d'un pied sur la suivante, *axaracatuṣṭayādhikena śrddhena*. — Cf. V. P. 47-49 et la note de Wilson, p. 533 de sa traduction.

⁴ 6. — Cf. V. P. 50.

7. Là resplendissait sous l'éclat de ses femmes le Bienheureux, fils de Dēvakī, comme une grosse émeraude parmi des pierreries aux reflets d'or¹.

8. Tandis que, à frapper la terre du pied, à agiter les bras, à mouvoir les sourcils avec grâce en souriant, à se briser la taille², à faire bondir leurs seins et flotter leurs voiles; tandis qu'à secouer sur leurs joues leurs boucles d'oreilles la sueur inondait leur visage, et que leurs cheveux et leurs ceintures se dénouaient; les femmes de Cricṇa brillaient en chantant ses louanges, comme les éclairs sur le cercle du nuage.

9. Elles chantaient avec force en dansant, variant le son de leurs voix, s'enivrant de plaisir et transportées de joie aux caresses de Cricṇa dont la louange remplit le monde.

¹ 7 a. — *Tābhīḥ svarṇavarṇābhīḥ*, sch. On sait que Cricṇa était d'un bleu foncé. — c. Suivant la glose, ou bien l'émeraude, c'est-à-dire Cricṇa, resplendit entre chaque couple de pierreries jaunes, *hainānām maṇinām madhye madhye*; ou bien, sans répéter *madhye*, il n'y en a qu'une seule aux yeux des Gopis, *gopidristiyabhiprāyena vā vinaiva madhyapadāvrittim*, de là le singulier *ṣaṣṭubhe*, plus difficile à expliquer dans la première interprétation. Cf. ci-dessus, st. 3. — d. *Mahāmarakata* = *nilamāṇi* « saphir. » Le premier de ces mots est constamment traduit par « émeraude, » et on y rattache le grec *σμάργδος*. Il y en a de vertes, *harinmarakata*, VIII, II, 4; de foncées, *marakataṣṭyāmavapuse*, VIII, XVI, 3 (= *meghaṣṭyāma*, VIII, VII, 17, également appliqué à Bhagavat); les vertes elles-mêmes ont des reflets foncés, VIII, II, 4. La glose ne donne d'explication que sur ce dernier passage, *hurit* = *pālācavarna*. Le *marakata*, dans certains cas, peut-il se confondre avec la pierre d'un bleu foncé, *nilamāṇi*? « J'ai passé huit jours, dit le prince Soltykoff, dans les montagnes qui s'appellent *Nilguerries*, ce qui veut dire les montagnes bleues, apparemment parce qu'elles apparaissent bleues aux Indiens des plaines; mais elles sont, au contraire, éternellement vertes. J'ai entendu dire, d'ailleurs, que *nil* veut dire indifféremment bleu et vert. » (*Voyages dans l'Inde*, p. 117.)

² 8 b. — *Bhājyat* = *bhājayamāna* de *bhañj*. Cf. VIII, XII, 19. — Au 3^e pada, si on lit **granthayaḥ* au lieu de **agranthayaḥ*, on a un sens tout opposé, admis aussi par le scholiaste.

10. Certaine Gopî, accompagnée par Mukunda sur une clef, chantait sur une autre; et lui, prenant plaisir à l'entendre, l'honorait en disant : « Très-bien ! très-bien ! » Elle chantait le refrain, et il lui témoignait beaucoup d'estime ¹.

11. Une autre, épuisée de fatigue par le râsa, appuyant son bras sur l'épaule du héros armé d'une massue, qui se tenait auprès d'elle, laissait flotter ses bracelets et les jasmins de sa guirlande.

12. L'une d'elles, qui soutenait sur son épaule le bras de Crichna imprégné de sandal, sentant le parfum délicieux qu'il exhalait, le baisait en tressaillant de plaisir ².

13. A une autre, qui pressait sur sa joue la joue (du héros) embellie par d'éclatants ³ pendants d'oreilles qu'il agitaient en dansant, il donnait une bouchée de bétel.

14. Tout en dansant, en chantant et en faisant résonner les anneaux de ses pieds et (les clochettes) de sa ceinture, une autre, accablée de fatigue, prenant la main propice d'Atchyuta, qui se tenait auprès d'elle, la posait sur ses seins.

15. Les Gopis réunies au bien-aimé Atchyuta, le favori préféré de Çrî entre tous, se livraient à la joie et chantaient ses louanges, pendant qu'il les tenait par le cou dans ses bras.

16. Les oreilles parées de lotus, les joues ornées de boucles de cheveux, le visage étincelant de sueur, les Gopis dansaient au son des bracelets, des anneaux des pieds, des clochettes et des instruments de musique, en compagnie de Bhagavat, laissant tomber les fleurs de leur chevelure, dans la salle où les abeilles tenaient lieu de musiciens.

17. Ainsi, parmi les embrassements, les attouchements voluptueux, les amoureux regards, les jeux effrénés et les rires, l'époux de Râma goûtait le bonheur avec les belles du parc, comme l'enfant qui s'amuse de la réflexion de son image.

¹ 9-10. — Cf. le *Prem Sagar*, p. 64 de la traduction anglaise. — 9 d. *Yadgitena*, etc. cf. *urugâya*, III, v, 44.

² 11-12. — Cf. *V. P.* 52-53.

³ 13 b. — *Tviṣa*. Les dictionnaires ne donnent que *tviṣ* et *tviṣā*, cf. 22 a. ci-dessous.

18. La joie d'être unies à lui troublant tous leurs sens, les femmes du parc n'avaient pas la force de relever soudain¹ leurs cheveux, leur robe ou le voile de leur sein, et elles laissaient tomber leurs guirlandes et leurs ornements, ô descendant des Kurus !

19. A la vue des jeux de Cricṇa, le trouble s'empara des épouses des dieux en proie aux tourments de l'amour ; et la lune, ainsi que les constellations, en fut émerveillée².

20. Le Bienheureux, se multipliant autant de fois qu'il y avait de Gopis, goûta le bonheur avec elles en se jouant, lui qui trouve son bonheur en lui-même³.

21. Les voyant fatiguées par ces violents ébats, (le héros) compatissant leur essuyait le visage avec amour de sa main propice, ô roi !

22. D'un regard souriant que rehaussait l'éclat de leurs joues, où brillaient, mêlés aux boucles de leurs cheveux, d'étrincelants pendants d'oreilles en or, les Gopis, honorant le héros, chantaient, ivres de joie au contact de ses ongles, les actions méritoires qu'il avait accomplies.

23. Confondu au milieu d'elles et suivi d'abeilles, pareilles aux chefs des Gandharvas, qu'attirait sa guirlande froissée par les étreintes de ses femmes et rougie du safran de leurs beaux seins, il entra dans l'eau pour se délasser : tel (y entre), épuisé de fatigue, le roi des éléphants avec ses compagnes en brisant les barrières⁴.

¹ 18 c. — *Añjas* = *añjasā*.

² 19. — La marche des astres est suspendue, suivant la glose ; de là ce qui est dit ci-dessous, st. 39 a.

³ 20. — Cf. III, III, 8 et 9. Le scholiaste cite ici deux textes : la prière par laquelle les Gopis demandent d'être unies à Cricṇa, cf. X, XXII ; *nandagopasutam devi patim ma kuru*, et la promesse de Cricṇa, rapportée en note, XXIX, 1. — Notre strophe justifie l'épithète *satya-kāma* = *satyasankalpa* que nous trouverons ci-dessous, st. 26 b ; comparer avec ces deux composés *satyavikrama*, etc.

⁴ 23 d. — *Bhinnasetu*. Ce qui est dit de l'éléphant doit s'entendre

24. Tandis qu'au milieu des ondes les jeunes femmes l'arrosaient à l'envi et lui jetaient de l'eau de toutes parts avec une aimable gaieté, ô roi ! tandis que du haut de leurs chars les dieux versaient des pluies de fleurs et chantaient ses louanges, il prenait plaisir, bien qu'il trouve son bonheur en lui-même, à jouer au milieu d'elles comme le roi des éléphants¹.

25. Et puis, dans le bosquet de la Crichnâ où l'air est embaumé de tous côtés par l'arome des fleurs de la terre et des eaux, il se promenait entouré d'une multitude d'abeilles et de femmes, comme l'éléphant en rut avec ses femelles.

26. Ainsi, fidèle à sa promesse, il passait avec la troupe de ses femmes dévouées toutes les nuits éclairées par les rayons de la lune et propices aux sentiments célébrés dans les poèmes d'automne, lui qui renferme sa jouissance en lui-même².

Le roi dit :

27. « C'est pour affermir la justice et pour réprimer le crime que Bhagavat, le maître du monde, a incarné une portion de son être.

28. « Comment lui qui enseigne, établit et protège les

en ce sens, suivant la glose, que Crichnâ foule aux pieds les usages du monde et les pratiques du Véda. Cf. I, XVIII, 35; et ci-dessous 28 a.

¹ 24 d. — *Gajendralîla*, cf. V, XVIII, 39, où la comparaison est exprimée à la manière européenne : *kriḍann iva bhah*.

² 26. — J'ai suivi la première interprétation du scholiaste; d'après la seconde, il faudrait séparer **kathâ* de *rasâçrayâḥ*, et faire du composé **niçâḥ*, un compl. circonstanciel de *siṣeve*. — c. *Saurataḥ* = *caramadhâtuḥ*. Dans une des énumérations de *dhātu*, rapportées par Bôhtl. dans son dictionnaire, le septième et le dernier est le *samen*; il y a peut-être là une comparaison implicite, tout à l'avantage de Vichṇu, avec ce qui est raconté de Çiva poursuivant Vichṇu déguisé en courtisane, VIII, XII, 32; cf. en outre dans le *M.Bh.* I, 2380, la légende de Vasu, *tasya retah pracashanda*. — d. *Çarathâyâ*, cf. V. P. 50.

barrières de la justice¹, ô brahmane! a-t-il, au mépris de la justice, touché à des femmes qui n'étaient pas à lui?

29. « Puisque ses désirs sont satisfaits, que voulait le chef des Yadus, quand il commit cet acte blâmable? Dissipe le doute qui s'élève en nous, ô pieux solitaire! »

Çuka dit :

30. « Parce que des grands ont violé la loi et commis un crime, gardons de l'imputer à faute à ces êtres puissants, non plus qu'au feu de tout dévorer².

31. « Que jamais nul, s'il n'est leur égal, ne commette un tel acte même en pensée; ainsi tout autre que Rudra périt à avaler follement le poison sorti de l'Océan³.

32. « Ce que disent les grands est bien; ce qu'ils font, l'est quelquefois. D'eux, le sage n'imité que ce qui est conforme à leurs discours⁴.

33. « Il n'y a pour eux ici-bas ni avantage à bien faire, ni dommage à mal faire, ô roi! parce qu'ils n'ont pas de personnalité.

34. « A plus forte raison le rapport de bien et de mal n'existe pas entre le Seigneur de tous les êtres, animaux, mortels ou dieux, et les créatures qui lui sont soumises.

35. « Quand ceux qui se sont complu à adorer la pous-

¹ 28 b. — Bhagavat crée et protège les barrières de la loi, III, ix, 19. c. *Pratīpam* = *pratīkūlam*. Les femmes des autres doivent être respectées comme une mère, *mātrībhaṅgīḥ parastrīṇu*, IV, xvi, 17.

² 30. — Sur le nom d'*Īṣvara* donné à d'autres qu'à l'être suprême, cf. I, iii, 27 (les Richis, etc. sont réputés tous des portions de Hari), et l'emploi du nom français *seigneur*.

³ 31. — Il s'agit ici du poison *kālakūta* avalé par Rudra ou Çiva.

⁴ 32. — M. Muir, *quem honoris causa nomino*, en traduisant ainsi le deuxième hémistiche, *Let a wise man observe their command which is right*, semble avoir lu séparément *svavaco yuktaṁ*, qu'il faut réunir comme le veut la glose, *teṣāṁ vacasā yad yuktaṁ aviruddhaṁ tat*; d'ailleurs, tout ce que disent les grands est bien, *satyaṁ vacaḥ*; c'est entre leurs actions qu'il faut choisir celles qu'on peut imiter.

sière de ses pieds, pareils au lotus, sont délivrés de tous les liens des œuvres par la puissance du Yoga; quand les munis marchent libres et sans entraves, comment celui qui a pris un corps de sa propre volonté serait-il enchaîné par les œuvres ?

36. « En revêtant un corps ici-bas, lui le régulateur suprême, qui se meut au sein des Gopis, de leurs époux et de tous les êtres animés, il ne faisait que se jouer ¹.

37. « C'est par bienveillance pour les êtres qu'il prend un corps humain et se livre à ces jeux, afin qu'on s'attache à lui en en écoutant le récit.

38. « Et, certes, les habitants du parc, troublés par sa puissance magique, n'ont eu garde d'accuser Crichņa, persuadés que leurs femmes étaient auprès d'eux.

39. « Quand la nuit de Brahmâ fut terminée ², les Gopis, qu'avait troublées le fils de Vasudésa, retournèrent à regret dans leurs maisons, le cœur plein de Bhagavat.

40. « Et quiconque écoute et raconte avec foi ces jeux de Vichņu avec les femmes du parc, animé soudain d'une dévotion profonde pour Bhagavat, il est affranchi du désir qui ronge le cœur, et affermi dans la sagesse. » ³

¹ 36. — Cf. V. P. 60.

² 39 a. — *Brahmarâtra upâvritte* = *brâhme muhurte prâpte*, cf. *Dasam Askand*, tr. Pavie, p. 109 : « Et il se trouva qu'une nuit du jour de Brahme était terminée; » le *Prem Sagar*, trad. Eastwick, p. 65 : « Meanwhile, the night advanced and no one was aware of it, and from that time the name of that night has been the night of Brahmâ; » on peut voir dans Polier, ch. vi, p. 455, ce qu'est devenu dans la tradition populaire ce trait merveilleux de notre légende.

³ 40. — Dans le *Bhâgavata*, les épisodes sont ordinairement terminés comme celui-ci, par une prière ou bénédiction, dont la pensée est prise dans l'épisode lui-même.

LE LIVRE
DES ROUTES ET DES PROVINCES,

— PAR IBN-KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE ET FIN.)

LE MAGHREB OU OCCIDENT.

Le Maghreb formait un quart de l'Empire sous l'ancienne monarchie des Perses; son gouverneur était nommé *Kharberân-Espehboud*.

ROUTE DE BAGDAD AU MAGHREB.

Sindjileïn (Yak. Salyaheïn, 3 fars.), 4 fars. — El-Anbar, 8 fars. — Ed-Derb, 7 fars.¹ — Hit, 12 fars. — Narousyeh, île sur l'Euphrate, 7 fars. — Eladousyeh (Kod. Alouseh), 7 fars. — Ed-Dara, 6 fars. — El-Fakhîmah (Ed. Odjaïmah), 6 fars. — El-Behyeh (Kod. El-Behymeh), 12 fars. — El-Fardhah (Kod. El-Ardhah) dans la plaine, 6 fars. — Ouady es-seba' « vallée des lions, » 6 fars. — Khilidj « le canal » (Ed. « canal des Beni Djoumah ou Djoumaï, » *ibid.* 145),

¹ Kodama écrit الرب; Edriçy الرب. Par une inadvertance singulière, Jaubert a lu *eyam* au lieu de *emyul*, et il traduit, en conséquence, *journées* au lieu de *milles*, II, 144.

5 fars. — Montagnes¹ de Karkisya, 7 fars. — Nahr-Sayid, 8 fars. — El-Hourrîn (Kod. El-Hourân; Ed. Djordjân), 14 fars. — El-Menzil (Ed. El-Mebrek; Kod. El-Menazil), 21 fars. (il faut lire 11 fars.) — Rakkah, ville nommée par les Grècs *Kalanikous*², 8 fars.

(Villes principales) : Rakkah; Harrân; Roha; So-maïsât; Saroudj; Hisn-Kifa; El-Ard el-Beïdha « la terre blanche; » Tell « colline » de Mauzen; Ezze-waby; El-Mazidjân; Roçafah; Zeïtounah. — Impôts de la Mésopotamie (*El-Djezîreh*) : quatre millions de dinars. Au rapport d'El-Ispahâny, l'impôt du Diar-Modar a été fixé à la somme de 9,500,000 dinars, y compris les dîmes³.

¹ Avant جبال, la copie B donne le groupe الغاس. Comme il n'y a pas de montagnes autour de Circesium, le docteur Sprenger propose de lire قبال. En acceptant cette conjecture, on devrait traduire : « de là à Eighas, en face de Circesium, 7 fars. »

² Callinicum est le premier nom de cette ville fondée par Seleucus Callinicus. (D'Anville.) La distance complète est ici 134 fars. dans Kodama on lit 126 seulement; mais il est vrai que son itinéraire omet deux étapes. D'après Edriçy, il y a en tout 372 milles, ou 124 fars., ce qui établit une différence de 10 fars. entre son itinéraire et le nôtre. Il importe de remarquer qu'indépendamment de cette route, laquelle suit la rive de l'Euphrate, il y a, ainsi que l'atteste Kodama, un chemin plus direct, par l'intérieur du pays, jusqu'à Deir, où l'on rejoint l'Euphrate. Dans Edriçy il est fait aussi mention d'une voie qui traverse le désert et abrégé, de cinq journées environ, la durée du voyage.

³ D'après cette seconde version, le revenu de la province présenterait une différence de plus du double. Comme je l'ai dit ailleurs, ce témoignage paraît n'avoir été invoqué par l'auteur que pour fournir de plus amples matériaux et d'autres points de comparaison à l'histoire économique du khalifat. Cependant il ne serait pas impos-

Division administrative de l'Euphrate : Karkîçya; Khabour; Rahbah; Eddalyah « la vigne; » Anat; El-Hadithah; Hit; Elanbar; Beïder; Masîn; Somaïsât; Es-Sikr¹. . . . Tabân; Bir el-Alya; Bir es-Soufla. Telles sont les villes nommées *villes du Khabour*. Les stations de cette route, en partant de Rakkah, sont : Douser; Balès, où l'on passe l'Euphrate; Khousaf; Naourah; Alep; Kinnisrîn. — La province de Kinnisrîn comprend les districts suivants : Maarat-Mofrîn²; Berdjewân; Sermîn; Djebâr el-Açab; Dolouk; Raabân; Alep. — Places fortes³ : Kourès; El-Djourneh; Menbedj; Antakyeh; Nirîn; Loubna; Balès; Rossafah « la chaussée » de Hicham, fils d'Abd el-Mélik. — L'impôt de la province de Kinnisrîn et des places fortes se monte à 400,000 dinars.

De Kinnisrîn on se rend à Chîzer, puis à Hamat, puis à Hims (Émèse). La province de Hims renferme les districts suivants (dans ce pays, on donne au district le nom d'*Iklim* « climat ») : Chîzer; Afa-myah; Marat en-No'mân; Sourân; El-Atmîn; Tell-

sible que les chiffres généraux donnés ici et dans d'autres passages, sur la foi d'El-Ispahâny, fussent simplement des annotations marginales, introduites plus tard dans le texte par un copiste.

¹ Le mot qui suit n'est pas ponctué. Le groupe entier répond au *Sikket el-Abbas* d'Edriçy, II, 154.

² La copie B porte *Marîn*. Il est parlé de Marat-Mofrîn et de la ville de Naourah dans les *fragments de l'histoire d'Alep*, publiés par Freytag, 6 et *passim*.

³ La nomenclature des places frontières se trouve textuellement dans le traité d'Ibn-Haukal, et elle est citée, d'après ce dernier, par Abou'lféda, texte, p. 233. La seule variante qui mérite d'être notée est *Tizin* au lieu de *Nirîn*.

Meïçerah; Loubnân (le Liban); Es-Sofrah; les cinq districts où l'on cultive le dattier; El-Ghoutas; Nawah; Raçîn; Damîn; Koustoul; Selmyah; Adounah; Djouçyah; Soudanyah; Tadmor (Palmyre). — Villes de la côte: Kilata (?); Djebelah; Bolonyas (Apollonie de Syrie); Natroun (peut-être Antartous, Tortose); Merkabah (Castrum Merghabum); Kaçirah; Saka; Habyah; El-Houleh; Adjloun; Barîn; Afirama.

ROUTE PARTANT DE HIMS (ÉMÈSE).

Djousiah ¹, 10 fars. — El-Kara, 30 m. — Nebek, 12 m. — Kotaïfah, 20 m. — Damas, 24 m. Dainas, qui est la ville nommée *Dhat el-Imad* ², existait, dit-on, avant le prophète Noé. L'arche partit du sommet du Liban et s'arrêta sur le mont Djoudy, dans le Kurdistan. Lorsque les enfants de Noé se furent multipliés, ils abandonnèrent les *serdab* (cavernes, voûtes cyclopéennes) au roi Nimroud, fils de Kouch,

¹ Ce nom est indéchiffrable dans les deux copies; j'ai suivi la leçon de Yakouby, laquelle se trouve aussi dans Kodama et Mokaddessy; il faut lire avec ces trois écrivains 13 milles, au lieu de 10 fars, que porte notre texte. Il est à remarquer que la route décrite par Ibn-Khordadbeh est une de celles que suivait la poste, mais elle passait par Nebek, tandis que l'autre, mentionnée par Mokaddessy, passait par Ba'kke; elles avaient à peu près la même étendue, environ 200 kilomètres.

² La *ville aux piliers*, allusion au passage du Koran, LXXXIX, 5 et suiv. Ce n'est pas, à proprement parler, Damas même, mais bien un temple d'origine prétendue adite, et nommé *Djeïroun*, en souvenir de son fondateur, qui est l'objet de la légende musulmane. Maçoudy, après avoir résumé les différentes versions qui circulaient, de son temps, sur la ville et le temple aux piliers, cherche à en démontrer l'origine fabuleuse. (*Prairies d'or*, t. IV, p. 88, sous presse.)

le premier qui régna sur les Juifs, sectateurs de la Thorah. — Impôt foncier de Hims, 340,000 dinars. Mais, suivant Ispahâny, il n'a jamais dépassé 180,000 dinars¹.

Province de Damas, districts : la plaine du Gawtah (banlieue et jardins de Damas); Senîr; la ville de Ba'lbek; la Bekaa et le Liban; district de Djounyah; district de Tripoli; district de Djobeïl (ou Gebail); Beïrout; Saïda et Bathanée; district du Haurân; district de Djaulân; la banlieue² de Balka; les environs du Jourdain; district de Moab; district du Djebal ou Montagnes; district de Chera (ou Cherat); Bosra; Ammân et El-Djabyeh.

ROUTE PARTANT DE DAMAS.

Djaçim, 24 m. — Fik, 24 m. — Tibériade, chef-lieu du Jourdain, 6 m.³ — Impôt foncier de

¹ S'il faut en croire Yakouby, l'impôt d'Émèse, établi sur une base invariable, ne dépasse pas 220,000 dinars, non compris, il est vrai, les redevances des biens affermés par l'État. Les contradictions qu'on remarque dans ces chiffres tiennent surtout à l'âge différent des documents que les trois auteurs avaient sous les yeux. (Voyez aussi la note 3, ci-dessus, p. 447.)

² Littéralement « l'extérieur » *zhahir*; cette expression est appliquée par Yakouby à la même localité, texte arabe, p. 114.

³ Total, 132 kilom. L'impôt de cette province est à peu près le même dans la relation de Yakouby : 300,000 dinars, sans compter les domaines affermés. Ibn-el-Moudebbir, dont parle notre auteur, après avoir été fait prisonnier par le chef des Zendjes, sous le règne de Mo'taded, fut mis en liberté et passa au service d'Obeïd Allah, fils de Suleïmân, dernier vizir de ce khalife. C'est du moins ce qui résulte d'une anecdote racontée par Ibn-Khallikân (*Vie du poète Abou'l-A'la*). Si le personnage en question est bien celui dont l'au-

Damas, 400,000 dinars, plus une fraction. El-Ispahâny ajoute : « Cet impôt a été rigoureusement évalué par Ibn el-Moudebbir; il se monte, en y comprenant le total des dîmes et la capitation des Juifs, à la somme de 140,000 dinars. »

Districts : le Jourdain; Tîbériade; Samarie; Beï-sân; Fahl; Hâwîm; Naplouse; Djarad; Abil (Mérad : Abil ez-Zeit); Sousyah; Safouryah; Akka (Saint-Jean-d'Acre); El-Kouds (Jérusalem); Sour (Tyr).

De Tîbériade à El-Lahoun, 20 m. — Kaïsaryeh, 20 m. — Ramlah, chef-lieu de la Palestine, 24 m. (Total, 128 kilom.) — Impôt de la province du Jourdain, 350,000 dinars; mais, selon Ispahâny, il n'a jamais dépassé la moitié de cette somme, non plus que l'impôt de la Palestine¹.

Districts de la Palestine : Ilya ou Beït el-Makdes (Jérusalem, *Ælia Capitolina*). David et Salomon y avaient déposé leurs trésors. De Jérusalem à la mosquée d'Abraham (Hébron), où se trouve le tombeau de ce prophète, on compte 13 m. — Suite des districts : Amwas; Loudd; Ramlah; Yafa; Kaïsaryeh; Sebastyeh; Askaloun; Ghazza; Beït-Djebrîn.

ROUTE PARTANT DE RAMLAH.

Azdoud, 12 m. — Ghâzza, 20 m. — Rafah

teur invoque ici l'autorité, il n'est pas facile d'expliquer la différence énorme des deux évaluations.

¹ Yakouby donne à peu près le même renseignement; il estime l'impôt du Jourdain, prélèvement fait des fermes, à 100,000 dinars. L'évaluation d'Ibn-Khordadbeh semble donc exagérée d'un tiers au moins.

(Bekry : *Rafakh*), 16 m. — El-Arich, dans les sables, 24 m. — Warradah, 18 m. — Ghoraïbeh (Kod. *Bakarah*; Mok. *Nafarah*), 20 m. — Farama (Péluse), 24 m. dans les sables. — Djordjir, 30 m. — El-Kacyrah, 24 m. — Mosquée de Kodhaa, 18 m. — Bilbîs, 21 m. — Fostat, capitale de l'Égypte, 24 m. (Total, 251 m. = 502 kilom.) L'Égypte, patrie des Pharaons, était nommée aussi *Macédoine*. Fostat doit son nom au camp qui y fut dressé par Amr, fils d'El-Assy. — Impôt de la Palestine, 500,000 dinars¹.

DISTRICTS DE L'ÉGYPTE.

Menf; Waçîm; Dalass; Bousîr; le Fayyoun; Ahnas; El-Kaïs; Taha; Achmounîm; Osyouth; Kehfa; Behnesa; Ikhmîm; Ed-Deîr (c'est le couvent d'Abou Chanoudah); Abchayah; Ermount; Kyft; El-Askir (Méraçid : El-Aksar); Esnè; Ramît; Oswân; Alexandrie; Kolzoum (*Clisma*, Suez); Thour; Eïlah; Maçîl et Malidous; Kartassa; Kharbita; Sabas; Sakha; Nebdeh (Yak. Tydeh); Alaf; Loubya; El-Awsyeh; Thowah; le Bas-Menouf; Chantouf; le Haut-Menouf; Atrîb; Aîn-Chems; Karasta (?); Kaïmen (?); Sân

¹ On a vu dans la note précédente que, d'après une évaluation plus modérée, l'impôt de la Palestine n'atteignait pas même à 200,000 dinars. Mokaddessy, après avoir donné les chiffres de notre auteur pour les villes de Kinnisrin, Émèse, le Jourdain et la Palestine, les rectifie ainsi qu'il suit, d'après ses informations particulières : « Kinnisrin et les places frontières, 360,000 dinars. — Jourdain, 700,000 dinars (le texte me paraît fautif). — Palestine, 259,000 dinars. — Damas, 400,000 dinars et une fraction. » (F° 126.)

et Iblîl; El-Bokhoum; Moghîrah; Ahyâ et Dachnah; El-Hauf occidental; El-Hauf oriental; Bohâïrah « le lac » ou région basse¹; Bathn er-Rîf; Chorounah; Saïd; Tinnis; Dimyat; Farama; Dokhoula; Bothaïrah; Nakyzah; Bosaïth; Matharyeh; Ternout; El-Bahr (?); Bedaryeh; Bedakoun; Cherak; Maryout; Samryah (Yak. Wasimah); Bernîl; Ansina; Chatal; Debîk. L'étendue de l'Égypte en long, depuis Chedjreteïn « les deux arbres², » et El-Arich jusqu'à Oswân « Syène, » et en large, depuis Barkah jusqu'à Eïlah, est évaluée à un mois de voyage.

ROUTE D'ÉGYPTÉ AU MAGHREB, EN PARTANT DE POSTAT.

Dhat es-Sahil (Kod. Dhat es-Selasil), 24 m. — Tarnout (Marbout, leçon erronée dans Makrizy), 22 m. — Rafikah (Kod. Rafyah), le long du Nil, 24 m. — Karasta (Ed. Karma), 24 m. — Kerboun, 24 m. — Alexandrie, 24 m. — Nounyah (Kod. Abou-Mounyah; Mok. Bayyoubah), 20 m. — Dhat el-Houmam « séjour de la fièvre, » 18 m.³ — Djen-

¹ Selon Yakouby, ce district se compose de six villes, situées sur la rive orientale du Nil. (*Ibid.* p. 126.)

² On trouve souvent la variante *Chedjreh* « l'arbre. » Cette bourgade, située entre El-Arich et Rafah, séparait la Syrie de l'Égypte. (Cf. *Prairies*, II, 295.)

³ De cette étape part l'embranchement des deux routes conduisant à Barkah. (Cf. Bekry, trad. par M. de Slane, *Journ. asiat.* 5^e série, XII, p. 48.) La distance jusqu'à cette station est, d'après notre texte, de 180 milles = 360 kilom. Mais Kodama ajoute une étape de 24 milles, entre Tarnout et Kaum-Cheryk, lieu dont il n'est pas fait mention ici. D'après cela, la distance entre Alexandrie et l'embranchement de *Dhat el-Houmam* doit être 62 milles = 124 kilom.

net er-Roum « jardin des Grecs » (Bekry : *Hanyat er-Roum* « l'arcade des Grecs »), 24 m. — Thahounah « la meule, » 30 m. — Kenaïs el-Awsedj « citerne de la plante nommée *rharnus*, » on n'y trouve que de l'eau de pluie, 30 m. — Sikket el-Hammam « relais du bain, » 30 m. — Kasr-Chemmas « château du diacre, » 25 m. — Khirbet el-Koum « ruine de sable, » 15 m. — Kharab Abou Halyma (Bekry : *Kharaïb*; Mok. et Ed. *Haouanit* « boutiques »), 35 m. — La citerne d'Abd Allah, 30 m. — Djanad es-Saghîr, 30 m. — . . . 35 m.¹ — Ouady Makhîl, 35 m. — Citerne de Houlmân (variante : Holâimân), 35 m. — El-Meghar « la caverne » (Ed. *Meghar er-Rakîm* « des Sept dormants »), 35 m. — Takenest (Ed. Yakist), 25 m. — Nedamah, 26 m. — Barkah 6 m.² Cette ville, au milieu du sable

Dans Mokaddessy, on la trouve évaluée à 3 journées, plus deux postes; mais le manuscrit présente quelques incertitudes dans ce passage; il semble d'ailleurs que ce voyageur ait copié et réuni par mégarde l'itinéraire d'Ibn-Khordadbeh et celui de Kodama.

¹ Le nom de la station est en blanc. Dans Edriçy on lit *جب الميدان* « citerne du champ de course, » et dans Mokaddessy *جب المنعار* « citerne de la terreur. »

² En ajoutant le nombre des stations indiquées par le contexte au fragment de route évalué ci-dessus, jusqu'à *Dhat el-Houmam*, on trouve entre le Caire et Barkah 650 milles = 1,300 kilom. Edriçy compte 552 milles environ entre Alexandrie et Barkah, ce qui, réuni aux 144 m. qui séparent Alexandrie de Fostat, donne 696 m. Il importe de remarquer que notre texte décrit, à partir de *Sikket el-Hammam*, la route la plus courte à travers le désert; l'autre chemin mentionné par Kodama donne, à une légère différence près, le total des stations d'Edriçy. Bekry, qui note avec une si scrupuleuse exactitude les moindres stations de cet itinéraire, oublie malheureusement quelquefois de compter la distance qui les sépare.

rougeâtre du désert, ressemble à une belle fleur de lotus; un amphithéâtre de montagnes l'environne à une distance de 6 milles.

ROUTE DE BARKAH À L'OCCIDENT.

Mabanah (Kod. *Melitya*; Mok. *Meïseh*), 15 m.
 — Kasr el-Açel « château du miel, » 29 m. (il faut lire 19 m. d'après les autres itinéraires). — Awirân (Ed. Avrar; Kod. Awirab), 12 m. — Selouk, 30 m.
 — Barmest (Ed. Tourmest; Kod. Termeçeh), sur la côte, 24 m¹. — Makyah, sur la côte, 20 m. — Adjabyah, 24 m. — El-Djezîreh (Kod. Haï-Nowah), 20 m. — La *Sabkhah* « terrain salé » de Menhousah, 30 m. — Kasr el-Atach « château de la soif, » 24 m. — El-Yahoudyeh, sur le bord de la mer, 34 m. — Tombeau d'El-Ibady, 34 m. — Sarb (lisez Syrt « la grande Syrte »), 34 m. — Karyeteïn « les deux bourgs » (Kod. Karneïn), 13 m. — Château de Haçan ben No'mân el-Ghassany², compagnon de

¹ De là partent plusieurs embranchements jusqu'à Adjabyah; le nôtre a 68 m. de parcours; celui dont parle Kodama (Sprenger, *ibid.* p. 98), 74 m. D'où il résulte que, d'après Ibn-Khordadbeh, la distance entre Barkah et Adjabyah est de 144 m. d'après Kodama, de 150 m. Le calcul d'Edriçy donne 6 journées = 152 m.

² Ce général, investi du gouvernement de l'Afrique septentrionale par le khalife Abd el-Mélik, en 687 de J. C. fut défait près de Cabès par une armée berbère. Obéissant aux ordres de son souverain, il demeura dans le pays et y construisit deux forteresses auxquelles il donna son nom; Bekry dit en avoir vu les ruines. (*Journ. asiat.* 5^e série, XII, 433; *Hist. des Berbères*, III, 192 et suiv.) Le même fait est raconté par Ibn-Haukal. (Voir l'extrait de son livre publié par M. de Slane, *Journ. asiat.* mai 1841, p. 557.)

Walid, fils d'Abd el-Mélik, 30 m. — Marsaf (Kod. Mansaf), 40 m. — Tourgha, 24 m. — Ragouga, 24 m. — Wardaça, 8 m. — Un poète a dit :

Il rencontra un jour *El-Biraz* qui conduisait son cheval, aussitôt il le jeta sur Wardaça.

El-Medjteby, 22 m. — Ouady er-Reml « torrent de sable », 20 m. — Tripoli¹, 24 m. — Sabrah, 24 m. — Bîr (ou Beït) el-Hammalin, 20 m. — Kasr er-Rizk (Kod. Er-Rouk), 30 m. — Naderkhat, 24 m.² . . .

Kaïrowân, ville située au centre du Maghreb dont elle est la capitale, 24 m. — Distance entre Bagdad et Misr (vieux Caire) 570 fars. ce qui équivaut à 1,710 milles³.

ÉTATS D'IBN-EL-AGHLEB.

Kaïrowân; le cours supérieur du Nil, l'Abyssinie et la Nubie. Les Nubiens ont acheté la paix des musulmans, au prix d'un tribut annuel de 400 esclaves⁴.

¹ La comparaison du paragraphe mutilé d'Edricy avec le texte ci-dessus donne entre Syrt et Tripoli 254 milles = 308 kilom.

² La fin de cette route est perdue; mais on peut la compléter avec les relations de Yakouby, de Kodama et de Mokaddessy: Fawarah, 30 m. — Kabès, 30 m. — Bîr-Zeitounah, 18 m. — Ketanah, 24 m. — Lebès ou Kebès (dist. omise). — Kaïrowân, 24 m. — Ce qui fait, entre Tripoli et cette dernière ville, 200 m. (400 kilom.) ou un peu plus, si l'on tient compte de la lacune des textes.

³ A raison de 3 m. pour une parasange, soit 3,420 kilom. Il est aisé de voir que ce paragraphe a été déplacé par les copistes et qu'il devait se trouver primitivement à la suite de la route dont Fostat est le terme.

⁴ Maçoudy (*Prairies*, III, 39) relate les circonstances historiques

Sous les Pharaons, l'impôt foncier de l'Égypte s'élevait à 96 millions de dinars. Abd Allah, fils d'El-Hidjab (lisez El-Haddjadj), le fixa, sous les Omeyyades, à 2,123,837 dinars.

Après l'avènement de la maison d'Abbas, Mouça, fils d'Yça, fils d'Aly, taxa l'Égypte à 2,180,000 dinars. — Les autres possessions de l'Aghlebite sont Kabès; Djeloula; Subeityah (Suffetula), ville du roi chrétien Djordjis (sans doute Grégoire, préfet de l'empire), à 70 m. de Kaïrowân; Zeraoud (?); Ghadamès; Merdjanah; Kafsah; Kastylyah; la ville du Zab (Tobnah?); Benzert; Chelehbân (Cheloubinah); Waddân; le versant du mont Wa'rân (Ouigran?);

qui ont donné naissance à cet impôt, qu'il nomme *bakt* ou *nakt*. Le nombre des esclaves livrés annuellement aux musulmans s'élevait, dit-il, à 442. Ce passage a été reproduit par Ét. Quatremère, dans son *Mémoire sur la Nubie*. Les renseignements que nous a laissés Ibn-Khordadbeh sur les fluctuations de l'impôt en Égypte, outre qu'ils ne sont pas à leur place naturelle, dénotent une rédaction précipitée et confuse. Mokaddessy, après les avoir insérés dans son livre, ajoute (fol. 142) : « J'ai lu dans le traité du *Kharadj*, par Kodama, que le revenu métallique de l'Égypte était autrefois de 2,500,000 dinars. Or j'ai trouvé dans l'ouvrage d'Ibn-el-Fakih des chiffres bien différents, ainsi qu'un historique détaillé du revenu de l'Égypte sous les Pharaons, sous Haddjadj et la dynastie abbasside. » Mokaddessy critique la justesse du mot *kharadj*, employé en cet endroit, et rapporte à ce propos une conversation curieuse qu'il eut avec un Égyptien établi à Boukhara. De ce morceau, que je regrette de ne pouvoir traduire ici, il résulte que : « Dès le 11^e siècle de l'hégire, le système de l'impôt en numéraire était tombé en désuétude; que le fellah payait une redevance en nature pour la terre dont il était usufruitier; que cette redevance reposait sur le rendement annuel de la terre, ou, pour parler plus exactement, de la crue plus ou moins favorable du Nil, etc. »

Tunis, à deux journées de caravane de l'Ifrikyah. Tunis se nommait autrefois *Karthadjina* (du latin *Carthagini*). Elle était située sur le bord de la mer, et entourée d'un mur de 21,000 coudées de circuit (dans Bekry, 24,000). Tunis est séparée de l'Espagne par la *mer Blanche*, qui a, en cet endroit, 7 fars, de large (*sic*). De là on va à Cordoue en six journées.

ÉTATS DU ROUSTEMIDE MEÏMOUN, FILS D'ABD EL-WEHHAB,
FILS D'ABD ER-RAHMAN, FILS DE ROUSTEM EL-IBADY¹.

Ce prince est d'origine persane, et on le salue du nom de *khalife*. Ses États sont : Herzeh; Chelif; Melyanah; Tahert et ses dépendances; cette ville est à un mois de voyage de l'Ifrikyah, par caravane; enfin le territoire de Sebtah où régnait Julien, jusque dans le voisinage d'El-Khadrà.

ÉTATS DE SOGHAÏR LE BERBÈRE, DE LA TRIBU DE NASMOUDA².

. . . Jusqu'à Ouady er-Remel; Ouady ez-Zeïtoun; le château d'Aswed, fils d'El-Heïthem, jusqu'à Tripoli; tout le territoire situé en deçà, jusqu'à la mer qui baigne l'Espagne.

¹ Les bornes de mon travail ne permettent pas de rappeler les événements historiques qui morcelèrent l'Afrique septentrionale en plusieurs petites principautés indépendantes; ils sont d'ailleurs connus des lecteurs de ce recueil, par les fragments de Bekry et d'Ibn-Haukal, dont M. de Slane a donné la traduction. J'indiquerai donc simplement les passages qui peuvent éclaircir les données si confuses du *Livre des routes*.

² Le texte ajoute un mot méconnaissable, peut-être *Djelyanah*.

ÉTATS DE L'HÉRÉTIQUE ES-SOFRY¹.

Marghah, grande ville très-peuplée . . . Mine d'argent sur les frontières méridionales de l'Abyssinie; une autre ville nommée *Dîn*.

Ibrahim, fils de Mohammet le Mo'tazely, possède une ville nommée *Er-Rezah*, dans le voisinage de Tahert.

ÉTATS DE LA DYNASTIE D'IDRIS, FILS D'IDRIS, FILS D'ABD ALLAH, FILS D'EL-HAÇAN (lisez HUÇEÏN) LE THALÉBITE.

Tlemsen, à 25 journées de marche² de Tahert, sur un territoire partout cultivé; Tanger; Fez, résidence du souverain, à 24 journées de Tahert. Derrière Tanger vient le Sous el-Adna (inférieur), à 2,000 m. de Kaïrowân; derrière le Sous el-Adna, le Sous el-Akça (supérieur). Ces deux provinces sont à plus de 20 journées l'une de l'autre. — Au même souverain idricite appartiennent aussi Walila (en berbère, Oulili); Medaka; Zeloula; Rakoun³, Heudjrah (Ibn

¹ On peut consulter, sur la secte des Sofrites et des Waçilites, le *Journ. asiat.* 5^e série, XIII, p. 116. Malgré les déplorables mutilations du texte, il n'est pas impossible de démêler à quelle contrée de l'Afrique l'auteur fait allusion. Selon moi, c'est le pays de Tamedelt, sur la route d'Aghmat au Sous. D'après le témoignage de Bekry, il y a, à une faible distance de Merghad, une mine d'argent d'un riche produit. La ville nommée plus loin *Dîn* répondrait, en ce cas, à Derâ, bourg situé à l'orient de Tamedelt. (*Journ. asiat. ibid.* p. 483.)

² Il n'y a pas plus de 5 à 6 journées de voyage entre ces deux villes. Presque toutes les distances indiquées dans les paragraphes suivants sont calculées avec la même exagération.

³ Peut-être Zerhoun زرهون, sur les ruines de l'ancienne Oulili.

Haukal ajoute *en-Ners* « le nid de l'aigle »); El-Hodjêrah; El-Hadjir; Madjeradjera; Figoun (Ifghan); El-Khadhra¹, sur le bord de la mer qui, en cet endroit, n'a que 6 fars. de large; (le mont) Auras; le pays contigu au royaume du Dayi, fils du Dayi², et le pays des nègres qui vont nus, lequel s'étend jusqu'au rivage de la mer.

³ [On a reconnu que le pays habité par les Abyssins et les Noirs a une étendue de sept années de marche. L'Égypte ne forme que la soixantième partie de la terre. D'après l'opinion la plus répandue, la terre n'a pas moins de 500 années de marche, dont un tiers est cultivé, habité et peuplé, un tiers occupé par de vastes solitudes, et le dernier tiers envahi par les eaux de la mer.] Le roi de la famille des Idrîcites ne reçoit pas le surnom de *khalife*; on le salue du titre de *fils de l'apôtre de Dieu*.

ÉTATS DE L'OMEYADE ISSU D'ABD ER-RAHMAN, FILS DE MOA-WYAH, FILS DE HICHAM, FILS D'ABD EL-MÉLIK. FILS DE MERWÂN.

Le pays d'El-Andalous⁴, situé de l'autre côté de

¹ La position de Khadhra me paraît répondre au petit château *القصر الصغير* dont il est fait mention dans la *Table géographique* de l'Histoire des Berbères.

² Ou; en d'autres termes, le missionnaire des Fatimites. (Voir *Journ. asiat.* 3^e série, XIII, p. 249.)

³ Tout le passage compris entre crochets est interpolé.

⁴ M. Reinaud (*Géographie d'Abou'Yfêda*, trad. française, p. 234) a déjà signalé l'emploi vague et arbitraire que les écrivains arabes du moyen âge font du mot *Andalous*, dont l'acception vulgaire est l'Espagne musulmane.

la Méditerranée. Cordoue est à 5 journées de la mer. Depuis le littoral de la province de Cordoue jusqu'à Narbonne, ville frontière entre l'Espagne et le pays des Francs, il y a une étendue de 1,000 m. Tolède, où réside le roi, est à 20 (*sic*) journées de Cordoue. L'Espagne renferme quarante¹ villes, comme Marida, Saragosse, Larida, Djarbada (Gironne) et El-Beïdhâ. Ce royaume est limitrophe de la France, et au delà s'étendent les contrées habitées par des peuples polythéistes. La dimension de l'Espagne, en long et en large, est d'un mois² de marche à travers une contrée riche, fertile et abondante en fruits. Les montagnes qui la bornent au nord, sur la frontière des Romains et des Francs (empire de Charlemagne), sont couvertes de neiges. De la dernière de ces montagnes on voit sans cesse jaillir des flammes, au milieu d'une pluie de pierres et de sable³. — A l'époque de la conquête musulmane, l'Espagne avait pour roi Lodarik (Rodrigue) originaire d'Ispahân. En effet c'est de la ville d'Ispahân que les habitants de Cordoue dérivent leur nom *Espân*⁴. Le prince

¹ Mokaddessy, en citant ce passage *in extenso*, fait remarquer qu'il y est seulement question des villes les plus importantes. (Fol. 146.)

² Ou deux mois, d'après la leçon conservée dans les *Prairies d'or*. Ibn-Yça, écrivain espagnol, ayant reproduit ce passage de Maçoudy, Makkary en démontre l'exagération et cherche à prouver qu'il faut réduire la distance à un mois et demi. (Éd. de Boulac, I, p. 65.)

³ La description fantastique de ce volcan se trouve dans l'*Athar el-Bilad*, p. 339.

⁴ Maçoudy, qui emprunte ces dernières lignes à notre auteur,

omeyade qui règne actuellement en Espagne est salué du titre de *filz des khalifes*, et non pas du titre même de *khalife*, qui n'appartient qu'au souverain des deux villes saintes.

TRIBUS BERBÈRES¹.

Les Howarah; les Zenatah; les Dharyssah; les Maghilah; les Ouarfaddjournah, branche des Nafzah; les Oulïtah; les Matmatah; les Sanhadjah; les Waharah; les Ketamah; les Louatah; les Mezatah; les Mediounah; les Masmoudah; les Gomarah; les Kalmah (Guelma); les Warkah (Ouergha); les Asah; les Beni Sokhour; les Arkinah (Auga, tribu zénatienne); les Beni Kemlân; les Beni Masdouren; les Beni Ouandjen; les Beni Manhousah (Mettousa). — Les Berbères, domiciliés d'abord en Palestine, obéissaient au roi Djalout. Lorsque ce roi fut tué par David, ils émigrèrent vers l'occident, et, arrivés dans

ajoute qu'on considère les *Echbân* comme un peuple issu de Japhet et dont il ne reste aucun vestige. Mais il fait remarquer, en même temps, que l'opinion la plus accréditée en Espagne rattachait Rodrigue à la race des Galiciens, peuple d'origine franque. Toutes les conjectures des musulmans sur l'origine des Espagnols sont recueillies sans ordre par Makkary. (Éd. de Boulac, I, p. 70.) D'après l'auteur des *Prairies d'or*, d'accord en cela avec le témoignage des numismates, les Omeïyades d'Espagne recevaient le titre d'*émir el-mouminîn* « prince des croyants. »

¹ Ce paragraphe, qui fourmille de noms étrangers, nous est parvenu dans un état méconnaissable. En le comparant à la nomenclature donnée, dans le même ordre, par Maçoudy (III, 241), j'avais réussi à restituer le nom de quelques tribus; mais c'est surtout aux conseils de M. de Slane que je suis redevable d'une restauration aussi complète que possible.

le pays de Loubyah et de Marakyah, ils se disséminèrent. Les tribus Zenatah, Maghilah et Dharyssah établirent leur résidence dans les montagnes. Les Louatah s'arrêtèrent à Barkah, ville nommée par les Grecs *Antabolous*, *πενταπόλις*, ce qui signifie « les cinq villes. » Les Howarah vinrent habiter Eyas¹ ou Tarobolous, c'est-à-dire en grec « les trois villes. A la suite de cette invasion, les Grecs se réfugièrent en Sicile, qui est une île de la Méditerranée. Les Berbères se répandirent jusqu'à Sous el-Adna, derrière Tanger, à 2,050 m. de la ville nommée *Kammounyah*², dans le Kaïrowân. Alors les Grecs et les Francs revinrent dans leurs anciennes possessions, après avoir conclu la paix avec les Berbères. Ceux-ci, dédaignant le séjour des villes, se fixèrent dans les montagnes et au milieu des plaines sablonneuses. La discorde déchira les colonies grecques jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane... (suit une ligne illisible).

On exporte par la mer du Maghreb des eunuques tirés du pays des Slaves³ et du Soudan; de jeunes

¹ Ce mot transcrit assez exactement le grec *Éōas*, premier nom de Tripoli. (*Journ. asiat.* 1858, p. 429.)

² Un canton du même nom est cité par Bekry, sur la route d'Oran à Kaïrowân, dans le voisinage de la petite ville de Kafsah. Maçoudy, en copiant tout ce paragraphe sur les émigrations berbères (III, 242), écrit *Kabouçah*. Il oublie aussi de mentionner l'établissement de la tribu des Louatah à Barkah. Dans Ibn-Haukal, le nom de cette même localité est écrit *Kamoudah*. (*Journ. asiat.* 1842, p. 244.)

³ C'est par erreur que nous avons imprimé *المقلبون*; les deux copies portent lisiblement *المقلبيون*; et dans le fragment

esclaves chrétiens; des filles espagnoles; des peaux de buffles et des laines; des parfums, entre autres le storax benjoin, et parmi les résines, le mastic. On tire du fond de cette mer, dans le voisinage du pays des Francs, le *sebed*¹, substance connue ordinairement sous le nom de *merdjân* « corail. »

La mer qui s'étend au delà du pays des Slaves jusqu'à la ville de *Boulyah* n'est fréquentée par aucun navire ni bâtiment de commerce, et l'on n'en tire aucun produit. Pareillement, l'Océan occidental, où se trouvent les îles Fortunées, n'est pas exploré par les marins et ne fournit au commerce aucun objet de consommation.

ITINÉRAIRE DE BAGDAD À RAKKAH, PAR MOÇOUL.

De Bagdad à El-Baradân, 4 fars. — Okbera, 5 fars. — Badjoumaïra, 3 fars. — Kadiçyeh, 7 fars. — Sorra-men-râ, 3 fars. — Kerkh, 2 fars. — Haïlita (Mustaufy : *Halyân*), 9 fars. — Souk-Kadiçyeh « le marché de Kadiçyeh » (Kod. Soudfanyeh), 5 fars. — Narema (Kod. Barema), 5 fars. — Sinn et la rivière du Zab, 5 fars. — El-Hadythah, 12 fars. — Beni-Taïbân (Ed. Tamyân), 7 fars. — Moçoul, 7 fars.²

d'Ibn-Haukal cité ci-dessus, il est parlé aussi des cunuques esclaves. (Cf. *Invasion des Sarrasins*, etc. par M. Reinaud, p. 236.)

¹ Ou *zebed marin*, selon l'orthographe de Kazwiny, qui donne une longue description de la pêche du corail sur les côtes d'Afrique. (Cf. *Adjaïb*, p. 238.)

² Distance de Bagdad à Moçoul, 74 fars. ou 444 kilom. Cette route est une de celles que Mustaufy a empruntées à l'auteur.

Villes de la province de Moçoul : Tikrit; en face est Taubeh, ville du prophète Khidr¹; Tizer; Tirhân; Essinn; El-Houlyeh; Merdj-Djohâneh; Ninive, ville du prophète Jonas; Badjila; Marhada; Baadra; Houbtoun; Maïkala; Hazzah; Yanaas (?); El-Maallah; Ramîn; El-Hannanah; Mahawa; Maalya; Tell-Sabour (Maçoudy : « tombeau de Sabour »); Dakouka; Khanidjar. — Impôt foncier de cette province, 4 millions de dirhems.

(SUITE DE L'ITINÉRAIRE.)

De Moçoul à Beled, 7 fars. — Baaïnatha, 6 fars. (Kod. 7 fars.) — Barkaïd, 6 fars. — Adhramah, 6 fars. — Tell-Feraçah, 5 fars. (Kod. 3 fars.) — Niçibîn, chef-lieu du Diar-Rebyah, 4 fars.² — Provinces du Diar-Rebyah : Niçibîn; Erzen; Raçaïn; Myafarikîn; Mardîn; Baaïnatha; Beled; Sindjar; Kyrda³; Bazibda; Thour; Abdyn. — Impôt foncier, 7,700.000 dirhems.

De Niçibîn à Dara, 5 fars. — Kefer-Toutha, 7 fars. — Raçaïn, 7 fars. — Djaroud, 5 fars. — La forte-

¹ On lit dans le *Mérapid* : « La colline du repentir, *taubeh*, est un surnom donné à Ninive. » Ibn-Djobeir la place à 2 milles de Moçoul, sur la rive gauche du Tigre. « C'est là, dit ce voyageur, que Jonas prêcha et convertit les infidèles; telle est l'origine de son nom » (p. 237).

² En tout, 204 kilom. Mais, d'après Mokaddessy, il y aurait 6 journées de marche entre les deux villes; ce qui, à raison de 6 fars. 1/7, donnerait un supplément de route d'environ 22 kilom.

³ Un fragment de vers cité par Maçoudy (I, p. 227) prouve qu'il faut lire *Bakyrda*. Ces deux villes ou bourgades étaient situées près du confluent du Khabour et du Tigre.

resse de Masamah, 6 fars. — Badjrewân, 7 fars. — Rakkah, 3 fars.¹

Embranchement de droite, conduisant de Niçibîn à Erzen : Dara, 5 fars. — Kefer-Toutha, 7 fars. — Château des Beni Zinaa'², 6 fars. — Amid, sur le Tigre, 7 fars. — Myafarikin, 5 fars. — Erzen, 7 fars. (Total, 222 kilom.)

Embranchement de gauche d'Amid à Rakkah³ : Chimchat, 7 fars. — Tell-Hazm (Mok. Tell-Khoum), 5 fars. — Djernân, 6 fars. — Bam'adah, 5 fars. — Djoullab, 7 fars. — Roha (Édesse), 4 fars. — Har-rân, 4 fars. — Badjra (?), 4 fars. — Badjrewân, 7 fars. — Rakkah, 3 fars. (Total, 312 kilom.)

ROUTE DE GAUCHE ALLANT DE BELED À SINDJAR ET KARKIÇYA.

Tell-Afar « colline cendrée, » 5 fars. — Sindjar, 7 fars. — Aïn el-Djebal « la source des montagnes, » 5 fars. — Sokaïr « la petite digue » d'el-Abbas, 9 fars. — El-Ghadîr, 5 fars. — Masekin, 6 fars. — Karkicya, 7 fars.⁴ — Toutes ces stations sont sur les bords du Khabour et de l'Euphrate.

¹ Les distances additionnées donnent 40 fars. ce qui met Bagdad à 148 fars. = 888 kilom. de Rakkah. (Cf. Sprenger, carte n° 15.) Le calcul d'Edriçy donne un résultat un peu plus fort : 25 journées = 924 kilom.

² Kodama : château des Beni Baldaa' ; Edriçy écrit *Ibn-Bari* et ajoute une station qu'il désigne sous la forme *Tell-Yanaa*.

³ Dans le texte, p. 82, ligne dernière, il faut lire *الى رقة* au lieu de *من رقة*.

⁴ Total du parcours, 44 fars. = 264 kilom. Edriçy place Cirsium à 4 journées de Rakkah, par un chemin direct.

ROUTE DE RAKKAH AUX VILLES FRONTIÈRES.

A savoir : Salaous; Keïcoum; forteresse de Mansour; Malathyah; Zibetrah; El-Hadeth; Mar'ach; Kamakh. — De Rakkah à Ain er-Roumyeh « source de la Grecque, » 6 fars. — Tell-Abda¹, 7 fars. — Saroudj, 7 fars. — El-Medineh (Kod. Merîneh), 6 fars. — Somaïsat, 7 fars. — Forteresse de Mansour, 6 fars. — Malathyah, 10 fars. — Zibetra (Sozopetra), 5 fars. — El-Hadeth, 4 fars. — Mar'ach, 5 fars. — Kamakh, à 4 fars. de Malathyah. — El-Omk, près de Mar'ach. On appelle *omk* une vallée profonde encaissée dans de hautes montagnes.

De Ain et-Tamr « source du palmier » à Bosra : on passe par El-Ahdabyah, — El-Djisir « pont de bateaux, » — El-Hqlaït, — Sera, — El-Odjaïfar « le petit puits, » et on arrive à Bosra.

ROUTE DE LA MÉSOPOTAMIE AU LITTORAL (DE LA MÉDITERRANÉE).

Stations depuis Rakkah : Douser; Rasten (Arethusa); Pont de Menbedj; Alep; El-Erbab; Hair; Antakyeh; Ladikyyeh; Djebelleh; Tripoli; Beïrout; Saïda; Sour; El-Kades (dans le voisinage du Carmel); Kaïçaryeh; Arsouf (Apollonia); Yafa; Askaloun; Gazzah.

¹ Ou *Tell-Abdah* عينة, d'après l'auteur du *Méragid* et Ibn-Djo-beir. Celui-ci ajoute : « Cette colline, qui a la forme d'une table, est couronnée d'un édifice en ruine. »

De Rakkah à Damas, par Roçafah¹ : Roçafah, 24 m. — Zeraat (Kod. Mok. *Deraat*), 40 m. — Kastal, 36 m. — Šalamyah, 30 m. — Hims (Émèse), 24 m. — Semkîn (Kod. Mok. *Chemsîn*), 18 m. — Karah, 22 m. — Nebek, 12 m. — Kotayah, 20 m. — Damas, 24 m.²

Postes entre Hims et Damas, en passant par Baalbek : d'Émèse à Hawseh, 4 relais. — Baalbek, 6 relais. — Damas, 9 relais³.

Route de Koufah à Damas (par le désert) : on va d'El-Hîrah à Kotkotanah, puis à Abyad; — Djoussa; — Djema'; — Khouta; — Mihneh; — El-Oulwa; — Dawary; — Saïdah; — Bokayah; — El-Anak; — Adri'at; — Damas.

¹ On nomme ainsi une chaussée en pierres plates et bien cimentées, au-dessus d'un terrain accidentellement inondé; plusieurs villes portaient ce nom. Celle dont il est question ici fut construite par le khalife Hicham, fils d'Abd el-Mélik, qui en fit sa résidence, alors que la peste ravageait la Syrie.

² Une partie de cette route a été suivie par Ibn-Djobeïr, dans son voyage d'Émèse à Damas. Parmi les particularités que signale sa relation, on lit que « le village de Karah est entièrement habité par des chrétiens de Saint-Jean, et qu'on n'y trouverait pas un seul musulman » (p. 266). Le total des stations réunies donne 250 milles. Nebek est cité pour la beauté de ses sources. (Cf. Kremer, *Ausflug nach Palmyra*, p. 24.) La station suivante, nommée dans le texte *Kotaya*, leçon qui est répétée par Kodama, répond, je crois, au village de Koçair, dans Ibn-Djobeïr.

³ En estimant le relais de poste, en Syrie, à 12 milles, comme le veut Mokaddessy, la distance complète serait 228 milles = 456 kilom. chiffre évidemment exagéré. Il résulte, en effet, des relations modernes les plus exactes, que le trajet de Damas à Baalbek n'exige pas plus de dix-huit heures, ni celui de Baalbek à Émèse plus de vingt heures.

POSTES ENTRE ALEP ET LES VILLES FRONTIÈRES.

D'Alep à Kinnisrîn, 7 relais (Kod. 9). — Antioche, 4 relais. — Iskenderyeh (il faut lire Iskenderoun, Alexandrette), 4 relais. — Maçyça, ville sur les bords du Djeihân (Djehan-Tchaï, *Pyramos*), 7 relais. — Adanah, sur le Seihân (Seikhoun-Tchaï, *Sarus*), 3 relais. — Tarsous, 5 relais. — Les places fortes¹ sur les frontières de Syrie sont : Aïn-Zerbah ; Harounyeh ; Keniçet es-Souda « église de la (Vierge) noire ; » Tell-Djobeïr ; Derb es-selamah « chemin du salut. »

ROUTE (DE TARSOUS) AU CANAL DE CONSTANTINOPLE.

El-Olaïk, 12 m. — Zohour (distance omise. Cf. Edriçy, II, 308). — Djauzat, 12 m. — Kharbout, 7 m. — Bedendoun (ancien *Podandus*), 7 m. — Ma'sker el-Mélik « le camp du roi, » 10 m. — On passe devant Loulouah et Safsaf, si l'on veut traverser le Derb (*Pylæ Ciliciæ*). — De Ma'sker à Ouady-Tarfa, 12 m. — Mina, 20 m. — Rivière d'Héraclée (cf. Abou'l-féda, p. 51), 12 m. — Selmîn, 16 m. — Sources de Bargouta, 12 m. — Rivière d'El-Ahsa, 18 m. — Rebedh « faubourg » de Naumah (Ed. Kounyah), 13 m. — El-Alémeïn (Ed.

¹ Sur les boulevards de la Syrie, que nos deux copies nomment à tort *awadil*, au lieu de *awaçim*, voyez Abou'l-féda, texte, p. 235. Aïn-Zerba est l'antique Anararba. Tell-Djobeir, d'après le *Mérapid*, est à 10 milles seulement de Tarsous. La ville de Harounyeh doit son nom au khalife Haroun er-Réchid. (Cf. Edriçy, II, 141.)

Meldjis), 15 m. — Endoumyanah, 20 m. — Ouady el-Hout « rivière du poisson, » 12 m. — Amouryah, 12 m. [Mais il y a une autre route partant d'El-Alémeïn. — De là aux villages de Nasr-le-Crétois, 15 m. — La pointe du lac de Masiloun, 10 m. — Sedd « la digue, » 10 m. — Forteresse de Seyyarah, 18 m. — Saala, 25 m. — Akyb-Amouryah « chaussée d'Amorium, » 30 m. — Villages des Benou'l-Hareth, 15 m. — Saïry¹ est un autre nom de la ville d'Amouryah.] De là à Fendj, 12 m. — Le khalife Mo'taçem-Billah fonda la ville d'Angora et fit la conquête d'Amouryah. — On passe ensuite par Kalamy el-Ghabeh « les roseaux des jungles, » 15 m. — Hisn el-Yahoud « forteresse du Juif, » 12 m. — Sendabery (Santabaris, aujourd'hui nommée *Seïd el-Ghazy*), 15 m. — Merdj « la prairie, » 130 m. — Forteresse de Gharouboly, 15 m. — Kenaïs el-Mélik « églises du roi, » 3 m. — Teloul « les collines, » 25 m. — El-Akwar, 15 m. — Meladjina (Ain-Gueul), 15 m. — Écuries du roi, 5 m. — Hisn el-Koubara (Ed. *El-Abra*), 30 m. — Le canal de Constantinople, 24 m. — Nikyeh est en face d'El-Koubara, et à 30 m. de Constantinople. C'est un lieu de transit pour les colis de marchandises² à destination de cette capitale.

¹ Peut-être faut-il lire Saghiry, du nom de la rivière *Sangaris*, qui passe à l'occident d'Amorium. Ici se termine l'embranchement dont parlent l'auteur et Kodama. Les stations suivantes sont communes aux deux routes.

² Au lieu de cette leçon, on trouve, dans la traduction de Joubert, « légumes; » on voit qu'il a lu *abkal*; la fertilité des environs de

Autre route partant de Bedendoun : Keroum « les vignes ; » — El-Ba'ryeh ; — El-Kenais, à droite de Kaukeb (Éd. *Thouleb*) ; — Zendehe ; — Belysah ; — Merdj el-Askaf « la prairie de l'évêque ; » — Felougary ; — Karyet el-Asnam « bourg des idoles ; » — Ouady er-Rih « vallon du vent ; » — Sabbah ; — Aï-nawah ; — Medjassah ; — Karyet el-Djouz « le bourg aux noix ; » — Kostaçyn ; — Karyet el-Bathrik « bourg du patrice ; » — Merdj-Bamoulyah ; — Ednos. — Là commence une route qui aboutit à Deroulyah ; une autre route, tournant à droite, passe par la forteresse de Beloumîn, et finit au canal de Constantinople.

Ce canal est formé par la mer *Nitas* (Pont-Euxin), qui dérive de la mer des Khozars¹. La largeur de son embouchure, en cet endroit, est de 6 milles. Il se dirige, sous l'impulsion d'un fort courant, jusqu'à Constantinople, à 60 milles de ses bouches ; parvenu à l'endroit nommé *Abydos*², il passe entre deux montagnes, et se rétrécit tellement que ses deux rives ne sont qu'à une portée de flèche l'une de l'autre. Abydos est à 100 milles

Nicée, au moyen âge, peut justifier cette variante. La distance entre Nicée et Constantinople, telle qu'elle est présentée ici, est une erreur évidente.

¹ Ibn-Khordadbeh partageait, d'après cela, l'opinion, généralement accréditée à cette époque, d'une prétendue communication entre la mer Caspienne et la mer Noire. (*Prairies d'or*, I, 273. *Introduction à la Géographie d'Abou'lféda*, p. ccxcv.)

² L'auteur du *Takwîm el-Bouldân* et d'autres géographes comptent 70 milles, exagérant ainsi la longueur du Bosphore d'au moins 16 milles. L'étendue réelle de ce canal est de 27 kilom.

de Constantinople, par une route unie. C'est là que se trouve la source à laquelle Maslamah, fils d'Abd el-Mélik, laissa son nom¹, à l'époque où il assiégeait Constantinople. Le canal se prolonge jusqu'à la mer de Syrie; et à son embouchure dans cette mer, ses rives sont éloignées seulement d'une portée de flèche; deux hommes peuvent communiquer avec la voix, d'un bord à l'autre, le canal n'ayant alors que 4 milles de largeur. En cet endroit est bâtie, sur un rocher, une tour à laquelle est attachée la chaîne qui ferme l'entrée du canal aux navires musulmans. La longueur entière du détroit, depuis la mer des Khozars², jusqu'à la mer de Syrie, est de 32 milles. Il est sillonné par les bâtiments qui descendent des îles de la mer des Khozars ou des parages voisins, et par ceux qui, de la mer de Syrie, remontent vers Constantinople. La largeur du canal, près de cette ville, est de 4 milles.

Les autres pays du Roum, à l'Occident, sont, en premier lieu, Rome et la Sicile, qui est une île. Rome, l'ancienne capitale de cet empire, fut la résidence de vingt-neuf rois; deux autres rois habi-

¹ Dans le tome II des *Prairies d'or*, où se trouve le même renseignement, il faut substituer *Abydos* à la leçon *Andalous* que donnent les copies. Ce lieu est mentionné avec son nom correctement écrit dans la *Géographie* d'Abou'l-féda, et l'expédition de Maslamah, dans les *Annales musulmanes* du même auteur (I, 434).

² Ce nom avait été donné à la mer Noire, à cause du séjour de la tribu tartare des Khozars dans la presqu'île de Crimée, ou *Khazarie*. Maçoudy évalue à 350 milles la longueur du détroit, des bouches de la mer Noire aux Dardanelles.

tèrent Amouryah, qui est située à 60 milles de Constantinople, sur la rive asiatique du canal. Constantin le Grand, après avoir tenu d'abord sa cour à Rome, se transporta à Byzance, qu'il fortifia et nomma *Constantinyeh*. Depuis cette époque, elle est restée la capitale du Roum.

On dit que le canal baigne cette ville de deux côtés, à l'orient et au nord¹; les deux autres côtés, ceux du couchant et du midi, tiennent au continent. Le mur d'enceinte le plus élevé a 21 coudées, et le plus bas, qui donne sur la mer, 5 coudées de haut (Maçoudy, 10 coudées). Entre ce mur et la mer, il y a un espace de 5 Sur la face méridionale du mur, du côté de la terre ferme, s'ouvrent plusieurs portes, entre autres la porte Dorée, dont les battants sont en fer incrusté d'or. Constantinople possède environ cent portes.

On dit que les patrices et leur suite résident auprès du souverain dans Constantinople. La cavalerie se compose de quatre mille hommes et l'infanterie de²

¹ Il faut lire *chimal* au lieu de *châm*, comme dans Maçoudy, II, 319. Cet auteur a su éviter l'erreur commise par Ibn-Khordadbeh, qui joint le côté méridional de la ville au continent. Je profite de ce rapprochement pour corriger une faute d'impression qui s'est glissée dans ce même passage de notre édition. Ligne 15 : « mais c'est au sud que la mer a le plus d'élévation. » Au lieu de *la mer*, lisez *le mur*. La porte Dorée, dont il est question quelques lignes plus loin, se voit encore derrière les sept tours, à la pointe sud-ouest du mur d'enceinte. (Cf. Edriçy, II, 298.)

² Le texte ajoute *arbaa'* « quatre » suivi d'une lacune. Les données des historiens byzantins sur la garde urbaine sont trop vagues pour

- Au rapport de Mouslim, surnommé *El-Haramy*,
 • l'empire byzantin se divise en quatorze provinces administrées par les délégués du roi. Trois de ces provinces sont situées de l'autre côté de la mer ¹.

1° Thalaka (Thrace), province qui renferme Constantinople ². Ses limites sont, à l'orient, la partie du canal formée par la mer de Syrie, jusqu'à la muraille (*sic*); à l'occident, tout ce qui est compris entre la mer des Khozars et la mer de Syrie. Son étendue en long est de quatre journées de marche.

2°(La province qui commence à deux journées de Constantinople), bornée, au midi, par la mer de Syrie. Elle est nommée *Torakya* ³; ses bornes

qu'il me soit possible de rétablir ce fragment. On entrevoit cependant, dans ce que dit l'auteur, une allusion au *magister equitum* et au *magister peditum*, dont la création est attribuée à Constantin. (Voyez Schœll, *Histoire de la littérature romaine*, III, 368.)

¹ Ce paragraphe sur la division administrative et les limites des provinces grecques est rempli de lacunes, de mots intervertis et illisibles. Quelques-uns se retrouvent, il est vrai, dans Edricy (II, 299); mais ils y sont aussi défigurés et classés dans un ordre différent. J'ignore où Ibn-Kbordadbeh a trouvé sa division en 14 provinces, au lieu de la classification bien connue en 32 *thèmes*, dont 15 en Europe et 17 en Asie. Il nous reste, à cet égard, un important témoignage, c'est le *Περὶ τῶν Θεμάτων* de Constantin Porphyrogénète. Quelques passages de ce livre, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Brunet de Presle, m'ont paru se rapporter aux indications si incomplètes de mon géographe; je les indique en note, sans discuter les questions intéressantes que ces rapprochements pourraient soulever.

² Premier thème de Constantin : τὸ Θέμα τῆς Ὁρῆνης. (Édition Bekker, Bonn, 1840, p. 44.)

³ C'est ainsi que je propose de lire le groupe درى فيه; la suite

sont la muraille à l'est, la Macédoine au sud, le pays des Bordjân à l'ouest, la mer des Khozarš au nord. Elle a quinze journées de marche en long, sur trois journées en large.

3° La Macédoine. Ses limites sont, à l'est, la muraille; au sud, la mer de Syrie; à l'ouest, le pays des Slaves; au nord, celui des Bordjân..... largeur, 5 journées de marche de la mer..... 3 forteresses à 11 m. du canal.

4° Afladjounyah (Paphlagonie), qui renferme cinq forteresses¹.

5° Antamathy, nom qui signifie « l'oreille et l'œil; » cette province renferme trois forteresses².

6° Elasis (Ed. *Opsikion*), dont la ville principale est Nikyeh (Nicée); dix forteresses.

7° El-Efesis, dont le chef-lieu porte le même nom (Éphèse); c'est la ville des *Compagnons de la caverne*; quatre forteresses.

Le khalife Wathik-Billah avait chargé Moham-

se rapporte avec une exactitude suffisante au Θέμα Δυρρακίου. (*Ibid.* p. 56.)

¹ Constantin ne nomme que six villes principales dans ce thème. (*Ibid.* p. 30.)

² Le texte ajoute *Amouryah*, erreur de copiste. La province que l'auteur désigne sous cette dénomination bizarre répond très-probablement au thème Ὀπλίματον, dans Porphyrogénète, qui avoue lui-même ne pas en connaître l'origine. Le Grec peu instruit qui fournit à Ibn-Khordadbeh ces vagues renseignements sur l'empire byzantin dut, suivant un procédé familier aux Orientaux, demander à la langue usuelle l'explication des noms de pays et de villes; de là la définition « l'oreille et l'œil, *αὐτὶ μάτι.* » Le traducteur d'Edriçy avait déjà reconnu, dans le thème suivant, l'Ὀψίμιον des Grecs. (Cf. Const. Porphyrog. p. 24.)

med, fils de Mouça l'astronome, d'une mission relative aux Sept dormants. (*Ashab er-rakim*, Cf. *Koran*, chap. XVIII.) En conséquence il écrivit au roi de Byzance, afin qu'il pourvût aux frais du voyage. — Moi Abou'l-Kaçem¹... fils de Khordadbeh, j'ajoute : Voici la relation de ce voyage, telle que je l'ai recueillie de la bouche de Mohammed ben Mouça lui-même. Le roi de Byzance lui donna une escorte qui les conduisit à Korrah². Puis ils continuèrent leur route et arrivèrent, en quatre étapes, devant une colline dont le diamètre à sa base n'était pas de mille coudées. Un souterrain, dont l'entrée s'ouvrait à ras de terre, donnait accès au lieu où reposaient les Sept Dormants. « Tandis que (racontait Mohammed) nous gravissions le sommet de la colline, nous vîmes un puits assez large à son orifice, et au fond duquel jaillissait une source. Nous redescendîmes ensuite jusqu'à la porte du souterrain, et, après avoir marché trois cents pas, nous arrivâmes au lieu même que nous dominions auparavant. Une salle en arceaux, taillée dans le roc et soutenue par des piliers sculptés, renfermait plusieurs chambres (chapelles). Une d'elles, dont le seuil s'élevait

¹ Après Abou'l-Kaçem, le texte ajoute Mohammed, ce qui est sans doute une inadvertance du copiste et fait double emploi avec le nom du voyageur dont la relation est citée. On pourrait, à la rigueur, au lieu de *Mohammed*, lire *ben Ahmed*, pour se rapprocher de la filiation donnée à l'auteur dans le *Fihrist*. (Voyez ci-dessus, *Introd.* p. 10.)

² Ce lieu, s'il n'est pas question ici du promontoire de *Karz-Bournou*, ne peut être cherché que dans le voisinage de *Smyrne*; il y a seulement quatre étapes entre cette ville et Éphèse, par *Trianda* et *Yéni-Keui*.

d'une brasse au-dessus du sol, était fermée par une porte en pierre taillée au ciseau; c'est là que les corps étaient conservés. Un gardien, assisté de deux eunuques d'une beauté remarquable, dérobe la vue de ces corps à la curiosité des pèlerins. Dans ce but il leur fait accroire que, s'ils allaient plus loin, ils s'exposeraient aux plus terribles malheurs, et ce mensonge est pour lui une source intarissable de profits. « Laisse-moi entrer, lui dis-je, ta responsabilité sera à couvert. » Puis je pénétrai dans le sépulcre, avec un de mes serviteurs, muni d'une grosse torche. Les corps étaient revêtus de suaires qui s'effilaient en charpie, au simple toucher; ils étaient enduits de substances propres à les conserver, telles que l'aloès, la myrrhe et le camphre. La peau était collée aux os; en passant ma main sur la poitrine de l'un d'eux, je sentis le contact rugueux des poils. Le gardien avait fait préparer un repas auquel il nous invita; mais, dès la première bouchée, nous quitâmes la table en refusant de prendre aucune nourriture. En effet cet homme voulait ou nous empoisonner, ou tout au moins nous infliger un traitement honteux, afin de perpétuer dans l'esprit de son roi la croyance que ces corps étaient bien ceux des Sept dormants¹. Je lui dis en partant : « Je croyais

¹ La légende des *Compagnons de la caverne* ou des *Sept dormants*, car je crois qu'elle a été mal à propos dédoublée par quelques écrivains musulmans, fut recueillie par Mahomet dans un de ses voyages en Syrie. On sait comment il l'a racontée à son tour; mais le récit tronqué et puéril du Koran suffit pour exciter à un haut degré la curiosité des néo-convertis. Au rapport du *Modjmel* (fol. 292), au dé-

que tu nous aurais montré des morts dont l'aspect serait celui des vivants; mais, ici, nous n'avons vu rien de semblable.»

8° L'Anatholos, c'est-à-dire le Levant, c'est la plus grande province de l'empire grec; elle renferme la ville d'Amoryah, les forteresses El-Alémeïn, Bordj ech-Chehm, Bargouth, Michkîn et trente autres places fortifiées.

9° Khorsoun (Κερσών), sur la route de Malathya : ville principale Kharachna (Chersonus) et quatre forteresses.

10° Kalath (Galatie): ville principale, Angorā; seize forteresses.

11° El-Arsak¹ : Kolonyah, ville fortifiée, et seize forteresses.

but de la guerre contre les Grecs, Moawyah et Abd Allah, fils d'Abbas, étant arrivés aux environs d'Éphèse, Moawyah voulut pénétrer dans la fameuse caverne, malgré les instances de son compagnon. « Enfin il se précipita aveuglément dans le souterrain; mais un vent impétueux, sortant des profondeurs de la montagne, le rejeta au dehors. » Le thème incomplet du Koran fut développé, avec plus de naïveté que de richesse d'invention, par l'école traditionniste, à partir de Kaab el-Ahbar, un des pères de la tradition musulmane. (Voyez une de ces mille versions dans les *Mines de l'Orient*, t. III, p. 347.) Une seconde rédaction un peu différente du voyage de Mouça fut publiée par Serakhsy, et Maçoudy l'inséra dans son *Histoire moyenne*. C'est du moins ce qu'on peut conclure d'un passage assez laconique des *Prairies*. Ici encore notre traduction a besoin d'être corrigée sur le texte même du *Livre des routes*. T. II, p. 308, l. 6, au lieu de « le meurtre de tous les musulmans qui l'avaient accompagné, » on voit qu'il faut traduire plus exactement : « La tentative d'empoisonnement faite contre lui et contre les musulmans qui l'avaient accompagné. »

¹ Il est possible que cette forme désigne le pays nommé par les

12° Kelkyeh (Cilicie), ses limites sont... (lacune).
six forteresses.

13° Seloukyah, depuis la mer de Syrie jusqu'à Tarsous et le Lamis (fleuve Lamotis ou Lamuzo); cette province est gouvernée par l'intendant des routes. Ville principale, Seloukyah; six forteresses.

14° Kabadak (Cappadoce), province comprise entre les montagnes de Tarsous, Adanah et Messisah. Ses forteresses sont Korah¹, Hadhar, Antakoua, El-Ahzab, Dou'l-Kela' et quatorze autres places (suit une ligne illisible).

L'impôt foncier est affermé annuellement à 200 *modi* (de pièces valant) 3 dinars. Le *modi* vaut 3 *mekkouk*². La dîme prélevée sur les céréales est destinée aux approvisionnements de l'armée. Les

Grecs *Arzès* (Cf. Constantin, *ibid.* p. 31); en effet le thème de Colonea était considéré comme d'origine arménienne.

¹ « Propugnaculum quod Corum dicitur. » (Constantin, *ibid.* p. 21.) Je ne sais à quelles villes rapporter les noms qui suivent. La dernière place, nommée ici Dou'l-Kela', est peut-être la transcription par métathèse de Σάλικος, ville classée par Porphyrogénète dans le même thème.

² Le mekkouk était autrefois, chez les Arabes, l'équivalent d'un *saa* et demi, ce qui fait 3 litres 3/4. D'après cela le *modi* (*modius*) pourrait valoir de 11 à 12 litres. Le *modius* des Romains ne valait que 8 litres 63. On sait à quel point les mesures musulmanes ont varié selon les époques et les provinces; il serait donc difficile de tenter une appréciation du revenu de l'empire grec, d'après une donnée aussi incertaine. Cette difficulté est rendue plus sérieuse encore par l'incertitude qui règne, parmi les auteurs byzantins, sur la valeur relative des monnaies, et l'impossibilité où l'on est de tirer de leurs renseignements une notion, même par à peu près, du chiffre de l'impôt foncier. (Voyez l'*Hist. du droit byzantin*, par Moreuil, t. III, 107.)

juifs et les idolâtres payent, chaque année, 1 dinar par tête. On prélève aussi une contribution annuelle de 1 dirhem sur *chaque feu*¹. — Les fruits arrivent à maturité en septembre, dans les montagnes comme dans les plaines.

Le rôle de l'armée comprend 120,000 hommes².

¹ Ce terme traduit exactement le *καπνικόν* des Nouvelles de Comnène. (Cf. Mortreuil, *ibid.*)

² La liste qui suit n'est pas tellement défigurée qu'on ne puisse en rétablir quelques passages, malgré la double mutilation qu'elle a subie de la part de l'auteur et des copistes. Le *thoumarkh* et le *thoumahar*, noms qui semblent provenir d'une même leçon, font penser à deux grades de l'armée grecque, d'une dénomination presque identique : le *μεράρχης* et le *μοιράρχης*. Le passage suivant de la *Tactique de Léon*, que M. E. Miller a bien voulu me faire connaître, laisse supposer que notre *thoumarkh* pourrait être le *Μαράρχης* des Byzantins :

« *Μεράρχαι, οἱ λεγόμενοι ποτε στρατηλάται, νῦν δὲ τῇ συνήθειᾳ, καλούμενοι τουρμάρχαι.* »

Il resterait encore à rechercher si, vers la fin du ix^e siècle, la *μοῖρα* était composée de cent hommes; mais c'est une question qu'il ne m'appartient pas de discuter. Le *Coumès* ne doit donner lieu à aucune difficulté; il se nommait aussi *τριβοῦνος*, et pouvait commander jusqu'à 400 hommes. L'*ἐκατοντάρχος* est encore reconnaissable dans le groupe suivant : seulement, pour observer la proportion numérique qui se remarque dans les grades précédents, il semble que le nombre de ces hékatontarques doive être porté à deux au lieu de cinq. Le dernier titre *damarkh* est, sans contredit, le *δεκάρχος*, *decurio*. La confusion entre le *mim* et le *kaf* médial est trop fréquente, pour qu'il y ait lieu de douter de cette lecture. — De tous les auteurs musulmans auxquels j'ai demandé des éclaircissements ou une citation analogue, l'écrivain anonyme du *Modjmel* est le seul qui ait traité de la hiérarchie militaire des Grecs, à peu près dans le même ordre qu'Ibn-Khordadbeh; et malheureusement l'unique copie que nous possédons de cet ancien document est déparée par des fautes non moins graves. Après avoir énuméré ces différents grades au-dessus desquels il place l'*Astartakhous*, forme sous laquelle on ne

Un *patrice* commande 10,000 hommes. Il a sous ses ordres deux *thoumarkh*, qui commandent chacun 5,000 hommes. Puis viennent : cinq *thoumahar* commandant 1,000 hommes; cinq *coumès*, commandant 200 hommes; cinq *katontarkh*, commandant 100 hommes; dix *damarkh*, commandant 10 hommes. — La paye (des officiers) est, au maximum, de 40 *ritles* d'or; elle descend à 36, à 24, à 12, à 6, et jusqu'à 1 *ritle*. (Ce nom répond ici à la *λίτρα*. Cf. Ducange, *Dict. med. græc.* sub verb.) La paye du soldat varie entre 8 et 12 dinars (de 80 à 120 francs) par an. Mais ordinairement elle n'a lieu que tous les trois ans. On paye alors, en une fois, la somme représentant quatre, cinq et même six années de service. Le *grand patrice* est en même temps

peut méconnaître le *Στρατήγος*, l'auteur persan termine en ces termes :

وآن کس که مهتر همه حاکمان بود آنرا برmqین خوانده اند
و نائب اورا ديقريط وانك حرس ملك بکاء دارد قتلش کوبندش
وصاحب عمارت را دمستيقس کوبند وهم بر اين شکل واز آن
رمها اکنون بسيارى برجايست

« Le plus grand de tous les chefs (civils) était nommé *barmaktn* (grand primicier), son lieutenant, *dikrit* (drungaïre, *δρουγγάριος*). Le chef de la garde du roi était le *kollos* (*ἀκόλουθος*, chef des Varangiens). Un *domestikos* était chargé de l'entretien des villes, et ainsi de suite. Plusieurs de ces dignités sont encore en vigueur aujourd'hui » (fol. 275-276). Cette dernière observation est parfaitement justifiée par ce que nous savons des changements continuels survenus dans les charges du palais et de l'administration. Une étude sérieuse du τὰ ὀφφικια τοῦ παλατίου de Codinus apporterait plus de certitude aux assimilations que je propose.

le lieutenant et le ministre du roi. Puis viennent le *otaïth* (le grand diocète?), chef du département des finances; le *logaïth* (le grand logothète?), chef du bureau des requêtes; le chef des postes, le grand juge et le chef des gardes.

Iles du pays de Roum : Chypre, qui a un circuit de 15 journées de marche. — La Crète, 15 journées de marche. — L'île du Moine, où l'on mutile les esclaves destinés au service d'eunuques. — L'île d'Argent. — La Sicile, qui a en circuit 15 journées de marche¹.

DESCRIPTION DE ROME².

Cette ville est baignée par la mer au levant, au midi et au couchant; le côté septentrional seul tient à la terre ferme. Son étendue, de la porte orientale à la porte occidentale, est de 28 milles. Deux murs,

¹ L'île du Moine (aujourd'hui *Favignana*) devait ce nom, comme l'atteste Ibn-Djobeir, à un anachorète qui vivait dans les ruines d'un château, au sommet de la montagne. (Édition Wright, p. 340; *Journ. asiat.* 1846, p. 86.) L'île d'argent est nommée *Kousourah* par Edricy. C'est la *Kóσσυρα* des Grecs, aujourd'hui *Pantellaria*.

² Cette peinture d'une Rome digne des *Mille et une Nuits* n'appartient point à l'auteur. Mise depuis longtemps en circulation d'après de vagues récits faits par les marchands musulmans et juifs, elle était déjà ornée de ses détails fantastiques lorsque Ibn-Khordadbeh, ami du merveilleux et peu sceptique, lui donna droit de cité dans son recueil. C'est là qu'Edricy, et plus tard Mustaufy, Ibn el-Wardy sont venus la chercher pour l'embellir, ou plutôt la défigurer à leur guise. Une description analogue à la nôtre par le fond, mais plus exagérée encore, était due à l'imagination d'Ibn-el-Fakih, écrivain assez frivole du IV^e siècle de l'hégire. Elle a passé de son traité dans celui de Kazwiny (*Athar*, p. 397 et suiv.).

séparés par un espace de 60 coudées, forment son enceinte; le mur intérieur a 22 coudées de large sur 72 de haut; le mur extérieur 8 coudées sur 42. Entre cette double enceinte passe un canal couvert, pavé de dalles en cuivre, longues de 46 coudées chacune. Entre la porte d'or et la porte du roi on compte 22 milles. Près du mur compris entre la porte orientale et la porte occidentale s'élève un triple portique, dont les arcades centrales reposent sur des colonnes de cuivre romain; le pied, le fût et le chapiteau ont été fabriqués avec ce cuivre mis en fusion; elles ont 30 coudées d'élévation. C'est le lieu où sont les boutiques des marchands; entre ces boutiques et l'entrée du portique passe un petit canal (pavé) de cuivre jaune¹; il se dirige de l'est à l'ouest. Ce canal, qui communique avec la mer, sert au transit des marchandises, de sorte que les bâtiments qui les transportent s'arrêtent devant les boutiques mêmes. On voit dans la ville une église sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul²; sa longueur est de 300 coudées et sa hauteur de 200. Elle est formée par des arceaux de bronze; la toiture et les parois latérales sont en cuivre jaune *roumy*. Rome

¹ Passage cité textuellement par Edriçy, mais entièrement méconnaissable dans la traduction française. Sur le fleuve et l'ère de bronze, on consultera avec fruit les remarques de M. Reinaud, *Trad. d'Abou'l-féda*, p. 311.

² L'auteur n'a fait qu'une seule et même église de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, fondée par Constantin le Grand, et d'une autre église du v^e siècle, dédiée à saint Paul; elle était située hors des murs de Rome. La même confusion se remarque chez Maçoudy et Edriçy. (Cf. Abou'l-féda, *ibid.* p. 280.)

renferme douze cents églises, un grand nombre de marchés pavés de marbre blanc, et quarante mille¹ bains. Une de ses églises, construite sur le modèle de celle de Jérusalem, a 1 mille de longueur. L'autel sur lequel on célèbre le sacrifice est d'émeraude verte; il a 20 coudées de long sur 6 de large; il est entouré de douze statues d'or hautes de 2 coudées $\frac{1}{2}$; les yeux de ces statues sont formés de rubis ponceau, dont l'éclat illumine l'église tout entière. Elle a vingt-huit portes de l'or le plus pur, mille portes de bronze, sans compter celles en ébène, et de magnifiques boiseries, dont la valeur ne peut être estimée. Hors de l'enceinte de Rome, il y a deux cent vingt colonnes habitées par des moines (stylites).

Au rapport d'Abd Allah², fils d'Amr, fils d'el-Assy, on compte quatre merveilles dans le monde : 1° le miroir suspendu au phare d'Alexandrie. Un homme placé sous ce miroir y voyait facilement ce qui se passait à Constantinople, malgré l'étendue de

¹ Edricy, effrayé d'une pareille exagération, en a réduit le nombre à mille; mais Ibn-el-Wardy et les traducteurs persans, moins scrupuleux, ont répété la leçon de notre texte. L'église bâtie sur le modèle du Saint-Sépulcre est nommée « église de Sion » par Kazwiny (*Athar*, p. 398).

² Ce personnage, après avoir pris une part brillante à la bataille de Siffin, se retira en Syrie et y demeura jusqu'à la mort du khalife Yézid. Il mourut à la Mecque, ou, selon d'autres, en Égypte, âgé de soixante et douze ans, en 65 de l'hégire. Il avait étudié le syriaque et recueillit curieusement les traditions rabbiniques et les légendes populaires; un grand nombre de traditions apocryphes ont été placées sous son autorité.

mer qui sépare les deux villes (cf. Maçoudy, II, 431); 2° le cavalier de bronze en Espagne, qui, le bras étendu, semblait dire du geste: « Derrière moi il n'y a plus de routes frayées; quiconque s'aventurera au delà périra sous le dard des abeilles¹; » 3° dans le pays des Adites, une colonne de bronze portant un cavalier de même métal. Pendant les mois sacrés l'eau en jaillissait assez abondante pour suffire aux besoins des habitants et remplir leurs citernes; ce temps expiré, l'eau cessait de couler; 4° à Rome², un arbre de bronze sur lequel est perché un oiseau semblable à la grive, également en bronze. Dans la saison des olives, cet oiseau de métal se met à siffler, toutes les grives arrivent aussitôt, tenant trois olives, l'une dans leur bec et les deux autres dans leurs pattes, et elles les laissent tomber sur cette

¹ J'ai lu *cavalier* au lieu de *cheval* que portent les copies, pour me conformer à la leçon de Maçoudy et du *Modjmel* qui interprètent de cette façon la légende des colonnes d'Hercule. Quant aux abeilles, il n'en est parlé nulle part, sauf par Ibn-el-Wardy, dont le témoignage est de nulle valeur; j'ignore où l'auteur a trouvé ce supplément à la tradition attribuée à Abd Allah.

² Ce conte, d'origine grecque, a fait son chemin dans le monde musulman. On en trouve la traduction littérale dans le *Modjmel* (n° 322), dans les compilateurs persans, et, en général, chez tous ceux qui ont consulté le *Livre des routes*. Comme toujours, c'est Apollonius de Tyane qui a les honneurs de ce singulier talisman. — Maçoudy ne pouvait se dispenser de mentionner un récit aussi populaire; mais il en parle en courant et d'une manière assez confuse. (T. IV, p. 94, sous presse.) Cependant l'auteur des *Prolégomènes* le blâme d'avoir accueilli ce conte en même temps que d'autres légendes (trad. de M. de Slane, vol. I, p. 73), reproche assez peu fondé, car Maçoudy n'en dit quelques mots qu'à titre d'information curieuse et sous forme dubitative.

image. Les habitants ramassent le fruit, le mettent au pressoir et en tirent assez d'huile pour la préparation des peaux et des cuirs de sandale, jusqu'à l'année suivante.

RELAIS SUR LA ROUTE DE L'OCCIDENT (MAGHREB).

De Sorra-men-râ à Haïletha, 7 relais. — Essinn, 10 relais. — Hadithah, 9 relais. — Beled, 4 relais. — Adramah, 9 relais. — Nissibîn, 6 relais. — Kefer-Toutha (distance omise; Kod. 3 relais). — Raçaïn, 10 relais. — Rakkah, 15 relais. — Nokäïrah, 10 relais. — Menbedj, 5 relais. — Alep, 9 relais. — Kinnisrîn, 3 relais. — Sour, 10 relais. — Hamat, 2 relais. — Hims, 4 relais. — Kharechtah, 4 relais. — Baalbek, 6 relais. — Damas, 9 relais. — Elladjoun, 4 relais. — Ramlah, chef-lieu de la Palestine, 9 relais. — El-Djefar, 1 relais (?). — Baroukyeh, 19 relais¹. — De Fostat à Alexandrie, 13 relais. — D'Alexandrie à Djoubber-remel « puits de sable, » dans le voisinage de Barkah, 30 relais.

PAYS DU NORD OU *EL-HARBY* (ENNEMI).

Ils formaient un quart de la monarchie (des Perses) sous l'autorité d'un chef nommé *Azerbaïdjân-Espehboud*². — Sous le nom d'*El-Harby* étaient compris : l'Arménie; l'Azerbaïdjan; Rey; Donbavend,

¹ Voir dans *Post- und Reiserouten* du Dr Sprenger, p. 8, le même itinéraire, d'après Kodama.

² Le groupe illisible qui suit ce mot me paraît devoir être rétabli ainsi : *وفي الحر (ب) أرمينية*

dont le roi se nommait *Donbavend*, fils de Karen; le Tabaristân; Rouïân; Amol; Saryeh; Chalous; Dihistân; Guilân; Beïlakân; Thaïlicân (pays des Taliches); les Khozars; les Alans; les Abar (*Abari*, cf. *Hist. des Mongols*, p. 413).

ROUTE (DU KHORAÇÂN) À L'AZERBAÏDJÂN ET L'ARMÉNIE.

De Sersameïrah à Dinaver, 5 fars. (lisez relais). — Zendjân, 29 relais. — Meragah, 19 relais. — Mianedj (Mianeh), 2 relais. — Ardebîl, 11 relais. — Warthân, qui forme la limite de l'Azerbaïdjân, 11 relais.

Villes et bourgs principaux de l'Azerbaïdjân : Meragah; Mianedj; Ardebîl; Warthân; Selîneh; Berzeh; Sarkhâst; Tebriz; Mérend; Khouï; Kou-sireh; Moukân; Berzendj; Djenzeh (Guenjeh), ville du roi Pervîz; Ourmyah, ville de Zoroastre; Selmas; Chîz. Dans cette ville est l'*Azerkhastas*¹, temple du feu, très-vénéré des Guèbres. Sous l'ancienne monarchie, leurs rois s'y rendaient en pèlerinage, et à pied, depuis Médaïn (Ctésiphon).

¹ C'est le pyrée nommé *Nar-Dirakhch* dans le *Borhané-Katy* et dans la Géographie de Kazwîny. L'auteur des *Prairies d'or* (t. IV, p. 74) en dit quelques mots et rappelle une légende qui n'est pas sans analogie avec celle des trois Mages chez les chrétiens. La ressemblance entre les noms de *Chîz*, *Chîzer* et *Chîraz*, a déterminé quelques auteurs musulmans à placer dans la province du Fars, et à Persépolis même, le temple du feu et les récits apocryphes dont il est l'objet. (Cf. Yakout, *Dict. de la Perse*, p. 368.) Le colonel Rawlinson a identifié ce temple avec les ruines trouvées près de Sohravêrd, sur l'emplacement de l'Ecbatane du nord. (*Journ. of the Geogr. Society*, t. X, p. 71.)

Badjrevân; bourg d'Ourem; bourg de Chîzeh (Yak. Chîzer); bourg de Mabalhoudj.

ROUTE DE DINAVER À BIRZEND.

Djenardjân, 7 fars. (Ed. et Kod. 9 fars.) — Tell Vàn, 6 fars. — Sîser, 7 fars. (Il y a ici, d'après Kodama, une bifurcation.) — Enderâb, 4 fars. — Beïlakân, ville d'Arménie, 5 fars. — Berzeh, 6 fars. (Kod. 8). — Serkhâst, 8 fars. — Meraghah¹, 7 fars. — Khirguân, 11 fars. — Tebriz, 9 fars. — Merend, 10 fars. — Serah (Yak. Serav), 10 fars. — El-Bîr «le puits», 5 fars. — Kouvasireh, 10 fars. — Moukân, 10 fars. — D'Ardebîl à Khoch, 8 fars. — Birzend (ou Birzendj), 6 fars. Cette ville..... à Chaderasp, où se trouve le premier retranchement d'El-Afchîn, 2 fars. — Rehguzer, où est le troisième retranchement, 2 fars. — Bedd, ville de Babek².

¹ Cet itinéraire ne nous a pas été conservé intact, et les stations y sont calculées trop faiblement; car on ne trouve que 50 fars. de Dinaver à Meraghah, tandis que Mokaddessy et le *Livre des climats* en comptent 60.

² Distance omise. Kodama met Ardebil à 8 farsakhs de Khân-Babek. Les retranchements dont il est parlé ici sont, je crois, les trois camps fortifiés que Haïdar, fils de Taous, surnommé *El-Afchîn*, fit creuser, quand il poursuivait Babek, révolté contre le khalife Mo'tacem. Ce sectaire, dont les dogmes encore peu connus se rattachaient à ceux des Bathéniens, tint en échec pendant vingt ans l'armée du khalife. Vaincu dans une grande bataille contre El-Afchîn, il se réfugia auprès du gouverneur d'Arménie, qui le livra à ses ennemis, en 222 de l'hégire. (Abou'l-féda, *Ann. musulm.* t. II.) Le nom de sa patrie est incertain; Yakout et Maçoudy l'écrivent comme notre géographe.

De Birzend au désert de Belasdjân et à Warthân, sur la limite de l'Azerbaïdjân, 12 fars. — De Meraghah à Djenzeh, 6 fars. — Mouça-Abâd, 5 fars. — Berzeh, 4 fars. — Djabrevân, 8 fars. — Berîn, 4 fars. — Ourmyah, ville de Zoroastre, 14 fars. — Selmas, ville sur le lac d'Ourmyah, 6 fars. — Lorsque Ibn-et-Thaousy (El-Afchîn) conduisait les sectaires (de Babek) dans l'Azerbaïdjân, il alla de Meraghah à Berzeh, ensuite à Siser, ensuite à Chîz, 4 fars. — Impôt de Dinaver, un million de dirhems.

ROUTES D'ARMÉNIE.

De Warthân à Berdaah, 8 relais. — De là à Mansourah, 4 relais. — De Berdaah à Tiflis, 10 relais, et à Bab-el-Abwab (Derbend), 15 relais. — De Berdaah à Debîl, 7 relais. (Ed. 162 milles.) — De Merend à Dara, 10 fars. — Nechwa (ou Naktchevân), 20 fars. — Ardebîl, 20 fars. — De Warthân au Koubân. (Ed. 3 fars. Ist. 7 fars.) — Chirvân, 7 fars. — Berdaah, 3 fars. — De Bedd à Berdaah, 30 fars.

Division administrative¹. Arménie I^{re} : Sisdjân; Errân; Bidlis; Berdaah; Beïlakân; Fileh; Chirvân. — Arménie II : Khazarân (autre nom de Tiflis, selon Yakout); Soghdebil; Bab-Firouz; le Kourr. — Ar-

¹ Dans le grand dictionnaire de Yakout, les villes principales de l'Arménie sont classées à peu près dans le même ordre. (Cf. *Moschterik*; Abou'l-féda, texte, 387; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, 107 et suiv.)

ménie III : Sefourdjan (Basfourguân); Debîl; Siradj-et-Taïr « flambeau de l'oiseau; » Birzend; Nechwa. — Arménie IV : Chimchat; Khilat; Kalikala; Erdjîch; Badjenis (Bayézid, selon Jaubert). Les autres villes de ce pays sont : Halda, Sanaryeh¹, Baf, Kisar, Djar, Kalat-el-Hourmân, Houbrân, Chakky.

BAB-EL-ABWAR.

On nomme ainsi les bouches des vallées formées par le mont Kabk (Caucase). Les principales forteresses de ce pays sont : Bab-Soul; Bab-Ellân; Bab-essabirân; Bab-Lazikah (Lezguis); Bab-Selsedjy; la ville du *Maître du trône* « Sahib-es-Serir; » la ville de Filân-Chah; Bab-Karounân; la ville de Tabaristân-Chah (alii *Teberserân*); la ville d'Abvar-Chah (Abkhazes?); la ville de Lebân-Chah²; la ville de Semender, derrière Bab-el-Ahwab, bâtie par le roi Enouchirvân, fils de Kobad. Tout le pays situé au delà est occupé par les Khozars. — Impôt de l'Arménie, 4 millions de dirhems.

Derrière Semender est la muraille de Gog et Magog. Voici ce qui m'a été raconté par Sallam l'interprète³ : « Le khalife Wathik, ayant vu en songe que

¹ Ou *Sanabaryeh*, chez Edriçy. Maçoudy nomme cette ville *Sanareh* et la place au confluent du Kourr et de l'Araxe.

² On peut comparer ces noms, dont j'ai respecté l'orthographe, avec la liste de Maçoudy dans le chapitre consacré à l'ethnographie du Caucase. (*Prairies*, t. II, chap. xvii.)

³ Parmi les huit relations arabes et persanes de ce voyage que j'ai pu consulter, relations dont l'ouvrage d'Ibn-Khordadbeh a été le point de départ, j'ai choisi de préférence celles qui s'en éloignaient.

la muraille élevée par Dou'l-Karneïn entre nos contrées et Gog et Magog était ouverte, m'ordonna d'aller sur les lieux et de lui rendre compte de ce que j'aurais vu¹. Il me donna une escorte de cinquante hommes, une somme de 5,000 dinars, plus une indemnité personnelle de 10,000 dirhems. Chaque homme reçut 1,000 dirhems et des provisions pour une année; deux cent mulets portaient les vivres et l'eau nécessaires au voyage. Nous partîmes de Sorra-men-râ, munis d'une lettre adressée par le khalife à Ishak, fils d'Ismâïl, qui gouvernait l'Arménie et résidait à Tiflis, l'invitant à faciliter notre voyage. Ishak nous remit une lettre pour le *Maître du trône* « Sahib-es-Serir; » celui-ci écrivit à notre sujet au roi des Allâns; ce roi au Filân-Chah, et ce dernier au Tharkhân, roi des Khozars. Arrivés chez le Tharkhân, nous nous arrêtâmes un jour et une nuit, puis nous repartîmes accompagnés de cinq guides que ce roi nous donna. Après avoir marché pendant vingt-sept jours, notre troupe entra dans un pays dont le sol était noir et fétide;

le moins, ou par leur date comme la version du *Modjmel* et le traité de Mokaddessy, ou par une reproduction assez exacte de l'original, comme la cosmographie de Kazwiny. Ce dernier cependant ainsi que les deux autres ont corrigé les mots peu lisibles du texte qu'ils avaient sous les yeux, ou cherché à l'expliquer dans les passages obscurs. Je ne donnerai qu'un très-petit nombre des variantes dues à ce travail de révision.

¹ Mokaddessy ajoute ici un fait que je n'ai trouvé dans aucune autre version : « Wathik avait envoyé précédemment l'astronome Mohammed, fils de Mouça, originaire du Khârezm, chez le Tharkhân, roi des Khozars. Ce voyageur se joignit à moi, etc. »

heureusement nous avons eu la précaution de nous pourvoir de parfums propres à combattre le mauvais air. Au bout de dix journées de voyage à travers cette contrée, nous passâmes, durant vingt-sept jours, au milieu de villes en ruines. On nous apprit que c'étaient les restes des villes envahies autrefois par les peuples de Gog et Magog. Nous arrivâmes enfin près des forteresses (Kazwîny : d'une forteresse) bâties au fond de la vallée formée par la montagne où se trouve la muraille. Les habitants de ces forteresses sont des musulmans, sachant lire le Koran, possédant des écoles et des mosquées. Ils nous interrogèrent sur notre origine et notre pays natal. Apprenant que nous étions les envoyés de l'Émir des croyants, ils s'écrièrent avec surprise : « L'Émir des croyants ! — Oui, leur répondîmes-nous, tel est son nom. — Est-il vieux ou jeune ? — Il est jeune. » — Leur étonnement redoubla ; ils ajoutèrent : « Où réside-t-il ? — En Irak, dans une ville nommée *Sorra-men-râ*. — Nous n'en avons jamais oui parler, » répondirent-ils. Cependant nous étions arrivés devant une montagne¹ lisse et sans végétation, coupée par une vallée large de 150 coudées. Deux énormes piles (ou jambages) de 25 coudées de large et formant une saillie de 10 coudées s'élevaient sur chaque versant de la montagne, à droite et à gauche de la vallée, bâties

¹ Ici commence la description abrégée, empruntée au *Livre des routes*, par le cosmographe Chems ed-dîn, de Damas. (Ms. de la Bibl. imp. f° 13, v°.)

en briques de fer, recouvertes de bronze, sur une hauteur de 50 coudées. Entre ces deux piles s'étendait une barrière (*dervend*) en fer de 120 coudées de long; elle était ajustée à chaque pile, à une profondeur de 10 coudées, sur 5 de large. Au-dessus de la barrière, une maçonnerie massive en fer et en bronze se dressait jusqu'au sommet de la montagne, à perte de vue; elle était couronnée de créneaux en fer, reliés entre eux par des hourdis en forme de cornes. La porte aussi en fer avait deux battants de 50 coudées (Kazwîny : 60) de large, sur 5 d'épaisseur; les gonds étaient proportionnés aux dimensions de la barrière. Sur la porte, et à 25 coudées du sol, on voyait une serrure longue de 7 coudées et d'une brasse de circonférence; au-dessus de la serrure, un verrou plus long que celle-ci, et dont les deux crampons avaient chacun 2 coudées. Une clef pendait au-dessus du verrou, longue de 7 coudées et demie, et terminée par douze dents de fer d'une force étonnante¹. La chaîne qui la retenait était longue de 8 coudées sur 4 emfans de diamètre, et l'anneau auquel elle était rivée ressemblait à l'anneau des machines de siège². Le seuil de la porte avait 10 coudées de haut, sur un dévelop-

¹ Kazwîny et Mokaddessy remplacent ces mots par une leçon dont je ne comprends pas la signification : كدستج الهاون

² *Mendjanik* « mangonneau »; ce terme est expliqué par M. Reinaud (*Journ. asiat. sept.* 1848, p. 225). Je pense que le narrateur entend par l'anneau l'arc du centre ménagé de façon à livrer passage au projectile, conformément à la description des machines anciennes telle qu'on la trouve dans Vitruve, X, xv.

pement de 100 coudées, non compris la maçonnerie placée au-dessous des deux jambages, et la partie saillante de 5 coudées. La coudée dont il est parlé ici est la *coudée noire*¹. Le roi qui commande dans ces forteresses sort tous les vendredis, suivi de dix cavaliers munis de masses d'armes en fer, du poids de cinquante *menn*. Ils frappent trois fois la serrure, avec ces masses, pour avertir ceux du dehors que la porte est bien gardée, et prévenir de leur part toute tentative d'agression. Un de nos compagnons ayant frappé ainsi sur la serrure, nous appliquâmes nos oreilles contre la porte et nous entendîmes un bruit sourd, provenant de l'intérieur.

« Dans le voisinage s'élève une grande forteresse, qui a 10 farsakhs en long et en large (Kazwîny : 1 fars.). La porte elle-même est flanquée de deux citadelles qui ont chacune 200 coudées en long et en large; à droite et à gauche de leur porte sont plantés deux arbres; une source d'eau douce coule entre les deux citadelles. On conserve, dans l'une d'elles, les instruments qui ont servi à la construction de la muraille; ce sont d'énormes chaudières de fer, comme celles qui servent à la fabrication du savon, placées à chaque angle de la place; des haches en fer; des débris de blocs du même métal, soudés les uns aux autres par la rouille. Ces blocs sont hauts et larges d'une coudée et demie, sur

¹ Appelée aussi *mamouny*, parce qu'elle fut adoptée sous le règne d'El-Mamoun; elle était de vingt-sept doigts.

un empan d'épaisseur. Nous demandâmes aux habitants s'ils avaient jamais vu des hommes de Gog et Magog; ils nous racontèrent qu'ils avaient aperçu, un jour, une troupe de ces barbares au-dessus du mur, où un vent impétueux les avait jetés. Vus à cette distance, leur taille ne paraissait pas dépasser un empan et demi. A notre départ, nous fûmes escortés par des guides qui nous mirent sur la route du Khoracân; nous continuâmes notre voyage, munis de provisions par les soins du chef des forteresses. Nous sortîmes enfin dans la plaine, à 7 fars, derrière Samarcande, et nous nous rendîmes¹ chez

¹ Dans Mokaddessy, la relation se termine par ces mots : « Je me rendis ensuite chez le khalife et lui racontai mon voyage. Le récit qu'on vient de lire prouve que c'est à tort qu'on a voulu placer en Espagne le mur de Gog et Magog. » Il paraît, en effet, que quelques écrivains avaient proposé cette conjecture; d'autres confondaient les *Yadjoudj* et *Madjoudj* du Koran avec les Khozars, et leur donnaient pour séjour la contrée située derrière *Derb-Houzân*. Maçoudy (*Prairies*, II, 308), après avoir signalé l'incertitude de ces hypothèses, ajoute qu'on voyait, de son temps, des images représentant la grande muraille de Gog et Magog, à laquelle la croyance populaire donnait un développement de 150 fars. Un savant astronome, Mohammed, originaire de Ferghanah, mort en 815, c'est-à-dire trente ans environ avant l'expédition de Sallam, avait cherché, dans ses ouvrages, à démontrer combien ces contes étaient absurdes et dénués de vraisemblance. En effet, lorsque les barrières du Caucase cédèrent devant l'effort des armées musulmanes, il fallut reculer la demeure supposée des peuples dont Mahomet avait fait une peinture terrifiante. Des rives du Volga, on les transporta dans les steppes de l'Oural et de l'Altai; on finit même par confondre la digue d'Alexandre avec la grande muraille de la Chine. (Cf. *Introduction à la Géographie des Orientaux*, § 3.) Je crois que la mission de Sallam avait surtout un but politique; le prétendu songe du khalife exprimait l'inquiétude qu'inspiraient aux musulmans les hordes

Abou'l-Abbas Abd Allah, fils de Taher. » L'interprète Sallam ajoutait : « Ce gouverneur me donna 100,000 dirhems et en distribua 500 à chacun de mes compagnons; il alloua, en outre, 5 dirhems par jour à chaque cavalier et 3 dirhems à chaque fantassin. Nous arrivâmes ainsi à Rey, et de là je regagnai Sorra-men-râ, vingt-huit mois (Kazwiny : dix-huit mois) après mon départ. » Le récit abrégé qui précède m'a été fait par Sallam l'interprète, lequel me l'a dicté sur la relation même qu'il rédigea pour le khalife Wathik-Billah.

PAYS DE LA DROITE OU MIDI.

L'Espehboud qui les gouvernait autrefois était nommé.....

ROUTE DE BAGDAD À LA MECQUE¹.

Djizr-Kouta, 7 fars. — Château d'Ibn-Hobeïrah, 5 fars. — Souk-el-Açed « marché du lion » (Kod.

de Scythes et de Huns massées sur la frontière nord-est de l'empire. Sallam, qui s'arrêta probablement sur les bords du Volga, avait été chargé de recueillir des informations à cet égard. Pour concilier la réalité de son voyage avec les fables puériles qui en remplissent la seconde moitié, on doit donc supposer que ces fables furent inventées après coup, et répandues dans le public, pour satisfaire sa curiosité et lui donner le change, en le rassurant sur l'imminence du danger.

¹ Décrite par Yakouby, mais moins détaillée (p. 92 du texte publié à Leyde). Le docteur Sprenger a étudié avec un soin particulier l'itinéraire d'Arabie, et j'ai profité, en maint passage douteux, de ses judicieuses observations (*Post- und Reiserouten*, p. 109-159).

El-Oçaïd), 7 fars. — Chahy, 6 fars. — Koufah, 5 fars. — Kadiçyeh, 15 fars.¹ — El-Odhaïb, sur la limite du désert, 6 m. — El-Moghaïbah (Kod. Moghythah), 14 m. on soupe à *Ouady es-Seba'* « vallée des lions, » 7 m². — El-Kara', 32 m. on soupe à la mosquée de Saad, 14 m. — Wakiçah, puits, 29 m. — El-Akabah « la côte, » 27 m. (Kod. 29); on soupe à El-A'sat, 14 m. — El-Kaa', 24 m.³ on soupe à Khaldja, 14 m. — Zobalah, où l'on trouve de l'eau en abondance, 24 m. on soupe à Djoubéïn, 14 m. — Chokouk, citernes⁴, 29 m. (Mok. 21); on soupe à Elmas, 14 m. — El-Bithân, tombeau d'El-Ibady, 29 m. on soupe à Yalhabah, 14 m. — Taghlebyeh⁵, citernes et puits hydrauliques, 32 m. (Kod. et Mok. 29); on soupe à El-Amîs, 14 m. —

¹ Bourg important entouré de palmiers, et arrosé par les canaux de l'Euphrate. (Ibn-Djobeïr.) Le même voyageur, passant à Koufah vers minuit, arriva le matin à Kadiçyeh, ce qui prouve qu'il faut, au lieu de 15 *farsakhs*, lire 15 milles, comme dans le texte de Kodama. Hamdâny, cité par Sprenger, évalue la distance à 14 milles.

² Les haltes de repos, étapes intermédiaires où les caravanes faisaient le repas du soir, ne sont citées que par Ibn-Khordadbeh, ce qui ne m'a pas permis de contrôler l'exactitude des noms propres. Elles indiquent ordinairement le milieu de la distance entre deux stations : c'est donc par erreur qu'ici les copistes ont écrit 14 milles au lieu de 7.

³ Le texte porte à tort 14 milles. La distance est donnée régulièrement dans Kodama.

⁴ « La plupart des puits et des citernes qu'on trouve sur cette route sont dus à la munificence de Zobeïde, femme du khalife Haroun er-Réhid. » (Ibn-Djobeïr.)

⁵ Ibn-Djobeïr écrit التعلبية, leçon qu'on rencontre aussi chez Kodama et Mokaddessy. Près de cet endroit, est une forteresse en ruines.

El-Hareçyeh, citernes, 32 m. — Hafar¹, puits, 24 m. on soupe à Éladj, 15 m. — Feïd, source d'eau vive, 30 m. (Kod. et Mok. 36); on soupe à El-Hodjaïmah², 13 m. — El-Hadjir, puits, 30 m. (Kod. et Mok. 33); on soupe à Belasah, 11 m. — Ma'den-en-Nokrah « la mine d'argent, » puits, 32 m. (Kod. 27). La dîme aumônière de la tribu de Bekr ben Waïl, qui occupe la route de la Mecque, se monte à 3,000 dirhems³.

De Ma'den-en-Nokrah, un embranchement conduit à Médine, par les stations suivantes : El-Oçaïlah (Ed. Koçaïlah), puits d'eau saumâtre, 46 m. — Bathn-Nakhl « vallon des dattiers, » eau abondante, 36 m. — Taraf (Yac. Tarfah), eau de pluie, 22 m. — Médine, 35 m. Médine, nommée aussi *Tayibeh* et *Yatrib*, était gouvernée, ainsi que le Tehamah, avant l'islamisme, par un délégué du *Merzebân du désert*, chargé de la perception des impôts. Les tribus Koraïzah et Nadhîr possédaient ce territoire, sous la suprématie des Aws et des Khazradj⁴. Le poète El-

¹ Kodama et Ibn-Djobeir : *El-Adjfar*. « Les Arabes, dit ce dernier, nomment cette station *le beau site* ou *la colline des deux vierges*. »

² Feïd est à 12 journées de Koufah, c'est-à-dire à peu près à moitié route de Bagdad à la Mecque. Ce renseignement, donné par Ibn-Djobeir, s'accorde avec les distances d'Edriçy et de Yakouby.

³ L'itinéraire est coupé ici par l'embranchement qui mène à Médine; il est continué plus loin, p. 500.

⁴ Voyez l'*Histoire des Arabes avant l'islam*, par M. C. de Perceval, t. II, livre VII. L'auteur des vers cités ci-après est Abou Abd Allah Djaber el-Ansary, l'un des plus célèbres Compagnons de Mahomet, mort en 74 ou 78 de l'hégire. (*Ann. Moslem.* I, 105 et *passim*. *Mickhat el-Meqabih*, I, p. 13.)

Ansary a rappelé cette circonstance, quand il a dit :

. Après le tribut du Chosroës, après le tribut de Koraïzah et de Nadhîr, on nous rançonne encore !

De la province de Médine dépendent le Taïmâ et la forteresse d'El-Ablak, surnommée *l'unique*, entre la Syrie et le Hédjaz; elle appartenait au Juif Samuel¹, fils d'Adya, que sa bonne foi a rendu célèbre. On connaît le vers :

Il réside dans le Teïma, à El-Ablak *l'unique*, forteresse redoutable, auprès d'un hôte sans félonie.

ROUTE SUIVIE PAR LE PROPHÈTE DANS SA FUITE.

Le guide vint le prendre au-dessous de la Mecque et le conduisit à Es-Sahil, au bas d'Osfân. Puis, traversant la route, il passa par Kodaïd et voyagea dans la *Hararah*², jusqu'à Thenyet-el-Morar. Après avoir laissé sur sa route Medlet-Modjah, Madhedj, Dhat-Keched, El-Adjrad, il s'engagea dans Dhou-Samor (Ed. Dhou-Chamir), dans le vallon de Aada, appartenant à la tribu de Madhedj, et arriva dans Ochaï-

¹ L'histoire de ce personnage est bien connue et elle a donné naissance à un dicton expliqué par Meidany. Vers l'an 535 de notre ère, il accorda l'hospitalité à Imrou'l-Kais, et, pour défendre la fille de ce poète, il soutint un long siège contre El-Harith, roi gassanide. (Cf. C. de Perceval, ouvrage cité, II, p. 323; Meidany, I, 218.) Le même vers est donné par Maçoudy, qui l'attribue au poète El-Acha'. (*Prairies*, III, 199.)

² Terrain volcanique, couvert de pierres calcinées et de sables; ce mot est expliqué par M. Reinaud, dans une note de sa traduction d'Abou'l-féda, p. 104.

rah. Il reçut l'hospitalité à El-Fahid (Ed. Fadjah), se reposa à El-Ardj, et, continuant son voyage par Thenyet-el-Ayar, à droite de Rakoubah, il mit enfin pied à terre au puits d'Amr fils d'Awf, à Koubba.

Autres dépendances de Médine : El-Fourou'; Dhou'l-Mirwah; Ouady'l-Kora; Madian; Khaïbar; Fedek; villages d'Oraïnah; El-Wahîdeh; Nomeïrah; El-Hadikah « le verger; » Ady; Rahbah; Seyyalah; Sabeh; Rohath; El-Akhal; El-Hamyyeh.

ROUTE DES PÈLERINS DE MÉDINE À LA MECQUE.

De Médine à Chedjrah « l'arbre, » où les Médi-nois prennent le manteau pénitentiel *iḥram*, 6 m. — Melel, puits, 12 m. — Seyyalah, puits, 19 m.¹ — Sokya, où se trouvent une rivière et des jardins, 36 m. — El-Abwa, puits, 29 m. (Ed. 27). — Djohfah, où les pèlerins de Syrie prennent l'*iḥram*; cette étape est à 8 milles de la mer (Yak. 6; Ed. 4), 27 m. — Kodaïd, puits, 27 m. — Osfân, puits, 23 m.²

SUITE DE LA ROUTE DE BAGDAD À LA MECQUE, DEPUIS MA'DEN-EN-NOKRAH³.

Moghîthat-el-Mawân, citernes et puits, 33 m.

¹ Ici manque une étape de 34 milles, nommée *Rouaïthak*; elle est formée de la réunion de quatre puits, au milieu du désert. (Edriçy; Yskouby.)

² Le paragraphe finit brusquement ici; mais il se complète par le texte de Kodama, qui ajoute : « Batû-Marr, 16 m. et de là à la Mecque, 16 m. » La distance entière de Médine à la Mecque est, en ajoutant les stations omises dans les deux copies, 246 milles. D'après Burton et Burckhardt, elle est de 248 milles anglais.

³ La première partie de cet itinéraire se trouve ci-dessus, p. 496.

(Kod. 27); on soupe à Samath, 16 m. — Rabadheh, citernes, 24 m. on soupe à Ada'bah, 14 m. — Mine des Benou-Solaïm, où il est impossible de se procurer de l'eau, si les citernes sont desséchées, 24 m. on soupe à Saroura, 12 m. — Chelilah, 26 m. on soupe à Alem-Nohas, 13 m. — Omk, puits, 21 m. on soupe à Amdjeh, 13 m. — Ofay'iah, citernes et puits, 32 m. on soupe à Kirah, 15 m. — Maslah, citernes et puits, 34 m. on soupe à Kiram, 14 m. — Ghomrah (ou Omrah), citernes et puits, 18 m. — Dhat-Yrk, puits abondants, 26 m. on soupe à Awtas, 12 m. — Jardin des Benou-Amir, puits abondants, 32 m. on soupe à Omrat-Kendah, 12 m. — La Mecque, 24 m. on soupe à moitié route, à Besatin.

Distance totale de Bagdad à la Mecque, 275 fars. ($\frac{2}{3}$) ou 827 m. (1,654 kilom.).

Cantons¹ de la Mecque : Tayef; Nedjrân; Kyrnel-Ménazil; El-Akik « vallée creusée par les eaux; » El-Okazh; Walimeh; Turbeh; Bicheh; Tebalah; Hodjoïrah; Kyçeh; Djourach; Cherat; Tehamah; Senkân; Anîm; Beïch.

Route de la Mecque à Tayef : Bir-Ibn-el-Mortafi' (Ed. au lieu de *bîr* « puits, » *kybr* « tombeau »); —

¹ *Mikhlaḥ*, terme spécial à la Péninsule arabique. (Cf. *Ann. Moslem.* II, 664.) Les noms qui suivent étaient presque tous illisibles dans le texte; ils se retrouvent dans Edricy (I, 142 et suiv.), mais non moins défigurés. Pour cette partie du livre, le *Mérapid* est un guide précieux; les noms y sont orthographiés soigneusement, avec des preuves tirées soit de la Chronique du Yémen, soit du témoignage respectable, en cette circonstance, de l'auteur du Kamous.

Kyrn-el-Ménazil, rendez-vous des Yéménites et prise de l'*iḥram*; — Tayef. — On peut aller de la Mecque à Tayef par les hauteurs « Akabah, » en passant par Arafat, le vallon de No'mân, la côte de Hokaybah, et de là à Tayef.

STATIONS DE LA MECQUE AU YÉMEN.

Puits d'Ibn-el-Mortafi'; — Kyrn-el-Ménazil, grosse bourgade; — El-Ghaïk (Faïk), grosse bourgade; — Safar; — Berneh, grosse bourgade; — Kodâ, palmiers et sources; — Rowaïthah (Kod. Wathyah), palmiers et sources; — Tebalah, ville importante; sources; — Djesdâ, puits, lieu désert¹; — Kecheh, grosse bourgade; sources; lieu de garnison; — Bîcheh-Yaktan; eau limpide; vignes, à 8 milles de Djorach; — Mahdjerah, gros village; sources et puits; halte des caravanes. On y remarque un grand arbre nommé *thalhat el-mélik*; il ressemble au *gharab* « *salix babylonica*; » ce lieu est la limite entre le territoire de la Mecque et le Yémen; — Orfah; eau rare; lieu désert; — Saadah, gros village; tannerie de peaux et de cuir pour chaussures; — Amchyah, lieu inhabité; petite source; — Khaïwân, village riche en vignobles; deux citernes; les habitants y souffrent d'ophtalmie; — Anabit, ville: blé, vignes et sources; — Sanaa, capitale du Yémen².

¹ Edriçy dit *peu d'habitants*. D'après Kodama, c'est un campement d'Arabes de la tribu de Kaïs.

² Au lieu des 18 stations nommées dans cet article, Kodama en cite 19; mais dans un autre passage, il compte 18 journées de ca-

CANTONS DU YÉMEN.

Sanaa; el-Hacheb; Rohabeh; Mersel; Sif-Sanaa « littoral de Sanaa; » Saadah. De Sanaa à Khaïwân, 24 fars. — De Khaïwân à Saadah, 16 fars. — De Saadah à Mahdjerah, sous le coteau d'El-Mounsih, non loin de *Talhat el-Melik*, où commence le territoire de la Mecque, 20 fars. — Total, 60 fars. de Saadah à Sanaa. — Canton de Nour, où se trouvent Reïbeh, *le puits tari et le château fortifié*, dont il est parlé dans le Koran ¹; — Khaïwân; — Dhou-So-haïm; — Adwah, où se voit la *colline de feu*, adorée par les anciens habitants du Yémen. — Cantons à droite de Saana : En-Nar; — War'ah; Tam; Arhab; Djobeïrah; Hamdân; Djoraf; Murad; — Sendeh; — Soudda; — Djoufâ; — El-Harreh; — El-Mechrek; — Berchân; — Ala'k; — Ana'm. — Canton El-Moçabin. — Canton des Benou'l-Othaïf; — Karyet-Mareb, qui renferme le *village de Salomon*; — Sirwah: — Saba, pays du château de Bilkis et de la digue *El-Arim*. — De Sanaa, on se rend à Soudda, Djoufa, Sendeh, et le Hadramaut; ces deux cantons sont séparés de la mer par des plaines de sable. — Distance de Sendeh, 30 fars. — De Sanaa au Hadramaut, 72 fars. — Canton de Kawlân et Rakh, où est le *Ouady-Yémen*. — Canton Ahwar.

ravane entre la Mecque et Sanaa. Au surplus, quelques lignes plus loin, Ibn-Khordadbeh va nous apprendre qu'entre la frontière du Hédjaz et Sanaa il y a 60 fars.

¹ Chap. xxii, vers. 44. Les légendes relatives à ce passage du livre saint sont racontées par Kazwiny, *Athar*, p. 67.

— Hakal-Warmân (*Méraçid* : Mebrân), à 16 fars. de Sanaa; — Canton des Benou-Amir; — Bab; — Reda'; — Renyeh; — Cheref; — Ochar; — Roaïn; — Nesefân; — Kahlân; — Sankân; — Reihân; — Nafé'; — Moushy; — Hodjr; — Bedr; — Aslah; — Seïheb (*Méraçid* : Sihab). Canton d'Abian, où se trouve Aden. — Canton de Badân et Yéman. — Canton de Nebah et d'el-Mizra'. — Canton d'El-Mekarim et d'Amloul¹.

Distances : de Sanaa à Dhimar, 8 fars. — De Saba à Hodjr et Bedr (Mok. *Badad*), 20 fars. — De là au bourg d'Aden, dans le canton d'Abian, 24 fars. — En tout, entre Sanaa et Aden, 68 fars.

Cantons de Salif; — El-Adam; — A'lan; — El-Hinne; — Sekasik (tribu des Benou Seksek, *Méraçid*), qui est le dernier canton du Yémen. — De Sanaa à Dhimar, 16 fars. — De Dhimar au Haut-Yahsoub, 8 fars. C'est dans ce canton de Yahsoub que se trouvent la ville de Dhafar et son château (*Kasr-Zeïdân*), résidence des anciens rois du Yémen. — Du Haut-Yahsoub à Sohoul, 8 fars. — De Sohoul à Thoudjeh, 48 fars. (lisez 8 fars. Mok. dit 8 fars. Ed. 36 milles).

Cantons de gauche, en retournant à Sanaa : Ans (Yac. *Khams*); — Ziady; — El-Moafir; — Benou'l-Medjid; — Rekeb; — Chakab; — Thanadjir; dans ce canton est le bourg fortifié nommé *Almad*; il est habité par la postérité de Dhou'l-Menakh. Ibn

¹ Ces quatre derniers cantons, d'après le *Méraçid*, doivent leur nom aux petites tribus qui les habitent.

el-Djoun *el-Menakhy* l'himyarite en est originaire. — Canton de Sohoul; — les Benou-Saab; — Wahadhah; — Haut-Yashoub; — Kanaah; — El-Wardyeh; — El-Hadjar; — Zebid, en face est le littoral de Gallafikah et El-Mandeb; — Rima'; — Makda; — Alhân; dans ce canton est compris Djoublân, possession de la famille (himyarite) de Dhou Sarh; — El-Hakaleïn; — El-Ourf; — El-Ohrouf (*Méraçid* : El-Okhrout).

Distances : de Sanaa à El-Ourf, 8 fars. — D'El-Ourf à Alhân, 10 fars. — D'Alhân à Djoublân, 14 fars. — De Sanaa à Djoublân, 32 fars. — De Djoublân à Zébid et Rima', 12 fars.

Suite des cantons : Kawlân, au delà de Sanaa; — Hadar et Houcheb; — Akk-Kezzabah; quiconque va dans ce pays y meurt¹; — Yahcha'; — Haraz et Hawzen; — El-Okhroudj et Medjnah; — Hadhour; Mareb et Djamblân (*Méraçid* : Hamlân), où se trouve la ville de Sahiad. — Sakin; Chibam; Beït An'am et El-Meçani', demeures de la postérité de Dhou-Hawal, fils de Maghar. Dja'far, fils d'Abd er-Rahman, fils de Koreïb, appartient à cette famille; — Watha' et El-Meflek, entre Sanaa et Chibam. —

¹ Je pense que l'auteur avait écrit *ومرساة دهلك* « son port est Dehlek », leçon conforme à celle du *Méraçid*. Les copistes ne pouvant lire ce membre de phrase l'auront interprété par *من سار فيه هلك*. On doit cependant faire remarquer, en faveur de cette variante, que l'île de Dehlek a toujours été considérée comme un séjour mortel à cause de l'excessive chaleur qui y règne. Les premiers khalifes y exilaient les agents dont ils avaient à se plaindre.

De Sanaa à Chibam, 8 fars. — Hakem¹; — Djazân; — Mouça (Cf. Fresnel, *Journ. asiat.* 1840, p. 93); — Chardjah; — Hadjour et El-Maareb.

Entre Basrah (il faut lire *Omrah* avec les autres itinéraires) et Sanaa, il y a 49 relais de poste. — Entre Sanaa et Dhimar, 4 relais. — Entre Dhimar et Aden, 7 relais. — Entre Dhimar et El-Djened, 4 relais. — Entre Sanaa et Mareb, 7 relais. — Entre Mareb et Abdal, c'est-à-dire le Hadramaut, 9 relais, à dos de chameau.

J'ai trouvé dans les registres de compte d'un agent du Yémen que le maximum de l'impôt payé par cette province, sous la dynastie actuelle, se monte à 600,000 dinars (6 millions de francs). Après la conquête musulmane, le Yémen fut divisé en trois gouvernements : le premier et le plus important est Djened et ses cantons; le deuxième, d'une importance moyenne, Sanaa et ses cantons; le troisième, qui est le plus petit, l'Hadramaut et ses cantons.

Les habitants du Yémen racontent que, lorsque le prophète Salomon épousa la reine Bilkîs, les démons bâtirent, pour Dhou-Tobba, roi de Hamdân (*sic*), des châteaux et d'autres édifices. Une pierre portait l'inscription suivante : « Nous avons bâti Seld-« jen, Sirwah, Mirwah (suivent deux noms illisibles), « Arîn, (Idrit?), Hindeh et Honeïdeh, Kaïsoum-Be-« faa, et les bourgs de Namath. Ce château a été cons-« truit l'année où nos demeures étaient en Égypte. »

¹ Ce canton, d'après le *Métracîd*, doit son nom à El-Hakem, fils de Saad el-Achirah.

Selon Wabb, fils de Mounebbih, cela fait plus de seize cents ans. Une inscription himyarite¹ d'un château appartenant à Chammir était ainsi conçue : « Cet édifice a été bâti par Chammir, fils d'Achar... « reine du soleil. » — On lisait sur la porte de la ville de Dhafar² : « Qui posséda Dhafar ? — Les « nobles de la Perse. — Qui possède Dhafar ? — « Les marchands koreïchites. — A qui Dhafar ? — « Il reviendra (*iouhar*) aux fils d'Himyar. » Les Abyssins ayant envahi le Yémen, quatre de leurs rois régnèrent dans ce pays pendant soixante-douze ans.

¹ Il y aurait plus que de la témérité à tenter des recherches sérieuses sur un texte aussi mutilé. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler la singulière ressemblance que présente la première moitié du groupe *عشر يعوب* avec le nom himyarite lu et transcrit *عتر* par Fresnel, sur les fragments IX, LV et LVI des inscriptions recueillies par M. Arnaud. On sait que Fresnel y trouvait le nom d'Astarté, Vénus-Uranie, l'*Aschtôreth* des Sidoniens. L'épithète *domina solis*, qui se lit dans la version arabe d'Ibn-Khordadbeh, rend, il me semble, ce rapprochement encore plus frappant. (Cf. *Journ. asiat.* octobre 1845.) Bien entendu, toute trace de ce nom a disparu chez les écrivains musulmans. Dans la table ethnologique des rois himyarites, Chammir est fils tantôt d'Afrikous, tantôt de Yaçer-Younim.

² Cette prétendue inscription, où se révèlent pourtant les aspirations d'une nationalité souvent asservie au joug étranger, est postérieure à la conquête du Yémen par les musulmans. Elle a été mise en vers, pour être plus facilement retenue, et c'est sous cette forme qu'on la trouve dans les ouvrages historiques de Maçoudy et d'Ibn Khaldoun. Kazwiny et d'autres compilateurs l'ont citée en prose, avec des variantes qui en modifient sérieusement le sens. Le défaut d'espace m'empêche de discuter ce fragment, d'ailleurs épisodique dans le *Livre des routes*. La durée de la domination des Abyssins est ici exactement indiquée; elle prit place entre 525 et 597 de J. C. date de l'établissement du premier vice-roi persan dans le Yémen.

STATIONS ENTRE MESDJID-SAAD ET BASRAH.

Barik. — El-Asla'. — Selmân. — Akmar — El-Adjaryeh. — Aïn-Saïdam (Yak. Saïd). Aïn-djemel « source du chameau. » — Basrah. (D'après Edriçy, il y a cinq journées entre Koufah et Basrah.)

STATIONS ENTRE BASRAH ET LA MECQUE ¹.

Sabkhayeh (Sabayeh). — Kofaïr (Djofaïr, Hodaïr). — Rohaïl. — Sadjr (Sendjek). — Kefer (Djefer-Aby-Mouça). — Matoumah (Mawyah). — Dhat-el-Açeb (Ochar). — Basnouah (Suraah). — Chemseh (Somaïrah). — Sebah. — Oumoudyah. — Karyeteïn. — Ramah. — Thikfah. — Daryyah. — Djadilah (Hawilah). — Feledjeh (Milbah). — Rokaïbah. — Kana (Koba). — Merrân. — Ouadjrah. — Awtas. — Dhat-Yrk, dans le Tehamah. — Le jardin des Benou-Amir. — La Mecque.

STATIONS DU YEMAMAH À LA MECQUE.

El-Hadikah « le verger » (Ed. Arydh). — Sabah. —

¹ Les leçons entre parenthèses sont données, soit par Mokaddessy, soit par Bekry. Le calcul des stations n'est pas relevé dans notre texte, non plus que dans celui de Kodama, encore plus incomplet en cet endroit. On trouve dans Bekry 16 stations, formant un total de 411 milles, et dans Mokaddessy, 20 stations, dont le total serait 538 milles : celui-ci cependant affirme que la distance exacte de Basrah à la Mecque est 700 milles. On voit, d'après cela, que 4 étapes ont été omises probablement par les copistes, M. Sprenger en a déjà fait la remarque. (Même ouvrage, p. 117.) Cette distance est évaluée ordinairement à 827 milles, en 32 journées de caravane.

Thenyeh (Kod. ajoute *El-A'fa*). — Saka. — Sedd « la digue. » — Sadat (Kod. Merarah). — Sovaïkah. — Karyeteïn. Puis viennent les stations entre Basrah et la Mecque, indiquées dans la route précédente.

ROUTE D'OMAN À LA MECQUE, LE LONG DE LA CÔTE ¹.

Fawk (Farak). — Awkelân (Arkelân). — La côte de Hamat (Minah). — Chihr, habitée par la tribu de Kindah. — Bourg de Kindah. — Bourg d'Abd Allah, fils de Madhedj. — Hadjedj? — Aden, qui dépend d'Abian. — La pêcherie de perles. — Canton des Benou-Medjîd (Benou-Mohammed). — Mendjelah (Menhad). — Canton de Rekeb. — Mendeb (Mender). — Zebyd. — Ghalafikah. — Canton d'Akk. — Djoudah. — Canton de Hakem. — Sohaïm. — Havre de Dhenkân. — Havre de Nahla (Halya). — Serîr. — Ounab. — Merdjab-sasah (Sefineh). — Une autre station. — Djeddah. — La Mecque.

DE KHAWLÂN-DHOU-SOHAÏM À LA MECQUE ².

Bicheh. — Yaktân. — Dhenkân. — Hala. — Bicheh (Ed. ajoute Harân). — Kanouna. — Hachah. — Darkah. — Olaïb. — Nyah. — Bîrek. — Yelem (*Méraçid* : Yelemlah); c'est là que les habitants de la Mecque revêtent l'*ihram*. — Melkân. — La Mecque.

¹ Les variantes de cette route peu connue sont tirées de la copie de Kodama.

² Cette route est donnée en sens inverse par Edriçy, I, 145.

STATIONS D'ÉGYPTE À LA MECQUE ¹.

De Fostat à El-Djoubb « le puits. » — **Boaïb.** — Station d'Ibn-Sadakah (Yac. Ibn-Karkarah). — **Adjroud.** — **Demeh** (Kod. Rebibeh). — **Kersen.** — **Hofaïr.** — Station ². — **Eïlah.** — **Hafa.** — **Madian.** — **Ela'râ.** — Station (nom omis). — **Kilabeh** (Kilanyeh). — **Cha'b.** — **Bedâ** (Kod. Bena). — **Sarhateïn.** — **Badhâ.** — **Ouady'l-Kora.** — **Rohaïbah.** — **Dhou'l-merwah.** — **Médine.** — Voir, pour la suite de l'itinéraire, la route de Médine à la Mecque, ci-dessus p. 500.

DE DAMAS À LA MECQUE.

Station. — Autre station ³. — **Dhat-el-Ménazil.** — **Yanou'.** — **Tebouk.** — **Mohainah.** — **Elakra'.** — **Hanefyeh.** — **Ouady'l-Kora.** — **Rohaïbah.** — **Dhou'l-merwa.** — **Socîdâ.** — **Dhou-khacheb.** — **Médine.** — Pour le reste des stations, voir la route de Médine à la Mecque, ci-dessus, p. 500.

¹ Route indiquée par Edriçy, l. 329, et par Yakouby, p. 129, chez ce dernier avec des variantes notables. La première station, *le Puits*, à cinq heures du Caire, est, au rapport de Burckhardt, le rendez-vous des pèlerins égyptiens.

² Nom omis; il manque aussi chez Edriçy. — Dans le texte de Yakouby on lit : شرف البغل.

³ Ni l'une ni l'autre ne sont nommées dans nos copies; mais on lit dans Edriçy: « De Damas à une petite rivière, et de là à Daah, une journée. » Du reste, tout ce paragraphe est mutilé et il manque encore deux étapes entre Damas et Tebouk. D'après les relations modernes, on compte onze journées entre ces deux points, et douze entre Tebouk et Médine.

DE BASRAH AU YÉMAMAH.

De Basrah à..... (Ed. *Dehmân*). — Kazhimah.
— Autre station. — Kora': — (Kod. Fora'). —
Thikhfah (Kod. Safbah). — Samân. — Cinq autres
stations¹. — Soleïmah. — Sal (Kod. Sinal). —
Yémamah.

Dépendances du Yémamah : Hadjar; Houd, à
24 heures de Hadjar; El-Yrdh, vallée² qui traverse
le Yémamah dans toute sa longueur, et renferme
plusieurs villages; El-Manfoukhah (Ed. Manbou-
khah); Thoudah; Makrah; Nedjarah; Ouady'l-fitar.

Bourgs du Bahreïn : Khatt; Katif; Elawreh;
Hadjar; Awrak; Yalnoubeh; Machkar; Zareh; Hou-
lyeh; Saboun; Darin³; El-Ghabeh.

STATIONS ENTRE LE YÉMAMAH ET LE YÉMEN.

Houroudj. — Merdj « la prairie. » — Safa. — Bir-
el-abar « le puits des puits. » — Nedjrân. — Hama.
Barakas. — Merba'. — Mahdjereh. — Pour la suite
des stations, voyez la route ordinaire jusqu'à Sanaa,
ci-dessus, p. 503.

¹ Kodama nomme les deux dernières seulement: elles sont appe-
lées, d'après cet auteur, *Djoubb-el-Korat* et *Mutevelly*.

² « Cette vallée est arrosée par la rivière appelée *Aftan*; elle sé-
pare la province en haute et basse. Sur ses bords sont situés des
villages bien peuplés, des champs cultivés, des palmiers et d'autres
arbres. » (Edriçy, I, 156.)

³ « Port du Bahreïn, entrepôt du musc nommé pour cette raison
musc Darîny, bien qu'on le tire de l'Inde. » (*Méraqîd*.)

RÉCAPITULATION DES STATIONS DE POSTE ¹.

Le nombre total des relais de poste dans l'empire s'élève à 930; les dépenses pour l'achat et la nourriture des chevaux, l'entretien du personnel et des *fervanèqui* (voir l'introduction p. 11) se montent à 154,100 dinars (1,541,000 francs.)

ITINÉRAIRE DES MARCHANDS JUIFS, DITS *RADANITES* ².

Ces marchands parlent le persan, le romain (grec et latin), l'arabe, les langues franque, espa-

¹ Après avoir calculé avec soin les chiffres partiels, indiqués dans le courant de l'ouvrage, aux paragraphes spéciaux, je ne trouve que 631 relais; mais il est juste d'ajouter que les postes de plusieurs routes importantes, comme celle de Bagdad à la Mecque, etc. ne se trouvent plus dans le traité d'Ibn-Khordadbeh, tel que le temps nous l'a transmis. M. Sprenger, qui a fait usage, avant moi, de ces renseignements, en les comparant à ceux de Kodama, les résume ainsi : « En jetant les yeux sur le réseau des routes postales, il est aisé de comprendre le système de ce service. De Bagdad, sa résidence, le Khalife était en communication avec ses agents les plus éloignés : il pouvait correspondre au nord-ouest avec Neichapour, dont le gouverneur, vassal de nom, indépendant de fait, exerçait son autorité jusqu'aux rives du Yaxarte. Au sud-ouest, le Khalife correspondait avec Chiraz et Istakhr, où régnaient les Boueïhides. Il est intéressant de remarquer que ses intelligences s'étendaient jusqu'aux frontières les plus reculées, au nord. Obligé de défendre l'empire musulman contre les Grecs, il avait besoin de recevoir aussi rapidement que possible, par ses estafettes, tous les renseignements de nature à l'éclairer sur les mouvements de l'ennemi. » (*Post- und Reiserouten*, p. 10.)

² Ce morceau si intéressant pour l'histoire du commerce de l'Europe avec l'Orient, au moyen âge, a été traduit, pour la première fois, par M. Reinaud (*Introduction à la géographie des Orientaux*, p. 58). Je ne pouvais mieux faire que de conserver la traduction de

gnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons, de la soie, des pelleteries et des épées. Ils s'embarquent dans le pays des Francs, sur la mer occidentale, et se dirigent vers Farama (près des ruines de l'ancienne Péluse); là ils chargent leurs marchandises sur le dos de bêtes de sommes, et se rendent par terre à Kolzoum (Suez), à cinq journées de marche, sur une distance de 20 farsakhs. Ils s'embarquent sur la mer orientale (la mer Rouge) et se rendent de Kolzoum à El-Djar ¹ et à Djeddah; puis ils vont dans le Sind, l'Inde et la Chine. A leur retour, ils se chargent de musc, d'aloès, de camphre, de cannelle et des autres productions des contrées orientales, et reviennent à Kolzoum, puis à Farama, où ils s'embarquent de nouveau sur la mer occidentale. Quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises; d'autres se rendent dans le pays des Francs.

mon savant et cher maître, en y introduisant un ou deux changements de détails, nécessités par la comparaison des deux copies. Le surnom donné ici à ces marchands me paraît devoir son origine aux trois cantons de *Radân*, dans la partie orientale du Sawad. (Cf. ci-dessus, *Tableau statistique*, p. 240.) Cette forme est expliquée de la même manière par Soyouthy, dans son Dictionnaire des surnoms ethniques.

¹ Au lieu de Hédjaz, je lis هـ forme très-nettement écrite dans les deux copies. El-Djar est un port à trois marches de Médine, et une île près de Djeddah, fréquentée par les navigateurs, qui y font

Quelquefois les marchands juifs, en s'embarquant sur la mer occidentale, se dirigent (à l'embouchure de l'Oronte) vers Antioche. Au bout de trois jours de marche, ils atteignent les bords de l'Euphrate et arrivent à Bagdad. Là ils s'embarquent sur le Tigre et descendent à Obollah, d'où ils mettent à la voile pour l'Oman, le Sind, l'Inde et la Chine. Le voyage peut donc se faire sans interruption.

Les Russes, qui appartiennent à la race slave, se rendent, des régions les plus éloignées du pays des Slaves¹, sur les côtes de la mer de Roum (la Méditerranée), et y vendent des peaux de castor et de renard, ainsi que des épées. L'empereur (grec) se contente de prélever un dixième sur leurs marchandises. Les négociants russes descendent aussi le fleuve des Slaves (le Volga), traversent le bras qui passe par la ville des Khozars (aux environs d'Astrakhan), où le souverain du pays prélève sur eux un dixième; puis ils entrent dans la mer de Djordjân (Caspienne), et se dirigent sur le point qu'ils ont en vue. Cette mer a 500 fars. de diamètre. Quelquefois les marchandises des Russes sont transportées, à dos de chameaux, de la ville de Djordjân jusqu'à Bagdad.

Ces divers voyages peuvent se faire également par terre. Les marchands qui partent de l'Espagne

de l'eau. L'auteur du *Mérid* ajoute que la partie de la mer Rouge comprise entre Djeddah et Suez se nomme elle-même *El-Djar*.

¹ Il faut en effet corriger ainsi le texte, qui porte *مقلية*.

et du pays des Francs se rendent à Tanger et au Maroc, d'où ils se mettent en marche pour la province d'Afrique et l'Égypte. De là ils se dirigent vers Ramlah, visitent Damas, Koufah, Bagdad et Basrah, pénètrent dans l'Ahvaz, le Fars, le Kermân, le Sind et arrivent dans l'Inde et à la Chine. — On peut encore prendre la route d'Arménie et se rendre, à travers le pays des Slaves, auprès de la ville des Khozars; on s'embarque sur la mer de Djordjân, puis on arrive à Balkh, dans la Transoxiane, le pays des Tagazgaz et la Chine.

L'accès à la cour du Chosroès était interdit aux étrangers qui arrivaient des cinq contrées suivantes : de Syrie, par Hit; du Hédjaz et du Yémen, par El-Odhaïb; du Fars, par Nabîn; du pays des Khozars et du pays des Allans, par Bab-el-Abwab (Derbend). On lui adressait un rapport sur les arrivants, et on retenait ceux-ci à la frontière, jusqu'à ce que le roi eût pris une décision à leur égard.

La terre a été partagée en quatre parties : 1° l'Europe, comprenant l'Andalous, le pays des Slaves, des Grecs et des Francs; Tanger, jusqu'à la frontière égyptienne; 2° la Libye, comprenant l'Égypte, (la mer de) Kolzoum, l'Abyssinie, les Berbères et les pays situés au delà; 3° la mer méridionale, qui baigne le Tehamah, le Yémen, le Sind, l'Inde et la Chine; 4° l'Asie, comprenant l'Arménie, le Khorâçân, le pays des Turcs et des Khozars. Il y a encore une division du globe différente de celle qui précède.

MERVEILLES DE LA TERRE ¹.

Volcan de Sicile.....

L'Espagne.....

On voit, dans l'Inde un rocher d'où jaillit du feu, mais on ne peut rien allumer à sa flamme.

On ne trouve pas en Sicile la grosse fourmi nommée *el-foursân* (*formica leo*), et les singes sont inconnus en Espagne, à cause du grand nombre d'animaux sauvages que renferme cette contrée.

Dans le pays des Grecs, sur les bords de la mer des Khozars (mer Noire), est une contrée nommée *Mostatileh* ², où l'hiver et l'été sont la saison des pluies; les habitants ne peuvent ni battre, ni vaner leurs blés; ils les entassent en gerbes dans leurs maisons; puis, au fur et à mesure de leurs besoins, ils prennent une certaine quantité d'épis, les frottent dans leurs mains, pour en extraire le grain; après quoi ils le font moudre et le cuisent. Les singes sont nombreux dans ce pays.

Dans le Hédjaz et le Yémen, il pleut tout l'été,

¹ Le commencement de ce chapitre est entièrement perdu, et le reste ne nous est parvenu qu'avec des lacunes considérables. La lecture du peu qui nous a été conservé n'est pas de nature à en faire regretter sérieusement l'ensemble.

² « Contrée longue, étendue. » Kazwiny a trouvé ce passage dans le traité de géographie de Djeihany, où l'ouvrage de notre auteur avait passé presque en entier, et il l'a cité d'une façon peu correcte. Mustaufy l'a traduit dans son *Nouzhet*; mais, oubliant que l'expression « mer des Khozars » désignait aussi la mer Noire, il suppose que cette description s'applique au Guilân, dont le climat est humide et pluvieux.

mais jamais en hiver. A Sanaa et au delà de cette ville, la pluie tombe en juin, juillet, août et une partie de septembre, depuis midi jusqu'au coucher du soleil. C'est pourquoi les habitants s'abondent en disant : « Hâtons-nous avant la pluie, car voici la saison pluvieuse qui arrive. »

Lorsque les Arabes conquièrent l'Espagne, ils trouvèrent dans le palais de la *ville des rois* (Tolède) vingt-quatre couronnes, autant qu'il y avait eu de rois dans ce pays. Chacune de ces couronnes était d'un prix inestimable; elle portait le nom du roi auquel elle avait appartenu, la mention de son âge et la durée de son règne. On y trouva aussi une table qui provenait, dit-on, de Salomon, fils de David. Dans ce palais était une autre salle fermée par vingt-quatre serrures, chaque roi ayant ajouté une serrure à celle de son prédécesseur¹; personne ne savait ce que cette chambre renfermait. Le dernier roi (chrétien) de l'Espagne voulut en violer le secret, persuadé qu'elle recélait des trésors. Les évêques et les prêtres cherchèrent à lui représenter la gravité de cet acte, et le supplièrent de se conformer

¹ Il est inutile d'insister sur ces légendes d'origine chrétienne, qui ont défrayé bon nombre d'historiens arabes et persans. On en trouve le détail dans le grand ouvrage de Makkary (édition de Bou-lac, I, p. 115 et suiv.), d'après Hafiz el-Homsidy, auteur d'une galerie des savants et des littérateurs arabes-espagnols. (Cf. Dozy, *Introd. au Bayân al-Mogrib*, p. 70.) Le conte rapporté par Ibn-Khordadbeh se lit également dans un des annalistes les plus graves de la conquête musulmane, Ibn-el-Koutya, dont M. Cherbonneau a publié d'intéressants fragments (*Journ. asiat.* 1856, novembre-décembre, p. 434).

à l'exemple des rois qui l'avaient précédé, en lui disant : « Si c'est de l'or qu'il vous faut, nous vous en donnerons, à la condition que cette porte restera fermée. » Mais le roi, sourd à leurs prières, ordonna qu'elle fût ouverte. On y trouva des figures d'Arabes à cheval, avec leurs turbans et leur costume, armés d'arcs et de flèches. Ce fut en cette même année qu'eut lieu l'invasion de l'Espagne par les musulmans.

Les savants qui ont tracé cette sphère, image du globe terrestre, ont voulu donner une preuve sensible de la divine sagesse, laquelle, réunissant sur les bords et autour du globe les affinités de ces éléments, c'est-à-dire mélangeant la chaleur avec la chaleur, le froid avec le froid, comme on le voit ci-dessous, a créé le monde, avec les oppositions et les contrastes qui y règnent ¹.

¹ L'obscurité de cette théorie se complique du laconisme de l'auteur et de l'incorrection du texte. Je n'essayerai pas de discuter cette thèse entièrement étrangère à l'objet principal de mon travail : je me bornerai à rappeler que le cosmographe et naturaliste arabe Kazwiny a consacré un long paragraphe à l'étude des quatre éléments, de leurs combinaisons, etc. (édition Wüstenfeld, p. 89), où l'idée fondamentale qu'on entrevoit à peine ici est développée avec une clarté satisfaisante. En ce qui concerne les caractères distinctifs de chaque quart du monde, les définitions renfermées dans les quatre cases de la figure ci-jointe sont répétées presque mot pour mot dans le chapitre LXII des *Prairies d'or* (t. IV, sous presse). Une seule différence, mais radicale, sépare les deux rédactions : Maçoudy applique à l'orient les caractères qui, selon Ibn-Khordadbeh, distinguent le midi. En s'orientant à la façon des musulmans, de manière à avoir le levant en face de soi, le midi à droite, etc. l'ordre indiqué par notre texte semble plus rationnel.



<p>Tout ce que renferme ce quart de la terre est chaud et sec, tempérament du feu, de la bile, de l'été; c'est l'Orient. — Vent d'est. — Quatrième, cinquième et sixième heure. — Facultés organiques : force vitale et animale. — Saveur : l'amertume. — Planètes : Mars et le Soleil. — Signes du Zodiaque : l'Écrevisse, le Lion, l'Épi.</p>	<p>Tout ce que renferme ce quart de la terre est chaud et humide, tempérament de l'air, du sang; du printemps et du vent d'est; c'est le Sud. — Vent du sud. — Première, deuxième et troisième heure. — Forces physiques : faculté digestive. — Saveur douce. — Planètes : la Lune et Vénus. — Signes du Zodiaque : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux.</p>
<p>Tout ce que renferme ce quart de la terre est froid et sec, tempérament de la terre, de l'atrabile, de l'automne, de la décrépitude (un mot illisible). — Vent du nord. — Septième, huitième et neuvième heure. — Force organique : l'absorption. — Saveur : l'âcreté (lisez <i>el-hamidhek</i>, au lieu de <i>kabidhek</i>). — Planète : Saturne. — Signes du Zodiaque : la Balance, le Scorpion, le Sagittaire.</p>	<p>Tout ce que renferme ce quart de la terre est froid et humide, tempérament de l'eau, de la pituite, de l'hiver, de la vieillesse; c'est l'Occident. — Vent d'ouest. — Dixième, onzième et douzième heure. — Saveur salée et goûts analogues (il faut lire <i>mdlik</i>, au lieu de <i>md</i>). — Planètes : Jupiter et Mercure. — Signes du Zodiaque : le Chevreau et le Verseau. — Force répulsive.</p>

ÉDIFICES DIGNES D'ADMIRATION.

Les pyramides d'Égypte, construites en granit et

en marbre; leur hauteur (verticale) est de 400 coudées; c'est aussi leur mesure en long et en large¹. Toutes sortes de recettes médicales et de talismans merveilleux y sont gravés. On y lit aussi : « Que le roi qui se dit puissant essaye de les détruire, quoi qu'il soit plus facile d'abattre que d'édifier. » Et, en effet, le revenu du monde entier ne suffirait pas pour cette œuvre de destruction.....

On rapporte que la construction d'Alexandrie dura trois cents ans, et que, pendant soixante et dix ans, les habitants n'osaient sortir durant le jour, leurs yeux ne pouvant supporter le reflet mat et éclatant de ses murs. Son phare prodigieux s'élevait du milieu de la mer, sur une écrevisse de verre (Cf. *Prairies d'or*, II, 430, 433). Outre sa population indigène, Alexandrie comptait 600,000 juifs tributaires.

— Memphis, capitale et résidence des Pharaons; leur armée résidait à Djeïroun.

— Deux colonnes, vestiges des démons², à Aïn-

¹ Sur les dimensions des pyramides, calculées par les Arabes, voir Abdallatif (p. 216). D'après les mesures du colonel Wyse, la grande pyramide de Khéops a 137 mètres de hauteur verticale et 227^m,30 de largeur à chacune de ses bases; la hauteur de la face mesurée sur le plan incliné est de 173 mètres.

² Makrizy, en copiant ce passage, lit من بقايا اساطين « restes d'un plus grand nombre de colonnes » (voyez la note de S. de Sacy, *Relation d'Abdallatif*, p. 227). Ainsi que je l'ai dit en commençant (introduction, p. 17), l'historien arabe de l'Égypte devait avoir sous les yeux une rédaction plus complète et plus correcte que la nôtre. Il est difficile d'admettre qu'Ibn-Khordadbeh, malgré sa crédulité désespérante, ait attribué aux démons les deux colonnes d'Aïn-Chems,

Chems, en Égypte. Au sommet de chacune est un collier de cuivre; de l'une des deux, et au-dessous de ce collier, il distille de l'eau qui descend jusqu'à la moitié de la colonne, sans arriver plus bas. Elle suinte sans interruption, jour et nuit; la partie de la colonne qui en est mouillée est verte et humide; l'eau ne tombe pas jusqu'à terre. C'est un ouvrage de Houcheng.

— La forteresse de Souk-el-Ahvaz; ce sont deux forteresses superposées. Un édifice tout semblable se voit au Maroc. C'est l'œuvre de Houcheng¹.

Les Grecs prétendent qu'il n'y a pas de monuments en pierre qui égalent l'église de Roha (Édesse) et l'église d'Émèse. Abou'l-Kaçem, fils de Khordadbeh, dit : « De tous les édifices construits en briques et en ciment, le plus beau était le palais (Eivân) du Chosroës à Médain; il fut détruit et servit à la construction de Koufah. » Un poète a dit :

Les ancêtres et les rois (*kail*) de Kahtân placent les bases de leur gloire sur Bahram-Gour;

C'est dans son palais de Khavarnak et dans le Sedir qu'ils ont manifesté la justice de leur règne.

Un des plus magnifiques monuments en pierre et en ciment est le *Chadrevân* de Touster. Ce château d'eau est en pierre, porté par des piliers de fer et pavé de dalles en plomb.

puisque, deux lignes plus loin, il fait remonter leur origine à Houcheng, le roi légendaire de la dynastie des Pichdadiens.

¹ Ces mots me semblent une répétition inutile de la fin du paragraphe précédent.

Parmi les transformations de l'eau les plus singulières, on cite une montagne du Yémen, du sein de laquelle jaillit une source, qui se répand sur ses parois et se solidifie, avant d'arriver à terre; elle forme le beau cristal blanc nommé *yémany*. On trouve dans l'Azerbaïdjân une rivière dont l'eau, après avoir coulé quelque temps, se transforme ensuite en couches de silex.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DES CLIMATS.

Quand un étranger arrive au Tibet, il éprouve, sans pouvoir s'en rendre compte, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ. Vers les confins de la Chine est une contrée nommée *Sila*, très-riche en mines d'or. Les musulmans sont tellement séduits par la beauté de ce pays, quand ils y pénètrent, qu'ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir. (Voyez ci-dessus, p. 294.) Si un étranger demeure un an à Moçoul. . . . son intelligence s'éteint, ou tout au moins s'amoindrit¹. . . . El-Djahiz affirme avoir entendu dire aux sages-femmes de l'Ahvaz qu'elles trouvaient souvent des

¹ J'ai séparé par des points ces phrases incohérentes, parce que je crois qu'il y a plusieurs lacunes dans le texte. On lit à la suite : « On ne trouve personne dont le teint soit coloré, » et, après un espace en blanc, « la fièvre y est endémique. » Ces lambeaux me semblent se rapporter, non pas à la ville de Moçoul, mais à une description perdue de la Susiane. Yakout (*Dict. de la Perse*, p. 60) parle à peu près dans les mêmes termes de la fièvre et des animaux nuisibles de ce pays. « On ne voit, dit-il en citant le témoignage d'Ahmed Hamadâny, sur aucun visage le coloris de la santé; les fièvres de l'Ahvaz sont permanentes, etc. »

enfants atteints de la fièvre en venant au monde. — Sur la montagne qui domine la ville et surplombe les maisons, à Souk-el-Ahvaz ¹, pullulent les vipères; les scorpions appelés *djerrareh*, dont la piqure est mortelle, abondent dans les demeures. Au bout de deux mois, les parfums s'altèrent dans cette ville, de même qu'à Antioche. — Quiconque arrive dans le pays des Zendjes gagne la lèpre (ou l'éléphantiasis). — Quiconque jeûne pendant l'été, à Messissah (Mopsueste), est tourmenté par l'atrabile et exposé à perdre la raison. — Le climat de Bahreïn provoque des engorgements du foie, comme l'a dit un poète :

Celui qui demeure à Bahreïn sent son foie grossir et son ventre se gonfler, malgré la diète ².

Au rapport des savants, la contrée la plus favorisée de la nature est Rey avec son charmant canton de Sinn; celle qui l'emporte par l'industrie et le travail de l'homme est le Tabaristân; la plus productive, Neïsabour; celle dont la beauté a survécu aux ravages du temps, Djoundeï-Sabour avec sa magnifique végétation. Puis on cite Merve pour ses oliviers; El-Madjân et le Gautah (banlieue) de Damas pour leurs fertiles vallons; Niçibîn, arrosée par le Hermas; Samaïrah et ses deux forteresses; Basrah et son (canal) Nahrevân; en Perse, le vallon de

¹ Je lis سوق au lieu de وقبه qui n'offre pas de sens satisfaisant. Edriçy parle, lui aussi, du scorpion jaune nommé *djerrareh*.

² Après cela vient une ligne illisible pour moi, suivie de quelques mots incohérents : « On trouve à Yatrib une racine odorante. . . . à Chiraz, ville du Fars. . . . une chanson agréable. »

Bewân et les coteaux de Chehrezour couverts de jardins à droite et à gauche; Médain; Sous; Touster entre ses quatre rivières : le petit Tigre, le Mousrikân, le Mahân et le Pouriân; enfin Nèhavend, Ispahân et Balkh. Mais les hauteurs de Samarcande, dans la Sogdiane, l'emportent sur tout le reste par leur beauté et leur richesse. — Le roi Kobad disait que, dans tout son royaume, les meilleurs fruits venaient des villes suivantes : Médain, Sabour, Eradjân, Rey, Nèhavend, Houlvân et Maçabadân.

SOURCE ET EMBOUCHURE DES FLEUVES.

— Le *Djeïhoun* (Oxus), fleuve de Balkh, sort des montagnes du Tibet, passe devant Balkh, Termed, le Khârezm et se jette dans la mer de Djordjân (Caspienne). — Le *Sind* (Mehràn ou Indus) sort d'une montagne appelée *Saghyân*¹, passe par Mansourah et se jette dans l'Océan oriental, après avoir formé plusieurs des rivières de l'Inde.

— Le fleuve de Chach².....

— L'Euphrate sort de Kalikala, traverse le pays des Grecs jusqu'à Kamakh, passe à deux milles de Malatya et arrive à Somaïsat, où il devient navigable..... — Le Tigre prend sa source dans les montagnes d'Amid, traverse le mont Selseleh (« la chaîne, » le Taurus). Grossi par de nombreux af-

¹ Birouny place la source de l'Indus dans les montagnes d'Onnanak, sur les frontières du Turkestan. (*Journ. asiat.* septembre 1844. Cf. Burnes, I, 63 et 262.)

² Lacune. (Voyez Abou'l-féda, II, 78.)

fluents venus de l'Arménie, il passe à Beled, où il commence à porter les bateaux et les *keleks*; plus loin, il reçoit les deux Zab et le Nahrevân, passe à travers les Étangs et se joint au Tigre d'Obollah (canal), pour se jeter ensuite dans la mer orientale.

— L'Araxe, fleuve d'Arménie, sort de Kalikala, traverse l'Errân, où il reçoit la rivière de ce nom, passe devant Warthân et à *El-Djem'* (confluent), où il se joint au Kourr; la ville de Beïlakân est entre les deux fleuves; après leur jonction, ils se jettent dans la mer de Djordjân¹. — Les deux Zab sortent de l'Arménie et se jettent dans le Tigre : le grand Zab à El-Hadîthah, le petit Zab à Essinn. — Le Nahrevân (canal dérivé du Tigre) sort de l'Arménie, passe à Bab-Taloua, où il est appelé *Mamara* (il faut lire (*fleuve de Sorra-men-râ*), reçoit les affluents nommés *Kathoul*, arrive au canton de Souly², où il prend le nom de *Nahrevân*, et se jette dans le Tigre au-dessous de Djebboul. — Le Khabour sort de Ras-Aïn, reçoit le Hermas et se jette dans l'Euphrate à Kar-kiçya. — Le Balikh (*Billicha*) sort d'une source nommée Dehbanyeh, dans la province de Harrân, et se joint à l'Euphrate au-dessous de Rakkah. — Le Hermas part de Tour-Abdîn et se jette dans le

¹ Cette dernière page nous est parvenue dans un état déplorable. Voici les mots qui doivent être ajoutés au texte pour lui donner un sens, p. 125, l. 4. Après *أجمعاً* il faut lire : *فيصبان في بحر*

جرجان ، ومخرج الزابين من جبال أرمينية الخ

² C'est ainsi que je corrige, avec Abou 'l-féda (II, 78), le groupe inintelligible *بناحسرى*.

Khabour. — Le Therthar est un bras du Hermas qui passe à El-Adhr (Atra) et se jette dans le Tigre.

— Le Nil d'Égypte sort des montagnes de la Lune, se dirige vers les contrées sises au nord de l'équateur, coule le long de la Nubie, et entre en Égypte; enfin une de ses branches débouche dans la mer de Roum, à Damiette; l'autre branche se jette dans la même mer, après avoir passé à Fostat (Vieux-Caire).

— Le Dodgeïl « petit Tigre, » dans l'Ahvaz, sort de la province d'Ispahân et se jette dans la mer orientale (près d'Abbadân). — Le fleuve de Djoundeï-Sabour, un de ses affluents, vient aussi du fond de la province d'Ispahân. — Le fleuve de Sous, autre affluent du petit Tigre, part de Zeïtoun. — Le Mousrikân vient du Chadrevân « château d'eau, aqueduc, » de Touster et se jette dans la mer orientale. — Le Zendéroud, fleuve d'Ispahân, prend sa source dans cette province, arrose ses dix-sept cantons, se perd ensuite dans les sables, et reparaît, soixante fars. plus loin, dans le Kermân; là, après un certain parcours, il se jette dans la mer orientale.

— Le Seïhân, fleuve d'Adanah, et le Djeïhân, fleuve de Messissah, viennent l'un et l'autre du pays des Grecs et se jettent dans la mer de Syrie. — L'Oronte, fleuve d'Antioche, prend naissance dans la province de Damas, du côté de Baalbek (je lis ainsi, au lieu de *Berber*), coule du sud au nord et se jette dans la Méditerranée. — La rivière de Damas, qui

fertilise le Gautah, se jette dans le lac de Damas.
(Ce sont les trois étangs à l'est de la ville.)

MONTAGNES.

Le mont *El-Ardj*, situé entre Médine et la Mecque, se dirige vers la Syrie; là il se réunit au Liban, près de Hims, et, plus loin, aux montagnes d'Antakieh et de Messissah; il prend alors le nom d'*El-Lokam*; il se joint ensuite à la chaîne de Malatya, de Somäisat et de Kalikala, et s'étend jusqu'au rivage de la mer des Khozars (Caspienne), près de Bab el-Abwab (Derbend)¹.

¹ Passage copié par Kazwiny, II, 169. Maçoudy, qui cite cette opinion de l'auteur pour la critiquer, nous fournit en même temps la preuve que, loin de se terminer aussi brusquement, ce chapitre renfermait une théorie complète de la constitution du globe. « Il nous enseigne, dit Maçoudy, que les différentes parties du monde se touchent et tiennent ensemble, sans solution de continuité; que la surface de la terre offre tantôt des dépressions, tantôt des renflements considérables, etc. » A en juger par l'ensemble du chapitre, cette dernière partie devait être aussi peu développée et présentée avec la même sécheresse que le reste; on n'en trouve aucune trace ni dans la copie de Constantinople, ni dans celle d'Oxford. Cette dernière seule porte une date; elle a été terminée le jeudi 2 du mois de redjeb 632 (avril 1235).

TABLE DES MATIÈRES.

N. B. — Les chiffres en italique indiquent la pagination du texte arabe; les chiffres en romain, celle de la traduction.

Introduction.....	5
Généralités de géographie physique.....	27 228
Évaluation des mesures.....	27 229
De l'orientation dans les différentes contrées.....	27 230
Description du Sawad.....	28 231
Rive orientale du Tigre; Tamarra.....	28 232
Territoires arrosés par le Tigre et l'Euphrate.....	29 233
Territoires arrosés par l'Euphrate et le Petit-Tigre....	29 233
Tableau statistique du Sawad.....	30 237
Historique de l'impôt de cette province.....	36 242
Rôle de l'impôt payé aux Tahérides par le Khoracân..	37 244
Par les pays au delà de l'Oxus.....	39 247
Récapitulation des sommes précédentes.....	40 248
Surnoms des rois du Khoracân et de l'Orient.....	40 249
Districts et impôt de l'Ahvaz (Susiane).....	41 252
Districts et impôt du Djebel.....	42 254
Districts et impôt d'Ispahân.....	42 255
Royaumes de la terre.....	42 255
Titres des rois du monde.....	43 256
Rois surnommés <i>Chahinchah</i>	43 257
Itinéraires.....	44 258
De Bagdad aux limites les plus reculées du Khoracân (routes du nord-est).....	44 259
De Merve à Chach et au pays des Turcs.....	47 263
Villes de la province de Boukhara.....	47 263
De Boukhara à Samarcande.....	47 264
De Zamin à Ferghanah.....	49 266
Tribus turques, Tagazgaz, Keïmak, etc.....	50 267
De Merve-Chahidjân au Tokharistân.....	51 268
Route de Saghaniân; route de Balkh au Tokharistân su- périeur.....	52 270

TABLE DES MATIÈRES.

529

Relais de poste sur la route de l'Orient.....	52	271
Relais de poste dans l'Ahvaz et le Fars.....	53	272
Cantons du district de Sabour.....	54	273
Cantons d'Istakhr et d'Erradjân.....	54, 55	274
Campements des Kurdes.....	55	274
Division de la province du Fars.....	55	275
Route d'Istakhr à la capitale du Kermân.....	55	275
Route du Kermân au Sedjestân.....	56	276
Villes principales du Sind; pays des Pehlevis.....	57, 58	278
De l'Ahvaz à Ispahân.....	58	279
Du Fars à Ispahân.....	58	279
D'Ispahân à Rey.....	59	279
De Bagdad à Basrah.....	59	280
Relais de poste entre la capitale du khalife et Vaçit....	59	281
Route de Basrah à l'Oman, le long de la côte.....	59	281
De Basrah à l'Orient, par mer.....	60	281—
Poissons extraordinaires dans la mer orientale.....	60	282
Du golfe Persique à l'Orient.....	61	283—
Serendîb (Ceylan); le pic d'Adam.....	63	285
Ile de Ramy, etc.....	63	286
Le camphrier.....	64	287
Likbalous; Kalah; productions de ces îles.....	64	288
Principaux rois de l'Inde; éléphants.....	65	289
Le roi de Kamroun et le <i>Maharadja</i>	66	290
Itinéraire de la Chine.....	66	291
Aloès de Senf; El-Wakin; Khanfou.....	66	292
Pays des Wakwak.....	67	293
Phénomène du flux et du reflux.....	67	293
Pays de Sila; productions de l'Inde.....	68	294
Castes et magiciens de l'Inde.....	69	295
Le Maghreb ou Occident; route de Bagdad au Maghreb.	69	446
Villes du Khabour; province de Kinnisrîn; impôts de ce pays.....	70	448
Route partant d'Émèse.....	71	449
Province de Damas; route partant de Damas.....	72	450
Districts de la Palestine.....	73	451
Route partant de Ramlah.....	73	451
Districts de l'Égypte.....	73	452
Route d'Égypte au Maghreb, en partant de Fostat....	74	453
Route de Barkah à l'Occident.....	75	455

États d'Ibn el-Aghleb.....	76	456
États de Meïmoun el-Roustemy, et de Soghair le Berbère.....	77	458
États de l'hérétique Es-Sofry et des Edricites.....	78	459
Passage interpolé sur l'étendue de la terre.....	78	460
L'Espagne sous les Omeïyades.....	79	461
Tribus berbères.....	80	462
Exportations de la mer du Maghreb.....	81	463
Itinéraire de Bagdad à Rakkah par Moçoul; villes principales.....	81	465
Route de gauche allant de Beled à Sindjar et Karkiya.....	83	466
Route de Rakkah aux villes frontières.....	83	467
De la Mésopotamie à la Méditerranée.....	84	467
Postes entre Émèse et Damas; route de Koufah à Damas, par le désert.....	84, 85	468
Postes entre Alep et les villes frontières.....	85	469
De Tarsous au canal de Constantinople.....	85	469
Description de ce canal.....	87	471
Murs d'enceinte de Constantinople.....	87	473
Provinces de l'empire byzantin.....	88	474
Mission de l'astronome Mouça relative aux <i>Sept Dormants</i>	89	476
Suite des provinces de l'empire byzantin.....	90	478
Impôt foncier chez les Grecs.....	91	479
Fonctionnaires militaires et civils; solde de l'armée.....	92	481
Iles du pays de Roum.....	92	482
Description de Rome.....	92	482
Les quatre merveilles du monde.....	94	484
Relais sur la route de l'Occident.....	95	485
Pays du nord (<i>el-Hurby</i>).....	95	486
Route du Khoracân à l'Azerbaïdjân et l'Arménie; villes et bourgs de l'Azerbaïdjân.....	96	487
Route de Dinaver à Birzend.....	97	488
Routes et division administrative de l'Arménie.....	97	489
Bab-el-Abwab ou Caucase.....	98	490
Mission de Sallam l'interprète chez les peuples de Gog et Magog.....	99	490
Description de la fameuse barrière de ce nom.....	100	493
Pays de la droite ou midi; route de Bagdad à la Mecque.....	103	496
Embranchement conduisant à Médine.....	104	498
Route suivie par le Prophète dans sa fuite.....	105	499
Route des pèlerins de Médine à la Mecque.....	105	500

TABLE DES MATIÈRES.

531

Suite de la route de Bagdad à la Mecque.....	106	500
Cantons de la Mecque; route de cette ville à Tayef....	107	501
Stations de la Mecque au Yémen.....	107	502
Cantons du Yémen.....	108	503
Relais entre Omrah et Sanaa.....	111	506
Impôt du Yémen.....	111	506
Inscriptions himyarites.....	111, 112	506
Stations entre Mesdjid-Saad et Basrah.....	112	508
Entre Basrah et la Mecque.....	112	508
Entre le Yémamah et la Mecque.....	112	508
Route d'Oman à la Mecque, le long de la côte.....	113	509
De Khawlân à la Mecque.....	113	509
Stations d'Égypte à la Mecque.....	113	510
De Damas à la Mecque.....	114	510
De Basrah au Yémamah.....	114	511
Stations entre le Yémamah et le Yémen.....	115	511
Récapitulation des relais de poste.....	115	512
Itinéraire des marchands juifs.....	115	512
Itinéraire des marchands russes.....	116	514
La cour du Chosroès fermée à certains étrangers.....	117	515
Les quatre parties du monde.....	117	515
Merveilles de la terre (chapitre mutilé).....	117, 118	516
Contrée nommée <i>Mostatilah</i>	118	516
Pluies en Arabie.....	118	517
La chambre des rois à Tolède.....	118, 119	517
Théorie des éléments dans leur rapport avec les pays..	119	518
Figure explicative.....	120	519
Les Pyramides d'Égypte.....	121	519
Alexandrie et son phare; Memphis.....	121	520
Colonnes d'Ain-Chems.....	121	521
Édifices remarquables; églises; palais de Médain (Ctési- phon); château d'eau de Touster.....	121, 122	521
Pétrifications.....	122	522
Particularités curieuses des climats; le Tibet; Sila; Mo- çoul; la Susiane.....	122, 123	522
Antioche. Lèpre chez les Zendjes. Climat du Bahrein..	123	523
Contrées les plus fertiles de la terre.....	124, 125	523
Source et embouchure des fleuves : l'Oxus, le Sind, l'Euphrate et le Tigre.....	124, 125	524

L'Araxe, les deux Zab, le Nahrevân, le Khabour, le		
Hermas.....	125	525
Le Nil, le Dodjeil, le Zendéroud, les fleuves de Syrie.	125, 126	526
Montagnes.....	126	527

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MAI 1865.

La séance est ouverte à 8 heures, par M. Reinaud, président.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

MM. BOY (Victor), libraire à Marseille;

PLEIGNIER (Victor), professeur à Casteltown, dans l'île de Man (Angleterre).

Il est donné lecture d'une lettre de M. Numa, photographe, rue Richelieu, qui désire faire un album des membres de la Société, et s'offre de les photographier gratis et de donner à chaque membre six exemplaires de son portrait.

Le secrétaire donne lecture des comptes de l'année 1864 et du budget de 1865. Renvoi à la commission des censeurs.

M. le président annonce que la Société tiendra sa séance annuelle au mois de juin, et que les membres seront avertis du jour par lettres individuelles.

Un membre donne quelques détails sur l'impression du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale. La première livraison, qui contient les manuscrits hébraïques, est très-avancée et sera publiée dès que l'impression sera achevée. Le même membre annonce la publication prochaine

du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, rédigé par M. Flügel.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Extraits du Livre des rois de Firdausi, publiés par S. E. Kemal Efendi, à Constantinople; lithographie in-16 (1865), en persan.

Par l'éditeur. *Catalogue de la bibliothèque d'un orientaliste*, rédigé et publié par M. THONNELIER; vol. I. Paris, 1864; in-8°.

Par l'auteur. *Tibetische Texte übersetzt und erläutert* von Emil SCHLAGINTWEIT. Munich, 1864; in-8°.

Par l'éditeur. *Annuaire philosophique*, par L. A. MARTIN; t. II, n° 3 (mars). Paris, 1865.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie*, janvier-mars. Paris, 1865; in-8°.

— *Bibliotheca indica*. Calcutta, 1864; in-8°.

Nouvelle série, n° 63. *The Brihatsanhita*, fasc. 4.

— N° 67. *The Nyaya Darsana of GOTAMA*.

— N° 61 et 66. *The Srauta Sutra of ASWALAYANA*, fasc. 2 et 3.

— N° 62 et 64. *The Muntakhab al Tawarikh*, fasc. 3 et 4.

Ancienne série, n° 205 et 206. *Biographical Dictionary* of Ibn HAJAB, vol. IV, fasc. 1 et 2.

Par l'éditeur. *Monatschrift für Geschichte des Judenthum*, vol. XIV, cahier d'avril. Breslau, 1865; in-8°.

Par l'auteur. *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de Mexico*, par Manuel OROZKO Y BERRA. Mexico, 1864; in-4°.

Par l'éditeur. *Exercice de la langue tibétaine*. Légende du roi Açoka. Texte tibétain; transcription, prononciation figurée; traduction en français par H. L. FEER. Paris, 1865; in-8° oblong.

— *Textes tirés du Kandjour*, par H. L. FEER; 2^e livraison. Composition des écritures bouddhiques. Paris, 1865; in-8° oblong.

Par la Société. *Annuaire de la Société d'ethnographie*, par Alfred LEDIER. Cinquième année. Paris, 1864; in-8°.

Par l'auteur. *Contributions towards the ancient geography of the Troad*. On the site of Gergis, by Frank CALVERT. (Tirage à part, sans aucune indication.)

RAPPORTS

FAITS A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SUR LES MANUSCRITS HÉBREUX DE LA COLLECTION FIRKOWITZ,

PAR M. NEUBAUER,

ET OBSERVATIONS SUR CES RAPPORTS FAITES

À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BEAUX-LETTRÉS.

PAR M. MUNK.

PREMIER RAPPORT DE M. NEUBAUER.

La collection Firkowitz, acquise par la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, consiste en rouleaux du Pentateuque, en copies (fac-simile) des épitaphes se trouvant sur des tombeaux juifs en Crimée, en fragments d'anciens textes de la Bible, et en manuscrits concernant les littératures ca-raïte et rabbinique.

Parmi les rouleaux il y en a qui sont très-anciens, à en juger d'après les épigraphes placées soit au commencement, soit à la fin de ces rouleaux. Le plus ancien, qui porte ici le numéro 6, est de l'année 489 P. C. Voici l'inscription qu'on déchiffre non sans difficulté : « Dédie . . . ici dans la communauté de Tamatarka, auparavant appelée *Tamirka*, l'année 44. . de la création du monde et 1485 de notre exil (des dix tribus). »

הוקדש : פה ק' . . . ממטרקא לפנים . . . ממירקא ש' אש

דת . . . ליצה אקפה לנלותנו

Avant de parler du caractère paléographique et des différences massorétiques de ces rouleaux, je dois relever les objections que je me suis faites sur l'ancienneté de ces documents, et que le monde savant m'aurait sans doute posées : 1° qu'on ne trouve nulle part mentionnée dans le Talmud une épigraphe sur les rouleaux; cet usage, au contraire, y est rigoureusement défendu; 2° l'ère de la création du monde n'était pas encore employée à cette époque, à en juger d'après les documents connus jusqu'à présent; 3° l'ère de l'exil des dix tribus est quelque chose de fabuleux et prouverait contre l'authenticité de ces épigraphes.

Je n'ai point l'intention de soutenir l'ancienneté de ces rouleaux, en en admettant la possibilité; j'ai assez souvent dit qu'il faut se méfier des documents caraïtes. Je veux seulement démontrer que les objections mentionnées ne sont pas concluantes contre l'ancienneté des manuscrits dont il s'agit. Il faut se rappeler qu'ici on a affaire aux Juifs anté-talmudiques; chez ceux-ci, les épigraphes sur les rouleaux étaient probablement permises et peut-être même de rigueur.

Les caraïtes en Crimée, comme je peux m'en convaincre ici par mes propres yeux, en font encore aujourd'hui. D'ailleurs, on peut juger par la négligence et l'irrégularité de l'écriture de ces rouleaux, comme on le verra plus loin, que ces juifs ne se montrent pas aussi minutieux pour la manière d'écrire leurs rouleaux que le sont les rabbanites. Il y a un grand nombre de rouleaux écrits sur cuirs, ce qui est sévèrement défendu par le Talmud.

Quant au deuxième point, on ne peut pas rigoureusement affirmer que tel ou tel usage n'ait point existé à un certain temps, par cela seul qu'on ne le trouve pas mentionné dans les livres composés à cette époque. Le savant M. Rappoport a fait (*Keren Chemed*, année v) la même objection pour les épitaphes trouvées en Crimée, et dont je parlerai dans ce rapport. Ce savant dit que l'ère de la création du monde se trouve pour la première fois employée chez Sabtaï Donolo (x^e siècle); depuis on a trouvé le *Traité astronomique* de

Samuel le Petit, ouvrage qui date au moins du ix^e siècle, et où cette ère est déjà employée (Cf. *Boreïtha dischmouel hakaton*, Salonique, 1860, page 14). Il est possible qu'on trouve plus tard des documents plus anciens qui l'emploient également.

Quant à l'ère de l'exil de Samarie, il est probable que ce soit une imagination de ces juifs, dont proviennent ces rouleaux. Cependant elle peut dater d'un temps très-reculé; on la trouve également sur les épitaphes à côté de l'ère de la création du monde. M. Munk en donne un exemple d'un manuscrit de Paris (cf. sa notice sur la version persane de la Bible, tome IX de la Bible de M. Cahen, préface, page 156). Tout le monde ici sait que les juifs du Caucase se servent encore aujourd'hui de cette ère sur leurs documents (actes) civils; ils se sont toujours adressés à l'empereur Nicolas comme descendants des dix tribus.

Le rouleau n° 6, qui contient le Deutéronome, est écrit sur parchemin avec des caractères carrés un peu négligés; les lettres sans les couronnes (*taguïn*); l'ordre massorétique pour les espaces entre les chapitres est pareil à celui des rouleaux des rabbanites; le nombre des colonnes sur un lé de parchemin varie ici comme dans plusieurs autres.

Le n° 8 porte la date 1335 de l'exil (639 P. C.), il est en parchemin et écrit presque en entier avec les *taguïn*. Il y a aussi les signatures de deux témoins pour confirmer la dédicace de ce rouleau à la synagogue de *Chouphoutcalé* (סלע חיהורים). Les *taguïn* y sont différents de ceux des rouleaux des rabbanites. Ceux-ci consistent toujours en trois traits et ne sont placés que sur les lettres : צ', ג', ז', ט', ש', ש', tandis qu'ici ils forment tantôt un trait, tantôt trois traits; ils sont placés aussi sur d'autres lettres¹.

¹ Voici les textes des épigraphes :

ואכתוב בספר ואער עדים ואחתום שמי אני יצחק כהן ב"ר

Le n° 9 porte la date¹ de 1460 de l'exil (764 P. C.); il est en parchemin, sans taguïn, avec des corrections énormes entre les lignes, de sorte que je n'ai pu admettre d'abord qu'on eût employé ce rouleau dans la synagogue; j'ai pensé qu'il était peut-être destiné à l'école, mais j'ai dû revenir de cette opinion, quand j'ai vu que cette négligence se retrouve dans d'autres rouleaux, écrits d'ailleurs avec grand soin.

Le n° 13 est dédié par la femme Oto, fille d'Abron 'Hazars (אֹטוֹ בַת אַהֲרֹן מִבְּנֵי כּוֹר), 4541 de la création du monde (781 P. C.)².

זכריה כהן ב"ר יצחק ג'ב"ת כי מכרתי אותו לכו' יצחק הזקן
המשכיל בכ"ר יעקב ז"ל פה סלע היהודים ואשקל הכסף על ידי
מידו ואתן לידו את הספר בשנת אלף ושלש מאות שלשים
וחמשה שנים לגלותינו ס"מ לקוננה אותו לדורותיו אמן

בכשי ב"ר אברהם בכשי עד

ברכה ב"ר אליהו ז"ל הנכבד עד

ואני זכריה כהן בכ"ר שמריה כהן עד

אשרי תמימי אשרי נצרי המקדיש אהרן¹
בן שמואל א'ת'ס לגלו' סלע היהו' דויד ... משה
צדוק לוי ... דניאל

קדוש לה' אלהי ישראל לא ימכר ולא ינאל שהקדישה זה²
ספר התורה הקדושה מ' אומו בת אהרן מבני כור על שם
אישוה מר' ור' אליא בן ר' עזרא רי"ת בעבור כפרת נפשה
וכפרת נפש אישה והקב"ה יזכם להנות בו וללמוד ולעשות
ולקיים ככל חכתוב בו ויקיים עליהם מק' שכת' לא ימוש ספר

Le n° 14 porte dans son épitaphe : « Dédié par la communauté de nos frères les 'Hazars à la communauté de Krim » (קהל אחינו כור פרו קרים) 1485 de l'exil, 4700 de la création (789 P. C.), signé David fils de Jizhak Sangari (?) le fils de celui qui a converti le roi des 'Hazars au judaïsme (?), d'après la lettre de Hasdai (cf. livre Cosri, éd. Buxtorf). Il s'y trouve également beaucoup de corrections, et cette particularité qu'à la fin des colonnes (*yeriot*) il y a un *custos* (premier mot de la colonne suivante); les lettres y sont sans *taguîn* ¹.

Le n° 15 appartenait à la communauté de Cafa et est écrit

התורה הוה מפוך ומפי זרעך ונ' ויבורכו בברכה מאלהי המערכה
ויוזכו לראות בנין ביתו ואולמו והקדישו בקהלה ההדורה שהיא
יושבת למעלה בקהל מטרכא בקהל סוכט ארור גונבו וארור
מוכרו וארור מוחה אות אחת מקדושתו וארור מחליפו ומשימו
משכון וברוך שומרו וברוך מצניעו וברוך מסתירו בעת רעה
ומצילו מכל צרה ואלהי ישראל יסלח וימחול לכל עונות זה האשה
וינחמה בבנין ציון וירוש' ויקיים עליה מק' שכת' תנו לה מפרי
ידיה וגם יזכה ה' קב'ה לאיש' לראות פני משיח ולבניה ויקיים
עליה מק' דכתיב לא ימוש מפוך ומפי זרעך ונ' והאל יחיש
נאולת עמו יש' במהרה ובזמן קרוב אמן סלה והכל שריר וקיים

פה עיר ספרד שנת

ובני חנכר הנלוים אל יהוה לפ"ק

זאת התורה התמימה הנאמנה הקדיש קהל אחינו כור ¹
שחקדישו פה כרים קהל מעלה שנת אלף תפ"ה לגלותינו ת"ש
ליצירה פ"ק והוא קודש לאלהי ישראל לא ימכר ולא ינאל לעו

pour le chef de la ville ben Yaldougan hakadri (l'Arabe ou 'Hazar פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי) (בְּקָדְרִי 'Hazar), (לכ"מ בייק beg ?) פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי) (בְּקָדְרִי 'Hazar), 1484 de notre exil, 4709 de la création (788 P. C.), sans taguïn, beaucoup de corrections¹; ici le ה et le ש ont des formes particulières. Ces quatre derniers numéros ont des points à la fin de chaque verset.

Le n° 2 offre le plus d'intérêt; d'abord il est écrit sur cuir et porte une épigraphe historique. En voici à peu près le contenu : « Qui peut décrire tous les miracles qui ont été faits pour nous depuis quinze cents ans que nous sommes dans l'exil? Nous sommes tombés dans les mains de ceux qui adorent le feu et l'eau; ils nous ont pillés et pris nos livres saints dont ils ont fait un sujet de moquerie. C'est surtout notre dernier ennemi, le prince Gatom avec son peuple les *Tatraktisiim* peu nombreux, אלוף נעתם עם מחנהו עם לא, (אלוף נעתם עם מחנהו עם לא, עצום ושטם ממרקסיים) qui voulait cependant nous détruire complètement; mais Dieu nous a envoyé une assistance

ואלהי ישראל יברך לקהלה זו אשר הקדישו אותו ויקיים עליהם יו"י יספור בכתוב עמים ועם עמו ישראל יכתבו לחיים בירושלים ונספחו על בית יעקב ביום הזה ומלכם בראשם יהי לעולם באמונתו אמן ואמן.

נאם דויד בר יצחק גב"ת ומ"כ סנגרי ס"ט

אני אליה בן שלמה הסופר מכרתי ספר התורה הזה אשר כתב אבי ז"ל לכ"מ בייק פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי יצ"ו פרה כפא על חוף הים אלף תצ"ד לגלותנו תש"ת ליצירת יוכה להגות בו הוא וורעו עז"א אליקים בן שלמה ג"ע

אלישע בר הושע ז"ל

יעקב בר משה צב"י

דויד בר יצחק ע"ה סנגרי סמ"א

dans nos frères les 'Hazars (מכני קדר), qui sont devenus juifs, le prince Mibsam (ומכשם הנשיא) était en tête. Ils ont conquis la forteresse Doura (מכצרם דורי) et ils ont sauvé ce livre saint, dans l'année courante 1501 de notre exil, 4565 de la création¹. » (805 P. C.) Je ne suis pas en état, pour le moment, de faire des recherches sur le fait cité, mais je crois me rappeler qu'un semblable peuple a existé à cette époque, et a fait une invasion en Crimée.

Ce rouleau est presque entier, il contient très-peu de corrections entre les lignes; sur les premières colonnes, les lettres ont des taguïn, mais ces lettres ne sont pas les mêmes

אז ידבר יהושע ברוך יו"י מושיע חוסים בימינו ממחקומים
כתב גם זאת התשועה בספר תורת האלהים וזכרון לדור אחרון
אשר עשה יו"י זכר בימינו לנפלאותיו מי ימלל כל המוצאות
אותנו מיום נפלינו בגלות זה אלף ות"ק שנים באנו בידי עובדי
האש באנו בידי עובדי המים ובזונו ואכלנו ושפכו דמינו
וישבו את ספרי קדשינו ויתעללו בהם וזה האחרון שונאנו
הכביר גלותנו אלף געתם עם מחנתו עם לא עצום ושטם
ממרקסיים אשר אמרו בודון לכו ונכחידם מגוי לולי יו"י שהיה
לנו וישלח לנו מושיעים אחים מכני קדר המתיהדים ומכשם
הנשיא בראשם ויצילנו ואת חספר הקדוש הזה מידם
ויכבשו מכצרם דורי בשנתנו הזאת א'תק"א לגלותנו ד'תקס"ה
פ"ג ליצירה שנת ישועה ברוך יו"י כן ימהר וישלח את אליה
נביאנו במהרה בימינו אמן.

Au lieu de מטרקסיים, il faut peut-être lire משרקסיים, tribu de la ville Tcherkas; l'invasion des différentes tribus en Crimée a eu lieu vers 800. (Cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII; Klaproth, sur Tcherkas, *Anc. Journ. asiat.* t. III, p. 159, et *Novv. Journ. asiat.* t. I, p. 413.)

que sur les rouleaux actuels; dans les colonnes suivantes les taguïn deviennent de plus en plus rares et finissent par disparaître tout à fait. — C'est là à peu près la description des plus anciens rouleaux; quant aux variantes dans le texte, j'en ai peu remarqué, il y en a quelques-unes massorétiques (plene et defective). Le caractère paléographique ne diffère pas beaucoup de celui des rouleaux actuels, et je crois qu'avant de se livrer à des études sérieuses sur les rouleaux, il faudrait que la chimie vint en aide à la philologie pour en constater l'antiquité.

Les épitaphes, dont la plus ancienne, d'après le fac-simile, date de la première moitié du 11^e siècle de notre ère, seraient d'un grand intérêt si on pouvait constater par le déchiffrement minutieux de l'original l'authenticité de ces documents. Ici le caractère paléographique varie beaucoup selon la date de chaque inscription; dès le n° 5, l'ère de la création est déjà en usage. Il y a des noms tartares et persans dans ces inscriptions; ainsi le n° 6, qui porte la date de 4091 de la création du monde (180 P. C.), a le nom פרלק; le n° 7, qui date de 4108 (197 P. C.), a le nom d'une femme גולך (Rose); le n° 9, de 4173 (262 P. C.), a les noms tartares בכשי et מוקמשי.

Le n° 3 porte la date des deux ères, celle de la création du monde et celle de notre exil. On trouve aussi parmi eux le nom célèbre de Jizhak Sangari, où les lettres du nom font la date יצהק סנגרי פנ; une autre épitaphe a le nom סנגרית. On peut s'étonner, à juste titre, de ne trouver aucun nom des princes 'Hazar dans ces épitaphes; le mot נפטר se trouve déjà sur celle du commencement du 11^e siècle. On ne peut cependant pas douter de l'existence des communautés juives dans ce pays, puisqu'on connaît des inscriptions grecques sur des synagogues du 1^{er} siècle. (Cf. M. Levy, *Jahrbuch für jüdische Literatur*. Leipsik, 1860.) Pour qu'on puisse mieux apprécier le caractère paléographique, j'ai joint à mon rapport un fac-simile du n° 1, qui est le plus ancien.

Ce qui est de la plus grande valeur, d'après mon opinion,

pour la science biblique, ce sont les vieux fragments des livres de la Bible. Ils portent des variantes qui simplifient beaucoup le sens; je n'en donnerai que quelques-unes qui m'ont frappé au premier examen.

Genesis, xxii, 13, on lit dans cinq manuscrits : אֵיל אָחָד au lieu de אָחָד conformément à la Septante *ἐἷς* et, je crois aussi, à la traduction samaritaine. — *Exod.* xiii, 13, וְעָרְכָתוּ au lieu de וְעָרְכָתוּ *Sept. λυτρώσῃ*. — *Juges*, xviii, 30, יוֹם גִּלּוֹת au lieu de הָאָרֶץ; en effet ו se confondent facilement avec γ. — *II Rois*, xxiii, 9 : אִם אָכְלוּ מִנִּיּוֹת au lieu de מִצּוֹת. — *Isaïe*, xiv, 6 : מְהֵרָה ... בָּאָה. — *Jérém.* viii, 4 : יֵעַן חֶשֶׁפֶךְ. — *Ézéchiel*, xvi, 36 : אִם יָשׁוּבוּ לֹא יָשׁוּב : נִחַשְׁתָּה; — *ibid.* xxiii, 21 : לְמַעַן שְׂרִי נְעוּרֶיךָ; — *ibid.* xliii, 7 : זֹאת פֶּאֶת : בְּמֹתָם; — *ibid.* xlvii, 17 : זֹאת פֶּאֶת : צִפּוֹן; — *ibid.* 18 : זֹאת פֶּאֶת : ק' ; — *ibid.* 19 : זֹאת תִּמְנָה נִבְחָה; — *ibid.* 20 : ... נִבְחָה עַד נִבְחָה; — *Sophonie*, ii, 16 : שְׂחָה אֶתָּה וְהָעִירָה; — *ibid.* 17, il y a à la marge pour יִהְיֶה, יִהְיֶה.

Je regrette que la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg ne possède point la précieuse collection de variantes par Kennicot; on aurait pu constater si ces variantes sont déjà relevées, car cela confirmerait encore mieux l'exactitude de ces leçons.

¹ Cette correction semble être d'une main récente; celle de עִיר הַמֶּדֶק, au lieu de עִיר הַהֶרֶס (*Isaïe*, xi, 18), mentionnée par M. de Mural (*Deutsche Vierteljahresschrift*, par M. Heidenheim, 1863, p. 168 et suiv.), se trouve à la marge du manuscrit, et est d'une main toute récente. (Conf. *Zeitschrift für Wissenschaft und Leben*, par M. le Dr Geiger. Breslau, 1863. p. 288, 289.)

OBSERVATIONS DE M. MUNK SUR CE RAPPORT.

La Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg a acquis récemment une collection d'anciens manuscrits hébreux, recueillis dans plusieurs communautés juives de la Crimée par M. Abraham Firkowitz, ancien *'hakham* ou chef religieux des Caraïtes d'Odessa. Ces manuscrits sont généralement d'un haut intérêt pour la philologie hébraïque, la critique biblique et l'histoire littéraire des Juifs; ils nous fourniraient aussi quelques renseignements précieux sur l'origine et l'histoire des juifs de Crimée, si l'on pouvait avoir pleine confiance dans l'authenticité des dates et des notices historiques que renferment plusieurs de ces documents. Depuis vingt ans à peu près, plusieurs des manuscrits bibliques de Crimée ont attiré l'attention des hébraïsants par leur système particulier de vocalisation et d'accentuation. Les voyelles et les accents toniques de ces manuscrits diffèrent totalement de ceux de nos manuscrits et de nos bibles imprimées, et paraissent remonter à une plus haute antiquité. Plusieurs savants distingués, tels que Luzzatto, Ewald et Røediger, en ont fait l'objet de leurs recherches, et tout récemment un savant hébraïsant d'Odessa, M. Pinsker, a soumis ce système à une étude approfondie, dont il a publié les résultats sous le titre de *Einleitung in das babylonisch-hebraische Punktationssystem*. « Introduction au système de la ponctuation hébraïque de Babylone. »

L'historien, en usant avec réserve des notices disséminées dans les manuscrits et des copies d'épigraphes que renferme la collection, pourra y découvrir des faits curieux relatifs à l'histoire des Khazares, peuple dont le nom même a disparu, qui n'a laissé aucune trace de son ancienne puissance et dont les restes existent probablement encore dans les communautés juives de la Crimée. Nous possédons quelques documents juifs qui constatent la conversion au judaïsme d'un roi des Khazares, nommé *Bouldn*, et d'une grande partie de

son peuple. Ces documents ont été longtemps l'objet d'amers sarcasmes de la part d'écrivains chrétiens, tels que Jean Buxtorf le fils, Barattier, le *savant enfant*, et Basnage. Ce dernier va jusqu'à dire : « On a beau chercher le royaume de « Cozar, on ne le trouve point. » Le silence intéressé des historiens byzantins ne pouvait qu'augmenter la défiance qu'inspiraient les relations juives; il a fallu, pour réhabiliter ces dernières, les témoignages précis et détaillés des auteurs arabes réunis par plusieurs écrivains de notre siècle et notamment par M. Fraehn, dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Petersbourg, et par M. C. d'Ohsson, dans son ouvrage intitulé : *Des peuples du Caucase ou Voyage d'Aboul Cassem*. Nous savons maintenant que le judaïsme était la religion dominante en Khazarie, depuis le milieu du VIII^e siècle jusqu'à la fin du X^e. Mais les lois des Khazares proclamaient une liberté de conscience illimitée. Les auteurs arabes nous disent que, dans ce pays, les juifs, les chrétiens et les musulmans vivaient fraternellement ensemble et qu'on y tolérait même des païens. Le roi était juif; mais dans son conseil siégeaient, à côté du premier ministre également juif, six autres ministres, deux juifs, deux chrétiens et deux musulmans. La monarchie des Khazares fut détruite vers l'an 1000, et les restes de ce peuple, refoulés vers l'ouest, s'établirent sur les côtes de la mer Noire. Selon M. d'Ohsson, il n'en resterait pas d'autre trace que le nom de *Ghyssr*, par lequel plusieurs peuplades du Caucase désignent les Juifs. Mais nous croyons pouvoir affirmer que les restes des Khazares existent encore aujourd'hui parmi les juifs caraïtes de Crimée : ceux-ci, par la physionomie, le costume et le langage, révèlent leur origine tartare, et dans la forteresse de Tschoufoucalé, près de Bakhtchéseraï, les juifs se divisent encore aujourd'hui en deux communautés, dont l'une est appelée communauté des *Khazares*.

Les juifs caraïtes de la Crimée parlent entre eux un dialecte tartare qu'ils écrivent en caractères hébraïques. Ils possèdent dans ce même dialecte des hymnes et des ver-

sions de la Bible qui ont été imprimées il y a environ quarante ans à Eupatoria. Peut-être, en étudiant ces versions, y retrouverait-on les restes de la langue des Khazares. Un auteur arabe du x^e siècle, Ibn al-Nedim, dans l'introduction de son *Kitab al-Fihrist*, en parlant des alphabets et de l'écriture des différents peuples, dit que les Khazares écrivent en caractères hébraïques. On peut juger par là de l'influence que le judaïsme avait exercée sur la civilisation des Khazares.

On comprendra maintenant tout l'intérêt que peuvent offrir les monuments littéraires des juifs de Crimée. Un jeune orientaliste, M. Neubauer, qui a obtenu une mention honorable dans le dernier concours Volney, a voulu profiter d'un voyage qu'il avait à faire à Saint-Petersbourg, pour examiner les manuscrits et les fac-simile d'épithaphes déposés à la Bibliothèque impériale de cette ville, et M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu lui accorder une sanction officielle, en le chargeant d'une mission gratuite. Dans son premier rapport qui nous a été soumis, M. Neubauer rend compte des rouleaux du Pentateuque destinés à l'usage des synagogues, des épithaphes les plus remarquables et de plusieurs fragments d'anciens manuscrits bibliques.

Les rouleaux du Pentateuque n'offrent, selon lui, que peu d'intérêt sous le rapport paléographique. Les caractères ne diffèrent guère de ceux qui sont employés encore aujourd'hui; mais, en revanche, la haute antiquité de ces rouleaux est constatée par des épigraphes placées soit au commencement, soit à la fin. Celles-ci ont des dates qui remontent, selon M. Neubauer, jusqu'à l'an 489 de l'ère chrétienne. Ce renseignement serait précieux, si nous pouvions nous assurer de l'authenticité de ces épigraphes. L'ère qui y est employée est désignée par le mot לְגֵלוֹתֵנוּ *de notre exil*. Selon M. Neubauer, on désignerait par ce mot l'exil de Samarie, qu'il fait remonter seulement à l'an 696 avant l'ère chrétienne, et il nous assure que cette ère est en usage encore aujourd'hui chez les juifs du Caucase, qui s'en servent dans leurs documents et actes civils. C'est là un fait fort extraordinaire

qu'il faudrait pouvoir constater, et il est à regretter que M. Neubauer n'ait pu communiquer aucun de ces documents, dont il ne parle que par oui-dire. Jusqu'ici l'ère de l'exil de Samarie n'a été trouvée dans aucun manuscrit hébreu ; car ce que M. Neubauer dit de l'emploi de cette ère dans un manuscrit hébreu-persan de notre Bibliothèque impériale est une grave erreur.

Souvent l'ère de la création du monde figure à côté de celle de l'exil, sans que les deux ères puissent se mettre d'accord. Ainsi, par exemple, l'épigraphe n° 14 porte : « Dédié par la communauté de nos frères les Khazares, ici à Krim, l'an 1485 de l'exil, 4,700 de la création. » Or la première date correspondrait, selon le calcul de M. Neubauer, à l'an 789 de J. C. tandis que l'an 4,700 de la création correspond à 940 de J. C. Cette même épigraphe porte la signature de *David, fils d'Isaac Sangari*. On sait que, selon une tradition juive, mentionnée pour la première fois par le juif espagnol Schem Tob, dans son *Sépher ha-Emounôth* (au commencement du xv^e siècle), Isaac Sangari fut le nom du docteur qui convertit le roi des Khazares au judaïsme ; ce nom reparait aussi sur l'une des épitaphes trouvées en Crimée et dont l'authenticité n'est pas moins douteuse que celle de notre épigraphe.

Pour que nous pussions juger en connaissance de cause, il faudrait engager M. Neubauer à communiquer les fac-simile, ou tout au moins l'original hébreu de plusieurs de ces épigraphes, dont il ne donne que la traduction française. L'ère dont se servaient généralement les juifs du moyen âge est celle des Séleucides, ou celle de la destruction de Jérusalem par les Romains. Nous serions portés à croire que le mot לְיְהוּדִיָּה des épigraphes désigne cette dernière ère, ce qui rajeunirait considérablement les épigraphes en question, mais présenterait d'autres difficultés chronologiques. En général, ces épigraphes nous paraissent fort suspectes, et nous ne saurions en tirer aucun résultat historique. Ce qui augmente nos soupçons, c'est que dans l'épigraphe n° 2, qui ra-

conte une invasion ennemie repoussée par les בְּנֵי קָדָר *Tar-tares* ou *Khazares*, nous voyons figurer d'une part le prince *Gutam* (גַּתָּם אֱלֹהֵי נַחֲתָם) et d'autre part le prince *Mibsam* (מִבְּשָׁם), deux noms empruntés au Pentateuque (*Genèse*, xxxvi, 16, xxv, 13), et dont l'un désigne un prince iduméen, petit-fils d'Ésaü, et l'autre un fils d'Ismaël.

Les épitaphes nous placent sur un terrain un peu plus solide; mais encore ici nos doutes sont nombreux et nous devons regretter l'absence des originaux. M. Neubauer donne le fac-simile d'une de ces épitaphes, qui, selon lui, remonte à la première moitié du 11^e siècle de notre ère. Il n'en donne pas le déchiffrement, qui, à l'exception de la première ligne, nous paraît très-facile et donne un sens très-plausible. Voici comment nous lisons cette épitaphe :

זי...ת ציון כוקי ^(?)

בן יצחק כהן נ' עת ישועת ישראל שנת ת'ש"ב

שנים לגלותנו

« ... *Monument de Kouki* (?) fils d'Isaac Cohen [qu'il repose dans le paradis]. A l'époque du salut d'Israël, l'an 702 de notre exil. »

Ici, si nous considérons le mot לגלותנו, *de notre exil*, comme désignant l'ère de la destruction de Jérusalem par les Romains, l'an 702 correspondrait à l'an 771 de l'ère chrétienne, qui peut être l'époque de la conversion du roi des Khazares au judaïsme, désignée ici par les mots *époque du salut d'Israël*. A la vérité, s'il faut en croire l'historien arabe Masoudi, le roi des Khazares n'embrassa le judaïsme que sous le règne d'Haroun al-Raschid, qui monta sur le trône en 786; mais nous croyons qu'il ne faut pas prendre à la lettre l'assertion de Masoudi. Si on appliquait le mot לגלותנו à l'exil de Samarie, ce monument, selon le calcul suivi par M. Neubauer, remonterait à l'an 6 de l'ère chrétienne, et non pas, comme il le dit, à la première moitié du 11^e siècle. Dans tous les cas, il serait apocryphe. M. Neubauer rendrait

un grand service en donnant le fac-simile des autres épitaphes, qui seules pourraient nous mettre à même de juger de l'authenticité et de l'importance de ces documents.

Ce qu'il y a de plus intéressant et de plus sûr dans la communication de M. Neubauer, ce sont les variantes bibliques, dont quelques-unes méritent d'appeler l'attention des hébraïsants. Nous attendons maintenant un rapport sur les manuscrits de la littérature hébraïque du moyen âge et notamment de celle des Caraïtes, encore peu connue. La collection de Saint-Petersbourg possède les manuscrits caraïtes les plus rares. Un examen approfondi de ces manuscrits ne peut manquer de nous faire connaître des faits que nous ignorons encore et de rectifier nos connaissances sur divers points. M. Neubauer est parfaitement préparé pour un tel examen, et, en l'y encourageant, le Gouvernement rendrait certainement un grand service à la science.

DEUXIÈME RAPPORT DE M. NEUBAUER.

Les manuscrits caraïtes de la collection Firkowitz sont d'une grande importance pour la littérature hébreu-arabe; on y trouve des citations tirées mot à mot des commentaires de Saadyah, qui ne nous sont pas parvenus jusqu'aujourd'hui. M. Pinsker, dans son ouvrage plein d'érudition *Likouté Kadmonioth*¹, nous a donné beaucoup d'extraits de cette collection, mais ses conclusions concernant soit les auteurs des ouvrages, soit l'époque où ceux-ci vivaient, ne sont pas toujours heureuses. Ainsi nous trouvons mentionné chez lui (page 44) un commentaire sur l'Ecclésiaste en arabe de Ben-

¹ Cf. notre compte rendu sur ce livre, *Journ. asiat.* 1863, t. III, et aussi celui du savant M. Geiger, dans le recueil hébreu *Opar ne'kmad*, t. IV.

jaimn al-Nahevendi, qui n'est certainement pas de cet écrivain, à en juger d'après deux passages que Salmon ben Jerouham cite dans son commentaire sur l'Ecclésiaste (même collection); j'ai d'ailleurs dit dans un recueil allemand¹ que ce n'est point probable que Benjamin ait écrit en arabe.

La collection possède les commentaires sur les Psaumes et Lamentations de Salmon ben Jerouham; elle est surtout riche en ouvrages de Jepheth ben Ali, tels que : plusieurs fragments de son commentaire sur le Pentateuque (différents de ceux que M. Munk a rapportés d'Égypte et qui se trouvent à la Bibliothèque impériale); les commentaires sur Isaïe, Jérémie, Hoséa, Joel, les Psaumes, Proverbes, deuxième partie de Job et Daniel; il résulte des citations contenues dans ces commentaires qu'il a également composé un *Livre de Préceptes*. Il y a un autre commentaire anonyme sur Daniel, intitulé *Commentaire sur l'avenir* (שרח אלעתידידות), qui semble être également du x^e siècle².

Dans tous ces commentaires on ne voit d'autre but que celui de défendre le dogme caraïte et d'y appliquer les versets bibliques; on y trouve très-rarement des explications grammaticales, de sorte qu'on serait tenté de dire que la grammaire était, comme la philosophie, une étude mal vue par les caraïtes zélés, et que l'école d'exégèse n'avait rien de commun avec celle de la grammaire; les docteurs de celle-ci ne sont point hostiles aux rabbanites, tandis que les autres, à en juger d'après leurs livres que nous possédons, ne tâchent même pas de cacher tout au moins un peu ce fanatisme. Les autres commentaires de cette collection écrits en hébreu ne sont qu'une compilation des commentaires arabes; on en trouve également un grand nombre à Leyde et dans d'autres bibliothèques.

Les livres grammaticaux sont connus en partie par l'ou-

¹ Cf. le Journal *Ben Hananyah*, publié à Szegedin (Hongrie), par M. le grand rabbin, L. Löw, 1863, p. 478.

² Ce commentaire semble être un extrait de celui de Jepheth ben 'Ali sur Daniel.

vrage de M. Pinsker et par ma Notice sur la lexicographie hébraïque¹. La collection contient à peu près 70 numéros de livres plus ou moins étendus, purement dogmatiques, mais qui sont presque sans importance; si on en a lu l'un des plus volumineux, tel que celui de Levi ben Jepheth, ou de Ahron le second, on est presque sûr de ne rencontrer rien de nouveau dans les autres. Encore ceux qui sont écrits en arabe, comme celui de R. Samuel ha-maarbi, offrent le plus d'intérêt; en général il n'y a là que de la valeur bibliographique.

Les livres de prières sont assez nombreux; ils contiennent généralement des prières composées de versets bibliques, mais on y trouve aussi un assez grand nombre de poésies du second rang; les auteurs sont désignés par l'acrostiche avec le prénom seulement. On y voit une prière qui annonce comme auteur Jichak Sangari, chef de l'école². Dans un recueil parmi les manuscrits qui appartiennent à la littérature rabbanite de cette collection, il y a des prières du R. Gamaliel, de Hilel, du R. Johanan et d'autres docteurs du temps du Talmud; je crois qu'il serait superflu de dire que tout cela est apocryphe. Les plus grands rôles dans les compositions des prières appartiennent aux deux Ahron et au fameux Moïse Dari; ce dernier était, selon M. Pinsker, prédécesseur des grands poètes espagnols Gabirol, Jehuda Halevi,

¹ Cf. *Journ. asiat.* 1861 et 1862.

² N° 830 יהי שלמה וברכתא ומכותא לכל קחלא וג'. פיוט
לרבינו יצחק ראש הישיבה בה"ר ישראל סנגארי זצ"ל ישעך
אדרוש אל שוכן חביון. צירי תחבוש ותקרב יום פדיון. כי לא
לנצח ישכח אביון. מעוז לדל מחסה לאביון. יצחק
Plus loin on trouve שלמה אלסנגארי
שומעתה מתון האש נסוכה מראש. שלמה
סולמן

Moïse et Abraham Ibn Ezra, et aurait vécu par conséquent au ix^e siècle.

J'ai dit dans ma *Notice sur la lexicographie hébraïque*¹, avant d'avoir vu le manuscrit, que ce poète ne pouvait appartenir au ix^e siècle, et je l'ai donné comme contemporain de Hariri (xii^e siècle); en même temps M. Geiger et d'autres savants en Allemagne ont émis la même opinion que moi sur ce point.

Après un examen minutieux du manuscrit, je trouve parfaitement confirmée l'opinion que j'avais émise, car l'auteur a été témoin des croisades, époque où la ville sainte se trouvait tantôt entre les mains des chrétiens, tantôt entre celles des Arabes. Voici deux des nombreux passages où il y fait allusion :

Poème 50 (l'ouvrage n'est pas encore paginé) :

הַלְעֵד תְּהִיָּה בֶן הַנְּבִירָה
בֵּיד בֶּן הָאֶמָּה הַמְצָרִיָּה

Poème 60 :

שְׂרֵי חַיִּשׁ דָּבָר כָּל חוּנָה עַל עִירָךְ וְעַל עַמְּךָ
וְצִלָּם בֵּית עֶשֶׂו תְּבוּנָה וּתְכַבֵּד בֵּית הַרוּמָךְ

La date à la fin de l'ouvrage, quoi que M. Pinsker en dise, me semble altérée par une main récente. M. Firkowitz, dans un catalogue provisoire, place un certain Samuel Sani (Sini?) au viii^e siècle, parce que Dari imite ses poésies; je n'ai pas besoin de mentionner cet anachronisme qui parle de poésies rythmiques de tous les genres existants d'après le modèle arabe, à une époque où les Arabes n'ont guère commencé à connaître ces rythmes; aussi M. Pinsker a eu le bon sens de ne pas mentionner même le poète Sani dans son livre *Likouté Kadmonioth*.

Une seule feuille d'un poète inconnu, Moses hamaariçi, contient une imitation complète des Makamet d'Al Hariri;

¹ Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II.

l'auteur y donne des louanges à un certain Samuel Sani qui demeurait à Alexandrie en Égypte.

Dans ce fonds se trouvent aussi trois relations de voyage en Palestine dont la plus ancienne date de la fin du xvi^e siècle; celle-ci a pour auteur Samuel le Saint, fils de David (שמואל הקדוש ב"ר דוד יע"ס) et le commencement existe imprimé dans la *Bibliotheca hebræa* de Wolf (lequel a considéré par erreur les dernières lettres qui constituent l'abréviation d'une formule précatrice pour un mort comme le nom de famille de Samuel); quelques livres de controverse et discussions religieuses, des chroniques d'une date récente sont sans importance. On y trouve encore les œuvres presque complètes de R. Simbah. Jichak, originaire de Loçka en Wolhynie et demeurant en Crimée au milieu du siècle dernier; celui-ci se donne de la peine pour être le médiateur entre le caranisme et le rabbanisme, il est d'ailleurs adhérent fervent du système cabalistique de *Lourya*.

Les livres philosophiques que j'ai rencontrés sont presque les mêmes qu'on trouve à Leyde et maintenant à la Bibliothèque impériale, savoir ceux de Joseph Haroéh et de Yes-houah, qui ont pour base le *Kalam* avec application des versets bibliques; c'est à peu près le procédé qu'a employé Maïmonide pour le système d'Aristote. Il y a encore quelques monographies, comme le *Ziddouk huddin* et d'autres, attribuées à d'anciens caraites, qui sont certes d'une date postérieure à Maïmonide. M. Pinsker en a publié plusieurs.

A cette collection appartiennent des liasses contenant des feuilles détachées soit de *lettres* soit de *contrats* de différents genres qui sont assez importants pour l'histoire de la situation sociale et politique des caraites, et aussi des rabbanites en Pologne et en Crimée; ces documents commencent à partir du xv^e siècle; une grande quantité est en russe, je n'ai pu les examiner, ne connaissant pas cette langue. Quant aux traductions de la Bible, il y en a un fragment de celle de Saadyah, une page détachée de la Genèse en arabe d'un auteur anonyme (presque illisible), quelques fragments des

différents chapitres en persan, dont la Bibliothèque impériale possède la collection la plus complète; trois exemplaires d'une traduction en turc criméen avec peu de variantes¹, et d'un auteur très-récent (cette traduction est imprimée à Constantinople pour l'usage des écoles), et enfin un vocabulaire pour les premiers prophètes, en grec moderne.

Pour l'histoire des *Hazars*, pas de trace dans cette collection, excepté dans les épigraphes des rouleaux, dont j'ai parlé dans mon premier rapport. Quant à l'histoire du caraïsme primitif, avant le x^e siècle, il n'y a pas là une grande récolte à faire. En général on peut dire que cette collection, quoique la plus complète comme littérature caraïte, n'a pas l'importance nécessaire pour mériter le bruit qu'en ont fait les journaux, et récemment encore un des bibliothécaires de Saint-

¹ N° 144 contient la traduction complète du Pentateuque; 143 commence par l'Exode xxi, 21. Nous allons donner deux versets seulement de ces deux traductions:

Exode xxi, 12 (n° 144) אולמא דאולסא כישניי אורוכצי
אולדורולסין

כים כי אורסא כישניי דאולגי אולמא אוליסירילגי (N° 143)

Transcription d'après M. Barbier de Meynard, professeur de langue turque à la Bibliothèque impériale: کیم که اورسہ کشینی داولغای اولومه
اولدیریلغای

Exode xxi, 13 (n° 143) דכי ישינמדי אנגר דמננרי יולוכטורדי:

קולונא דקויינא מן סנא אורון כי קצקי סן אנדא

N° 144. דכי קסט אמטמדי דאלמנרי סלדי קולונא דקויירמין

סנא אורון כי קצרטין אנדא

Transcription: ده که قصد ایتمدی ده التکری صالدى قولنه:

ده قویرمن سکا اورن که قچردین انده

12. «Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le punira de mort.»

13. «Que s'il ne lui a point dressé d'embûches, mais que Dieu l'ait fait rencontrer sous sa main, je t'établirai un lieu où il s'enfuira.»

Pétersbourg dans le recueil allemand : *Deutsche Vierteljahresschrift von Heidenheim*¹.

Les manuscrits qui ont trait à la littérature rabbinique sont de beaux et anciens exemplaires du *Targoum*, — lesquels seront très-précieux pour une édition; fort désirable, de cette paraphrase, — des commentaires de Rashi et d'Ibn Ezra, un commentaire inconnu de R. Abraham Krimi (de la Crimée, xiii^e-xiv^e siècle), un vocabulaire quelque peu explicite en arabe, mais qui connaît déjà *Kamhi*, et un dictionnaire hébreu-persan incomplet, le premier dont j'aie à signaler l'existence, et dont l'auteur ignore le système de *Hayyoudj*; on trouve à la fin de ce livre, heureusement conservée, cette note :

נסתיים זה ספר אנרון ופתרון כל דבר בתרין בשבת דהוא ר'ח
חמון. לטובת רמון. בשנת א'תרינ"א למנין שמורות בעיר
נורמאנ

• fini ce *Igaron* le deuxième jour de la semaine, qui est le premier jour du mois de Tamouz 1651 de l'ère des Séleucides (1339), dans la ville de Gorgandj². • Il y a là quelque chose d'étrange, car le premier jour du mois de Tamouz, d'après les rabbanites, ne peut être qu'un dimanche, un mardi, un jeudi ou un vendredi (א'נ'הו); ce dictionnaire a été cependant composé par un rabbanite, car l'auteur explique aussi des mois qui se trouvent dans le Talmud (ce qui rend cet ouvrage analogue au *Havi* de R. Haya, dont j'ai parlé dans ma Notice sur la lexicographie hébraïque³). Quelques recueils rituels offrent un certain intérêt; les manuscrits qui ont rapport à la philosophie, aux mathématiques et à la médecine, sont presque les mêmes qu'on trouve dans beaucoup d'autres bibliothèques.

Qu'il me soit permis de revenir sur un passage de mon

¹ Cf. ci-dessus, p. 542, note 1.

² جرجان, ville située (d'après Yakout) entre le Tabaristân et le Khorâçân. (Cf. *Dictionnaire de la Perse*, par M. Barbier de Meynard, ad v.)

³ Cf. *Journ. asiat.* 1862, t. II, p. 212.

premier rapport; j'ai donné par erreur pour la date de l'épigraphie la plus ancienne le milieu du 11^e siècle, c'est-à-dire d'après le calcul usité maintenant chez les juifs, et j'ai oublié d'ajouter que d'après mon calcul cela fait 6 P. C. L'Académie, dans son rapport, a attiré mon attention sur cette erreur, et j'ai eu depuis l'occasion d'examiner huit pierres tumulaires; j'ai trouvé les fac-simile de la collection d'accord avec l'original et j'ai publié dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg¹ les textes de ces huit pierres. L'ère de la création se trouve également déjà dans le 4^e livre d'Esdras (texte arabe) publié récemment par M. Ewald²; selon ce savant, la traduction date du temps d'Adrien. Quant aux textes des épigraphes des rouleaux, dont l'Académie désire avoir les copies, ils seront bientôt publiés et soumis *eo ipso* à l'examen de tous les hébraïsants.

OBSERVATIONS SUR LE DERNIER RAPPORT DE M. NEUBAUER,
PAR M. MUNK.

La seconde partie du Rapport de M. Neubauer sur les manuscrits caraites de Saint-Petersbourg offre beaucoup moins d'intérêt que la première. L'espérance que nous avions exprimée d'y trouver des faits que nous ignorons encore, et notamment des données sur l'histoire des Khazares, ne s'est point réalisée. Mais la faute n'en est pas à M. Neubauer, qui lui-même s'est trouvé déçu, en examinant la collection. Celle-ci n'offre presque rien qui ne fût déjà connu par le Mémoire de Trigland (*Diatriba de secta Caræorum*), par la *Notitia Caræorum* publiée par Wolff, par mes Notices recueillies dans les manuscrits que j'ai moi-même rapportés d'Égypte, et notamment par l'excellent ouvrage hébreu que

¹ Cf. *Mélanges asiatiques*, t. V, p. 119-125; *ibid.* M. Dorn, p. 128-132.

² Cf. *Das vierte Ezrabuch*, etc. par M. H. Ewald. (Tirage à part du XI^e volume des *Mémoires de l'Académie de Goettingue*, p. 92.)

M. Pinsker d'Odessa a publié en 1860 sous le titre de *Lichouté Kadmonioth* (Recueil d'antiquités). On savait déjà par mes écrits et par ceux de M. Pinsker, que les ouvrages caraïtes de la fin du x^e siècle offrent le plus d'intérêt pour l'histoire littéraire des juifs, notamment par les nombreux fragments qu'ils nous fournissent de plusieurs écrits de Rabbi Saadia aujourd'hui perdus. Saadia al-Fayyumi était un des plus célèbres auteurs rabbanites du x^e siècle, dans lequel les Caraïtes voyaient leur plus redoutable adversaire et dont ils cherchent à réfuter les écrits, surtout ceux qui sont relatifs à la fixation des Néoméniés.

Les livres de prières et de cantiques examinés par M. Neubauer n'offrent également rien d'intéressant. Le recueil de poésies d'un certain Moïse Dara'i, que M. Pinsker a été le premier à faire connaître, serait important pour l'histoire littéraire, si la date qu'il porte pouvait être considérée comme authentique. Il en résulterait que les juifs caraïtes, dès le ix^e siècle, employaient dans leurs vers la prosodie arabe et qu'ils furent, sous ce rapport, les prédécesseurs des grands poètes juifs d'Espagne, tels que Salomon Ibn Gebirol, Juda ha-Levi et les deux Ibn Ezra; ces poètes n'auraient même été que les plagiaires de Moïse Dara'i, dont on n'avait jamais entendu parler. M. Pinsker s'est laissé induire en erreur par la date du manuscrit, et, grâce à lui, le prétendu poète Moïse Dara'i a trouvé place dans la grande *Histoire des Juifs* de M. Grætz, comme une des célébrités du ix^e siècle. Mais les lecteurs hébraïsants sans prévention ne pouvaient manquer d'avoir des doutes sur l'authenticité de la date de ce recueil, et, dans les fragments qu'en donne M. Pinsker, on reconnaissait au plus léger examen critique un auteur qui ne pouvait remonter au delà du xiii^e siècle. MM. Pinsker et Grætz avaient seuls pu se tromper, l'un par sa prédilection pour la littérature caraïte, l'autre par sa trop grande avidité des nouveautés. M. Neubauer, qui a eu l'occasion à Saint-Petersbourg d'examiner ce curieux manuscrit, nous confirme ce dont nous étions sûrs d'avance : « L'auteur,

« dit-il, a été témoin des Croisades, époque où la ville sainte se trouvait tantôt entre les mains des chrétiens, tantôt entre celles des Arabes; » et il cite deux exemples tirés des nombreux passages où il est fait allusion aux Croisades. « La date à la fin de l'ouvrage, dit-il encore, me semble altérée par une main récente. » En effet, il ne saurait en être autrement; le poète Dara'i doit descendre du piédestal que MM. Pinsker et Grætz lui ont élevé; et, au lieu d'être le prédécesseur et le modèle des poètes juifs d'Espagne, il doit se résigner à en être le modeste imitateur. Peut-être le manuscrit ne renferme-t-il autre chose qu'un recueil de poésies de divers auteurs, copié par Moïse Dara'i, dont le nom n'apparaît chez aucun des auteurs juifs, rabbanites ou caraites. Cependant, M. Neubauer ne s'exprime pas avec exactitude en parlant d'un certain poète Samuel Sani, que M. Firkowicz fait remonter au VIII^e siècle : « Je n'ai pas besoin, dit M. Neubauer, de mentionner cette erreur d'anachronisme qui parle des poésies rythmiques de tous les genres existants d'après le modèle arabe à une époque où les Arabes n'ont guère commencé à connaître ces rythmes. » On sait que tous les genres de rythmes arabes existent dans les poésies antérieures à l'islamisme; mais il est vrai de dire que le premier qui en ait exposé la théorie fut Khalil ben Ahmed, au II^e siècle de l'hégire.

Les ouvrages de philosophie, ou plutôt de théologie rationnelle, de Joseph ha-Roéh, de Yeschou'a etc. sont les mêmes que ceux qui, selon l'observation de M. Neubauer, se trouvent aussi à la Bibliothèque de Leyde et, depuis peu, à la Bibliothèque impériale de Paris. Ces ouvrages, primitivement écrits en arabe et mal traduits en hébreu, renferment l'application au judaïsme du *calâm* arabe et notamment du système des Motazales. Ils peuvent être utiles à ceux qui désirent connaître les principales questions théologiques qui occupaient les Motazales; le système y est présenté d'une manière complète et concise, et appuyé, pour les juifs, de passages bibliques.

M. Neubauer mentionne un dictionnaire hébreu-persan incomplet, le seul dont on ait entendu parler jusqu'ici. Cet ouvrage, qui a pour auteur un juif rabbanite, est de l'an 1651 des Contrats ou des Séleucides (1340 de J. C. et non 1339, comme il est dit dans le Rapport), et M. Neubauer s'étonne qu'il soit daté du *Lundi 1^{er} tamouz*, « car, dit-il avec raison, le « premier tamouz, selon le calendrier des rabbanites, ne peut « jamais tomber sur un lundi. » Mais la date hébraïque, que M. Neubauer a reproduite, porte simplement : *Néoménie de tamouz*. Or on sait que certains mois ont deux jours appelés *néoménie*, dont le premier, jour de la conjonction, est considéré comme le dernier jour du mois précédent. Il s'agit donc ici, non du 1^{er} tamouz, mais du 30 sivan qui, en effet, en 1340, fut un lundi.

M. Neubauer convient que l'observation qui lui a été faite dans notre premier rapport sur la concordance de l'an 702 *le-galouthénou* (de notre exil) avec l'ère chrétienne est bien fondée, et il avoue qu'il fallait dire : l'an vi de l'ère chrétienne, au lieu de : la première moitié du 11^e siècle.

En somme, comme le dit M. Neubauer lui-même, on peut dire que cette collection, quoique la plus complète de la littérature caraïte, n'a pas l'importance que lui ont attribuée les journaux. Ce n'est donc pas, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, la faute de M. Neubauer si les espérances que nous avions fondées sur cette collection ne se sont point réalisées.

LA MUSIQUE ARABE, ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien, par F. SALVADOR DANIEL, in-8°. Alger, 1863.

Amateurs privilégiés, qui vous pressez dans la salle trop étroite de la Société des concerts; *dilettanti* exclusifs, qui n'osez encore vous prononcer sur la neuvième symphonie de Beethoven; arbitres du goût, qui refusez le don de l'invention à Mendelssohn, et qui traitez l'auteur du *Tannhäuser* de

barbare frotté d'orgueil, venez : de plus grandes surprises vous sont ménagées aujourd'hui. Le Caire est en fête. Mêlez-vous à cette foule bigarrée qui se répand sous les frais ombrages de l'Ezbekyieh, c'est M. Salvador, un musicien homme d'esprit (il s'en trouve encore en Égypte), qui se charge de vous conduire. Prenez place au premier rang ; la *Nooubah*, la symphonie cantate va commencer. Ils sont là cinq ou six virtuoses en turban, accroupis ou debout sur un tapis un peu flétri, mais de noble origine. L'orchestre est au complet : ce jeune garçon et son voisin, bon nègre à la face résignée, tiennent l'un le *tarr*, l'autre le *bendair*, instruments de percussion chargés de l'accompagnement rythmique. Devant eux, sur le premier plan, voici trois habiles artistes maniant avec dextérité la guitare, la mandoline et le violon ; ils suivront et soutiendront la voix de ce chanteur aveugle, au visage mélancolique et doux. Prêtons l'oreille ; le signal est donné. Les premières notes du *becheruf* « prélude » se font entendre. « Ce prélude exécuté par les instruments chantants est destiné à indiquer le mode dans lequel la chanson doit être renfermée. Il reproduit d'abord la gamme ascendante et descendante du ton, ou pour mieux dire, du mode ; puis il indique les transitions par lesquelles on pourra passer accidentellement dans un autre mode. D'ordinaire, l'introduction a un accent de tristesse plaintive, de douce mélancolie, parfaitement en rapport avec le genre d'interprétation que lui donnent les Arabes. » Mais déjà le violon file son dernier point d'orgue, les instruments à percussion s'annoncent sur un rythme joyeux ; après un court récitatif, voici la mélodie qui commence ; laissons à M. Salvador le soin de l'analyser, il s'en acquittera mieux que nous.

« Quel que soit le mode auquel appartienne la mélodie, le chanteur trainera la voix, en montant ou en descendant, depuis la dernière note du récitatif jusqu'à la première de la chanson. Le premier couplet offrira un chant simple et de peu d'étendue ; il paraîtra facile à saisir, abstraction faite de l'accent guttural du chanteur et des combinaisons rythmi-

ques frappées sur les instruments à percussion. Mais le violon fait sa ritournelle, en ajoutant à la mélodie les enjolivements qui constituent la partie essentielle de son talent, tandis que la guitare continue invariablement le thème. Puis le chanteur, reprenant le second couplet, commence à orner ses terminaisons, ses cadences avec une série de petites notes, empiétant en haut ou en bas sur l'étendue de l'échelle donnée. Il s'anime, à mesure que le sujet se développe; bientôt, aux petites notes viennent se joindre des fragments de gamme traînée, sans régularité apparente, et cependant sans altération de mesure, puisque le chant est joué et chanté souvent aussi, mais toujours à l'unisson, par les autres musiciens, tandis que les instruments à percussion frappent uniformément le rythme commencé sur le premier couplet de la chanson. »

La symphonie s'est achevée au milieu de l'enthousiasme général. La foule émue prodigue ses applaudissements et ses largesses aux brillants virtuoses; les *barek allah*, les *md-chállah* se mêlent au glou-glou du narguilé. Nous seuls, transfuges du conservatoire, nous restons étrangers à ces manifestations joyeuses. La curiosité seulement nous a empêchés de prendre la fuite; étonnés de cet étrange concert, nous avons ri, sans être désarmés; et nous partons, mécontents, agacés, jurant qu'on ne nous reprendra plus à pareille fête. M. Salvador, notre guide, sourit de notre désappointement, mais ne s'en étonne pas; lui-même l'a éprouvé, lorsque, se mêlant, pour la première fois, aux musiciens nomades de l'Algérie, il a essayé de surprendre le secret de leur art, et de renouer la chaîne brisée des traditions lyriques. A quoi doit-on attribuer l'éloignement que cette musique orientale nous inspire? Est-ce à l'accent nasillard du chanteur, au caractère indécis que l'absence de note sensible donne à la mélodie, à ces fragments de gamme traînée que l'on veut, à tort ou à raison, traduire en tiers et en quarts de ton? Sans nier l'influence de ces causes secondaires, M. Salvador pose en principe que, pour apprécier à sa valeur une musique si

différente de la nôtre, la condition rigoureuse est l'*habitude d'entendre*, ou l'*éducation de l'oreille*. Voilà qui contrarie un peu nos théories en matière d'esthétique. Faut-il donc refuser aux œuvres musicales ce que l'on accorde à la poésie et aux arts plastiques : un caractère de beauté absolu, indépendant des temps et des milieux ? Le charme de la mélodie n'est-il plus qu'une question de latitude, de climat, de race ? Soutenir une proposition semblable serait presque une profanation ; et pourtant, il faut bien admettre, dût-on en déduire une sorte d'infériorité relative pour l'art musical, qu'il est, plus que tout autre, exposé aux vicissitudes du temps et aux caprices de la mode. Deux siècles à peine se sont écoulés depuis que le drame lyrique est créé en France, et, malgré le verdict sévère de Despréaux, les vers de Quinault se lisent encore avec plaisir, tandis que les accords de Lulli dorment d'un sommeil éternel. Nous voyons dans les mémoires du XVIII^e siècle qu'un air de son opéra de *Thésée* (1675-1679) avait conservé une vogue extraordinaire : au théâtre, on l'acclamait avec frénésie ; à la ville, on le fredonnait sur tous les tons. Cherchons dans cette poudreuse partition le morceau qui fit les délices de nos aïeux. O déception ! nous n'y trouvons qu'un dessin servile de basse instrumentale, une sorte d'antienne lugubre, moins la grandeur et la simplicité du plain-chant. La même expérience pourrait se faire sur les œuvres de Rameau, de Salieri et de tant d'autres compositeurs presque contemporains. Les dieux de l'harmonie qu'adoraient nos pères sont irrévérencieusement classés au musée des antiques, et leurs créations si populaires deviennent une curiosité d'archéologue. Cette conviction malheureusement trop fondée ne devrait-elle pas nous rendre plus respectueux envers des tentatives où le génie a laissé son empreinte, et dont le plus grand tort est de s'intituler *musique de l'avenir* ? Mais cette intéressante question n'est pas du ressort de notre grave journal, et je me hâte de revenir à la brochure fort instructive de M. Salvador. Le titre indique que l'auteur n'a pas voulu seulement nous initier au style

des *maestri* d'Algérie et d'Égypte, mais qu'il s'est proposé encore de chercher, dans l'antiquité grecque et les premiers âges du christianisme, l'origine d'un art dont la théorie est aujourd'hui lettre morte en Orient. Cette question, il l'a étudiée avec une érudition sobre, sans pédanterie, ni abus de termes techniques. Tout ce qui touche à la musique spéculative chez les anciens, à la science des nombres, à la querelle des Pythagoriciens et des Aristoxéniens; l'influence des Juifs sur les progrès de l'art; les réformes de saint Augustin et du pape Grégoire; la découverte de Gui d'Arezzo, qui pose les bases d'une gamme unique, et réunit dans son système d'hexacordes les premiers éléments d'où doit jaillir le nouveau principe musical, l'harmonie; tout cela, dis-je, est tracé de main de maître, clairement et sans parti pris. Je regrette de ne pouvoir suivre cette attrayante étude dans ses développements; mais il y a deux points sur lesquels je voudrais m'arrêter un instant, parce qu'ils sont de nature à faciliter la lecture des poètes musulmans, à savoir : la définition des modes ou tonalités arabes, et la description des instruments usités dans leur musique populaire. Ici surtout, les connaissances théoriques de l'auteur et le long séjour qu'il a fait en Algérie donnent un caractère particulier d'exactitude à ses observations. Pour plus de rapidité, je réunis en tableau les explications éparses dans plusieurs chapitres.

TABLEAU DES MODES ARABES COMPARÉS AUX MODES GRECS
ET À CEUX DU PLAIN-CHANT.

MODES ARABES.	MODES CORRESPONDANTS chez les Grecs.	MODES CORRESPON- DANTS dans le plain-chant.	TONIQUE.	CARACTÈRE PARTICULIER de ces modes.
Supérieurs.				
1 <i>Irak</i> عراق	Dorien.....	1 ^{re} ton...	ré	sérieux et grave, propre à la guerre et à la religion.
2 <i>Mezmoum</i> مزمووم	Lydien.....	3 ^e ton...	mi	triste, pathétique, efféminé.
3 <i>Edzeil</i> الذيل	Phrygien.....	5 ^e ton...	fa	fier, majestueux, terrible.
4 <i>Djorka</i> جرقة	Éolien ou Lydien grave.....	7 ^e ton...	sol	grave, sévère; c'est un des plus usités.
Inférieurs.				
5 <i>Elhosain</i> الحسين	Hypo-Dorien...	2 ^e ton...	la	plaintif, tendre.
6 <i>Saika</i> سيكة	Hypo-Lydien...	4 ^e ton....	si	se confond avec le <i>mezmoum</i> ; emploi rare.
7 <i>Meia</i> ماية	Hypo-Phrygien.	6 ^e ton....	do	grand, majestueux.
8 <i>Ras Edzeil</i> رأس الذيل	Hypo-mixo-Lydien.....	8 ^e ton....	ré octave	sérieux, lugubre.
MODES MIXTES.	"	"	"	"
9 <i>Rummel Meia</i> رمل ماية	"	"	"	dérivé du <i>meia</i> simple.
10 <i>Elhosain Saba</i> الحسين صبا	"	"	"	dérivé du <i>Elhosain</i> , correspond à notre gamme mineure, avec la note sensible.
11 <i>Zeïdan</i> زيدان	"	"	"	dérivé du mode <i>irak</i> .
12 <i>Asbeïn</i> أصبعين	"	"	"	dérivé du <i>mezmoum</i> ; se confond souvent en Algérie avec le <i>zeïdan</i> .

Les huit premiers modes forment le genre diatonique, qui procède par deux tons et un demi-ton, pour chaque tétracorde. Les quatre suivants semblent appartenir à ce genre chromatique auquel les Grecs attribuaient des effets merveilleux. M. Salvador nous apprend que les Arabes comptent en tout quatorze modes, mais que, malgré ses recherches, il n'a pu obtenir aucun renseignement sur les deux derniers. Les quatre modes mixtes accompagnent d'ordinaire la danse furieuse qu'on nomme *djunoun* « possession, folie. »

Un musicien de grand talent, attaché à la maison de Ben-Ayied, l'ancien ministre du bey de Tunis, tombait en extase, lorsqu'il exécutait sur son violon les rondes diaboliques en mode *asbeïn*. Pour nous qui condamnons, au théâtre, toute manifestation bruyante, comme un manque de savoir-vivre, et qui laissons aux stipendiés du parterre le soin de traduire notre enthousiasme par des bravos tarifés, nous avons peine à comprendre l'effet irrésistible que les combinaisons de sons et de rythmes produisent sur les races impressionnables et nerveuses de l'Orient. Pour s'en faire une idée, il faut avoir assisté aux danses vertigineuses des *mevlevites*, ou à la représentation d'un *mystère*, en Perse, pendant les fêtes de moharrem ; on est alors plus disposé à admettre comme vraisemblables deux récits semi-légendaires et presque identiques : le triomphe de Tyrtée au festin d'Alexandre, et celui du musicien Alfarabby, chez le sultan Fakhr-ed Doôleh.

Ainsi que M. Salvador le démontre judicieusement, toute composition musicale arabe repose sur deux principes invariables : 1° un motif très-simple coupé par une ritournelle, et orné, à chaque reprise, d'une *glose* ; en d'autres termes, de fioritures et de variations où le goût de l'exécutant se donne libre carrière, sans s'écarter cependant de certaines règles¹ ;

¹ Il est difficile d'analyser ces improvisations brillantes où le thème reparait sans cesse, et toujours reconnaissable. S'il fallait, à la rigueur, trouver un terme de comparaison, je chercherais, dans les œuvres pour clavier de Sébastien Bach et de Haendel, quelques-unes de ces *chaconnes* ou *sarabandes* où un thème de quelques mesures est repris avec des traits rapides,

2° un accompagnement rythmique, en guise d'harmonie, et qui admet toutes les combinaisons possibles de mesures. Il est donc naturel que les instruments dont se compose l'orchestre se divisent en deux classes : 1° les instruments à vent et à cordes, destinés à préluder et à rappeler le motif principal ; 2° les instruments à percussion, dont le rôle est de marquer les divisions rythmiques et de remplacer la basse sous le chant. J'ajoute ici, en l'abrégeant, la description de ceux de ces instruments dont le nom peut se rencontrer sous la plume des écrivains orientaux.

1° INSTRUMENTS À VENT.

Gosba قصبه, flûte à trois trous, de la dimension de notre grande flûte. Elle donne quatre sons, et soutient la voix du chanteur en répétant constamment le thème de la chanson. C'est le neï في des poètes persans.

Djouak جواك, flûte plus moderne, à sept trous, donnant l'octave complète.

Raila ou *Raika* غيطة, musette à anche, percée de sept trous et terminée en pavillon. C'est l'instrument connu, en Espagne, sous le nom de *gaita*.

2° INSTRUMENTS À CORDES.

Kemandjah كمجه, violon monté de quatre cordes, accordées par quintes, comme notre violon moderne.

Rebab رباب, nommé aussi *rebec*, violon plus simple, à boîte bombée comme la mandoline. Deux cordes, grosses comme celles de notre contre-basse, et accordées par quintes, sont mises en vibration à l'aide d'un très-petit archet de fer, arrondi en arc.

Kouitra كويترا, guitare de Tunis, tire son nom de la lyre « *kithara* » des Grecs. Elle est montée de huit cordes, accordées par deux à l'unisson, et mises en vibration au moyen

notes d'agrément, gruppetti, etc. qui enrichissent la mélodie, sans la dénaturer.

d'un bec de plume tenu de la main droite, tandis que les doigts de la main gauche exécutent le même travail que sur notre guitare.

Kanoun قانون, le *kinnor* des Juifs, harpe de soixante et quinze cordes, tendues sur une boîte harmonique en bois d'érable, recouverte d'une peau séchée comme celle d'un tambour. On pince les cordes au moyen de petites baleines ou de becs de plume, fixés à l'index et au médius de chaque main, par des anneaux.

3° INSTRUMENTS À PERCUSSION.

Dof دف, tambour de forme carrée, nommé en Espagne *aduf*.

Tarr طار, espèce de tambour de basque.

Attabal الطبل, timbales de différentes dimensions, blouées, avec deux baguettes — Enfin le *darbouka* et le *bendair*, instruments le plus ordinairement employés; le dernier est une simplification du *tarr*.

Tels sont les principaux instruments décrits dans le travail que j'ai sous les yeux, et qui témoigne non-seulement de connaissances techniques approfondies, mais aussi d'une érudition trop rare chez les musiciens de profession. En félicitant l'auteur du talent avec lequel il s'est acquitté de sa tâche, je ne puis me dispenser de signaler un vœu bien téméraire qui lui est inspiré sans doute par l'étude de la musique arabe, et qui sert de conclusion à son livre. Après avoir défini l'élément nouveau introduit dans notre système musical par la découverte de Gui d'Arezzo, M. Salvador se demande si, dans les dix modes abandonnés à la même époque, il n'y aurait pas, à côté des deux modes conservés, le *major* et le *mineur*, d'autres emprunts à faire au système mélodique usité antérieurement au *xiv^e* siècle. Pour parler plus simplement, serait-il impossible d'appliquer à l'harmonie moderne de nouvelles combinaisons appropriées à la gamme de chaque mode, sans altérer le caractère de la mélodie ? L'auteur répond affirmativement.

S'il ne s'agissait que du plain-chant, une tentative de ce genre devrait être favorisée. N'eût-elle d'autre mérite que de nous délivrer du contre-point bâtarde, ajusté au style plagal par l'école de Catel et de Perne, ce serait déjà un progrès incontestable. Partout ailleurs, j'en crois l'application impossible. Il y a cinquante ans, Reicha, lui aussi, rêva cette fusion entre nos lois musicales et la mélodie antique. Dans un recueil assez rare d'exercices d'école, dédié à Haydn, le savant harmoniste a exposé tout au long le mérite de son innovation, et, joignant l'exemple au précepte, il a composé, d'après ce système *renouvelé des Grecs*, plusieurs fugues à deux sujets, avec cadence à la dominante, à la deuxième, à la troisième de la tonique, etc. Que M. Salvador veuille bien lire ces bizarres compositions, où l'oreille est si peu ménagée, et il restera convaincu, je n'en doute pas, que notre harmonie ne peut en aucune façon se plier ni aux mélodies grecques, ni aux cantilènes arabes, qui en sont l'écho affaibli.

BARBIER DE MEYNARD.

SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR TEL QU'IL EST ORGANISÉ EN FRANCE, ET SUR LE GENRE D'EXTENSION À Y DONNER, par P. G. DE DUMAST. Paris, 1865, in-8° (xii-100 pages).

M. le baron Dumast expose dans cet écrit ses idées sur la manière de compléter le haut enseignement en France, tant par quelques changements dans l'organisation que par une augmentation notable de chaires. Ce qu'il demande pour les facultés des sciences, de droit et de médecine, n'est pas du ressort du Journal asiatique; mais ce qu'il dit des facultés des lettres nous touche vivement, car il insiste de nouveau sur la création d'une chaire de sanscrit et d'une d'arabe auprès de chaque faculté des lettres. Plusieurs Aca-

démies de province se sont déjà prononcées pour cette proposition, et il serait très-désirable qu'elle fût prise en considération par le Gouvernement. Ensuite il passe au Collège de France, dont il voudrait voir compléter l'enseignement linguistique par des chaires de langue védique, de zend, de perse et de pehlewî, de celtique, d'assyrien, d'éthiopien et de copte. Puis il passe à l'École des langues orientales vivantes, auprès de laquelle il demande qu'on établisse des chaires de tamoul, de cochinchinois, de berbère, de basque et de breton, et que l'on convertisse l'enseignement de l'arabe algérien en une chaire régulière; de plus, il espère y voir fonder bientôt une chaire de mexicain et une pour le magyar et le finnois. Il faut lire dans le livre même les raisons sur lesquelles l'auteur appuie chacune de ses demandes, et l'on tombera certainement d'accord avec lui que l'enseignement des langues orientales en France est encore bien incomplet. Ce petit livre est écrit avec beaucoup de chaleur et inspiré par un véritable amour de la science et de la gloire littéraire de la France. — J. M.

ERRATA DU CAHIER DE JANVIER-FÉVRIER 1865.

-
- P. 147, ligne 17, lisez : 200 paras.
 P. 148, ligne 17, lisez : 205 paras 1/2 argent.
 P. 158, avant-dernière ligne, lisez : pour l'année 1862-1863.
 P. 171, ligne 17, lisez : *Mizan-elhaqq*; plus bas : *tevdjihât*.
 P. 171, dernière ligne, après les mots : de *Chemsul*, ajoutez les trois lignes de la page suivante, transposées : *Haqqya* « le soleil de la vérité, » etc.
 P. 173, ligne 3, lisez : patriarcat non-uni; ligne 7, lisez *Yérévag*; lig. 31. lisez : compte seize ans d'existence.
 P. 174, ligne 10, lisez : joint de plus au texte.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V, VI^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Le Livre des routes et des provinces, par Ibn-Khordadbeh, publié, traduit et annoté par M. BARBIER DE MEYNARD.....	5
Suite.....	227
Suite et fin.....	446
Essais sur l'Histoire économique de la Turquie, d'après les écrivains originaux. (M. BELIN.) Suite et fin.....	127
Sur les noms des céréales chez les anciens, et en particulier chez les Arabes. (M. J. J. CLÉMENT-MULLET.).....	185
Mémoire sur Khâcâni, poète persan du XIII ^e siècle. (M. DE KHANIKOF.) Seconde partie.....	296
Pantchâdhyâyî ou les Cinq chapitres sur les amours de Crichna avec les Gopis, extrait du Bhâgavata-Purâna. (M. HAUETTE-BESNAULT.).....	373

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 9 décembre 1864.....	168
--	-----

Tableau de la presse périodique et quotidienne à Constantinople en 1864. (M. BELIN.) — Notice sur la vie et les travaux de M. Bianchi. (M. BARBIER DE MEYNARD.) — La Femme dans l'Inde antique, études morales et littéraires, par M^{lle} Clarisse Bader. (J. M.)

Procès-verbal de la séance du 10 février 1865.....	367
--	-----

